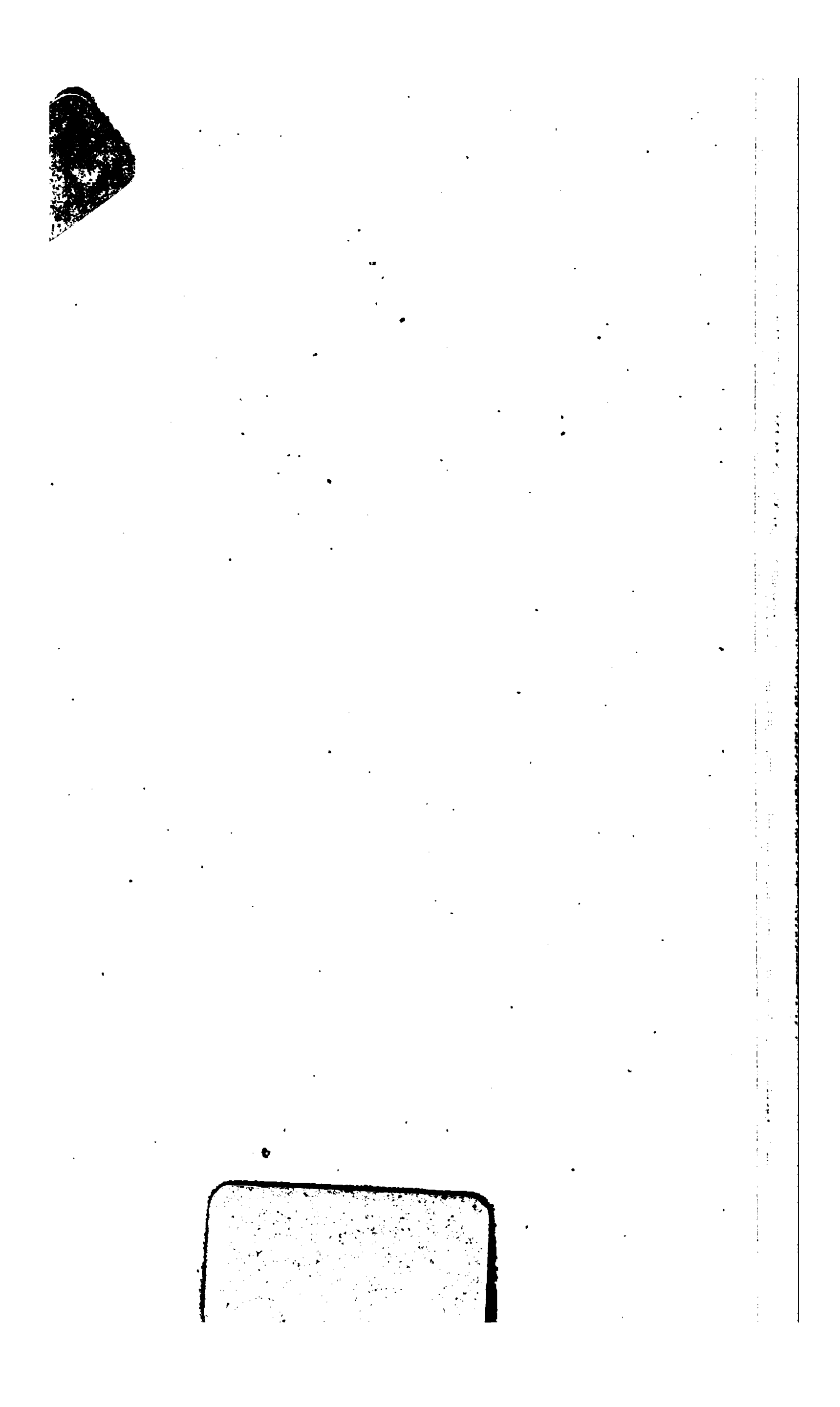
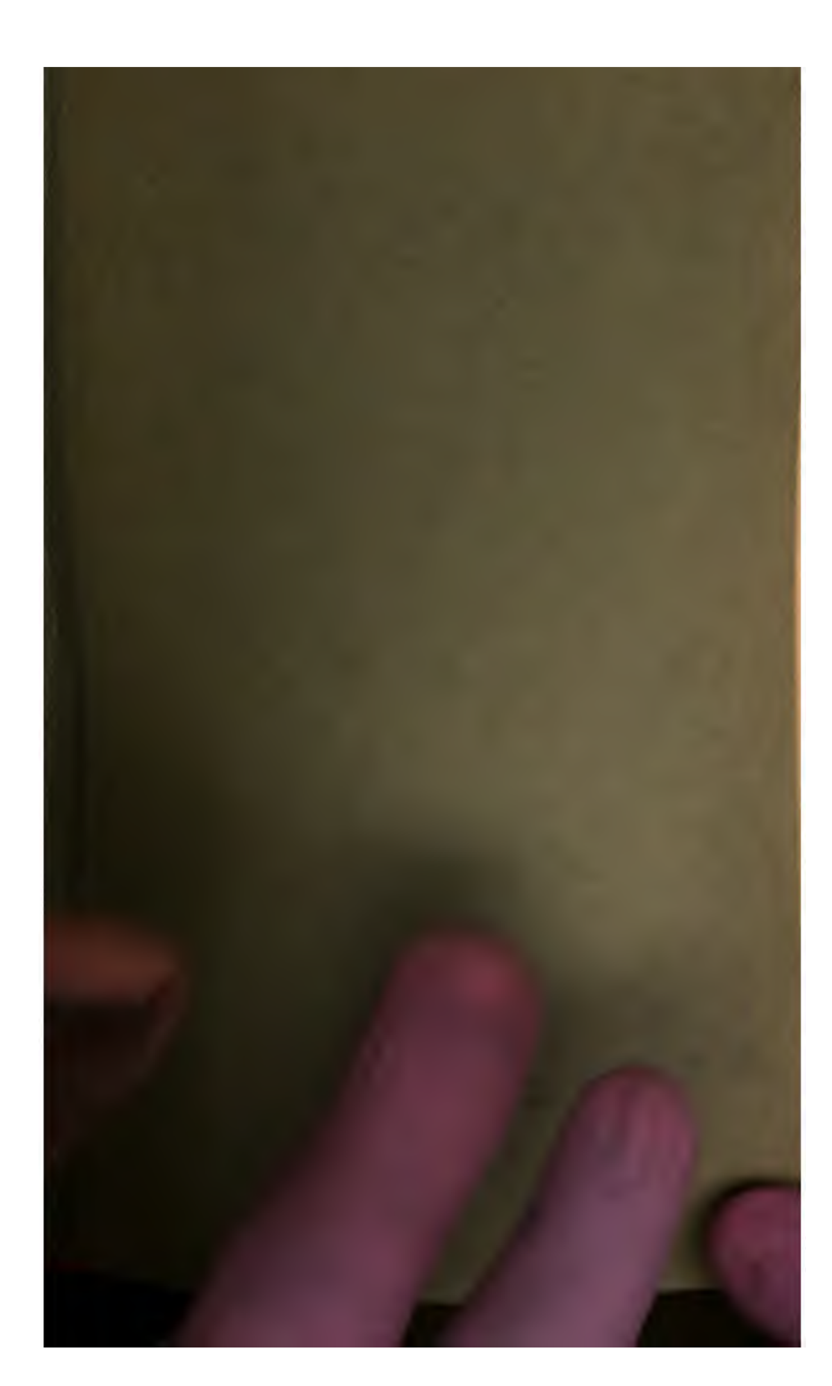
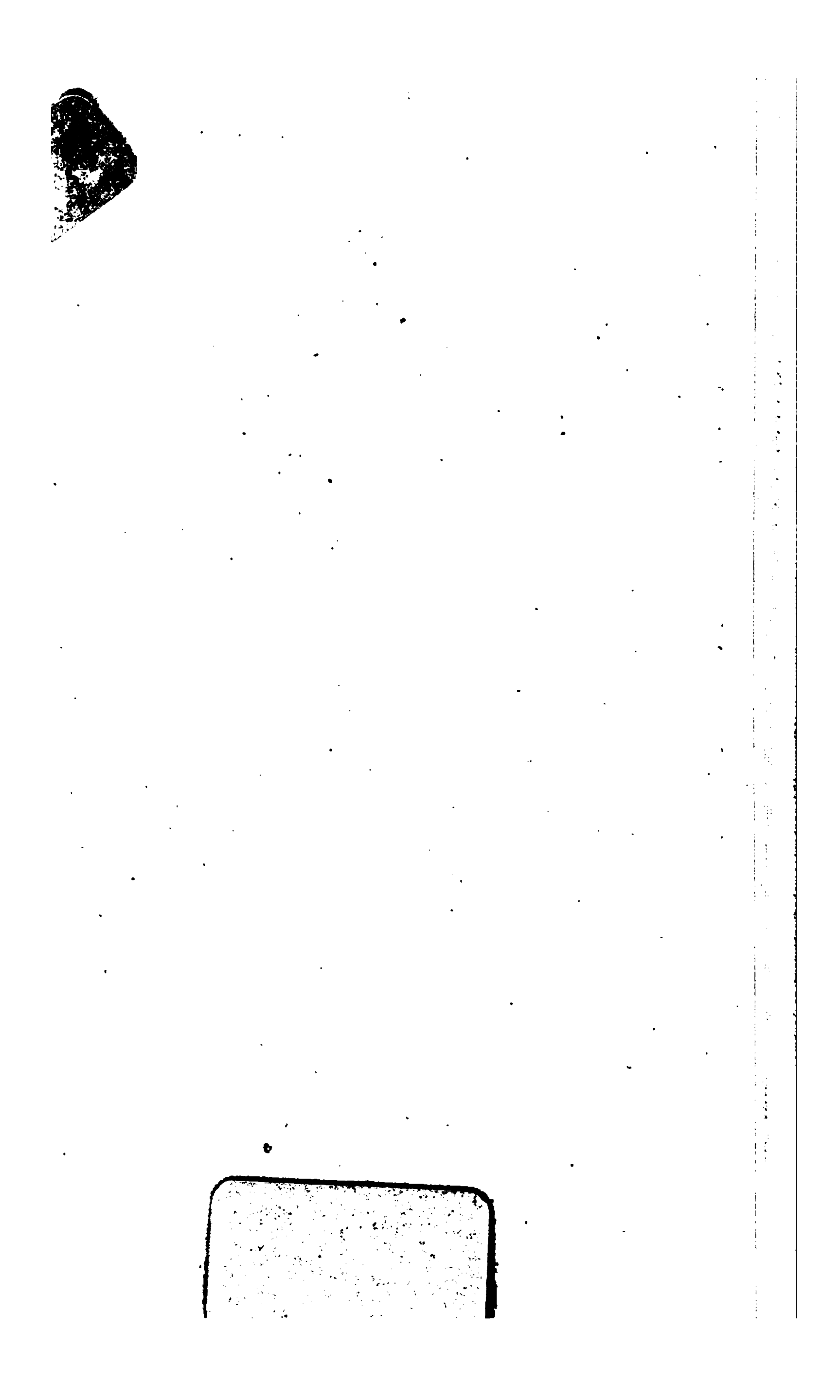

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07599364 6



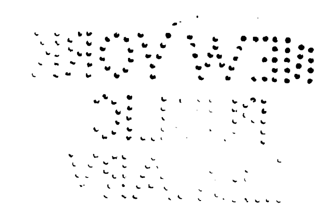












AVANT-PROPOS.

Ce livre est assurément le plus joli de tous les dictionnaires, puisqu'il contient dans ses 600 pages tout ce que les moralistes, les poëtes et les romanciers ont écrit de plus ingénieux et de plus piquant, en bien comme en mal, sur l'AMOUR, les FEMMES et le MARIAGE, depuis le déluge jusqu'à nos jours.

Colligé laborieusement à l'usage des petites et des grandes filles, des jeunes et des vieux garçons, il donne à tout le monde, aux épouses comme aux maîtresses, aux amants comme aux maris, les meilleurs conseils; et ces leçons de l'expérience ont d'autant plus de prix, qu'elles sont signées presque toutes par les plus grands écrivains des deux sexes.

Suivant le conseil d'Horace, *Quidquid præcipies, esto brevis*, ces préceptes sont courts, et ce n'est pas leur moindre mérite. — « La saveur des pensées détachées, — dit un philosophe génevois, — dépend d'une expression concise; ce sont des grains de sucre ou de sel qu'il faut savoir fondre dans une goutte d'eau (1). »

Mais nous ne nous sommes pas contenté seulement de suivre le conseil du poëte, nous avons encore voulu que chacune des maximes que nous citions portât avec elle son enseignement; et pour que ce recueil, qui nous a coûté tant de recherches, sur lequel notre patience s'est exercée pendant longues années, fut judicieusement fait; pour qu'il donnât à ses lecteurs tout ce que

(1) M. J. Petit-Senn.

l'on a dit, écrit et chanté de plus spirituel et de plus amusant sur cette adorable ou infernale trinité qu'on nomme l'AMOUR, les FEMMES et le MARIAGE, nous avons feuilleté plus de volumes qu'il n'y a de cailloux sur les grèves de l'Océan.

A l'exemple d'autrui, nous aurions donc pu faire aisément un *in-quarto;* le texte ne nous manquait pas : mais nous nous sommes rappelé ce mot de Callimaque, *un gros livre est un gros mal;* et dès lors, choisissant avec discrétion au milieu d'une surabondance inexprimable, nous avons préféré donner moins pour donner meilleur : *non numerantur sed ponderantur.*

Et maintenant, je vous remercie, vous qui m'avez aidé si puissamment à tirer de l'oubli, pour les restituer à qui de droit, tant de vieilles choses que mes contemporains s'attribuent sans vergogne, et qui cependant n'étaient encore que de vieilles choses dans les vieux livres où je les ai puisées, je vous remercie, ô mes bons ciseaux!

« *Nihil dictum est quod non sit jam dictum priùs :* » il n'y a rien de nouveau sous le soleil, dit-on communément ; mais en menant à bonne fin cette curieuse compilation, vous avez fait mentir cet aphorisme, car, ainsi que l'a dit un de mes plus illustres devanciers, l'abbé Trublet (1), « bien choisir parmi les vieilles choses c'est presque inventer des choses nouvelles. »

Et c'est ce que vous avez fait, ô mes bons ciseaux!

G. S. — ADOLPHE RICARD.

(1) Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait,
Il compilait, compilait, compilait.
VOLTAIRE.

PROLOGUE.

⁂ Un vieux capitaine de vaisseau, auquel je fais hommage du présent manuscrit, ne trouve rien de si ridicule que l'importance donnée pendant six cents pages à une chose aussi frivole que l'amour. Cette chose si frivole est cependant la seule arme avec laquelle on puisse frapper les âmes fortes.

STENDHAL.

⁂ La cause de l'amour est un je ne sais quoi, et les effets en sont incroyables. Ce je ne sais quoi, si peu de chose qu'on ne saurait le connaître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier. Si le nez de Cléopâtre eût été plus court, toute la face du globe aurait changé. PASCAL.

⁂ C'est l'amour qui décide de tout l'homme. MASSILLON.

⁂ De Dieu à l'homme, et de la terre au ciel, l'amour seul unit et remplit tout. Il est le commencement, le milieu et la fin des choses. Qui aime sait, qui aime vit, qui aime se dévoue, qui aime est content; et une goutte d'amour mise dans la balance avec tout l'univers, l'emporterait comme la tempête ferait d'un brin de paille. R. P. LACORDAIRE.

⁂ Il y a pour le moins autant d'aveuglement dans l'esprit que de paralysie dans le cœur, à méconnaître la part de l'amour dans l'administration de la plupart des choses humaines. Socrate ne se montre nulle part plus grave et plus profond, plus habile dans la science des hommes, et plus capable de les gouverner, que lorsqu'il profère ces paroles toutes divines : « Je fais profession de ne savoir que l'amour. »

LEMONTEY.

⁂ L'amour, qui est bien peu de chose, est la plus sérieuse de toutes celles de la vie. FRANCIS WEY.

⁂ Les écoliers sont secrètement occupés de ce qui préoccupe aussi les demoiselles dans les pensionnats; quoi qu'on fasse, celles-ci parleront toujours de l'amour, ceux-là de la femme. BALZAC.

⁂ Les femmes aimeront toujours mieux qu'on dise un peu de mal d'elles, qu'elles ne consentiront à ce qu'on n'en parle point. ***

⁂ On peut dire des femmes et du mariage tout ce qu'on voudra; on ne renoncera pas plus aux unes qu'à l'autre.

***

⁂ On ne sait pas assez gré à l'oubli du soin minutieux avec lequel il recueille derrière nous les restes de nos plaisirs et le rebut de nos caprices. L'oubli n'est un gouffre que pour les sots, c'est un trésor pour les habiles. Tout ce qui paraissait perdu s'y retrouve ; et quand on dit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, c'est qu'on ne compte pas les choses oubliées.

ÉDOUARD THIERRY.

AVIS ESSENTIEL.

⁂ Le meilleur parti que le lecteur ait à prendre est de se mettre d'abord dans l'esprit qu'il n'y a aucune de ces maximes qui le regarde en particulier, et qu'il en est seul excepté, bien qu'elles paraissent générales. Après cela je lui réponds qu'il sera le premier à y souscrire. LA ROCHEFOUCAULD.

L'AMOUR,

LES FEMMES ET LE MARIAGE

ABANDON.

— L'amour allume souvent des feux plus brûlants que ceux de Vulcain. Par ses fureurs insensées, il fait abandonner à une jeune fille la maison paternelle, et le lit nuptial à l'épouse.
THÉOCRITE.

— Quand on a perdu le cœur d'un amant, on fait en vain des efforts pour le retenir; c'est un bien éclipsé sans retour. Le cœur ne se gouverne pas comme l'esprit; on ne lui commande rien, c'est plutôt lui qui nous commande. Il faut qu'une femme sache deviner quand on ne l'aime plus, et qu'elle prévienne, s'il se peut, la honte d'être abandonnée, en usant de diligence. Il y a dans l'abandon une sorte de mépris auquel nous ne devrions jamais nous exposer. Il faut quitter, mais ne pas l'être. Mme DE RIEUX.

— En abandonnant noblement ce qui nous quitte, on se fait voir au-dessus de ce qu'on perd. Mme DE STAEL.

ABSENCE.

— L'absence diminue les médiocres passions et augmente es grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu
LA ROCHEFOUCAULD.

— On parle fort diversement
Des effets que produit l'absence :
L'un dit qu'elle est contraire à la persévérance,
Et l'autre qu'elle fait aimer plus longuement.
Pour moi, voici ce que j'en pense :
L'absence est à l'amour ce que le feu est au vent,
Il éteint le petit, il allume le grand. BUSSY-RABUTIN.

— L'amour vient d'avoir vu, sa fin vient de ne plus voir : la fin de toute cause est toujours suivie de celle de son effet. Insensiblement les yeux s'accoutument à ne point voir un objet, quelque cher qu'il nous puisse être ; insensiblement on vient à y penser moins, lorsqu'il est absent, et quelques jours après, à n'y penser plus du tout. Le temps efface peu à peu cette agréable image de la mémoire, lorsqu'on n'en voit plus l'original ; et de tous ceux qui partent amants, il en revient peu qui le soient encore, si leur absence a quelque peu duré.

Mme DE SARTORY.

— L'absence est l'époque de l'inconstance du cœur ; on ferait bien, avec de certaines gens, de dater du jour de son départ la fin de l'amitié. Mme DE RIEUX.

— L'absence augmente toujours l'amour qui n'est pas satisfait, et la philosophie ne le diminue pas. VOLTAIRE.

— Les courtes absences animent l'amour, mais les longues le font mourir. MIRABEAU.

— Quelle que soit la confiance qu'ils gardent, les amants et les maris ne doivent pas trop rester dehors : j'ai connu des absents qui avaient tort quatre fois par jour. BYRON.

— L'amant qu'on ne voit plus est bientôt oublié. OVIDE.

— L'amour est un puissant seigneur qui garde ses terres ; ce n'est qu'en son absence qu'on peut en attraper le gibier.

DUPONT DE NEMOURS.

— « Revenez, — écrivait une femme peu chrétienne à son amant, — si j'avais pu aimer un absent, j'aurais aimé Dieu. »

RIVAROL.

— Quand on croit aimer une personne, c'est sa présence qui nous trompe ; quand on l'aime véritablement, c'est son absence qui nous en instruit. LINGRÉE.

— Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays !
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel !. . . . .
. . . .
. . . . . Hélas ! dirai-je, il pleut,
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut ?
Bon souper, bon gîte et le reste !
. . . .

Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines !

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager !
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau,
Tenez-vous lieu de tout... comptez pour rien le reste.

La Fontaine.

— Quand, après une longue absence, on revoit ce qu'on aime, l'effort qu'on se fait est si violent, qu'on a l'air froid. L'amour se cache par son excès. Stendhal.

ACCIDENT.

— « Il n'y a pas d'accident si malheureux que les habiles gens ne tournent à leur avantage. » Les vers suivants, qu'un amant congédié fit parvenir à sa maîtresse, prouvent la vérité de cette pensée de la Rochefoucauld :

Unique objet de mes désirs,
Philis, faut-il que mes plaisirs
Pour rien se changent en supplices,
Et qu'au mépris de votre foi,
Un p.. efface les services
Que vous avez reçus de moi !

Mon cœur, outré de déplaisirs,
Était gros de tant de soupirs,
Voyant votre amour si farouche,
Que l'un d'eux se trouva réduit,
Ne pouvant sortir par ma bouche,
A chercher un autre conduit.

Hélas ! quand je viens à songer
A ce sujet faible et léger,
Qui cause mon malheur extrême,
Je m'écrie en ma vive ardeur :
Fallait-il me mettre moi-même,
Près de vous, en mauvaise odeur !

Si pour un p.. fait par hasard,
Votre cœur, où j'ai tant de part,
Pour jamais de moi se retire,
Voulez-vous que dorénavant
Vous me donniez sujet de dire,
Que vous changez au moindre vent ?

A. R.

ACCOUCHEMENT.

— Toutes les tromperies et toutes les iniquités des femmes sont effacées par les douleurs de l'enfantement. L'ARÉTIN.

— Une jeune femme dont les couches avaient été très laborieuses, disait un jour à Sophie Arnould : « Ah ! mon amie, pourquoi faut-il tant souffrir pour un moment de bonheur ! » — « Que voulez-vous, ma chère ! lui répondit la spirituelle actrice, les douleurs de l'enfantement sont pour nous les remords de la volupté. » A. R.

— Un jardinier de Nanterre, nommé Colas, épousa, vers Pâques, une jeune femme qui le rendit père à la Trinité. Un poëte de l'endroit, émerveillé de cette paternité miraculeuse, fit à ce sujet le quatrain que voici :

Admirons le bonheur de Colas de Nanterre :
Sa fortune en tout lieu malgré lui le poursuit :
A peine a-t-il le temps de cultiver sa terre,
Qu'elle s'ouvre elle-même et lui donne du fruit. A. R.

— Un épicier, dont la jeune femme venait d'accoucher après cinq mois de mariage, se rendit chez son médecin pour connaître la cause de cette paternité si précoce. — « Comment donc cela se peut-il faire, Monsieur ? » lui disait-il avec inquiétude et la figure toute bouleversée. — « Qui le sait, grands dieux ! répondit le docteur ; mais tranquillisez-vous, mon ami, ajouta-t-il du ton le plus sérieux, cet accident arrive souvent aux premiers enfants, mais jamais aux autres. » A. R.

— Jean s'est lié par conjugal serment,
A son Alix si longtemps recherchée :
Mais quatre mois après le sacrement,
D'un fruit de neuf elle s'est dépêchée.
Jean se lamente, Alix est bien fâchée ;
Mais le public varie à leur égard :
L'un dit qu'Alix est trop tôt accouchée ;
L'autre, que Jean s'est marié trop tard.

J.-B. ROUSSEAU.

— « M'sieur ! m'sieur ! c'est fini ; madame est accouchée. » — Eh bien ! Toinette, est-ce un garçon ? — Non, M'sieur, c'est z-une fille. — Une fille !... morbleu ! je n'en veux pas ; qu'on la remette.

Comme un chien dans un jeu de quille
On reçoit une pauvre fille

A l'instant qu'elle vient au jour :
A quinze ans, quand elle est gentille,
Elle nous reçoit à son tour
Comme un chien dans un jeu de quille. A. R.

— Plusieurs commères s'étaient réunies sur le palier d'une maison de la rue Saint-Jacques et s'entretenaient très méchamment sur le compte d'une pauvre fille, nommée Lise, qui venait d'accoucher : — « Taisez-vous donc, Mesdames, » leur cria le médecin, impatienté de leur bavardage :

« Cesse-t-on pour si peu d'être fille de bien ?
L'enfant que Lise a fait n'est pas plus grand que rien. »
A. R.

Jeune tendron, pour la première fois,
Goûtait des fruits amers de l'hyménée.
La pauvre enfant se crut presqu'aux abois
Quand vint au jour sa trop chère lignée.
Son bon mari, qui la voyait souffrir :
— « Ma chère amie, lui dit-il, je te jure
Que désormais j'aimerais mieux mourir,
Que de te faire endurer la torture. »
La dame alors regardant son époux,
Lui répondit : — « Hé ! pourquoi pleurez-vous ?
Quoi, ce rien-là, Monsieur, vous effarouche ?
Je n'ai besoin de si grande pitié,
Car on m'a dit qu'à la seconde couche,
Le mal n'était si grand de la moitié. »

ACTION.

— Se borner à parler sans cesse de son amour, pauvre moyen pour réussir ! Si les discours flattent les femmes, les actions seules ont le pouvoir de les convaincre. Ovide.

— Une femme excuse jusqu'aux mauvaises actions que sa beauté fait commettre. Lesage.

— Les femmes ont fort peu de goût pour les contemplateurs et prisent singulièrement ceux qui mettent leurs idées en action. Après tout elles n'ont pas tort. Obligées par leur éducation et leur position sociale à se taire et à attendre, elles préfèrent naturellement ceux qui viennent à elles et parlent : — ils les tirent d'une situation fausse et ennuyeuse.

Théophile Gautier.

ADMIRATION.

— Les femmes louent de bon cœur ceux qui les admirent.
J.-J. Rousseau.

— Avant la naissance de l'amour la beauté est nécessaire comme enseigne ; elle prédispose à cette passion par les louanges qu'on entend donner à ce qu'on aimera. Une admiration très vive rend la plus petite espérance décisive. Stendhal.

— A quinze ans, les femmes admirent les beaux hommes par niaiserie ou par intérêt ; à quarante, par conviction.
Mme de Girardin.

ADORATEUR.

— Les femmes ont coutume d'oublier
Tous leurs adorateurs, excepté le premier :
C'est celui-là qui sert d'époque à la tendresse.
Demoustier.

— Un de nos poëtes s'étant épris des charmes d'une jeune fille nommée Denise, se mit au nombre de ses adorateurs en lui adressant ces jolis vers :

Vous imitez fort mal, soit dit sans vous déplaire,
La charité fervente et la vie exemplaire
Du bienheureux et saint patron,
Dont on vous a donné le nom.
Nos climats à sa gloire ont servi de théâtres,
Son zèle y renversa le culte des païens ;
Mais vos yeux font plus d'idolâtres
Qu'il ne fit jamais de chrétiens.

Or j'admire la Providence,
D'avoir, en divers temps, placé votre naissance ;
Car si l'on vous eût vue paraître en même lieu,
On eût perdu le fruit de ses soins charitables :
Vous eussiez fait donner au diable
Tous ceux qu'il fit donner à Dieu. A. R.

— Le besoin d'aimer dont on parle tant, indique moins la tendresse de cœur qu'on ne croit, et ce n'est guère, au fond, que l'envie d'être adorée. Mme Necker de Saussure.

— Le bonheur de la plupart des femmes consiste dans le nombre de leurs adorateurs, et leur orgueil, à en changer le plus souvent possible. Rochebrune.

— Il n'est pas nécessaire de brûler la femme qu'on adore pour apprendre que de la plus belle idole, il ne saurait rien rester qu'un peu de poussière. STAHL.

ADULATION.

— On peut tout risquer avec les femmes quand il s'agit d'adulation; on les trouve toujours en pareil cas d'une crédulité si sotte, qu'il y a peu d'honneur à les tromper.

— Voile ton front du masque adulateur,
Ris si l'on rit, pleure si l'on soupire,

nous dit Ovide. Et le poëte a raison, car auprès des femmes :

L'amant qui loue est l'amant couronné :
Avant l'amour, l'amour-propre était né. A. R.

— Les jolies femmes sont comme les souverains, on ne les adule que par intérêt.

ADULTÈRE.

— L'adultère est la curiosité de l'amour et des plaisirs d'autrui. PLUTARQUE.

— Il n'y a pas de plus grand coupable que celui qui désire la femme de son prochain. MANOU.

— Quiconque aura regardé une femme avec un désir pour elle, a déjà commis l'adultère dans son cœur. JÉSUS-CHRIST.

— Celui qui prend un mouton ou une robe, peut rendre une robe et un mouton. Mais celui qui rompt les liens sacrés du mariage ne les renouera jamais ; aussi faut-il le tuer, et celui-là qui mourra souffrira moins que l'époux survivant à son déshonneur. MAHOMET.

— Les femmes ne peuvent faire tous les maux dont on les accuse, que les hommes ne soient leurs complices : ils sont donc pareillement à blâmer; et si dans l'adultère la faute est égale, pourquoi la peine ne l'est-elle pas? ..... *Facinus quos inquinat æquat*, a dit Lucain. Le crime rend égaux tous ceux qu'il associe. Mme DE SARTORY.

— Un littérateur du XVIIe siècle, nommé Eustache Lenoble, avait pour maîtresse la femme d'un riche épicier de Paris. Un jour que nos deux amoureux s'étaient donné rendez-vous dans une petite maison du faubourg Saint-Antoine, ils se laissèrent surprendre par le mari. Arrêtés aussitôt, et traduits en justice sous l'accusation d'adultère, ils furent, à quelque temps de là,

bannis de France par arrêt du Châtelet. Ce procès fit tant de scandale, que le bruit courut que tous ceux qui s'étaient rendus coupables du même crime subiraient le même sort. Sur cette rumeur, Eustache, qui s'était évadé depuis quelques jours, fit imprimer l'épigramme suivante qu'on distribua clandestinement aux juges qui l'avaient condamné :

Quel affreux désert seras-tu
Pauvre Paris! Tu vas devenir Rome
Si Thémis, de tes murs, bannit tout galant homme
Dès qu'il aura fait un ....
Grands porteurs de bonnets à cornes,
A ce zèle mettez des bornes,
Ou vous dépeuplerez cette auguste cité.
Consultez l'intérêt de l'État et du maître;
Punissez qui détruit, protégez qui fait naître
Des sujets à Sa Majesté.
Mais je vois d'où vient la tempête;
Chacun craint pour son atelier,
Et l'on dit qu'en jugeant vous vous frottiez la tête
Contre celle de l'épicier. A. R.

— Il y a un monstre qui cause bien des ravages dans le monde social. Il trouble toutes les unions, sépare les époux qui s'entr'aimaient ou semblaient s'entr'aimer, et leur fait commettre des assassinats et des guet-apens. Je parle de l'adultère, crime affreux dont on punit les femmes, mais qui n'est point assez puni dans les hommes, parce que les hommes ont fait les lois. BLONDEL.

— L'adultère est une faillite, à cette différence près que c'est celui à qui on fait banqueroute qui est déshonoré.
CHAMPFORT.

— En Égypte, une loi portait que l'on couperait le nez à toute femme qui aurait été surprise en adultère, et que tout homme convaincu du même crime aurait les yeux crevés. — « Hélas ! s'écrie un pauvre rimeur qui rapporte ce fait :

Si l'on ressuscitait ces lois vieilles et dures,
On verrait en beaucoup de lieux,
A moins que justement on n'eût pris ses mesures,
Bien des femmes sans nez et des hommes sans yeux.
A. R.

— Une jeune femme, veuve à vingt-trois ans d'un mari qu'elle avait beaucoup aimé, en prit un second qu'elle fit ..... Surprise en flagrant délit, elle fut traduite en justice. —

« Pourquoi donc, Madame, après avoir été fidèle à votre premier mari, avez-vous indignement trompé le second? » lui demanda le président du tribunal. — « Parce que jusque là, Monsieur, personne ne m'avait rien demandé, » répondit naïvement la jolie coupable. A. R.

— Un mari trompé qui plaide en adultère, est un malade imprudent qui aggrave son mal en élargissant la plaie.
ADOLPHE RICARD.

— La loi de Moïse condamnait à mort la femme adultère; chez les Égyptiens on lui coupait le nez; par la loi Julia, chez les Romains, on lui coupait la tête; aujourd'hui, en France, quand une femme est surprise en flagrant délit avec son amant, on se moque de son mari. CHAMPFORT..

— L'adultère, qui dans le Code civil est un fait immense, n'est dans le fait qu'une galanterie, une affaire de bal masqué. NAPOLÉON.

— L'adultère est dans la pensée de toute femme qui voit un homme qui lui plaît, et dans les yeux de tout homme qui regarde une femme qu'il trouve jolie. ADOLPHE RICARD.

— Quoi qu'en ait pu dire une philosophie trop indulgente, quelle que soit, au milieu de la dépravation de nos mœurs, l'imprudente légèreté de nos maximes, ce n'est pas une faute ordinaire que d'affaiblir indiscrètement et même sans aucune intention mauvaise, la confiance et l'attachement sans bornes que se doivent deux époux; ce n'est pas une faute ordinaire, mais un crime véritable, mais peut-être le premier de tous les attentats contre l'ordre de la société, que ce délit, trop excusé de nos jours, qui, violant le plus saint de tous les contrats, éteint pour jamais l'amour en des cœurs faits pour s'aimer, et brise sans retour, et comme à la fois, tous les liens qui les unissent. BERGASSE.

AFFAIRE.

— Quand on est aimé d'une belle femme, on se tire toujours d'affaire dans ce monde. VOLTAIRE.

— Le moyen de bien vivre avec la femme la plus raisonnable est de ne jamais se mêler de ses affaires de cœur.
STENDHAL.

— Dans les affaires d'amour, de l'innocence à la faute il n'y a qu'un baiser. ALBÉRIC SECOND.

— L'amour est l'affaire de ceux qui n'en ont point.

— Les femmes ont naturellement à remplir tant de devoirs qui leur sont propres, qu'on ne peut assez les séparer de tout

ce qui pourrait leur donner d'autres idées, de tout ce qu'on traite d'amusements, et de tout ce qu'on appelle des affaires.

MONTESQUIEU.

— Il convient peu aux femmes de se mêler des affaires, parce qu'elles ne peuvent ni ne doivent assez connaître les hommes. Mme DE PUISIEUX.

— On a raison d'exclure les femmes des affaires politiques et civiles. Rien n'est plus opposé à leur vocation naturelle que tout ce qui leur donnerait des rapports de rivalité avec les hommes ; et la gloire elle-même ne saurait être pour les femmes qu'un deuil éclatant du bonheur. Mme DE STAEL.

— C'est à tort qu'on suppose que les femmes sont peu aptes à la gestion des affaires; elles y excellent pour si peu qu'elles s'y appliquent ou qu'elles y aient été exercées.

ÉMILE DE GIRARDIN.

— Vouloir borner les femmes au gouvernement matériel de leur maison, ne les instruire que pour cela, c'est oublier que c'est de la maison de chaque citoyen que sortent les erreurs et les préjugés qui gouvernent le monde. AIMÉ MARTIN.

AFFECTATION.

— Quelques jeunes personnes ne connaissent point assez les avantages d'une heureuse nature et combien il leur serait utile de s'y abandonner. Elles affaiblissent ces dons du ciel, si rares et si fragiles, par des manières affectées et par une mauvaise imitation. Leur son de voix et leur démarche sont empruntés. Elles se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel : ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins. LA BRUYÈRE.

— Le revenu de la beauté,
J'entends la délicate et la belle tendresse,
Ne sera jamais augmenté
Par les mines d'une maîtresse.
Les grimaces, les airs sont de nuisibles soins;
Aux yeux des connaisseurs rien n'est plus pitoyable;
Et cent choses qu'on fait pour être plus aimable
Font précisément qu'on l'est moins.

— La nature toute simple vaut mieux, quelque défectueuse qu'elle soit, que l'affectation la moins ridicule; et, défauts pour défauts, ceux qui sont naturels sont beaucoup plus supportables que les qualités qui sont affectées. SAINT-ÉVREMONT.

AGACERIE.

— Toutes les agaceries des femmes sont perfides, tout leur art est empoisonné; et comme les araignées ne tendent leurs toiles que pour attraper les mouches, les femmes ne se rendent aimables que pour enjôler les hommes.

Le R. P. Du Bosc.

— Une jeune femme reprochait au chantre de Naïs quelques agaceries qu'il s'était permises à son égard; le poëte lui répondit :

Pourquoi me grondez-vous quand votre collerette
Rend mon œil attentif et ma main inquiète ?
Ah ! répondez, Pauline, et parlez sans détour :
Le respect vous plaît-il aux dépens de l'amour ?
Lorsque dans nos jardins je vois la fleur nouvelle,
J'y porte, en souriant, un regard curieux ;
Mais je ressentirais une peine cruelle
S'il ne m'était permis que d'y porter les yeux :
Ma main veut y toucher, et quand sur chaque feuille
Le désir innocent a promené mes doigts,
Son parfum me séduit, il faut que je la cueille :
Ainsi pour un plaisir j'en ai trois à la fois.

Tel est l'ordre de la nature ;
Elle nous a fait naître avec des sens jaloux.
Vous, qui les enchantez, prévenez leur murmure ;
Ou n'en flattez aucun, ou contentez-les tous.

A. R.

— Dans un grand dîner que la Cour donnait au château de Versailles, Marie-Antoinette s'amusait à jeter des boulettes de pain, au roi, son époux. Louis XVI, piqué de ces agaceries, se tourne vers M. de Saint-Germain : — « Que feriez-vous, Monsieur le comte, si l'on tirait ainsi sur vous ? » lui demanda-t-il en riant. — « Sire, répondit le ministre de la guerre, j'enclouerais la pièce. »

A. R.

— Agacer est un jeu de la coquetterie dont la vertu paie souvent les frais.

Lingrée.

— Les agaceries d'un amant qu'on n'aime plus ne servent qu'à le rendre ridicule, puisque, le plus ordinairement, c'est son rival qui se chauffe au feu qu'il allumait pour lui.

Adolphe Ricard.

AGE.

— L'amour n'a point d'âge : il est toujours naissant.

PASCAL.

— Une femme n'a jamais que l'âge qu'elle paraît avoir.

ROCHEBRUNE.

— Quand les femmes ont passé trente ans, la première chose qu'elles oublient, c'est leur âge ; lorsqu'elles sont parvenues à quarante, elles en perdent entièrement le souvenir.

NINON DE LENCLOS.

Pourquoi donc, belle Églé, me reprocher mon âge ?
Et ma jeunesse est-elle un défaut si choquant ?
L'amour, plus d'une fois, d'un enfant fit un sage,
Et d'un sage un enfant.

Il est un dieu fripon, d'une figure aimable,
Qui soumet l'univers à son char triomphant ;
Vous le savez, Églé, ce dieu si redoutable,
N'est aussi qu'un enfant.

Quoi ! contre mes seize ans vous êtes prévenue !
A cet âge, un ami peut-il être méchant ?
Son cœur est vierge encor, son âme est ingénue ;
Enfin c'est un enfant.

S'il lui faut un mentor, il vous donne la pomme :
De plaire, de charmer montrez-lui l'art brillant ;
Par un miracle heureux, daignez en faire un homme ;
Il est las d'être enfant.

Mais s'il osait cueillir, aux bosquets de Cythère,
Ces fleurs qu'amour fourrage et que l'hymen défend !
Ne vous alarmez pas : eh ! que pourrait-il faire ?
Hélas ! c'est un enfant.

— Il n'y a rien, selon mon sens, sur quoi l'on s'observe moins que sur les bienséances qui regardent l'âge. Une vieille femme qui veut briller par sa parure, par son enjouement et par ses discours, et qui emprunte pour faire l'agréable tous les airs d'une jeune personne, me représente le geai de la fable, qui devient la risée de tous les autres, lorsqu'il se pare des plumes du paon. Quand on a perdu la jeunesse, c'est une folie de croire qu'on en puisse retenir les agréments : les grâces disparaissent avec elle, elles abhorrent les cheveux gris, et l'on ne doit plus prétendre d'être aimée, lorsqu'une fois on a cessé d'être aimable. SAINT-ÉVREMONT.

Pouvez-vous sans rougir vous montrer au grand jour
Avec le débris de vos charmes?
Vous n'avez plus que d'impuissantes armes
Pour faire triompher l'amour :
On ne s'empresse plus à vous faire la cour,
Vos plaisirs sont passés, la sagesse sévère,
A la fin doit avoir son tour.
Reconnaissez, sans user de détour,
Que dans le commerce ordinaire,
Rien ne paraît moins nécessaire
Qu'une femme sur le retour,
Qui se met en tête de plaire.
De ses prétentions on fait fort peu d'état,
Et sur quelque raison qu'une femme se fonde,
Lorsque dans ses vieux ans elle aime encor le monde,
Elle aime à coup sûr un ingrat.

— L'âge où les femmes sont encore femmes ne saurait se fixer : il dure autant qu'on les trouve aimables et qu'elles sont aimées. ADRIEN DUPUY.

Quand l'hiver a glacé nos guérets,
Le printemps vient reprendre sa place,
Et ramène à nos champs leurs attraits;
Mais, hélas ! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais. MOLIÈRE.

— On peut se faire aimer à tout âge, en employant les moyens propres à cet âge. Dans la jeunesse, c'est par les sens qu'on arrive au cœur; dans l'âge mûr, c'est par le cœur qu'on arrive aux sens. RÉTIF DE LA BRETONNE.

AGRÉMENT.

— Les femmes tiennent à leurs agréments encore plus qu'à leurs passions. Mme DE STAEL.

— Quand une femme réunit toutes les facultés de l'amour, il faut bien qu'elle aime; le souvenir des agréments qu'on possède, conduit à l'idée de ne pas les laisser inutiles. SÉNANCOURT.

— Il n'y a point de femmes à qui il soit plus aisé d'être vertueuses, qu'à celles qui manquent d'agréments.

— Une femme n'a de rang dans le monde que celui qu'elle y sait prendre, de prix que celui qu'elle se donne; il est toujours dangereux pour elle de faire jouir de ses agréments à trop bon marché. SUARD.

AILE.

— Lorsque quatre ailes battent de concert pour faire voler l'amour, le fripon fait bien du chemin en peu de temps.
SYLVAIN MARÉCHAL.

— Contre l'Amour, beautés rebelles,
En vain vous formez des projets :
Veut-on fuir ? l'Amour a des ailes ;
Veut-on combattre ? il a des traits.

— Par une belle matinée de printemps, l'Hymen, tout jeune encore, poursuivait l'Amour. Il courut si bien, qu'il finit par l'attraper. — Ah ! je te tiens, petit polisson, lui dit-il, en le saisissant par la main ; tu ne m'échapperas plus maintenant :

—Hé ! mon ami, reprit l'enfant ailé,
Garde-moi bien ainsi que ta prunelle,
Car quand, hélas ! l'Amour s'est envolé,
Le pauvre Hymen ne bat plus que d'une aile. A. R.

AMABILITÉ.

— L'amour ne se gagne que par l'amour. Si donc vous voulez être aimés, aimez d'abord vous-mêmes. SÉNÈQUE.

— Pour être aimés, soyez toujours aimables, nous dit Ovide. *Ut ameris, amabilis esto.*

— Pour être aimées, n'aimez pas, dit une femme poëte aux autres femmes :

Un amant sûr d'être aimé,
Cesse toujours d'être aimable.

Madame Deshoulières a raison ; et, comme elle, un autre poëte ajoute à son tour :

Quand un amant est sûr que ses soins ont su plaire,
Son fortuné destin le rend, de jour en jour,
Moins empressé pour sa bergère :
Le Plaisir est fils de l'Amour ;
Mais c'est un fils ingrat qui fait mourir son père.

—Dans l'âge où les femmes commencent à être moins aimables elles savent beaucoup mieux aimer ; il n'est attention que de vieille femme, dit le proverbe. ROCHEBRUNE.

—Quand on paraît aimable aux yeux des hommes, on pa-

raît à leur esprit tout ce qu'on veut, vertueuse même, quoiqu'on ne soit rien moins ; la difficulté n'est que de paraître aimable à leurs yeux aussi longtemps qu'on voudrait.

FONTENELLE.

— La plupart des femmes se persuadent qu'elles sont aimables sans qu'on le leur dise ; elles se l'imaginent parce qu'elles le veulent ; et c'est un seul homme avec de mauvais yeux et quelques fades douceurs, qui fait donner dans cette vanité celles que la nature a le plus mal partagées. SAINT-ÉVREMONT.

— Les femmes sont capables de tout ce que nous faisons ; et a seule différence qu'il y ait entre elles et nous, c'est qu'elles sont plus aimables. VOLTAIRE.

— Il y a beaucoup de femmes qui seraient fort aimables si elles pouvaient oublier un peu qu'elles le sont. MARIVAUX.

— Jamais un amant n'est plus aimable que lorsqu'il s'inquiète le moins d'être aimé.

— Amants, écoutez mes leçons,
Et soyez raisonnables.
Bien que je les fasse en chansons,
Ce ne sont point des fables.
Voulez-vous conserver un cœur?
Sachez, après votre bonheur,
Être encor plus aimables. Mme DUFRÉNOY.

— On dit d'une femme : elle est très aimable ; mais si je ne veux pas l'aimer ? Il serait mieux de dire : elle est très aimante, parce qu'il y a plus de gens qui veulent être aimés que de gens qui veulent aimer eux-mêmes. CHAMPFORT.

— Quand on a l'avantage d'avoir une honnête femme, le plus sûr moyen de la rendre aimable pour soi, c'est de la faire jolie pour les autres. En contribuant au bonheur d'autrui, on assure quelquefois le sien. ADOLPHE RICARD.

AMANT.

— Un amant croit tout ce qu'il craint..... *Amans semper, quod timet, esse putat.* OVIDE.

— De vieux amants qui se rappellent leur brillante jeunesse ne peuvent se regarder sans rire ou sans pleurer.

PUBLIUS SYRUS.

— C'est un effet de l'amour de transformer les amants et de les rendre semblables à l'objet aimé. PÉTRARQUE.

— Un ancien galant tient à si peu de chose, qu'il cède à un

nouveau mari; et celui-ci dure si peu, qu'un nouveau galant qui survient lui rend le change. LA BRUYÈRE.

— On garde longtemps son premier amant, quand on n'en prend pas un second. LA ROCHEFOUCAULT.

— Une femme n'est jamais plus estimable que lorsqu'elle se conduit avec son amant de manière à le forcer de rester toujours son ami. Mme DE PUISIEUX.

— Les femmes regardent les amants du même œil que des cartes. Elles s'en servent pour jouer pendant quelque temps, et, lorsqu'elles ont gagné, elles les jettent, en demandent de neuves, et souvent perdent avec ces neuves tout ce qu'elles avaient gagné avec les vieilles. POPE.

— Les amants servent plus volontiers leurs amis amoureux que les autres. Mme DE SARTORY.

— On sait que La Fontaine avait pour amie madame de La Sablière. Un magistrat, parent de cette dame, lui disait un jour: « Quoi! Madame, toujours de l'amour et des amants? Les bêtes n'ont du moins qu'une saison. — C'est vrai, dit-elle, Monsieur, mais aussi ce sont des bêtes. »

— Ce qui fait que les amants ne s'ennuient jamais ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes.

LA ROCHEFOUCAULT.

— Les plus doux instants pour deux amants heureux,
Ce sont les entretiens d'une nuit d'insomnie,
Pendant l'enivrement qui succède au plaisir.
Quand les sens apaisés sont morts pour le désir;
Quand la main à la main, et l'âme à l'âme unie,
On ne fait plus qu'un être, et qu'on sent s'élever
Ce parfum du bonheur qui fait longtemps rêver;
Quand l'amie en prenant la place de l'amante,
Laisse son bien-aimé regarder dans son cœur,
Comme une fraîche source, où l'onde est confiante,
Laisse sa pureté trahir sa profondeur.
C'est alors qu'on connaît le prix de ce qu'on aime,
Que du choix qu'on a fait on s'estime soi-même,
Et que dans un doux songe on peut fermer les yeux!

ALFRED DE MUSSET.

— Une femme n'est pas plus sûre de son amant quand sa beauté s'est évanouie, qu'un homme l'est de son ami quand sa fortune s'est écroulée. POPE.

— Il faut qu'une femme soit plus sage pour n'avoir qu'un amant, que pour n'en point avoir. ROCHEBRUNE.

— Dire je ne veux point des choses quand on ne peut les

avoir, c'est prendre son parti vis-à-vis des autres, mais non vis-à-vis de soi. Je connais une fille de cinquante ans qui dit qu'elle ne veut point se marier, parce qu'elle a peur de faire des enfants. Mme DE RIEUX.

— Se promettre de ne plus aimer ceux qui ne nous aiment plus, lorsque soi-même on les aime encore, c'est ressembler à ces gourmands qui jurent, au sortir d'une bonne table, de pratiquer la sobriété, et qui violent leur promesse dès que l'appétit leur est revenu. RÉTIF DE LA BRETONNE.

— Le premier amant d'une femme n'en est jamais le dernier.
ADRIEN DUPUY.

— Il en est des amants comme de ces insectes ailés qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent. Ce n'est qu'en empruntant la ressemblance de l'objet aimé qu'un amant parvient à lui plaire. Cette métamorphose n'est point difficile, car qui ne sait que l'amour change en lui ce qu'il aime.
HELVÉTIUS.

— Les amants n'ont pas toujours quelque chose à se dire, mais ils ont toujours à se parler. DUCLOS.

— L'Amour voit un myrte. — Comment
Se cacher deux sous son feuillage?
Plus l'arbre est petit, plus l'amant
Croit y voir un doux avantage.
Pour éviter l'œil importun,
Se serrer plus près, devient sage;
Et deux amants qui ne font qu'un
N'ont pas besoin d'un grand ombrage.

— Un amant est une plante parasite qui croît sur les terres qu'on laisse en friche, ou qu'on ne cultive pas avec assez de soin en toutes saisons. ADRIEN DUPUY.

— Les amants passionnés ressemblent aux grands parleurs : ils n'ont besoin que d'être écoutés, et dispensent de leur répondre. CHABANON.

— Qu'on arrive tôt ou tard, çela n'est rien ; du jour où l'on est arrivé, on est toujours le premier amant d'une femme.
LACLOS.

— Une femme d'esprit m'a dit un mot qui pourrait bien être le secret de son sexe; c'est que toute femme, en prenant un amant, tient plus de compte de la manière dont les autres femmes voient cet homme, que de la manière dont elle le voit elle-même. CHAMPFORT.

— On reprochait à un poëte qui n'était plus jeune de courir encore les amourettes. — « On m'a dit, répliqua-t-il :

On m'a dit, j'en conviens, mais toujours vainement :
C'est être fou que d'aimer à ton âge.
Moi je pense bien autrement.
Suis-je aimé, je me crois sage;
Je lis mon âge dans les yeux
De celle que j'adore :
A vingt ans, s'il déplait, l'amant est déjà vieux :
Tant qu'il plaît, il est jeune encore. » A. R.

— Un amant est un homme aux mains duquel une femme livre sa réputation et son bonheur, et c'est presque toujours la gueule du loup. Mme Aglaé Adanson.

— Un amant est un héraut qui proclame ou le mérite, ou l'esprit, ou la beauté d'une femme. Que proclame un mari? Balzac.

— Il est plus facile d'être amant que mari, par la raison qu'il est plus difficile d'avoir de l'esprit tous les jours que de dire de jolies choses de temps en temps. Balzac.

— Un général dont les beaux jours dataient de 1805, reprochait à une jeune actrice, sa protégée, de changer d'amants comme de chemises. — « Ai-je donc tort, Monsieur ? lui dit la jolie soubrette :

Les amants de l'heure présente
Ont le naturel du melon :
Il en faut essayer cinquante
Avant d'en trouver un bon. » A. R.

— Un amant apprend à une femme tout ce que son mari lui cache. Balzac.

— Avec les femmes tendres il faut être jaloux de l'amant qui vous a précédé; avec les femmes fortes, de celui qui vous suivra. Paulin Limayrac.

— Quand bien même les femmes seraient immortelles, elles ne connaîtraient jamais leur dernier amant. Lamennais.

— Un amant qu'on n'aime plus est encore bon à quelque chose : il sert à cacher celui qu'on aime. Adolphe Ricard.

AMBITION.

— Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux. Molière.

— Le premier amour d'un jeune homme qui entre dans le monde est ordinairement un amour ambitieux. Il se déclare rarement pour une jeune fille douce, aimable, innocente. Comment trembler, adorer, se sentir en présence d'une divinité? Un adolescent a besoin d'aimer un être dont les qualités l'élèvent à ses propres yeux. C'est au déclin de la vie qu'on en revient réellement à aimer le simple et l'innocent, désespérant du sublime. Entre les deux se place l'amour véritable qui ne pense à rien qu'à soi-même. STENDHAL.

— L'amour est aujourd'hui toute l'ambition de la femme Pour l'homme, au contraire, il n'est, le plus souvent, que l sommeil momentané de l'ambition. DANIEL STERN.

— Les ambitieux sont plutôt libertins que galants; ils aimen mieux corrompre que séduire; et comme ce ministre à qui un roi demandait s'il faisait l'amour : — « Non, Sire, pourraient-ils répondre, je l'achète tout fait. » MEILHAN.

AME.

— C'est l'âme et non pas le corps qui rend le mariage indissoluble. PUBLIUS SYRUS.

— Quand on aime, l'âme danse dans les yeux. EUNAPIUS.

— Il y a des plaisirs à part pour les âmes tendres et délicates. Ceux qui ont vécu de la vie de l'amour, savent combien leur vie était animée; et quand il vient à leur manquer, ils ne vivent plus. Mme DE LAMBERT.

— L'amour est la passion des grandes âmes et leur fait mériter la gloire quand elle ne leur tourne pas la tête.
Mme DE POMPADOUR.

LA FEMME ET LE PHILOSOPHE.

LE PHILOSOPHE.

Pour la raison, c'est un poison
Que d'avoir l'âme tendre.

LA FEMME.

De ce poison n'a pas raison
Qui cherche à se défendre.

LE PHILOSOPHE.

Douce raison! triste poison!

LA FEMME.

Charmant poison! triste raison!

LE PHILOSOPHE.

Pas de poison ; à la raison
Il faut bien qu'on se rende.

LA FEMME.

Point de raison ; c'est du poison,
Monsieur, qu'on vous demande. BOUFFLERS.

— En amour, le mari ne voit que la statue ; l'âme n'est faite que pour l'amant. CRÉBILLON fils.

— L'eau qui caresse le rivage,
La rose qui s'ouvre au zéphir,
Le vent qui rit sous le feuillage,
Tout dit qu'aimer est un plaisir.
De deux amants, l'égale flamme
Sait doublement les rendre heureux ;
Les indifférents n'ont qu'une âme,
Mais lorsqu'on aime on en a deux. LA MOTTE.

— L'amour élève ou avilit l'âme suivant l'objet qui l'inspire. Mme ÉLIE DE BEAUMONT.

— En minaudant, la charmante Chloé
Disait un jour : — « Qu'importe un œil, un né?
Est-ce le corps? c'est l'âme que l'on aime ;
L'étui n'est rien. » — Voilà dans l'instant même
Que de l'armée arrive son amant ;
Taffetas noir étendu sur sa face
Y couvre un nez qui fut jadis charmant,
Ou bien plutôt n'en couvre que la place.
Il voit Chloé, veut voler dans ses bras :
Chloé recule et sent mourir sa flamme.
— « Mon Dieu, dit-elle! est-il possible, hélas!
Qu'un nez de moins change si fort une âme? »

AMI.

— Il y a toujours à perdre pour une femme à faire son amant de son ami, mais il y a beaucoup à gagner à faire son ami de son amant. Mme DE PUISIEUX.

— On perd plus de la moitié d'un ami quand il devient amoureux. Mme DE SARTORY.

— Rien n'est plus dangereux pour une femme que les fai-

blesses de son amie : l'amour, déjà trop séduisant par lui-même, le devient encore plus, si je l'ose dire, par contagion.

NINON DE LENCLOS.

— Devenir l'ami d'une femme que l'on a aimée, c'est une manière honnête de l'oublier : l'amour qui fait place à l'amitié n'est plus de l'amour. Mlle DE L'ESPINASSE.

— Il n'y a peut-être pas de gens qui soient moins amis que ceux qui se disent amis d'une dame, et qui veulent passer pour tels. S'ils ne s'en disent qu'amis, ce n'est pas qu'ils ne l'aiment pour l'ordinaire, c'est qu'ils n'en sont point aimés; mais il arrive assez souvent, quand ils continuent leurs soins, qu'elle se rend à leur constance, et que, sans changer de nom, ils ne sont plus ce qu'ils étaient et deviennent ce qu'ils n'étaient pas. Ils aiment, on les aime; ils cessent d'être amis, et commencent à être amants. L'abbé GOUSSAULT.

— Qui souffre l'assiduité
De l'amant qu'a fait sa beauté,
En vain auprès de lui veut passer pour cruelle;
Un homme qui se voit d'une femme écouté,
A droit de tout espérer d'elle.
N'accoutumez point votre cœur,
Séduit par la vertu de l'objet qui le tente,
A s'attendrir par la douceur
Même d'une amitié qui peut être innocente :
L'honneur dans ce commerce est fort mal assuré :
Ne vous y laissez pas surprendre :
Un ami si sage et si tendre,
Est bien plus dangereux qu'un amant déclaré.

— C'est en vain qu'une femme aimable se flatte d'avoir des amis ; un homme n'est jamais simplement l'ami d'une femme, à moins qu'il n'aime ailleurs ; encore risque-t-elle d'en faire un inconstant. Peut-on, en effet, parler tranquillement à une femme qui montre un beau visage, de beaux bras, un joli pied, de belles mains? Ne s'en fâcherait-elle pas elle-même? — Malgré toute la vertu qu'on nous accorde si libéralement, nous voulons être louées et admirées; nous ne voulons perdre aucun de nos avantages, et il n'y a qu'un amant qui sache les faire valoir. Mme DE RIEUX.

— En reprochant à sa fille, qui n'était plus jeune, l'inconstance de ses affections, madame de N.... lui disait :

Il est de certains temps propres pour la tendresse :
Mais quand ce temps n'est plus, il faut que la sagesse

Nous tienne lieu d'amour, et que nos sentiments
Nous fassent des amis, et non pas des amants. A. R.

— Un cœur plein d'un sentiment qui déborde aime à s'épancher; du besoin d'une maîtresse naît bientôt celui d'un ami.
J.-J. Rousseau.

— « Monsieur, » — disait un jour madame de Tencin au jeune comte d'Hervigny, son protégé, — « faites-vous plutôt des amies que des amis, car au moyen des femmes, on fait tout ce qu'on veut des hommes. » A. R.

— Il n'y a point d'ami aussi agréable qu'une maîtresse qui nous aime. Bernardin de Saint-Pierre.

— Les jeunes femmes ont un malheur qui leur est commun avec les rois, celui de n'avoir point d'amis; mais heureusement, elles ne sentent pas ce malheur plus que les rois eux-mêmes : la grandeur des uns et la vanité des autres leur en dérobe le sentiment. Champfort.

— Voici la Pentecôte
Belle Nelly;
La fraise est à mi-côte
Du bois joli;
Déjà roses nouvelles
Ont refleuri;
C'est le temps où les belles
Changent d'amis.
Changerez-vous le vôtre,
Belle Nelly?
— Non, je n'en veux point d'autre
Que mon ami.
Le temps fane les roses
Fraises aussi;
Il change toutes choses,
Mon cœur nenni. Jean de la Taille.

— L'amour et l'amitié ont de tout temps enfanté bien des prodiges, mais de nos jours, combien de maris qui sont redevables à leurs amis de la fécondité de leurs femmes!
Sophie Arnould.

— Les femmes aiment plus tendrement, plus sûrement, au moins, leurs vieux amis que leurs jeunes amants. Elles trompent quelquefois l'amant, jamais l'ami : c'est pour elles un être sacré. Mercier.

— On n'est point l'ami d'une femme lorsqu'on peut être son amant. Balzac.

— Mademoiselle A..., la danseuse, avait pour ami et pour convive très assidu un jeune feuilletoniste qui, après avoir dîné chez elle, allait assez souvent passer la soirée chez une comédienne, madame S... — « Comme c'est gentil ! dit-elle un matin à sa femme de chambre, il vient manger mes côtelettes et il va les dépenser ailleurs. » H. Villemessant.

— La femme est l'amie naturelle de l'homme, et toute autre amitié est faible ou suspecte auprès de celle-là. Bonald.

AMITIÉ.

— En amour, l'amitié n'est si bien qu'un vain nom, et la bonne foi qu'une chimère, qu'on ne peut faire sans danger devant son ami l'éloge de la femme qu'on aime ; dès qu'il croit vos éloges justifiés, il vous supplante. Ovide.

— L'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre. Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié ; et celui qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour.
La Bruyère.

— Il n'y a que la continuation du bonheur qui fixe la plupart des amitiés. Retz.

— L'amour n'a recours à l'amitié que lorsqu'il craint ou désire : quand il est heureux, il se suffit à lui-même.
Mme de Sartory.

— Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senti l'amour.
La Rochefoucauld.

— L'amitié et l'amour s'aiment comme deux frères qui ont une succession à partager. Oxenstiern.

— Les femmes vont plus loin en amour que la plupart des hommes ; mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.
La Bruyère.

— Qu'est-ce qui rend les amitiés si tièdes et si peu durables entre les femmes ? Ce sont les intérêts de l'amour ; c'est la jalousie des conquêtes. J.-J. Rousseau.

— Les femmes ayant toutes le même état, qui est d'être jolies et de plaire, il ne peut y avoir de véritable amitié entre deux femmes, à moins qu'une des deux ne soit laide et vieille, le sache, le croie, ne veuille le cacher à personne, et ait de bonne foi donné sa démission de femme. Saint-Prosper.

A MADAME DU CHATELET.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours ;

Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage;
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements,
Nous ne vivons que deux moments;
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi, pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel, qui me consoliez
Des amertumes de la vie!

On meurt deux fois, je le vois bien;
Cesser d'aimer et d'être aimable,
C'est une mort insupportable;
Cesser de vivre ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des plaisirs de mes premiers ans,
Et mon âme, aux désirs ouverte,
Regrettait ses égarements.

Du ciel alors daignant descendre,
L'Amitié vint à mon secours,
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins belle que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle. VOLTAIRE.

— Après avoir entendu Rivarol discourir éloquemment sur l'amitié, madame de L... lui dit: — « Pourquoi donc, Monsieur, n'avez-vous pas jugé les femmes aussi susceptibles d'amitié que les hommes? » — « Parce qu'étant la perfection de la nature,

comme l'amour est la perfection de l'amitié, vous ne pouvez éprouver d'autre sentiment que celui qui vous est analogue, » répondit le célèbre publiciste.

— A la suite d'une petite querelle, la maîtresse de M. de S....., lui dit un jour : — Pour vous punir, Monsieur, je ne vous donnerai plus désormais que mon amitié. — Ah ! reprit le poëte :

A l'inconstance, ma Sylvie,
C'est ne donner qu'un nom plus doux ;
On jure d'aimer pour la vie ;
Mais l'amour vieillit avant nous ;
Il faiblit, cherche moins à plaire,
Et puis de nom change un beau jour ;
Entre amants, l'amitié n'est guère
Que la vieillesse de l'amour. A. R.

— L'amour, quand il est seul, n'est qu'un feu passager ; il est tout désir, tout passion : il faut que l'amitié s'y mêle, et ce n'est que de ce sentiment qu'il reçoit la plénitude et la durée de son existence. LABOUISSE.

— L'amitié est le grand mot des femmes, soit pour introduire, soit pour congédier l'amour. SAINTE-BEUVE.

— Comment l'amour se contenterait-il de l'amitié ! il y voit non ce qu'elle donne, mais ce qu'elle refuse. LATÉNA.

— Une nouvelle amitié peut distraire d'un ancien amour. Mme GUIZOT.

Loin de nous quand l'amour s'envole,
Heureux celui qui s'en console
Entre les bras de l'amitié !

— Entre Paul et Virginie la première amitié était déjà de l'amour : dans les âmes innocentes ces deux sentiments s'allument au même foyer. P. ROCHPÈDRE.

— L'amour peut faire oublier l'amitié mais non consoler de sa perte. MASSIAS.

— Le sentiment le plus parfait, le plus doux à l'âme dans sa plénitude tranquille, c'est l'amitié qui succède à l'amour entre un homme et une femme qui n'ont à rougir ni de s'être aimés passionnément, ni d'avoir cessé de s'aimer avec l'ardeur première de la jeunesse. DANIEL STERN.

— Passer de l'amour à l'amitié est chose fort rare entre les hommes et les femmes qui se sont aimés ; ce retour n'est pourtant pas absolument impossible ; il ne s'agit que d'avoir un bon esprit et un bon cœur. SAINT-ÉVREMONT.

— Peu de femmes, dans l'âge de plaire, nous tiennent compte de la simple amitié. ABEL DUFRESNE.

— L'amitié de l'homme est souvent un appui ; celle de la femme est toujours une consolation. P. ROCHPÈDRE.

— L'amitié de deux femmes n'est jamais qu'un complot contre une troisième. ALPHONSE KARR.

LE PAPILLON ET LES TOURTERELLES.

Un papillon, sur son retour,
Racontait à deux tourterelles
Combien, dans l'âge de l'amour,
Il avait caressé de belles.
— « Aussitôt aimé qu'amoureux, »
Disait-il ; « oh ! l'aimable chose,
Lorsque, brûlant des mêmes feux,
Je voltigeais de rose en rose !
Maintenant on me fuit partout,
Et partout aussi je m'ennuie :
Ne verrai-je jamais le bout
D'une si languissante vie ? »
Les tourterelles, sans regret,
Répondirent : — « Dans la vieillesse
Nous avons trouvé le secret
De conserver notre tendresse.
A vivre ensemble nuit et jour,
Nous goûtons un plaisir extrême :
L'amitié qui naît de l'amour
Vaut encor mieux que l'amour même. »

AMOUR (**Définition**).

— Il est difficile de définir l'amour : ce qu'on en peut dire est que, dans l'âme, c'est une passion de régner ; dans les esprits, c'est une sympathie, et dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder ce que l'on aime après beaucoup de mystères. LA ROCHEFOUCAULD.

— Quand bien même, comme Psyché, nous allumerions la lampe, nous ne pourrions connaître la cause et la nature de l'amour. C'est un je ne sais quoi, qui vient de je ne sais où, se forme je ne sais comment, et nous enchante par je ne sais quelles choses. LE P. DU BOSC.

— C'est un mal contagieux qui rend frénétiques ceux qu'il possède. HAMILTON.

— L'amour a plus de fiel que de miel. *Impia sub dulci melle venena latent.* OVIDE.

— Breuvage empoisonné, serpent couvert de fleurs,
Sophiste injurieux, artisan de malice,
Passagère fureur, exemple de tout vice,
Plaisir mêlé d'ennuis, de regrets et de pleurs,
Amour! que n'es-tu pas?... C'est une frénésie,
Que les fous ont fait dieu selon leur fantaisie;
Un mal, une fureur, un fort enchantement,
Par ses charmes cruels troublant l'entendement...
Enfin, coquin d'amour, tu n'es rien que misère,
Travail, perte de temps, fureur, trouble, souci...

PHILIPPE DESPORTES.

— L'amour est je ne sais quoi, qui vient de je sais où, et qui finit je ne sais comment.

De toutes les passions, l'amour est celle qui dérègle le plus la raison, qui met le plus l'âme en désordre, et qui lui fait commettre les plus grandes fautes. On ne met presque point de différence entre un amant et un insensé : les actions de l'un ont beaucoup de rapport avec les actions de l'autre; et si la folie trouble l'esprit, l'amour trouble le jugement et déconcerte la raison. Si nous considérons ceux qui aiment, nous verrons, en effet, que l'un a de l'amour pour ce qui n'est point aimable, que l'autre a de la haine pour ce qui est digne d'être aimé; que l'un trouve beau ce qui est laid, que l'autre trouve laid ce qui est beau; que celui-ci estime ce qu'il devrait mépriser, et que celui-là méprise ce qui mérite son estime. On en voit qui suivent ce qui les fuit; d'autres, au contraire, fuient ce qui les suit; et des aveugles choisiraient mieux que ne font ces insensés; de sorte que si la raison est le plus grand de tous les biens, il s'ensuit nécessairement que ce qui nous la fait perdre, est le plus grand de tous les maux. Pour connaître le peu de discernement de cette passion, il ne faut que voir les choses dont elle se satisfait, dont elle fait ses plus chers trésors, et dont toute son ambition est remplie. Un regard, un sourire, une parole, un méchant petit billet, un misérable bout de ruban sont le terme de tous ses désirs, l'objet de toutes ses espérances, la récompense de toutes ses peines et le paiement de tous ses services. Cependant, pour obtenir de si grands biens, il faut soupirer, il faut gémir, il faut endurer longtemps, et endurer même sans se plaindre; il faut avoir un soin continuel, une inquiétude éternelle, perdre le repas et le repos, ne parler point, ne dormir point, ne rire point, être pâle et défiguré, maigre, rêveur

et mélancolique. Il faut négliger ses amis, ses intérêts, sa réputation, pour se donner tout entier à une chose si agréable ; il faut agir comme s'il n'y avait qu'une seule personne en toute la terre; ne regarder qu'elle, n'estimer qu'elle, ne la quitter non plus que l'ombre abandonne le corps ; devenir son importun, après être devenu son amant, et se faire haïr à force de vouloir se faire aimer.

Mais tout cela n'est rien, en comparaison de la jalousie qui suit inséparablement l'amour. Non, l'enfer n'a point de supplice assez cruel pour le comparer à cette passion enragée qui transporte l'âme, déconcerte la raison, trouble l'usage des sens, évoque des fantômes qui ne sont point, fait prendre des mensonges pour des vérités, et des chimères pour des corps réels. La jalousie se nourrit de poison, et en nourrit l'âme qu'elle possède; c'est un de ces serpents qui font mourir ceux qui les font naître ; ses plus douces rêveries n'ont pour objet que des précipices ou des cordeaux, des poisons ou des poignards, la mort d'un rival ou la sienne propre. De cette furie déchaînée sont venus mille meurtres, mille assassinats et mille autres crimes horribles. Aussi les poëtes qui nous ont fait la peinture de cette passion qui fait aimer, ont-ils représenté l'amour enfant, pour exprimer son peu de conduite; ils l'ont peint aveuglé par un bandeau, pour nous figurer l'égarement de ceux que cette folie emporte; ils lui ont donné des armes, pour représenter les maux qu'il fait ; et, comme aux Furies, ils lui ont mis un flambeau à la main, pour nous faire comprendre ce fatal embrasement par qui l'âme est consumée, et qui a détruit quelquefois des maisons, des villes, des provinces et des monarchies tout entières. Mlle de Scudéri.

— L'amour est un enfant qu'il faut toujours conduire de peur qu'il ne se perde. C'est un malicieux aveugle qui ne cherche qu'à crever les yeux de son guide, afin de s'égarer tous deux ensemble. Le P. Du Bosc.

— L'amour est le fils de la pauvreté et du dieu des richesses. — De la pauvreté, parce qu'il demande toujours; du dieu des richesses, parce qu'il est libéral. Platon.

— C'est l'architecte de l'univers. Hésiode.

— C'est le perturbateur du monde. Bacon.

— Ce dangereux enfant, si tendre, si cruel,
Porte en sa faible main le destin de la terre,
Donne avec un souris, ou la paix ou la guerre,
Et répandant partout ses trompeuses douceurs,
Anime l'univers et vit dans tous les cœurs. Voltaire.

— La marquise de Pompadour ayant demandé à l'abbé de Bernis une définition de l'amour, le poëte lui répondit par ce quatrain qui lui ouvrit les portes des dignités et de la fortune :

L'amour est un enfant, mon maître ;
Il l'est d'Iris, du berger et du roi.
Il est fait comme vous, il pense comme moi,
Mais il est plus hardi peut-être.

— L'amour est un caprice dont la durée ne dépend pas de nous, et qui est sujet au dégoût comme au repentir.
NINON DE L'ENCLOS.

— C'est un canevas donné par la nature et brodé par l'imagination. VOLTAIRE.

— C'est le plus doux et le meilleur des moralistes. BACON.

— Il nous enseigne toutes les vertus. PLUTARQUE.

— Il a toutes les perfections et point de défauts.
ATHÉNÉE.

— C'est une goutte céleste que les cieux ont versée dans le calice de la vie pour en corriger l'amertume. ROCHESTER.

— L'Amour est un enfant aussi vieux que le monde,
Il est le plus petit et le plus grand des dieux :
Il remplit de ses feux le ciel, la terre et l'onde,
Et cependant Eglé le loge dans ses yeux. PANARD.

— Il porte sans cesse en sa main
Un arc, appui de son empire ;
Un arc, hélas ! qui toujours tire,
Et qui jamais ne tire en vain.

Ne croyez point cet enchanteur ;
Il vous bercera d'un vain songe ;
Tout ce qu'il vous dit n'est qu'erreur,
Ce qu'il vous promet, que mensonge.

Toujours sa plus tendre caresse
Sert de voile au plus noir dessein ;
Ses larmes ne sont qu'une adresse,
Son plus doux baiser qu'un venin. MOSCHUS.

— C'est une folie qui procure à l'homme les plus grands plaisirs qu'il soit donné aux êtres de son espèce de goûter sur la terre. STENDHAL.

— C'est le désir de l'inconnu poussé jusqu'à la rage.
PETIET.

— L'amour ! c'est l'aile que Dieu a donnée à l'âme pour monter jusqu'à lui. MICHEL-ANGE.

— C'est de Dieu qu'il sort, c'est à lui qu'il remonte.

PIERRE LEROUX.

— C'est l'aspiration sainte de la partie la plus éthérée de notre âme vers l'inconnu. GEORGE SAND.

— C'est être deux et n'être qu'un; un homme et une femme qui se fondent en un ange; c'est le ciel.

VICTOR HUGO.

— C'est une pure rosée qui descend du ciel dans notre cœur quand il plaît à Dieu. ARSÈNE HOUSSAYE.

— C'est un feu dévorant qui dure d'autant moins qu'il s'est allumé plus tôt et qu'il a brûlé plus vite. ADOLPHE RICARD.

— Mon cœur, peux-tu me dire
Ce qu'on appelle amour?
— Deux âmes, en un délire
Deux cœurs en un séjour.

— Et d'où vient ce délire?
— Il naît de doux appas.
— Quand cesse son délire?
— S'il cesse, il ne fut pas.

— Et l'ardeur la plus pure?
— Celle qui s'ignorait.
— Et quelle est la plus sûre?
— Celle qui se tait.

— Et son plus doux partage?
— C'est de pouvoir donner.
— Quel est son doux langage?
- L'amour ne sait qu'aimer.

— Peu de gens savent ce que c'est que l'amour, et parmi ceux qui le savent, il en est bien peu qui le disent.

Mme GUIZOT.

— L'amour est la chaleur inépuisable qui rajeunit les êtres, les fait fleurir et les revêt d'espérance; c'est l'attrait inséparable de tout signe de perfection. L'amour bien senti suppose le goût de ce qui est beau, de ce qui est honnête, sincère et généreux. SÉNANCOURT.

— L'amour serait mieux connu si l'on disait que c'est une amitié dont le principal objet est la partie par laquelle nous ressemblons à la bête brute. OXENSTIERN.

— C'est comme un appétit déréglé qu'on se sent pour un mets plutôt que pour un autre, sans en pouvoir rendre la raison. NINON DE L'ENCLOS.

— C'est de l'égoïsme à deux. ANTOINE DE LA SALLE.

— L'amour ressemble beaucoup à un jardin au bout duquel on arriverait en trois pas, si le chemin à faire n'était prolongé par une foule de petites allées tournant capricieusement, fleuries et embaumées. ALPHONSE KARR.

— Amour, substantif des deux genres; échange de deux fantaisies; privilége pour toutes les folies que l'on peut faire, pour toutes les sottises que l'on peut dire. — On a de l'amour pour les fleurs, pour les oiseaux, pour la danse, pour son amant, quelquefois même pour son mari; jadis on languissait, on brûlait, on mourait d'amour; aujourd'hui on en parle, on en jase, on le fait, et le plus souvent on l'achète. E. JOUY.

— L'amour, c'est comme la foi aux miracles: c'est un travail de l'imagination pour exciter le cœur et paralyser le raisonnement. GEORGE SAND.

— L'amour est plus fort que la guerre. PIERRE DUPONT.

— Il blesse les mortels, il enchaîne les dieux. DANCHET.

— Tout reconnaît l'amour; et les nymphes des ondes
Ont brûlé de ses feux dans leurs grottes profondes;
L'on entend dans les airs soupirer les oiseaux,
Et la vigne amoureuse embrasse les ormeaux. RICHER.

— Il est plus puissant que Dieu même puisque de deux âmes il n'en fait qu'une. ABOUISSE.

— C'est le plus orgueilleux des despotes; ou il est tout, ou il n'est rien. STENDHAL.

— De l'amour et de tout ce qui touche à l'amour, on peut tout dire, le pour et le contre, le oui et le non, sans avoir jamais tout à fait tort ou raison. C'est la chose indéfinissable par essence. STAHL.

AMOUR (Sur).

— Il n'y a personne qui soit tellement mauvais que l'amour n'en fasse un dieu par la vertu. PLATON.

— L'amour triomphe de tout. *Omnia vincit amor.*
VIRGILE.

— L'Amour est en effet un puissant potentat:
Le guerrier courageux, le grave magistrat,
Le doucereux abbé, le procureur avide,
L'avocat babillard, et l'usurier perfide,
Le vautour son confrère, et tous les animaux,
Jeunes, vieux, doux, cruels, sur terre et dans les eaux,
Tout est, bon gré, mal gré, soumis à son empire.
DESTOUCHES.

A MA BELLE MAITRESSE.

Vivons pour nous aimer, ô ma chère Lesbie, sans nous embarrasser des vains murmures de la vieillesse chagrine ! Le soleil se couche, et le lendemain il se lève : mais quand nos jours rapides se sont envolés, nous sommes ensevelis dans une nuit éternelle. Donne-moi mille baisers, Lesbie; ensuite cent, mille autres ensuite, encore cent, encore mille, et puis cent autres encore. Lorsque tu m'en auras accordé plusieurs milliers, nous les mêlerons ensemble, de peur d'en connaître le nombre, ou qu'un jaloux ne nous porte envie, en apprenant que nous nous sommes baisés tant de fois !

Ne vivons que pour nous aimer,
Et laissons murmurer la vieillesse ennemie ;
Occupons-nous sans cesse, ô ma chère Lesbie,
Du bonheur de nous enflammer.

L'astre qui répand la lumière,
Finit et recommence également son cours ;
Mais quand la mort nous frappe, hélas ! c'est pour toujours
Qu'elle nous ferme la paupière.

Profitons du jour qui nous luit ;
Donne-moi cent baisers ; donne-m'en mille encore :
Confondons-les ensemble, et que chacun ignore
Le charme heureux qui nous séduit.

Qu'un impénétrable mystère
Jette sur nos plaisirs un voile officieux ;
Ils doivent à l'amour leur prix délicieux :
Que son flambeau seul les éclaire !

Dans nos tendres embrassements,
Dérobons-nous aux yeux de tout ce qui respire ;
Jaloux de nos baisers, un témoin peut nous nuire
Par les plus noirs enchantements.

Aimer, c'est vivre, ô ma Lesbie !
Jurons-nous que nos feux ne s'éteindront jamais ;
Et donnons à l'amour, jaloux de ses bienfaits,
Tous les moments de notre vie. CATULLE.

— L'amour a des dédommagements que l'amitié n'a pas.
MONTAIGNE.

— C'est une passion violente et piperesse. Il se faut gendarmer contre elle, et se garder de ses appas ; plus elle vous

mignarde, plus elle est traîtresse, car elle nous veut embrasser pour nous estrangler, et nous appaster de miel pour nous saouler de fiel. CHARRON.

— L'amour naît brusquement sans autre réflexion, par tempérament ou par faiblesse. LA BRUYÈRE.

— Aimer ou n'aimer pas n'est point à notre choix. CORNEILLE.

— Celui qui aime sans être payé de retour, est plus sûr que tout autre d'aimer véritablement. MEILHAN.

— Vouloir éloigner de notre esprit l'amour qui le domine, c'est défendre à notre ombre de paraître au soleil. Mme DE RIEUX.

. . . . Il n'est homme icy-bas
Qui soit exempt d'amour, non plus que du trépas.
Ce n'est donc chose étrange, étant si naturelle,
Que cette passion me trouble la cervelle,
M'empoisonne l'esprit, et me charme si fort
Que j'aimeray, je croy, encor après ma mort! RÉGNIER.

— Aimer, c'est être porté à prendre du plaisir dans la perfection. LEIBNITZ.

— Il n'y a rien de borné dans l'amour que pour les âmes bornées. Mme DE LAMBERT.

— Dans l'univers tout aime, tout désire :
Du tendre amour tout peint la volupté.
Si le papillon vole avec légèreté,
Un autre papillon l'attire;
Les fleurs, en s'agitant, semblent se caresser :
Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embrasser;
Les oiseaux sont charmés de pouvoir se répondre;
Et le doux murmure des eaux
Est causé par plusieurs ruisseaux
Qui se cherchent pour se confondre. RACAN.

— Aimer, c'est prendre l'esprit de sa maîtresse et penser d'après elle; c'est voir par ses yeux, sentir par son cœur; en un mot, c'est changer de naturel et devenir tout ce qu'elle est. BERNIS.

— Aimer, absorber tout dans la même pensée,
Existence future, existence passée,
Jouissances et pleurs;
Aimer, c'est l'union des plus intimes flammes,
La vie entre deux âmes,
Le ciel entre deux cœurs! E. TURQUETY.

— Quand on a aimé, un sentiment douloureux, inquiet, je ne sais quels regrets se mêlent à l'incertitude de n'aimer plus et livrent notre âme au danger d'aimer encore. Mme Riccoboni.

— En amour, il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimés. La Bruyère.

— L'amour est le roi des jeunes gens et le tyran des vieillards. Oxenstiern.

— L'amour habite dans les plus belles âmes, comme le ver dévorant s'attache au bouton de la plus belle rose. Shakspeare.

— Il en est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu. La Rochefoucauld.

— Il est bien difficile de retrouver qui nous aime ; il ne l'est pas tant de retrouver qui nous puissions aimer. Dufresny.

— Il en est de l'amour comme du feu ; plus il est renfermé plus il se conserve. Adrien Dupuy.

— L'amour est comme les liqueurs fortes pour ceux qui les aiment ; ils ont beau dire qu'elles les tuent, ils y reviennent. La raison a si peu de force dans ces occasions, qu'on pourrait la laisser de côté. Elle ne sert à rien pour modérer nos passions et pour réprimer nos désirs. Tout ce qui regarde les plaisirs et les sens n'a rien à démêler avec elle. C'est l'ennemie décidée du cœur. Et quand j'entends dire : « Je n'aimerai de ma vie, cela rend trop malheureux, » j'aimerais autant qu'on me dît : « Je ne me servirai jamais de mes oreilles ni de mes yeux. » Mme de Rieux.

— Amour ! désir inné ! âme de la nature ! principe inépuisable d'existence ! puissance souveraine qui peut tout et contre laquelle rien ne peut, par qui tout agit, tout respire et tout se renouvelle ! divine flamme ! germe de perpétuité répandu dans tout avec le souffle de la vie ! précieux sentiment qui peut seul adoucir les cœurs féroces et glacés, en les pénétrant d'une douce chaleur ! cause première de tout bien, de toute société, qui réunit sans contrainte et par tes seuls attraits les natures sauvages et dispersées ! source unique et féconde de tous plaisirs, de toute volupté ! Amour ! comment ne t'aurait-on pas divinisé !!! Buffon.

— Aimez, il n'y a que cela de bon dans la vie. George Sand.

Aux transports de l'amour que l'univers se livre,
Aimez, vous que ce dieu n'a jamais enflammés,
Et vous qui sous ses lois avez cessé de vivre,
Déserteurs de Vénus, aimez encore, aimez !

L'amour embrasse tout ; les êtres, la nature,
Comme un premier bienfait lui doivent les désirs,
Les champs l'or des moissons, les arbres leur parure,
La matière la vie, et l'homme ses plaisirs.
Chaque être appelle un être. Il faut que tout s'unisse :
Les oiseaux et les fleurs, et l'homme et le ramier ;
Le farouche taureau mugit pour la génisse,
Le palmier qui s'incline attire le palmier.
A ses hennissements que la jument réponde,
Le frein ne retient plus l'indomptable coursier...
L'amour ! il fait bondir les baleines dans l'onde,
Et le tigre en fureur sous son joug sait plier.
Par son souffle échauffé, tout vit, tout prend une âme,
De l'abîme des mers à la voûte des cieux ;
Et réduit au néant, tout périt sans sa flamme,
Les mondes, les soleils, les mortels et les dieux.

Aux transports de l'amour que l'univers se livre,
Aimez, vous que ce dieu n'a jamais enflammés,
Et vous qui sous ses lois avez cessé de vivre,
Déserteurs de Vénus, aimez encore, aimez ! FLORUS.

— Un jeune homme qui aime n'est plus ni libertin, ni dissipé, ni ambitieux ; ses passions sont suspendues, une seule remplit tout son cœur ; il ne se pique plus que d'être bon. Heureux ceux qui ont des passions qui les rendent moins insensibles et plus humains ! VAUVENARGUES.

— O charme des premières illusions, fraîcheur du sentiment, naïve jeunesse des désirs, vous passez comme le songe du proscrit qui rêve le soleil de la patrie absente ! Qu'ils sont rapides ces jours si beaux que l'on nomme le temps des peines ! O amour ! quand la vieillesse vient dessécher le cœur, flétrir l'imagination et désenchanter la vie, si l'homme te regrette, c'est moins pour tes derniers plaisirs que pour tes premières faveurs ! FOSCOLO.

— Quand l'idéal a fui, quand la foi manque à tout,
Fleur au divin parfum, l'amour seul est debout.
LOUISE COLET.

— La passion qui peut nous donner les plus grands plaisirs et nous rendre le plus heureux, met entièrement notre bonheur dans la dépendance des autres : on voit que je veux parler de l'amour. Cette passion est peut-être la seule qui puisse nous faire désirer de vivre, et nous engager à remercier l'Auteur de la nature, quel qu'il soit, de nous avoir donné

l'existence. Milord Rochester a bien raison de dire que les dieux ont mis cette goutte céleste dans le calice de la vie pour nous donner le courage de la supporter.

Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient;
Car sans l'amour il est triste d'être homme.

Si ce goût naturel, qui est un sixième sens, le plus fin, le plus délicat, le plus précieux de tous, se trouve rassemblé dans deux âmes également sensibles, également immuables, également susceptibles de bonheur et de plaisir, tout est dit, on n'a plus rien à faire pour être heureux; tout le reste est indifférent. Il n'y a que la santé qui y soit nécessaire; il faut employer toutes les facultés de son âme à jouir de ce bonheur; il faut quitter la vie quand on le perd, et être bien sûr que les années de Nestor ne sont rien au prix d'un quart d'heure d'une telle jouissance. Il est juste qu'un tel bonheur soit rare. S'il était commun, il vaudrait mieux être homme que dieu.

Mme DU CHATELET.

— Qu'est l'amour? Ah! prêt à le nommer,
Ma bouche, en le niant, craindrait de blasphémer.
Lui seul est au-dessus de tout mot qui l'exprime;
Éclair brillant et pur du feu qui nous anime....
. . . . Inextinguible flamme,
Il est... il serait tout, s'il ne devait finir,
Si le cœur d'un mortel pouvait le contenir;
Ou si, semblable au feu dont Dieu fit son emblème,
Sa flamme en s'exhalant ne l'étouffait lui-même.

LAMARTINE.

— Il n'y a qu'une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes copies. LA ROCHEFOUCAULD.

— Quand l'amour a produit l'amour, il a tout fait, et ne veut que cela; qui demande plus mérite moins; qui ne cherche que soi dans son amour, est indigne de celui d'autrui; qui veut outrer les plaisirs les perd. La débauche des sens est à l'amour ce que l'excès du vin est à la raison. Les voluptés les plus innocentes et les plus pures sont les plus douces, les plus sensibles et les plus durables. Souvenez-vous de cet axiome latin : *Amare et non insanire vix diis concessum*, et de ces deux vers qui nous ont paru si sages :

Principium dulce est, sed finis amoris amarus;
Læta venire Venus, tristis abire solet. ROCHEBRUNE.

— L'amour, qui n'est qu'un épisode dans la vie des hommes, est l'histoire entière de la vie des femmes. Mme DE STAEL.

. . . . La pensée
D'un homme est de plaisirs et d'oublis traversée;
Une femme ne vit et ne meurt que d'amour;
Elle songe une année à quoi lui pense un jour.
ALFRED DE MUSSET.

— L'amour plaît plus que le mariage, par la raison que les romans sont plus amusants que l'histoire. CHAMPFORT.

— On s'attache à l'amour lorsqu'on en est maltraité ; on le quitte lorsqu'on en est content. DORAT.

— Vous qui de l'amoureuse ivresse
Fuyez la loi,
Approchez-vous, belle jeunesse,
Écoutez-moi :
Votre cœur a beau se défendre
De s'enflammer,
Le moment vient, il faut se rendre,
Il faut aimer.

Hier, au bois, ma chère Annette
Prenait le frais :
Elle chantait sur sa musette :
« N'aimons jamais. »
M'approchant alors par derrière,
Sans me nommer,
Je dis : « Vous vous trompez, ma chère,
Il faut aimer. »

En rougissant, la pastourelle
Me répondit :
« D'amour la flèche est bien cruelle,
On me l'a dit.
A treize ans, le cœur est trop tendre
Pour s'enflammer :
C'est à vingt ans qu'il faut attendre
Pour mieux aimer. »

Lors je lui dis : « La beauté passe
Comme une fleur ;
Un souffle, bien souvent, l'efface
Dans sa fraîcheur ;
Rien ne peut, quand elle est flétrie,
La ranimer :
C'est quand on est jeune et jolie
Qu'il faut aimer. »

« Belle amie, à si douce atteinte
Cédez un peu ;
Cet amour dont vous avez crainte
N'est rien qu'un jeu. »
Annette soupire, et commence
A s'alarmer :
Mais ses yeux m'avaient dit d'avance :
Il faut aimer.

L'air était frais, l'instant propice,
Le bois touffu.
Annette fuit, le pied lui glisse,
Tout est perdu.
L'amour, la couvrant de son aile,
Sut l'animer.
« Hélas ! je vois trop, me dit elle,
Qu'il faut aimer. »

Les oiseaux, témoins de l'affaire,
Se baisaient mieux ;
L'ombre, plus tard qu'à l'ordinaire,
Quittait ces lieux ;
Les roses s'empressaient d'éclore
Pour embaumer ;
Et l'écho répétait encore :
Il faut aimer. PARNY.

— Il est si beau d'aimer et d'être aimé que cet hymne de la vie peut se moduler à l'infini, sans que le cœur en éprouve de lassitude. Mme DE STAEL.

— L'amour ne convient qu'à très peu de personnes. Tous les jeunes gens s'imaginent avoir de l'amour à leur première inclination, comme toutes les femmes à leur première intrigue. On se voit, on se plaît, on croit s'aimer; on se trompe de bonne foi. A cette époque en succède une autre, où l'on cherche à se tromper mutuellement, et à celle-ci une troisième, où l'on ne se trompe plus, mais où l'on se quitte. Voilà la marche ordinaire des erreurs du cœur et des sens ; mais il y a loin de là à l'amour... L'amour suppose dans son objet trop de qualités pour convenir au vulgaire, et par vulgaire, j'entends ici les femmes qui ne sont qu'aimables ou qui ne sont que jolies; les hommes qui ne sont qu'élégants ou qui ne sont qu'estimables ; en un mot tout ce qui n'est pas extrêmement rare. L'amour suppose trop de constance pour convenir aux esprits légers ; trop d'ardeur pour convenir aux esprits calmes ; trop de re-

tenue pour convenir aux esprits violents; trop de délicatesse pour convenir aux esprits simples; trop d'enthousiasme pour convenir aux esprits froids; trop d'activité pour convenir aux esprits indolents; trop de désirs pour convenir aux esprits sages; trop de privations pour convenir aux esprits libertins.

DREUX.

— L'amour est un commerce orageux qui finit toujours par une banqueroute; et c'est la personne à qui on fait banqueroute qui est déshonorée. CHAMPFORT.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

Il est aimable quand il pleure,
Il est aimable quand il rit;
On le rappelle quand il fuit,
On l'adore quand il demeure.
C'est le plus aimable boudeur
Qui soit de Paris à Cythère;
C'est le plus aimable imposteur
Qui soit né pour tromper la terre;
Il fait vingt serments aujourd'hui,
Et demain il les désavoue;
On sait, quand il blesse, qu'il joue,
Et l'on veut jouer avec lui. DEMOUSTIER.

— L'amour s'introduit plus aisément dans le cœur que le vent dans une maison ouverte.

— Rien n'est plus contagieux que le je ne sais quoi; avant qu'on ait eu le temps de s'en défendre, il se fait sentir, et la tête bientôt n'est plus maîtresse du cœur. WIELAND.

— Aimer est un destin charmant;
C'est un bonheur qui nous enivre,
Et qui produit l'enchantement.
Avoir aimé, c'est ne plus vivre;
Hélas! c'est avoir acheté
Cette accablante vérité,
Que les serments sont un mensonge,
Que l'amour trompe tôt ou tard,
Que l'innocence n'est qu'un art,
Et que le bonheur n'est qu'un songe. PARNY.

— L'image de ce qu'on aime est comme notre ombre, elle nous suit partout.

— Dans l'amour, il y a le plus souvent une personne qui

aime, et l'autre qui est aimée. L'amour-propre chez cette dernière supplée au sentiment qu'elle n'a pas. SAINT-PROSPER.

— Le seul amour sur lequel on puisse compter, le seul dont on puisse s'enorgueillir, est l'amour d'une femme qui a eu des amants. — L'amour d'une jeune fille à son insu est plutôt pour le sexe que pour l'individu. — La jeune fille vous aime peut-être parce que vous êtes un homme agréable, ou plutôt parce que vous êtes le premier homme qui lui parle d'amour, ou plutôt encore et plus simplement, parce que vous êtes un *homme* et qu'elle est une *femme*. — La femme qui a eu des amants et qui peut comparer, qui n'a pas dans la rétine une image fantastique qui s'attache comme un masque sur le premier homme qu'elle regarde, et le pare d'un charme qu'il n'a pas, cette femme vous aime parce que vous êtes *vous*, parce qu'elle est *elle*. — L'amour de la première est l'attrait d'un sexe pour l'autre; si elle ne vous aimait pas, vous, elle aimerait nécessairement un autre. Cet amour est la satisfaction d'un besoin : la jeune fille vous aime, comme elle aimerait l'eau qui la désaltère, fût-elle bourbeuse, et désagréable à boire. — L'amour de la seconde est l'amour de l'individu; si elle ne vous rencontrait pas, il serait possible qu'elle n'aimât jamais personne; elle vous aime comme on aime la liqueur que l'on choisit au milieu de cent autres, et que l'on boit, non parce qu'on a soif, mais parce qu'elle est douce et agréable au goût.

ALPHONSE KARR.

— Le bonheur d'être aimé consiste moins dans la possession d'un cœur qui se donne, que dans la surprise douteuse, inquiète et graduée des secrets d'un cœur qui se défend. Les rencontres que l'on se ménage, les regards tristes et doux que l'on dérobe, le frémissement d'une main palpitante qu'on a souvent effleurée d'une main timide avant d'oser la saisir : voilà ses suprêmes voluptés. CHARLES NODIER.

— Quand on aime bien, on sent deux âmes ensemble, on goûte également la volupté qu'on donne et celle qu'on reçoit... L'amour qui vient du cœur s'enflamme par le plaisir, s'accroît par le bonheur ; il perfectionne ce qu'il admire, il éternise ce qu'il éprouve, et divinise ce qu'il aime. SÉGUR.

— Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie.
Mortel, de tous ces biens qu'ici-bas l'homme envie,
A l'heure des adieux je ne regrette rien;
Rien que l'ardent soupir qui vers le ciel s'élance,
L'extase de la lyre, ou l'amoureux silence
D'un cœur pressé contre le mien.

Auprès de la beauté sentir vibrer sa lyre,
Voir d'accord en accord l'harmonieux délire
Couler avec le son et passer dans son sein,
Faire pleuvoir les pleurs de ces yeux qu'on adore,
Comme au souffle des vents les larmes de l'aurore
Pleuvent d'un calice trop plein.

Voir le regard plaintif de la vierge modeste
Se tourner tristement vers la voûte céleste,
Comme pour s'envoler avec le son qui fuit;
Puis retombant sur vous pleins d'une chaste flamme,
Sous ces cils abaissés laisser briller son âme,
Comme un feu tremblant dans la nuit;

Voir passer sur son front l'ombre de sa pensée,
La parole manquer à sa bouche oppressée,
Et de ce long silence entendre enfin sortir
Ce mot qui retentit jusque dans le ciel même,
Ce mot, le mot des dieux et des hommes... Je t'aime!
Voilà ce qui vaut un soupir. LAMARTINE.

— Être aimé n'est qu'un bonheur humain; le charme d'aimer est la volupté des anges. CHARLES POUGENS.

— Aimez, aimez qui vous adore;
Ne craignez point de vous laisser charmer.
Que de plaisirs un insensible ignore!
C'est l'amour seul qui peut nous les donner;
Avant d'aimer on ne vit point encore,
On ne vit plus dès qu'on cesse d'aimer. QUINAULT.

— L'amour est la plus noble des passions du cœur humain; c'est elle qui, pour trouver le bonheur, a besoin de l'inspirer au même degré qu'elle le sent. STENDHAL.

— Quand on a le cœur exalté, on aime à faux; il faut aimer de sens rassis pour aimer véritablement.
J. JOUBERT.

— L'amour est inépuisable; il vit et renaît de lui-même, et plus il s'épanche, plus il surabonde. LAMENNAIS.

— Le propre de l'amour est de s'immoler. VIREY.

— Lorsqu'on a bien aimé, quelque sujet de plainte qu'on puisse nous donner ensuite, et quelque résolution qu'on ait formé de cesser d'aimer, au moment même qu'on y croit être parvenu, on se surprend aimant encore. On en rougit, mais on est emporté, et la blessure se rouvre souvent et pendant longtemps avant que de se refermer pour jamais.
Mme D'ARCONVILLE.

— Quand on aime tout arrive à l'amour. BALZAC.

— L'amour est tout dans celui qui aime; l'aimé n'est qu'un prétexte. ALPHONSE KARR.

— L'amour, c'est du bonheur pour ce monde et pour l'éternité. Aimez, et vos désirs seront remplis; aimez, et vous serez heureux. Aimez, et toutes les puissances de la terre ramperont à vos pieds. L'amour est une flamme qui brûle dans le ciel, et dont les doux reflets rayonnent jusqu'à nous. Deux mondes lui sont ouverts, deux vies lui sont données. C'est par l'amour que nous doublons nos êtres; c'est par l'amour que nous touchons à Dieu. AIMÉ MARTIN.

— Qu'on me laisse au désert ; je retrouve une image
Jusque dans le bois sombre, où j'aime à respirer;
Et là, quand le soleil s'endort sous un nuage,
Je m'arrête et je sens le besoin de pleurer;
La nuit descend plus douce, et j'en attendais l'heure;
Je ne sais quelle voix me parle au demi-jour.
O toi par qui je rêve, ô toi pour qui je pleure,
Réponds-moi : qu'es-tu donc, si tu n'es pas l'amour?

Les grands vallons, les bois, les collines brillantes,
Tout me rit, tout se pare et de lumière et d'or.
Un doux nom vient errer sur mes lèvres brûlantes;
Mais je n'ose le dire, il m'intimide encor.
Oh! je me livre à toi, vague instinct, douce flamme
Reflet de mes beaux ans écoulés sans retour;
Reste en moi, mais réponds, ô toi qui prends mon âme,
Réponds-moi : qu'es-tu donc, si tu n'es pas l'amour?
ED. TURQUETY.

— L'amour décroît quand il cesse de croître.
CHATEAUBRIAND.

— Il y a une justice à rendre à l'amour, c'est que plus les motifs qui le combattent sont forts, clairs, simples, irrécusables, en un mot, moins il a le sens commun, plus la passion s'irrite et plus on aime. C'est une belle chose sous le ciel que cette déraison du cœur ; sans elle nous ne vaudrions pas grand'-chose. ALFRED DE MUSSET.

— Passer ses jours à désirer,
Sans trop savoir ce qu'on désire;
Au même instant rire et pleurer,
Sans raison de pleurer et sans raison de rire;
Redouter, le matin, et le soir, souhaiter
D'avoir toujours droit de se plaindre;

Craindre quand on doit se flatter,
Et se flatter quand on doit craindre;
Adorer, haïr son tourment;
A la fois s'effrayer, s'irriter des entraves;
Passer légèrement sur des affaires graves
Pour traiter un rien gravement;
Se montrer tour à tour dissimulé, sincère,
Timide, audacieux, crédule, défiant;
Trembler en tout sacrifiant
De n'en point encore assez faire;
Voir des rivaux dans ceux que l'on doit estimer;
Être le jour, la nuit, en guerre avec soi-même :
Voilà ce qu'on se plaint de sentir quand on aime,
Et de ne plus sentir, quand on cesse d'aimer.

Mme DUFRÉNOY.

— L'amour est le seul tiers auquel les amants font bonne mine. ADRIEN DUPUY.

— Un amour éteint peut se rallumer ; un amour usé, jamais.
AUG. GUYARD.

— L'amour a sur nous cette divine influence que tout ce qu'il y a de beau au monde étant devenu partie de la femme que nous aimons, nous nous trouvons disposé à faire tout ce qu'il y a de beau au monde. STENDHAL.

— ...Serait-ce un bonheur de respirer le jour,
Si d'entre les mortels on bannissait l'amour?
Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre;
Et vivre sans aimer, n'est pas proprement vivre.

MOLIÈRE.

— Aimer, c'est demander à un autre le bonheur qui nous manque. P. ROCHPÈDRE.

— Qu'importe que le jour finisse et recommence
Quand d'une autre existence
Le cœur est animé?
Ouvrez-vous, jeunes fleurs. Si la mort vous enlève,
La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve,
Et vous aurez vécu si vous avez aimé.

ALFRED DE MUSSET.

— Prenez de l'amour ce qu'un homme sobre prend de vin, mais ne devenez pas un ivrogne. ALFRED DE MUSSET.

— L'amour vrai met l'homme en rapport avec tout ce qui est noble et beau, l'attache à l'humanité par la tendresse,

l'élève à Dieu par la reconnaissance et la passion. Ce lien mystérieux et doux de la terre au ciel, instinct intelligent qui conserve, qui purifie, force créatrice qui meut tout, pénètre tout, qui donne à tout âme et puissance, l'amour est le plus grand maître des affaires humaines ; qui l'ignore ou le blasphème se condamne à ne savoir jamais rien du monde ni de ses lois ; il est la condition première de toute la science des êtres, le fondateur de toute morale, et sans lui l'homme reste éternellement pour l'homme une page close de la création.

CHARLES DIDIER.

J'aime ! voilà le mot que la nature entière
Crie au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit !
Sombre et dernier soupir que poussera la terre,
Quand elle tombera dans l'éternelle nuit !
Oh ! vous le murmurez dans vos sphères sacrées,
Étoiles du matin, ce mot triste et charmant !
La plus faible de vous, quand Dieu vous a créées,
A voulu traverser les plaines éthérées,
Pour chercher le soleil, son immortel amant.
Elle s'est élancée au sein des nuits profondes,
Mais une autre l'aimait elle-même ; — et les mondes
Se sont mis en voyage autour du firmament.

ALFRED DE MUSSET.

— Qu'est-ce donc que l'amour, ce besoin d'être à deux, ce mal qui nous gagne à jour fixe de la vie, on ne sait pourquoi, par un certain fluide échangé d'un coup d'œil, au hasard, sans volonté, entre deux êtres qui ne se sont jamais vus, étrangers l'un à l'autre, blanc et noir, d'Athènes et de Sinope, les plus éloignés de nature, les plus opposés, même de goût, d'état, de caractère ? L'homme, cet être borné qui a besoin de l'infini, cherche toujours ce qui lui manque, son extrême contraire. Ainsi les contraires s'attirent et les extrêmes se touchent..... Les grands aiment les petites ; les blonds, les brunes ; les poètes, des cuisinières ; les philosophes, des courtisanes..... Amour, amour ! énigme éternelle, le Sphinx qui te garde ne trouvera-t-il pas un Œdipe pour t'expliquer ? FÉLIX PYAT.

— O mon cœur, entretiens en toi la flamme de l'amour, en dépit de la jeunesse et de la beauté qui nous quittent : pour le cœur où l'amour reste, la jeunesse et la beauté ne s'envolent pas, car l'amour seul est toujours jeune et beau.

FRÉDÉRIC RUCKERT.

— Se livrer tout entier sans rien garder de soi, renoncer à sa possession et à son libre arbitre, remettre sa volonté entre

les bras d'un autre, ne plus voir par ses yeux, ne plus entendre avec ses oreilles, n'être qu'un en deux corps, fondre et mêler ses âmes de façon à ne plus savoir si vous êtes vous ou l'autre, absorber et rayonner continuellement, être tantôt la lune et tantôt le soleil, voir tout le monde et toute la création dans un seul être, déplacer le centre de vie, être prêt, à toute heure, aux plus grands sacrifices et à l'abnégation la plus absolue, souffrir à la poitrine de la personne aimée, comme si c'était la vôtre; ô prodige, se doubler en se donnant. — Voilà l'amour.

THÉOPHILE GAUTIER.

L'ÉTOILE DE L'AMOUR.

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant;
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine?
La tempête s'éloigne, et les vents sont calmés.
La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère,
Le phalène doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.
Que cherches-tu sur la terre endormie?
Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser,
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.

Étoile qui descends sur la verte colline,
Triste lame d'argent du manteau de la nuit,
Toi qui regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit;
Étoile où t'en vas-tu dans cette nuit immense?
Cherches-tu sur la rive un nid dans les roseaux?
Où t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux?
Ah! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête :
Étoile de l'amour ne descends pas des cieux.

ALFRED DE MUSSET.

— En vérité, toutes les vertus sont, je crois, contenues dans un seul mot : aimer! ERNEST LEGOUVÉ.

Non, l'amour n'est point une passion. Le mot passion n'est que le synonyme du mot besoin. Aussi doit-on être plus touché

du plus petit sentiment qu'on inspire que de la plus violente passion qu'on allume. La fin de toute passion est une satisfaction égoïste et personnelle. La fin des plus légers battements d'un cœur amoureux est une pensée de dévouement. L'amour qui n'embellit pas l'âme n'est pas de l'amour. Aimer, à côté du beau et du bon, c'est avilir son goût et sa personne. Si la femme que tu aimes n'est pas pour toi une création immaculée, si dans tes rêves elle n'a pas la blancheur des séraphins; si tu ne lui vois pas d'ailes comme aux anges; si tu ne l'aimes pas jusqu'à l'adorer; si tu lui connais une tache, tu n'as pas d'amour pour elle. J'ajoute que, si elle n'est pas pour toi une seconde conscience devant laquelle il te soit impossible de faillir, elle n'est pas digne d'être aimée. L'amour, c'est le double respect de soi-même et de l'être qu'on aime. Avec de la passion on aime Manon Lescaut au beau milieu de ses vices, et l'on est Desgrieux. Avec de l'amour, on aime Juliette, et l'on est Roméo. STAHL.

— Un cœur froid qui jamais n'aima,
Du ciel déshonore l'ouvrage;
Et pour aimer, Dieu nous forma,
Puisqu'il fit l'homme à son image.
Il faut aimer, c'est le vrai bien :
Suivons, amis, ces lois divines !
Aimons toujours notre prochain,
En commençant par nos voisines. SÉGUR.

— Il n'y a pas de belles prisons ni de laides amours.
PROVERBE.

AMOURETTE.

— Un habitué du café Procope disait un jour à Piron : — Pourquoi donc, au lieu de courir la brune et la blonde, n'êtes-vous pas assez sage pour vous contenter d'une seule maîtresse ? — Mon ami, lui répondit le poëte :

Pour satisfaire à tous mes vœux,
C'est trop peu que d'une amourette;
Je fais tour à tour les doux yeux
A la vestale, à la coquette;
Voilà le sort le plus heureux
Où l'homme, à mon gré, puisse atteindre :
La vestale allume les feux,
Et l'autre sert à les éteindre.

— Malgré les outrages du temps, on se souvient toujours avec plaisir des amourettes de son jeune âge : C'est le parfum de l'innocence qui nous suit jusqu'au tombeau.

ADOLPHE RICARD.

Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas ! et bien des ans Dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors ; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants ;
Et d'autres jours viendront, et des amours nouvelles
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur, mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans refleuriront toujours. BRIZEUX.

— Un oncle disait à son neveu qui maudissait à Clichy les fredaines qui l'avaient fait incarcérer dans cette prison : — Pourquoi diable ! aussi, vous êtes vous amouraché de la première venue ? — Pourquoi, mon oncle ? Eh ! mon Dieu ! c'est bien simple, répondit le prisonnier, c'est parce qu'elle est venue la dernière. A. R.

AMOUREUX.

— L'homme amoureux suit la femme, comme le taureau suit le sacrificateur. SALOMON.

— Il est impossible d'être amoureux et sage en même temps.

BACON.

— A force de parler d'amour on devient amoureux ; il n'y a rien de si aisé : c'est la passion la plus naturelle à l'homme.

PASCAL.

— Il faut tout pardonner aux amoureux ainsi qu'aux gens des petites maisons. Mme DE SÉVIGNÉ.

Les amoureux ne s'ennuient jamais de parler d'une même chose, pourvu que l'intérêt de la personne qu'ils aiment s'y trouve mêlé. Mme DE SARTORY.

— Les amoureux sont comme les petits enfants ; il ne faut que les bercer un peu pour les endormir. SAINT-ÉVREMONT.

— En amour, ceux qui feignent d'être amoureux réussissent beaucoup mieux que ceux qui le sont véritablement.

NINON DE LENCLOS.

— Un honnête homme peut être amoureux comme un fou, mais non pas comme un sot. LA ROCHEFOUCAULD.

— Les plus sages conseils, les meilleures leçons,
A gens bien amoureux, Monsieur, sont des chansons.

QUINAULT.

— On ne peut empêcher un homme d'être amoureux, mais il ne prend guère le titre d'amant qu'on ne le lui permette.

DIDEROT.

— Blâmer un jeune homme d'être amoureux, c'est reprocher à quelqu'un d'être malade. DUCLOS.

— Un homme amoureux est un homme qui veut être plus aimable qu'il ne peut, et voilà pourquoi presque tous les amoureux sont ridicules. CHAMPFORT.

— La moins coquette des femmes sait qu'on est amoureux d'elle un peu avant celui qui en devient amoureux.

FLORIAN.

— Ce qui flatte le plus une femme, c'est de voir amoureux d'elle seule, un homme dont beaucoup d'autres femmes sont amoureuses. ROCHEBRUNE.

— L'homme d'esprit, amoureux, n'est presque jamais satisfait : la finesse de sa vue est un obstacle à son bonheur : un mot qui échappe à sa maîtresse, un regard qu'il lui surprend, un son de voix qu'il interprète, mille nuances imperceptibles, tout suffit pour le troubler dans ses espérances; et lorsqu'il jouit du plus tendre amour, son esprit le poursuit encore : il tourmente son cœur par les distinctions les plus subtiles ; il doute si c'est lui qu'on aime ou si c'est soi qu'on aime en lui ; il craint d'être aimé parce qu'il aime, et non par le charme d'un ascendant invincible. Il analyse l'amour, et ses douceurs lui échappent —Le sot en jouit sans être aimé. Il croit faire sur les femmes la sensation rapide qu'il fait sur lui-même. Son cristallin, heureusement construit, rassemble dans son foyer tous les rayons divergents; et lorsqu'à peine il est aperçu, il se croit l'objet des regards du monde; il se croit aimé, parce qu'il est aimable, parce qu'il est un sot, et sur cette base inébranlable son bonheur est élevé. N'en soyons donc jamais en peine, le sot fut un amant heureux, le sot est mari tranquille; et comme tout lui tourne en bien, s'il lui arrive d'être c..., comme il est possible, il l'est avec une béatitude à laquelle l'amant fortuné porte envie. Si vers l'aube du jour, il voit sortir quelqu'un de l'appartement de sa femme, il court vers elle, ouvre son écrin, compte ses diamants, et rit comme un fou de ce que le voleur n'a pas su les trouver. NECKER.

— Esprit, bêtise, laideur, beauté, inégalité de condition, l'amour s'accommode de tout, et semble même se plaire aux assemblages les plus bizarres. Quant à la force, tout le monde a celle d'être amoureux, puisque, pour prouver la violence de votre passion, on ne vous demande que des faiblesses. LÉVIS.

— Devenir amoureux n'est pas le difficile, c'est de savoir dire qu'on l'est. ALFRED DE MUSSET.

— Je ne connais qu'une seule bonne excuse d'être amoureux, c'est l'impossibilité de s'en défendre.

Mme DESBORDES VALMORE.

— L'amour est un alchimiste. Un amoureux est presque toujours un homme qui, ayant trouvé un morceau de charbon, le serre précieusement dans sa poche en disant : C'est du diamant.

STAHL.

Toujours un amoureux s'en va tête baissée,
Cheminant de son pied moins que de sa pensée,
Heureux un amoureux ! — Il ne s'enquête pas
Si c'est pluie ou gravier dont s'attarde son pas.
On en rit ; c'est hasard s'il n'a heurté personne.
Mais sa folie au front lui met une couronne,
A l'épaule une pourpre, et devant son chemin
La flûte et les flambeaux, comme un jeune Romaiu !

ALFRED DE MUSSET.

AMOUR FILIAL.

— Une vieille de quatre-vingts ans battait sa fille, qui en avait soixante. Celle-ci se mit à pleurer ; sa mère s'arrêta. — « Pourquoi pleurez-vous? je vous ai traitée souvent plus sévèrement, sans que vous ayez versé des larmes. » — « C'est, ma mère, répondit-elle, que je m'aperçois, à la faiblesse de vos coups, combien vos forces diminuent. » Mme NECKER.

— Qui aime sa mère n'est jamais méchant.

ALFRED DE MUSSET.

— Il y a des occasions où un fils qui manque de respect à son père, peut, en quelque sorte, être excusé ; mais si, dans quelque occasion que ce fût, un enfant était assez dénaturé pour manquer à sa mère, à celle qui l'a porté dans son sein, qui l'a nourri de son lait, qui, durant des années, s'est oubliée pour ne s'occuper que de lui, on devrait se hâter d'étouffer ce misérable, comme un monstre indigne de voir le jour.

J.-J. ROUSSEAU.

— Quand de nos passions le feu s'est amorti,
Pouvoir consolateur ! tu n'es que mieux senti.
Heureux qui, fatigué d'une longue tempête,
Sur le sein maternel peut reposer sa tête !
L'homme, quelques instants bercé par les amours,
Voit s'envoler bientôt le rêve des beaux jours.

C'est alors qu'il répète, abjurant sa chimère :
On retrouve une amante, et jamais une mère! Ducis.

— Une maîtresse est ce qu'on aime le plus; une femme, ce qu'on aime le mieux; une mère, ce qu'on aime toujours.
J. Petit-Senn.

AMOUR MATERNEL.

— Une bonne mère s'amuse pour amuser ses enfants, comme la colombe amollit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits. J.-J. Rousseau.

— La mère sait aimer, c'est toute sa science...
Elle aime son enfant, même avant qu'il respire.
Quand ce gage d'amour, si longtemps imploré,
S'échappe avec effort de son flanc déchiré,
Dans quel enchantement son oreille ravie,
Reçoit le premier cri qui l'annonce à la vie!
Heureuse de souffrir, on la voit tour à tour
Soupirer de douleur et tressaillir d'amour. Millevoye.

— C'est à l'amour maternel que la nature a confié la conservation de tous les êtres; et pour assurer aux mères leur récompense, elle l'a mise dans les plaisirs et même dans les peines attachées à ce délicieux sentiment. Champfort.

— L'amour maternel est le seul bonheur qui surpasse toutes les promesses de l'espérance. Mme de Flahaut.

— Oh! l'amour d'une mère! amour que nul n'oublie!
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie!
Table toujours servie au paternel foyer!
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier!
Victor Hugo.

— L'amour maternel donne beaucoup et reçoit peu, mais il vit de son propre fonds. Mme Voillez.

— La mère est ici-bas le seul Dieu sans athée.
Ernest Legouvé.

— Dans tous les animaux de la création, depuis le chien jusqu'à la femme, le cœur d'une mère est toujours une chose sublime. Alexandre Dumas.

AMOUR PATERNEL.

— Le bonheur des pères est généralement plus caché que

celui des mères, parce que les mouvements de leur âme sont plus réservés et plus contenus. ALIBERT.

— L'homme a des vices, il en a de tous genres, il en montre d'atroces quelquefois à l'égard de ses semblables, mais il n'en a presque jamais à l'égard de ses enfants. C'est que, voulant assurer la conservation de l'espèce humaine, la nature prévoyante a profondément enfoncé dans son cœur l'amour paternel et a fait de ce sentiment non une vertu mais un instinct irrésistible. THIERS.

AMOUR PLATONIQUE.

— Dans les âges de la galanterie, le platonisme est la passion de la vieillesse. NINON.

— La délicatesse en amour exterminerait le genre humain, si les femmes en avaient seules, ou si les hommes l'avaient toute de leur côté. Mme DE RIEUX.

— L'amour est un vrai caprice, involontaire dans celui-même qui l'éprouve; le mérite de la personne aimée n'en est que l'occasion ou l'excuse, et non pas la véritable cause. Tout le prestige de ce manége sublime rentre toujours dans le désir de contenter un besoin purement physique; et les prudes ne s'efforcent de le décorer de beaux noms que pour n'être pas obligées d'en rougir. NINON DE LENCLOS.

— Les femmes ne soutiennent que l'amour platonique peut exister que pour avoir au moins le plaisir de parler de quelque chose qui lui ressemble. ROCHEBRUNE.

— Les femmes qui ne connaissent pas l'amour délicat, et qui sont incapables de le connaître, disent qu'il n'existe pas, qu'il est extravagant, chimérique, ridicule, je ne sais quoi encore. Je dis moi, qu'il est vrai, qu'il est raisonnable, qu'il existe, et qu'il procure beaucoup de plaisirs. Il y a des femmes qui n'aiment pas le clavecin, parce qu'elles n'en jouent pas : il en est de même de l'amour délicat. Mme DE RIEUX.

— Au commencement de leur commerce, deux amants se croient animés des sentiments les plus délicats. Ils épuisent les finesses, les exagérations, l'enthousiasme de la métaphysique la plus recherchée ; l'idée de leur excellence les enivre quelque temps. Mais suivons-les dans leur liaison : bientôt la nature va reprendre ses droits; la vanité, satisfaite par l'étalage de ces propos alambiqués, va laisser au cœur la liberté de sentir et de s'exprimer : et, tout en méprisant les plaisirs de l'amour, il arrive un jour où ces gens-là sont fort étonnés de se trouver,

après un long circuit, au même point qu'un paysan, qui, de bonne foi, aura commencé par où ils auront fini.

NINON DE LENCLOS.

— Le plus rare de tous les amours est l'amour chaste.

ACHILLE POINCELOT.

— Les honnêtes femmes parlent très volontiers de l'amour platonique; mais tout en paraissant l'estimer beaucoup, elles s'habillent de telle façon qu'il n'y a pas un seul ruban de leur toilette qui ne nous en éloigne. ADOLPHE RICARD.

— Toutes les femmes aiment beaucoup les esprits qui habitent de jeunes corps, et les âmes qui ont de beaux yeux.

J. JOUBERT.

— D'une main rude et triomphale,
Hercule, pour faire sa cour,
Filait, dans Sarde, aux pieds d'Omphale;
Que filait-il en ce séjour?
L'histoire ne jette aucun jour
Sur un point aussi mémorable;
Mais il est assez peu probable
Qu'il filât le parfait amour. BEAUMANOIR

— Presque toutes les femmes prêchent l'amour platonique; mais beaucoup d'entre elles ressemblent à ces avares fastueux qui parlent toujours de dépenses sans jamais en faire.

SAINT-PROSPER.

— « Lorsque je lis de belles phrases sur l'amour, disait un jour le docteur Lallemand, de Montpellier, j'en lève les épaules. L'amour, ajoutait il, n'est pas du tout dans le cœur; c'est tout bonnement l'attraction de deux muqueuses. » A. R.

— Buffon a dit qu'il n'y a de l'amour que le physique qui soit bon. Je ne puis souffrir en aucune circonstance qu'on mette l'homme à quatre pattes, et qu'on réduise à deux gouttes de fluide, versées voluptueusement, la passion la plus féconde en vertus et en crimes. Je ne puis souffrir qu'on fasse du maître des hommes et des dieux, un petit sot, violent et muet.

DIDEROT.

— Une femme ne prêche jamais si bien, au nom de son honneur et de son repos, l'amour platonique à son amant, que lorsqu'elle est tentée de remplacer celui-ci par un autre, si déjà le tour n'est joué. ADOLPHE RICARD.

AMOUR-PROPRE.

— Ne te flatte pas d'être beaucoup aimé d'une femme qui s'aime beaucoup. PYTHAGORE.

— Si vous voulez réussir auprès des femmes, obligez leur amour-propre : il est toujours reconnaissant. Mme DE RIEUX.

— C'est par notre amour-propre que l'amour nous séduit : Eh ! comment résister à un sentiment qui embellit ce que nous avons, nous rend ce que nous avons perdu, et nous donne ce que nous n'avons pas ! CHAMPFORT.

— L'amour-propre fait faire aux femmes plus de folies que l'amour même. ADRIEN DUPUY.

— Les femmes ont tant d'amour-propre, que lors même qu'elles ne nous aiment plus, elles éprouvent du dépit de nous voir suivre leur exemple. D'ARGENS.

— Une femme qui sait se rendre nécessaire à l'amour-propre d'un homme, n'est pas longtemps sans être aimée.

— L'amour-propre est un ballon gonflé de vent dont il sort des tempêtes quand on y fait une piqûre. VOLTAIRE.

— Quand l'amour-propre domine dans la jalousie, l'amour a perdu son empire. LINGRÉE.

— Entre vous et une femme au-dessous de vous, les délices de l'amour-propre sont pour elle. Vous n'êtes pas dans le secret du bonheur que vous donnez. Entre vous et une femme au-dessus de vous par sa fortune ou sa position sociale, les chatouillements de vanité sont immenses et sont partagés. Un homme n'a jamais pu élever sa maîtresse jusqu'à lui ; mais une femme place toujours son amant aussi haut qu'elle. « Je puis faire des princes, et vous ne ferez jamais que des bâtards ! » est une réponse étincelante de vérité. BALZAC.

— Ce qui flatte le plus l'amour-propre des femmes, c'est d'être aimées sans qu'on ose le leur dire, pourvu toutefois que ce silence ne soit pas éternel. LOUIS DESNOYERS.

— Les femmes aiment mieux qu'on froisse leur robe que leur amour-propre. COMMERSON.

— C'est une vieille maxime de guerre que l'on dit aux jeunes gens, lorsqu'ils arrivent au régiment, que si l'on a un billet de logement pour une maison où il y a deux sœurs, et que l'on veuille être aimé de l'une d'elles, il faut faire la cour à l'autre. La piqûre d'amour-propre fait le lien des mariages les plus heureux, après ceux que l'amour a formés. Beaucoup de maris s'assurent pour de longues années l'amour de leur femme en

prenant une petite maîtresse deux mois après le mariage. On fait naître l'habitude de ne penser qu'à un seul homme, et les liens de famille viennent la rendre invincible. STENDHAL.

— L'amour-propre est le premier des amours, et le seul qui ne fasse pas d'inconstants. P. ROCHPÈDRE.

AMUSEMENT.

— La plupart des femmes prennent l'amour comme un amusement ; elles s'y prêtent et ne s'y donnent pas.

Mme DE LAMBERT.

— Pour être désiré, fêté, avantages si chers à l'amour-propre, il faut être agréable, amusant, nécessaire aux plaisirs des autres. Je vous avertis qu'on ne réussit que par-là, et surtout auprès des femmes. NINON DE LENCLOS.

— C'est ordinairement une grande folie que de montrer de la sagesse ; c'est plus ordinairement encore une grande sagesse que de montrer de la folie. Il faut avoir de la sagesse pour soi, et tous les dehors de la folie pour les autres. Ce conseil est bon à suivre, surtout avec les femmes. Elles veulent bien qu'on les aime tendrement, mais elles veulent aussi qu'on les divertisse, et qui fait l'un sans l'autre, ne fait presque rien. Les femmes préfèrent même qu'on les divertisse sans les aimer, plutôt que de les aimer sans les divertir. Mme DE RIEUX.

— L'homme qui plaît le plus aux femmes du monde est d'ordinaire celui qui les estime le moins. Il leur faut avant tout du plaisir, et le respect leur en assure peu. Amusez-les, elles vous rechercheront. LATÉNA.

ANGE.

— L'ange qu'on a aimé jusqu'à la folie, devient quelquefois, avec le temps, un vieux diable que l'on déteste.

ERASME.

— Les femmes, tous les jours, nous paraissent des anges
Par leur grande douceur ; ne vous y fiez pas :
Elles sont à peu près semblables aux oranges
    Que l'on cultive en nos climats.
    A les voir à l'arbre on les aime ;
Ce fruit quelquefois même est assez désiré ;
Mais il cache souvent une amertume extrême,
    Sous un dehors bien coloré. PANARD.

— Les jeunes filles, ces anges charmants que nous aimons tous, ont en elles quelque chose qui les inquiète et les tourmente, c'est le désir impatient et fougueux de n'être au plus tôt que des anges déchus. ADOLPHE RICARD.

ANNÉE.

— Les femmes sont toujours meilleures l'année qui vient. PROVERBE.

— A trente-six ans, une femme commence à se fixer, comme les girouettes qui se rouillent. DANCOURT.

— L'amant d'une jeune femme doit devenir infidèle; le temps enlève en même temps des charmes à sa maîtresse, et des feux à son amour; mais une femme qui nous plaît à quarante ans est sûre de son empire; tous ses moyens de plaire sont calculés; elle sait les employer tour à tour, et le temps, loin de les détruire, ne leur prête que plus d'attraits. NINON DE LENCLOS.

— Les femmes devraient au moins cesser de l'être à quarante ans. C'est assez, ce me semble, d'avoir joué à la poupée et à la madame pendant vingt-cinq. Qu'on ne s'y trompe pas, les femmes, et surtout les jolies femmes, y jouent plus, en effet, à dix-huit ans qu'à six. Mme D'ARCONVILLE.

— C'est une folie sans pareille que de se fier à la probité, à la constance d'un jeune homme de vingt ans. A cet âge, on est moins l'amant d'une femme que des femmes; on est plus épris du sexe que de l'individu, quelque charmant qu'il soit. RÉTIF DE LA BRETONNE.

— Une vieille coquette disait un jour à Rivarol : — « Et vous, Monsieur, combien me donnez-vous d'années? — Pourquoi donc vous en donnerais-je, Madame, n'en avez-vous pas assez? lui répondit le célèbre écrivain.

— Vingt années de vie sont pour nous une bien sévère leçon! Mme STAEL.

— Une femme de quarante-cinq ans n'a d'importance que par ses enfants ou par son amant. STENDHAL.

— Passé quarante ans, une femme devient un grimoire indéchiffrable, et il n'y a plus qu'une vieille femme capable de deviner une vieille femme. BALZAC.

— A dix-huit ans on adore tout de suite, à vingt ans on aime, à trente-six on désire, à quarante on réfléchit. PAUL DE KOCK.

— En France, on flatte les femmes à vingt ans; à quarante on les abandonne. STENDHAL.

— Le vieux marquis de B... disait un jour à madame de N... : — Je vous assure, comtesse, qu'à soixante ans, j'étais encore l'enfant chéri des dames. — Ah! marquis, reprit madame de N..., dites donc plutôt l'enfant gâté.

— Une jeune fille de seize ans se laisse aimer; une femme de trente ans se fait aimer. — Il y a plus de mérite à donner qu'à laisser prendre. ADOLPHE RICARD.

APPARENCE.

— Une femme vertueuse ne doit pas seulement mériter l'estime de son mari, mais l'obtenir : s'il la blâme, elle est blâmable : et fût-elle innocente, elle a tort sitôt qu'elle est soupçonnée; car les apparences mêmes sont au nombre de ses devoirs. J.-J. ROUSSEAU.

— *Nimium ne crede colori* : Ne vous fiez pas aux apparences, dit le poète, et il a raison. Combien en effet :

Combien n'a-t-on pas vu de belles aux doux yeux,
Avant le mariage, anges si gracieux,
Tout à coup se changeant en bourgeoises sauvages,
Vrais démons, apporter l'enfer dans leurs ménages! A. R.

— L'apparence des vertus est bien plus séduisante que les vertus mêmes, et celui qui feint de les avoir a bien de l'avantage sur celui qui les possède. Mme RICCOBONI.

APPAS.

— Les femmes donnent leurs appas à médiciner difficilement, mais à garçonner tant que l'on veut. MONTAIGNE.

— Un de nos poëtes adressa cette petite leçon à une jeune personne dont la fierté dédaigneuse l'avait offusqué :

A quoi pensez-vous, Sylvie,
D'être fière de vos appas?
Hé! ne savez-vous pas
Jusqu'où la mort porte sa tyrannie?
Vous avez beau charmer, vous aurez le destin
De ces fleurs si fraîches, si belles.
Comme elles vous plaisez, vous passerez comme elles.

Ces appas qu'en vous on admire,
S'en iront avec vos beaux jours.
Le temps qui fuit toujours,
N'épargne rien de tout ce qui respire.
Malgré leurs yeux jadis si brillants et si doux,

Lise et Chloris ne sont plus belles;
On les adora comme vous,
Comme elles vous plaisez, vous passerez comme elles.

— Les femmes attachent tant de prix à certains appas de leur sexe, et elles seraient si honteuses d'en être déshéritées ou peu pourvues, que moins elles en possèdent, plus elles cherchent à en montrer. ACHILLE POINCELOT.

APPUI.

— Les femmes sont semblables à la vigne; elles ne sauraient se tenir debout et subsister par elles-mêmes; elles ont besoin d'un appui, encore plus pour leur esprit que pour leur corps. Mais souvent elles entraînent cet appui, et le font tomber.

NICOLE.

— Dans la vie, comme à la promenade, une femme doit s'appuyer sur un homme un peu plus grand qu'elle.

ALPHONSE KARR.

ARGENT.

— Tout le monde est apprécié et payé par l'argent; la considération, le bonheur, l'amitié, la vertu même, tout cela est acheté, payé, jugé au poids de l'or: il n'y a qu'une seule chose qui soit au-dessus de l'opinion, qui soit restée sans tache comme le soleil et qui en ait la chaleur, qui vivifie l'âme, qui l'éclaire, qui la soutient, qui la rend plus forte, plus grande, et cette chose, ce présent de la Nature, c'est l'amour.

Mlle DE L'ESPINASSE

— En amour, quand on divise de l'argent on augmente l'amour, quand on en donne on le tue. ROCHEBRUNE.

— L'une des sources des malheurs du mariage, c'est que la fille n'y envisage que la personne, et que la mère n'y considère que le bien. LA ROCHE.

— Plus d'une fois je me suis étonné
Que ce qui fait la paix du mariage
En est le point le moins considéré
Lorsque l'on met une fille en ménage.
Les père et mère ont pour objet le bien;
Tout le surplus, ils le comptent pour rien;
Jeunes tendrons à vieillards apparient;
Et cependant je vois qu'ils se soucient
D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, et mêmes chiens couplés :

Ainsi des bœufs, qui de force pareille
Sont toujours pris ; car ce serait merveille
Si sans cela la charrue allait bien.
Comment pourrait celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien souvent ne se rapporte en rien ?

LA FONTAINE.

— ..... Les parents ont appris la sagesse,
Mais oublié l'amour, fête de la jeunesse ;
Ils ont aimé jadis, et ne comprennent plus
Que l'on ait, à son tour, les penchants qu'ils ont eus.

PONSARD.

— Il y a des hommes qui achètent des beautés pour les aimer, mais ils ne les aiment pas, parce qu'ils les achètent. Leurs trésors ne servent qu'à les dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature. MONTESQUIEU.

— Comment y a-t-il dans le monde des hommes assez vils pour acheter de la misère un prix que le cœur seul doit payer, et recevoir d'une bouche affamée les tendres baisers de l'amour ? Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paye, ne peut être longtemps aimé. Bientôt il payera pour un autre, ou plutôt cet autre sera payé de son argent ; et dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme avide, infidèle et misérable, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous deux... Périsse l'homme indigne qui marchande un cœur, et rend l'amour mercenaire ! C'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne serait pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois ? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misère, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ses faveurs à prix ? J.-J. ROUSSEAU.

— L'amour est la seule chose ici-bas qui ne veuille d'autre acheteur que lui-même. SCHILLER.

— Un vieillard qui s'avise d'acheter de l'amour, témoigne de sa modestie tout autant pour le moins que de sa générosité, puisqu'il paye pour qu'on se moque de lui. ADOLPHE RICARD.

— Ne vous mariez pas pour avoir du bien ; c'est épouser la dot et non la personne ; c'est un trafic et non un mariage. Préférez toujours de vous allier avec d'honnêtes gens, chez qui

la probité fut dans tous les temps héréditaire, et l'honneur sans tache. Quelqu'un disait un jour à Thémistocle : — A qui donneriez-vous plus volontiers votre fille, ou à un homme de probité mais de peu de bien, ou à un homme riche ? — J'aime mieux, répondit le vainqueur de Salamine, un homme sans argent que de l'argent sans un homme. L'abbé BLANCHARD.

— « Comment avez-vous pu vous résigner à prendre une femme aussi laide? » disait-on à un usurier Bas-Normand. — Ouais! répondit-il, mais elle est riche, et :

L'argent dans le ménage a certaine splendeur
Qui répand de l'éclat même sur la laideur. A. R.

— Quand on se marie, il est bon d'avoir au moins 5 francs dans sa poche, car :

. . . . L'abondance des biens
Pour l'amour conjugal a de puissants liens.
La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine,
Échauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine ;
Et l'hymen qui succède à ces folles amours,
Après quelques douceurs, a bien de mauvais jours.

Et j'ajoute, hélas ! par expérience :

L'amour, quel qu'il soit, ne donne point à vivre.
CLAUDE GENOUX.

— L'amour, c'est de l'argent comptant ; un pauvre diable qui a l'amour en main est plus riche qu'un banquier.
ARSÈNE HOUSSAYE.

— L'amour sans argent ressemble à une botte vernie sans semelle. COMMERSON.

— Quand on n'a pas d'argent, dit le poëte :

. . . . Il faut renoncer aux conquêtes ;
Les amoureux rapés font peu tourner les têtes. PONSARD.

— On a institué le mariage sous le prétexte insidieux que la femme et l'homme étant faits l'un pour l'autre, doivent s'aimer toujours quand la loi les a accrochés l'un à l'autre pour l'éternité. Mais dans le monde, on épouse souvent ceux qu'on n'aime pas, et l'on aime ceux qu'on ne peut épouser. La femme jure fidélité à son mari, et le trompe ; le mari jure protection à la femme, et l'opprime. L'homme a fait de sa femme une cuisinière et une ravaudeuse ; et la femme considère son mari comme une machine destinée seulement à satisfaire ses caprices. Pourrait-il en être autrement ! Le plus souvent, l'on s'épouse

sur l'étiquette, et l'homme à qui l'on propose une femme ne demande pas : — Est-elle grande ou petite, brune ou blonde, laide ou jolie, douce ou criarde, bonne ou méchante? Il demande seulement : Combien a-t-elle? Si elle a beaucoup d'argent, il l'épouse; si elle n'en a point, il secoue la tête et s'en va. L'argent est tout; la considération est pour celui qui a de l'argent, et le mépris pour celui qui n'en a pas. On admire le riche qui dit une bêtise, et l'on rit au nez du pauvre qui dit une chose sensée. On mesure le mérite et le talent de l'homme au chiffre de son revenu; et quand il meurt, on enferme dans un cercueil de plomb, pour le garantir des vers, celui qui *n'a* rien valu, et on laisse pourrir celui qui valait quelque chose.

FRÉDÉRIC GÉRARD.

— Dans le mariage, l'argent est l'épouse pour laquelle on danse. PROVERBE.

— Il y a ce malheur pour les jeunes filles pauvres, c'est que les seuls hommes qui consentiraient peut-être à les épouser sans argent, sont condamnés par leur âge à se faire accepter sans amour. ADOLPHE RICARD.

ART.

— Ne pourrait-on pas découvrir l'art de se faire aimer de sa femme? LA BRUYÈRE.

— L'amour dans les femmes, et l'art, ont cela de commun, que plus ils se montrent, moins ils valent. BRUIS.

— L'art de se faire aimer est, chez les femmes, l'art de se défendre. Mme CHARLOTTE DE LATOUR.

— Tout l'art d'aimer se réduit, ce me semble, à dire exactement ce que le degré d'ivresse du moment comporte, c'est-à-dire, en d'autres termes, à écouter son âme. Il ne faut pas croire que cela soit facile; un homme qui aime vraiment, quand son amie lui dit des choses qui le rendent heureux, n'a plus *la* force de parler. STENDHAL.

— En envoyant à mademoiselle de B... un exemplaire de sa traduction de l'*Art d'aimer* d'Ovide, le marquis de Mimeures écrivit sur le volume :

Cette lecture est sans égale,
Ce livre est un petit dédale
Où l'esprit prend plaisir d'errer.
Julie, suivez les pas d'Ovide;
C'est le plus agréable guide ..
Qu'on peut choisir pour s'égarer.

— Les femmes sont artistes par tempérament. Comme l'artiste, tout ce qui brille les enivre; comme l'artiste, le monde réel leur pèse; et de plus que l'artiste, elles possèdent une qualité éminente. L'artiste, dans l'enthousiasme, dans l'amour même, ne voit que la gloire, c'est-à-dire lui. La femme, dans la gloire même, ne voit que l'amour, c'est-à-dire un autre.

ERNEST LEGOUVÉ.

ASSIDUITÉ.

L'amour déplaît souvent, lorsqu'il travaille le plus à plaire : sa trop grande assiduité devient importune. Les femmes sont bien aises d'avoir un regard dont elles puissent disposer en faveur d'un autre, et comme le soleil, elles veulent luire pour tout le monde. Mme DE SARTORY.

— C'est par l'assiduité qu'on plaît aux femmes, c'est par la négligence qu'on les conserve. LOUIS DESNOYERS.

— Les assiduités d'un jeune homme auprès d'une femme sont toujours suspectes pour les autres femmes. Elles se savent, pour la plupart, si faibles devant le péché, qu'elles ne peuvent pas s'imaginer qu'on puisse s'y exposer sans le commettre. La seule apparence du crime est toujours, pour elles, le crime complet. ADOLPHE RICARD.

ATTACHEMENT.

— Un homme peut tromper une femme par un feint attachement, pourvu qu'il n'en ait point ailleurs un véritable.

LA BRUYÈRE.

— Ce qui nous attache le plus aux femmes, est moins la débauche qu'un certain agrément de vivre auprès d'elles.

J.-J. ROUSSEAU.

— L'attachement des hommes dépend de la vivacité de leurs désirs; quand la jouissance et quand la confiance d'une femme qui n'est crédule que parce qu'elle aime, les a éteintes, ce n'est pas l'estime, ce n'est pas même l'amour qui les rallume, c'est la nouveauté d'un autre objet. D'ailleurs le préjugé encourage les hommes à l'infidélité; leur honneur n'en est point offensé, leur vanité en est flattée, et l'usage les autorise.

DUCLOS.

ATTAQUER.

— En amour, il ne faut point attaquer, ou emporter la place. OVIDE.

— Lorsque les hommes attaquent les femmes, ils suivent le penchant qu'ils ont à les attaquer; mais quand les femmes se défendent, elles n'ont pas trop de penchant à se défendre. D'où je conclus, qu'en amour, ce qui est une victoire pour les hommes, est une espèce de défaite pour les femmes.

FONTENELLE.

— Ce n'est point par les sens qu'il faut attaquer les femmes. Le cœur, l'imagination ou la vanité, c'est toujours par là qu'on les prend. SAINT-PROSPER.

ATTENTE.

— Lorsqu'on doit voir le soir la femme qu'on aime, l'attente d'un si grand bonheur rend insupportables tous les moments qui en séparent. STENDHAL.

— L'attente d'un retour ardemment désiré
Donne à tous les instants une longueur extrême;
Et l'absence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a trop longtemps duré.

— En amour, les gens qui se font attendre, usent les désirs; quand ils arrivent, on n'en a plus. Mme DE RIEUX.

— Que ne donnerait-on pas pour attendre encore le premier bonheur qu'on a goûté ! P. ROCHPÈDRE.

— En amour, l'attente du plaisir est presque toujours préférable au bonheur même. ALPHONSE ESQUIROS.

— Comme elle est belle au soir, aux rayons de la lune,
Peignant sur son col blanc sa chevelure brune !...
Comme elle est belle et noble ! et comme avec mystère,
L'attente du plaisir et le moment venu
Font sous son collier d'or frissonner son sein nu !
Elle écoute. — Déjà dressant mille fantômes,
La nuit comme un serpent se roule autour des dômes...
La senora pourtant, contre sa jalousie,
Collant son front rêveur à la vitre noircie,
Tressaille chaque fois que l'écho d'un pilier
Répète derrière elle un pas dans l'escalier.
— Oh ! comme à cet instant bondit un cœur de femme !

Quand l'unique pensée où s'abîme son âme
Fuit et grandit sans cesse, et devant son désir
Recule comme une onde impossible à saisir!
Alors, le souvenir excitant l'espérance,
L'attente d'être heureux devient une souffrance;
Et l'œil ne sonde plus qu'un gouffre éblouissant,
Pareil à ceux qu'en songe Alighieri descend.

ALFRED DE MUSSET.

— Depuis le premier roman qu'une femme a ouvert en cachette à quinze ans, elle attend en secret la venue de l'amour-passion qui pour elle est la preuve de son mérite. Cette attente redouble vers vingt ans, lorsqu'elle est revenue des premières étourderies de la vie, tandis qu'à peine arrivés à trente, les hommes croient l'amour impossible ou ridicule.

STENDHAL.

AUDACE.

— Il faut pouvoir suffire à ce que l'on tente. Quand je vois de petits personnages se proposer de grandes choses, il me semble voir des pygmées qui veulent marcher à pas de géants.

Mme DE RIEUX.

— Toi dont l'amour augmentera les charmes,
Qu'un peu d'audace accompagne tes armes :
Lance tes traits, frappe, et sois convaincu
Qu'on peut tout vaincre, et tout sera vaincu.
La plus rebelle est souvent la plus tendre.
Telle qui feint, et qui languit d'attendre,
D'un feu couvert brûlant au fond du cœur,
Combat d'un air qui demande un vainqueur....
Surprends, désarme une pudeur rebelle.
Qui risque tout, obtient tout d'une belle.
Elle s'épuise en combats superflus,
Et le combat n'est qu'un plaisir de plus.

GENTIL-BERNARD.

— Si les amants osent peu, ils aiment peu, disons-nous. Ce qui les fait toujours craindre et toujours trembler, nous semble, en effet, plutôt une marque de la faiblesse de leur tempérament que de leur amour.

Mme DE SARTORY.

— ... Toute fille, encore qu'elle ait envie
Du jeu d'aimer, désire être ravie.

RONSARD.

— Quoi qu'on en puisse dire, les galants n'obsèdent jamais que quand on le veut bien : il y a un certain air doucereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches, et les honnêtes femmes ont des manières qui les savent chasser d'abord.

MOLIÈRE.

— Tout amant qui fut entreprenant près d'une femme, n'a tort qu'en cessant de l'être. REVÉRONI SAINT-CYR.

— Quand je pense qu'il y a des hommes assez hardis pour regarder une femme en face, pour l'aborder, pour lui serrer la main et pour lui dire sans mourir de frayeur : « Voulez-vous m'épouser? » je ne puis m'empêcher d'admirer jusqu'où va l'audace humaine. STAHL.

— Les femmes aiment beaucoup les braves, mais encore plus les audacieux. CHARLES LEMESLE.

— Tant qu'une femme n'a pas officiellement reconnu comme droit la faveur surprise pendant un instant d'abandon, descendre de ses bras à ses pieds, c'est contrevenir à la loi qui fait du mot de Danton un des axiomes de l'amour, et le plus souvent cette faute a un résultat fatal. CHARLES DE BERNARD.

AUTORITÉ.

— Où la femme domine et gouverne, souvent la paix n'hiverne pas. PROVERBE.

— L'autorité est le but où tendent toutes les femmes. L'amour qu'elles donnent les y conduit; celui qu'elles prennent les en éloigne. Tâcher d'en inspirer, s'efforcer de n'en point sentir ou de cacher du moins celui qu'elles sentent, voilà toute leur politique et toute leur morale. DESMAHIS.

— Tu ne le connais pas ce sexe impérieux :
Dans notre abaissement, il met son bien suprême;
Il veut régner, il veut maîtriser ce qu'il aime,
Et ne croit pas jouir du plaisir d'être aimé,
S'il n'est pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

LA CHAUSSÉE.

— Toutes les femmes méritent d'entendre ce qu'un poëte adresse à l'une d'entre elles :

C'est ainsi que toujours en proie à leur délire,
Vos pareilles ont su soutenir leur empire,
Vous n'aimâtes jamais; votre cœur insolent
Tend bien moins à l'amour qu'à subjuguer l'amant.

Qu'on vous fasse régner, tout vous paraîtra juste.
Mais vous mépriseriez l'amant le plus auguste,
S'il ne sacrifiait au pouvoir de vos yeux,
Son honneur, son devoir, la justice et les dieux.

DIDEROT.

— Il y a peu de paix où la poule chante et le coq se tait.

PROVERBES.

— La poule ne doit point chanter devant le coq :
..... Et nous voyons que d'un homme on se gausse,
Quand sa femme chez lui porte le haut de chausse.

MOLIÈRE.

— La femme qu'on ne domine pas, domine ; l'homme gagne à rester maître, le ridicule en moins, la paix en plus.

PAULIN LIMAYRAC.

AVARICE.

— L'amour fait plutôt des prodigues que des avares.

Mlle DE SCUDÉRI.

— Le poète Scarron fit cette épitaphe pour une de ses parentes dont l'avarice était des plus sordides :

Ci-gît qui tant aimait à prendre,
Et qui l'avait si bien appris,
Qu'elle aima mieux mourir que rendre
Un lavement qu'elle avait pris.

— Un autre poète composa ce quatrain pour une de ses tantes qui avait le même défaut :

Par testament dame Denise,
Quoiqu'elle possédât un ample revenu,
Ordonna que son corps fût inhumé tout nu,
Pour épargner une chemise.

AVENIR.

— L'avenir, en amour, fait oublier le passé. Mme DE SÉVIGNÉ.

— Jeune, on est riche de tout l'avenir que l'on rêve; vieux, on est pauvre de tout le passé qu'on regrette. P. ROCHPÈDRE.

AVERSION.

— Faire l'éloge d'un mari qui déplaît, et par ce moyen persuader à sa femme de l'aimer, ne sert ordinairement qu'à augmenter encore davantage l'aversion qu'elle a pour lui.

Mme D'ARCONVILLE.

— L'aversion d'une femme pour son mari, n'est, le plus souvent, que le revers d'une passion pour un amant. LATÉNA.

AVEU.

— Les aveux vraiment flatteurs ne sont pas ceux que nous faisons, ce sont ceux qui nous échappent. NINON DE LENCLOS.

— Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!
Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre,
Lorsque si faiblement on le voit se défendre!
Toujours notre pudeur combat, dans ces moments,
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentiments.
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
On trouve à l'avouer, toujours un peu de honte.
On s'en défend d'abord, mais de l'air qu'on s'y prend,
On fait connaître assez que notre cœur se rend. MOLIÈRE.

— La plupart des femmes ne craignent pas d'être soupçonnées de plusieurs amants, mais elles ne voudraient pas en avouer un seul. Il est pourtant moins indécent de montrer son attachement pour un homme aimable, que de passer pour en favoriser plusieurs et de fort ordinaires. Mme DE PUISIEUX.

— Le don de leurs faveurs coûte peut-être moins aux femmes que l'aveu de leur passion. L'ABBÉ PREVOST.

— Une femme n'est jamais offensée de l'amour qu'on a pour elle, mais l'aveu qu'on lui en fait peut lui déplaire, parce qu'il exige du retour et suppose toujours l'espérance de l'obtenir.

DUCLOS.

— L'amour connu de celle qui l'inspire en devient plus supportable. J.-J. ROUSSEAU.

— Une passion cachée est un poids accablant dont l'aveu nous soulage; il part de l'espérance ou la fait naître.

DUCLOS.

— Le premier jour d'un aveu l'on s'amuse;
Le second on se plaint de l'importunité;
Le troisième on écoute avec moins de fierté;
rième en tremblant on refuse;

Le cinquième on se trouble, on résiste à demi;
Le sixième en chemin à regret on s'arrête;
Le septième l'on perd la tête;
Le huitième tout est fini.

— L'aveu de la passion est d'abord ce que les amants sollicitent; ensuite ils veulent des preuves; ensuite ils exigent des sacrifices; heureuses encore tant qu'ils demandent et qu'il peut nous rester quelque chose à accorder! car l'amant satisfait ou inconstant, c'est presque toujours la même chose. Mme Cottin.

— L'aveu du cœur double la passion de l'amante qui le fait, et diminue souvent celle de l'amant qui le reçoit.

Horace Raisson.

— L'homme parle de son amour avant de l'avoir senti; la femme n'avoue le sien qu'après l'avoir prouvé. Laténa.

— En amour comme en politique un démenti vaut souvent un aveu.

— Un sage qui jusqu'au delà de quarante ans s'était défendu d'aimer, fut à cet âge si vivement impressionné par la beauté d'une jeune femme, que ne pouvant vaincre sa passion, il en fit l'aveu, en adressant ces jolis vers à celle qu'il aimait:

Près de vous, la résistance est vaine;
Vos beaux yeux savent tout enflammer,
Un penchant secret vers vous m'entraine;
Et malgré moi me force à vous aimer!
Un cœur tendre
Peut-il se défendre,
Et pourrait-il braver d'aussi puissants attraits?
L'amour même
Dirait qu'il vous aime,
Si vos beaux yeux, sur lui, daignaient lancer leurs traits.

A. R.

AVEUGLEMENT.

— L'aveuglement de l'amour consiste précisément dans cette malheureuse obstination qui lui fait tout expliquer en sa faveur. L'abbé Prevost.

— L'amour donne de l'aveuglement à ceux qui ont le plus de pénétration. Mme de Rieux.

— L'amant transi et l'époux blasé deviennent également aveugles: l'un ne saurait voir, l'autre ne regarde plus.

J. Petit-Senn.

— L'amour est capable d'étouffer toutes les lumières de

l'esprit ; et ce qui paraît le plus juste et le plus certain, est toujours ce qui plaît à l'objet qu'on aime. L'abbé PREVOST.

— Duclos disait, en parlant du comte de V... : On ne conçoit pas qu'un homme d'esprit, et croyant peu à la vertu des femmes soit si grossièrement la dupe de la sienne ; on ne peut attribuer un tel aveuglement qu'à cette grâce particulière qui fait que les maris ne sont presque jamais instruits de ce qui les regarde.

BADINAGE.

— L'amour est un traître avec lequel il n'est pas sûr de badiner. NINON DE LENCLOS.

— En amour, le badinage est un amusement que l'on croit sans conséquence, et qui mène au sérieux sans qu'on s'en doute. ADRIEN DUPUY.

— Fillette qui veut rester sage,
Doit toujours se bien souvenir
Que d'un très petit badinage
Peut naître un très grand repentir.

— La conduite d'un amant doit être sérieuse et appliquée, mais sa conversation en vaut mieux d'être quelquefois badine. On persuade par l'une, et on plaît par l'autre ; et le plus souvent il vaut mieux plaire que persuader. L'agrément a fait plus de conquêtes que la fidélité. FONTENELLE.

AU GAZON FOULÉ PAR ÉLÉONORE.

Trône de fleurs, lit de verdure,
Gazon planté par les Amours,
Recevez l'onde fraîche et pure
Que ma main vous doit tous les jours.

Couronnez-vous d'herbes nouvelles,
Croissez, gazon voluptueux,
Qu'à midi Zéphyr amoureux
Vous porte le frais sur ses ailes.
Que ces lilas entrelacés
Dont la fleur s'arrondit en voûte,
Sur vous mollement renversés,
Laissent échapper goutte à goutte
Les pleurs que l'Aurore a versés.
Sous les appas de ma maîtresse

Ployez toujours avec souplesse;
Mais sur-le-champ relevez-vous :
De notre amoureux badinage
Ne gardez point le témoignage;
Vous me feriez trop de jaloux. PARNY.

— C'est jouer avec le feu que de badiner avec la galanterie, quand on est familier avec une femme; et cependant les femmes n'ont pas de plus dangereux ennemis que les amants respectueux : le respect est un poison lent, mais il est sûr.
HALIFAX.

— Il ne peut y avoir de badinage plus délicat que celui d'une femme qui se moque de ses tyrans. CHESTERFIELD.

— « Toujours votre femme badine
Avec notre mari Lucas, »
Me dit l'autre jour ma voisine... :
— Je les surpris hier, ils ne badinaient pas.

— Un badinage qui fait sourire une femme vertueuse, souvent effarouche une prude; mais quand un danger réel force l'une à fuir, l'autre n'hésite pas à s'avancer. LATÉNA.

BAGUE.

— Une bague est le premier tribut qu'un amant heureux paye à sa maîtresse. C'est à celles qui lui sacrifient le plus que l'Amour fait porter ses fers. ADOLPHE RICARD.

— Toutes ces bagues dont les femmes galantes se couvrent habituellement les doigts, leur servent d'enseigne. Elles attestent tout à la fois leurs triomphes et leur défaites; et leur nombre nous porte à croire que celles qui s'en font de si riches dépouilles possèdent seules le secret de se rendre aimables, puisqu'elles se sont fait aimer tant de fois.
ADOLPHE RICARD.

BAIN.

— Aller au bain est un prétexte fort commode pour sortir et pour rester dehors pendant deux grandes heures. Aussi les dames en usent-elles souvent. Mais elles ont tant abusé de ce moyen, que les maris qui ont un peu vécu accompagnent leurs moitiés, et se promènent en les attendant. En thèse générale, méfiez-vous des femmes qui disent et répètent : Je vais au bain, je reviens du bain. Sur cent, il y en a la moitié qui

passent devant l'établissement et donnent le cachet à leur femme de chambre.

JOACHIM DUFLOT.

— Un peintre en lettres ayant été chargé d'écrire l'enseigne d'un établissement de bains de rivière sur la Seine, écrivit : *Bains à quatre sous pour les dames à fond de bois.* Cette rédaction ayant été jugée très peu correcte, le peintre dut refaire une nouvelle enseigne, et cette fois, mieux avisé, disait-il, il écrivit : *Bains à fond de bois pour les dames à quatre sous.*

A. R.

BAISER.

— Il n'est point de sages que l'amour n'ait rendus fous, et pour preuve nous aimons à citer ces beaux vers que Platon adressait à sa maîtresse :

Lorsqu'Agathis, par un baiser de flamme,
Consent à me payer des maux que j'ai sentis,
Sur mes lèvres soudain je sens venir mon âme
Qui veut passer sur celles d'Agathis.

LA RÉMOULEUSE.

Certain gagne-petit, jeune et taillé, ma foi,
De manière à gagner le cœur d'une fillette,
S'en allait dans un bourg, chantant la chansonnette :
On m'a dit qu'il était aussi content qu'un roi;
Je dis qu'il l'était plus, car rouler la brouette
Et conduire un État ne font pas même emploi.
On se lasse à force d'ouvrage :
Mon gars bâilla, puis dans un coin
Ayant laissé son équipage,
S'en fut dormir un peu plus loin,
Dos contre mur, poings sous visage.
Lise vient à passer; Lise eut toujours l'esprit
Vif, inquiet, folâtre et rusé; Lise rit,
Voit la brouette, s'en approche,
Prend des ciseaux rouillés dans le fond de sa poche,
Met un pied où l'on sait, range son cotillon,
Et du sabot troué tire le goupillon.
L'eau tombe goutte à goutte, et les ciseaux de Lise,
Rasant la meule en feu, s'aiguisent à sa guise,
C'est-à-dire assez mal; pour surcroît de malheur
Le cri du grès, qui s'use, éveille le dormeur;

Il se lève, il accourt; elle veut fuir et tombe.
Quand on a le pied pris, force est que l'on succombe.
Lise s'agite, hélas! sans se débarrasser :
Telle on voit une pauvre grive,
Que par la patte un fil vient d'enlacer,
Se débattre et se trémousser,
Surtout quand le chasseur arrive.
Le rémouleur demanda de l'argent.
— « Je n'en ai point, reprit la belle,
Et mon affaire en est plus criminelle;
Mais pour te payer autrement
Prends-moi vite un baiser comptant. »
Soit par timidité, soit plutôt par malice,
Il lui jura, d'un air novice,
Qu'il n'en prendrait qu'un seulement.
Un serment si nouveau déplut à la bergère,
Qui dit, en lui donnant un baiser de franc jeu :
— « Fripon, puisque tu prends si peu,
Je vais chercher encor les ciseaux de ma mère. »

— Madame de La Sablière voulant encourager la timidité d'un jeune homme qui venait de lui donner un baiser, lui dit à voix basse : Mon ami :

Un baiser bien souvent se donne à l'aventure,
Mais ce n'est pas en bien user;
Il faut que le désir ou l'espoir l'assaisonne :
Et pour moi, je veux qu'un baiser
Me promette plus qu'il ne donne.

— Un des familiers de la cour de Louis XV, fatigué d'entendre ses amis lui vanter chaque jour les exploits galants de mademoiselle Dangeville, voulut savoir par lui-même ce qu'il devait en croire. Un soir donc, à la sortie du théâtre, il fit remettre à cette actrice un billet ainsi conçu : *Cinq louis pour cinq baisers*. Piquée de cet étrange laconisme, mademoiselle Dangeville ne voulut pas rester en arrière, et pour prouver à l'incrédule qu'elle méritait bien les éloges qu'on lui prodiguait de toutes parts, elle répondit en quatre mots : *tout double ou rien*. A. R.

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Silvandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, seconde affaire :
Pour le berger le troc fut bon ;
Il exigea de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Philis, plus tendre,
Craignant de moins plaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Tous les moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis, peu sage,
Voulut donner moutons et chien
Pour un baiser, que le volage
A Lisette donna pour rien. DUFRESNY.

— Une charmante jeune femme, écrivant à M. de Boufflers, terminait sa lettre en lui envoyant un baiser. Le poëte, plus exigeant, lui répondit aussitôt :

Vous m'envoyez sur le papier
Un baiser qui bien peu me touche ;
Baiser qui vient par le courrier
Pourraït-il chatouiller ma bouche?
Votre chimérique faveur
Me laisse froid comme du marbre ;
Et ce fruit n'a point de saveur
Quand il n'est point cueilli sur l'arbre.

— J'aime les femmes, et quelquefois je retournerais volontiers la pensée de ce tyran qui aurait voulu que le genre humain n'eût qu'une tête, afin de pouvoir la faire tomber d'un seul coup. Mon désir est aussi vaste, mais pas aussi méchant, et beaucoup plus tendre surtout que féroce. J'ai souvent désiré, dis-je (pas à présent, mais quand j'étais garçon), que le sexe féminin n'eût qu'une bouche de rose, pour baiser toutes les femmes à la fois depuis le nord jusqu'au midi. BYRON.

— Nicodème, fils d'imprimeur,
Et Suzon, fille de libraire,
S'éprirent d'une folle ardeur
Sans pourtant songer à mal faire.
Amour fit un jour au duo
Essayer du baiser la volupté suprême
Si que la passion du pauvre Nicodème
D'*in-seize* qu'elle était, devint *in-folio*.
Leurs quatre lèvres toutes neuves
Du premier choc trouvèrent le plaisir.

Tant est vrai qu'on fait bien quand on cède au désir,
Tant est vrai qu'en aimant, n'est pas besoin d'*épreuves*.
Or Nicodème aussitôt s'en alla :
— « Ah ! dit la fille du libraire,
Le sot imprimeur que voilà !
Peut-il attraper la manière
D'un baiser comme celui-là,
Et n'en tirer qu'un exemplaire ! »

— « Vous êtes un impertinent, Monsieur, » disait un jour une charmante demoiselle à un jeune échappé de collége qui s'était enhardi jusqu'à lui donner un baiser. — « Pour Dieu ! Mademoiselle, ne vous fâchez pas, je vous en conjure, répondit d'un air doucereux le grand coupable, si ce baiser vous gêne, rendez-le moi. » A. R.

— Un poëte reconnaissant crayonna ces jolis vers sur les panneaux du boudoir de sa maîtresse :

Baiser ! gage de l'espérance,
Tendre messager du désir,
Tu survis à la jouissance,
Et tu précèdes le plaisir.
Donné, reçu dans le mystère,
Vers le bonheur tu nous conduis ;
Et semblable aux clefs de saint Pierre,
Tu nous ouvres le paradis.

BAL.

— C'est au bal que se lient la plupart des mariages, et c'est au bal qu'ils se dénouent. ROCHEBRUNE.

— Le bal a des dangers qu'on ne peut méconnaître ;
A de cruels assauts il met Iris en butte,
Et par pas mesurés la conduit à sa chute ;
La dérègle en dedans en réglant le dehors,
Et dérange l'esprit en redressant le corps.

— Un jour de bal votre maîtresse n'est plus à vous. Au moment où la parure commence, l'amant n'est plus qu'un mari, et le bal seul devient l'amant. XAVIER DE MAISTRE.

— Dans un bal, les hommes sont le sexe timide, le sexe décent, comme ils y sont le sexe faible, car ils sont toujours les premiers fatigués. ALPHONSE KARR.

— Toute mère au bal est un notaire déguisé. LÉON GOZLAN.

— Au grand bal donné par l'Hôtel-de-Ville en 1840, une

jeune femme disait à madame de G..., sa tante, en agitant violemment son éventail : — Quelle abominable cohue ! on n'y rencontre que des insolents. — Ne vous en plaignez pas, ma chère, lui répondit tout bas madame de G..., qui n'était ni jeune ni belle, cela prouve que vous êtes ce que je ne suis plus.

A. R.

— Les femmes aiment les bals et les spectacles, comme le chasseur aime les lieux où le gibier abonde. LATÉNA.

— Depuis longtemps déjà vous avez quarante ans bien sonnés, Madame, et cependant, lorsque vous êtes au bal, vous vous plaignez de n'être plus qu'un pis-aller. Mais qui donc, je vous le demande, ne choisit pas, dans une corbeille de fleurs, la rose la plus fraîche et la plus jolie ? Prenez-en donc votre parti ; et puisqu'il ne vous reste plus, comme vous le dites avec dépit, qu'à vous habiller en vieille, endossez l'habit de votre âge, et portez-le sans trop de façons. — Les hommes font danser les femmes pour l'amour d'elles, tant qu'ils trouvent du plaisir à leur demander quelque chose ; ils ne les invitent plus que par politesse ou par convenance, quand ils n'en attendent plus rien. ADOLPHE RICARD.

BANDEAU.

— L'amour est une passion aveugle qui fait porter son bandeau à tous ceux qu'elle assujettit. SÉNÈQUE.

— L'amour est un enfant qui veut être conduit ;
L'espérance est son guide, en aveugle il la suit ;
Il veut qu'on le séduise, et non pas qu'on l'éclaire :
Voilà de son bandeau la cause et le mystère.

MARMONTEL.

— Les poëtes sont des fous d'avoir donné au fils de Vénus un flambeau, un arc et un carquois ; la puissance de ce dieu ne réside que dans son bandeau ; tant que l'on aime on ne réfléchit point ; dès que l'on réfléchit, on n'aime plus.

NINON DE LENCLOS.

— Otez à l'amour son bandeau,
Vous rendrez le repos au monde.

— Le bandeau de la présomption est bien plus épais que celui de l'amour. Mme DE GRAFFIGNY.

— Tout péché veut sa pénitence. Dès qu'ils n'ont plus le bandeau de l'amour sur les yeux, la plupart des maris ont le croissant de la lune sur le front. Fous ou ridicules, ils n'échappent guère à cette alternative. ADOLPHE RICARD.

BARBE.

— Dieu, dans sa divine prévoyance, n'a pas donné de barbe aux femmes, parce qu'elles n'auraient pas su se taire pendant qu'on les eût rasées. ALEXANDRE DUMAS PÈRE.

— Femme qui porte moustaches, c'est trop d'une en cent ans. PROVERBE ESPAGNOL.

— Les femmes qui portent des moustaches commencent par en rire, mais elles finissent par en pleurer. STAHL.

BEAUTÉ.

— La beauté est un bien pour les autres. BION.

— Qu'est-ce que la beauté? demandait-on un jour au philosophe Aristotè. — Laissons faire cette question à des aveugles, répondit-il.

— La beauté est une lettre de recommandation dont le crédit n'est pas de durée. NINON DE LENCLOS.

— Une femme dont la grande beauté éclipse celle des autres femmes, est vue avec des yeux différents par autant de personnes qu'elle est regardée ; les jolies femmes la voient avec envie ; les laides avec dépit ; les vieillards avec regret ; les jeunes gens avec transport. D'ARGENS.

— Une femme ne trouve rien de si difficile à faire que de s'accoutumer à n'être plus belle, quand elle l'a été parfaitement. ROCHEBRUNE.

— On peut être née pour devenir belle, mais la beauté ne commence qu'à l'âge où le cœur est capable d'aimer.
LA BRUYÈRE.

— On doit juger de la beauté d'une femme, non par les proportions du corps, mais par l'effet qu'elle produit.
Mme DE LAMBERT.

— Les ombrages épais dans l'ardeur de l'été,
Les rayons du soleil pendant l'âpre froidure ;
La mer, quand elle est calme ; un ruisseau qui murmure
Entre deux verts gazons, et qui semble exciter,
Au retour du printemps, les oiseaux à chanter,
Ne touchent point nos sens, n'enchantent point nos âmes
Par des attraits si doux que la beauté des femmes.
DESTOUCHES.

— Celui qui aime une personne à cause de sa beauté, l'aime-

t-il toujours? non; car la petite vérole, qui ôtera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. *Contemnunt spinam cum cecidere rosæ.* PASCAL.

— La beauté est le premier présent que la nature donne aux femmes, et le premier qu'elle leur enlève. MÉRÉ.

— Les beautés médiocres ne sont communément bien louées que par les belles femmes.

— La beauté, comme l'aimant, a une vertu secrète qui attire l'admiration des mortels, et particulièrement du sexe, qui considère rarement ce que le vase contient, pourvu qu'il soit d'une belle porcelaine. OXENSTIERN.

— Ce n'est pas d'un saint dont un dévot sait dire du bien, mais d'un autre dévot. Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve. LA BRUYÈRE.

— Sitôt que l'on se trouve aimable, dit Saint-Évremont, on cherche à donner de l'amour :

Lorsqu'une femme se croit belle,
Elle veut se montrer et faire parler d'elle.
Il semble qu'on pourrait douter de sa beauté
Si l'amour, par un trait de ses yeux emprunté,
N'inspirait à quelqu'un le dessein de lui plaire :
Et c'est pour elle une nécessité
D'avoir une amoureuse affaire,
Ne fût-ce que par vanité.

— La beauté qui charme si fort n'est point dans la femme que l'on admire, mais dans la faiblesse de ceux qui la regardent. LE P. JOLY.

A NÉRÉA.

— S'il est vrai que la beauté se fane et meurt comme la rose de nos jardins, fais-moi jouir de ta beauté, ma Néréa, fais-m'en jouir avant qu'elle ne s'éclipse pour toujours. Mais si la beauté résiste aux outrages du temps, pourquoi donc hésiterais-tu, ma belle maîtresse, à prodiguer à ton amant ce qui ne doit jamais périr? MÉLÉAGRE.

— Une belle femme attachera plus de prix à la conservation de sa beauté qu'à celle de son amant, parce qu'elle est moins tendre pour un cœur assujetti, que vaine et glorieuse de ce qui peut lui donner la conquête de tous les autres. Ce n'est pas qu'elle ne puisse être sensible pour cet amant ; mais elle se ré-

soudra plutôt à souffrir la perte de ce qu'elle aime, que de ruiner ce qui la fait aimer. ROCHEBRUNE.

— L'abbé de La Mousse, janséniste fort sévère, reprochait à mademoiselle de Sévigné, sa parente, l'orgueil que lui inspirait son extrême beauté : — « Comment pouvez-vous être si fière, lui disait-il, de tout cela qui doit pourrir un jour? » — « Voilà qui est fort bien, reprit la jeune fille; mais en attendant, Monsieur, cela n'est pas pourri. » A. R.

— La femme qui se fait un mérite de sa beauté, annonce elle-même qu'elle n'en a pas de plus grand.

Mlle DE LESPINASSE.

— Une fille qui n'a que sa beauté pour tout mérite, n'a que deux partis à prendre; l'un d'être excessivement sage, l'autre de donner sans ménagement dans la galanterie. Il ne faut point d'esprit pour conquérir beaucoup d'amants et pour en changer souvent; mais il en faut plus que beaucoup de femmes n'en ont pour en fixer un seul. Mme DE RIEUX.

— Le véritable objet de l'amour est assurément la beauté : on n'aime jamais rien qui ne soit beau, ou du moins qu'on ne croie tel, quand on l'aime; et dès que l'esprit se détrompe de cette agréable erreur qui le fait aimer, il n'aime plus, et sa passion s'en va dès que sa raison revient. Mme DE SARTORY.

— Si les femmes soignent tant leur beauté, c'est que les hommes ne les aiment guère qu'à cause de cela.

— La beauté est comme les odeurs dont l'effet est de peu de durée : on s'y accoutume, on ne les sent plus.

Mme DE LAMBERT.

— Publier qu'une personne sage ne l'est pas, c'est calomnie. Dire qu'une laide n'est pas belle, ce n'est ni médisance ni calomnie, mais c'est un crime atroce que les femmes ne pardonnent jamais. La plupart sont encore plus jalouses de leur réputation sur la beauté que sur l'honneur : et telle qui a besoin de toute la matinée pour perfectionner ses charmes, serait plus fâchée d'être surprise à sa toilette que d'être surprise avec un galant. Cela ne m'étonne pas : la première vertu, selon les femmes, c'est de plaire; et, pour plaire aux hommes, la beauté est un moyen plus sûr que la sagesse. DUFRESNY.

— Une belle femme est le paradis des yeux, l'enfer de l'âme, et le purgatoire de la bourse.

— Une belle femme n'a pas moins à craindre d'une laide, qu'un homme d'esprit d'un sot. POPE.

— Le jour où M. de Falkenstein fut voir le pavillon de Luciennes, comme il était question de se promener et de visiter les jardins, il offrit le bras à madame Dubarry, qui parut tout

étonnée de cet excès d'honneur : « Madame, lui dit M. de Falkeinstein, qui s'en aperçut, la beauté est toujours reine. »

A. R.

— Il n'y a rien de plus à craindre dans une femme que ce qui plaît à la vue. Beau visage, âme orgueilleuse. La beauté passe, la fierté demeure ; elle restera telle malgré vous, et vous fera connaître, mais trop tard, qu'une belle idole coûte bien de l'ennui, bien des soins et bien des larmes. Il entrera chez vous quantité d'admirateurs ; et celle qui écoute les louanges de tant d'autres, n'est plus guère d'humeur à vous louer et à vous admirer, ni même à prendre la peine de se rendre admirable, quand elle ne voit plus que vous. Ajoutez qu'une grande beauté, beaucoup d'esprit et du jugement se trouvent rarement ensemble : la plupart des jolies femmes perdent à se faire connaître ce qu'elles gagnent à se laisser voir.

L'abbé Blanchard.

— Qui a une belle femme, un château sur la frontière, une vigne sur le chemin, jamais de guerre ne verra la fin.

Proverbe.

— La grande beauté me paraît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession ; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur ; mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes ; et quand elle serait un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis ?

J.-J. Rousseau.

— S'il n'y a du mal aux belles, au moins il y a du malheur ; le danger y est, si le péché ne s'y trouve. « On garde malaisément, dit Théophraste, ce que plusieurs aiment, et il n'y a pas grande assurance dans la possession d'une chose où tout le monde aspire. »

Le P. du Bosc.

— C'est une satisfaction bien touchante que d'être possesseur d'une belle femme ; mais la nature semble avoir voulu réprimer l'orgueil des sens, en mettant beaucoup de danger là où elle a mis beaucoup de plaisir.

Pope.

— Les femmes qui ont perdu leur beauté s'efforcent en vain de la faire renaître ; tous leurs efforts se bornent à faire voir qu'elles étaient belles, et à faire dire qu'elles ne le sont plus.

Mme Dunoyer.

— Pourquoi s'applaudir d'être belle ?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien ;
A l'examiner il n'est rien
Qui cause tant de chagrin qu'elle.

Je sais que sur les cœurs ses droits sont absolus;
Que, tant qu'on est belle, on fait naître
Des désirs, des transports et des soins assidus:
Mais qu'on a peu de temps à l'être,
Et de temps à ne l'être plus! Mme Deshoulières.

— La réputation qui vient de la beauté est quelque chose de si délicat parmi les femmes, qu'encore qu'elles aient la plus grande indifférence du monde pour quelqu'un, jamais pourtant cette indifférence n'ira jusqu'à vouloir que ce quelqu'un porte ailleurs ses hommages et ses soupirs. Tant de fierté qu'on voudra, une belle personne regarde toujours la fuite d'un amant, sans mérite si l'on veut, et qu'elle n'estime pas, comme autant de diminué sur son empire. Rochebrune.

— La beauté n'est qu'un piége tendu par la nature à la raison. Lévis.

— Quand la beauté est l'empreinte d'une âme vertueuse, elle est un miroir dont le poli embellit le modèle. Mme Necker.

— Une belle personne est ordinairement bienveillante, mais il est rare qu'elle soit sensible. On est peu occupé des autres quand on a tant de plaisir à se contempler soi-même; on ne se hâte guère d'aimer, quand on est sûre de plaire.
Mme de Rémusat.

— S'il est un fruit qui se puisse manger cru, c'est la beauté.
Alphonse Karr.

— Les femmes dont le seul mérite est la beauté, sont comme les petits pâtés tout chauds dont on se dégoûte dès qu'ils sont refroidis. Ségur.

— La beauté est une foi et une prière : si Dieu a mis de belles femmes sur la terre, c'est afin que les hommes crussent en lui pour l'amour d'elles. Alphonse Esquiros.

— Toutes les femmes qui sont contentes de leur beauté se livrent au plaisir avec plus d'abandon que les autres.
J. Joubert.

— Les femmes, quand il s'agit des femmes, jugent de la beauté qui se prouve; les hommes seuls peuvent reconnaître celle qui s'éprouve, et cette dernière c'est la vraie.
Alphonse Karr.

— Une femme sans beauté ne connaît que la moitié de la vie. Mme de Montaran.

— Les hommes d'un âge mûr ne craignent jamais de dire aux jeunes filles tout ce qu'ils pensent de leur beauté; mais ces flatteries ne leur profitent guère, car celles qui les écoutent leur accordent rarement le bénéfice de ce qu'ils admirent.
Adolphe Ricard.

BÊTES.

— Un animal occupe presque toujours la première place dans le cœur d'une femme qui n'aime ni son amant, ni son mari. Et la vie de ce dernier ne tiendrait à rien, si le sacrifice qu'elle en ferait volontiers, pouvait sauver celle de son chien, de son chat ou de son oiseau. JUVÉNAL.

— Il y a des femmes qui n'ont un cœur que pour aimer les bêtes. La guenon de la marquise de *** mordit au bras une de ses domestiques, et la morsure fut si cruelle, qu'on pensa tout d'abord que la victime n'en reviendrait pas. La marquise gronda sa guenon, et lui défendit bien de ne plus mordre si fort à l'avenir. La fille en fut quitte pour un bras. Quelques jours après sa guérison, la marquise voyant qu'elle ne pouvait plus en tirer les services accoutumés, la renvoya en lui promettant d'avoir soin d'elle. Comme on lui représentait qu'il y avait de l'inhumanité dans ce procédé : — « Que voulez-vous donc que je fasse de cette fille? répondit-elle avec humeur, elle n'a plus de bras. » Mme DE RIEUX.

BÊTISE.

— Une jolie femme n'est jamais bête pour les hommes; elle a toujours le premier esprit qu'ils demandent à une femme, celui d'être jolie. Il faudrait qu'une bêtise fût plus grosse qu'une maison, pour qu'un homme la vît sortir d'une jolie bouche, éclairée de jolies dents, entre deux lèvres bien roses. STAHL.

— La femme d'un gros fermier des environs d'Orléans gardait le lit depuis trois semaines, lorsque son mari qui l'aimait beaucoup, voyant son mal empirer chaque jour, fit en toute hâte mander le meilleur médecin de la ville. Celui-ci, jugeant du premier coup d'œil que la malade était en danger, abrégea sa visite, et retournant aussitôt chez lui, il revint, dix minutes après, au galop de son cheval. — « Tenez, dit-il au paysan, en lui présentant une potion qu'il agitait fortement dans sa main droite, avec cela, je l'espère, votre femme sera bientôt guérie; donnez-lui en demain matin, mais surtout, je vous le recommande expressément, avant de la lui faire avaler, battez-la bien. » Le lendemain, dès le point du jour, notre paysan donnait à l'ordonnance du docteur une interprétation si saugrenue, qu'un de ses voisins, effrayé des cris qu'il entendait, courut à la ville et en ramena le médecin. — « Que faites-vous donc, malheureux! s'écria celui-ci, en voyant le paysan, armé

d'une grande gaule, tomber à bras raccourcis sur la pauvre malade. — « C' que j' fesons, m'sieur le médecin, pardine, vous l' voyez ben, j'préparons not' femme à prendre vot' potion. » Et le paysan, levant sa gaule, allait recommencer de plus belle, lorsque le docteur se jetant sur lui : — « Vous êtes vraiment plus bête qu'une oie, lui dit-il en arrêtant son bras : mais, triple sot, ce n'est pas votre femme que je vous ai dit de battre. » — « Tiens! et ben qui donc alors? » fit le paysan tout ébahi. — « Imbécille! c'est la potion, » répliqua le docteur qui se sauva bien vite pour aller conter à ses amis l'insigne bêtise de son stupide client. A. R.

BIEN.

— Le bien le plus précieux d'une femme est l'amour de son mari. STOBÉE.

— Lorsque vous êtes sûr du cœur d'une femme, il est de votre intérêt de jouir longtemps de sa défaite, avant qu'elle ne soit entière. Car de tous les biens, ce sont ceux de l'amour dont il faut user avec le plus d'économie. NINON DE LENCLOS.

— Si l'amour est le plus délicieux sentiment qui puisse entrer dans le cœur humain, tout ce qui le prolonge et le fixe, même au prix de mille douleurs, est encore un bien.
J.-J. ROUSSEAU.

— On ne saurait trop conseiller aux femmes de dire du bien des autres, et d'en faire dire d'elles-mêmes. SÉGUR.

— Le premier des biens, c'est d'aimer : rien dans la nature n'est aussi excellent que l'amour; c'est la conscience de la vie, c'est la vie elle-même : l'amour est l'ensemble, le dernier terme de nos passions; il les comprend toutes, et en cumule sur un seul point toutes les jouissances. CHARLES POUGENS.

BIENSÉANCE.

— Notre sexe, Mademoiselle, est assujetti à des bienséances, et le bonheur de notre vie dépend de les garder. On ne peut être heureuse sans l'apparence au moins de la vertu; et l'étude d'une femme, qui cesse d'être vertueuse, doit être encore de le paraître. Mme DE RIEUX.

BIENVEILLANCE.

— La bienveillance est une des parures de la beauté; rien n'enlaidit une jolie bouche comme un sourire moqueur.
SAINT-MAURICE.

BIJOU.

— Les dames qui s'ajustent avec tant de curiosité, et qui mettent beaucoup de perles et de diamants, retirent les yeux des hommes de dessus leur visage, pour faire contempler leurs habillements et leurs pierreries. L'éclat de leurs brillants efface celui de leur teint, et l'on considérerait bien mieux leurs beautés naturelles, si elles n'avaient point tant de beautés empruntées. PERROT D'ABLANCOURT.

— Les bijoux de Cornélie sont la plus noble parure d'une mère. BUGNY.

— Le vieux duc de N..., qui avait été fort bon chasseur autrefois, se promenant par un beau soir d'été dans le parc de son château de Norville, aperçut plusieurs jeunes filles qui s'amusaient, en compagnie de plusieurs garçons de leur âge, à grimper sur les meules de foin. — Prenez garde, Mesdemoiselles, leur cria-t-il en riant, prenez-bien garde, les petits bijoux sont sujets à se perdre. A. R.

BILLET.

— Quelle est la femme, quelle est la sainte qui s'est trouvée jamais en face d'un petit papier à tournure mystérieuse et agaçante, sans y porter curieusement la main? S'il en est une seule, je demande à la voir; s'il en est une seule qui ferme les yeux devant un billet doux, je lui vote un temple.

LOUIS DESNOYERS.

— Une fille d'honneur doit toujours se défendre
De lire les billets qu'un homme lui fait rendre.
La curiosité qu'on fait lors éclater,
Marque un secret plaisir de s'en ouïr conter.

MOLIÈRE.

— Les amoureux ont toujours la plume à la main; et de nos jours, comme du temps de Regnard, on pourrait dire avec raison :

Si le papier qui sert aux amoureux billets
Coûtait comme celui qu'on emploie au palais,
Cette ferme, en un an, produirait plus de rente,
Que le papier timbré n'en peut rendre en quarante.

A. R.

— C'est en s'écriant comme Ninon : — « Ah! le bon billet qu'a La Châtre! » que la plupart des femmes se vengent secrètement de ceux qu'elles veulent punir. ADOLPHE RICARD.

BLONDE.

— Une blonde n'est pas, à beaucoup près, aussi belle qu'une brune, mais elle est souvent plus jolie. ADRIEN DUPUY.

— Deux moines, chemin faisant,
Se demandaient : « Dans le monde
Lequel est le plus plaisant
D'avoir une femme brune ou blonde? »
— « Frère, dit l'un,
Blonde ou brune, c'est tout un;
Le poil ne fait point la femme;
Mais pour résoudre le cas,
La meilleure, sur mon âme,
Est celle que l'on n'a pas. »

— Les blondes sont plus jolies que les brunes, mais les brunes à peau blanche sont plus belles que les blondes. Les femmes, en général, sont plus belles que les hommes ne sont beaux, parce que la beauté leur est essentielle. Une grande femme est belle, mais il importe plus à une femme d'être jolie que belle. Et cela est si vrai, que lorsqu'on dit d'une grande femme *qu'elle est belle!* on ne sent pas la même émotion que lorsqu'on dit d'une petite femme *qu'elle est jolie!* Ici, l'expression amène le désir de caresser. Auprès d'une belle femme, on éprouve moins ce désir, parce qu'elle inspire plus de respect qu'elle n'est appétissante et voluptueuse. A le bien prendre, je crois qu'une jolie blonde est plus jolie qu'une jolie brune, et qu'une belle brune est plus belle qu'une belle blonde..., mais qu'une jolie brune est jolie! RÉTIF DE LA BRETONNE.

BONHEUR.

— Il n'y a de véritable amour que celui qui s'occupe du bonheur de l'objet aimé. HÉLOÏSE.

— On veut faire tout le bonheur, ou, si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime. LA BRUYÈRE.

— Le bonheur dans le mariage dépend de tant de convenances que c'est une folie de les vouloir toutes rassembler. Il faut d'abord s'assurer des plus importantes; quand les autres s'y trouvent, on s'en prévaut; quand elles manquent, on s'en passe. ROCHEBRUNE.

— Un ami d'Helvétius lui demandait un jour s'il avait trouvé le bonheur dans le mariage. — Oui, répondit le philosophe, car

je n'ai plus que pour ma femme, l'amour que j'avais autrefois pour tout son sexe. A. R.

— Un grand obstacle au bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand bonheur. FONTENELLE.

— Une jeune demoiselle reprochait à M. de La Trémouille de lui avoir pris furtivement un baiser. — Ma belle enfant, lui répondit le gentilhomme-poëte :

Dans ces prés fleuris une abeille
Vole et vient s'enrichir d'un précieux butin;
Mais voit-on sur la fleur les traces du larcin?
Le baiser que j'ai pris sur ta bouche vermeille
En me rendant heureux te laisse ta beauté :
Rose aimable, je suis l'abeille;
Mon bonheur ne t'a rien coûté.

— En amour, l'homme jouit du bonheur qu'il ressent, la femme de celui qu'elle procure. Le plaisir de l'un est de satisfaire des désirs, celui de l'autre est surtout de les faire naître.
MEILHAN.

— Quel sort ont les amants! Entre eux
La peine, la joie est commune :
Ils obtiennent chacun, dans un échange heureux,
Deux cœurs au lieu d'un cœur, deux âmes au lieu d'une;
Et sentent, partageant leurs craintes, leurs désirs,
La moitié des chagrins, le double des plaisirs.
GABRIEL LEGOUVÉ.

— Pour savoir ce que c'est que le bonheur, il faut savoir vivre dans les autres, il faut aimer. GODWIN.

— La femme se doit au bonheur d'un seul homme.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— A vingt ans on cherche le bonheur comme un aveugle cherche un asile. ADRIEN DUPUY.

— Dans une de ses plus jolies épîtres, le poëte charmant qui nous a laissé le *Mérite des femmes*, s'adresse à une jeune fille, et lui dit :

Vous cherchez le bonheur, je puis vous conseiller.
Aux plus doux sentiments ne soyez pas rebelle;
Pour vivre indifférente un dieu vous fit-il belle?
Créa-t-il sans projet ces yeux, où tour à tour
L'esprit et la douceur respire,
Ce sein dont l'œil ému caresse le contour,
Cette bouche où se peint un gracieux sourire?
L'amour vous fit ces dons pour les lui rendre un jour.

Voyez ce diamant d'où jaillit la lumière :
Auriez-vous désiré qu'aux mains du lapidaire,
Sous un voile jaloux enfermé constamment,
Il eût toujours ravi sa beauté tributaire,
De la vôtre heureux ornement?
Voyez cette fille de Flore
Qui vous fait respirer l'haleine du printemps :
Auriez-vous désiré que, captive en tous temps
Dans le bouton qui vient d'éclore,
Elle vous eût caché ses parfums éclatants?
Voilà votre modèle, Aglaure :
Diamant, laissez-vous polir;
Tendre fleur, laissez-vous cueillir :
En prêtant sa richesse on s'enrichit encore.

GABRIEL LEGOUVÉ.

LE VRAI BONHEUR.

Heureux qui te regarde, trois fois heureux qui t'écoute, ô ma belle Naïs. Te donner un doux baiser, c'est être demi-dieu; te serrer entre ses bras, c'est jouir de l'immortalité!

SANNAZAR.

— Ce qui fait que si souvent l'amour n'est pas un bonheur, c'est qu'il a trop de plaisirs; ses joies sont trop vives; l'intervalle qui les sépare se passe à les attendre, et le plaisir absent empêche le bonheur présent. Mme GUIZOT.

— L'amour est la plus terrible et la plus honnête des passions; c'est la seule qui ne puisse s'occuper de son bonheur sans y comprendre le bonheur d'un autre. ALPHONSE KARR.

— Si l'amour donne rarement le bonheur, il y fait songer continuellement. SENANCOURT.

— Le bonheur dépend souvent de bien jouer..... En amour comme au jeu les heureux sont les habiles. ERNEST LEGOUVÉ.

— Le malheur du bonheur, c'est la satiété; et le bonheur du malheur, c'est l'espérance. PIERRE LEROUX.

— L'amour s'ennuie d'être heureux, et c'est toujours le bonheur des amants qui détruit leur bonheur.

PAUVRE PETITE !

Fuis de Colin les discours dangereux,
Rosette, crains son éloquence :
Il jure, en amant vertueux,
De respecter ton innocence.....
Déjà pourtant sa main presse ta main;
Ce doux langage t'a séduite;

Tu crois aux vertus de Colin.....
Pauvre petite!

Certain de plaire, il exige un baiser.
En vain ta pudeur s'inquiète;
Il pleure; comment refuser?
Sa bouche approche...; fuis, Rosette!
Mais dans tes bras le cruel s'est jeté;
Contre son cœur ton cœur palpite:
Tu t'enivres de volupté...
Pauvre petite!

Jouis, hélas! jouis, crédule enfant:
Le bonheur a tant d'inconstance!
Demain peut-être... plus d'amant,
Plus d'avenir, plus d'existence!
Encor brûlant des baisers du matin
Le soir même l'ingrat te quitte:
Tu croyais ton bonheur sans fin...
Pauvre petite!

— Les femmes sont moins heureuses du bonheur qu'elles goûtent que du bonheur qu'elles donnent. P. ROCHPÈDRE.

— Une femme qui laisse maladroitement son mari se rassasier de son bonheur, court grand risque de ne pas voir ce bonheur durer longtemps. Mme CHARLES REYBAUD.

— La plupart des gens nouvellement mariés traitent le bonheur comme une drogue amère; ils l'avalent d'un trait, sans le goûter. ALPHONSE KARR.

— Ménagez votre bonheur, mes amis. Il faut au bonheur lui-même un régime. Et n'oubliez pas que souvent l'amour s'en va parce qu'on ne fait pas pour le conserver tout ce qu'on avait fait pour l'inspirer. STAHL.

— Tous les trésors de la terre ne valent pas le bonheur d'être aimé. CALDÉRON.

BONTÉ.

— On a bientôt pris sa suffisance d'une belle femme; on ne se lasse point d'une bonne. *Nihil, o Cyrene, suavius uxore bona!* MONTAIGNE.

— Les femmes n'ont de bon que ce qu'elles ont de meilleur. CHAMPFORT.

— Une bonne personne, dans la bouche d'une femme, est une autre femme qui a la bonté de n'être pas jolie. MARIVAUX.

— La bonté est une vertu, mais ce n'est jamais par vertu qu'une femme a des bontés pour quelqu'un. E. Jouy.

— Il n'y a vraiment que ce bonheur que donne l'amour pour mettre au cœur une bonté universelle, et faire désirer aux plus endurcis la félicité du genre humain. Otez du monde tous les amoureux, toutes les passions déjà nouées ou qui se forment, et la grande majorité des travaux est arrêtée, et le monde croise les bras. L'amour, tout contraint et tout défiguré que le font nos maximes et nos lois, l'amour est encore la cause premièr de ce qui se fait de bon et de solide. Charles Duveyrier

BOUCHE.

— La femme qui vous livre sa bouche vous a déjà tout livré.
Jules Viard.

— De cent baisers, dans votre ardente flamme,
Si vous pressez belle gorge et beaux bras,
C'est vainement, ils ne les rendent pas;
Baisez la bouche, elle répond à l'âme;
L'âme se colle aux lèvres de rubis,
Aux dents d'ivoire, à la bouche amoureuse;
Ame contre âme alors est fort heureuse:
Deux n'en font qu'une et c'est un paradis.
Voltaire.

— Lorsque mademoiselle Cinti se fit entendre pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra, elle reçut, des avant-scènes, un magnifique bouquet dans lequel elle trouva, dit-on, les vers suivants :

Que ta voix divine me touche
Et que je serais fortuné,
Si je pouvais rendre à ta bouche,
Le plaisir qu'elle m'a donné ! A. R.

BOUDOIR.

— L'auteur de l'*Art d'aimer* écrivit ce joli quatrain sur la porte d'un boudoir qu'une main complaisante ouvrait tous les soirs pour lui :

Contentons-nous de cet espace,
Il suffit à tous nos souhaits :
Le bonheur tient si peu de place !
Et ce dieu n'en change jamais.

— Le marquis de G..., faisant l'éloge de sa maîtresse à plusieurs de ses amis, leur disait un jour :

Vous aimeriez mon Aspasie,
Si, comme moi, vous pouviez voir
Combien la friponne est jolie
Sur son sopha, dans son boudoir.

Elle est coquette, elle est volage;
Mais je ne veux pas le savoir :
Quelle est la femme qui soit sage
Sur son sopha, dans son boudoir?

BOSSU.

— Il n'est pas indispensable qu'une femme soit bossue pour avoir de l'esprit. Il suffit qu'elle soit laide. La laideur, le manque de beauté, ont une telle influence sur la vie d'une femme du monde, qu'il est rare que ce défaut ne développe pas chez elle les qualités d'esprit et de malice qui distinguent les bossus.

STAHL.

— « Mon père, j'ai commis un grand péché, » disait avec contrition à son confesseur une vieille fille laide et bossue. — Qu'avez-vous donc fait, mademoiselle? lui demanda le prêtre avec inquiétude. — Un enfant, mon père, répondit la pénitente en baissant les yeux. — Un enfant, grand Dieu! mais avec qui donc, mademoiselle? — Hélas! mon père, avec un bossu comme moi. — Un bossu, dites-vous?... Mais alors ce n'est point un chrétien que vous avez fait? — Mais pardon, pardon, mon père, fit la coupable en rougissant beaucoup. — Allons donc!... Prétendez-vous m'en faire accroire, mademoiselle, reprit vivement le saint homme; l'enfant que vous avez conçu, issu de deux bossus, ne peut être qu'un polichinelle.

A. R.

BRAVOURE.

— Les femmes, qui ne sont pas vaillantes, ne laissent pas que d'aimer les vaillants; et soit que leur faiblesse naturelle leur fasse regarder la valeur des hommes comme un appui nécessaire; soit que leur vanité les satisfasse davantage, se voyant vaincre des vainqueurs; ou soit enfin que l'éclat de la vertu héroïque force tout le monde à l'admirer, il est toujours certain que les femmes aiment les braves, et que les lâches ne leur plaisent pas.

Mme DE SARTORY.

BROUILLE.

— Les brouilles ne sont si fréquentes entre les amants, que parce qu'ils savent d'instinct que dans l'amour satisfait il n'y a plus que les raccommodements qui vaillent quelque chose.
ADRIEN DUPUY.

— L'amour n'est que plus doux après les démêlés,
Et l'on s'en aime mieux de s'être un peu brouillés.
TH. CORNEILLE.

— Il faut entendre de ses oreilles et voir de ses yeux, quand il s'agit de se brouiller avec une personne qui nous est chère On peut tout pardonner à son ami ; il n'y a qu'un amant à qui l'on ne doive rien passer. C'est cependant l'homme pour qui les femmes ont le plus d'indulgence. Serait-ce parce qu'elles en ont besoin ? M[me] DE RIEUX.

BRUNE.

— La brune n'est pas la femme par excellence ; ce n'est qu'un homme mal réussi. FRÉDÉRIC THOMAS.

— En amour, la blonde inspire de l'amour, et la brune fait naître des désirs ; on cherche plus à vaincre celle-ci qu'à lui plaire. ROCHEBRUNE.

CAMPAGNE.

— L'amour aime la solitude, et ce n'est qu'à la campagne qu'un amant bien épris se trouve heureux :

Tantôt il se promène au long de ces fontaines,
De qui les petits flots font luire, dans les plaines,
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons ;
Tantôt il se repose auprès de sa Glycère,
Sur des lits naturels de mousse et de fougère,
Qui n'ont d'autres rideaux que l'ombre des buissons.
RACAN.

— Un poëte du XVI[e] siècle, Philippe Desportes, nous a laissé ces jolis vers que Ronsard ne désavouerait pas :

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'émail et de mille couleurs,
Mon œil se paît des trésors de la plaine,
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printanières fleurs.

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée,
J'ois des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les cieux;
Et le doux son des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines,
Pour arroser nos prés délicieux.

Que de plaisirs de voir deux colombelles,
Bec contre bec, en trémoussant des ailes,
Mille baisers se donner tour à tour :
Puis tout ravi de leur grâce naïve,
Dormir au frais d'une source d'eau vive,
Dont le doux bruit semble parler d'amour !

— L'amour s'associe volontiers avec l'aspect de la belle nature; l'enthousiasme subjugue les sens, et le cœur s'attendrit plus aisément sous des ombrages tranquilles que dans le tumulte de nos longues soirées. ZIMMERMANN.

— Amour, charmant amour, la campagne est ton temple;
Là, les feux d'un ciel pur, le penchant et l'exemple,
Le doux parfum des fleurs, le souffle du zéphyr,
Les concerts amoureux, tout dispose au plaisir :
Tout le chante, le sent, l'inspire et le partage.
Les bosquets, les vergers, les sentiers du bocage,
Les prairies, les coteaux, les vallons ténébreux,
Tout devient un asile où l'amour est heureux. BERTIN.

— La liberté de la campagne est une chose si charmante et si commode! — Les arbres même un peu effeuillés de l'automne offrent de si délicieux ombrages aux rêveries du naissant amour! Il est si difficile de résister au milieu de la belle nature! Les oiseaux ont des chansons si langoureuses, les fleurs des parfums si enivrants, les revers des collines des gazons si dorés et si soyeux! La solitude vous inspire mille voluptueuses pensées, que le tourbillon du monde ont dispersées ou fait envoler çà et là; et le mouvement instinctif de deux êtres qui entendent battre leur cœur dans le silence d'une campagne déserte est d'enlacer leurs bras plus étroitement et de se replier l'un sur l'autre, comme si effectivement il n'y avait plus qu'eux de vivants au monde. THÉOPHILE GAUTIER.

— Vallons délicieux, verts coteaux, frais bocages,
Où de jeunes amants égarent leurs désirs,
Où, près d'être entraîné par le torrent des âges,
Le vieillard se ranime au feu des souvenirs,
Harmonieux buissons, parure de nos plaines,

Rochers, fiers protecteurs de l'abri des bergers,
Sentiers fleuris, gazons, et vous, zéphirs légers,
Et vous, bruyants ruisseaux, et vous, claires fontaines,
Ornements enchanteurs de ce riant séjour,
Qui portez dans nos sens un trouble involontaire,
Hélas! qu'êtes-vous sans l'amour?
Du bois, de l'eau, du vent, de l'herbe et de la pierre.

ROSNY.

CAPRICE.

— Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté, pour être son contre-poison, et afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériraient pas sans ce remède.

LA BRUYÈRE.

— Cette amoureuse ardeur qui dans les cœurs s'excite,
N'est point, comme l'on sait, un effet du mérite.
Le caprice y prend part ; et quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.

MOLIÈRE.

— Les meilleures raisons se trouvent très mauvaises quand elles viennent à la traverse d'une fantaisie. Chez toutes les femmes, un caprice est quelque chose de considérable. Les amants n'ont qu'un parti à prendre, c'est de les satisfaire ; ou quand ils ne le peuvent pas, de les approuver pour le moins, et de convenir qu'on a raison d'en avoir, de les contenter, de troquer une montre pour une tabatière, une tabatière pour un étui, et l'étui pour un paquet de cure-dents. Mme DE RIEUX.

— Quelque vertu qu'ait une femme, le caprice ne perd pas son droit. E. JOUY.

— Les caprices des femmes ne sont pas toujours dus à la mobilité de leur imagination ; elles s'en servent assez souvent pour mesurer au juste toute l'étendue de leur pouvoir.

SAINT-PROSPER.

— Cette disposition favorable à un homme que les femmes appellent caprice, a cela de particulier, pour un caprice, qu'elle est ordinairement fondée sur des raisons fort solides.

CHARLES LEMESLE.

CARACTÈRE.

— La plupart des femmes n'ont aucun caractère ; c'est un sujet trop tendre pour conserver une impression durable ; elles

sont brunes ou blondes, c'est par là qu'on les distingue le mieux. POPE.

— Si c'était une nécessité indispensable d'assortir parfaitement les caractères pour s'unir par les liens du mariage, presque tout le monde passerait sa vie dans le célibat.

ADRIEN DUPUY.

— Il n'est rien qui marque d'une manière plus décisive le caractère d'un homme ou d'une nation, que la manière dont les femmes en sont traitées. HERDER.

— Il peut en être de deux caractères unis par le mariage, comme de deux vins excellents, dont le mélange ne fait qu'une détestable ripopée. DE VARENNE.

— Le mariage est la pierre de touche des caractères : le plus souvent ce que l'on croyait de l'or n'est que du cuivre.

ADRIEN DUPUY.

— On doit traiter les femmes comme leur caractère l'exige. Si elles sont vives, rieuses et enjouées, il faut par la folie les conduire à l'amour. ROCHEBRUNE.

— Les femmes, quoi qu'on en dise, ont encore plus de souplesse que de faiblesse dans le caractère, et, à la constance près, on peut tout attendre d'elles. Elles changent de situation et de rang avec une aisance qui n'appartient qu'à leur sexe ; elles n'ont pas toujours l'esprit de leur état, mais elles en ont le maintien, et c'est tout ce qu'on doit exiger d'elles. Élevez un laquais aux premières dignités, il sera toujours un laquais ; mais placez une servante sur un tabouret de duchesse, au bout de quelques jours, elle n'y sera pas plus embarrassée que dans sa cuisine, et même pas plus déplacée. Dès qu'une femme plaît, elle est partout à sa place. CHAMPCENETZ.

CARESSE.

— Les caresses que quelques femmes font en public à leurs maris, ne prouvent point qu'elles les aiment : ce n'est pour l'ordinaire qu'une coquetterie raffinée, qu'une manière adroite d'exciter des désirs dans l'âme des spectateurs, et de leur montrer combien on est digne d'être aimée. M[me] D'ARCONVILLE.

— Les jeunes filles croient que les hommes mariés caressent sans cesse leurs femmes ; et les moines s'imaginent que les gens de guerre ont toujours l'épée à la main. Cependant on fait quelquefois dix campagnes sans tirer l'épée. TURENNE.

— En amour, les caresses offertes réussissent rarement ; et il est encore plus rare qu'on les offre quand elles méritent d'être recherchées. DUCLOS.

— L'action de deux femmes qui s'embrassent ne prouve pas grand'chose; car deux femmes peuvent se jeter dans les bras l'une de l'autre, et se haïr très cordialement. DE VARENNE.

— « Criez, mademoiselle, criez fort, disait le vieux Fontenelle à une jeune personne qui fuyait ses innocentes caresses, criez, cela nous fera honneur à tous les deux! »

— Les amants ont dans leur langage une foule de mots dont chaque syllabe est une caresse. P. ROCHPÈDRE.

— Les petites caresses mènent à d'autres. La femme qui ne s'en défend pas, ou qui s'en défend mal, invite à les renouveler. *Invitat culpam quæ peccatum prœterit.*

ADOLPHE RICARD.

CARNAVAL.

— Au dernier bal de l'Opéra, deux masques s'empressaient autour d'une lorette bien connue pour ses exploits galants. — Il me semble, disait un médecin de mes amis, en me les désignant du doigt, que je les vois se faire des compliments à la porte de l'hôpital, pour s'inviter l'un et l'autre à y entrer le premier. A. R.

UNE CONQUÊTE AU BAL DE L'OPÉRA.

Qu'il est doux, qu'il est doux de savourer dans l'ambre
Le tabac du Levant,
Mollement étendu, dans sa robe de chambre,
Sur un moelleux divan !

C'est alors que je songe à ma belle maîtresse,
La brune au corps de feu,
Qui chante et qui rugit, qui mord et qui caresse,
Pâle avec un œil bleu.

Car c'est une beauté vraiment que Rosalinde,
Que ma Rosalinda,
Qu'un soir je rencontrai, venant des bords de l'Inde,
Au bal de l'Opéra.

Là, tandis que j'errais dans la foule des hommes
Et des dominos noirs,
J'aperçus près des lieux où le sucre de pommes
Brille au front des comptoirs,

Un svelte domino, dont la tendre prunelle
Trahissait l'embarras,
Je l'observai longtemps, et tout me plut en elle ;
Et je lui dis tout bas :

« Démon, ange ou lutin, qui que tu sois, ô femme !
    En ta beauté j'ai foi ;
Et je voudrais mêler mon âme avec ton âme,
    Dans le café de Foy.

« Oh viens ! Une heure ou deux suffit pour nous connaître
    Et nous aimer aussi. »
Mais elle répondit : « Vous finirez peut-être
    De m'embêter ainsi !!! »

Nous luttâmes longtemps ; elle avait la sagesse,
    Mais moi j'avais l'amour ;
Et je vis, ô bonheur ! poindre enfin sa tendresse
    Avec le point du jour.

Alors elle me dit : « Allons manger des huîtres,
    Du poulet, un homard,
Quelques perdreaux truffés, en sablant quelques litres
    De beaune ou de pomard.

« J'ai faim, ô mon amant ! C'est une chose étrange ;
    Mais quand j'ai faim, d'honneur,
Je donnerais, je crois, pour un quartier d'orange,
    Les deux parts de mon cœur. »

Et moi je l'écoutais dans une douce extase,
    Et je baisais sa main,
Tandis qu'elle attachait sur sa coiffe de gaze
    Son manteau de satin.

Le déjeuner fut long ; car les filles du Gange
    Ont beaucoup d'appétit ;
Mais le dirai-je, ô ciel ! elle était entrée ange,
    Et femme elle sortit.

Et depuis ce temps-là, Rosalinda, la brune,
    La fille des Péris,
Est seule mon soleil, mon étoile et ma lune
    Sous le ciel de Paris.

Je donnerais pour elle et mon âme et ma vie,
    Mon gothique manoir ;
Tout enfin, excepté ma pipe de Turquie,
    Ma pipe au culot noir.

Qu'il est doux, qu'il est doux de savourer dans l'ambre
    Le tabac du Levant ;
Mollement étendu, dans sa robe de chambre,
    Sur un moelleux divan !

— Les hommes qui courtisent une femme masquée me font l'effet de gens qui se disposent à manger une gibelotte, sans savoir si c'est du chat ou du lapin. COMMERSON.

— « Pourquoi donc, Monsieur, toutes ces femmes se cachent-elles la figure sous un masque de velours noir? » demandait naïvement un Américain, tout nouvellement arrivé des bords du lac Ontario, à un caporal de pompiers qui se promenait, une nuit de bal masqué, dans la salle de l'Opéra. — Monsieur, lui répondit en riant le jovial enfant de Paris, c'est pour trouver plus sûrement l'occasion de montrer autre chose. A. R.

CÉDER.

— En amour, ce ne sont pas ceux qui cèdent qui aiment le plus ; ce sont ceux qui résistent. Mme DE LAMBERT.

— En amour comme en guerre, c'est lorsque l'ennemi se défend avec le plus d'énergie, qu'il importe le plus de ne pas céder. MAURICE DE SAXE.

— Les femmes aiment bien mieux paraître céder à notre force qu'à leur faiblesse : leur gloire expirante trouve son excuse dans une douce violence qui semble leur arracher ce qu'elles nous donnent. D'ARGENS.

CÉLIBAT.

— Ce serait la plus grande des merveilles de trouver dans une ville cinq filles ayant conservé leur virginité, ou cinq garçons ayant vécu chastes jusqu'à leur vingtième année. Enjoindre le célibat est tout aussi raisonnable que décréter que l'on vivra sans boire ni manger. LUTHER.

— Un célibataire est presque toujours un débauché. Le penchant pour le sexe est si naturellement implanté chez nous, que lorsqu'on n'a pas une femme à soi, on se laisse facilement aller à rechercher celle des autres. Et comme d'ordinaire on parvient assez facilement à s'emparer du bien d'autrui, il s'ensuit qu'on devient non-seulement fripon mais libertin. Heureux donc celui qui a chez soi tout ce qu'il aime : *O fortunatissime qui quod amas domi est !* Il ne vole point, dit Lactance, et il peut faire sans péché ce que les autres ne peuvent faire sans crime.

LA FERRIÈRE.

— C'est une règle tirée de la nature, que plus on diminue le nombre des mariages qui pourraient se faire, plus on corrompt ceux qui sont faits. Moins il y a de gens mariés, moins il y a de fidélité dans les mariages ; comme lorsqu'il y a plus de voleurs, il y a plus de vols. MONTESQUIEU.

— La vie est un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de la transmettre ; quiconque eût un père est obligé de le devenir. Il est difficile que le célibat, si contraire à la nature, n'amène pas quelque désordre public ou caché. Comment pouvoir échapper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi ?

J.-J. Rousseau.

— Une jeune femme proposait à Champfort de le marier : « Madame, répondit-il, il y a deux choses que j'ai toujours aimées à la folie, ce sont les femmes et le célibat. J'ai perdu la première passion, il faut que je conserve la seconde. »

— Le mariage a des peines, mais le célibat n'a pas de plaisirs. Johnson.

— Les célibataires sont les braconniers du mariage.

Greuze.

— Étendre et favoriser le célibat, c'est oublier que tout homme qui ne se marie pas condamne une fille à la corruption. Bernardin de Saint-Pierre.

— Le mariage et le célibat ont tous deux des inconvénients ; il faut préférer celui dont les inconvénients ne sont pas sans remède. Champfort.

— Un célibataire est un être auquel il manque quelque chose ; il ressemble à une moitié de paire de ciseaux qui attend son autre moitié, sans laquelle on la rejette comme n'étant bonne à rien. Franklin.

— J'ai fait du célibat ma seconde nature ;
J'y tiens, j'y prends racine, et je suis convaincu
Que je mourrai garçon, ainsi que j'ai vécu.

DANVILLE.

L'hymen a des douceurs que ta vieillesse ignore.

BONNARD.

Il a tel déplaisir qu'elle craint plus encore.
Je ne suis pas de ceux qui font leur volupté
Des embarras charmants de la paternité,
Pauvres dans l'opulence, et dont la vertu brille
A se gêner quinze ans pour doter leur famille ;
De ceux qu'on voit pâlir, dès qu'un jeune éventé
Lorgne en courant leur femme assise à leur côté,
Et, geôliers maladroits de quelque Agnès nouvelle,
Sans fruit en soins jaloux se creuser la cervelle.
Jamais le bon plaisir de madame Bonnard,
Pour danser jusqu'au jour, ne me fait coucher tard,
Ne gonfle mon budget par des frais de toilette ;

Et jamais ma dépense, excédant ma recette,
Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
Sur le terrain mouvant du tiers consolidé.
Aussi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
Je m'éveille à la hausse ou m'endors à la baisse.
A deux heures je dîne : on en digère mieux.
Je fais quatre repas comme nos bons aïeux,
Et n'attends pas à jeun, quand la faim me talonne,
Que ma fille soit prête, ou que ma femme ordonne.
Dans mon gouvernement, despotisme complet :
Je rentre quand je veux, je sors quand il me plaît ;
Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime,
Et sans rivalité je jouis de moi-même.
Célibat ! célibat ! le lien conjugal
A ton indépendance offre-t-il rien d'égal ?
Je me tiens trop heureux, et j'estime qu'en somme
Il n'est pas de bourgeois, récemment gentilhomme,
De général vainqueur, de poëte applaudi,
De gros capitaliste à la Bourse arrondi,
Plus libre, plus content, plus heureux sur la terre,
Pas même d'empereur, s'il n'est célibataire.

CASIMIR DELAVIGNE.

— L'homme sans femme ni enfant étudierait mille ans dans les livres et dans le monde le mystère de la famille qu'il n'en saurait pas un mot. MICHELET.

— Dans le célibat d'un homme opulent il y a presque toujours une honte secrète et des vices cachés. ADOLPHE RICARD.

CHAGRIN.

— Prendre son parti dans les grands chagrins que cause l'amour, ce n'est pas être insensible, c'est tenter la guérison.

Mme DE RIEUX.

— Le mariage est quelquefois un licou qui attache l'homme et la femme au chagrin. ÉRASME.

— Cette chaîne qui dure autant que notre vie,
Et qui devrait donner plus de peur que d'envie,
Si l'on n'y prend bien garde, attache assez souvent
Le contraire au contraire, et le mort au vivant.

TH. CORNEILLE.

— C'est un bonheur qu'une maladie dans les grands chagrins. En nous rapprochant de nous, elle écarte le souvenir des autres. DIDEROT.

— Le cœur d'une femme n'est jamais si rempli d'affliction qu'il n'y reste quelque coin pour la flatterie et pour l'amour.
MARIVAUX

— On ne peut pas s'imaginer qu'une femme qu'on a vue jouer à la poupée à l'âge de six ans, puisse mourir d'un chagrin d'amour à vingt-cinq, et pourtant cela s'est vu.
CHARLES NODIER.

— Les femmes ne vivent que des émotions que donne l'amour. Une vieille dame avouait qu'étant jeune elle avait beaucoup aimé. — Oh! s'écriait-elle, les bons chagrins que j'avais en ce temps-là! ARSÈNE HOUSSAYE.

— Il n'y a rien de plus dangereux à voir qu'une jolie femme affligée; la pitié fait très souvent naître l'amour.
Mme DE SARTORY.

— L'amour console de tout, même des chagrins qu'il cause.
P. ROCHPÈDRE.

— Si l'amour vous trompe, chantez, a dit le poëte :

La chanson est une arme utile
Qu'on oppose à plus d'un chagrin. BÉRANGER.

— En amour, le confident de nos chagrins en devient assez souvent le consolateur. ADOLPHE RICARD.

CHAINE.

— Il n'y a pas de plus forte chaîne pour lier une femme que celle de se savoir aimée. Mme DE MOTTEVILLE.

— Une femme adroite ne doit point laisser prendre trop d'ascendant sur elle. Réservez-vous toujours la liberté de rompre vos chaînes, quand vous les trouverez trop pesantes. N'aimez, s'il est possible, que jusqu'aux peines. Hélas! mademoiselle, c'est vous dire encore d'être sage, car les chagrins commencent quand on cesse de l'être. Mme DE RIEUX.

— En amour, se former de fortes chaînes, c'est se préparer de cuisantes douleurs, lorsqu'elles viennent à se rompre.
L'abbé PREVOST.

CHANT.

— L'union du chant et de la sensibilité est tellement dans la nécessité des choses, qu'il n'exista jamais une bonne cantatrice sans un fort entraînement vers l'amour; car l'expression ne peut s'acquérir ni s'imiter, et c'est lui seul qui la donne. Le chant et l'amour exercent l'un sur l'autre une action réciproque; et s'il est probable que quelquefois on chante parce qu'on aime, il est démontré que le plus souvent on aime parce qu'on

chante. L'amour est l'affaire d'une danseuse, le rêve d'une artiste, la vie d'une cantatrice. LEMONTEY.

— Un monsieur, qui passait avec raison pour être rangé depuis longtemps dans la confrérie des maris trompés, applaudissait avec enthousiasme un duo fort galant que sa jeune femme venait de chanter avec un artiste de l'Opéra. Un journaliste qui battait des mains comme le digne époux, fut vivement apostrophé par un de ses voisins. — Eh quoi! lui dit ce dernier, vous aussi, monsieur! Ce morceau vous semble donc excellent? — « Allons donc! répliqua le journaliste en éclatant de rire; ce qui me semble excellent, mon cher, c'est le mari. » Et là-dessus, tirant à l'écart son voisin mécontent, il lui dit à voix basse :

Applaudir sa femme qui chante
Ce doit être un plaisir bien doux!
Mais souvent une voix charmante
A coûté bien cher à l'époux;
Car parmi ces maîtres de gamme,
Il s'en est trouvé plus d'un qui,
En faisant trop chanter la femme,
A fait déchanter le mari. A. R.

CHARITÉ.

— L'ami donne s'il a de trop, la femme lors même qu'elle n'a pas assez.

— Les femmes ont le génie de la charité. Un homme qui donne ne donne que son or, la femme y joint son cœur. Un louis aux mains d'une femme bonne soulage plus de pauvres que cent francs aux mains d'un homme : la charité féminine renouvelle chaque jour le miracle de la multiplication des pains. ERNEST LEGOUVÉ.

— Un quidam à l'esprit chagrin pérorait depuis dix minutes dans une assemblée : — Aimez-vous, disait-il en se posant en prédicateur :

Aimez-vous comme de bons apôtres,
Il n'est rien sans la charité...

— Eh! Monsieur, interrompit un plaisant qui goûtait peu ces jérémiades :

En quels temps vit-on, comme aux nôtres,
Ce précepte autant respecté?...
Aujourd'hui notre charité
S'étend jusqu'aux femmes des autres. A. R.

CHARME.

— Peu de femmes savent se consoler de la perte de leurs charmes ; cesser de plaire, c'est pour elles cesser de vivre.
P. ROCHPÈDRE.

— Le malheur qui dure réconcilie avec tous les hommes, et la perte des charmes d'une belle femme la réconcilie avec toutes les autres. DIDEROT.

— Nous dépouillons de leurs charmes les objets qui ont cessé de nous plaire, pour en parer ceux que nous désirons.
P. ROCHPÈDRE.

— En cherchant, par mille petites ruses, à se pourvoir de ce qui leur manque le plus, les femmes se donnent sans le vouloir des armes contre la séduction. Leur amour-propre inquiet leur tient lieu de vertu ; et telle qui se refuse aux empressements d'un homme aimable, ne trouve quelquefois ce courage que dans la crainte de lui découvrir les petits mensonges de sa toilette. ADOLPHE RICARD.

CHASTETÉ.

— Il n'y a de femme chaste que celle qui l'est sans crainte.
OVIDE.

— La chasteté est un trésor précieux que nous portons dans des vases d'argile. L'ÉCCLÉSIASTE.

— On ne peut attendre de chasteté que de celles qui ont toutes les facilités pour la perdre, et qui ont assez de vertu pour ne le point vouloir. SAINT JÉRÔME.

— Si d'après la maxime d'Ovide, il n'y a de femmes chastes que celles à qui l'on n'a rien demandé : *casta quam nemo rogavit*, que sera-ce donc, grand Dieu ! de celles à qui l'on demande tout !!! LA FERRIÈRE.

— Ce n'est pas toujours par chasteté que les femmes sont chastes. LA ROCHEFOUCAULD.

— Les femmes vicieuses qui sont riches, et celles qui sont pauvres, font bien différemment la guerre à la chasteté ; les pauvres la vendent et les riches l'achètent. LE P. DU BOSCQ.

— Quelque chastes que soient les femmes en apparence, elles ressemblent, pour la plupart, à cette fontaine d'Hammon, dont les eaux, froides pendant le jour, devenaient chaudes et bouillantes durant la nuit. ADRIEN DUPUY.

— Lorsque Joseph II vint à Paris, il visita tout ce que la capitale pouvait offrir de remarquable à sa curiosité. Un jour

qu'il parcourait les salles de l'Hôtel Dieu, il entendit des cris perçants. — Qu'est-ce donc? demanda t-il aux sœurs qui l'accompagnaient. — Sire, lui répondit la Supérieure, c'est une femme en mal d'enfant. — Ah! mesdemoiselles, s'écria l'empereur, en se retournant vers les religieuses, ces cris ne doivent pas vous faire regretter le vœu de chasteté que vous avez fait.

A. R.

— Les femmes dont la chasteté n'a d'autre soutien que l'asservissement à des opinions irréfléchies, ne sont réellement pas vertueuses, quelque courage que suppose leur retenue.

SÉNANCOURT.

— Où pensez-vous que l'on rencontre le plus de femmes chastes? — En Suisse, en Hollande. — Vous vous trompez, mon ami, c'est à Paris, et surtout à Venise et à Naples. Lorsque le climat, le mauvais exemple et l'occasion sollicitent, c'est alors qu'il y a du mérite à résister. LÉVIS.

— La chasteté est la source de la force et de la beauté physique et morale dans les deux sexes. C'est l'adolescent pur qui fait l'homme sage et vigoureux. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— Puisque nous avons reconnu la justesse de l'ancien emblème qui représente l'Amour avec un flambeau, il ne fallait pas placer la chasteté sur un baril de poudre. LÉVIS.

— L'acharnement de certaines femmes contre celles qui ont l'heureux malheur d'avoir une passion, prouve combien la chasteté leur est à charge. Sans la peur du diable, l'une serait Laïs; l'autre ne doit sa vertu qu'à la sécheresse de son cœur: celle-là à la manière sotte dont s'est comporté son premier amant; celle-là... BALZAC.

— Pour rester chaste, l'homme n'a qu'à combattre son penchant; une femme doit résister à la fois à son penchant et aux continuelles attaques des hommes. Ajoutez que l'un est fort, que l'autre est faible, et jugez de quel côté la chasteté a le plus de mérite. LATÉNA.

CHEVEUX.

— La duchesse de Fronsac, jeune et jolie, n'avait point eu d'amants, et l'on s'en étonnait. Une autre femme, voulant rappeler qu'elle était rousse, et que cette raison avait pu contribuer à la maintenir dans sa tranquille sagesse, s'avisa de dire un jour: « Elle est comme Samson, sa force est dans ses cheveux. » CHAMPFORT.

— Si les femmes pouvaient cacher leurs cheveux blancs

aussi bien que leurs faiblesses, elles ne s'inquiéteraient pas plus de ceux-là qu'elles ne se souviennent de celles-ci.

De Varenne.

— Pourquoi voit-on aujourd'hui tant de jeunes filles qui, les cheveux au vent, ressemblent à des chats en colère? — C'est que la mode, cette souveraine des petites âmes, a tant d'empire sur les femmes, qu'elles préfèrent s'enlaidir plutôt que de manquer à ses lois. Adolphe Ricard.

CHOIX.

— Un jeune homme consultait Antisthène sur le choix d'une femme. — « Si vous la prenez belle, lui dit le philosophe, vous ne la posséderez point tout seul; si elle est laide, vous vous en dégoûterez bientôt : faites donc qu'elle ne soit ni belle ni difforme, mais bonne et laborieuse. » A. R

— Une femme sensée ne devrait jamais prendre d'amant sans l'aveu de son cœur, ni de mari sans le consentement de sa raison. Ninon de l'Enclos.

— Il y a tout à craindre et à espérer de l'amour. Le point essentiel est de bien choisir l'objet de son attachement, auquel on cherche ordinairement à se conformer. Ce choix est de la dernière importance pour les femmes, dont le cœur est si naturellement incliné à l'amour, qu'elles aiment même avant de savoir qui aimer. Boudier de Villemert.

— En vain, pour mieux choisir, on fait mille façons :
Les meilleurs des maris ne sont jamais trop bons.
Sans qu'un semblable choix nous chagrine d'avance,
Il faut jeter les dés au hasard de la chance;
Et dire, en risquant tout : « Puisque enfin on le veut,
Dieu nous la donne bonne, et vienne ce qui peut. »

Destouche.

— Le choix d'une femme n'est qu'un coup de dés. Entre les mains d'un homme sage, il n'y a qu'une chance contre vingt. Rochebrune.

— ..... La femme est une marchandise
Qu'on doit prendre au hasard sans la faire priser,
Et qu'on ne peut jamais connaître qu'à l'user;
Il faut, sans tâtonner, brusquer le mariage,
Et s'exposer sur mer sans craindre le naufrage.
Qui tremble dès le port ne doit point s'embarquer;
Et, pour gagner beaucoup, il faut beaucoup risquer.

Regnard.

— Une femme doit justifier devant le public le choix qu'a fait son mari, et le faire honorer lui-même de l'honneur qu'on rend à sa femme.

J.-J. Rousseau.

— « Il est rare que les belles âmes ne s'accostent pas de leurs semblables, » a dit Shakspeare. Je ne suis point de cet avis. Les bons cœurs ne se rencontrent pas. Un honnête homme se trompera vingt fois dans le choix d'une femme, tandis que ce qu'il y a de plus aimable et de plus parfait dans le beau sexe deviendra la proie d'un hypocrite et d'un scélérat.

L'abbé Prevost.

— Cherchez un ami au-dessus de vous, mais une femme au-dessous, de peur d'épouser votre maître : celle qui entre dans une maison avec un grand nom, pense en être la première personne, et celle qui y apporte de grands biens croit avoir acheté le droit d'y commander.

Mme de Rieux

— Cherchez une femme qui soit à votre gré, non pas au gré des autres. *Quærenda est oculis apta puella tuis.*

— Rien n'est plus difficile que le choix d'un bon mari, si ce n'est peut-être celui d'une bonne femme. J.-J. Rousseau.

— « Les amants aveuglés trouvent toujours dans les objets de leur passion des qualités qui n'y furent jamais, a dit Lucrèce. Molière a traduit ainsi cette pensée du poëte latin :

..... On voit les amants vanter toujours leur cho...
Jamais leur passion n'y voit rien de ... blâmable
Et dans l'objet aimé tout le... aimable
Ils comptent les défauts ... des perfections
Et savent y donn... noms.
La pâle est aux j... blancheur comparable;
La noire à f... une brune adorable;
La maigr... de la taille et de la liberté;
La gra... dans son port, pleine de majesté;
La m... de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée;
La géante paraît une déesse aux yeux;
La naine un abrégé des merveilles des cieux;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur,
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrê...
...jusqu'aux défauts des personnes qu'il aim...

...IRCONSTANCE.

...e femme dépend bien moins d'el...
...ces ; et par malheur il s'en t...
... de si pressantes, qu'il n'y a p...
...urs aventures, elle n'a conn...
...ensuit que ce qu'on croit la de...
... bien souvent sa première pa...
— La vertu dépend bien so...
d'être honnête dans de pe...
longtemps aux sensations, ...
ment vertueuses, qui sont ...
pas jurer que tous les ...
dans la même innocenc...
fait connaître de dan...

— M. de La Roch...
toujours assez de ra...

...hommes sont à peu p...

aussi bien que leurs faiblesses, elles ne s'inquiéteraient pas plus de ceux-là qu'elles ne se souviennent de celles-ci.

DE VARENNE.

— Pourquoi voit-on aujourd'hui tant de jeunes filles qui, les cheveux au vent, ressemblent à des chats en colère? — C'est que la mode, cette souveraine des petites âmes, a tant d'empire sur les femmes, qu'elles préfèrent s'enlaidir plutôt que de manquer à ses lois. ADOLPHE RICARD.

CHOIX.

— Un jeune homme consultait Antisthène sur le choix d'une femme. — « Si vous la prenez belle, lui dit le philosophe, vous ne la posséderez point tout seul ; si elle est laide, vous vous en dégoûterez bientôt : faites donc qu'elle ne soit ni belle ni difforme, mais bonne et laborieuse. » A. R

— Une femme sensée ne devrait jamais prendre d'amant sans l'aveu de son cœur, ni de mari sans le consentement de sa raison. NINON DE L'ENCLOS.

— Il y a tout à craindre et à espérer de l'amour. Le point essentiel est de bien choisir l'objet de son attachement, auquel on cherche ordinairement à se conformer. Ce choix est de la dernière importance pour les femmes, dont le cœur est si naturellement incliné à l'amour, qu'elles aiment même avant de savoir qui aimer. BOUDIER DE VILLEMERT.

— En vain, pour mieux choisir, on fait mille façons :
Les meilleurs des maris ne sont jamais trop bons.
Sans qu'un semblable choix nous chagrine d'avance,
Il faut jeter les dés au hasard de la chance;
Et dire, en risquant tout : « Puisque enfin on le veut,
Dieu nous la donne bonne, et vienne ce qui peut. »

DESTOUCHE.

— Le choix d'une femme n'est qu'un coup de dés. Entre les mains d'un homme sage, il n'y a qu'une chance contre vingt. ROCHEBRUNE.

— ..... La femme est une marchandise
Qu'on doit prendre au hasard sans la faire priser,
Et qu'on ne peut jamais connaître qu'à l'user;
Il faut, sans tâtonner, brusquer le mariage,
Et s'exposer sur mer sans craindre le naufrage.
Qui tremble dès le port ne doit point s'embarquer;
Et, pour gagner beaucoup, il faut beaucoup risquer.

REGNARD.

— Une femme doit justifier devant le public le choix qu'a fait son mari, et le faire honorer lui-même de l'honneur qu'on rend à sa femme. J.-J. Rousseau.

— « Il est rare que les belles âmes ne s'accostent pas de leurs semblables, » a dit Shakspeare. Je ne suis point de cet avis. Les bons cœurs ne se rencontrent pas. Un honnête homme se trompera vingt fois dans le choix d'une femme, tandis que ce qu'il y a de plus aimable et de plus parfait dans le beau sexe deviendra la proie d'un hypocrite et d'un scélérat.
L'abbé Prevost.

— Cherchez un ami au-dessus de vous, mais une femme au-dessous, de peur d'épouser votre maître : celle qui entre dans une maison avec un grand nom, pense en être la première personne, et celle qui y apporte de grands biens croit avoir acheté le droit d'y commander. Mme de Rieux

— Cherchez une femme qui soit à votre gré, non pas au gré des autres. *Quærenda est oculis apta puella tuis.*

— Rien n'est plus difficile que le choix d'un bon mari, si ce n'est peut-être celui d'une bonne femme. J.-J. Rousseau.

— « Les amants aveuglés trouvent toujours dans les objets de leur passion des qualités qui n'y furent jamais, a dit Lucrèce. Molière a traduit ainsi cette pensée du poëte latin :

..... On voit les amants vanter toujours leur choix
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable.
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille et de la liberté;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée;
La géante paraît une déesse aux yeux;
La naine un abrégé des merveilles des cieux;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur,
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

— A certain âge, tous les hommes sont à peu près le même homme, toutes les femmes la même femme; toutes ces poupées

sortent de chez la même marchande de modes, et il n'y a guère d'autre choix à faire que ce qui tombe le plus commodément sous la main. J.-J. ROUSSEAU.

— Femmes! avant de prendre un amant, tâchez de savoir qui vous prenez, car il est des hommes qui donnent pour raison de leur mépris pour une femme, qu'ils l'ont eue. RIVAROL.

— Si une femme qui n'est pas insensible savait toutes les rigueurs secrètes que lui prépare l'amour, le choix d'un amant lui paraîtrait peut-être une chose aussi sérieuse que celui d'un mari. LINGRÉE.

— L'acte le plus important de la vie est le choix d'une femme. DROZ.

— Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sârons,
Choisissez une vierge éclose
Parmi les lis de vos vallons :
Enivrez-vous de son haleine,
Écartez ses tresses d'ébène,
Goûtez les fruits de sa beauté.
Vivez, aimez, c'est la sagesse :
Hors le plaisir et la tendresse
Tout est mensonge et vanité. LAMARTINE.

— Il ne faut choisir pour épouse que la femme qu'on choisirait pour ami, si elle était homme. J. JOUBERT.

— Les femmes, pour la plupart, ne nous aiment pas ; elles ne choisissent pas un homme parce qu'elles l'aiment, mais parce qu'il leur plaît d'être aimées par lui. Les femmes aiment assez l'amour de tout le monde, mais il y a bien peu de gens dont elles aiment la personne. ALPHONSE KARR.

- La première condition pour qu'un homme aime une femme, c'est qu'elle lui plaise; chez les femmes, il en faut une seconde, c'est que leur choix plaise aux autres. CH. ROMAINVILLE.

— Quand il s'agit de se marier, on est bien embarrassé de choisir ; le mariage a tant de chances contraires !... Ma foi, le meilleur est, je crois, de ne choisir point. FONTENELLE.

CHOSE.

— L'amour est une passion entrepreneuse de grandes choses. MONTAIGNE.

— Pour que l'amour produise de jolies choses, il faut que

celui qui le fait aime seulement pour aimer, sans songer d'abord s'il épousera ou s'il n'épousera pas. Mme DE SARTORY.

— Il n'y a que deux belles choses au monde, les femmes et les roses; et que deux bons morceaux, les femmes et les melons. MALHERBE.

— Un poëte que l'amour avait fort maltraité, nous a laissé cette mordante épigramme :

Pourquoi donc, sexe au teint de rose,
Quand la charité vous impose
La loi d'aimer votre prochain,
Voulez-vous me haïr sans cause,
Moi qui ne vous fis jamais rien?
Ah! sur l'honneur, ah! je vois bien
Qu'il faut vous faire quelque chose. A. R.

— Il y a trois choses que la plupart des femmes jettent par la fenêtre : leur temps, leur argent et leur santé.
Mme GEOFFRIN.

— En amour, le goût des meilleures choses change avant qu'elles aient changé. SAINT-ÉVREMONT.

— Trois choses meuvent puissamment les femmes : l'intérêt, le plaisir et la vanité. DIDEROT.

— Plus l'amour est grand, plus il est ingénieux à se faire de grands plaisirs aussi bien que de grandes douleurs : c'est une passion d'exagération qui grandit toutes choses. CERISIER.

CIRCONSTANCE.

— Une jolie femme dépend bien moins d'elle-même que des circonstances; et par malheur il s'en trouve tant de si peu prévues, de si pressantes, qu'il n'y a point à s'étonner si, après plusieurs aventures, elle n'a connu ni l'amour, ni son cœur. Il s'ensuit que ce qu'on croit la dernière fantaisie d'une femme, est bien souvent sa première passion. CRÉBILLON fils.

— La vertu dépend bien souvent des circonstances. On cesse d'être honnête dans de petites occasions, après avoir résisté longtemps aux sensations les plus fortes. Les femmes vraiment vertueuses, qui sont aimables et sollicitées, ne peuvent pas jurer que tous les moments de leur bel âge se passeront dans la même innocence. La sensibilité de notre cœur nous en fait connaître de dangereux dont on ne peut répondre.
Mme DE RIEUX.

— M. de La Rochefoucauld a écrit que nous n'avions pas toujours assez de raison pour employer toute notre force. Ma-

dame de Grignan dit, au contraire, que nous n'avons pas toujours assez de force pour employer toute notre raison. L'une ou l'autre maxime peut être regardée comme une vérité, selon les circonstances. Mme DE SÉVIGNÉ.

— Quelle est la femme qui peut se vanter de résister à l'émotion de ses sens et aux instances d'un homme qui lui plaît, réunies à l'occasion? La plus vertueuse est celle à qui, pour cesser de l'être, une de ces circonstances a manqué. MEILHAN.

COCHER.

— La mémoire des cochers est implacable. Si vous avez des assiduités auprès d'une femme mariée, évitez de vous faire conduire en voiture jusqu'à sa porte. AUG. VILLEMOT.

— La marquise de B... qui, dit-on, était fort entichée de sa noblesse, fut surprise un jour avec son cocher. Comme son mari lui reprochait en termes fort durs l'indignité de sa conduite : — Vous vous fâchez à tort, monsieur le marquis, lui dit-elle fort tranquillement, pour des gens comme nous un cocher n'est pas un homme. A. R.

CŒUR.

— Rien n'est moins en notre pouvoir que notre cœur, et loin de lui commander, nous sommes forcées de lui obéir.
HÉLOÏSE.

— Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas.
BOSSUET.

— En amour, le cœur est toujours superbe; il estime ce qui lui résiste, et se pique de vaincre ce qu'un autre n'a pas vaincu.
Mme DE SARTORY.

— Le cœur fait faire à une femme cent choses sans qu'elle s'en aperçoive; et j'ai remarqué dans plus d'une occasion, que telle qui croyait suivre sa tête, obéissait à son cœur. Cela posé, rien ne serait plus facile que de définir les femmes. La femme sage, par exemple, serait celle dont le cœur est muet ou n'en est point écouté ; la prude, celle qui fait semblant de ne pas écouter son cœur; la galante, celle à qui le cœur demande beaucoup et qui lui accorde trop; la voluptueuse, celle qui écoute son cœur avec complaisance; la courtisane, celle à qui son cœur demande à tout moment et qui ne lui refuse rien; la coquette, celle dont le cœur est muet ou n'est point écouté, mais qui fait espérer à tous les hommes qui l'approchent, que son cœur parlera quelque jour, et qu'elle pourra ne pas faire la sourde

oreille ; la femme tendre, enfin, est celle qui a aimé sans que son cœur parlât, ou dont le cœur n'a jamais parlé qu'en faveur du seul homme qu'elle aimait. DIDEROT.

— Les femmes qui ont des amants inconstants ont pour méthode de leur donner de la jalousie, ou de les quereller pour les forcer à revenir. Quelle erreur? le cœur ne se ralentit pour un objet que parce qu'il commence à être occupé d'un autre, ou qu'il est fatigué de celui qui le remplissait. Pourquoi, dès lors, regretter sa perte? On gagne les cœurs, mais on ne peut les retenir quand ils s'échappent. Mme DE RIEUX.

— Le cœur concilie les choses contraires et admet les incompatibles. LA BRUYÈRE.

— Le cœur d'une femme est un abîme dont personne ne connaît le fond. Mme RICCOBONI.

— Qu'on aille dire à une femme qu'on est un dieu épris de son mérite, elle n'en croira rien ; qu'on lui jure d'être fidèle, elle le croira. Pourquoi cette différence? C'est qu'il y a des exemples de l'un et qu'il n'y en pas de l'autre. Ce qui fait qu'on ne donne point dans l'erreur de prendre un homme pour un dieu, c'est que cette erreur-là n'est pas soutenue par le cœur. On ne croit pas qu'un amant soit une divinité, parce qu'on ne le souhaite pas ; on souhaite qu'il soit fidèle et on croit qu'il l'est. Le cœur est la source de toutes les erreurs dont nous avons besoin ; il ne nous refuse rien en matière d'amour. FONTENELLE.

— On ne se rend point raison des caprices du cœur.
Mlle DE FONTAINES.

— On ne conserve la paix du cœur que par le mépris de ce qui peut la troubler. J.-J. ROUSSEAU.

— Le tendre Amour cueillant un jour des fleurs,
Fut, par hasard, piqué par une abeille
Cachée au fond d'une rose vermeille.
Au même instant il s'en va tout en pleurs,
Dire à Vénus : — Ma mère, je me meurs ;
Je suis piqué d'une vipère ailée,
Qui, dans ces lieux, abeille est appelée :
Je n'en puis plus, je me meurs, je me meurs...
— Si d'une abeille, ô mon fils ! la piqûre,
Répond Vénus, vous fait tant de douleur,
Quelle douleur croyez-vous donc qu'endure
Un malheureux dont vous percez le cœur ?
REGNIER.

— Le cœur d'une femme galante est comme une rose dont

chaque amant emporte une feuille; il ne reste bientôt plus que l'épine au mari. SOPHIE ARNOULD.

— Il y a des redites pour l'oreille et pour l'esprit; il n'y en a point pour le cœur. CHAMPFORT.

— Le malheur des cœurs qui ont aimé est de ne rien trouver qui remplace l'amour. DUCLOS.

— Le cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime, et rien n'y peut suppléer, sitôt qu'on ne s'aime plus. J.-J. ROUSSEAU.

— On n'a reçu du ciel un cœur que pour aimer. BOILEAU.

— Le ciel, entre les cœurs, par un secret pouvoir
Sème l'intelligence avant que de se voir;
Il prépare si bien l'amant et la maîtresse
Que leur âme, au seul nom, s'émeut et s'intéresse :
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment;
Ce que l'on s'entredit persuade aisément;
Et sans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles,
La foi semble courir au-devant des paroles!
La langue en peu de mots en explique beaucoup;
Les yeux, plus éloquents, font tout voir tout d'un coup;
Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.
P. CORNEILLE.

— On ne raisonne pas avec son cœur : on le brise ou on lui cède. P. ROCHPÈDRE.

—..... On n'aime pas par un commandement:
Prière, ordre, conseils, n'y peuvent rien; personne
Ne sait pourquoi le cœur se refuse ou se donne,
Et qui voudrait aimer, contre son bon plaisir
Ne pourrait point vraiment jamais y réussir. PONSARD.

— Le cœur d'une femme ne vieillit point, et quand il cesse d'aimer, c'est qu'il a cessé de battre. P. ROCHPÈDRE.

LE COEUR.

Le cœur est tout, disent les femmes.
Sans le cœur point d'amour, sans lui point de bonheur :
Le cœur seul est vaincu, le cœur seul est vainqueur.
Mais qu'est-ce qu'entendent ces dames,
En nous parlant toujours du cœur?
En y pensant beaucoup, je me suis mis en tête,
Que du sens littéral elles font peu de cas,
Et qu'on est convenu de prendre un mot honnête,
Au lieu d'un mot qui ne l'est pas.

Sur le lien des cœurs en vain Platon raisonne,
Platon se perd tout seul et n'égare personne ;
Raisonner sur l'amour, c'est perdre la raison ;
Et dans cet art charmant, la meilleure leçon,
C'est la nature qui la donne.
A bon droit nous la bénissons.
Pour nous avoir formé des cœurs de deux façons.
Car que deviendraient les familles,
Si les cœurs des jeunes garçons
Étaient faits comme ceux des filles ?
Avec variété nature les moula,
Afin que tout le monde en trouvât à sa guise ;
Prince, manant, abbé, nonne, reine, marquise,
Celui qui dit *Sanctus*, celui qui crie *Allah!*
Le bonze, le rabbin, le carme, la sœur grise,
Tous reçurent un cœur : aucun ne s'en tint là.
C'est peu d'avoir chacun le nôtre ;
Nous en cherchons partout un autre.
Nature, en fait de cœurs, se prête à tous les goûts ;
J'en ai vu de toutes les formes,
Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes ;
Mesdames et Messieurs, comment les voulez-vous ?
On fait partout d'un cœur tout ce qu'on en veut faire,
On le prend, on le donne, on l'achète, on le vend ;
Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se resserre,
C'est un merveilleux instrument ;
J'en jouais bien dans ma jeunesse ;
Moins bien pourtant que ma maîtresse.
O vous! qui cherchez le bonheur,
Sachez tirer parti d'un cœur.
Un cœur est bon à tout, partout on s'en amuse ;
Mais, à ce joli petit jeu,
Au bout de quelque temps il s'use,
Et chacune et chacun finissent en tout lieu,
Par en avoir trop ou trop peu.
Ainsi, comme un franc hérétique,
Je médisais du dieu de la terre et du ciel ;
En amour, j'étais tout physique ;
C'est bien un point essentiel,
Mais ce n'est pas le point unique,
Il est mille façons d'aimer ;
Et ce qui prouve mon système,
C'est que la bergère que j'aime
En a mille de me charmer :

Si de ces mille, ma bergère,
Par un mouvement généreux,
M'en cédait une pour lui plaire,
Nous y gagnerions tous les deux. BOUFFLERS.

— Le cœur qui n'aima point fut le premier athée. MERCIER.

— Le cœur des femmes est à la merci de leurs yeux et de leurs oreilles. SYLVAIN MARÉCHAL.

— Les cœurs qui ont le plus aimé sont ceux qui ont été peu ou mal aimés. Ce n'est pas au confident de la loi que sont réservées les délices de la terre promise. CHARLES NODIER.

— On va au cœur des femmes par toutes sortes de chemins; trouver celui qui y mène juste, voilà le difficile : les uns le cherchent, d'autres plus hardis le frayent. SAINT-PROSPER.

— Je compare le cœur des femmes à ces boîtes à surprises qu'on achète aux marchands de joujoux, et desquelles s'échappent, aussitôt qu'on les ouvre, des diables de toutes les espèces et de toutes les formes. ALEXANDRE DUMAS.

— Le cœur d'une honnête femme est un salon dans lequel il n'est permis de pénétrer qu'après avoir fait antichambre. COMMERSON.

— Mobile comme l'onde, a dit Shakspeare, en parlant du cœur de la femme; on pourrait ajouter profond et impénétrable comme la mer. L'amour seul, qui pourrait en pénétrer tous les mystères, s'éteint toujours trop tôt, soit d'un côté, soit de l'autre. XAVIER EYMA.

— Le cœur n'a rien à faire en amour; je le mets au même rang que le calepin d'une jeune mariée. — Le calepin est le mémento des pas qu'on a dansés, et le cœur est le registre des faux pas qu'on a faits. NESTOR ROQUEPLAN.

— Le cœur d'une femme est une partie des cieux; mais aussi, comme le firmament, il change nuit et jour. BYRON.

— En amour, les cœurs justes sont les premiers vaincus. SÉNANCOURT.

— Le cœur est comme ces sortes d'arbres qui ne donnent leur baume pour les blessures des hommes que lorsque le fer les a blessés eux-mêmes. CHATEAUBRIAND.

— C'est en vain de l'amour que nos cœurs se défendent :
L'amour est l'océan où tous les cœurs se rendent.

— Le cœur d'une femme aimante est un sanctuaire d'or où règne souvent une idole d'argile. PAULIN LIMAYRAC.

— Le cœur d'une femme mariée est un immeuble grevé d'hypothèques. COMMERSON.

— Une jeune femme jouait au billard ; elle manqua de toucher, et se plaignit de sa maladresse. — Madame, lui dit son partenaire, c'est qu'une bille n'est pas un cœur! A. R.

— Le cœur des femmes est un délicieux Eldorado, où l'on croit, lorsqu'on y entre, que toutes les pierres sont des diamants; mais on sait, lorsqu'on en sort, que ces diamants ne sont que des cailloux. ALEXANDRE DUMAS.

— Les cœurs des jolis femmes, comme les bonbons du nouvel an, sont enveloppés d'énigmes. J. PETIT-SENN.

— Rage de cœur fait passer le mal de dents. PROVERBE.

COLÈRE.

— En amour, la colère est toujours menteuse.

PUBLIUS SYRUS.

— Les femmes sont plus colères que les hommes. Les âmes les plus faibles sont les plus sujettes à l'emportement ; elles y cèdent en proportion de leur faiblesse. PLUTARQUE.

— La colère d'une femme est le plus grand mal dont on puisse menacer ses ennemis. CHILLON.

— Un homme sage ne craint pas la colère d'une femme. Un plus sage ne la provoque point. Ce serait donner de gaieté de cœur l'alerte aux ruches, en faire sortir les abeilles, et mériter d'en être piqué. ADRIEN DUPUY.

— Les colères des amants sont comme les orages d'été, qui ne font que rendre la campagne plus verte et plus belle.

Mme NECKER.

— Un mari qui croyait très sincèrement à la fidélité de sa femme, se mit fort en colère, un soir, parce qu'elle s'était permis de dîner sans lui. Comme toute faute exige un châtiment, l'époux grondeur reçut, à quelques jours de là, un petit billet ainsi conçu :

La faim pressait ta femme; elle a dîné sans toi ;
Dumont, je ne vois pas de quoi
Gronder comme tu fais, et chanter tant de gloses.
Dîner sans son époux, est-ce un si grand péché ?
Ta femme a fait sans toi de plus étranges choses
Dont tu ne t'es pas tant fâché. A. R.

COMBAT.

— En amour, c'est être vaincue que de combattre, et le cœur a cédé du moment qu'il s'est défendu.

— Une femme d'honneur peut avouer sans honte
Ces surprises des sens que la raison surmonte;
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu;
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.
CORNEILLE.

— Le genre humain est divisé en deux factions : les hommes font la guerre offensive ; les femmes ne doivent faire que la guerre défensive. L'amour exalte, agace les deux partis : on en vient aux mains; il se jette dans la mêlée en secouant son flambeau : mais, bien différent des autres combats, celui-ci, loin de détruire les combattants, ne sert qu'à les multiplier.
SYLVAIN MARÉCHAL.

COMMENCEMENT.

— L'amour commence par l'amour, et l'on ne saurait passer de la plus forte amitié qu'à un amour faible. LA BRUYÈRE.

— Lorsqu'on commence d'aimer on ne fait que commencer de vivre. Mlle DE SCUDÉRY.

— « Eh bien! finissez-vous, Clitandre :
Votre ardeur ne peut se comprendre,
Ne point finir c'est me lasser... »
— « Vous êtes injuste, Clarisse;
Si vous voulez que je finisse,
Permettez-moi de commencer. »

En fait d'amour, toute l'importance est dans les commencements. Le monde sait bien que celui qui fait un pas en fera davantage ; il ne s'agit donc que de bien faire le premier pas.
FONTENELLE.

— Il est difficile qu'une femme qui a senti les douceurs d'une passion dans son commencement, ne souhaite pas de rappeler ce commencement aussi souvent qu'il lui est possible. Le plaisir de faire une nouvelle conquête flatte son amour-propre, celui du changement ranime ses désirs et leur donne une nouvelle force. Les femmes, d'ailleurs, aiment beaucoup mieux inspirer de l'amour qu'en prendre; et, pour la plupart, elles se donnent un amant, moins parce qu'elles le trouvent aimable, que pour prouver qu'elles le sont. D'ARGENS.

— Il serait à souhaiter que l'on vécût ensemble, après bien bien des années, comme on y vit les premiers mois. Cette politesse et les attentions qu'on a dans les commencements d'une liaison, font aimer le changement; et les négligences et le défaut d'honnêteté qui suivent, nous portent trop souvent à en-

visager dans les nouvelles connaissances de nouvelles douceurs.
Mme DE RIEUX.

— En amour, il n'y a que les commencements qui soient charmants. Je ne m'étonne pas qu'on trouve du plaisir à recommencer souvent. Le prince de LIGNE.

— L'amour commence toujours trop beau pour pouvoir jamais bien finir. CASIMIR DAUMAS.

COMMERCE.

— Le commerce le plus lucratif a toujours été de vendre du plaisir, du bonheur ou de l'espérance; c'est celui des auteurs, des femmes, des prêtres et des rois. Mme ROLAND.

— C'est un beau triomphe, et la marque d'une préférence bien flatteuse, que d'être aimé d'une femme de comptoir... lorsqu'on est aimé seul. Celles qui sont aimables pour tout le monde, n'obligent personne. Pour engager à la reconnaissance, il faut que le bienfait soit particulier. Mme DE RIEUX.

— Le comptoir est une place d'une dangereuse conséquence pour un mari, quand sa femme est belle, et qu'elle l'occupe. Les regards des curieux qui la contemplent donnent aux siens une hardiesse qui des yeux passe dans les discours, et du discours dans les actions. Une femme qui s'accoutume à regarder ceux qui la regardent, répond aisément à ceux qui lui parlent, et quand elle en arrive là, c'est rarement sans danger pour sa vertu. MARIVAUX.

COMPARAISON.

— Lorsque l'ivresse de l'amour est passée, on rit souvent des comparaisons qu'elle nous a fait faire. NINON DE LENCLOS.

— Louer une femme par comparaison, c'est une façon infaillible de lui tourner la tête; cela flatte sa jalousie et sa vanité. VOISENON.

— Lorsqu'une femme se montre, elle ne doit jamais paraître qu'avec des gens qui ne la déparent point. Une belle chose perd de son prix, quand elle entre en comparaison avec une plus belle. Mme DE RIEUX.

COMPLAISANCE.

— S'il tombe un peu de poussière sur le sein de votre maîtresse, secouez sa robe d'une main légère; secouez-la même quand il n'y aurait point de poussière. Pour un amant, tout doit être une occasion de se rendre officieux : de petites complaisances captivent des cœurs légers. OVIDE.

— Les petites choses faites à propos font quelquefois acquérir une grande estime parmi les femmes. Mlle DE SCUDÉRY.

— Tant qu'un amant n'est point aimé, je crois volontiers qu'il est complaisant ; mais dès qu'il est assuré de l'affection de sa maîtresse, il veut plus souvent faire sa volonté, que celle de la personne qu'il aime. Mme DE SARTORY.

— Montaigne raconte l'anecdote suivante à propos de la complaisance de certains maris : Phaulus l'Argien offrit la sienne au roi Philippe par ambition ; tout ainsi que, par civilité, ce Galba, qui avait donné à souper à Mécénas, voyant que sa femme et lui commençaient à comploter d'œillades et de signes, se laissa couler sur son coussin, représentant un homme aggravé de sommeil, pour faire épaule à leurs amours. Ce qu'il avoua d'assez bonne grâce, car, sur ce point, un valet ayant pris la hardiesse de porter la main sur des vases qui étaient sur la table, il lui cria tout franchement : « Comment ! coquin ! ne vois-tu pas que je ne dors que pour Mécénas ? »

COMPLIMENT.

— Les femmes bien élevées ne se servent jamais, à l'égard des autres femmes, de phrases mal sonnantes. Comme les sauvages, elles lancent des flèches élégantes, empennées de plumes de pourpre, d'azur et d'émeraudes, dont la pointe est empoisonnée.

Elles se servent de compliments vénéneux :

Une femme bien faite, c'est une femme qui a des marques de petite vérole, ou les cheveux rares et mal plantés, ou une bouche trop grande ; en un mot, *une femme bien faite* est une femme dont on nie la figure.

Une belle personne, c'est une femme qui n'est plus très jeune, qui a la taille un peu épaisse, qui manque d'élégance, et qui a une grosse gorge placée trop haut.

Si l'on veut pousser cette injure à sa dernière limite et la rendre l'équivalent de grosse femme commune, on dit : *Elle est d'une belle santé.* Mais cela ne se dit que rarement ; c'est un peu trop violent pour être tout à fait de bonne compagnie.

Une femme d'esprit, *une femme très aimable*, c'est une femme qui n'est ni jolie, ni bien faite.

Une bonne personne, cela veut dire laide et bête. *Une excellente personne* est un gros mot que je ne traduirai pas ici.

ALPHONSE KARR.

— Une jeune fille fort curieuse entendant un de nos poëtes parler de l'amour, lui dit avec ingénuité : — Mais où donc se

trouve-t-il cet amour dont j'entends prononcer si souvent le nom ? — Partout, Mademoiselle, lui répondit le poëte :

Amant de toute la nature,
Il bondit avec les troupeaux;
Avec les ruisseaux il murmure;
Il ramage avec les oiseaux;
Avec la simple violette
Il se cache sous le gazon :
C'est lui qu'attrape une fillette
Sous la forme d'un papillon.

C'est son haleine ravissante
Qu'on respire dans une fleur;
Il orne la rose naissante
De son éclat, de sa fraîcheur :
Mais de notre plus tendre hommage
Quand ce dieu veut s'assurer mieux,
Belle Hortense, il prend votre image,
Ou se place dans vos beaux yeux. A. R.

CONCORDE.

— Un bon mari doit vivre en bonne intelligence avec sa femme et se bien entendre avec elle pour les affaires domestiques. Dans le petit état de la famille, aussi bien que dans le grand état de la république, la concorde est absolument nécessaire. Par elle, dit Salluste, les plus petites choses deviennent grandes; et sans elle, les plus grandes deviennent à rien. *Concordia res parvæ crescunt; discordia maximæ dilabuntur.*
LA FERRIÈRE.

— Je mettrais plutôt toute l'Europe d'accord que deux femmes. LOUIS XIV.

— Ce qui fait que la plupart des époux vivent si rarement d'accord entre eux, c'est que les hommes se marient d'ordinaire pour faire une fin, tandis que les femmes ne songent, au contraire, qu'à faire un commencement. ADRIEN DUPUY.

CONCURRENCE.

— En amour, on ne remédie aux inconvénients de la concurrence qu'en tenant ses desseins secrets; le succès en est plus sûr, et le refus plus ignoré. Mme DE RIEUX.

— L'idée qu'un homme peut aller ailleurs lui donne beau-

coup de prix aux yeux de la plupart des femmes; les femmes aiment bien moins les hommes qu'elles ne haïssent les autres femmes. Combien de fois prend-on un amant uniquement pour l'enlever à une autre, — au risque de s'en trouver ensuite fort embarrassée! ALPHONSE KARR.

CONFESSION.

— Le capital pour une femme n'est pas d'avoir un directeur, mais de vivre si uniment qu'elle s'en puisse passer.

LA BRUYÈRE.

— Une femme qui n'a pas de confesseur pour l'absoudre de ses fautes, tâche d'en faire moins. La honte vaut mieux que le repentir : *Pudere quam pigere præstat.* ROCHEBRUNE.

— Après avoir mené très joyeusement la vie, la comtesse de Grolée, sœur du cardinal de Tencin, tomba dangereusement malade à l'âge de quatre-vingt-sept ans. La veille de sa mort, on lui fit sentir la nécessité de mettre ordre à sa conscience, et on amena, à cet effet, un ecclésiastique près de son lit. Tous ceux qui l'entouraient voulurent se retirer. — « Non, non, dit-elle, restez, mes amis; ma confession peut se faire tout haut et ne scandalisera personne... Mon père, ajouta-t-elle en s'adressant au prêtre, j'ai été jeune, j'ai été jolie, on me l'a dit, je l'ai cru, jugez du reste. » A. R.

Un chapelier venait purifier
Sa conscience aux pieds d'un Barnabite :
« Çà, mon ami, votre état? — Chapelier.
— Bon. Et quelle est la coulpe favorite?
— Voir la donzelle est mon cas familier.
— Souvent? — Assez. — Et quel est l'ordinaire?
Hem, tous les mois? — Ah! c'est trop peu, mon père.
— Tous les huit jours? — Je suis plus coutumier.
— De deux jours l'un? — Plus encore : j'ai beau faire
A tous moments le plus ferme propos...
— Quoi tous les jours? — Je suis un misérable.
— Soir et matin? — Justement, mon père. — Diable!
Mais dans quel temps faites-vous des chapeaux?

CHAMPFORT.

— Une jeune femme qui depuis six semaines avait pris pour confesseur l'abbé de Bernis, reçut un matin la visite de Fontenelle. Avertie par sa femme de chambre, elle se hâta de s'habiller pour recevoir l'illustre académicien, et lui dit avec une grâce charmante : — Vous voyez, Monsieur, qu'on se lève pour

vous. — Il est vrai, Madame, répondit le malin vieillard, mais vous vous couchez pour un autre. A. R.

CONFESSION DE ZULMÉ.

Qu'exigez-vous, belle Zulmé ?
Qui, moi, dans les replis de votre conscience,
Porter avec sévérité
Le flambeau de la pénitence !
Moi, confesseur de la beauté ?
D'un sage directeur ai-je donc l'apparence ?
En ai-je le maintien, le ton, la gravité ?
Ai-je surtout une oreille aguerrie
Contre les timides aveux
D'une pénitente jolie ?
Si vous m'allez conter d'une voix attendrie
Quelqu'un de ces péchés heureux
Qui font le charme de la vie,
Que deviendrai-je ? un démon tentateur
Dans les sens trop émus du nouveau directeur,
N'allumera-t-il point une flamme profane ?
Et n'envierai-je pas dans le fond de mon cœur,
Tous ces jolis forfaits qu'il faut que je condamne ?
Enfin, vous le voulez, je vais vous obéir :
Quoique novice en cette affaire.
Que ne ferais-je pas dans l'espoir de vous plaire ?
Recueillez-vous, ma sœur, le guichet va s'ouvrir.

Commençons. A L'ORGUEIL vous-êtes vous livrée ?
Moi, je le crois : quand on a vos attraits,
De tous les cœurs, quand on est adorée,
De cet encens qui brûle et ne s'éteint jamais
Sur les autels dont on est entourée,
Pourrait-on quelquefois n'être pas enivrée ?
Tout vous conduit vers ce piége trompeur,
Et le miroir qui répète vos charmes,
Et les tendres regards, et l'hommage flatteur
De mille amants qui vous rendent les armes,
Et vos talents, et cet air séducteur,
Et cette taille de déesse,
Et ces beaux yeux où la noblesse
Succède à la tendre langueur,
Et la langueur à la finesse.
Aussi, j'excuse en vous cette faiblesse ;
L'humilité ne sied qu'à la laideur.

Poursuivons. Êtes-vous encline à l'AVARICE?
Vous rougissez, vous avez bien raison;
C'est, ma sœur, un fort vilain vice,
Un vice pour lequel il n'est point de pardon.
Inutile dépositaire
De tous les trésors de l'amour,
N'en doutez pas, vous répondrez un jour
Du bien que vous auriez pu faire.
Rassurez-vous pourtant; non, il n'est point d'erreurs
Qu'un bon repentir ne répare.
Renoncez donc à vos rigueurs;
Soyez, pour gagner tous les cœurs,
Économe de vos faveurs,
Mais n'en soyez jamais avare.

Le péché des GOURMANDS, parlez-moi sans détour,
Est-il aussi le vôtre? Ah! ce serait dommage.
Ce dieu dont votre bouche est le charmant ouvrage,
Qui d'un corail si pur en orna le contour,
Se plut à la former pour un plus digne usage:
Elle est faite, Zulmé, pour le tendre langage.
Les soupirs, les aveux, les baisers de l'Amour.

Si quelquefois de la COLÈRE
Vous avez senti les accès,
Sans doute les efforts d'un amant téméraire,
De votre cœur avaient troublé la paix.
Zulmé, votre courroux n'était point légitime,
Épris de vos attraits, piqué de vos refus,
Son audace était-elle un crime?
Croyez-moi, ne vous fâchez plus
Contre une erreur si naturelle:
Les désirs qu'on sent naître en vous voyant si belle,
Nuisent bien au respect qu'exigent vos vertus.

Votre âme, j'en suis sûr, du poison de l'ENVIE
A toujours su se préserver;
Eh! qui pourrait vous inspirer
Un mouvement de jalousie?
Vous reste-t-il quelques vœux à former?
En talents, en appas, vous n'avez point d'égales.
D'un sentiment si bas peut-on vous soupçonner?
Il n'est fait que pour vos rivales.

Il est un péché moins affreux
Auquel, je l'avoûrai, je vous crois fort sujette;

Péché que plus d'une fillette
Entre deux draps, commet souvent seulette.....
Ne baissez point vos deux grands yeux;
Que rien n'alarme ici votre délicatesse;
Ce péché-là, Zulmé,..... ce n'est que la PARESSE.
Ne cherchez point à vous en corriger:
Et de l'amour, si le souffle léger,
Au point du jour, vous berce d'heureux songes,
Pour le bien de l'humanité,
Puissent de si riants mensonges
Vous inspirer du goût pour la réalité!

Enfin ma tâche est bientôt achevée;
De six péchés vous voilà confessée:
Il en reste un..... le plus charmant de tous.
De celui-là, s'il est sur la liste des vôtres,
Non-seulement je vous absous;
Mais, en faveur de ce péché si doux,
Je vous pardonne tous les autres. GINGUENÉ.

— Près d'une femme, le confesseur toujours plus fort que le mari, est toujours plus faible que l'amant. Tout-puissant dans les langueurs de l'oisiveté domestique, où il apporte quelque émotion et un élément de mystère qui plaît aux imaginations vives, son pouvoir s'éclipse en un clin d'œil le jour où les passions éclatent et où quelque chose de plus mystérieux et de plus émouvant que lui vient animer les heures et remplir la pensée. DANIEL STERN.

CONFIANCE.

— Celui qui se fie à une femme se fie à un voleur. HÉSIODE.

— Confie ta barque aux vents, ne confie pas ton cœur aux belles; car l'onde est moins perfide que la promesse d'une femme. QUINTUS CICÉRON.

— Il ne faut pas se fier à femme morte. PROVERBE.

— Comme les vieux galants sont naturellement plus discrets que les jeunes, ils gagnent plus facilement la confiance des femmes. Il en est de ces gens-là comme des vieux capitaines à qui une longue expérience a montré cent moyens de surprendre les places, que les jeunes officiers ne savent pas.
Mme DE SARTORY.

— En amour, donner sa confiance avant que de connaître, c'est jouer à se repentir après avoir connu. OXENSTIERN.

— L'homme qui sait dire à une femme des choses agréables,

d'un ton qui le soit aussi, obtient toujours la confiance de celle qui l'écoute, parce qu'elle ne peut douter de la bonne foi du flatteur sans déroger à l'idée qu'elle a de son propre mérite.

Mme D'ARCONVILLE.

— Un jeune homme que des chagrins d'amour tourmentaient beaucoup, vint un jour consulter le marquis de Pezay sur la conduite qu'il avait à tenir avec sa maîtresse : — Mon ami, lui dit le poëte :

Confie aux vents légers ta nacelle timide;
Aux femmes garde-toi de confier ton cœur.
Bien plus que l'élément liquide,
Le sexe est changeant et trompeur.
Nulle femme n'est bonne, et s'il s'en rencontre une
Qui soit faite d'autre façon,
Je ne sais vraiment pas par quel coup de fortune,
Ce qui ne valait rien a pu devenir bon. A. R.

— Les femmes font habituellement de la confiance le premier besoin de l'amitié. Mme DE STAEL.

— Une confiance hardie ne déplaît pas aux femmes. BYRON.

CONFIDENCE.

— Celui qui n'a jamais aimé ne saurait être confident utile et agréable; comme il ignore les plaisirs de l'amour, et qu'il ne connaît point ses peines, il ne peut partager les premiers ni consoler les dernières. Mme D'ARCONVILLE.

— L'ami le plus intime d'une femme est moins aimé que le confident de son amour. MEILHAN.

— Depuis que l'amour fait des heureux et des misérables, on n'a jamais pu se passer de confidents. On a tort, car dans une véritable passion, il ne faut point de tierce personne.

Mme DE SARTORY.

— Rien n'augmente l'amour et n'amollit le cœur comme la confidence. Mme DE MONTOLIEU.

— L'allégresse du cœur s'augmente à la répandre;
Et, goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait,
On n'en est pas content, si quelqu'un ne le sait.

MOLIÈRE.

— Il est si doux de parler de ce qu'on aime, qu'une des premières faveurs de l'amour est de pouvoir confier les peines secrètes dont il nous accable. TRESSAN.

— C'est presque toujours pour sauver de grandes confidences que les femmes en font de petites à leurs maris. ROCHEBRUNE.

— Ce qui unit les femmes entre elles est beaucoup moins l'effet de la sympathie que des confidences qu'elles se font réciproquement. ADRIEN DUPUY.

— La seule confidence, peut-être, qu'on puisse sans danger faire à la femme la plus discrète, c'est qu'on la trouve jolie. CHARLES LEMESLE.

— A quarante ans un homme a peu de chances pour plaire s'il s'adresse à la passion, cette large porte du cœur ouverte seulement à la jeunesse; mais les détours si multipliés de la vanité féminine lui offrent un accès non moins profitable, quoique plus modeste. Laissant aux amoureux de vingt ans les orageuses extravagances, il doit adopter un système de galanterie pénétrante, bien qu'en apparence tempérée, qui, pour aller au but par une marche oblique, n'en gagne pas moins de terrain, et surtout n'en perd jamais; il doit enfin procéder par insinuation, plutôt que par agression; et, aspirant au rôle d'amant, se résigner provisoirement à celui de confident, emploi subalterne en apparence, mais qui mène loin ceux qui savent habilement en exploiter les innombrables ressources. CHARLES DE BERNARD.

— Les seules confidences qui soient bien reçues entre femmes, sont celles qu'accompagnent la franchise de ce raisonnement : Ma chère amie, dans la guerre aussi absurde qu'implacable que nous font les préjugés mis en vogue par nos tyrans, servez-moi aujourd'hui, demain ce sera mon tour. STENDHAL.

CONNAISSANCE.

— Comme l'aurore précède le soleil, la connaissance doit précéder l'amour : ce que l'on fait à la hâte oblige souvent au repentir tout le reste de sa vie. « Je suis longtemps à peindre, mais aussi je peins pour longtemps, » disait Xeusis à ceux qui lui reprochaient d'être lent à terminer ses tableaux. On peut dire, pour une ferme affection, ce que ce grand artiste disait pour une peinture excellente. LE P. DU BOSC.

— Dans un engagement tel que le mariage, où la raison demande absolument qu'une femme cherche son bonheur autant du moins que celui d'autrui, c'est une témérité dangereuse, que de se jeter entre les bras d'un inconnu. L'abbé PREVOST.

— A quoi sert l'examen avant le mariage?
A rien. Ce n'est qu'après, qu'on se connaît à fond.
Las de se composer avec un soin extrême,
Le naturel caché prend alors le dessus;

Le masque tombe de lui-même,
Et malheureusement on ne le reprend plus. La Chaussée.

— Il faut s'appliquer à se bien connaître l'un l'autre avant de s'épouser; et c'est ce qui est bien rare. On cherche à se tromper mutuellement, on se compose, on ne se montre que par le beau côté. On ne se connaît bien que lorsqu'il n'est plus temps de se connaître; et le bandeau de l'amour tombe lorsqu'il devrait encore nous couvrir les yeux. Mais puisque d'ordinaire on n'a sur ce point aucun reproche à se faire de part et d'autre, l'unique parti qu'on doit prendre, est de se pardonner réciproquement et de se faire une vertu de la nécessité. S'attendre d'ailleurs à trouver dans sa femme toutes les qualités et tous les avantages, c'est s'attendre à ce qu'on ne trouvera jamais que dans les romans, ou dans ces jolis couplets qu'on a faits *sur le choix d'une femme* :

Si d'épouser je faisais la folie,
Et si j'étais le maître de mon choix,
Connais, Hymen, celle qui sous tes lois
Pourrait fixer le destin de ma vie.
Je la voudrais plus aimable que belle,
De la santé possédant les trésors,
Aux dons du cœur, aux agréments du corps
Joignant d'esprit quelque douce étincelle
Je la voudrais de dix-huit ans parée :
Cet âge heureux, si propre au sentiment,
Répand sur nous son aimable enjouement,
D'un sort flatteur présage la durée.
Je la voudrais simple dans sa parure,
Dans ses discours, ainsi que dans ses goûts :
Le vrai bonheur, les plaisirs les plus doux
Doivent à l'art bien moins qu'à la nature.
Je la voudrais riche sans opulence :
Trop de fortune inspire trop d'orgueil;
Mais pauvreté serait un autre écueil :
Pour être heureux il faut un peu d'aisance.
Je la voudrais qui n'eût pas d'autre envie,
D'autre désir que celui de m'aimer.
Si ce trésor, Hymen, peut se trouver
De l'épouser je ferai la folie. L'abbé Blanchard.

— Pour être aimé des femmes, il faut les laisser croire qu'on ne les connaît pas. Elles ne peuvent se persuader qu'un homme puisse les connaître et les aimer en même temps. Champfort.

— Se marier sans se connaître, c'est jeter son bonheur à croix ou pile. AUG. GUYARD.

— Il est difficile de dire si l'on connaît mieux les femmes, quand on les aime, que quand on ne les aime plus, si la chose est possible. MEILHAN.

— « Il importe peu que les amants s'aiment avant de se connaître, disait un jour M. de B..., mais les époux doivent nécessairement se connaître avant de s'aimer. » — Allons donc! dit Champfort, s'ils se connaissaient, la plupart ne se marieraient pas. A. R.

CONQUÊTE.

— Depuis la grande dame jusqu'à la plus humble fille, il n'y a point de femme qui ne soit contente d'elle-même lorsqu'elle a fait la conquête d'un galant homme. La plus laide ne l'est jamais à ses propres yeux ; elle trouve mille raisons pour justifier le choix de son amant, soit avec le secours, soit en dépit de son miroir. BLONDEL.

— Une femme qui n'aime rien, envie quelquefois à d'autres leurs conquêtes ; une femme qui aime, pardonne encore moins celles qui se font à ses dépens. ADRIEN DUPUY.

— C'est une conquête peu flatteuse pour un honnête homme que celle qui s'offre : la plus belle est, à mon sens, celle qui coûte, et la plus difficile à conserver, celle qui n'a rien coûté. Mme DE RIEUX.

— Les premières et les dernières conquêtes sont celles dont les femmes se savent le plus de gré. Quand on est jeune c'est quelque chose de plaire déjà, et c'est beaucoup de plaire encore quand on se trouve sur le retour. MARIVAUX.

— Il faut que les femmes le sachent bien : Les hommes ne goûtent dans le plaisir d'être aimés que celui de triompher de la personne qui les aime ; et les amants heureux ne sont heureux que parce qu'ils sont conquérants. FONTENELLE.

— Avec une jolie figure, de la fraîcheur et ses vingt ans, une femme, quelque sotte qu'elle soit, fait beaucoup de conquêtes et ne les garde pas. Avec de l'esprit, trente ans et peu de beauté, une femme en fait beaucoup moins, mais elles sont plus durables. ADRIEN DUPUY.

— La plupart des femmes qui font le sujet du triomphe des hommes ont le cœur froid, les sens tranquilles et la tête déréglée. Ce n'est pas la raison qui détermine leur choix ; ce n'est pas l'amour, ce n'est pas même le plaisir, c'est la folie qui leur échauffe l'imagination pour un homme qui devient successive-

ment l'objet, le complice, et la victime d'un caprice. Un amant leur plaît sans autre raison que de s'être présenté le premier, et il est bientôt quitté pour un second, qui n'a d'autre mérite que d'être venu le dernier. DUCLOS.

— Il suffit souvent d'être aimé d'une femme pour faire la conquête de plusieurs autres. ACHILLE POINCELOT.

CONSCIENCE.

— Une femme ne doit pas se contenter du témoignage de sa conscience, elle doit encore chercher celui du monde.

Saint JÉRÔME.

— La conscience est le plus éclairé des philosophes : on n'a pas besoin de savoir les offices de Cicéron pour être homme de bien; et la femme du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que c'est que l'honnêteté. J.-J. ROUSSEAU.

— Femme qui met la main à sa conscience ne peut plus dire du mal de sa voisine. PROVERBE.

CONSEIL.

— Il n'est point sûr de donner des conseils aux femmes ; et près d'elles, il vaut mieux faire l'office d'un violon que celui d'un prédicateur. Le P. DU BOSC.

— Fatigué des sollicitations que la princesse d'Auvergne lui adressait continuellement, le cardinal Dubois s'oublia jusqu'à lui dire un jour : « Au diable, Madame ! Je ne puis rien pour vous ; allez vous.... promener. » — Irritée de cet excès d'irrévérence, la princesse courut aussitôt se plaindre au Régent. — Eh ! eh ! Madame, lui répondit le prince en affectant le plus grand sérieux, ce coquin de cardinal est quelquefois de bon conseil.

A. R.

— Prenez, si bon vous semble, des conseils de l'amour, mais ne lui en donnez jamais. Ce petit dieu est souvent aussi sourd qu'il est aveugle. SYLVAIN MARÉCHAL.

— L'honnête homme qui aime les femmes se porterait volontiers à leur donner des conseils utiles, mais l'expérience ne tarde pas à lui apprendre que la plupart d'entre elles, au lieu de tendre les bras aux conseils, y tendent les griffes, et dès lors il devient réservé sur cet article. ROCHEBRUNE.

CONSEILS AUX FEMMES.

Jeunes beautés qu'amour enflamme,
Jeunes beautés écoutez-moi;

Craignez d'abandonner votre âme
Au dieu dont vous suivez la loi;
Source de joie et de tristesse,
C'est un ingrat, c'est un enfant;
Il faut user d'un peu d'adresse
Et l'enchaîner en lui cédant.

L'amour pour vous est une affaire;
L'amour pour l'homme est un plaisir;
S'il est jaloux par caractère,
Il est volage par désir:
Imitez-le, lorsqu'il s'envole:
Dès qu'il s'irrite, osez le fuir;
Quand de sa perte on se console
Il est très prompt à revenir.

Quelque transport qui vous agite,
Ne pardonnez qu'avec effort:
Un pardon accordé trop vite
Semble permettre un nouveau tort;
Que le mépris seul vous anime
Si l'on blesse encore votre cœur;
Un second outrage est un crime;
Un premier peut être une erreur.

Ne pleurez jamais un volage,
Ne cherchez point à l'outrager;
Ce n'est qu'en montrant du courage
Qu'une femme doit se venger.
Pourtant évitez le coupable,
Vos feux pourraient se rallumer:
On trouve toujours trop aimable
L'amant qu'on doit cesser d'aimer.

Vous même en notre humeur légère,
N'élevez point de vains débats:
Quand un objet cesse de plaire,
On lui croit des torts qu'il n'a pas.
Le repentir suit les coquettes,
Plus on change et moins on est bien:
Restez toujours comme vous êtes,
Aimez longtemps, ou n'aimez rien.

Souvent plus amoureux que tendre
Un amant choque innocemment;
Il voit vos pleurs sans les comprendre
Et blesse encor en s'excusant.

D'une fausse délicatesse
N'allez point alors vous armer;
Croyez qu'un peu de maladresse
N'empêche pas de bien aimer.

Quand du temps la faux redoutable
Viendra moissonner vos attraits,
Qu'un esprit toujours plus aimable
Fasse oublier un teint moins frais :
On attire par la figure,
Mais on conserve par l'esprit;
Et l'esprit est une parure
Que jamais le temps ne flétrit.

Si la vieillesse enfin vous glace
Sachez renoncer aux amours;
Que l'amitié prenant leur place,
Embellisse vos derniers jours.
Un vieux et paisible ménage
Connaît encor quelques douceurs;
L'hiver a des jours sans nuage,
Et sous la neige il est des fleurs. Mme DE SALM.

CONSÉQUENCE.

— « *Un homme sans conséquence.* » C'est un homme auquel on fait faire pour rien tout ce qu'un autre ne ferait que pour tout. Mais il est bon de dire aux femmes, s'il en est quelqu'une qui ne le sache pas, qu'il n'y a pas d'homme qui soit à ses propres yeux « *Un homme sans conséquence.* » Cet homme espère parfaitement être payé, croit être payé, et se trouve indignement volé quand son espérance est trompée. ALPH. KARR.

CONSIDÉRATION.

— La nature a dit à la femme : Sois belle si tu peux, sage si tu veux; mais sois considérée, il le faut. BEAUMARCHAIS.

— La considération pour les femmes est la mesure des progrès d'une nation dans la vie sociale. GRÉGOIRE.

— Partout où les femmes sont considérées, les hommes sont libres et vertueux. CABANIS.

CONSOLATION.

— Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus et se console ; une femme fait moins de bruit quand elle es quittée, et demeure longtemps inconsolable. LA BRUYÈRE.

— Entreprendre, dans les chagrins de cœur, de consoler celui qui veut être inconsolable, c'est lui disputer la seule consolation qui lui reste. ROCHEBRUNE.

— Ce qui doit consoler un mari d'être trompé par sa femme, c'est qu'il reste toujours propriétaire d'un bien-fonds dont les autres n'ont que l'usufruit. SOPHIE ARNOULD.

— Un jeune homme se désolait, devant Voltaire, de ne trouver, dans celle qu'il aimait, qu'un cœur inflexible : — Mon ami, lui dit le poëte :

Si la maîtresse objet de votre hommage,
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux esclavage;
On trouve assez de quoi se consoler. A. R.

— Madame d'Houdetot se trouvant un soir chez M. de Luxembourg, fut priée d'improviser quelques rimes sur le mot consoler. Cette dame se rendit à cette invitation, et bientôt après elle lut ces jolis vers, qui furent accueillis par d'unanimes applaudissements :

Jeune, j'aimai ; ce temps de mon bel âge,
Ce temps si court, l'amour seul le remplit ;
Quand j'atteignis la saison d'être sage,
Encor j'aimai ; la raison me le dit.
Me voici vieille, et le plaisir s'envole ;
Mais le bonheur ne me quitte aujourd'hui,
Car j'aime encore, et l'amour me console :
Rien n'aurait pu me consoler de lui. A. R.

— Pour les consoler des chagrins d'amour, les hommes ont de plus que les femmes l'action et la pensée qui viennent distraire leur cœur et l'occuper. Mais les femmes, malgré cela, sont encore les mieux partagées ; pour se consoler de l'amour, il leur reste toujours l'amour. BEAUMANOIR.

CONSTANCE.

— La constance en amour est une enclume qui s'endurcit plus elle est battue. DÉMOSTHÈNES.

— La constance est la chimère de l'amour.
VAUVENARGUES.

— On doit tout craindre de l'inégalité des femmes : ce n'est ni le mérite qu'elles reconnaissent en nous, ni les assiduités qu'on leur rend, ni l'amour que l'on a pour elles, ni l'indifférence que l'on témoigne à celles qui pourraient leur donner de l'ombrage, qui décident de leur constance : c'est le défaut des occasions où elles sont sujettes à nous trahir. Une femme, pour être égale dans son choix, a besoin de ne voir que la personne qu'elle aime. SAINT-ÉVREMONT

— Les Français ne se piquent guère de constance. Ils croient qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de soutenir qu'on se portera toujours bien, ou qu'on sera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils supposent qu'elle, de son côté, leur promet d'être toujours aimable; et, si elle manque à sa parole, ils ne se croient plus engagés à la leur.

MONTESQUIEU.

— On peut assez compter sur la constance des femmes quand on n'exige pas d'elles-même l'apparence de la fidélité.

DUCLOS.

— Un poëte qui partageait cette opinion, a dit à ce sujet :

L'on ne trouva jamais une femme constante,
Et s'il y en a une, il y en a cinquante
Qui mille fois le jour changent volagement.
Il y a plus au vent qu'aux femmes d'assurance;
Les femmes de tout temps adorent l'inconstance;
Malheureux est celui qui aime constamment. A. R.

— Dans l'amour, si l'inconstance donne des plaisirs, la constance seule donne le bonheur. L'abbé TRUBLET.

— La constance n'est pas un plaisir si vif qu'il puisse tenir lieu de tous ceux qu'il empêche de prendre. On peut quelquefois se dispenser d'aimer un mari; mais un amant!!! cela devient grave. CRÉBILLON fils.

— Les femmes n'aiment pas ce qui nuit à leurs plaisirs, et la constance y nuit. Mme DE RIEUX.

— Dans un joyeux souper que plusieurs épicuriens de nos théâtres se partageaient *au banquet d'Anacréon*, un des convives s'avisa fort mal à propos de faire un pompeux éloge de la constance dans les relations d'amour. — A quoi diable pensez-vous donc, mon cher, de nous débiter de pareilles sornettes? fit un chansonnier des plus experts, en interrompant brusquement l'ennuyeux moraliste; les femmes elles-mêmes ne voudraient pas de ce que vous nous prêchez. Le sexe, ajouta-t-il :

Le sexe enfin s'éclaire,
Il permet de changer;
On peut être léger
Sans risquer de déplaire.
Les tendres feux
Sont ennuyeux
Quand ils sont trop fidèles.
La constance est de mauvais ton,
Et les dames trouvent fort bon
Que l'on change comme elles.

Il n'est si douce chaîne
Qui ne blesse à la fin ;
Ce qui plaît au matin,
Souvent le soir nous gêne.
Sans liberté,
La volupté
N'est bientôt qu'une peine.
Que parmi nous tout soit commun :
Plus de tyran, plus d'importun,
Et que chacune et que chacun
En aime une douzaine.

Tous les convives applaudirent à cette spirituelle protestation, et le malencontreux orateur, terrifié par l'éloquence de son redoutable adversaire, fut le premier à s'avouer battu.

A. R.

— La véritable constance en amour est celle qui tient contre le temps, l'indifférence et les faveurs : ces dernières ont plus enterré d'amours que les deux autres. ROCHEBRUNE.

— On croit les hommes plus constants dans un âge avancé que dans la jeunesse, mais cette constance n'est qu'extérieure. Dans la vieillesse on anticipe les besoins par la crainte, on les sent par la privation; on jouit avec inquiétude, et l'on craint de laisser échapper ce qu'on n'est pas sûr de retrouver. Dans la jeunesse, on ne soupçonne guère les besoins par prévoyance, on ne sent que les désirs; ils s'éteignent par la jouissance, et renaissent bientôt. La jeunesse désire ardemment, jouit avec confiance, se dégoûte promptement et quitte sans crainte, parce qu'elle remplace avec facilité. Voilà le secret de la légèreté d'un âge, et de la constance de l'autre. DUCLOS.

— Plus de penchant à la fidélité qu'à la constance, telles sont les femmes. Il est rare, en effet, qu'elles ne soient pas sensibles à de nouveaux hommages Elles ressemblent presque

toutes à la maîtresse d'Asclépiade, qui disait : Aimez-moi, mais ne vous affligez pas qu'un autre me possède. BEAUCHÊNE.

— La femme la plus héroïquement constante veut bien n'être qu'à un seul, mais elle voudrait que tous les autres en mourussent de chagrin. ALPHONSE KARR.

— Un séducteur émérite, à qui l'on recommandait un peu plus de constance dans ses amours, répondit :

Voyez de ce ruisseau voisin
La source vagabonde!
Chaque fleur a dans ce jardin
Un tribut de son onde.
Si, pour quelques moments séduit,
Il ralentit sa fuite,
Le flot, pressé du flot qui suit,
Soudain le précipite.

Aujourd'hui Lisette a ma foi ;
Mais si je suis fidèle,
C'est au plaisir qui fait ma loi ;
C'est lui que j'aime en elle,
Dès demain, s'il paraît s'enfuir,
Adieu, je bats des ailes :
Le sage est constant au plaisir,
Mais point du tout aux belles. A. R.

— Les femmes comparent un homme constant en amour à un avare : tous deux ont des trésors dont ils ne savent pas faire usage. BLONDEL.

— Rien n'humilie les femmes comme les hommes qui se confient aveuglément à leur constance et à leur amour; toute passion dégagée de craintes est pour elles une insulte.
FRÉDÉRIC SOULIÉ.

— La Bruyère dit : « L'homme qui vit dans l'indifférence est celui qui n'a point encore vu l'objet qu'il doit aimer. » Cette réflexion conduit à penser que la femme qui se pique de constance est celle qui n'a point encore vu l'homme qui doit la rendre infidèle. CHARLES LEMESLE.

— La constance, en amour, c'est comme qui dirait une vive démangeaison, avec défense de gratter : dix fois sur douze, il arrive qu'on gratte. ALPHONSE KARR.

CONTENTEMENT.

— On est presque également difficile à contenter quand on a beaucoup d'amour et quand on n'en a guère. VAUVENARGUES.

— Rien n'est si difficile à contenter que ceux qui nous aiment trop, et ceux que nous n'aimons plus. Mme D'ARCONVILLE.

— L'amour est comme l'amour-propre ; il se contente de peu, et cependant il aspire à tout. ADRIEN DUPUY.

— Quand l'amour est bien fort rien ne peut l'arrêter :
Ses projets seulement vont à se contenter ;
Et, pourvu qu'il arrive au but qu'il se propose,
Il croit que tout le reste après est peu de chose.
MOLIÈRE.

— Une honnête femme doit être contente de son mari quand il ne la bat pas, ne la gronde pas, et ne la laisse manquer de rien. Mme DE BRISSAC.

CONTINENCE.

— La continence est, chez beaucoup d'Européens, la vertu par excellence ; en quoi je ne les comprends pas, ne sachant ce que c'est qu'une vertu dont il ne résulte rien. MONTESQUIEU.

— La continence est la vertu des eunuques. CABANIS.

— On a réduit les femmes à placer leur honneur dans une seule vertu ; mais il s'ensuit qu'elles seront dépravées quand elles auront manqué de continence, parce que l'on n'a plus rien à éviter lorsqu'on n'a plus rien à perdre. SÉNANCOURT.

CONTRADICTION.

— C'est réveiller la curiosité d'une femme que de lui défendre quelque chose. La défense excite et enflamme les désirs, qui sont pour l'ordinaire ardents pour les choses permises, mais insatiables pour les défendues. BLONDEL.

— « Voilà bien le caractère des femmes, s'écrie Térence, voulez-vous une chose, elles ne le veulent pas ; ne la voulez plus, elles la veulent : »

. . . . . . *Novi ingenium mulierum*
Nolunt ubi velis, ubi nolis cupiunt ultrò.

— Ce que mari défend femme le désire. PROVERBE.

— Tel est le cœur humain surtout celui des femmes :
Un penchant décidé fait naître dans leurs âmes,
Pour ce qu'on leur permet un dédain triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on leur défend.
LA CHAUSSÉE

Nil magis amant mulieres, quam quod non licet.
PUBLIUS SYRUS.

— La plupart des femmes, à ce que je crois, passent leur vie à dépouiller de ses fruits, mûrs ou verts, le vieil arbre dont Ève eut la primeur; et tel est l'attrait du fruit maudit, que les honnêtes femmes même ne peuvent se résigner à mourir sans y avoir donné un coup de dent. OCTAVE FEUILLET.

— Le lierre ne s'attache pas plus fortement à l'ormeau qu'une femme à l'amant sur lequel on la contrarie.

— Un amant heureux nous a laissé ce joli quatrain :

Iris s'est rendue à ma foi :
Qu'eût-elle fait pour sa défense?
Nous n'étions que nous trois; elle, l'Amour et moi;
Et l'Amour fut d'intelligence.

CONTRAINTE.

— La contrainte qu'on impose à l'amour, loin de l'affaiblir, ne sert souvent qu'à l'augmenter. Mme RICCOBONI.

Pour garder certaine toison
On a beau faire sentinelle;
C'est temps perdu lorsqu'une belle
Y sent grande démangeaison :
Un adroit et charmant Jason,
Avec l'aide de la donzelle,
Et maître expert en Cupidon,
Trompe facilement et taureaux et dragon.
La contrainte est l'écueil de la pudeur des filles :
Les surveillants, les verroux et les grilles,
Sont une faible digue à leur tempérament.
A douze ans aujourd'hui point d'Agnès ; à cet âge
Fillette nuit et jour s'applique uniquement
A trouver les moyens d'endormir finement
Les Argus de son pucelage.
Larmes de crocodile, yeux lascifs, doux langage,
Soupirs, souris flatteur, tout est mis en usage
Quand il s'agit d'attraper un amant. LA FONTAINE.

— La contrainte est la mère des désirs. S'opposer à ceux d'une femme, c'est donner aux ressorts de son imagination plus de force et plus d'élasticité. Telle qui aurait été sage par tempérament, devient coquette par contradiction. D'ARGENS.

CONTRASTE.

— Les contrastes forment plus de liaisons intimes que les rapports d'humeur. Mme DE GRAFFIGNY.

— L'amitié la plus forte vient de la ressemblance. L'amour le plus violent vient des contraires. Mme DE COULANGES.

— Une femme ne se décide guère à aimer que vers quarante ans. La femme qui veut aimer préfère toujours un homme qui n'est pas de sa classe. La volupté est dans le contraste.
NESTOR ROQUEPLAN.

CONTRAT.

— C'est une terrible affaire que de s'obliger d'aimer par contrat ! ! ! BUSSY-RABUTIN.

— En amour, un contrat est un formulaire nul et qui n'oblige à rien si le cœur n'y a signé. ADRIEN DUPUY.

— A quarante-trois ans, la marquise de F..... était encore très appétissante, et M. de V...., qui la trouvait fort de son goût, lui faisait la cour. Son stage durait déjà depuis quelque temps, lorsqu'un jour, pour piquer l'amour-propre de celle qu'il aimait, il s'imagina de lui dire en confidence que son mari courait la pretentaine avec une danseuse de l'Opéra. — En êtes-vous bien sûr, mon ami ? fit la dame en affectant l'incrédulité. — Vous en doutez, marquise ! mais il n'y a pas de jour que votre mari ne donne, en compagnie de cette drôlesse, des coups de canif dans le contrat. — Des coups de canif ! Oh ! s'il ne s'agit que de cela, monsieur, je n'ai rien à craindre. — Pourquoi donc, madame? fit M. de V..., qui ne s'expliquait pas cet excès d'indifférence. — Parce qu'autant qu'il m'en souvient, reprit en riant madame de F..., le canif du marquis est fermé depuis longtemps. A. R.

CONVERSATION.

— Il n'y a pas de conversation plus ennuyeuse que celle d'un amant qui n'a rien à désirer ni rien à craindre.
Mme DE SARTORY.

— On ne peut causer deux heures avec une femme que quand on lui dit toujours la même chose. STAEL.

— M'sieur le maire, v'la deux délinquants que j'vous amène. — Et qu'ont-ils fait, père Pichon, ces coquins-là ? — C'qu'ils ont fait, m'sieur l'maire, dam ! c'est pas facile à dire, tout de même, répond le garde champêtre en se grattant l'oreille;...

mais pisqu'y faut vous l'dire malgré tout, j'vous dirons que c'est deux scandaleux; j'les ont surpris tout à l'heure en conversation criminelle dans le champ de blé du père Lapoule. — En conversation criminelle! s'écrie en pleurant la jeune fille coupable, mais n'croyez pas ça, m'sieur l'maire; foi de Jeannette, j'vous jure qu'je n'disions rien. A. R.

— Lorsque vous causez d'amour avec une femme, effleurez, n'appuyez pas; elles veulent deviner plutôt qu'entendre, et comme l'a dit un homme aimable, leur imagination aime à se promener à l'ombre. J. JOUBERT.

— Enfermez neuf cents femmes ensemble pendant quarante-huit heures, placez-vous au milieu d'elles, et de quelque côté que vous portiez votre attention, vous les entendrez toutes parler de la seule chose qui les occupe sérieusement, vous les entendrez parler chiffons. ADOLPHE RICARD.

COQUETTERIE.

— Il n'y a rien de plus redoutable que la douceur et les tendresses d'une femme coquette. Craignez sa voix, ses yeux et ses mains; elle n'a rien de doux et d'aimable qui ne vous soit mortel. Ce qui n'est rien ailleurs, est dans elle une puissance dangereuse : il ne faut qu'un clin d'œil pour vous abattre, qu'un cheveu pour vous entraîner. La fuite même ne vous sert pas de beaucoup; si vous l'avez vue avant que de fuir, vous ne fuirez pas loin. SALOMON.

— Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire et sur l'opinion qu'elle a de sa beauté. Elle regarde le temps et les années comme quelque chose seulement qui ride et qui enlaidit les autres femmes : elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage. La même parure qui a autrefois embelli sa jeunesse défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de sa vieillesse. La mignardise et l'affectation l'accompagnent dans la douleur et dans la fièvre : elle meurt parée et en rubans de couleurs. LA BRUYÈRE.

— Quel âge a cette Iris dont on fait tant de bruit?
Me demandait Cliton naguère.
— Il faut, dis-je, vous satisfaire :
Elle a vingt ans le jour, et cinquante ans la nuit.
BRÉBEUF.

— La coquetterie est une comédie qui donne plus de peine à celle qui la joue, que l'amour lui-même; car rien ne doit plus coûter que de feindre ce qu'on ne sent pas. ADRIEN DUPUY.

— La coquetterie est un piége que la vanité des femmes tend à la nôtre. BRUIS.

— C'est le désir d'inspirer de l'amour sans en ressentir soi-même. Mme DE BRADI.

— C'est un mensonge continuel qui rend une femme honnête aussi méprisable et plus dangereuse que la courtisane qui ne ment jamais. PH. DE VARENNE.

— C'est le désir de plaire sans le besoin d'aimer. P. ROCHPÈDRE.

— C'est la vengeance de la faiblesse. DANIEL STERN.

— Plus les femmes ont perfectionné l'art de faire désirer, espérer, poursuivre ce qu'elles ont résolu de ne point accorder; plus les hommes ont multiplié les moyens d'en obtenir la possession : l'art d'inspirer des désirs qu'on ne veut point satisfaire a tout au plus produit l'art de feindre des sentiments qu'on n'a pas. DESMAHIS.

— La coquetterie vieillit : son instinct et ses ruses ressemblent à l'expérience. Mme DE GENLIS.

— Tout est coquetterie chez les femmes, et la plupart regrettent moins l'amant qu'elles n'ont plus, que la perte d'un homme de moins qui les aimait. ROCHEBRUNE.

— Les femmes peuvent moins surmonter leur coquetterie que leurs passions. LA ROCHEFOUCAULD.

— Une femme qui n'a qu'un galant croit n'être point coquette : celle qui a plusieurs galants croit n'être que coquette. LA BRUYÈRE.

— Les femmes ont un sentiment de coquetterie qui ne désempare jamais leur âme; il est violent dans les occasions d'éclat, quelquefois tranquille dans les indifférentes; mais toujours présent, toujours sur le qui-vive : c'est en un mot le mouvement perpétuel de leur âme, c'est le feu sacré qui ne s'éteint jamais; de sorte qu'une femme veut toujours plaire sans le vouloir par une réflexion expresse. La nature a mis ce sentiment chez elles à l'abri de la réflexion et de l'oubli : une femme qui n'est pas coquette, c'est une femme qui a cessé d'être. MARIVAUX.

— Les femmes sont coquettes par état. J.-J. ROUSSEAU.

— Les coquettes sont comme les chats qui se caressent à nous plutôt qu'ils ne nous caressent. RIVAROL.

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté
Faite pour lui d'une main immortelle,
Il l'aima fort; elle, de son côté,
(Dont bien nous prend) ne lui fut pas cruelle.

Cher Charleval, alors en vérité
Je crois qu'il fut une femme fidèle.
Mais comme quoi ne l'aurait-elle été?
Elle n'avait qu'un seul homme avec elle!

Or en cela nous nous trompons tous deux :
Car, bien qu'Adam fût jeune et vigoureux,
Bien fait de corps et d'esprit agréable,

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable
Que n'être femme et ne point coqueter. SARRAZIN.

— Les coquettes se font honneur d'être jalouses de leurs amants pour cacher qu'elles sont envieuses des autres femmes.
LA ROCHEFOUCAULD.

— Les coquettes sont les charlatans de l'amour, et je n'en connais point qui s'entendent mieux à débiter leur baume :

Au dedans ce n'est qu'artifice,
Et ce n'est que fard au dehors :
Otez-leur le fard et le vice,
Vous leur ôtez l'âme et le corps. SCARRON.

— Une coquette qui prend un amant est un souverain qui abdique. Mme DE COIGNY.

— Comme un faible enfant qu'elle protége, Chloé prend l'amour sur ses genoux, badine avec son arc, se joue avec ses traits, coupe l'extrémité de ses ailes, et lui lie les mains avec des fleurs; et déjà prise d'elle-même dans des liens qu'elle ne voit pas, se croit encore en liberté. Tandis qu'elle l'approche de son sein, qu'elle l'écoute, qu'elle lui sourit, qu'elle s'amuse également et de ceux qui s'en plaignent et de celles qui en ont peur, un charme involontaire la fait tout à coup le presser dans ses bras, et déjà l'amour est dans son cœur : elle n'ose encore s'avouer qu'elle aime, elle commence à penser qu'il est doux d'aimer. Tous ces amants qu'elle traîne en triomphe à sa suite, elle sent plus d'envie de les écarter qu'elle n'eut de plaisir à les attirer. Il en est un sur qui ses yeux se portent sans cesse, dont ils se détournent toujours. On dirait quelquefois qu'elle s'aperçoit à peine de sa présence, mais il n'a rien fait qu'elle n'ait vu. S'il parle, elle ne paraît point l'écouter; mais il n'a rien dit qu'elle n'ait entendu : lui parle-t-elle au contraire? sa voix devient plus timide, ses expressions sont plus animées. Va-t-elle au spectacle, est-il moins en vue? il est pourtant le premier qu'elle y voit, son nom est toujours le dernier qu'elle prononce. Si le sentiment de son cœur est en-

core ignoré, ce n'est plus que d'elle seule ; il a été dévoilé par tout ce qu'elle a fait pour le cacher ; il s'est irrité par tout ce qu'elle a fait pour l'éteindre : elle est triste, mais sa tristesse est un des charmes de l'amour. Elle cesse enfin d'être coquette à mesure qu'elle devient sensible, et semble n'avoir tendu perpétuellement des piéges que pour y tomber elle-même.

DESMAHIS.

— Une coquette est plus attentive aux hommages qu'on lui refuse qu'à ceux qu'on lui prodigue. ADRIEN DUPUY.

— Un aspic rendrait sa morsure plus venimeuse, s'il trempait son dard dans le cœur d'une coquette. ACHILLE POINCELOT.

— Une coquette n'a point de cœur, elle n'a que de la vanité. Ce sont des adorateurs qu'il lui faut, et non un amant.

JOACHIM DUFLOT.

— N'accorder rien et laisser tout espérer; causer sur le seuil de l'amour, mais la porte fermée ; voilà toute la science d'une coquette. CHARLES DE BERNARD.

— La coquette est dupe d'elle-même lorsqu'elle donne ce qu'elle a promis. P. ROCHPÈDRE.

— Une vieille coquette a tous les défauts d'une jeune, sans en avoir les agréments. ADRIEN DUPUY.

— Lorsque je vois une coquette sexagénaire découvrir aux yeux des hommes les débris de ce qui la faisait belle dans sa jeunesse, je songe involontairement à ces vieilles reliques dont l'antiquité nous inspire un si profond respect, qu'on n'ose, en les regardant, les toucher même du bout des doigts.

ADOLPHE RICARD.

— Une vieille coquette ne dit ni les années qu'elle a, ni les dents qu'elle n'a plus. J. PETIT-SENN.

— On ne se plaint de la coquetterie des femmes que quand elle est restée coquetterie. LOUIS DESNOYERS.

— La plus sûre des coquetteries, c'est l'innocence.

LAMARTINE.

CORNES.

— La femme a semence de cornes. SAINT CYPRIEN.

— *Coc..* vient du mot latin *coxis, coucou.* Le coucou est un oiseau qui, au rapport de Pline, dépose ses œufs dans le nid des autres oiseaux, ainsi que font certains hommes à l'égard des femmes de leurs amis. De *coxis, coucou,* nous avons fait *cocu, cocuage,* avec cette différence que nous avons appliqué l'injure à celui qui la reçoit et non à celui qui la fait. En bonne grammaire, le cocu est le galant, mais par un abus trop ordinaire des mots, en bon français c'est le mari. GIRARD.

— Depuis que la pauvre langue française a été dépouillée de ces mots crus et naïfs dont Molière se servait à l'aise et dont la société de Louis XIV ne s'effarouchait pas, on ne sait plus que dire pour exprimer les choses les plus ordinaires et les plus nécessaires à la vie sociale. Les maris trompés, par exemple, cette bonne et impérissable race dont la patience et l'aveuglement répandent dans les relations du monde tant d'agrément et de facilité, avaient jadis leur vrai nom, nom emprunté à un oiseau fameux, dont le chant mélancolique attriste les nuits de juin. Ce nom est rayé du dictionnaire usuel, et, pour désigner ces hommes à la fois si intéressants et si ridicules par leur malheur, on se sert de la locution plus que décolorée et abstraite de maris trompés. Sans compter que cette expression *trompés* manque d'exactitude, attendu que du train dont se mènent en France les affaires du mariage, chacun sait d'avance ce qui l'attend, et qu'il n'y a vraiment de trompés que ceux qui ne le sont pas. NESTOR ROQUEPLAN.

— Un vaudevilliste qui suspectait beaucoup la fidélité de sa maîtresse, se sépara d'elle, après lui avoir fait parvenir le billet que voici :

Les cornes sont abondantes;
Il n'est point de plus fertiles plantes;
Partout on en plante,
Et toujours on en plantera.
De peur que tu ne m'en plantes,
Petite inconstante,
Je te plante là. A. R.

— L'ombre plus naturellement ne suit le corps que cocuage suit les gens mariés. RABELAIS.

— Un propriétaire des environs de Montargis, qui habitait la capitale depuis plusieurs années, reçut un jour à sa table le fils d'un de ses fermiers. Au dessert, comme on était de bonne humeur, le rentier s'adressant au jeune campagnard, lui dit en riant, devant sa femme. — Eh bien ! Jaclot, y a-t-il toujours beaucoup de c.... dans notre pays? — Oh! pour ça oui, m'sieur, qu'y en a, mais... — Mais quoi? fit le propriétaire curieux. — Oh ! m'sieur, y en a pas tant c'pendant, que quand vous y étiez, répliqua le satané Jaclot. A. R.

— Molière disait aux hommes de son temps :

Si n'être point c... vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vrai moyen.

— Ce conseil, de nos jours, est encore bon à suivre. A. R.

— Un mari trompé se plaignait un jour devant madame Cornuel de la perfidie de sa Pénélope. — Ah! je la tuerai, cette coquine-là! s'écriait-il avec colère. — Ne faites donc pas la bête, mon cher, lui dit la spirituelle vieille femme; prenez votre mal en patience, et comme tant d'autres, habituez-vous à votre état. — Moi! jamais, jamais! reprit avec emportement le mari trompé. — Allons donc! fit la bonne dame, ce que tout le monde fait, vous le ferez. Les cornes, voyez-vous, mon ami, c'est comme les dents; quand ça pousse ça fait mal, mais une fois poussées on mange avec. A. R.

— Le cocuage n'est qu'un mal d'imagination; peu de gens en meurent, beaucoup en vivent. Santeuil.

— Pauvres gens, dites-moi qu'est-ce que cocuage?
Quel tort vous fait-il? Quel dommage?
Qu'est-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause?
Quand on l'ignore, ce n'est rien;
Quand on le sait, c'est peu de chose. La Fontaine.

— « Allons, Coc., à c'te niche! » disait un garçon boucher, en repoussant un gros chien qui l'importunait de ses caresses. — Mon doux Jésus! fit une dévote qui l'entendit, peut-on donner à un vilaine bête le nom de tant de chrétiens! A. R.

. . . . Ayant tout compensé,
Il vaut mieux être encor cocu que trépassé.
Quel mal cela fait-il? La jambe en devient-elle
Plus tortue après tout, et la taille moins belle?
Peste soit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage,
Aux choses que peut faire une femme volage!
Puisqu'on tient, à bon droit, tout crime personnel,
Que fait là notre honneur pour être criminel?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme!
Si nos femmes sans nous font un commerce infâme,
Il faut que tout le mal tombe sur notre dos!
Elles font la sottise, et nous sommes les sots!
C'est un vilain abus, et les gens de police
Nous devraient bien régler une telle injustice.
N'avons-nous pas assez des autres accidents
Qui nous viennent happer en dépit de nos dents?
Les querelles, procès, faim, soif et maladie,
Troublent-ils pas assez le repos de la vie,
Sans s'aller, de surcroît, aviser sottement

De se faire un chagrin qui n'a nul fondement?
Moquons-nous de cela, méprisons les alarmes,
Et mettons sous nos pieds les soupirs et les larmes.
Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort;
Mais pourquoi moi pleurer, puisque je n'ai point tort?
En tout cas, ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie.
Voir cajoler sa femme, et n'en témoigner rien,
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
N'allons donc point chercher à faire une querelle
Pour un affront qui n'est que pure bagatelle...
Un mal d'opinion ne touche que les sots. MOLIÈRE.

— Un financier, dont la femme était aussi jolie qu'elle était coquette, causant un jour avec Fontenelle, lui dit assez cavalièrement : — « En vérité, Monsieur, malgré toute votre science, je m'aperçois que vous ne savez rien. » — Pardonnez-moi, Monsieur, reprit très poliment l'illustre académicien, je sais que vous êtes coc.. A. R.

— Est-ce ici qu'habite Germance?
— Lequel? Monsieur, car ils sont deux.
— Celui dont la fortune immense...
— Ils sont très riches tous les deux.
— Je demande celui dont la haute stature...
— Ils ont près de six pieds tous deux.
— Celui qui toujours gronde et jure...
— Ils grondent et jurent tous deux.
— C'est celui dont la femme, aussi fraîche que rose...
— Ils ont femme jeune tous deux.
— C'est le c..., pour terminer la chose...
— Eh! Monsieur, ils le sont tous deux.

— M. de Roquencourt, dont la femme était très galante, couchait une fois par mois dans la chambre nuptiale pour prévenir les mauvais propos si madame devenait grosse, et s'en allait en disant à ses domestiques : Me voilà net, arrive qui plante. CHAMPFORT.

— L'autre jour, une fort belle personne se sentant en veine d'esprit et surtout en grand succès, se laissait aller à la verve des gens applaudis et mettait tout dehors, comme disent les marins. Il lui échappa, à propos de fidélité, de constance et de quelques autres vertus, certains menus propos tellement avancés et sataniques qu'un des assistants dit : — Jolie comme un ange, corrompue comme un démon!... Il me semble que le diable va se trahir et que certains de ses attributs soulèvent

déjà ses beaux cheveux. — Oh! non, répondit-elle, ces diables là ne les portent pas eux-mêmes. ALPHONSE KARR.

— Un c... des plus grands que l'on voie aujourd'hui,
(Car il l'est au-delà des bornes)
Voyant entrer un homme aussi c... que lui,
Mit la main sur sa tête, et lui montra les cornes :
L'autre, prompt à répondre : — « Allez, dit-il, sortez,
Vous qui de la pudeur faites si peu de compte ;
Dans un lieu de respect, n'avez-vous point de honte
De montrer ce que vous portez ? »

— La charge de marguillier de paroisse était jadis une fonction aussi honorable que recherchée. Un jour, le curé de Saint-Roch, croyant être agréable à M. de Boulogne, riche financier, et mari d'une des plus jolies femmes de la capitale, vint le prier d'accepter cette charge dans son église. Quoique la société fût très nombreuse, le curé n'en fit pas moins la demande. — Moi, marguillier! répondit en riant M. de Boulogne, j'aimerais autant être c... — Monsieur, répliqua gravement le curé, l'un n'empêche pas l'autre. A. R.

— Le plus sage de tous les maris n'est jamais assez sage pour ne point faire porter aux autres ce qu'il ne voudrait point porter lui-même. ADOLPHE RICARD.

— Lors de la grande exposition agricole de 1856, une jeune femme et son mari, nouvellement arrivés de leur province, se promenaient dans les Champs-Élysées, lorsqu'en passant devant le Palais de l'Industrie, ils virent une foule considérable qui se pressait aux portes pour y pénétrer. — Il y a donc une nouvelle exposition? demanda le mari, qui par parenthèse était fort laid. — Oui, lui répondit-on, c'est l'exposition des bêtes à cornes. — Pour Dieu! M. Frisotté, n'entrez pas là, s'écria la jeune femme en entendant la réponse qu'on venait de faire à son époux, n'entrez pas là, je vous en supplie, vous n'en sortiriez plus. — Pourquoi donc, ma bonne? fit l'époux saisi de frayeur. — Mais malheureux! lui répliqua sa femme, parce qu'en vous voyant à mon bras, on s'apercevrait tout de suite que vous devez faire partie de l'exposition. A. R.

— Un négociant qui comptait à peine cinq ans de ménage, disait un jour à sa jeune femme : — Croirais-tu, ma bonne, que ton mauvais sujet de cousin me soutenait hier qu'il n'y avait dans notre ville qu'un seul mari qui ne fût pas..... — Ma foi! fit la dame en riant... Mais qui diable ce peut-il être? ajouta-t-elle après un instant de silence. A. R.

— Si tous les cocus et leurs femmes qui les font, se tenaient

tous par la main, et qu'il s'en pût former un cercle, je crois qu'il serait assez bastant pour entourer et circuir la moitié de la terre. BRANTÔME.

CORPS.

— Un beau corps promet une belle âme. SOCRATE.

— La vertu semble plus belle dans un beau corps.

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus. VIRGILE.

— Plus le corps est faible, plus il commande; plus il est fort, plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des corps efféminés; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les satisfaire. J.-J. ROUSSEAU.

— Il n'est pas impossible de trouver un cœur constant dans un corps infidèle. STAHL.

— Les femmes sont étranges; elles ne se regardent comme engagées que par des concessions physiques. Au fait, elles ont peut-être raison, car leur corps, c'est leur âme.

JULES SANDEAU.

— Un colonel qui avait gagné ses épaulettes à la pointe de son épée, fit assembler un jour les fourriers de son régiment, et sans songer le moins du monde à jouer sur les mots, il leur dit : — Je vous ai fait appeler, messieurs, pour que vous ayez à me remettre, avant la revue des hommes absents que je dois passer à deux heures, l'état nominatif des tambours qui ont la peau crevée, et celui des officiers et des soldats qui ont leurs femmes dans le corps. A. R.

CORRECTION.

— Une bonne correction vaut mieux aux femmes qu'un collier de perles. SALOMON.

— Dans le mariage, la correction la plus efficace est toujours celle qui ressemble le moins à une correction. Les femmes sont de la nature du verre, qui se brise aisément; elles ont besoin de beaucoup d'indulgence; et lorsqu'elles viennent à faillir, une légère réprimande doit suffire pour un grand péché.

LA FERRIÈRE.

L'AMOUR FOUETTÉ.

— « Jupiter, prête-moi ta foudre,
S'écria Lycoris un jour;
Donne : que je réduise en poudre
Le temple où j'ai connu l'Amour.

Alcide, que ne suis-je armée
De ta massue ou de tes traits,
Pour venger la terre alarmée,
Et punir un dieu que je hais !

Médée, enseigne-moi l'usage
De tes plus noirs enchantements :
Formons pour lui quelque breuvage
Égal au poison des amants.

Ah ! si dans ma fureur extrême,
Je tenais ce monstre odieux.....
— « Me voici, lui dit l'Amour même,
Qui soudain parut à ses yeux.

Venge-toi, punis, si tu l'oses. »
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roses,
Pour corriger le jeune Amour.

On dit même que la bergère
Dans ses bras n'osait le presser :
Et frappant d'une main légère,
Craignait encor de le blesser. GENTIL-BERNARD.

— Corriger une femme, c'est vouloir blanchir une brique ; et, plus on la châtie, plus on la lie d'amour. LACLOS.

— Les femmes résistent souvent aux plus nobles procédés, et sont presque toujours subjuguées par le charme des plus mauvais traitements. TILLY.

— Les femmes sont comme les côtelettes, plus on les bat, plus elles sont tendres. CARLO BERTINAZZI.

— Battre ce qu'on aime est l'effet le plus naturel du sentiment de l'amour. Aimer et battre ne sont qu'une même chose, quand on aime bien. *Ira mistus abundat amor*, a dit Ovide. On ne bat jamais ce qu'on aime que pour le caresser ; et les coups que l'amour procure sont si délicieux à recevoir que plus une femme est élevée en dignité, moins elle permet qu'on l'en prive. Le duc de Buckingham, lors de son ambassade en France, disait à madame de Chevreuse, qu'il avait aimé trois reines, et qu'il avait été obligé de les gourmer toutes trois. GROSLEY.

— Ne frappez pas une femme, eût-elle fait cent fautes, pas même avec une fleur. PROVERBE INDIEN.

— L'homme qui met la main sur une femme, est un misérable qu'on flatterait en le traitant de lâche. TOBIN.

CORRUPTION.

— La femme est ce qu'il y a dans le monde de plus corrupteur et de plus corruptible. CONFUCIUS.

— Rien ne corrompt plus vite une jeune femme que de croire corrompus ceux qu'elle doit respecter. LACLOS.

— On corrompt la fille innocente avec des propos libres, et l'amour délicat séduit la femme galante : fruit nouveau pour l'une et l'autre. RIVAROL.

— L'amour qui corrompt souvent les corps purs, purifie quelquefois les cœurs corrompus. LATINA.

— Les femmes commencent à se corrompre par la coquetterie, l'oisiveté et le luxe; les hommes les achèvent par la galanterie. ROCHEBRUNE.

— Le cœur d'une femme se dessèche toujours en se corrompant. Mme DE GENLIS.

— Les femmes n'ont point de plus grands ennemis que les femmes. DUCLOS.

— Les femmes ont corrompu plus de femmes que les hommes n'en ont aimé. BALZAC.

CORSET.

— M. de Rochebrune se trouvant un soir dans le salon de la princesse de Vintimille, aperçut une jeune personne dont le corsage de moiré blanc était orné d'une rose artificielle. Le poëte, émerveillé de la beauté de l'aimable enfant, s'approcha d'elle et lui dit :

De la fleur qu'embellit ton sein,
J'admire l'élégant ouvrage;
C'est bien de la fleur du matin,
Lise, la plus parfaite image;
Et l'on dira, si par hasard,
On en reconnaît l'imposture :
Voici le chef-d'œuvre de l'art
Près de celui de la nature. A. R.

L'AGRAFE.

Méchante agrafe, toi qui serres la poitrine de ma maîtresse, toi qui retiens dans une prison obscure ce sein de neige, ces deux globes éclatants qui me brûlent de mille feux, cruelle agrafe, de grâce, cesse de voiler à mes yeux désolés ces trésors enchanteurs. Dis, quelle faute a-t-elle commise cette poi-

trine plus blanche que la neige? De quel crime est-il donc coupable, ce sein d'albâtre, pour mériter une prison? Regarde, vois quels efforts il fait pour en sortir; vois, comme en s'élevant vers toi, ces deux globes charmants implorent leur liberté. Allons, petite agrafe, aie pitié d'eux, je t'en supplie; rends-moi ma vie, mes richesses, tout ce que j'aime..... Tu ne me réponds pas, méchante; tu t'obstines à retenir prisonniers les appas de ma maîtresse; eh bien! Vénus elle-même va briser leurs fers. Oui, Cythérée, la déesse protectrice des amants, Cythérée va te forcer de livrer à mes mains caressantes, aux baisers de mes lèvres lascives ces trésors charmants de l'amour. En vain ta méchanceté jalouse me les dérobe, bientôt ils seront à moi. Vénus est toute-puissante, et Vénus est toujours avec ceux qui l'implorent..... Gardienne orgueilleuse du sein de ma maîtresse, méchante agrafe, ce que je t'ai prédit est arrivé : tu n'es plus; et maintenant, en punition de tes crimes, je te condamne à rester oubliée dans la fange.

THÉODORE DE BÈZE.

— Dans les bois de Paphos je cherchais un bouquet
De fleurs nouvellement écloses.
L'Amour m'appelle et me dit en secret :
— Pourquoi chercher si loin et des lis et des roses?
Dis à Zulmé de t'ouvrir son corset.

— Le jeune marquis de P..... qui n'a que treize ans, vint me voir hier matin. Quoique je fusse encore à ma toilette, je le fis entrer. Nous causâmes tout d'abord, mais bientôt, voyant qu'il me regardait avec beaucoup d'attention, je lui dis : — A quoi pensez-vous donc, mon petit ami? vous ne me dites plus rien. — C'est, madame, me répondit-il, que je faisais une remarque. — Et laquelle, monsieur? — Je crois, madame, reprit-il avec beaucoup d'assurance, que si vous aviez moins de gorge, elle serait admirable. — Ah! monsieur le marquis, lui dis-je en souriant de sa naïveté, c'est que vous avez les mains encore trop petites et les yeux trop grands. Mme DE RIEUX.

— Il y a des femmes qui *lassent* plus vite leurs amants que leurs corsets. COMMERSON.

— Les femmes qui n'ont point de gorge, trouvent toujours, comme le renard de la fable, que celles envers qui la nature s'est montrée plus généreuse, en ont de trop. Mais celles-ci se consolent aisément de ces envieuses critiques, en songeant que les hommes, juges suprêmes en cette matière, admirent et prisent beaucoup le superflu qu'on leur reproche.

ADOLPHE RICARD.

COUPABLE.

— Une femme peut être coupable pour tout le monde, excepté pour son amant. Adrien Dupuy.

— L'amour devient coupable du moment qu'il cesse d'être malheureux; il se purifie par les souffrances et les larmes; mais toujours cruel, il ne donne le bonheur qu'en portant atteinte à la vertu. Mme de Sartory.

— En amour, on n'est coupable que lorsque le crime est découvert :

L'amour est innocent quand l'amour est discret,
Et ce qu'on ne sait pas n'a jamais été fait. Destouches.

— Une femme coupable peut encore aimer la vertu, mais il ne lui est plus permis de la prêcher. Mme de Stael.

— Nulle créature humaine ne peut commander l'amour; et nul n'est coupable pour le ressentir ou pour le perdre.

George Sand.

COURAGE.

— Il n'y a point de passion qui nous excite plus à quelque chose de noble et de généreux qu'un honnête amour. L'amour a une chaleur qui sert de courage à ceux qui n'en ont point.

Saint-Evremond.

— En amour, le courage s'épuise à la longue. On cesse de combattre, parce qu'on ne se sent plus la force de vaincre; et l'on finit par céder dans des circonstances où deux mois auparavant on aurait aisément remporté la victoire.

Mme d'Arconville.

— Les femmes ont souvent assez de courage pour sacrifier leurs amours, mais rarement assez de force pour y renoncer.

Beauchêne.

— Une femme arrivée au terme de la jeunesse ne doit plus supposer qu'elle puisse avoir commerce avec les passions, fût-ce même pour les vaincre; on sent que sa force doit être dans le calme, et non dans le courage. Mme Guizot.

— La fermeté d'une femme qui résiste à son amour, est certainement la chose la plus admirable qui puisse exister sur la terre. Toutes les autres marques possibles de courage sont des bagatelles auprès d'une chose si fort contre la nature et si pénible. Peut-être trouvent-elles des forces dans cette habitude des sacrifices que la pudeur fait contracter. Un malheur des femmes, c'est que les preuves de ce courage restent toujours secrètes et

soient presque indivulgables. Un malheur plus grand, c'est qu'il soit toujours employé contre leur bonheur. STENDHAL.

COURTISANE.

— Les courtisanes ne sont jamais mises avec plus de décence que lorsque les femmes honnêtes se mettent comme des prostituées. XAVIER EYMA.

— Panard fit cette épigramme sur une courtisane de son temps :

Philis a des prés, des moulins ;
Iris des vergers, des jardins ;
Chloris des arpents en grand nombre ;
Laïs n'a point un bien pareil,
Elle n'a rien sous le soleil :
Tous ses revenus sont à l'ombre.

— Deux capitaines de cavalerie se disputaient, les armes à la main, la conquête d'une courtisane. — « A quoi bon, messieurs, vous escrimer de la sorte? leur dit-elle avec impudence; ce n'est point avec du fer mais avec de l'or qu'on se bat chez moi ; à celui qui n'a rien, je n'accorde rien. » A. R.

— Le cœur des courtisanes est comme un miroir qui réfléchit tous les objets qu'on lui présente, sans en garder jamais aucun souvenir. M. DE BIÈVRE.

— . . . . Quand la virginité
Disparaîtra du ciel, j'aimerai des statues.
Le marbre me va mieux que l'impure Phryné
Chez qui les affamés vont chercher leur pâture,
Qui fait passer la rue au travers de son lit,
Et qui n'a pas le temps de nouer sa ceinture
Entre l'amant du jour ou celui de la nuit.

ALFRED DE MUSSET.

— L'amour d'une jeune fille est le moins flatteur de tous les amours ; la jeune fille aime toujours à côté d'elle ; elle ne choisit pas un amant, elle prend le plus près. La femme mariée sait beaucoup mieux quel homme elle préfère, mais mille circonstances la forcent presque toujours à se donner à un autre. — La courtisane seule choisit véritablement l'homme qu'elle aime, et aime véritablement celui qu'elle choisit. Son amour est d'autant plus flatteur que c'est entre tous qu'on est trié.

ALPHONSE KARR.

COUSIN.

— Il est peu de cousins qui n'aiment point leurs jolies cousines. Dans cette parenté sans conséquence, il y a presque toujours un danger sérieux ; l'habitude de se voir le fait naître, et l'occasion de se rencontrer le rend menaçant. ADOLPHE RICARD.

— Votre femme n'aurait-elle qu'un seul petit cousin, ne dormez plus, messieurs ; veillez, veillez sans cesse, car un cousin, c'est un amant donné par la nature. LE MÊME.

CRAINTE.

— L'amour dure longtemps encore, lorsqu'il est nourri par la défiance : voulez-vous le bannir, bannissez la crainte. OVIDE.

— L'amour, aussi bien que le feu, ne peut subsister sans un mouvement continuel ; et il cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre. LA ROCHEFOUCAULD.

— La crainte et les alarmes mêlent chez les femmes l'inquiétude à l'amour, et en les occupant, le redoublent encore. THOMAS.

— Celles qui ont peur à tous moments de faillir, ne font presque autre chose. L'extrême appréhension dispose les esprits à l'erreur, aussi bien que les corps à la maladie. LE P. DU BOSC.

— Eh ! qu'est-ce qu'un amour sans crainte et sans désir ?
Je vous le demande à vous-même ;
Ce sont des feux bientôt passés,
Que ceux qui ne sont point dans leurs cours traversés ;
Il y faut un peu de contrainte. LA FONTAINE.

— Pour conserver longtemps le cœur de notre amant, il faut toujours que l'espérance ou la crainte agisse sur lui. Mme DU CHATELET.

— Un amant croit aisément ce qu'il redoute : *Amans semper quod timet esse putat.* OVIDE.

— Une femme ne saurait se craindre trop tôt, ni, quoi qu'il en puisse coûter à l'amour-propre, penser trop mal d'elle-même. ROCHEBRUNE.

— Quand on est femme, il faut craindre plus ce qu'on aime que ce que l'on hait.

— La crainte, la raison, le devoir et l'honneur sont muets quand l'amour parle.

— L'homme qui tremble auprès de sa maîtresse ne s'ennuie pas. Les plaisirs de l'amour sont toujours en raison de la crainte. STENDHAL.

CRÉDULITÉ.

— L'amour est toujours crédule. *Credula semper res amor est.*
OVIDE.

— Qu'on est crédule quand on aime,
Mais qu'on est heureux de sa crédulité !

— L'amour fait toujours croire ce dont on devrait douter le plus.
MARIVAUX.

— Quiconque aime est un aveugle ; la prudence abandonne son esprit pour y faire régner la confiance et la crédulité.
LE P. JOLY.

LA JEUNE FILLE CRÉDULE.

Déjà crédule en mon berceau,
Je croyais aux chansons que chantait ma nourrice ;
Je croyais à la fée, ou méchante, ou propice,
A mes secrets trahis par un petit oiseau ;
Je croyais au loup quand je n'étais pas sage ;
Je croyais voir aussi, répétant sa chanson,
Le ramoneur tout noir venant à mon passage
Pour m'emporter dans sa maison.

Plus crédule quinze ans après,
Car je croyais alors mille fois davantage,
Je croyais aux serments, au silence, au langage,
Et que nos regards seuls trahissaient nos secrets ;
Je croyais que l'amour durait toute la vie ;
Je croyais que toujours devait être éternel ;
Je croyais qu'en aimant notre âme était ravie,
Comme les anges dans le ciel.

Je croyais tout cela... J'aimais !
Sa voix si doucement exprimait sa tendresse !
Cette voix me faisait d'incroyables promesses,
Et je n'avais été si crédule jamais...
Il m'a trompée, il ment... je crois tous les mensonges ;
Je croyais à son cœur et je doute du mien !
Les chansons, les serments, les prodiges, les songes,
Hélas ! je ne crois plus à rien.

JULES DE RESSÉGUIER.

— Un jeune lion fort insolent fatiguait de ses protestations d'amour une actrice qui a été fort à la mode, et qui en a profité. — Monsieur, lui dit-elle, vous me dites fort bien : je vous

aime ; mais savez-vous que tout le monde m'a déjà dit la même chose. — Eh bien ! reprit le jeune homme, pourquoi ne me croiriez-vous pas, Madame, puisque jusqu'ici vous avez cru tout le monde ? BEAUMANOIR.

— Les croyances du cœur ressemblent aux grains d'un chapelet : qu'une seule se détache, les autres la suivent.

CHARLES DE BERNARD.

CRIME.

— L'amour fait trouver des excuses à tous les crimes qu'il fait commettre. Mme DE SARTORY.

— Les femmes s'imaginent qu'il n'y a qu'un crime dans ce monde. Ce crime, dont elles s'abstiennent par fois, a tant d'attrait à leurs yeux, que pour se dédommager de ne l'avoir point commis, elles comptent les autres pour rien. YOUNG.

— Prenez la femme la plus sensée, la plus philosophe, la moins attachée à ses sens ; le crime le plus irrémissible que l'homme, dont au reste elle se soucie le moins, puisse commettre envers elle, est d'en pouvoir jouir et de n'en rien faire. Les femmes ne pardonnent point ce crime, moins par la privation qui en résulte pour elles-mêmes, que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur possession. J.-J. ROUSSEAU.

— « Ne me défendez pas, Monsieur, je vous en prie, » disait une jeune femme, accusée d'adultère, à un avocat qui voulait mettre officieusement à son service son éloquence et ses talents. — « Pourquoi donc, Madame, refusez-vous de vous laisser défendre ? » lui demanda le président du tribunal. — « Parce que je n'en vois pas la nécessité, » répondit la jolie coupable ; et de fait, Messieurs, ajouta-t-elle en s'adressant à ses juges :

Pourriez-vous sans remords, ici, punir un crime
Que la plupart de vous voudraient avoir commis ? A. R.

— L'amour est la vertu de la femme ; c'est pour lui qu'elle se fait une gloire de ses fautes, c'est de lui qu'elle reçoit l'héroïsme de braver ses remords. Plus le crime lui coûte à commettre, plus elle aura mérité de celui qu'elle aime.

GEORGE SAND.

CRUAUTÉ.

— Il est plus de femmes cruelles à nos yeux, qu'à leurs cœurs. J'en appelle à leur conscience. ADRIEN DUPUY.

— Toutes les femmes cruelles ressemblent à celles d'Au-

sone, qui, après avoir menacé l'Amour de le crucifier, réduisent le supplice à le fouetter avec des roses. MARIVAUX.

CURIOSITÉ.

— La curiosité a perdu plus de jeunes filles que l'amour.
Mme DE PUISIEUX.

— Les jeunes filles sont toujours fort curieuses d'apprendre ce que leurs mamans ont voulu ne pas ignorer.
ADOLPHE RICARD.

— La curiosité des femmes est l'écueil de leur vertu. Toute fille qui veut trop savoir, ne tarde pas à vouloir pratiquer.
ROCHEBRUNE.

— La curiosité des femmes est excessive, mais je crois qu'on peut en réduire les motifs à deux articles : Ce qu'on pense d'elles en bien, ce qu'on pense des autres en mal. Voilà les deux grands objets de leurs recherches. BERNIS.

— Lorsque la nouveauté les tente et que la curiosité les pousse, les femmes vont loin. ADOLPHE RICARD.

DANGER.

— Il y a plus de dangers à craindre auprès des femmes, que de fruits à espérer. *Mulieres majori adeuntur periculo quam fructu.* SAINT FRANÇOIS-XAVIER.

— Les femmes qui sont malheureusement nées avec un cœur tendre, devraient éviter jusqu'au commerce des hommes qui leur sont le plus indifférents, car tout est danger pour elles.
Mme D'ARCONVILLE.

— Une femme qui parle souvent des dangers de l'amour, s'aguerrit sur les risques et se familiarise avec la passion ; c'est toujours parler de l'amour, et l'on n'en parle guère impunément. DUCLOS.

— Une femme est en péril dès qu'elle est aimée avec ardeur. De quoi un amant passionné ne s'avise-t-il pas pour arriver à ses fins ? FONTENELLE.

— Rien ne plaît au grand nombre des femmes comme un homme dangereux. Elles ressemblent à ces petits papillons nocturnes qui tournent, tournent curieusement et frileusement autour de la flamme, au risque d'y consumer leurs ailes.
LOUIS DESNOYERS.

Dans un verger Colinette
Vit un jour un beau raisin :
Elle se croyait seulette,

Vite, elle y porte la main :
Prenez garde, Colinette,
L'amour veille en ce jardin.

Dans un coin, comme en un gîte,
Le fripon l'attendait là ;
Il saisit sa main bien vite,
Et de son arc la blessa :
La pauvre fille, interdite,
Fit un cri, puis soupira.

— « Ah ! ah ! dit-il, ma poulette,
Vous venez donc vendanger !
La faute, belle indiscrète
Va vous donner à songer :
En vendange une fillette
Court souvent plus d'un danger. »

— Les femmes pressentent les dangers qui les menacent avec une telle rapidité de coup-d'œil et un instinct si merveilleux, qu'on peut être assuré que le péril leur plaît quand elles ne font rien pour l'éviter. ADOLPHE RICARD.

DANSE.

— La danse est pour les jeunes filles ce qu'est la chasse pour les adolescents, une école protectrice de la sagesse, un préservatif des passions naissantes. Le célèbre Locke, qui fait de la vertu le but unique de l'éducation, recommande expressément « d'enseigner aux enfants à danser dès qu'ils sont en état de l'apprendre. » La danse porte en soi une qualité éminemment réfrigérante, et, sur tout le globe, les tempêtes du cœur attendent pour éclater le repos des jambes. LEMONTEY (1).

— J'ai beaucoup vécu avec les danseuses du théâtre *Del Sol*, à Valence. On m'assure que plusieurs sont fort chastes ; c'est que leur métier est trop fatigant. STENDHAL.

— Je voudrais, si j'étais législateur, qu'on prît en France, comme en Allemagne, l'usage des soirées dansantes. Quatre fois par mois, les jeunes filles iraient avec leurs mères à un bal commencé à sept heures, finissant à minuit, et exigeant pour tous frais un violon et des verres d'eau. Dans une pièce voisine, les mères, peut-être un peu jalouses de l'heureuse éducation de leurs filles, joueraient au boston ; dans une troisième,

(1) Lisez à ce sujet un très curieux petit volume intitulé : *Pourquoi les femmes sont-elles aimées ?* Prix : 60 centimes.

les pères trouveraient des journaux et parleraient politique. Entre minuit et une heure, toutes les familles se réuniraient et regagneraient le toit paternel. Les jeunes filles apprendraient à connaître les jeunes hommes; la fatuité et l'indiscrétion qui la suit leur deviendraient bien vite odieuses; enfin, *elles se choisiraient un mari*. Quelques jeunes filles auraient des amours malheureuses, mais le nombre des maris trompés et des mauvais ménages diminuerait dans une immense proportion.

STENDHAL.

— A quinze ans la danse est un plaisir, à vingt-cinq ans un prétexte, à quarante ans une fatigue. ADOLPHE RICARD.

DÉBAUCHE.

— La débauche sert beaucoup plus à détruire qu'à multiplier les hommes. *Adulter non prolem sed voluptatem quærit.*

QUINTILIEN.

— « Pour une femme libertine, dit Salomon, on en vient jusqu'à un morceau de pain. »

MESSALINE.

Quand de Claude assoupi la nuit ferme les yeux,
D'un obscur vêtement sa femme enveloppée,
Seule, avec une esclave, et dans l'ombre échappée,
Préfère à ce palais tout plein de ses aïeux,
Des plus viles Phrynés le repaire odieux.
Pour y mieux avilir le nom qu'elle profane,
Elle emprunte à dessein un nom de courtisane;
Son nom est Lisisca : ces exécrables murs,
La lampe suspendue à ces dômes obscurs,
Des plus affreux plaisirs la trace encor récente,
Rien ne peut réprimer l'ardeur qui la tourmente.
Un lit dur et grossier charme plus ses regards
Que l'oreiller de pourpre où dorment les Césars.
Tous ceux que dans cet antre appelle la nuit sombre,
Du regard les invite et n'en craint pas le nombre.
Son sein nu, haletant, qu'attache un réseau d'or,
Les défie, en triomphe, et les défie encor.
C'est là que, dévouée à d'infâmes caresses,
Des muletiers de Rome épuisant les tendresses,
Noble Britannicus, sur un lit effronté,
Elle étale à leurs yeux les flancs qui t'ont porté.
L'aurore enfin paraît, et sa main adultère,
Des faveurs de la nuit réclame le salaire.

Elle quitte à regret cet immonde parvis.
Ses sens sont fatigués et non pas assouvis ;
Elle rentre au palais, hideuse, échevelée,
Elle rentre, et l'odeur autour d'elle exhalée,
Va, sous le dais sacré du lit des empereurs,
Révéler de la nuit les lubriques fureurs. JUVÉNAL.

— Les débauches de nos jeunes années sont autant de conjurations contre la vieillesse. On paie cher le soir les folies du matin. *Luxuriose viventes seni fieri non expedit.* BACON.

— « Vois, » dit un de nos poètes :

Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps usé les restes chancelants ;
Et sur un front jauni, qu'a ridé la mollesse,
Étaler à trente ans leur précoce vieillesse.
C'est la main du plaisir qui creuse leur tombeau,
Et bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau.

— *Sed ipsæ voluptates in tormenta vertuntur.* SÉNÈQUE.

— A combien de jeunes débauchés qui s'écrient, à l'exemple d'Anacréon :

Enivré d'un charmant délire,
Sur ce lit de myrtes jonché,
Je veux, nonchalamment couché,
Boire, aimer, folâtrer et rire.
Amour ! enfant tendre et badin,
Viens, la chevelure tressée,
Et l'écharpe en nœud retroussée,
Me verser de ce jus divin...

A combien, dis-je, ne pourrait-on pas adresser ces beaux vers d'un poëte du dernier siècle :

La vie est un trésor immense
Qu'on croit ne jamais épuiser ;
Mais chaque instant que l'on dépense
Ne fait, hélas ! que nous user.
Vois du trépas la porte ouverte ;
Ce jour, dont tu plains peu la perte,
Se compte au nombre de tes jours.
Tu crains la redoutable barque,
Et tu vis comme si la Parque
Te devait épargner toujours. A. R.

— La débauche est l'excès du plaisir sans le goûter.
LA METTRIE.

— Ah! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche.
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond.

ALFRED DE MUSSET.

— Une jeunesse passée dans l'intempérance transmet à la vieillesse un corps épuisé. *Intemperans adolescentia effectum corpus tradit senectuti.* CICÉRON.

DÉCLARATION.

— Il n'appartient qu'à un homme de peu d'expérience de faire une déclaration en forme. Une femme se persuade beaucoup mieux qu'elle est aimée, par ce qu'elle devine, que par ce qu'on lui dit. NINON DE LENCLOS.

— L'usage le plus ordinaire du monde est de recevoir une déclaration d'amour comme une simple civilité, et de tâcher de détourner la chose comme une galanterie dite sans dessein; mais celles qui en usent ainsi veulent peut-être qu'on leur redise une seconde fois ce qu'elles font semblant de ne vouloir pas croire la première. Mme DE SARTORY.

— Les grands amours ont besoin de grands espaces, de grands mouvements de l'âme, de grandes passions. Si Sapho, dit M. de Lamartine, eût été une jeune fille de bonne compagnie dans la cour de quelque roi des Perses, nous n'aurions pas ces dix vers, ces dix charbons de feux allumés dans son cœur, et qui brûlent depuis tant de siècles les yeux de ceux qui les lisent :

A UNE FEMME AIMÉE.

Heureux, qui près de toi, pour toi seule soupire!
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler :
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire :
Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler!
Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps, sitôt que je te vois :
Et dans les doux transports, où s'égare mon âme,
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.
Un nuage confus se répand sur ma vue :
Je n'entends plus : je tombe en de douces langueurs,
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs. SAPHO.

— Presque toutes les femmes sont des dragons de vertu lorsqu'on leur fait une déclaration d'amour; elles ont naturellement la science infuse de ce manége : c'est toujours par refuser qu'elles commencent; mais elles se rendent après, en s'appuyant sur ce grand principe : que les femmes diminuent beaucoup de leur prix auprès des hommes, quand elles ont la maladresse de ne pas retarder leur défaite par une résistance et des grimaces qui donnent ou qui augmentent la bonne opinion qu'elles désireraient qu'on eût de leur sagesse. DUCLOS.

— Il n'y a point de meilleure préparation que les louanges, pour faire recevoir favorablement une déclaration d'amour.

Mme DE SARTORY.

— En amour, de toutes les choses aisées, la déclaration est la chose la plus difficile. ROCHEBRUNE.

— Un jeune homme, tout fraîchement échappé des bancs du séminaire, faisait la cour à une jeune femme, lorsqu'un jour, désirant beaucoup que les faveurs qu'il sollicitait ne lui fussent pas refusées, il lui dit avec tout l'enthousiasme d'un amoureux qui n'a encore rien obtenu :

Jamais, ma souveraine,
D'autre foi que la tienne,
D'autre culte que toi!
J'aurai pour Dieu ta guise,
Ton boudoir pour église
Et pour dogme ta foi!

— «Pour les frais du culte, s'il vous plaît?» s'écria la jeune femme en interrompant par des éclats de rire l'étrange déclaration de son mystique adorateur, qui fut désarçonné du coup.

A. R.

— Un homme à prétentions hâte et arrange la déclaration qu'il doit faire. Celui qui aime, ne sait ni quand ni comment il dira qu'il aime. Il l'a dit longtemps avant de parler, et son aveu lui échappe plutôt qu'il ne le fait. CHABANON.

— Chez une nation galante, la chose la moins sentie est la valeur d'une déclaration. L'homme et la femme n'y voient qu'un échange de jouissances. Cependant que signifie ce mot si légèrement prononcé, si frivolement interprété : *Je vous aime?* Il signifie réellement : « Si vous voulez me sacrifier votre innocence et vos mœurs; perdre le respect que vous vous portez à vous-même, et que vous obtenez des autres; marcher les yeux baissés dans la société, du moins jusqu'à ce que par l'habitude du libertinage, vous en ayez acquis l'effronterie; renoncer à tout état honnête; faire mourir vos parents de douleur,

et m'accorder un moment de plaisir, je vous en serais vraiment obligé. » — Mères, lisez ces lignes à vos jeunes filles : c'est, en abrégé, le commentaire de tous les discours flatteurs qu'on leur adressera, et vous ne pouvez les en prévenir de trop bonne heure. DIDEROT.

A LA REINE MARIE-ANTOINETTE.

— Dans ton jardin, adorable étrangère,
Si le poirier, ou le pommier touffu
Laisse effeuiller sa fleur trop passagère,
Sans qu'à sa suite aucun fruit n'ait paru,
Il faut changer la main qui le cultive,
Et faire choix d'un meilleur ouvrier...
Si mon conseil jusqu'à ton cœur arrive,
Ah ! dès ce soir, prends-moi pour jardinier.

PHILIPPE D'ORLÉANS.

— Pour une femme délicate, la plus séduisante déclaration d'amour est l'embarras d'un homme d'esprit. LATÉNA.

A UNE FEMME.

— Enfant, si j'étais roi, je donnerais l'empire,
Et mon char, et mon sceptre, et mon peuple à genoux,
Et ma couronne d'or, et mes bains de porphyre,
Et mes flottes à qui la mer ne peut suffire,
Pour un regard de vous.

Si j'étais Dieu, la terre et l'air avec les ondes,
Les anges, les démons courbés devant ma loi,
Et le chaos profond aux entrailles fécondes,
L'éternité, l'espace et les cieux et les mondes,
Pour un baiser de toi. VICTOR HUGO.

DÉCOLLETER.

— En se décolletant avec si peu de modestie, les femmes vont assurément contre le but qu'elles se proposent. « La faim entière, dit Montaigne, est bien plus âpre que celle qu'on a déjà rassasiée ; » et le poëte ajoute après le philosophe :

L'amour fuit les attraits qu'il découvre
Pour les charmes qu'il ne voit pas. ADOLPHE RICARD.

— La mode, de nos jours, force tellement les femmes à se décolleter, que partout où elles doivent être en toilette, on est sûr qu'elles seront déshabillées. Notre bonne mère Eve, qui peut, à bon droit, se vanter d'avoir inventé le décolletage, se-

rait scandalisée de l'abus qu'on en fait aujourd'hui. Certaines femmes n'ont pas honte, dans les salons, au théâtre, en public, d'étaler à tous les yeux des trésors qu'elles devraient cacher; et lorsqu'elles se mettent au lit avec leurs maris ou leurs amants, elles ont bien soin d'enfermer tout cela très pudiquement, sous une double barrière de camisole et de chemise. Cela vient de ce que souvent l'amour dont les femmes jouissent ne vaut pas les succès qu'elles recherchent et l'amour qu'elles veulent faire naître. XAVIER EYMA.

— A propos du goût très décidé que les femmes ont eu de tout temps pour le décolletage et la nudité, un poëte disait, en l'an de grâce 1797 :

Qu'ils étaient gênants ces habits
Que jadis portaient nos grand'mères!
Grands paniers, robes à grands plis,
Contre l'amour que de barrières!
La mode aujourd'hui, par bonheur,
Prenant la liberté pour base,
Entre le plaisir et l'honneur
Ne laisse plus rien qu'une gaze.

— Dans le monde, on voit les femmes se décolleter avec tant d'audace, qu'il serait difficile de dire où s'arrêtera celle qui se sait un joli signe. Pour beaucoup, la décence commence où finit la beauté. ALPHONSE KARR.

— Dans la recommandation qu'une mère fait à sa fille de ne point se décolleter pour aller au bal, il y a peut-être moins de respect pour les convenances que de jalousie secrète. — Les femmes ne consentent jamais de bon cœur à voir chez d'autres les attraits qu'elles ne possèdent plus. ADOLPHE RICARD.

DÉDAIN.

— J'ai connu des femmes qui, dans leur jeunesse, ne trouvaient personne à leur gré. Les hommes les plus aimables, les amants les mieux faits leur venaient de toutes parts ; elles ont congédié les uns et rebuté les autres. Mais le temps a mis un terme à leurs dédains, et bientôt elles se sont punies elles-mêmes en se donnant à quarante ans pour maîtres ceux qu'à vingt ans elles n'auraient pas voulu pour valets. ROCHEBRUNE.

— Des amants les mieux faits et les plus vertueux,
Une fille à seize ans souffre à peine les vœux;
Son orgueil en rebute autant qu'il s'en présente,
Et tout lui paraît bon quand elle en a quarante.
BOURSAULT.

LA FILLE.

Certaine fille, un peu trop fière,
Prétendait trouver un mari
Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
Cette fille voulait aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir?
Le destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié.
— « Quoi, moi ! quoi, ces gens-là ! l'on radote, je pense
A moi les proposer ! hélas ! ils font pitié :
Voyez un peu la belle espèce ! »
L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse,
L'autre avait le nez fait de cette façon-là :
C'était ceci, c'était cela ;
C'était tout, car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. — « Ah ! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne :
Grâce à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoique en solitude. »
La belle se sut gré de tous ces sentiments.
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants.
Un an se passe, et deux, avec inquiétude :
Le chagrin vient ensuite ; elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour ;
Puis ses traits choquer et déplaire :
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage !
Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir lui disait : Prenez vite un mari ;
Je ne sais quel désir le lui disait aussi :
Le désir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

LA FONTAINE.

DÉFAITE.

— Femmes, voulez-vous savoir si vous êtes aimées, regardez votre amant après votre défaite. Ce n'est qu'en sortant de ses bras que vous pouvez juger de toute l'étendue de sa tendresse. J.-J. Rousseau.

Belles, craignez d'aimer un traître;
Songez-y bien,
Le feu qu'avant il fait paraître,
Ne prouve rien.
Bientôt une froideur extrême
Suit le succès :
L'amant n'est vrai qu'autant qu'il aime
L'instant d'après.

— Une femme n'est jamais plus exposée à succomber que lorsqu'elle se croit invincible. Crébillon fils.

— Pour les femmes les plus raisonnables, il y a bien loin de la crainte au désir de s'arracher à l'occasion, de ce désir à la résolution, et plus loin encore de la résolution au courage qu'il faut pour l'exécuter. Duclos.

DÉFAUTS.

— Le moindre défaut des femmes qui se sont abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l'amour. La Rochefoucauld.

— En amour, on plaît plutôt par d'agréables défauts que par des qualités essentielles; les grandes vertus sont des pièces d'or dont on fait moins d'usage que de la monnaie.
Ninon de l'Enclos.

— On doit voir les défauts de ce qu'on aime du même œil que les siens propres. Mme de Grafigny.

— Celui qui ne chérit pas les défauts de ce qu'il aime, ne peut dire qu'il est vraiment amoureux. Caldéron.

— J'ai beau voir ses défauts et j'ai beau l'en blâmer;
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer :
Sa grâce est la plus forte!... Molière.

— On ne voit des défauts dans ce qu'on aime, que ceux dont on souffre soi-même. La Bruyère.

— C'est plus par leurs défauts que par leurs bonnes qualités que les femmes plaisent aux gens du monde. Ils veulent profiter des faiblesses des personnes aimables; ils ne feraient rien de leurs vertus. Mme de Lambert.

— Les amants se cachent avec soin leurs défauts, mais trop souvent les époux se les montrent. Mme DUNOYER.

— Avant le mariage, on ne saurait trop éplucher les défauts de la personne aimée, ni après qu'il est conclu, avoir trop d'indulgence sur cet article. Mme RICCOBONI.

— On corrige les défauts des hommes avec leur esprit, ceux des femmes avec leur cœur. BEAUCHÊNE.

— J'ai presque toujours vu l'amour, et surtout le besoin de plaire, donner aux femmes autant de défauts qu'il en ôtait aux hommes. SUARD.

— C'est par ses défauts que l'on gouverne ceux dont on est aimé. Mme DE STAEL.

— Les défauts des femmes leur ont été donnés par la nature pour exercer les qualités des hommes. Mme NECKER.

— On ne voit que les qualités de ceux qu'on aime; on ne voit que les défauts de ceux qu'on n'aime plus. P. ROCHPÈDRE.

— Une femme qui aime s'accoutume aux défauts de son amant. STENDHAL.

— Souvent deux amants s'éprennent l'un de l'autre pour des qualités qu'ils n'ont pas, et se quittent pour des défauts qu'ils n'ont pas davantage. DANIEL STERN.

— Les hommes, par leur conduite envers les femmes, travaillent à leur donner tous les défauts qu'ils leur reprochent. LOUIS DESNOYERS.

— Quand on aime quelqu'un malgré ses défauts, on l'aime peut-être plus que s'il n'en avait pas. P. ROCHPÈDRE.

— Les défauts dont on blâme les femmes ne sont-ils pas ceux-là surtout pour lesquels on les aime? On voudrait qu'elles ne fussent ni capricieuses, ni futiles, ni coquettes. C'est vouloir les dépouiller de ce qui fait précisément leur charme : l'imagination, la distraction, la grâce, le désir d'être belle, le désir de plaire et le désir d'aimer. LOUIS DESNOYERS.

— L'amitié doit être éclairée et l'amour aveugle. Qui ne voit pas les défauts de son ami ne l'aime pas, et qui voit ceux de sa maîtresse ne l'aime plus. J. PETIT-SENN.

— Les défauts que nous reprochons aux femmes deviennent des qualités lorsque nous en profitons; ils restent des défauts lorsqu'ils s'exercent contre nous. En cela, comme en toutes choses, notre intérêt fait notre opinion. ADOLPHE RICARD.

DÉFIANCE.

— La défiance autorise l'infidélité; souvent on enseigne à tromper en craignant de l'être. SENÈQUE.

— La défiance est la mère de la sûreté. Mlle DE SCUDÉRI.

— Il n'est rien de si aisé que de jeter de la défiance dans un cœur amoureux. Mme DE COULANGES.

— Celui qui n'a pas encore senti la violence des passions n'est pas encore sage, car il ne sait pas se défier de soi.

FÉNELON.

— C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme et de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon : cela nous fait songer à mal ; et ce sont souvent les maris qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut; et il en est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse, et nous disent : Prenez; nous en usons honnêtement, et nous nous contentons de peu. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, et nous ne les épargnons point. MOLIÈRE.

— La place d'une honnête femme n'est point dans les bals, dans lès spectacles, ni dans les assemblées du monde. Celles qui se plaisent si fort à se trouver au milieu de leurs ennemis, ont assurément le désir d'en être vaincues. Quelque bonne que soit une compagnie, la défiance y est toujours meilleure que la hardiesse, surtout pour les femmes, qui doivent se méfier des hommes, encore et quand bien même ils seraient des anges.

LE R. P. DU BOSC.

— Femmes! ayez toujours une fille qui travaille dans votre chambre, lorsque vous êtes avec un homme : méfiez-vous des plus sages et des plus respectueux. Faites plus encore : si vous voulez bien sincèrement que votre vertu soit en sûreté, défiez-vous de tout le monde, et surtout de vous-mêmes.

ROCHEBRUNE.

— Dans l'âge de l'innocence, avec l'homme le plus vertueux, quand il est aimable, il vaut mieux être deux filles qu'une.

J.-J. ROUSSEAU.

— Se défier de soi est le premier pas vers la sagesse.

LINGRÉE.

— C'est dans la fréquentation des femmes galantes que les hommes apprennent à se défier des honnêtes femmes. Comme l'écolier de Champfort, celles-ci sont punies pour les fautes que les autres commettent. ADOLPHE RICARD.

DÉLICATESSE.

— En amour, plus on est délicat, plus on s'amuse aux bagatelles.

— Il faut être délicat et jamais jaloux. La délicatesse est toujours tendre ; la jalousie est souvent cruelle. BERNIS.

— L'amour ne devrait être le plaisir que des âmes délicates. Quand je vois des hommes grossiers se mêler d'amour, je suis tenté de dire : De quoi vous mêlez-vous? Du jeu, de la table, de l'ambition à cette canaille ! CHAMPFORT.

— Chez les hommes, l'amour n'a de délicatesse qu'en raison des obstacles; chez les femmes, qu'en raison du bonheur qu'elles nous font goûter. SAINT-PROSPER.

DEMAIN.

— Il aimera demain celui qui n'a jamais aimé.

Cras amet qui nunquam amavit, quique amavit, cras amet.

— Ivre d'amour, sur le sein de Glycère,
Phylos lui dérobait les baisers les plus doux.
Brûlant des mêmes feux, la sensible bergère
Les refusait sans montrer de courroux :
Son amant plus hardi, de conquête en conquête,
Se hâtait d'arriver aux dernières faveurs ;
Glycère, en détournant ses yeux mouillés de pleurs,
Tâchait de différer l'instant de sa défaite.
Contre son propre cœur on se défend en vain.
Aux transports de Phylos sur le point de se rendre,
— « Ah ! lui dit la bergère, en lui serrant la main,
Et le baisant du baiser le plus tendre,
Si Glycère aujourd'hui te permet de tout prendre,
Que lui restera-t-il à te donner demain ! »

— Le chantre d'Éléonore adressa ces jolis vers à une jeune femme qui remettait toujours au lendemain le bonheur qu'elle lui faisait espérer :

Vous m'amusez par des caresses,
Vous promettez incessamment
Et vous reculez le moment,
Qui doit accomplir vos promesses.
Demain, dites-vous tous les jours.
L'impatience me dévore ;
L'heure qu'attendent les amours
Sonne enfin, près de vous j'accours :
Demain, répétez-vous encore.

Rendez grâce au dieu bienfaisant
Qui vous donna jusqu'à présent

L'art d'être tous les jours nouvelle :
Mais le temps du bout de son aile,
Touchera vos traits en passant;
Dès demain vous serez moins belle,
Et moi peut-être moins pressant.

— Quand on s'aime, aujourd'hui est si beau, qu'on ne peut penser à demain. A. Grün.

— En amour, aujourd'hui vaut mieux que demain; le bonheur que l'on diffère est toujours du bonheur perdu.
Adolphe Ricard.

— Un amoureux de vingt ans suppliait une jeune fille de lui dire s'il était aimé. — « Demain, vous le saurez, » lui répondit-elle, en s'arrachant de ses bras. Et le lendemain, fidèle à sa parole, la charmante enfant adressait ces jolis vers à celui qu'elle était heureuse d'avouer pour son amant :

Mon cœur soupire dès l'aurore;
Le jour, un rien me fait rougir;
Le soir, mon cœur soupire encore,
Je sens du mal et du plaisir.

Je rêve à toi, quand je sommeille;
Ton nom m'agite, il me saisit;
Je pense à toi, quand je m'éveille,
Partout ton image me suit.

Quand tu parles, ta voix touchante
Dans mes sens porte le plaisir.
Ton aspect me trouble et m'enchante,
Je te cherche et voudrais te fuir.

Oui, tout à mon cœur te rappelle;
Je jouis cent fois de mon bonheur...
Ah! dis-moi, comment on appelle
Ce qui se passe dans mon cœur?

DÉPIT.

— Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la première faute dans l'amitié, dont on puisse faire un bon usage.
La Bruyère.

— On ne saurait bien juger de soi quand on suit un dépit amoureux : on dépend de tant de sentiments qui se détruisent et qui se reproduisent tour à tour, que l'on ne gagne rien de céder à l'un plutôt qu'à l'autre. Si vous êtes curieux de savoir ce que l'on fait en votre absence, si vous aimez à entretenir les

autres, et à vous entretenir vous-même du sujet de votre rupture; si vous êtes attentif à la manière dont on prend votre changement, vous aimez encore plus que vous ne pensez. Il faut découdre l'amitié, mais déchirer l'amour.

Vous aimez plus que vous ne dites,
Amants que le dépit contraint à s'éloigner;
De vos feux mal éteints craignez encore les suites.
Celles qu'imprudemment vous osez dédaigner,
Ont les mêmes attraits qui vous ont trop su plaire;
Votre cœur les adore, examinez-vous bien,
Et gardez-vous, dans la colère,
De ne jurer jamais de rien. SAINT-ÉVREMOND.

— Le dépit de ne pouvoir épouser l'homme qu'elles aiment, fait souvent accepter aux jeunes filles l'époux qu'elles n'aiment pas. A mon sens, il vaudrait beaucoup mieux qu'elles ne se mariassent point; car dans une union mal assortie, le temps amène tôt ou tard deux malheurs inévitables : un parjure pour la femme, un ridicule pour le mari. ADOLPHE RICARD.

DÉSESPOIR.

— C'est un abus de croire que des traits amaigris par le jeûne, des yeux égarés par le désespoir, des vêtements en désordre, parviendront à vaincre la résistance de l'objet adoré. Les femmes veulent avant tout qu'on leur plaise; et si la mélancolie d'un amant exerce parfois un charme puissant sur elles, elles n'en sont pas moins rebutées par une exagération qui nous enlève incessamment une partie des agréments qui les séduisent en nous. PH. DE VARENNE.

A BÉATRIX.

Tandis que le chant des cigales retentit dans la vallée, tu dors d'un sommeil tranquille, ô ma belle maîtresse. Et moi, pauvre amoureux délaissé, j'erre tristement au milieu de la nuit, et je suspends au-dessus de ta porte des guirlandes de fleurs. J'en baise le seuil que tu foulas tant de fois de ton joli pied, et le cœur blessé par ton indifférence, je l'arrose de mes larmes. Béatrix! ma belle et adorée maîtresse, aie pitié de moi, je t'en supplie; mais si, toujours cruelle, tu te refuses à mon amour, eh bien! cette fois, ordonne-moi du moins de laisser mon âme où j'imprime mes baisers. LE DANTE.

BERGERONNETTE.

Pauvre petit oiseau des champs,
Inconstante bergeronnette,
Qui voltige, vive et coquette,
Et qui siffle tes jolis chants;
Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau,
Par les prés sautille, sautille
Et mire-toi dans le ruisseau !
Va, dans tes gracieux caprices,
Becqueter la pointe des fleurs,
Ou poursuivre aux pieds des génisses
Les mouches aux vives couleurs.
Reprends tes jeux, bergeronnette,
Bergeronnette au vol léger,
Nargue l'épervier qui te guette,
Je suis là pour te protéger.
Si haut qu'il soit, je puis l'abattre.
Petit oiseau chante! et demain,
Quand je marcherai, viens t'ébattre
Près de moi le long du chemin.
Moi qui voyage sans compagne!
Moi pauvre amant triste et rêveur !...
Errant dans la verte campagne,
Quand je suis seul avec mon cœur,
C'est ton doux chant qui me console,
Je n'ai point d'autre ami que toi;
Bergeronnette, vole, vole,
Bergeronnette devant moi. DOVALLE.

— Il en est de beaucoup d'affaires d'amour comme de battre le briquet; on n'y réussit que par des efforts réitérés, et souvent à l'instant du désespoir. BUGNY.

— Un jour, on vint dire à M. N... qu'un jeune homme de ses amis venait de se jeter dans un puits, par désespoir d'amour. — Dans un puits! s'écria M. N... mais en vérité c'est se conduire comme un fou. — Dites donc comme un *sot*, reprit une jeune femme qui se trouvait là. A. R.

DÉSHONNEUR.

— Les femmes ne sont courageuses qu'à se déshonorer :
Fortem animum præstant rebus quas turpiter audent.
JUVÉNAL.

— Il n'appartient qu'à un lâche de faire à une femme un déshonneur de son amour, puisqu'elle ne peut jamais vous faire un déshonneur du vôtre. Mme DE LAMBERT.

— Le déshonneur qu'on attache dans le monde aux fautes de l'amour, n'atteint que les femmes qui ne peuvent point le cacher sous des robes de soie. ADOLPHE RICARD.

DÉSINTÉRESSEMENT.

— Les femmes ne peuvent pas comprendre qu'il y ait des hommes désintéressés à leur égard. VAUVENARGUES.

— L'amour n'est jamais désintéressé, il ne peut pas l'être; il désire ardemment; mais plus il est tendre, plus il est vif et délicat, plus il sait jouir de ses sacrifices. C'est cet amour épuré que Ninon ne pouvait pas comprendre, quand elle appelait jansénistes de Cythère les femmes dont la conduite était modeste et réservée, quoique leur cœur fût très sensible. LABOUISSE.

— Dire à une femme, que l'amour qu'on a pour elle est désintéressé, c'est commettre un gros mensonge. Mais ce mensonge n'engage à rien; il réussit même d'autant mieux, que celle qui l'écoute y croit moins encore que celui qui le fait. En amour, on ment parce qu'il faut tromper pour réussir, et l'on n'est trompée que parce qu'on veut bien l'être.

ADOLPHE RICARD.

DÉSIR.

— En amour, l'accomplissement de nos plus grands désirs est souvent la source de nos plus grandes peines. SÉNÈQUE.

— Ce qu'on a le plus ardemment désiré diminue de prix dès qu'on l'obtient, et les choses ne passent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte. FONTENELLE.

— Pauvres mortels, où sont donc vos beaux jours?
Gens de désirs et d'espérance,
Vous soupirez longtemps après la jouissance :
Jouissez-vous, vous vous plaignez toujours.
Mille et mille projets roulent dans vos cervelles.
Quand ferai-je ceci? quand aurai-je cela?
Jupiter vous dit : « le voilà,
Demain dites-m'en des nouvelles.
Jouissez, je vous attends là. »
Ne vous y trompez pas, toute chose a deux faces,
Moitié défauts et moitié grâces.
Que cet objet est beau! vous en êtes tenté :

Qu'il sera laid, s'il devient vôtre!
Ce qu'on souhaite est vu du bon côté,
Ce qu'on possède est vu de l'autre. LA FONTAINE.

— En amour, les désirs ambitieux croissent avec les succès; le dieu des cœurs est comme un traitant avide qui demande sans cesse tant qu'il reste quelque chose à désirer, avec cette différence cependant que le traitant est insatiable, et que l'amour, lorsqu'il a tout obtenu, se dégoûte aisément. DUCLOS.

— Jamais il n'exista de femme qui ait connu tant de douceurs dans l'amour satisfait, qu'il y en a dans le désir et les sollicitations. PASCAL.

— Toute femme entend qu'on la désire quand on lui dit : *je vous aime*; et ne vous sait bon gré du je vous aime, qu'à cause qu'il signifie *je vous désire*. MARIVAUX.

— L'amour sans désirs est une chimère; il n'existe pas dans la nature. NINON DE LENCLOS.

PREMIER DÉSIR.

— Une femme!!! jamais une bouche de femme
N'a soufflé sur mon front!... ne m'a baisé d'amour!...
Jamais je n'ai senti, sous deux lèvres de flamme,
Mes deux yeux se fermer et s'ouvrir tour à tour!...
Et jamais un bras nu, jamais deux mains croisées,
Comme un double lien, autour de moi passées,
N'ont attiré mon corps vers un bien inconnu!...
Jamais un œil de femme au mien n'a répondu!...
Une femme!... une femme!... oh! qui pourra me dire,
Si jamais une femme avec son doux sourire,
Avec son sein qui bat et qui fait palpiter,
Avec sa douce voix qu'il est doux d'écouter,
Si jamais une femme, aimable et prévenante,
Amie aux mauvais jours; aux jours heureux, amante;
Si cet ange du ciel un jour me sourira!...
Si sa main à ma main quelquefois répondra!...
Je suis jeune, et pourtant la gaîté m'est ravie;
Et pourtant sans plaisir je dépense la vie;
Et souvent, quand, pour moi, les heures de la nuit
S'écoulent sans sommeil, sans songes et sans bruit,
Il passe dans mon cœur de brûlantes pensées,
D'invincibles désirs, des fougues insensées.....
Je ne respire plus!..... C'est alors que ma voix
Murmure un nom, tout bas,.... c'est alors que je vois
M'apparaître à demi, jeune, voluptueuse,

Sur ma couche penchée, une femme amoureuse,
Une image de femme, une femme... oh! pourquoi,
Quand mes bras étendus vont l'attirer sur moi,
Fuit-elle tout d'un coup, ainsi qu'une ombre vaine?...
Sur sa trace parfois le délire m'entraîne:
Je m'élance, j'appelle.... au silence profond,
A l'ombre où je m'égare, à l'air qui m'environne,
Au sommeil qui me fuit, au lit que j'abandonne,
Je demande une femme... et rien ne me répond!...
Rien... rien autour de moi!... Comme arraché d'un songe,
Je m'arrête soudain... je m'étonne... je songe
Que je suis seul, tout seul... tout seul!... et j'ai vingt ans!...
Tout seul!... et mon cœur brûle!... O toi que j'ai rêvée,
Femme, à mes longs baisers si souvent enlevée,
Ne viendras-tu jamais!... viens... oh! viens!... je t'attends!

DOVALLE.

— Tant qu'on désire on peut se passer d'être heureux; on s'attend à le devenir : si le bonheur ne vient pas, l'espoir se prolonge, et le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause... Malheur à qui n'a plus rien à désirer! il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère, et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. J.-J. ROUSSEAU.

— Il faut des désirs pour être content, il faut en satisfaire pour goûter des plaisirs; il faut en laisser en arrière pour les rappeler quand on s'ennuie; plus l'imagination est vive, plus on a de ressources contre le dégoût. Mme DE RIEUX.

— Le désir est pour tous les hommes l'aiguillon du plaisir: ne pas épuiser ce désir est la règle de la durée de tous les plaisirs du monde. MIRABEAU.

— Il est bien plus sûr de montrer des désirs à certaines femmes que de leur déclarer des sentiments, fussent-ils honnêtes.

D'ARGENS.

— Le désir d'être aimé prouve qu'on a beaucoup d'amour-propre; celui d'aimer, qu'on a beaucoup de sensibilité; celui de jouir qu'on a bien des sens. Mlle DE SOMMERY.

— Il est une douce langueur
Que la tendresse nous inspire,
Quand l'innocence, à notre cœur,
Cache encore ce qu'il désire :
Une plus brillante clarté
Sourit à notre œil enchanté;
Un nouvel univers commence;

Loin de lui le cœur emporté
Nage dans une mer immense
D'amertume et de volupté.

Songe heureux ! aimable délire !
Vous vous envolez pour toujours
Dès que la vérité déchire
Le bandeau léger des amours.
Au jour fatal qui nous éclaire
Quand nous discernons les objets,
Adieu bonheur, adieu chimère !
On se dit d'une voix amère :
C'est donc là ce que je cherchais !

Ah ! n'éclairons point l'innocence.
Laissons la tendre adolescence
Désirer, espérer, languir ;
L'amour n'a point de jouissance
Qui vaille le premier désir.

— Les désirs des femmes sont comme les asperges ; à peine coupées, elles repoussent plus vigoureusement.

ADOLPHE RICARD.

DÉTACHER.

— Il est peut-être plus difficile de se détacher d'une femme à qui l'on n'a jamais plu, que de celle dont on a été aimé. Quelque chose qu'on puisse dire en faveur de la jouissance, elle diminue toujours de la vivacité des désirs ; et la curiosité jointe à la résistance, les augmente beaucoup. Aussi voit-on ordinairement que les passions les plus malheureuses sont les plus constantes. Mme D'ARCONVILLE.

— Il est plus facile de *détacher* son collet d'habit que son cœur. COMMERSON.

DEUIL.

— Un deuil est une bonne fortune pour une femme, et la raison pourquoi je ne me marierai jamais, c'est de peur que ma femme ne se défasse de moi pour porter mon deuil. Le noir va si bien aux femmes ! THÉOPHILE GAUTIER.

— Les femmes sont bien heureuses ; Dieu leur a fait la douleur si légère ! La plupart se consoleraient de la perte du mari le plus tendrement aimé, avec cette seule réflexion que le deuil leur va très bien. BEAUMANOIR.

DEVINER.

— L'amour est un sentiment si délicat, qu'un amant ne doit jamais savoir qu'il est aimé qu'en le devinant.
Mme DE SARTORY.

— Les femmes devinent qu'elles sont aimées bien avant qu'on le leur dise. MARIVAUX.

— Pour peu qu'une femme reçoive un homme de temps en temps, elle n'ignore aucun de ses projets. S'il refuse de les lui apprendre, elle les demande à ceux auxquels il en a fait part, et si personne ne les sait, elle les devine. ROCHEBRUNE.

— Il n'est pas adroit de se montrer très clairvoyant avec les femmes, à moins que ce ne soit pour deviner ce qui leur plaît.
LATÉNA.

DEVOIR.

— On retient plus aisément une femme dans son devoir par l'amour que par la crainte. *Pudore et liberalitate mulieres retinere satius esse credo quam metu.* TÉRENCE.

— Le devoir n'est pénible aux femmes que parce qu'il n'est pas l'ouvrage de leurs fantaisies; et l'époux le plus aimable ne déplaît souvent que parce qu'il est en droit d'exiger ce qu'on lui livrerait avec transport s'il n'était pas époux. Avec lui, c'est une dette qu'on acquitte; avec l'amant, c'est un présent qu'on fait. CRÉBILLON FILS

— Une femme n'examine guère le principe de ses devoirs que par le désir de s'en affranchir, ou pour se justifier de les avoir violés. DUCLOS.

— Il y a dans le mot *devoir* on ne sait quoi de magique dont l'effet soutient les magistrats, enflamme les guerriers, et refroidit les époux. ADRIEN DUPUY.

— Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.
P. CORNEILLE.

— Le devoir d'une femme est dans la complaisance.
COLLIN D'HARLEVILLE.

— Il n'y a que l'amour, la reconnaissance et l'amitié qui imposent des lois douces. Tous les devoirs que l'on remplit sans ces sentiments sont à charge. On s'en acquitte ordinairement de mauvaise grâce, parce que la pensée qu'il le faut gâte tout. Mme DE RIEUX.

— Il n'y a dans le monde que deux partis à prendre, faire

son devoir ou y manquer. Pour passer entre deux il n'y a pas de chemin. Mme GUIZOT.

— Vouloir instituer le mariage sans l'amour, ce serait y placer le désespoir; mais y mettre l'amour sans le devoir, ce serait y établir le déshonneur et la débauche. ERNEST LEGOUVÉ.

DÉVOTION.

— La dévotion est le dernier des amours. SAINT-ÉVREMOND.

— Les femmes ne prennent la dévotion que comme un purgatoire des fautes de leur jeunesse; elles ne se réforment quasi jamais que sur la fin de leurs jours, et malgré tant de sermons et de confessions, elles ne changent de vie que sur le point de la quitter! PERROT D'ABLANCOURT.

— Lorsque les femmes ont passé l'âge de plaire, elles se font dévotes. Il faut qu'elles comptent bien sur l'indulgence de Dieu pour lui offrir ainsi ce dont les hommes ne veulent plus!

ADRIEN DUPUY.

— C'est trop contre un mari d'être coquette et dévote : une femme devrait opter. LA BRUYÈRE.

— La dévotion est l'unique ressource des coquettes, quand elles sont devenues vieilles. Dieu devient le pis-aller de toutes les femmes qui ne savent plus que faire. Mme DE RIEUX.

— Toute femme dévote par crainte de l'amour, ne peut l'être longtemps.

— Les dévotes sont naturellement curieuses; elles se dédommagent des péchés qu'elles ne font point par le plaisir de savoir les péchés des autres. MARIVAUX.

— Sophie, savez-vous la nouvelle? disait un jour M. de Lauraguais à mademoiselle Arnould, sa maîtresse. — Quoi donc ? — La petite Luzy a quitté l'Opéra pour entrer en religion! — Oh ! la coquine, s'écria la spirituelle actrice, elle se fait sainte parce qu'elle sait que Jésus s'est fait homme. A. R.

— La dévotion est le dernier période de la vie d'une femme. La plupart de celles qui sont devenues dévotes ont commencé par se livrer au plaisir qui les recherchait; elles ont ensuite tâché d'en prolonger le cours; et leurs efforts deviennent d'autant plus vifs qu'elles voient de jour en jour le monde prêt à les quitter. Les regrets les occupent encore quelque temps, puis enfin elles cherchent un asile et une consolation dans la dévotion. L'aveu de leurs fautes ne leur coûte point : en les confessant, elles se retracent leurs plaisirs, et c'est l'unique qui leur reste. DUCLOS.

— Le souvenir, présent céleste,
Ombre des biens qui ne sont plus,
Est encore un plaisir qui reste
Après tous ceux qu'on a perdus. SÉGUR.

— Si vous devenez dévote, mademoiselle, soyez-le tout simplement. Ayez un bon directeur, trois ou quatre livres de piété; c'en est assez pour être sainte, si l'envie voue en prend. Je serais bien fâchée cependant que vous vous jetassiez dans la dévotion; ce serait bien de l'esprit de perdu, car, ne vous y trompez pas, on ne peut être femme d'esprit et femme dévote; la dévotion donne des scrupules, et les scrupules gênent. Mais ce n'est point à votre âge, mademoiselle, que ce goût-là prend: c'est ordinairement quand on a vécu vingt ans dans le monde, quand on a été peu ménagère des plaisirs, et qu'ils sont devenus insipides à force d'en goûter; c'est alors qu'on cherche à se consoler avec Dieu des malheurs et des chagrins que nous ont attirés nos folies. Mme DE RIEUX.

— C'est à cinquante ans que les femmes se font dévotes; c'est pour elles le temps de l'apparition du diable. HELVÉTIUS.

— La coquette délaissée se jette dans la dévotion pour y trouver encore l'amour. Mme DE PUISIEUX.

— En fait d'amour, les dévotes ont quelque chose de plus piquant que les autres femmes. Il y a dans leurs façons on ne sait quel mélange indéfinissable de mystère, de fourberie, d'avidité libertine, et en même temps de retenue qui amuse singulièrement. Vous sentez qu'elles voudraient jouir furtivement du plaisir de vous aimer et d'être aimées, sans que vous y prissiez garde; ou qu'elles voudraient du moins vous persuader que, dans tout ce qui se passe, elles sont vos dupes et non pas vos complices. D'ARGENS.

— Le ciel défend, de vrai, certains contentements;
Mais on trouve avec lui des accommodements!
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention. MOLIÈRE.

— Une belle femme édifie plus qu'une autre, quand elle est pieuse, parce qu'ordinairement elle a besoin d'un plus grand effort pour l'être. MARIVAUX.

— Une femme qui devient véritablement dévote avait l'âme véritablement tendre. SAINTE-FOIX.

— Une femme d'un certain âge se vantait d'avoir échappé

par la dévotion à tous les tourments de l'amour. — Ah! madame, lui dit un poëte :

Par la grâce du ciel ils ne sont pas venus
Ces maux dont vous craigniez les rigueurs inhumaines ;
Mais qu'ils vous ont coûté de peines
Ces maux que vous n'avez pas eus! A. R.

— Les femmes font profiter la dévotion des débris de l'amour, et Dieu de ce que les hommes ne recherchent plus.
ROCHEBRUNE.

— C'est uniquement pour ne pas être brûlée en l'autre monde, dans une grande chaudière d'huile bouillante, qu'une jolie dévote résiste à son amant. C'est de la vertu bête. Je ne conçois pas d'ailleurs comment l'idée d'être le rival d'une chaudière d'huile bouillante n'éloigne pas un amant par le mépris.
STENDHAL.

— La dévotion ne console de l'amour que parce qu'elle est elle-même de l'amour. P. ROCHPÈDRE.

— Les femmes se font dévotes à dix-sept ans, quand l'amour leur vient, et à quarante, lorsqu'il les quitte. C'est que, jeunes ou vieilles, leur cœur se fait besoin d'un cœur qui lui réponde.
ADOLPHE RICARD.

DIABLE.

— La femme est l'organe du diable. SAINT BERNARD.

— Dieu nous a défendu les femmes, mes frères, mais le diable nous a donné des sœurs. SAINT FRANÇOIS.

— Si Satan pouvait aimer il cesserait d'être méchant.
SAINTE THÉRÈSE.

— Le diable couche plus près de ma femme que moi.
LUTHER.

— Presque toutes les femmes ont le diable au corps, et les maris doivent savoir par expérience que lorsque le diable s'est logé quelque part, il n'est pas facile de l'en chasser. BLONDEL.

— Un bonnetier de la rue Saint-Denis lisait après dîner le *Constitutionnel* à sa jeune femme, lorsqu'il fut interrompu dans sa lecture par deux de ses voisins qui ouvrirent avec fracas la porte de sa boutique. — Au diable les c....! s'écria-t-il du plus loin qu'il les aperçut, je voudrais qu'ils fussent tous dans la rivière ! — Mais, mon ami, lui demanda sa femme avec la plus vive inquiétude, vous savez nager, n'est-ce pas? A. R.

— Mademoiselle Raucourt était depuis quatre mois la maîtresse du marquis de Villette, lorsque celui-ci, fatigué de ses

taquineries, lui adressa les vers suivants, en réponse à une lettre fort méchante que la célèbre actrice lui avait écrite, et dans laquelle le secrétaire du marquis était faussement accusé de médisance :

Oui, je fus un sot de t'aimer,
Oui, je suis un fou de t'écrire;
Si c'est là ce que tu veux dire,
Je peux ne m'en point alarmer.
A tes folles inconséquences
Tu sus l'art de m'accoutumer;
Mais de plates impertinences
Avais-tu besoin de t'armer?
Qu'importe ici mon secrétaire?
Fut-il porteur de mon esprit,
Dans tout ce que j'ai fait ou dit
A toi, dans l'ombre du mystère?
Adieu, Fanny, vivons en paix.
Et songe, p..... adorable,
Que s'il entrait dans mes projets
De me faire donner au diable,
C'est à toi que je reviendrais. A. R.

— Que ce ne soit pas la crainte du diable qui vous empêche de faire le mal, mademoiselle; cette menace est un propos de bonne femme ou de capucin, qui n'intimide que pour un quart d'heure et qui n'a jamais retenu personne. On oublie son devoir en sortant du sermon, si l'on est attendue avec impatience par son amant. C'est le respect humain, mademoiselle, c'est la crainte de ce monde, et non pas de l'autre, qu'il ne faut point perdre de vue. Mme DE RIEUX.

— Pour avoir trop d'amitié avec les femmes, le diable est dans la bourse. PROVERBE.

— Une beauté sur le retour s'offensait des hommages dont on entourait une femme jeune, fraîche et charmante : — Mais voyez donc, quels traits peu réguliers ! disait-elle; cette fille n'a vraiment pour elle que ses dix-huit ans, la beauté du diable. — Ne vous y trompez pas, madame, répliqua vivement l'abbé de Choisy, c'est celle-là qui nous tente le plus ! A. R.

— Le moine et la femme sont les deux griffes de Satan. PROVERBE.

— Quand un mari et une femme se tiennent, le diable seul sait celui qui tient l'autre. BALZAC.

— Pour témoigner combien il trouvait de bonheur dans le mariage, un mari de ma connaissance me disait un jour :

Contre Job autrefois le démon révolté
Lui ravit ses enfants, son bien et sa santé;
Mais pour mieux l'éprouver et déchirer son âme
Savez-vous ce qu'il fit?... Il lui laissa sa femme!!! A. R.

— En prenant la crainte de Dieu, les femmes n'abandonnent pas tout à fait l'amour du diable; et lors même qu'elles allument publiquement un cierge pour les archanges du paradis, elles n'oublient pas de faire brûler en cachette une chandelle pour le démon. ADOLPHE RICARD.

DIAMANT.

— La folie court jusqu'aux Indes pour nous rapporter des perles et des diamants, la cupidité les expose en vente, et c'est la vanité qui les achète. OXENSTIERN.

— C'est plutôt par vanité que par coquetterie que les femmes portent des diamants. En cela, leur instinct ne les trompe pas; car les hommes accordent plus d'attention à la beauté qu'on a qu'à celle qu'on se donne, et les femmes qui sont belles sont plus belles à leurs yeux que celles qui se font riches.
ADOLPHE RICARD.

— Diderot se promenant un soir dans les coulisses de l'Opéra, aperçut une charmante personne qui portait au cou une rivière de diamants si riche et si splendide, qu'elle descendait jusque dans son corsage. C'était la maîtresse du prince de Guéminée. Diderot s'approcha d'elle, et lui fit mille compliments sur ce magnifique bijou. — Oh! monsieur, c'est bien peu de chose, répondit la jeune actrice; bientôt, je l'espère, j'aurai mieux que cela. — Mieux! s'écria le philosophe! Vous voulez donc, mademoiselle, qu'elle descende jusqu'à sa source? A. R.

— Auprès de certains hommes, la beauté d'une femme est en raison de la grosseur des diamants dont elle se couvre.
HORACE RAISSON.

— Les maquignons mettent un bouchon de paille à la queue de leurs chevaux pour annoncer qu'ils sont à vendre; les femmes galantes se passent des diamants autour du cou pour faire savoir qu'elles sont vendues. ADOLPHE RICARD.

DIEU.

— Les hommes seraient de grands saints s'ils aimaient autant Dieu que les femmes. SAINT THOMAS.

— Comme l'arche était entre deux chérubins, il faut que Dieu se trouve entre deux cœurs qui s'entr'aiment : ce doit

être là le nœud de nos amitiés, pour les rendre fortes et raisonnables. Et pour en parler avec ce grand évêque qui a si divinement écrit de cette matière : l'amour est plus louable en cette terre, à mesure qu'il est plus semblable à celui qu'on se porte dans le ciel. LE R. P. DU BOSC.

— « Dieu ne peut rien contre l'amour ! » s'écrie la tendre Héloïse, dans sa retraite du Paraclet :

Mon Dieu m'appelle en vain du trône de sa gloire ;
Je cède à ma faiblesse une indigne victoire ;
Les cilices, les fers, les prières, les vœux,
Tout est vain, et mes pleurs n'éteignent point mes feux.

COLARDEAU.

— La plupart des femmes se donnent à Dieu quand le diable n'en veut plus. SOPHIE ARNOULD.

— Les femmes aiment toujours ; quand la terre leur manque elles se réfugient dans le ciel.

— La plupart des femmes passent leur vie à offenser Dieu, et à se confesser de l'avoir offensé. CLÉMENT XIV.

— Après s'être montré pendant plus de six mois la dévote la plus assidue de l'église Saint-Aurélien, dont l'abbé *** venait d'être nommé vicaire, une jeune veuve de vingt-quatre ans rentra tout à coup dans le monde. — « Je voudrais bien savoir, disait un jour M. S..., en parlant de cette jeune femme, pourquoi, l'année dernière, elle s'est jetée si brusquement dans la dévotion ? — En vérité, mon ami, vous êtes par trop naïf, lui répondit madame de G... ; c'est tout bonnement parce qu'un joli homme l'aidait à aimer Dieu. A. R.

— L'amour ferait adorer Dieu dans un pays d'athées.

ROCHESTER.

— L'amour fait aimer Dieu et croire en sa bonté.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— Notre choix fait nos amitiés, mais c'est Dieu qui fait notre amour. Mme DE STAEL.

Oh ! oui, bénissons Dieu dans notre foi profonde !
C'est lui qui fit ton âme et qui créa le monde !
Lui qui charme mon cœur, lui qui ravit mes yeux !
C'est lui que je retrouve au fond de tout mystère !
C'est lui qui fait briller ton regard sur la terre
Comme l'étoile aux cieux !

C'est Dieu qui mit l'amour au bout de toute chose,
L'amour en qui tout vit, l'amour sur qui tout pose !
C'est Dieu qui fait la nuit plus belle que le jour.

C'est Dieu qui sur ton corps, ma jeune souveraine,
A versé la beauté comme une coupe pleine,
Et dans mon cœur l'amour!

Laisse-toi donc aimer. — Oh! l'amour, c'est la vie.
C'est tout ce qu'on regrette et tout ce qu'on envie
Quand on voit sa jeunesse au couchant décliner.
Sans lui rien n'est complet, sans lui rien ne rayonne,
La beauté c'est le front, l'amour c'est la couronne.
Laisse-toi couronner!

Ce qui remplit une âme, hélas! tu peux m'en croire,
Ce n'est pas un peu d'or, ni même un peu de gloire,
Poussière que l'orgueil rapporte des combats;
Ni l'ambition folle, occupée aux chimères,
Qui ronge tristement les écorces amères
Des choses d'ici-bas.

Non, il lui faut, vois-tu, l'hymen de deux pensées,
Les soupirs étouffés, les mains longtemps pressées,
Le baiser, parfum pur, enivrante liqueur,
Et tout ce qu'un regard dans un regard peut lire,
Et toutes les chansons de cette douce lyre
Que l'on appelle un cœur!

Il n'est rien sous le ciel qui n'ait sa loi secrète,
Son lieu cher et choisi, son abri, sa retraite,
Où mille instincts profonds nous fixent nuit et jour.
Le pêcheur a la barque où l'espoir l'accompagne,
Les cygnes ont le lac, les aigles la montagne,
Les âmes ont l'amour! VICTOR HUGO.

— Un homme pieux me disait naguère : Si j'ignorais l'existence de Dieu, il est deux choses que j'adorerais, le soleil et les femmes. LABOUISSE.

— Prendre Dieu à témoin des engagements de son cœur me semble une promesse si sainte et sacrée, que je ne vois jamais de jeunes époux se marier à l'église, sans crier au sacrilége.
ADOLPHE RICARD.

DIRE.

— C'est aimer peu que de pouvoir dire combien on aime.
PÉTRARQUE.

— Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point : il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent. LA BRUYÈRE.

— On ne s'aime bien que lorsqu'on n'a plus besoin de se le dire. ADRIEN DUPUY.

— Un honnête homme ne doit jamais dire, sans une nécessité absolue, qu'il est aimé d'une femme, soit qu'il l'aime ou qu'il ne l'aime pas. Mme DE SARTORY

— Une femme a toujours le droit de nier ce qu'un homme n'a jamais le droit de dire. *

— Il y a dans l'amour un charme qui n'est qu'à lui : c'est de n'avoir jamais qu'une même chose à dire, et de la dire toujours sans s'épuiser ni se lasser jamais, et même sans lasser les autres, quand il a l'éloquence qui lui est propre. LA HARPE.

— Dès qu'on peut dire quelque chose à une femme, on lui dit tout. DUPATY.

— La femme que l'on aime le plus, est souvent celle à qui on le dit le moins. BEAUCHÈNE.

— Mademoiselle de Caumont, surprise en flagrant délit par son amant, lui nia hardiment le fait; et comme celui-ci se récriait :— Ah ! Monsieur, je vois bien que vous ne m'aimez plus, lui dit-elle; vous croyez moins ce que je vous dis, que ce que vous voyez. A. R.

— On ne dit bien que l'amour qu'on n'a pas. — Il vient un moment où on tire un grand parti, près des femmes qu'on n'aime point, de ce qu'on disait si mal ou de ce qu'on ne disait pas du tout à la femme que l'on a aimée. ALPHONSE KARR.

DISCRETION.

— L'amour rend les femmes discrètes. BARTHE.

— Un amant malheureux est rarement discret ; il se plaint aux rochers, plutôt que de ne se plaindre pas. Mme DE SARTORY.

— L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en son âme ;
Tout vous trahit, la voix, le silence et les yeux :
Et les feux, mal couverts, n'en éclatent que mieux. RACINE.

— La discrétion est plus nécessaire aux femmes que l'éloquence, parce qu'elles ont moins de peine à parler bien qu'à parler peu. LE R. P. DU BOSC.

— On demandait un jour dans une compagnie quelle était la vertu qui nous était la plus nécessaire ; presque toutes les femmes furent d'avis que c'était la chasteté; il n'y en eut qu'une qui répondit, — « Vous vous trompez, mesdames, c'est la discrétion. J'ai soixante ans, et j'ai la réputation d'avoir été sage : il n'y a que moi qui sache si cela est. » — Cette franchise ter-

mina la contestation; on jugea que la personne qui venait de parler avait de l'expérience, et on n'en pensa pas plus mal de sa vertu. Mme DE RIEUX.

— Être discrète et femme tout ensemble,
Ce sont deux points que jamais on n'assemble;
Et la moins femme, en ce sexe indiscret,
Garderait mieux son honneur qu'un secret.

LA CHAUSSÉE.

— Ces amoureux me plaisent qui n'écrivent le nom de leur maîtresse sur aucune écorce, qui ne le confient à aucun écho, et qui, en dormant, sont poursuivis de cette crainte qu'un rêve ne le leur fasse prononcer. THÉOPHILE GAUTIER.

— Le seul secret qu'une femme garde inviolablement, c'est celui de son âge.

— Une femme ne cèle que ce qu'elle ne sait pas.

— Les secrets d'amour sont les plus mal gardés :

. . . . Posséder sa maîtresse
Est un bonheur qui s'obtient quelquefois;
Mais le cacher si bien qu'il n'y paraisse,
Voilà l'écueil même des plus adroits.
Tel, dans cet art, se disant passé maître,
Pour nous tromper use d'un vain détour :
Il n'est secret qu'enfin l'on ne pénètre,
Ni forêt sombre où n'arrive le jour. A. R.

— On confie son secret dans l'amitié, mais il échappe dans l'amour. LA BRUYÈRE.

— Quiconque sait aimer sait se taire; et le secret est une chose si douce en amour, que sans lui, toutes les faveurs qu'on peut recevoir ne sont presque ni douces ni glorieuses.

Mme DE SARTORY.

— Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre : une femme, au contraire, garde mieux son secret que celui d'autrui. LA BRUYÈRE.

— Les secrets du cœur sont le ciment de l'amitié entre les jeunes filles.

— L'amour aime, de sa nature, tellement le secret et le mystère, qu'on peut dire que tout ce qui n'est ni secret ni mystérieux n'est point amour. Mlle DE SCUDÉRY.

— Quand vous voudrez confier un secret à quelqu'un, mademoiselle, ayez toujours un gage du sien. Je vous permets de compter sur la discrétion des autres, quand ils vous appréhenderont autant que vous les craindrez. Mme DE RIEUX.

LES FEMMES ET LE SECRET.

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames :
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : — « O dieux ! qu'est-ce cela ?
Je n'en puis plus ! on me déchire !
Quoi ! j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf ! Oui, le voilà
Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire ;
On m'appellerait poule. Enfin n'en parlez pas. »
La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire ;
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse, indiscrète et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
Et de courir chez sa voisine :
— « Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé ;
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère. »
— « Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien. »
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits :
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout ; car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
Précaution peu nécessaire ;
Car ce n'était plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,
De bouche en bouche allait croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montaient à plus d'un cent. LA FONTAINE

DISSIMULATION.

— Les femmes sont fécondes en artifices ; elles obtiennent souvent par la dissimulation ce qui serait raisonnable qu'elles

dussent à la force de leur tendresse. Elles ont une ressource presque toujours infaillible, quand nous croyons être libres de leurs fers, c'est de nous engager encore à les aimer à force de feindre de ne nous aimer plus. SAINT-ÉVREMOND.

— La vie d'une femme est une longue dissimulation. Candeur, beauté, fraîcheur, virginité, pudeur, une femme n'a tout cela qu'une fois : il faut donc qu'elle le simule tout le reste de sa vie. RÉTIF DE LA BRETONNE.

DISTRACTION.

— La beauté donne des distractions à la sagesse la plus sévère. ADRIEN DUPUY.

— Malheureuse est la femme que les distractions rendent heureuse. GOLDSMITH.

— Le mariage est sérieux et triste ; que de gens y périraient de langueur et d'ennui sans le secours des petites distractions ! MARIVAUX.

— Défiez-vous d'une femme distraite : c'est un lynx qui vous observe. LABOUISSE.

DIVORCE.

— Il faut respecter le mariage tant qu'il n'est qu'un purgatoire, et le dissoudre s'il devient un enfer, ERASME.

— Toute association ne peut durer, qu'autant que dure le consentement de rester associés. *Tamdiu durat, quamdiu consensus.*

— Le divorce est nécessaire aux civilisations avancées. MONTESQUIEU.

— Le divorce est si naturel, que dans beaucoup de maisons il couche toutes les nuits entre les deux époux. CHAMPFORT.

— Il n'y a qu'un moyen d'obtenir plus de fidélité des femmes dans le mariage, c'est de donner la liberté aux jeunes filles, et le divorce aux gens mariés. STENDHAL.

— Un fou ayant attrapé un épervier et une colombe, les enferma dans une même cage, et s'éloigna. Au bout de quelques heures, il revint avec un sage qui, voyant l'épervier furieux et la colombe couverte de sang, leur donna la liberté. — Voyez donc, mon ami, dit le sage en s'adressant au fou, son compagnon, voyez donc comme ces deux oiseaux s'envolent avec plaisir. C'est que pour former un heureux couple il ne suffit pas de réunir un mâle et une femelle ; il faut assortir ceux qu'on veut mettre ensemble ; et quand la folie a fait une erreur, c'est à la sagesse à la réparer. A. R.

— Un seul divorce qui punit un mari de ses tyrannies, empêche des milliers de mauvais ménages. STENDAHL.

DOIGT.

— Il y a certainement une électricité d'amour qui se communique par le simple contact du bout des doigts. GALIANI.

— Champfort se promenant un soir sur les boulevards, fut abordé par un jeune homme qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. — Eh bien! mon ami, lui dit-il, après qu'ils eurent échangé les politesses d'usage, voyons! où en êtes-vous avec madame de B...? — Oh! Monsieur, j'avance, j'avance, répondit le jeune homme en se frottant les mains: je lui fais tous les soirs un petit doigt de cour. — Un petit doigt! s'écria Champfort; jeune homme vous n'arriverez à rien, il faut aux femmes quelque chose de mieux. A. R.

DOMINATION.

— Une femme est aisée à gouverner, pourvu que ce soit un homme qui s'en donne la peine. LA BRUYÈRE.

— Une femme peut toujours gouverner à sa fantaisie l'homme du monde le plus impérieux, pourvu qu'elle ait beaucoup d'esprit, assez de beauté et peu d'amour. FONTENELLE.

— Il y a certainement dans les femmes quelque chose de plus que la sorcellerie, puisqu'elles viennent à bout de gouverner les plus sages des hommes. ROWE.

— La nature semble avoir conféré aux hommes le droit de gouverner. Les femmes ont eu recours à l'art pour s'affranchir. Les deux sexes ont abusé réciproquement de leurs avantages, de la force et de la beauté, ces deux moyens de faire des malheureux. Les hommes ont augmenté leur puissance naturelle par les lois qu'ils ont dictées; les femmes ont augmenté le prix de leur possession par la difficulté de l'obtenir. Il ne serait pas difficile de dire de quel côté est aujourd'hui la servitude. Quoi qu'il en soit, l'autorité est le but où tendent toutes les femmes : l'amour qu'elles donnent les y conduit, celui qu'elles prennent les en éloigne; tâcher d'en inspirer, s'efforcer de n'en point sentir, ou de cacher du moins celui qu'elles sentent : voilà toute leur politique et toute leur morale.

DESMAHIS.

— Quelques femmes ne peuvent réussir à gouverner leurs maris, mais il n'y a pas un mari peut-être qui parvienne à gouverner sa femme. M[lle] DE SOMMERY.

— Le monde n'est si mal gouverné que parce qu'il est gouverné par ce qu'on nomme l'amour. Mlle DE SOMMERY.

— L'unique moyen de ne pas dépendre des femmes est de les faire dépendre de soi. RÉTIF DE LA BRETONNE.

— Où commande l'amour, il n'est point d'autre maître. GRESSET.

— Jupin, quoiqu'il fût un peu fier,
Aux autels de Vénus apportait son offrande :
Le plus grand potentat, quand la beauté commande,
Est un bien petit Jupiter. DEMOUSTIER.

DONNER.

— Celles qui donnent de l'amour par plaisir, en reçoivent souvent par nécessité. Elles feraient un miracle de porter tant de feu dans leurs yeux, sans en avoir dans l'âme... Ce sont, en effet, de mauvaises armes que celles de l'amour ; et rarement on s'en sert pour blesser les autres qu'on ne commence ou qu'on n'achève par se blesser soi-même. Le P. DU BOSC.

— Lorsqu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir. MOLIÈRE.

— Les femmes souffrent volontiers qu'on leur dise qu'elles donnent de l'amour, pourvu que ce ne soient pas ceux à qui elles en ont effectivement donné, qui leur en parlent. Mlle DE SCUDÉRY.

— Les femmes s'étudient toute leur vie à donner de l'amour : comment pourraient-elles s'empêcher d'en prendre beaucoup ? THOMAS MORUS.

— Une femme peut être surprise d'avoir pris de l'amour ; mais elle ne l'est jamais d'en avoir donné. MARIVAUX.

— Les femmes ne donnent de bon cœur que ce qu'on leur dérobe. ADRIEN DUPUY.

— Il arrive souvent qu'une femme donne de l'amour sans en recevoir ; et, tandis qu'elle allume, par sa beauté, mille convoitises dans les cœurs, le sien reste glacé. Le P. DU BOSC.

— On dit communément : La plus belle femme du monde ne peut donner que ce qu'elle a, — ce qui est très faux : elle donne précisément ce qu'on croit recevoir, puisqu'en ce genre, c'est l'imagination qui fait le prix de ce qu'on reçoit. CHAMPFORT.

— L'amour est un mendiant qui demande encore alors qu'on lui a tout donné. P. ROCHPÈDRE.

— Dès qu'une femme a pris un peu d'amour, elle s'applique à en donner beaucoup. ROCHEBRUNE.

— Un vieux céladon qui faisait le joli cœur auprès d'une

jeune femme, lui disait d'un ton suppliant : — Eh quoi, mademoiselle, pas la moindre petite faveur, le plus petit serrement de main ! vous serez donc toujours cruelle ; vous ne me donnerez donc jamais rien? — Moi, monsieur ! mais pardon, fit la jeune femme en s'esquivant, je vous donne soixante ans et les mois de nourrice. A. R.

DOT.

— C'est miracle si un homme ne paie de sa liberté et de son autorité la riche dot qu'une femme lui apporte en mariage.
OXENSTIERN.

— On aime moins à contempler de bonnes qualités dans une jeune fille, qu'à lui voir compter beaucoup d'argent. L'or a toujours été la passion des hommes : *Non oculis, sed digitis uxores ducunt.* Le P. DU BOSC.

— Un gendre qui veut avoir la paix avec son beau-père, ne doit point laisser de queue au paiement de la dot de sa femme. Les parents veulent tout faire quand leur fille est à marier, et rien quand elle l'est. ADRIEN DUPUY.

— La dot est la raison du mariage ; l'amour en est le prétexte.
COMMERSON.

DOUCEUR.

— La plupart des femmes ont plus de douceur hors de leur maison que chez elles. TACITE.

— Pour les femmes, la douceur est le meilleur moyen d'avoir raison. Mlle DE FONTAINE.

— Vénus impérieuse est moins forte que Vénus caressante.

— Quelque parfaite que soit une femme, si elle n'a point de complaisance ni de douceur, sa vertu même est importune, et sa mauvaise humeur peut rendre son honnêteté odieuse. Et de vrai, comme on n'estime point un miroir s'il ne représente bien, quoiqu'il soit enrichi de perles et qu'il y ait des pierreries tout à l'entour, aussi quelque mérite et quelque perfection qu'ait une femme, la principale qualité lui manque, si elle n'a point de douceur et de souplesse pour s'accommoder aux volontés de son mari. Je n'entends pas pour cela que les hommes deviennent tyrans et que l'obéissance qu'on leur rend les fasse devenir tels : il faut que le devoir soit réciproque ; et puisqu'on nomme le mariage un lien, comme il est nécessaire que les deux rubans ou les deux cordages soient entrelacés des deux côtés, pour faire un nœud, aussi faut-il que l'homme et la femme soient attachés l'un à l'autre par un devoir mutuel, pour ren-

dre la société plus ferme. Si elle n'est réciproque, elle est imparfaite et même injuste. Le P. Du Bosc.

— La femme forte et douce est presque aussi rare que le merle blanc, oiseau qu'on ne trouve facilement dans aucun pays, ainsi que vous devez le savoir pour peu que vous soyez chasseur ou empailleur. Louis Huart.

DOULEUR.

— Aimer, c'est faire un pacte avec la douleur.
Mlle de l'Espinasse.

— De tous les genres de courage, celui que les femmes ont le plus est celui de la douleur; ce qui vient sans doute de la foule de maux auxquels les a soumises la nature.... Elles aimeraient cent fois mieux souffrir que déplaire, et braveraient bien plutôt la douleur que l'opinion. Thomas.

— Qui n'a ouï parler à Paris de celle qui se fit écorcher pour seulement en acquérir le teint plus frais d'une nouvelle peau ? Il y en a qui se sont fait arracher des dents vives et saines pour en former la voix plus molle et plus grasse ou pour les ranger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mépris de la douleur avons-nous en ce genre? que ne peuvent-elles? que craignent-elles pour peu qu'il y ait d'agencement à espérer en leur beauté? J'en ai vu engloutir du sable, de la cendre et se travailler à point nommé de ruiner leur estomac pour acquérir les pâles couleurs. Pour faire un corps bien espagnolé, quelle gêne ne souffrent-elles, guindées et sanglées avec de grosses coches sur les côtés jusques à la chair vive, oui, quelquefois à en mourir ! Montaigne.

— L'amour, cette première des félicités humaines, a besoin, pour être vif et durable, que la douleur lui prête ses larmes; enfant de la mélancolie bien plus que de la joie, jamais ses feux ne sont plus ardents que quand il les allume dans des yeux noyés de pleurs, et ce n'est que nourri par la tristesse qu'il peut être éternel. Mme Cottin.

— Tendres cœurs qu'agite l'orage,
Vous pourrez trouver un beau jour :
On ne saurait faire naufrage
Quand on est guidé par l'Amour.
Tôt ou tard, une âme constante,
En aimant, goûte un heureux sort :
C'est quelquefois par la tourmente
Que l'on est conduit dans le port.

— La douleur n'embellit que ce qui est beau.

GEORGE SAND.

— L'amour de deux êtres en ce monde n'est souvent que le privilége de se donner l'un à l'autre les plus grandes douleurs.

SAINTE-BEUVE.

—Quiconque aima jamais porte une cicatrice;
Chacun l'a dans son sein, toujours prête à s'ouvrir;
Chacun la garde en soi, cher et secret supplice,
Et, mieux il est frappé, moins il en veut guérir.

ALFRED DE MUSSET.

DOUTE.

— On souffre de si poignantes douleurs quand on doute si l'on est c... que je regarde la certitude du fait comme une grande volupté.

GEORGES DANDIN.

— ..... A Paris, ce n'est pas comme à Rome:
Le c... qui s'afflige y passe pour un sot,
Et le c... qui rit, pour un fort honnête homme.
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'est point un mal.

LA FONTAINE.

— Dans l'amour jaloux, l'incertitude est le pire de tous les maux, jusqu'au moment où la réalité nous fait regretter l'incertitude.

BLONDEL.

— Quand on aime, on doute souvent de ce qu'on croit le plus.

LA ROCHEFOUCAULD.

— Un libraire dont Rivarol s'était souvent raillé parce qu'il n'avait point d'enfant, quoiqu'il fût marié depuis plusieurs années, accourut un jour, tout glorieux de l'aventure, lui dire en se rengorgeant que son épouse venait d'accoucher d'un gros garçon. — Mais, mon ami, je n'ai jamais douté de votre femme, lui dit en riant le célèbre écrivain.

A. R.

— Qu'un homme d'esprit ait des doutes sur sa maîtresse, cela se conçoit; mais sur sa femme !... il faut être par trop bête.

BALZAC.

— Maris, avez-vous quelque doute,
Ne cherchez point à l'éclaircir:
Le moins qu'il en coûte,
C'est un repentir.

— Toujours un petit doute à calmer, voilà ce qui fait la vie de l'amour heureux. Comme la crainte ne l'abandonne jamais, ses plaisirs ne peuvent jamais ennuyer.

STENDHAL.

— Doutez, Ophélia, de tout ce qui vous plaît,
De la clarté des cieux, du parfum de la rose;
Doutez de la vertu, de la nuit et du jour;
Doutez de tout au monde, et jamais de l'amour.....
Doutez, si vous voulez, de l'être qui vous aime,
D'une femme ou d'un chien, — mais non de l'amour même.
L'amour est tout . . . .
Aimer est le grand point, qu'importe la maîtresse?
Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse?

ALFRED DE MUSSET.

— Un huissier dont la femme était jeune et jolie, disait un jour que de tous les maris de sa petite ville, il était assurément le seul qui ne fût pas c... — Ah! monsieur, doutez, doutez plutôt, fit un philosophe qui l'entendit, le doute est l'oreiller d'une tête bien faite. A. R.

DUPE.

— En amour, on mérite d'être dupe quand on ne cesse pas de l'être aussitôt qu'on s'en aperçoit. Mme D'ARCONVILLE.

— ... On est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.

MOLIÈRE.

— Entre deux personnes qui s'aiment, celle qui a le cœur le plus tendre est toujours un peu dupe, mais elle jouit davantage. Mlle DE L'ESPINASSE.

— Celui qui craint d'être dupe dans ce monde ne peut trop se méfier de la probité des hommes et de la sagesse des femmes.

DIDEROT.

— Une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de ne se marier jamais, c'est qu'on n'est pas tout à fait la dupe d'une femme tant qu'elle n'est point la vôtre. CHAMPFORT.

— Dans les liaisons de cœur il y a presque toujours une dupe, mais le bonheur est de son côté. P. ROCHPÈDRE.

— Au dernier bal masqué que l'Opéra donna le jour de la mi-carême, j'entendis ce petit dialogue que deux lorettes échangèrent entre elles : — Vois donc, Nini, y en a ty d'ces pierrots autour des buffets! — Oh oui! y en a! — Eh bien! c'qui foisonne encore davantage, sais-tu quoi, ma chère? — Qu'est-ce donc, Fifine? — Comment, tu ne devines pas? — Non. — Oh! q't'es bête, va!... Eh bien! Nini, ce sont les pigeons... pour ma part j'en ai déjà plumé trois. A. R.

DUEL.

— On se bat moins volontiers contre le mari d'une jolie femme que contre son amant. Avec celui-ci, on peut espérer de profiter de sa défaite, avec l'autre on n'espère plus rien.

Mme DE SARTORY.

— Il n'y a rien de si fou que de se couper la gorge pour une femme : il n'y en a pas une qui voudrait se priver du plus faible de ses charmes pour l'homme qu'elle aime le plus.

ADRIEN DUPUY.

— L'amour ne s'explique plus par le duel, mais par l'enchère. « C'est avec de l'or, et non avec du fer, qu'on m'obtient, » disait une fille, à deux hommes qui se battaient pour elle. Le mariage n'est à proprement parler qu'une adjudication à la bougie éteinte ; le dernier qui a parlé se couche.

LEMONTEY.

— Les hommes sont devenus si pacifiques, et les femmes si sages, qu'on n'entend plus raconter que des aventures galantes où l'on ne fait point répandre un sang précieux à l'État. Les femmes ont pris le noble parti de faire des heureux, et les hommes prudents se contentent de l'être. Mme DE RIEUX.

— Dans les antiques duels judiciaires entre un homme et une femme, l'homme était d'ordinaire placé dans un trou jusqu'à la hauteur de l'estomac, afin de faire descendre sa force au niveau de celle de la femme, et celle-ci le frappait avec un voile qui enveloppait une pierre... Mais, de nos jours, dans les duels conjugaux, il semble que ce soit l'homme qu'on laisse libre, et la femme qu'on mette dans un trou. Elle a bien encore le voile pour se défendre, mais on en a ôté la pierre.

JEAN-PAUL RICHTER.

— Il n'y a que la sottise et la fatuité qui puissent porter un homme à se battre pour une femme. Ceux qui en viennent là, tiennent beaucoup plus à prouver qu'ils sont heureux, qu'à exalter la vertu de la femme accusée. BELLEGARIGUE.

— Lorsque deux amoureux se disputent une femme les armes à la main, il y a presque toujours derrière eux un troisième personnage, qui rit d'autant mieux de leur sottise, qu'il ne risque rien quoiqu'il obtienne tout. ADOLPHE RICARD.

DURÉE.

— Durât-il un siècle, l'amour heureux n'est jamais qu'un instant. PROPERCE.

— Il est difficile d'arracher de son cœur une passion qui a duré longtemps. *Difficile est longum subito deponere amorem.*

CATULLE.

— L'amour est un commerce si agréable qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pu : Que serait-ce si l'on était reçu dès que l'on s'offrirait? Que deviendraient tous ces soins qu'on prend pour plaire, toutes ces inquiétudes que l'on sent, quand on se reproche de n'avoir pas assez plu? — Tous ces empressements avec lesquels on cherche un moment heureux, tout cet agréable mélange de plaisirs et de peines, qu'on appelle amour, tout cela serait bien insipide, si l'on ne faisait que s'entr'aimer. FONTENELLE.

— La plupart des amours ne sont point durables; il en est comme du bois, qui, à force de nous chauffer, se consume lui-même. FRÉDÉRIC II.

— Les hommes ont un but dans l'amour; la durée de ce sentiment est le seul bonheur des femmes. Mme DE STAEL.

— L'amour a si bien la conscience de son peu de durée, qu'on éprouve un invincible besoin de se demander : M'aimes-tu? M'aimeras-tu toujours? BALZAC.

— Pourquoi tous les amours, même les plus délicats, finissent-ils? C'est qu'on s'imagine y goûter des plaisirs qu'on n'y trouve pas; c'est que, chez presque tous les mortels, l'imagination est plus active que le cœur n'est sensible. MIRABEAU.

ÉCRIRE.

— Un poëte, qu'un accident avait momentanément privé de l'usage de sa main droite, écrivit ces jolis vers le jour où il put reprendre sa plume :

Revenez sous mes doigts, instrument que j'adore,
Plume que je tirai de l'aile de l'Amour.
Trop heureux si ce dieu daignait sourire encore
Comme il sourit au premier jour! A. R.

— Pour une femme qui compose, un mari est une distraction continuelle. DUFRESNE.

— Les femmes qui se sont mêlées d'écrire auraient mieux fait de broder. ADDISSON.

— La plupart des femmes qui se sont illustrées par leurs écrits se sont fait remarquer par leurs faiblesses. C'est qu'en devenant hommes par la tête, elles sont restées femmes par le cœur. ADOLPHE RICARD.

— Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume

dans l'arc en ciel, et jeter sur sa ligne la poussière des ailes du papillon. Comme le petit chien du pèlerin, à chaque fois qu'on secoue la patte, il faut qu'il en tombe des perles. DIDEROT.

— Une femme se faisait peindre; ce qui lui manquait pour être belle, était précisément ce qui la rendait jolie. Elle voulait qu'on ajoutât à sa beauté, sans rien ôter à ses grâces; elle voulait tout à la fois, et que le peintre fût infidèle, et que le portrait fût ressemblant : voilà ce qu'elles seront toutes pour l'écrivain qui doit parler d'elles. DESMARIS.

— Je permets à une femme d'écrire au public sous trois conditions :

1° Qu'elle aura toujours les dents propres et du linge blanc;

2° Qu'elle s'occupera de ses enfants au moins un quart d'heure par jour;

3° Qu'elle ne se moquera de son mari que médiocrement et en petit comité de sept personnes au plus, y compris le patient. LEMONTEY (1).

— Une femme qui écrit a deux torts : elle augmente le nombre des livres, et elle diminue le nombre des femmes.

ALPHONSE KARR.

— Quand on écrit sur les femmes, il faut toujours se réserver le droit de rire de ses idées de la veille.

ADOLPHE RICARD.

ÉDUCATION.

— Y a-t-il rien de plus bizarre que de voir comme on agit, pour l'ordinaire, en l'éducation des femmes? On ne veut point qu'elles soient coquettes ni galantes, et on leur permet pourtant d'apprendre soigneusement tout ce qui est propre à la galanterie, sans leur permettre de savoir rien qui puisse fortifier leur vertu ou occuper leur esprit. En effet, toutes ces grandes réprimandes qu'on leur adresse dans leur première jeunesse, de n'être pas assez propres, de ne s'habiller pas d'assez bon air, et de n'étudier pas assez les leçons que leurs maîtres à danser et à chanter leur donnent, ne prouvent-elles pas ce que je dis? Et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une femme, qui ne peut danser avec bienséance que cinq ou six ans de sa vie, en emploie dix ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire que cinq ou six; et, à cette même personne qui est obligée d'avoir du jugement jusqu'à la mort et de parler jusqu'à son

(1) Lisez sur ce sujet un charmant petit volume intitulé : *Il ne faut pas que les femmes sachent lire*. Prix : 60 centimes.

dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout qui puisse ni la faire parler plus agréablement ni la faire agir avec plus de conduite; et, vu la manière dont il y a des femmes qui passent leur vie, on dirait qu'on leur a défendu d'avoir de la raison et du bon sens, et qu'elles ne sont au monde que pour dormir, pour être grasses, pour être belles, pour ne rien faire, et pour ne dire que des sottises. M[lle] DE SCUDÉRY.

— La seule chose qu'on leur ait apprise, c'est à bien porter la feuille de figuier qu'elles ont reçue de leur première aïeule. Tout ce qu'on leur a dit et répété dix-huit à dix-neuf ans de suite se réduit à ceci : Ma fille, prenez garde à votre feuille de figuier; votre feuille de figuier va bien, votre feuille de figuier va mal. DIDEROT.

— C'est par l'éducation des femmes qu'il faut commencer celle des hommes. J.-B. SAY.

— C'est surtout peut-être sur le sexe séduisant qu'il faudrait travailler; car chez presque toutes les nations policées, avec l'apparence de l'esclavage, il commande en effet au sexe dominateur. MIRABEAU.

— Les ignorants sont les ennemis nés de l'éducation des femmes. Aujourd'hui, ils passent leur temps avec elles, ils leur font l'amour, et en sont bien traités. Que deviendraient-ils si les femmes s'avisaient d'apprendre quelque chose? Ils seraient ruinés de fond en comble. STENDHAL.

— Les Scythes crevaient les yeux de leurs esclaves afin qu'ils n'eussent point de distractions en battant le beurre. Il y a aussi des gens qui crèvent les yeux au rossignol afin qu'il chante mieux. Ne serait-on pas tenté de croire qu'une pensée analogue préside à l'éducation qu'on donne aux femmes? On semble appréhender que, si leur intelligence n'est aveugle, elles ne soient de moins bonnes ménagères ou de moins agréables babillardes. DANIEL STERN.

— Élever un homme, c'est former un individu qui ne laisse rien après lui; élever une femme, c'est former les générations à venir. ED. LABOULAYE.

— Si l'on dépensait, pour l'éducation d'un certain nombre de jeunes filles, les sommes qu'on prodigue tous les ans pour l'amusement des oisifs du *Jockey club*, on obtiendrait assurément un double bénéfice : on aurait quelques femmes sensées de plus, et beaucoup de chevaux étiques de moins. ADOLPHE RICARD.

EFFRONTERIE.

— Quand, chez les femmes, l'impudence est jointe à la laideur, elle devient encore plus sensible et plus choquante; et il est sûr qu'on couvrirait plutôt de soufflets que de baisers un visage laid et effronté. J.-J. Rousseau.

– Rien ne contribue tant à la perte de notre réputation que l'air effronté. Celles qui l'ont sont soupçonnées bien avant que d'avoir mérité les soupçons. Mme de Rieux.

— Serait-ce par un effet de la pudeur et du mortel ennui qu'elle doit imposer à plusieurs femmes, que la plupart d'entre elles n'estiment rien tant dans un homme que l'effronterie? ou prennent-elles l'effronterie pour du caractère? Stendhal.

ÉGALITÉ.

— L'amour est un enfant peu difficile en jouets : il ballotte aussi bien un pauvre hère qu'un potentat. Mme de Puisieux.

— Le véritable amour ne connaît que des égaux.
Lope de Véga.

— L'amour est républicain né. Sylvain Maréchal.

— L'amour égale sous sa loi
La bergère ainsi que le roi.
Sitôt qu'il en fait sa maîtresse,
Sitôt qu'il a pu l'engager,
La bergère devient princesse,
Et le prince devient berger.

— C'est l'effet le plus ordinaire de l'amour d'égaler les conditions. L'abbé Prevost.

— Diane, si sévère au milieu des déesses,
Laissa, pour un berger, échapper ses caresses :
On ne peut le nier, quoique les bois, la nuit,
Fussent les seuls témoins de ses faveurs secrètes....
Mais les nymphes sont indiscrètes,
Et les moindres baisers font encore quelque bruit.
Gabriel Legouvé.

— L'amour, comme la mort, se plaît à confondre les conditions. Raynal.

— C'est en vain que l'on se prévaut
De son rang et de sa noblesse :
Du même trait, quand il nous blesse,
Cupidon nous met de niveau.

— L'amour met de niveau l'esprit et la bêtise. Gresset.

ÉGARD.

— La première faute entre des gens mariés est de se manquer d'égards. Mme DE PUISIEUX.

— Voulez-vous goûter et conserver le bonheur dans un état où il est si rare, ayez toujours l'un pour l'autre la considération, les attentions et les égards que vous aviez avant le mariage. Redoublez-les même, s'il est possible : il est plus difficile d'entretenir l'amour que de le faire naître.
L'abbé BLANCHARD.

— Un honnête homme doit toujours avoir pour sa femme les égards qu'il avait étant son prétendu. ADRIEN DUPUY.

ÉGOISME.

— La femme égoïste est un monstre : la nature ne l'a faite que pour autrui. Mlle DE L'ESPINASSE.

— L'amour n'est trop souvent qu'un égoïsme ardent qui finit par s'immoler sa propre idole. Mme DE CHARRIÈRE.

— L'égoïsme de la femme est toujours à deux.
Mme DE STAEL.

— Le mariage a la propriété de rompre tous les liens antérieurs pour y substituer l'égoïsme. CH. FOURIER.

— La femme est bien moins personnelle que l'homme : elle parle moins d'elle que de son amant. L'homme parle plus de lui que de son amour, et plus de son amour que de sa maîtresse.
MEILHAN.

— Il y a tant d'égoïsme dans l'amour, que nous préférons voir malheureuse la personne que nous aimons, à la voir heureuse par un autre et sans nous. ACHILLE POINCELOT.

ÉLOGE.

— Les éloges plaisent aux femmes ; cependant elles ont passé à Jean-Jacques les amertumes de son style : c'est que, lorsqu'on parle d'elles, soit que l'amour les exalte ou que le dépit les déchire, elles pardonnent tout à ceux qui les aiment.
LABOUISSE.

— Faire l'éloge d'une jeune femme devant une autre plus âgée, c'est oublier maladroitement qu'il est quelquefois de la bienséance de savoir mentir, et qu'un homme bien appris ne doit jamais donner moins d'encens à une vieille sagesse qu'à une jeune beauté. ADRIEN DUPUY.

— Être aimé, c'est recevoir le plus grand de tous les éloges.
Mme NECKER.

ÉMOTION.

— Il y a des femmes qui sont tellement à la recherche des émotions qu'elles aiment mieux un malheur qu'une situation tranquille. Mme DE FLAHAUT.

— Cette rapidité de sentiment qui, dans une émotion, fait trouver mille certitudes et mille jouissances, est un des plus grands dons que la nature ait fait aux cœurs aimants, et c'est assez pour compenser tous les maux que produit la sensibilité. Car un être sensible jouit avec abandon, et lorsqu'il souffre dans l'objet aimé, il a encore pour se consoler le sentiment qui le fait souffrir. MIRABEAU.

— Une femme qui n'excite plus aucune émotion reste encore susceptible d'en éprouver beaucoup. Mme DE RÉMUSAT.

EMPORTEMENT.

— Ne craignez point de paraître emporté : l'amour excuse aisément les injures dictées par la passion. OVIDE.

— Les emportements d'une femme supposent toujours beaucoup d'amour. PROPERCE.

— Il est fort sûr qu'une femme qui écrit avec emportement est emportée ; il est moins clair qu'elle soit touchée. Il semble qu'une passion vive et tendre est morne et silencieuse, et que le plus pressant intérêt d'une femme qui n'est plus libre, et celui qui l'agite davantage, est moins de persuader qu'elle aime que de s'assurer si elle est aimée. LA BRUYÈRE.

ENFANCE.

— Celui qui le premier représenta l'amour sous les traits d'un enfant, fut un admirable artiste ; il sentit le premier que la vie des amants est une enfance perpétuelle, où l'on sacrifie à des riens les plus grands avantages. PROPERCE.

— L'amour ne me semble proprement et naturellement en sa saison, qu'en l'âge voisin à l'enfance, et la beauté non plus. MONTAIGNE.

ENFANT.

— Un mariage sans enfant, c'est le monde sans soleil. *Conjugium sine prole est mundus sine sole.* SAINT AUGUSTIN.

— Le mariage est la plus belle institution que Dieu ait réglée ; les lois impies du pape ne sont qu'une oppression violente de la nature, car le but de la vie humaine, toute pauvre, pé-

nible et courte qu'elle est, c'est d'engendrer des enfants.
LUTHER.

— La princesse de Conti ayant un jour une assez vive querelle avec son mari, lui dit brusquement : — Je puis faire des princes du sang sans vous, Monseigneur, et vous n'en pouvez faire sans moi. — On dit qu'elle l'a prouvé. DUCLOS.

— Faire des enfants, c'est la chose aussi implantée dans la nature que de boire et de manger. LUTHER.

— « Pourquoi donc les enfants de la reine sont-ils plus délicats que ceux de mes maîtresses ? » demandait Louis XIV à son premier médecin. — Sire, c'est parce que Votre Majesté n'apporte chez la reine que les rinçures du verre, répondit Guénaud. A. R.

— Ah ! que voilà de beaux enfants !
Disait un grand seigneur au gros Colas leur père :
Qu'ils sont frais, gaillards et puissants !
Nous autres gens de cour, nous voyons, au contraire,
Les nôtres délicats, faibles et languissants,
Toujours mal-sains et toujours blêmes.
Comment faites-vous donc, vous autres paysans ?
— Pargué, Monsieur, je les faisons nous-mêmes.

— Duclos demandait un jour à l'auteur d'*Atrée et de Thyeste* quel était son meilleur ouvrage. — Ma foi, mon cher, je l'ignore, mais le plus mauvais, sans contredit, le voilà, répondit Crébillon, en désignant son fils. — Monsieur, répliqua ce dernier, un peu moins d'orgueil, s'il vous plaît... Est-il bien prouvé que toutes vos œuvres soient de vous ? A. R.

— Petits enfants, douleurs de tête ; grands enfants, chagrins de cœur. PROVERBE.

— Un maître savetier se trouvant l'autre jour
Avec de bons gaillards et des filles jolies,
Qui disaient pour railler des contes de folies,
Quelqu'une l'invita d'en faire un à son tour.
Mais le drôle à cela ne trouvant pas son compte,
Lui dit : « Je suis, Madame, un homme de métier,
C'est pourquoi je ne puis vous faire un petit conte,
Mais je vous ferai bien un petit savetier. »

— Les femmes sont des enfants ; présentez-leur un morceau de sucre, vous leur faites danser très bien les contredanses que dansent les enfants gourmands ; mais il faut toujours avoir une dragée, la leur tenir haute, et..... que le goût des dragées ne leur passe point. BALZAC.

— Dans la chronique scandaleuse,
On assurait qu'Eglé, fillette de vingt ans,
Avait déjà fait deux enfants.
— « Qu'une fille, dit-elle, hélas! est malheureuse,
D'être exposée à ces propos méchants!
— Pensez, lui dit quelqu'un, que cette fausse histoire
Ne peut obtenir de crédit :
Ne sait-on pas qu'il ne faut croire
Que la moitié de ce qu'on dit?

— Lorsque l'empereur Napoléon voulut épouser la fille d Césars, il fut quelque temps partagé entre le désir de reculer le moment d'une séparation douloureuse et la préoccupation de fonder sa dynastie. Il interrogea Corvisart, médecin savant, et pourtant spirituel, afin de savoir jusqu'à quelle époque on peut, sans danger, différer de chercher dans le mariage les profits qu'on en attend pour sa postérité. —Cela, dit Corvisart, dépend de l'organisation et du tempérament de chaque mari, et aussi des économies qu'on a pu faire sur les erreurs de sa jeunesse. — J'entends bien, dit l'empereur; mais, selon vous, quel est le terme moyen de la puissance en matière de paternité? Par exemple, un homme de soixante ans qui épouse une jeune femme a-t-il encore des enfants? — Quelquefois. — Et à soixante-dix? — Toujours, Sire, répondit le docteur.

M[me] D'ABRANTÈS.

— « Pourquoi diable vous mariez-vous? mon ami, disait un jour le cardinal de Coislin au vieux duc de Lesdiguières. — Eh! parbleu, Monseigneur, pourquoi se marie-t-on! Pour avoir des enfants, ce me semble. — Des enfants! répliqua le cardinal, ah! Monsieur le duc, votre femme est bien vertueuse!

A. R.

— Madame de Staël demandait un jour à Napoléon quelle était, à ses yeux, la première femme du monde : « Celle qui a fait le plus d'enfants, » répondit-il.

— Un jeune homme très amoureux
Courtisait une belle femme;
Un petit enfant tout joyeux
Sautillait autour de la dame ;
Troublé par ses cris fatigants,
L'autre le priait de se taire.
— Comment! dit la dame en colère,
Monsieur n'aime pas les enfants!
Vous n'avez pas bon cœur, jeune homme.

— Moi ! mais qui donc les aime autant?
Si vous vouliez, vous verriez comme
J'en ferais le double à l'instant.

— Une jeune comtesse d'un caractère enjoué, pressée par un de ses adorateurs de se remarier, lui disait : Mais vous savez que j'ai des enfants. — Madame, répondit-il, je vous jure que vos enfants seront les miens. — Il ne faut jurer de rien, mon ami, reprit la dame en riant, c'est encore assez que vos enfants soient à vous. BEAUMANOIR.

— Un des rédacteurs du *Figaro*, accompagné d'une sage-femme et de ses deux témoins, se présentait il y a quelques jours à la mairie du troisième arrondissement, pour faire inscrire un nouveau-né sur les registres de l'état-civil. — Qui est le père de cet enfant? demanda l'employé. Comme cette question restait sans réponse, le fonctionnaire public se tournant vers l'homme de lettres, lui dit : — Est-ce vous, Monsieur, qui êtes le père de cet enfant? — Moi ! mais du tout, du tout. — Où donc est-il, alors? — Monsieur, répondit le journaliste en rougissant un peu, l'article n'est point signé. A. R.

— Les libertins, et c'est tant pis pour eux,
Se sont moqués de la Vierge Marie :
Quoi ! sans secours d'époux ou d'amoureux
Faire un enfant ! A d'autres, je vous prie...
C'est un miracle aussi, ma Rosalie,
Que votre cas, bien que d'un autre point ;
Car on s'étonne, ô pucelle ma mie,
Mais de ceci, que vous n'en fassiez point.

— La difficulté n'est pas de faire des enfants, mais de les nourrir. MALTHUS.

— Armand Gouffé se promenant un soir dans les coulisses du Vaudeville, aperçut une jeune actrice dont la position intéressante se révélait à tous les yeux. — Eh bien! Fanny, lui dit-il en l'abordant :

Tu vas donc encore être mère?
Et quel est le mortel heureux
Qui t'a fait cet enfant, ma chère?
— Eh ! que sais-je moi ?... ce sont eux,

répondit la jolie soubrette. A. R.

— Une femme est toujours un enfant. ALFRED DE VIGNY.

— Un prince nouvellement marié fit en même temps un enfant à sa femme et à la caméristе de celle-ci. Comme on criait

au scandale : — De quoi peut-on se plaindre? dit un plaisant ; c'est une attention bien délicate de sa part ; il savait que sa femme allait avoir besoin d'une nourrice. BEAUMANOIR.

LES DEUX MOINEAUX.

De leur premier duvet à peine dépouillés,
Deux moineaux habitaient dans la même mâsure.
Moineaux, dit-on, de leur nature,
Sont en amour très éveillés ;
L'un était mâle, et l'autre était femelle ;
Un pareil voisinage est toujours dangereux.
Ceux-ci n'avaient encor qu'un bout de plume à l'aile,
Que l'un de l'autre ils furent amoureux ;
On les voyait frétillant d'un air tendre,
Et sur leurs faibles pieds hors du lit se haussant,
Bégayer entre eux pour s'apprendre
Le secret de leur feu naissant.
Chaque fois donc qu'à la prairie,
Mères allaient chercher de quoi
Alimenter le nid, que sur sa bonne foi
On laissait au logis la famille chérie,
Ces jeunes et tendres amants
Mettaient à profit ces moments.
Si, de retour, apportant leur pâture,
Nourrices au berceau ne les retrouvaient plus,
Nos amoureux un peu confus
Ne se déferraient pas ; la réponse était sûre :
J'étais ici : moi, j'étais là :
Jamais enfin ils ne manquaient d'excuse.
Je crois, pour moi, que la première ruse
Qui se soit pratiquée, amour la conseilla.
Eût-on pu soupçonner leur tendre intelligence
Loin encore de la puberté !
Leur jeunesse et leur innocence
Semblaient de leurs parents faire la sûreté.
Par ce défaut de vigilance
Qu'arriva-t-il ? Moineaux eurent postérité !!!

Au penchant dangereux, si vif dans tous les hommes,
On ne peut opposer des soins trop vigilants.
Qu'on y veille dans les enfants :
Tous sont moineaux dans le siècle où nous sommes.

— Un enfant est pour sa mère le plus charmant, le plus

actif, le plus éloquent des anges gardiens : adorable créature dont elle protége le corps et qui protége son âme.

Louis Desnoyers.

— . . . . Un Dieu créa dans nos misères
Les baisers des enfants pour les larmes des mères.

Ernest Legouvé.

ENFER.

— Les femmes sont des démons qui nous font entrer en enfer par la porte du paradis. Saint Cyprien.

— Pour chercher son épouse, Orphée, au sombre empire
Descendit, et des morts sut apaiser le dieu :
Jamais plus sot désir ne pouvait le conduire
Dans un plus triste lieu.

Il chanta : de ses vers le magique prestige
Des ombres quelque temps suspendit les tourments;
Mais son projet bizarre opéra ce prodige
Encor plus que ses chants.

D'un tel excès d'amour, Proserpine jalouse,
Irritant de Pluton les esprits courroucés,
Lui dit : — Ah ! croyez-moi, rendez-lui son épouse :
C'est le punir assez.

— Donner à sa femme des conseils contre un homme en particulier, c'est se créer un rival. Il n'est jamais prudent de dire : « N'allez pas là : là est Satan ; » à moins qu'on n'ait l'intention de combler une bonne fois l'enfer. Alphonse Karr.

— L'enfer !.... il est pavé de langues de femmes.

L'abbé Guyon.

ÉNIGME.

— Les femmes dont on sollicite les faveurs sont comme les énigmes dont on cherche le mot : dès qu'on les a devinées, on les oublie. Sophie Arnould.

— Près d'une belle, on affecte un air tendre,
On rit, on pleure, on feint le sentiment ;
Sa voix est fausse : on se plaît à l'entendre,
Et d'un défaut on fait un agrément.
En est-on las, on quitte brusquement ;
En moins de rien l'affaire est terminée :
C'est une énigme, elle amuse un moment ;
Mais tout est dit quand on l'a devinée.

ENNUI.

— Dès qu'une fille s'ennuie, elle n'est pas loin d'aimer.

— Ennuyer, c'est descendre aussi bas que possible dans le cœur de ce qu'on aime. GEORGE SAND.

— Perdre sa jeunesse, sa beauté, ses passions, c'est là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes se font dévotes à cinquante ans, et se sauvent d'un ennui par un autre.

VOLTAIRE.

— Dieu, qui prend tous les moyens de nous attirer à lui, se sert de l'ennui pour rendre les vieilles femmes dévotes.

HELVÉTIUS.

— Il n'y a pas d'autre remède contre l'ennui qu'une grande passion ; elle tient les sens éveillés et donne de l'exercice à l'esprit. En cherchant les moyens de plaire, on trouve ceux de se désennuyer. On s'occupe de l'objet aimé, on imagine ce qu'on lui dira, on médite sur les plaisirs passés et sur ceux qu'on espère avoir encore ; on rêve aux preuves d'amour qu'on a reçues et quelquefois à celles qu'on donnera. — Ensuite viennent les peines, un peu de jalousie, beaucoup d'inquiétude, des impatiences, de l'espérance, de la crainte, des désirs plus qu'on n'en peut satisfaire, et surtout de la folie, car l'amour ne va guère sans elle. Je ne parlerai pas du temps passé auprès de la personne aimée : les amants n'oseraient s'ennuyer. Il faut laisser aux maris cet excès d'impolitesse ; ils sont sans conséquence. Il n'est permis qu'à l'hymen d'introduire la lassitude et l'ennui : l'amour ne les amène que quand il disparaît, et il leur cède la place quand il n'a plus rien à désirer. On a beau lui faire signe de revenir : il tourne la tête et s'envole. Mme DE RIEUX.

— L'ennui est le signe le plus infaillible du refroidissement de l'amour.

— On ne peut guère avoir une femme fidèle
Qu'en attirant l'amusement chez elle :
Le manque de vertu vient quelquefois d'ennui.

FAVART.

— Les amants importunent quand on ne les aime pas ; quand ils sont aimés, ils s'ennuient. CRÉBILLON fils.

— L'homme du monde doit s'ennuyer avec une épouse et s'amuser avec une maîtresse : c'est la règle ; et la raison en est fort simple. On ne demande dans une épouse qu'un bon caractère, un esprit juste, un cœur droit. On veut, au contraire, dans une maîtresse une humeur pétulante, un esprit libertin,

de l'effronterie et des caprices. C'est-à-dire que la règle de l'homme du monde doit être de prendre la vertu pour s'ennuyer, et le vice pour se réjouir. BLONDEL.

— Après l'argent, l'ennui fait encore plus de mariages que l'amour, et ce ne sont pas toujours les plus mauvais.

CH. ROMAINVILLE.

— En 1782, quelques demoiselles de nom, âgées de quinze à dix-huit ans, s'ennuyant à l'Abbaye-aux-Bois, s'avisèrent d'écrire une belle lettre au Grand Turc pour le supplier de les admettre dans son sérail. La lettre, interceptée, fut remise au roi, et l'on en rit à la cour. L'ennui du couvent et le désir de l'amour leur firent faire une chose très naturelle. RIVAROL.

— Les femmes qui s'ennuient dans leur ménage ressemblent aux moineaux qui s'ennuient dans leur prison : quand la cage est ouverte, ils s'envolent. ADOLPHE RICARD.

ENVIE.

— Un grand mérite garantit de la médisance. Quand une femme est parfaitement belle, les autres femmes n'ont pas le courage d'en disconvenir ; mais tant qu'il reste quelque chose à faire à la nature ou à la fortune, l'envie trouve de quoi se consoler. Mme DE RIEUX.

— Après quinze mois d'une séparation qui avait été motivée par un désaccord profond dans son ménage, Mme de N... manifesta tout à coup le désir de se remettre avec son mari. — Quel étrange caprice ! disait à ce sujet M. J. au docteur V... — Cela vous étonne, mon cher ? — Mais il y a de quoi, ce me semble... Une charmante jeune femme qui court après un vieux mari !... Cela ne s'est jamais vu. — Allons donc ! reprit le médecin, cela se voit tous les jours, au contraire. — Vraiment, docteur ? — Mais de quoi vous étonnez-vous donc tant, mon ami, c'est tout bonnement une envie de femme grosse. A. R.

ÉPOQUE.

— Il y a trois époques dans l'empire d'une femme d'un certain ton en France : elle est coquette, puis déiste... et enfin dévote. L'empire subsiste toujours, il ne fait que changer de sujets. Les esclaves de l'amour se sont-ils envolés à l'approche de sa trente-cinquième année, ceux de l'incrédulité leur succèdent ; puis viennent ensuite ceux de l'église, et ces derniers ne lâchent prise qu'après l'enterrement. STERNE.

ÉPOUX.

— S'ils ne peuvent vivre heureux, les époux doivent tâcher du moins de vivre tranquilles. QUINTILIEN.

— On n'hésite pas à traiter de fou un homme qui, par le déréglement de l'imagination, prend une citrouille pour une femme, parce que cette maladie du cerveau se voit tous les jours. Mais qu'un honnête mari s'imagine que sa femme est aussi chaste que Pénélope, quoiqu'elle lui plante sur le front une forêt de cornes, on ne s'avisera point de le taxer de folie. Pourquoi cela ? C'est qu'il n'y a rien de plus ordinaire. Un fou se moque toujours d'un autre fou, et souvent même c'est le plus fou qui rit de meilleur cœur de celui qui l'est moins.

ERASME.

— Il est impossible à deux époux de vivre d'accord en ne se cédant jamais rien. Mme DE MOTTEVILLE.

— Il faut de l'indulgence entre gens mariés,
Ou chaque jour, vraiment, vous vous étrangleriez.
C'est la première loi que le contrat impose
De savoir tour à tour se passer quelque chose.

CAMPISTRON.

— Que d'époux auxquels il ne manque, pour vivre en bonne harmonie, que d'oublier qu'ils s'appartiennent !

— Jadis, les époux infidèles étaient punis, dit-on, par le bûcher. Heureusement, s'écrie un de nos poètes :

Heureusement, cette vengeance
N'est plus à la mode en ce temps,
Car on dépeuplerait la France
Si l'on brûlait les inconstants.

— En se mariant à l'aveuglette, comme ils le font presque tous, les époux ressemblent à un enfant à qui l'on donne pour étrennes une boîte à surprise. Séduit par la nouveauté de ce joujou, l'enfant l'accepte avec plaisir ; mais ce n'est jamais qu'après s'en être amusé qu'il sait s'il possède un diable ou un chérubin. ADOLPHE RICARD.

ERREUR.

— L'erreur de la plupart des femmes est d'échanger des sentiments contre de l'esprit. E. JOUY.

— Les erreurs de la femme viennent presque toujours de sa croyance au bien ou de sa confiance dans le vrai. BALZAC.

— Un de nos poëtes adressa ces jolis vers à une jeune femme qui venait de le rendre heureux :

Crois-moi, mon Adélie,
Profitons des beaux jours :
L'aurore de la vie
Appartient aux amours.
Vainement la sagesse
Condamne nos soupirs :
Notre amoureuse ivresse
Vaut bien de froids plaisirs.

Si l'amour est un songe,
Prolongeons le sommeil,
Jouissons du mensonge
Sans penser au réveil ;
Et puisqu'avec le rêve
S'enfuit notre bonheur,
Avant qu'il ne s'achève
Mourons dans notre erreur.

ESCLAVAGE.

— Il n'y a point d'esclaves plus tourmentés que ceux de l'amour. Mlle DE L'ESPINASSE.

— Il ne devrait y avoir d'esclaves parmi les hommes que ceux qui le sont des femmes. SYLVAIN MARÉCHAL.

— L'esclavage du cœur est une vile et méprisable servitude ; et l'homme qui implore d'une femme un sentiment qu'elle ne partage pas n'est qu'un être ridicule ; car, non content de s'avouer vaincu, il lui donne de plus le triomphe de sa douleur. DANIEL STERN.

— Il y a beaucoup de femmes qui ont l'avantage d'être traitées en princesses pendant les premières semaines de leur mariage, pour l'être en esclaves pendant tout le reste de leur vie. ADRIEN DUPUY.

— Une femme mariée est un esclave qu'il faut savoir mettre sur un trône. BALZAC.

— Il n'y a d'esclavage supportable que celui du cœur.

ESPÉRANCE.

— On n'aime que pour être aimé, dès qu'on en perd l'espérance, l'amour s'en va. Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui. Mme DE SARTORY.

— Les rois ne peuvent goûter le véritable charme de l'a-

mour : leur âme n'est point préparée par l'attente ; on ne les fait point passer par l'espérance. Mme DE LAMBERT.

— Toute grande passion n'est qu'une espérance prolongée. FEUCHÈRES.

— Quelle que soit l'idée qu'on a de la vertu d'une femme, ce n'est certainement que l'espoir qui fait qu'on lui déclare l'amour qu'on a pour elle ; et l'on n'est jamais malheureux quand on espère. DUCLOS.

— Le seul moyen de rendre l'amour une passion délicieuse, est d'aimer une femme avec de vifs désirs, et d'y joindre une longue admiration sans espérance. RÉTIF DE LA BRETONNE.

— L'amour procède par des élans de l'espérance, et plus ils sont insensés, plus il y ajoute foi. BALZAC.

— Il y a quelque chose que j'ai bien admiré de la part de l'administration des omnibus. — Il devait être bien ennuyeux pour les conducteurs d'être interpellés tout le long de leur parcours et d'être obligés de répondre deux cents fois par jour. « Il n'y a plus de place. » Également il était irritant, pour un piéton fatigué ou menacé d'une averse, de courir après une voiture, et de ne savoir qu'il n'y avait pas de place qu'après un steeple-chase de sept ou huit minutes. Aujourd'hui, un grand écriteau relevé annonce, en même temps que l'on voit la voiture, qu'il n'y a pas à espérer d'y trouver une place. *Complet !* — On ne caresse pas une espérance décevante, on ne court pas après un désappointement : d'un même coup d'œil vous voyez que cette voiture n'existe pas pour vous... et vous en attendez une autre...

Eh bien, il me semble qu'une honnête femme devrait imiter les voitures à six sous. Aussitôt qu'un homme semble s'occuper d'elle, au lieu de laisser naître de trompeuses espérances, elle devrait imaginer quelque chose qui correspondrait à l'écriteau et qui dirait : *Complet.* ALPHONSE KARR.

ESPRIT.

—En faveur de leurs beautés corporelles, nous excusons dans les femmes la faiblesse de leur esprit ; mais je n'ai jamais vu qu'en faveur de la beauté de notre esprit, une femme ait prêté la main à un corps d'homme tombant en décadence. MONTAIGNE.

— L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison. LA ROCHEFOUCAULD.

— Une femme ne devient guère spirituelle qu'aux dépens de sa vertu. Mme DE LAMBERT.

— L'esprit ne saurait jouer longtemps le personnage du cœur. LA ROCHEFOUCAULD.

— L'homme le plus simple qui a de la passion persuade mieux que le plus éloquent qui n'en a point.
LA ROCHEFOUCAULD.

— Vous, dont le cœur est facile à séduire,
Craignez l'amour quand il a trop d'esprit :
Quand un amant pense à ce qu'il veut dire,
Bien rarement il pense ce qu'il dit.

— Ne faites point de l'esprit avec ceux qui vous aiment ; de toutes vos facultés, c'est celle d'aimer qu'ils préfèrent.
Mme DU DEFFANT.

— Une dame de mes amies s'était choisi pour amant un jeune homme qui avait du mérite et de la figure. Mais on n'amuse pas longtemps les femmes avec de l'esprit. Un jour donc elle lui déclara nettement qu'il pouvait se retirer : — Je n'aime pas, ajouta-t-elle, les gens qui parlent trop. Mme DE RIEUX.

— Très ordinairement, dans ces sortes de choses,
Ceux qui parlent beaucoup savent prouver très peu.
ALFRED DE MUSSET.

— La beauté de l'esprit donne de l'admiration, celle de l'âme donne de l'estime, et celle du corps de l'amour. L'estime et l'admiration sont assez tranquilles, il n'y a que l'amour qui soit impétueux. Je ne sais si l'esprit cause des passions, mais je sais bien qu'il met le corps en état d'en faire naître sans le secours de la beauté. Il lui donne l'agrément qui lui manquait. Et ce qui en est une preuve, c'est qu'il faut que le corps soit de la partie, et fournisse toujours quelque chose, c'est-à-dire tout au moins de la jeunesse ; car s'il ne s'aide point du tout, l'esprit lui est absolument inutile. FONTENELLE.

— Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour n'en fait pas trouver. LA BRUYÈRE.

— Personne n'a plus d'esprit que les jolies femmes, quand elles en ont un peu. Les hommes ne savent plus alors la valeur de ce qu'elles disent ; en les écoutant parler, ils les regardent, et ce qu'elles disent profite de ce qu'ils voient.
MARIVAUX.

— L'esprit est toujours la dupe du cœur.
LA ROCHEFOUCAULD.

— Il faut plus d'esprit pour faire l'amour que pour conduire une armée. NINON DE LENCLOS.

— La beauté ne fait pas toujours naître l'amour, et peut

n'exciter qu'une admiration froide ; l'esprit, joint à une figure piquante, est toujours sûr de son effet. DUCLOS.

— Aimer est un besoin du cœur ; faire l'amour est une occupation de l'esprit. CHAMPFORT.

— L'esprit ne sert aux femmes qu'à couvrir les faiblesses de leur cœur. LA BEAUMELLE.

— Une femme aime moins son amant pour l'esprit qu'il a, que pour l'esprit qu'on lui trouve ou qu'on lui suppose. CHAMPFORT.

— Dans une belle femme on n'a qu'une belle femme ; dans une femme spirituelle, on a plusieurs femmes aimables en une. LA BEAUMELLE.

— Il est peu de femmes spirituelles qui n'aient une raison secrète pour préférer un sot à un homme d'esprit. LABOUISSE.

— Rien au monde ne donne tant d'esprit, même où il n'y en a pas naturellement, que l'amour. ZIMMERMANN.

— Il y a, de l'esprit d'une femme à celui d'un homme, la différence du rose au rouge. SAINTE-FOIX.

— On n'a de l'esprit et du courage envers ce qu'on aime qu'en l'aimant moins. STENDHAL.

— Les femmes seraient plus heureuses si elles prenaient de leur esprit tout le soin qu'elles prennent de leur figure. Mme CÉCILE FÉE.

— Les femmes n'ont jamais tant de ressources dans l'esprit que quand leurs passions sont en jeu. LÉVIS.

— Rien n'est plus rare en France qu'une femme tout à fait sotte. Mme DE GIRARDIN.

— Sur cent hommes, vous en trouverez deux spirituels ; sur cent femmes, vous en trouverez une bête. Voilà la proportion. LA MÊME.

— En France, excepté les bas-bleus, toutes les femmes ont de l'esprit. LA MÊME.

— A moins d'une grande passion, prise peu à peu dans la première jeunesse, une femme d'esprit n'aime pas longtemps un homme commun. STENDHAL.

— En général, et les femmes le savent bien, un homme qui parle d'amour avec esprit est médiocrement amoureux. GEORGE SAND.

— Le cœur abjure une vaine science,
Et quand il parle, il parle toujours bien.

— Souvent un homme d'esprit, en faisant la cour à une femme, n'a fait que la faire penser à l'amour et attendrir son âme. Elle reçoit bien cet homme d'esprit qui lui donne ce

plaisir. Il prend des espérances. Mais un beau jour, cette femme rencontre un fat qui lui fait sentir ce que l'homme d'esprit a décrit, et dès ce moment celui-ci n'est plus qu'un sot.

STENDHAL.

— A un homme d'esprit il ne faut qu'une femme de sens : c'est trop de deux esprits dans une maison. BONALD.

— La femme la plus niaise, si elle n'est pas amoureuse, a toujours plus d'esprit que l'homme qui l'aime. STAHL.

— Si l'amour donne de l'esprit aux bêtes, c'est sans doute celui qu'il ôte aux gens d'esprit. ALPHONSE KARR.

— En amour, toutes les femmes ont de l'esprit. Une femme trouve vingt expédients plus courts et mieux imaginés les uns que les autres, dans une circonstance critique ou vingt hommes n'en trouveraient pas un seul. BALZAC.

— L'amour donne à la femme l'esprit qui lui manque, tandis qu'il fait perdre à l'homme celui qu'il a. DESCURET.

— Une jeune femme se moquait d'un jeune homme qui n'avait su que balbutier des mots inintelligibles en se jetant à ses genoux. — Madame, lui dit un poëte :

Un pauvre amant dit ce qu'il pense,
Sans trop penser à ce qu'il dit ;
Le désordre est son éloquence :
Quand le cœur parle, adieu l'esprit. A. R.

— Un premier amour donne de l'esprit aux filles ; le jeune homme est moins bête au second. J. PETIT-SENN.

ESTIME.

— Les femmes et les jeunes gens ne séparent pas leur estime de leurs goûts. VAUVENARGUES.

— L'amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne ; pour en sentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaise, et qu'il nous élève en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthousiasme ; ôtez l'estime, et l'amour n'est plus rien. J.-J. ROUSSEAU.

— La femme qui s'estime plus pour les qualités de son âme et de son esprit, que pour sa beauté, est supérieure à son sexe. Celle qui s'estime plus pour sa beauté, que pour son esprit ou pour les qualités de son âme, est de son sexe. Mais celle qui s'estime plus pour sa naissance ou pour son rang, que pour sa beauté, est hors de son sexe, et au-dessus de son sexe.

CHAMPFORT.

— L'amour ne dépend pas de l'estime, mais, dans bien des occasions, l'estime dépend de l'amour. DUCLOS.

— Les hommes n'aiment pas toujours ce qu'ils estiment; les femmes au contraire n'estiment que ce qu'elles aiment.

SANIAL DUBAY.

— La plupart des femmes n'estiment les hommes que par leur force physique et leur faiblesse morale. CHARLES LEMESLE.

— Les femmes aiment mieux inspirer de l'amour que de l'estime ; peut-être même ont-elles une secrète aversion pour ceux qui n'ont que de l'estime pour elles. BEAUCHÊNE.

ÉTERNITÉ.

— La passion veut que tout soit éternel, mais la nature veut que tout finisse. DIDEROT.

— Dans les nouveaux amants rien n'est plus ordinaire
Que le vœu solennel d'éternelles amours.
Cependant, comme on voit, rien n'est si téméraire
Que cet espoir d'aimer toujours.
Heureux celui dont l'étoile bénigne,
De cette faveur le rend digne !
Quand l'astre en décide autrement,
Il faut s'y soumettre et se taire :
C'est un caprice involontaire,
Qui ne consulte pas les désirs d'un amant.

SAINT-ÉVREMOND.

— Aimer éternellement est une expression poétique à l'usage des amoureux, mais elle est vraie à l'égard de beaucoup de femmes. Près d'elles un amant remplace l'autre, et l'éternité subsiste, puisqu'il n'y a de changement que dans l'objet.

MARIVAUX.

— L'amour est une fièvre ardente dont l'attribut est de tout changer, et sa folie de se croire éternelle. Mme COTTIN.

— Une jeune fille qui n'était plus qu'un ange déchu, exigeait de son vainqueur le serment d'un amour éternel. — Je t'aimerai toujours, Fanny, répondit l'amant heureux...; mais, dis-moi, ma toute belle, ajouta-t-il après un moment de silence, quel jour de la semaine prochaine finira l'éternité ? A. R.

— Pourquoi faut-il, disait hier Zulma,
Qu'amant heureux devienne amant volage?
Le mien me fuit : l'amour qui l'enflamma
S'en est allé, plus léger qu'un nuage.
De son bonheur quand l'ingrat fut certain,
A ses regards je cessai d'être belle :
Il me jurait une ardeur éternelle...
L'éternité ne dura qu'un matin. MILLEVOYE.

ÉTOURDERIE.

— Nous portons avec nous un ennemi qui nous suit partout : c'est notre cœur. Je parle ici des honnêtes femmes, car les autres n'en ont point. Et j'entends par honnêtes femmes, celles qui n'ont point manqué à leurs devoirs ; celles qui, séduites par leur propre cœur et par leurs amants, n'ont cédé qu'à la force de l'ascendant ; qui ont surtout aimé de bonne foi, et qui, mécontentes d'un premier engagement, n'en ont pas formé un second pour s'étourdir du premier. Car d'ordinaire, les étourdissements mènent loin. Mme DE RIEUX.

— En amour, ce n'est pas la plus jolie qui attire, c'est la plus étourdie. Mme DE GENLIS.

— Lorsqu'une femme étourdie cesse tout à coup de l'être, soyez sûr qu'elle a quelque chose à cacher. LATÉNA.

EXCÈS.

— L'excès de l'amour peut seul en faire excuser les faiblesses. Mlle DE SOMMERY.

— En amour, il ne faut se permettre d'excès qu'avec les gens qu'on veut quitter bientôt. LACLOS.

— Lorsqu'on est trop tourmenté par les caprices de l'amour, on travaille à se détacher, et l'on devient indifférent. Quand on est trop fatigué par les exercices de la galanterie, on prend le parti de se reposer, et l'on devient sobre. — L'excès fait dégénérer l'amour en jalousie, et la galanterie en libertinage. Dans le premier cas, on est sujet à se troubler la cervelle ; dans le second, on est en danger de perdre sa santé. L'abbé GIRARD.

EXEMPLE.

— Les hommes sont gouvernés par leurs sens avant de connaître leur cœur ; mais la plupart des femmes ont besoin d'aimer, et seraient rarement séduites par les plaisirs si elles n'étaient entraînées par l'exemple. DUCLOS.

— L'exemple nous entraîne plus que les paroles, dit Sénèque : *Magis movent exempla quam verba ;* et d'après saint Bernard, c'est le meilleur des sermons : *Sermo vivus et efficax exemplum operis est :*

— Mère écrevisse un jour à sa fille disait :
— Comme tu vas, bon Dieu !... ne peux-tu marcher droit.
— Et comme vous allez vous-même ! dit la fille ;

Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu?

LA FONTAINE.

— *Casta refert castæ genitricis filia mores,*
Lascivæ nunquam filia casta fuit.

EXIGENCE.

— Tant qu'on est de sang-froid, ou du moins tant qu'une passion n'est pas encore parvenue au dernier degré de hardiesse, tout paraît grave : l'espérance de la moindre faveur est un crime pour celui qui la sollicite; il ne se permet qu'en tremblant la caresse la plus innocente. D'abord un amant ne demande rien ou si peu de chose, qu'une femme se croit en conscience obligée de lui savoir gré de son désintéressement. Pour obtenir ce rien, cette bagatelle, il proteste de ne jamais exiger davantage; et cependant, tout en faisant ces protestations, il avance, il se familiarise, il baise une main... On le souffrirait d'un autre homme pourvu qu'on le vît familièrement; mais en fin de compte, ce qui avait si peu de conséquence aujourd'hui, rapproché de ce qui fut accordé hier, se trouve très considérable en comparaison de ce qu'on avait obtenu le premier jour. Une femme, rassurée par la sagesse et la discrétion de son amant, ne voit pas la gradation imperceptible de ses faiblesses. Les petites faveurs qu'il exige lui paraissent si faciles à refuser, qu'elle compte se trouver la même force quand il osera lui demander davantage. Elle se fie tellement à sa vertu, qu'elle appelle le danger par des agaceries; elle essaie ses forces, et quelquefois même elle veut savoir jusqu'où de petites complaisances pourront la conduire... Imprudentes que nous sommes! C'est ainsi que nous attisons le feu qui doit nous brûler, car, je l'ai déjà dit, on ne badine pas impunément avec l'amour.

NINON DE LENCLOS.

— L'amour veut tout obtenir, et après il désire encore. Vous ne sauriez lui accorder si peu de chose, que bientôt il ne faille lui en accorder davantage; et d'ordinaire, les amants prennent toujours plus qu'on ne leur donne. FONTENELLE.

— Les femmes, comme les princes, exigent de ceux qui les cultivent une extrême reconnaissance pour les moindres faveurs, et un entier oubli des plus mauvais traitements.

LÉVIS.

— Les exigences sont comme l'appétit, elles s'accroissent à mesure qu'on les satisfait. FRÉDÉRIC THOMAS.

EXPÉRIENCE.

— Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié; et celui qui est épuisé sur l'amitié, n'a encore rien fait pour l'amour. LA BRUYÈRE.

— M. de Fontenelle disait : — De mémoire de rose, on n'a point vu mourir de jardinier. — Jolie leçon pour les jeunes personnes qui ne veulent pas se soumettre aux leçons de l'expérience. Mme NECKER.

— En amour, comme en toutes choses, l'expérience est un médecin qui n'arrive jamais qu'après la maladie.
Mme DE LA TOUR.

— Un homme assez heureusement né pour n'avoir point acquis de l'expérience avec les femmes à vingt-cinq ans, est exposé à en être dupe toute sa vie. BLONDEL.

— Si la jeunesse n'a pas assez d'expérience, la vieillesse en a trop. P. ROCHPÈDRE.

EXTRÊME.

— Les femmes sont extrêmes : elles sont meilleures ou pires que les hommes. LA BRUYÈRE.

— La beauté et les vertus des femmes sont supérieures aux vertus et à la beauté des hommes; mais une femme laide et méchante est plus laide et plus méchante que le plus laid et le plus méchant des hommes. Mme DE GIRARDIN.

— Quand l'amour est extrême il se croit tout permis.
CAMPISTRON.

— Une trop longue absence et une trop fréquente jouissance sont également le tombeau de l'amour : les extrêmes se touchent. BOISSY.

— Un mari disait à sa femme : « Je vous permets tout, hors les princes et les laquais. » Il avait raison; les deux extrêmes déshonorent par le scandale. MEILHAN.

ÉVENTAIL.

— L'éventail est un petit meuble indispensable pour les femmes qui ne savent plus rougir.

— Fait-on un conte un peu joyeux
Qu'Aglaé n'ose entendre,
L'éventail s'ouvre, et sur ses yeux
Il est prompt à s'étendre.

Voile aimable, chaste ou trompeur,
Mais toujours plein de grâce,
Un éventail sert la pudeur
Ou du moins la remplace.

FAIBLESSE.

— Les femmes sont faibles parce qu'elles ne sont soutenues que par le cœur. PYTHAGORE.

— La femme qui n'a point encore aimé est si honteuse de sa première faiblesse qu'elle voudrait se la cacher à elle-même; pour la seconde, elle se contente de la cacher aux autres; mais, pour la troisième, elle ne se soucie plus de la cacher à personne. DUFRESNY.

— Si les faiblesses de l'amour sont pardonnables, c'est principalement aux femmes qui règnent par lui. VAUVENARGUES.

— Une femme faible est celle à qui l'on reproche une faute, qui se la reproche à elle-même, dont le cœur combat la raison, qui veut guérir, qui ne guérira point ou bien tard. Une femme inconstante est celle qui n'aime plus; une légère, celle qui, déjà, en aime un autre; une volage, celle qui ne sait si elle aime et ce qu'elle aime; une indifférente, celle qui n'aime rien. LA BRUYÈRE.

— L'amour n'est fort que de notre faiblesse. NINON DE LENCLOS.

— On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce;
C'est sur nos lâchetés qu'il a fondé sa force;
C'est nous qui, sous son nom, troublons notre repos:
Il est tyran du faible, esclave du héros. VOLTAIRE.

— Les coquettes sont folles et n'ont point de faiblesses; les femmes à sentiments sont sages et en ont. MARIVAUX.

— Il y a de l'injustice aux hommes à punir les femmes des faiblesses qu'ils s'efforcent de leur inspirer. Mme DE LAMBERT.

— La vanité bien entendue fait des femmes vertueuses; la coquetterie ménagée fait des femmes agréables. La faiblesse en fait des deux sortes, dont les unes sont malheureuses, et les autres sont méprisables. Mme RICCOBONI.

— Il en est des maux de l'âme comme de ceux du corps: en s'occupant trop des douleurs qu'on souffre, on les augmente; en réfléchissant trop sur ses faiblesses, on les fortifie. Mme D'ARCONVILLE.

— Il n'y a rien de si désobligeant que d'avoir des faiblesses

en pure perte ; nous ne nous pardonnons que celles dont un amant sait profiter. NINON DE LENCLOS.

— Les femmes ont des moments de faiblesse auxquels il leur est impossible de résister. Qu'un homme plutôt qu'un autre en profite, cela est heureux, et non glorieux. Nous sommes la dupe des femmes jusque dans les faveurs qu'elles nous accordent.

ROCHEBRUNE.

— Le synonyme du mot femme, c'est le mot faiblesse.

SHAKESPEARE.

— Les femmes ne doivent avoir d'autres faiblesses que celles que la nature rend excusables. YOUNG.

— Je ne sais si l'on citerait une femme qui n'ait eu qu'une faiblesse : la première sert d'introduction à beaucoup d'autres. Il n'est point de femme qui ne s'étonnât d'elle-même, si elle se considérait au delà du premier pas qu'elle a osé faire. La barrière une fois ouverte, le char s'élance, et l'œil ne peut plus le suivre. CHABANON.

— Il est de la sagesse des hommes de se défier de la faiblesse des femmes. ADRIEN DUPUY.

— Les femmes ne sont jamais plus fortes que lorsqu'elles s'arment de leur faiblesse. M[me] DU DEFFAND.

— Les femmes succombent à l'amour avec tant d'esprit, d'émotion, de coquetterie, de délicatesse et de volupté, qu'elles regretteraient de n'avoir pas de temps en temps quelques jolies faiblesses. MARIVAUX.

— Les femmes se disent incapables d'une faiblesse devant les hommes qui leur déplaisent, comme les faux braves parlent de leur bravoure devant les poltrons. CHAMPFORT.

— Loin de rougir de leur faiblesse, les femmes s'en font gloire; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux ; elles auraient honte d'être fortes. Pourquoi cela? Ce n'est pas seulement pour paraître délicates ; c'est par une précaution plus adroite : elles se ménagent de loin des excuses et le droit d'être faibles à l'occasion. J.-J. ROUSSEAU.

— Les femmes ! tel qui glose de leurs faiblesses enrage de ne pouvoir les partager. BEAUMARCHAIS.

— Ce qui rend les faiblesses des femmes inexcusables, c'est le peu de mérite des hommes à bonnes fortunes. LÉVIS.

— Quand une jeune femme a une faiblesse publique, tout le monde a son pardon dans le cœur et sa condamnation sur les lèvres. ALFRED DE VIGNY.

— Beaucoup de femmes sont si faibles qu'on doit moins les blâmer d'être vaincues que de s'exposer à être attaquées.

LATÉNA.

FAMILIARITÉ.

— Il n'y a rien de si embarrassant que d'être familier avec une femme dont on est amoureux : une pression de main, un regard n'ont plus de sens; on ne peut comprendre ni se faire comprendre. ROCHEBRUNE.

— Avec les femmes, on ne peut compter sur rien : leur cœur, de cire le matin, est d'airain le soir; et telle qui vous a permis hier les familiarités les plus compromettantes, se révoltera demain si le jeu ne lui convient plus. ADOLPHE RICARD.

FARD.

. . . . A ce sexe enchanteur,
Quel rouge sied le mieux? Celui de la pudeur. SAPHO.

— Si les femmes veulent seulement être belles à leurs propres yeux et se plaire à elles-mêmes, elles peuvent sans doute, dans la manière de s'embellir, dans le choix des ajustements et de la parure, suivre leur goût et leur caprice; mais, si c'est aux hommes qu'elles désirent de plaire, si c'est pour eux qu'elles se fardent, je leur prononce, de la part de tous les hommes, que le blanc et le rouge les rend affreuses; que le rouge seul les vieillit; qu'ils haïssent autant à les voir avec de la céruse sur le visage qu'avec de fausses dents en la bouche, et qu'ils protestent sérieusement contre tout l'artifice dont elles usent pour se rendre laides. LA BRUYÈRE.

— Tout est souvent feinte dans une fille;
Ne vous y fiez pas : l'une paraît gentille
Pour savoir se servir d'une beauté d'emprunt,
Mettre un visage blanc sur un visage brun;
L'autre de faux cheveux compose sa coiffure;
Cette autre de ses dents bâtit l'architecture;
Celle-ci doit sa taille à son patin trompeur;
L'autre, sa belle gorge à l'art de son tailleur.
Des charmes apparents, on est souvent la dupe,
Et rien n'est si trompeur qu'animal porte-jupe.
DESTOUCHES.

— Quand on ne peut se faire valoir par ses attraits, on doit se rendre recommandable par son mérite, et gagner du côté de l'esprit et des sentiments ce que l'on perd du côté de la personne. La beauté ne saurait être l'ouvrage de nos mains; et si on ne l'apporte en naissant, on la cherche inutilement dans

les apprêts ridicules d'une toilette.... Les femmes qui ont été belles, et qui ont recours à l'artifice pour réparer l'outrage du temps, ont encore plus de torts que celles qui ne le sont point, et qui cherchent à réparer le refus de la nature. Le regret de n'être plus belle doit en quelque sorte être effacé par la vanité de l'avoir été. Une femme qui n'est plus en état de faire des conquêtes, peut toujours s'applaudir en secret de celles qu'elle a faites autrefois, et, si elles lui ont échappé avec ses charmes, elle jouit toujours de l'idée flatteuse de les avoir faites. Mais le chagrin d'être dépourvue d'attraits, dans l'âge où l'on en pourrait avoir, semble plus juste et plus raisonnable; et il est beaucoup plus cruel, quand on est jeune, de ne point trouver de cœurs qui veuillent se rendre, que de n'en pouvoir plus soumettre lorsqu'on en a perdu les moyens. SAINT-EVREMOND.

— L'art déplaît dès qu'on le soupçonne,
Et les charmes que l'on se donne,
Annoncent ceux que l'on n'a pas.

— Si les femmes étaient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé et aussi plombé qu'elles se le font par le rouge et par la peinture dont elles se fardent, elles seraient inconsolables.
LA BRUYÈRE.

— Le poëte Brébeuf fit sur les femmes de son temps ce quatrain si connu :

Avant-hier, Alison partit si follement
Pour un long et lointain voyage,
Que, sortant de chez elle avec empressement,
Elle oublia ses gants, ses dents et son visage.

— Les femmes ne doivent pas mettre sur leur visage plus que Dieu y a mis. PIERRE DE RÉSIGNAC.

— Deux coquettes qu'on nommait Aminte et Cydalise,
Voulaient entrer dans une église.
Voyant d'un rouge épais leur visage farci :
— Allez, que le ciel vous bénisse ;
Retirez-vous, leur dit le suisse :
Les masques n'entrent point ici.

— Temps pommelé, femme fardée ne sont pas de longue durée. PROVERBE.

FAT.

— Le fat est entre l'impertinent et le sot : il est composé de l'un et de l'autre. LA BRUYÈRE.

— Tous ces galants de cour dont les femmes sont folles
Sont bruyants dans leurs faits et vains dans leurs paroles ;
De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer ;
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,
Et leur langue indiscrète, en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie. MOLIÈRE.

— En France, la plupart des femmes ne font aucun cas d'un jeune homme jusqu'à ce qu'elles en aient fait un fat. Ce n'est qu'alors qu'il peut flatter la vanité. DUCLOS.

— La nature fait les sots, et les femmes les érigent en fats. ADRIEN DUPUY.

— Quand les femmes s'affichent, ce n'est presque jamais pour un honnête homme : c'est pour un fat. Et qu'est-ce qu'un fat sans sa fatuité ? Otez les ailes à un papillon, c'est une chenille. CHAMPFORT.

— Je ne connaîtrais rien de si misérable que le rôle d'une coquette, si celui de fat n'existait pas. M[lle] DE SOMMERY.

— Le fat n'est qu'un sot enivré d'admiration pour lui-même, et encouragé dans ce ridicule sentiment par des femmes un peu plus sottes que lui. LATÉNA.

— Ce qui aide souvent un fat à réussir auprès des femmes, c'est l'espèce de gloire qu'elles trouvent à se faire aimer de ceux qui s'aiment tant eux-mêmes. LINGRÉE.

— Mademoiselle D....., se trouvant engagée pour quelques représentations au grand théâtre de Bordeaux, reçut un matin la visite d'un jeune fat assez mal tourné, qui lui fit très cavalièrement l'offre de tout ce qu'il possédait : son cœur et vingt-cinq louis. — Jeune homme, lui répondit la comédienne en lui montrant la porte, si vous me plaisiez, je vous en donnerais cent. A. R.

— Quand vous entendez un fat dire beaucoup de mal d'une femme, vous pouvez être assuré qu'il en pense beaucoup trop bien. LOUIS DESNOYERS.

— Les fats se vantent à tout propos d'être toujours en bonne fortune. C'est possible. Si la conformité fait naître l'amour, est-il étonnant que les femmes se passionnent pour des hommes qui leur ressemblent, et qu'il y ait assez de folles de l'autre sexe pour aimer les sots du nôtre ? G. WALSH.

— La fatuité plaît aux femmes parce qu'elle attire l'attention, promet beaucoup, et les aide à se décider. LATÉNA.

— Les fats sont comme les échaudés, dont le dehors est brillant et dont le dedans est vide. ADOLPHE RICARD.

FAUSSETÉ.

— Les femmes sont fausses, nous dit-on; non, elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse, et non pas la fausseté. Dans les vrais penchants de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler? Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance : voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non, et doit le dire ; mais l'accent qu'elle y joint n'est pas toujours le même, et cet accent ne sait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes besoins que l'homme, sans avoir le même droit de les témoigner? Son sort serait trop cruel si, même dans les désirs légitimes, elle n'avait un langage équivalent à celui qu'elle n'ose tenir. Ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchants sans les découvrir? Combien ne lui importe-t-il pas d'apprendre à toucher le cœur de l'homme sans paraître songer à lui? Quel discours charmant, n'est-ce pas, que la pomme de Galatée et sa fuite maladroite? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela? Ira-t-elle dire au berger qui la suit entre les saules qu'elle n'y fuit qu'à dessein de l'y attirer? Elle mentirait, pour ainsi dire; car alors elle ne l'attirerait plus. Plus une femme a de réserve, plus elle doit avoir d'art, même avec son mari.

J.-J. ROUSSEAU.

— Une première aventure qui inspire la fatuité à un jeune homme, rend la fausseté nécessaire aux femmes; on a obligé un sexe à rougir de ce qui fait la gloire de l'autre. DUCLOS.

— Je me souviens d'avoir vu un homme quitter les filles d'Opéra, parce qu'il y avait trouvé, disait-il, autant de fausseté que dans les honnêtes femmes. CHAMPFORT.

— Les femmes sont fausses dans les pays où les hommes sont tyrans : partout la violence produit la ruse.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— Tout n'est qu'hypocrisie dans l'éducation actuelle, depuis le caractère du bambin qui pleure et feint la souffrance pour forcer sa mère à l'obéissance, jusqu'au caractère de la jeune fille qui se dit sans amour, sans amant. L'âge de transition amoureuse ou âge nubile est l'époque d'un redoublement

de fausseté que le mariage ne fait qu'accroître. Le monde galant, chez nous, est un bal masqué universel, où les hommes ne le cèdent pas aux femmes en travestissements ni en astuce. Ils ont le talent de diffamer le sexe faible, tout en feignant de l'encenser... Il est évident que les femmes, comprimées en tout sens, n'ont de ressource que la fausseté. Le tort en retombe sur le sexe persécuteur et sur la civilisation qui, en amour comme en politique, asservit le fort au faible.

CHARLES FOURIER.

— La fausseté est aussi nécessaire aux femmes que le corset.

CHARLES LEMESLE.

— L'amour qu'on veut avoir ne vaut jamais celui qu'on a.

FAUTE.

— Quelque délicat qu'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié. LA BRUYÈRE.

— A quiconque a beaucoup aimé
Beaucoup de fautes sont remises.

— En amour, ce ne sont pas toujours les fautes qui nous perdent : c'est la manière de se conduire après les avoir faites.

Mme DE LAMBERT.

— C'est presque toujours la faute de celui qui aime de ne pas connaître quand on cesse de l'aimer. LA ROCHEFOUCAULD.

— Toutes les passions nous font faire des fautes, mais l'amour nous en fait faire de plus ridicules. LA ROCHEFOUCAULD.

— Ce ne sont pas toujours les fautes qui nous perdent, ce sont le plus souvent les personnes avec qui nous les commettons.

Mme GUYOT.

— La plus grande faute qu'une femme puisse faire, quand elle a un amant, c'est de dire trop de bien de lui à lui-même; cela le rend vain, et il abuse tôt ou tard de l'empire qu'il croit avoir acquis. Mme DE RIEUX.

— La plus honnête femme peut faire une première faute; l'artifice peut persuader; la nouveauté surprendre par ses charmes. Une première faute est l'enfant de la simplicité; mais toutes les autres sont la production du crime. GOLDSMITH.

— Une femme qui a commis une première faute, s'en tient là difficilement. Elle ne consentira jamais à se dire que tel homme sera son dernier amant. ROCHEBRUNE.

— Les femmes sont plus impitoyables pour les fautes des autres femmes que les hommes. BLONDEL.

— Il y a deux manières bien différentes de juger les fautes

des époux : si c'est au tribunal de l'amour, le mari infidèle est le plus coupable, parce qu'il a plus de force pour réprimer ses passions; mais relativement à l'ordre civil, les fautes de la femme sont plus graves, à cause des conséquences. LÉVIS.

— Chez une femme pauvre, les fautes, de celles que le monde flétrit, passent pour une conséquence de son état de fortune; chez une femme de condition médiocre, et qui a ses entrées dans la société, on ne les pardonne pas; chez une femme riche ou de haute naissance, on en jase pendant huit jours, puis on oublie, et elles finissent par passer pour une chose toute simple. Le mal est grand en proportion qu'on est moins riche. XAVIER EYMA.

— Une femme ne pleure bien sincèrement sa faute qu'après avoir perdu ses illusions sur celui qui la lui a fait commettre. LATÉNA.

— La femme qui cache ses fautes en veut faire encore.

GRÉGORY.

— La plus amère punition de nos fautes, c'est qu'elles nous mettent presque toujours dans la nécessité d'en commettre de nouvelles. DANIEL STERN.

— Dans le crime il suffit qu'une fois on débute;
Une chute toujours attire une autre chute.
L'honneur est comme une île escarpée et sans bords :
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

BOILEAU.

— L'amour peut être une faute, mais c'est une faute qui honore, qu'on envie même en la blâmant, et qui n'est pas commune aux âmes viles. ACHILLE POINCELOT.

— En amour, les premières fautes donnent des remords, les dernières les font perdre.

— Une jeune femme, quelle que soit sa position sociale, est ordinairement honnie à sa première faute, qui, les trois quarts du temps est respectable. Une femme faite, citée pour ses nombreuses galanteries, est accueillie partout avec honneur, avec empressement, pour peu qu'elle ait de l'esprit, de la tenue, de l'effronterie, et particulièrement de la fortune.

CHARLES LEMESLE.

— Pour la plupart des femmes, une faute ignorée n'en est pas une.

— L'amour, comme la flamme, purifie tout.

Mme CLÉMENCE ROBERT.

— Quand une honnête femme a commis une faute, elle pleure, se repent, et se promet bien de ne plus recommencer. Cette pro-

messe est assurément très sincère, mais il est prudent de croire toutefois qu'elle n'exclut pas même le monstre avec qui l'on a péché. ADOLPHE RICARD.

FAVEUR.

— Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent; les hommes guérissent par ces mêmes faveurs. LA BRUYÈRE.

— Lorsque les femmes obligent trop, elles viennent à n'obliger plus; l'excès de leurs faveurs en fait naître le dégoût. Mme DE SARTORY.

— Tant qu'aux désirs de vos amants
Vous paraîtrez inexorable,
Rien ne ralentira l'ardeur infatigable
De leurs tendres empressements.
Mais dès qu'ils vous croiront à leurs vœux favorable,
Adieu larmes, soupirs, zèle, flamme et serments.
Toujours rigoureuses, sévères,
N'accordons rien aux soupirants;
Souvent nos faveurs les plus chères
Ne font que des ingrats et des indifférents.
Mme DESHOULIÈRES.

— En amour, les faveurs n'ont de prix qu'autant qu'elles sont gratuites; l'amant n'est flatté de les obtenir, la maîtresse ne trouve de douceur à les accorder, que lorsqu'elles sont un don, et non l'acquit d'une dette. L'amour est la seule passion qui se paie d'une monnaie qu'elle fabrique elle-même, et l'amour seul peut acquitter l'amour. NINON DE LENCLOS.

— Il n'y a rien qu'une honnête femme oublie moins que les faveurs qu'elle a données; il n'y a rien qu'une femme galante oublie plus tôt. ROCHEBRUNE.

— Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus jusqu'aux faveurs qu'il a reçues d'elle. NINON DE LENCLOS.

— Les faveurs qu'une femme accorde ont plus que leur réalité propre; elles ont encore celle que notre imagination leur donne. MONTESQUIEU.

— Toute femme aimable régnera longtemps par l'amour, si elle rend ses faveurs rares et précieuses, si elle sait les faire valoir. Veut-elle voir son amant sans cesse à ses pieds? Qu'elle le tienne toujours à quelque distance de sa personne; mais dans sa sévérité, qu'elle mette de la modestie et non pas du caprice, qu'elle soit réservée et non pas fantasque. Qu'elle se garde surtout, en ménageant son amour, de faire douter du

sien ; qu'elle se fasse chérir par ses faveurs, respecter par ses refus; et que l'amant honore la pudeur de sa maîtresse, sans avoir à se plaindre de sa froideur. Mme DE POISIEUX.

— Dans les faveurs de la fortune comme dans celles de l'amour, on ne passe guère de l'imagination à la réalité sans y perdre. FONTENELLE.

— Il n'est pas bien décidé si la dernière faveur est une preuve certaine qu'une femme aime celui à qui elle l'accorde. NINON DE LENCLOS.

— Les femmes sont comme les princes ; souvent elles cèdent à l'importunité ce que la faveur n'aurait point obtenu. LÉVIS.

— C'est aux rois à donner promptement et à donner de bonne grâce ; mais c'est aux femmes à donner tard, à donner presque comme si elles s'en repentaient, et à faire, s'il est permis de parler ainsi, des libéralités avares. Mme DE SARTORY.

— Le véritable amour, toujours modeste, n'arrache pas ses faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. La décence et l'honnêteté l'accompagnent au sein de la volupté même, et lui seul sait tout accorder au désir sans rien ôter à la pudeur. C'est une erreur cruelle de croire que l'amour heureux n'a plus de ménagements à garder avec la pudeur, et qu'on ne doit plus de respect à celle dont on n'a plus de rigueurs à craindre. J.-J. ROUSSEAU.

— En amour, les détails valent mieux que l'ensemble ; les petites faveurs mènent aux plus grandes et les surpassent quelquefois. SYLVAIN MARÉCHAL.

— En amour, une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. J.-J. ROUSSEAU.

— Une faveur payée avilit celui qui la reçoit et déshonore celle qui l'accorde. DUCLOS.

— Les faveurs dont les vieux libertins s'enorgueillissent le plus, ne sont en réalité que des ignominies ; car, si ce n'est la misère, c'est la débauche ou la cupidité qui les accorde. ADOLPHE RICARD.

FEMME (Définition).

— La femme est l'être du monde le plus indéfinissable. Mme DE LAMBERT.

— Qui peut définir les femmes? Tout à la vérité parle en elles, mais un langage équivoque. Celle qui paraît la plus indifférente est quelquefois la plus sensible ; la plus indiscrète passe souvent pour la plus fausse : toujours prévenus, l'amour

où le dépit dicte les jugements que nous en portons ; et l'esprit le plus libre, celui qui les a le mieux étudiées, en croyant résoudre des problèmes, ne fait qu'en proposer de nouveaux. « Il y a trois choses, disait Fontenelle, que j'ai toujours beaucoup aimées sans jamais y rien comprendre : la peinture, la musique et les femmes. » DESMAHIS.

— L'aberration des comètes n'est pas plus difficile à calculer que les mouvements du cœur, de l'esprit, et surtout de l'amour-propre des femmes. Plus je les vois et plus je me persuade que l'amour-propre est à peu près l'unique clef de leur caractère. Or, le caractère ne se compose que des habitudes de l'âme et de l'esprit mélangés, il est vrai, à des doses inégales ; et j'ai beaucoup de peine à croire que le sexe duquel des hommes de talent ont dit : *Il est impossible de le connaître*, ne doive pas toute son impénétrabilité au défaut presque absolu de caractère. MIRABEAU.

— La femme est une créature humaine qui s'habille, qui babille et qui se déshabille. ALPHONSE D'ARAGON.

— Une femme est une table bien servie qu'on voit d'un œil différent avant ou après le repas. HELVÉTIUS.

— Chez les sauvages, c'est une bête de somme, dans l'Orient un meuble, et chez les Européens un enfant gâté. MEILHAN.

— Qu'est-ce que c'est qu'une femme ? Pour la définir il faudrait la connaître. Notre siècle peut en commencer la définition, mais je soutiens qu'on n'en verra le bout qu'à la fin du monde. MARIVAUX.

— C'est le premier domicile de l'homme, répond Diderot.

— Les femmes ressemblent aux maisons espagnoles qui ont beaucoup de portes et peu de fenêtres. Il est plus facile d'y pénétrer que d'y voir clair. JEAN-PAUL RICHTER.

— Elles sont comme les enfants ; on les amuse avec des joujoux, on les endort avec des louanges, on les séduit avec des promesses. Elles pleurent pour des riens, se dépitent à la moindre contradiction et s'emportent au premier refus de leur obéir. Ce sont, je le répète, de véritables enfants, mais des enfants qui gouvernent le monde. GRIMOD DE LA REYNIÈRE.

— Une femme est une variété rare dans le genre humain, dont voici les principaux caractères physiologiques :

Cette espèce est due aux soins particuliers que les hommes ont pu donner à sa culture, grâce à la puissance de l'or et à la chaleur morale de la civilisation. Elle se reconnaît généralement à la blancheur, à la finesse, à la douceur de sa peau. Son penchant la porte à une exquise propreté. Ses doigts ont horreur de rencontrer autre chose que des objets doux, moel-

leux, parfumés. Comme l'hermine, elle meurt quelquefois de douleur de voir souiller sa blanche tunique. Elle aime à lisser ses cheveux, à leur faire exhaler des odeurs enivrantes; à brosser ses ongles roses, à les couper en amande; à baigner souvent ses membres délicats. Elle ne se plaît, pendant la nuit, que sur le duvet le plus doux; pendant le jour, que sur des divans de crin : aussi la position horizontale est-elle celle qu'elle prend le plus volontiers. Sa voix est d'une douceur pénétrante. Ses mouvements sont gracieux. Elle parle avec une merveilleuse facilité. Elle ne s'adonne à aucun travail pénible, et cependant, malgré sa faiblesse apparente, il y a des fardeaux qu'elle sait porter et remuer avec une aisance miraculeuse. Elle fuit l'éclat du soleil et s'en préserve par d'ingénieux moyens. Pour elle, marcher est une fatigue. Mange-t-elle? C'est un mystère. Partage-t-elle les besoins des autres espèces? C'est un problème. Curieuse à l'excès, elle se laisse prendre facilement par celui qui sait lui cacher la plus petite chose; car son esprit la porte sans cesse à chercher l'inconnu. Aimer est sa religion : elle ne pense qu'à plaire à celui qu'elle aime. Etre aimée est le but de toutes ses actions; exciter des désirs, celui de tous ses gestes. Aussi ne songe-t-elle qu'aux moyens de briller : elle ne se meut qu'au sein d'une sphère de grâce et d'élégance; c'est pour elle que la jeune Indienne a filé le poil souple des chèvres du Thibet, que Tarare tisse ses voiles d'air, que Bruxelles fait courir des navettes chargées du lin le plus pur et le plus délié, que Visapour dispute aux entrailles de la terre des cailloux étincelants, et que Sèvres dore sa blanche argile. Elle médite nuit et jour de nouvelles parures, emploie sa vie à faire empeser ses robes, à chiffonner des fichus. Elle va se montrant brillante et fraîche à des inconnus dont les hommages la flattent, dont les désirs la charment, bien qu'ils lui soient indifférents. Les heures dérobées au soin d'elle-même et à la volupté, elle les emploie à chanter les airs les plus doux : c'est pour elle que la France et l'Italie inventent leurs délicieux concerts, et que Naples donne aux cordes une âme harmonieuse. Cette espèce, enfin, est la reine du monde et l'esclave d'un désir. Elle redoute le mariage, parce qu'il finit par gâter la taille, mais elle s'y livre parce qu'il promet le bonheur. Si elle fait des enfants, c'est par un pur hasard. Quand ils sont grands elle les cache. BALZAC.

— Les femmes sont une monnaie marquée au coin de l'amour et qui cesse d'avoir cours aussitôt que son empreinte est effacée. ADRIEN DUPUY

— Ce sont des poêles à dessus de marbre. CHARLES LEMESLE.

— . . . . Bérénice la belle,
Qui semble contre amour si fière et si cruelle,
Me dit tout franchement, en pleurant, l'autre jour,
Qu'elle était sans amant, mais non pas sans amour.
RÉGNIER.

— La femme est un milieu entre l'homme et l'enfant. Ceux qui la traitent en enfant la font dupe, ceux qui la traitent en homme en sont dupes. BEAUMANOIR.

— C'est un délicieux instrument dont l'amour doit être l'archet et l'homme l'artiste. STENDHAL.

— C'est le cœur de l'homme. PIERRE LEROUX.

— C'est le plus bel oiseau que nous ayons sur terre.
ALFRED DE MUSSET.

FEMME (Pour).

— Les femmes valent mieux que les hommes; elles sont plus portées à se dévouer au bonheur d'autrui.
Mme DE PUISIEUX.

— Dieu qui s'est repenti d'avoir fait l'homme, ne s'est jamais repenti d'avoir fait la femme. MALHERBE.

— Tout est femme dans ce qu'on aime. LA METTRIE.

— Il y a de la femme dans tout ce qui plaît. DUPATY.

— La femme est le chef-d'œuvre de l'univers. LESSING.

— Les femmes sont la plus belle moitié du monde.
J.-J. ROUSSEAU.

— Dans leur sein nous puisons la vie,
Et dans leurs bras la volupté.
Leur amitié douce et chérie,
Survit à la prospérité.
On les rencontre, à son aurore,
Dans le sentier qui conduit au bonheur,
Et malheureux, on les retrouve encore
Sur le chemin de la douleur.

— Les femmes remplissent les intervalles de la conversation et de la vie, comme ces duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaines : on compte ces duvets pour rien, et tout se briserait sans eux. Mme NECKER.

— Honorez les femmes! elles sèment des roses célestes sur le cours de notre vie; elles forment les nœuds fortunés de l'amour, et sous le voile pudique des grâces, elles nourrissent d'une main sacrée la fleur immortelle des nobles sentiments.
SCHILLER.

— Qu'on suive dans le cours de leur vie cent personnes ordinaires de chaque sexe, on trouvera dans l'un vingt fois plus de vertus que dans l'autre. Le prince DE LIGNE.

— O femmes ! quel pouvoir vous fut donné sur nous,
Nous naissons vos amants, nous mourons vos époux;
Nous prenons, enchantés d'un regard, d'une larme,
Le bonheur dans vos yeux; des lois à vos genoux;
Notre unique penser est d'être auprès de vous,
C'est notre premier vœu, c'est notre dernier charme.
. . . .
Du ciel la profonde sagesse
Fit de vous notre enchantement,
Notre trésor le plus charmant,
Notre plus chère et douce ivresse
Et nos amis les plus constants;
Le transport de notre jeunesse,
Le calme de notre vieillesse,
Notre bonheur de tous les temps. DUCIS

— Les hommes ne connaissent pas les femmes sous un autre nom que sous celui de beau sexe; mais s'il est seulement beau pour ceux qui n'ont que des yeux, il est encore, pour ceux qui ont un cœur, le sexe générateur qui porte l'homme neuf mois dans ses flancs au péril de sa vie, et le sexe nourricier qui l'allaite et le soigne dans l'enfance. Il est le sexe pieux qui le porte aux autels lorsqu'il vient de naître; il est le sexe pacifique qui ne verse point le sang de ses semblables; le sexe consolateur qui prend soin des malades, et qui les touche sans les blesser.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— . . . . Avec notre existence
De la femme pour nous le dévoûment commence.
C'est elle qui, neuf mois, dans ses flancs douloureux
Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux,
Et, sur un lit cruel longtemps évanouie,
Mourante, le dépose aux portes de la vie.
C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,
Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
Quels tendres soins! Dort-il; attentive, elle chasse
L'insecte dont le vol ou le bruit le menace :
Elle semble défendre au réveil d'approcher.
La nuit même d'un fils ne peut la détacher;
Son oreille de l'ombre écoute le silence;
Ou, si Morphée endort sa tendre vigilance,

Au moindre bruit, rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils,
Dans le sommeil longtemps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche, à peine encor tranquille.
S'éveille-t-il? son sein, à l'instant présenté,
Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême!
Elle vit dans son fils, et non plus dans soi-même;
Et se montre, aux regards d'un époux éperdu,
Belle de son enfant à son sein suspendu.
Oui, ce fruit de l'hymen, ce trésor d'une mère,
Même à ses propres yeux, est sa beauté première.
. . . .
Bientôt d'autres bontés suivent d'autres besoins.
L'enfant, de jour en jour, avance dans la vie :
Et comme les aiglons qui, cédant à l'envie
De mesurer les cieux, dans leur premier essor,
Exercent près du nid leur aile faible encor,
Doucement soutenu sur ses mains chancelantes,
Il commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras
Dans leur débile effort aide ses premiers pas;
Elle suit la lenteur de sa marche timide;
Elle fut sa nourrice, elle devient son guide.
Elle devient son maître, au moment où sa voix
Bégaie à peine un nom qu'il entendit cent fois :
MA MÈRE est le premier qu'elle l'enseigne à dire.
Elle est son maître encor dès qu'il s'essaie à lire;
Elle épelle avec lui dans un court entretien,
Et redevient enfant pour instruire le sien.

GABRIEL LEGOUVÉ.

— Amante, fille, sœur, épouse, mère, aïeule : dans ces six mots est ce que le cœur humain renferme de plus doux, de plus extatique, de plus sacré, de plus pur, de plus ineffable.

MASSIAS.

— Sans la femme, l'homme serait rude, grossier, solitaire, et il ignorerait la grâce qui n'est que le sourire de l'amour. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées. CHATEAUBRIAND.

— Il y a une femme à l'origine de toutes les grandes choses.

LAMARTINE.

— A mesure que les caractères honnêtes, rêveurs, délicats

et moroses se désenchantent et se désaffectionnent des hommes, on les voit au contraire reporter vers les femmes tout ce qu'ils ont de facultés aimantes, d'estime, de respect et d'admiration. Les femmes sont, en effet, la dernière illusion qu'on puisse perdre, si tant est qu'on la perde jamais tout entière ; c'est le dernier bonheur où l'âme se blase, c'est la dernière passion qui se dessèche au cœur, c'est la dernière ivresse dont on se désenivre. LOUIS DESNOYERS.

— C'est un précieux trésor pour l'homme qu'une femme qui l'aime. Il n'y a point de cœur d'où l'amour tombe de plus haut, et à flots plus larges et plus pressés, que du cœur de la femme. La tendresse n'a point de source plus profonde, le dévouement n'a point d'abandons plus sublimes, le sacrifice n'a point d'actes plus saints et plus complets que chez elle.

SAINTE-FOIX.

— A la beauté fidèles
Un peu plus qu'aux amours,
Les femmes ont des ailes
Pour nous porter secours ;
Toujours sur le qui-vive,
Toujours elles sont là,
Quand le plaisir arrive,
Quand le bonheur s'en va.

— La femme est le plus beau, le plus précieux bijou tiré de l'écrin de Dieu pour l'ornement et le bonheur de l'homme.

AUG. GUYARD.

— La femme est l'être le plus parfait entre les créatures ; elle est une création transitoire entre l'homme et l'ange. BALZAC.

— Le cœur de la femme est un abîme d'amour. Il sait à la fois, et s'élever vers ce qui est plus haut que lui, pour l'admirer et le vénérer ; et se pencher vers ce qui est près de lui, pour l'aimer et le chérir ; s'incliner vers ce qui est plus bas, pour l'appuyer et le soutenir. La femme a un sourire pour toutes les joies, une larme pour toutes les douleurs, une consolation pour toutes les misères, une excuse pour toutes les fautes, une prière pour toutes les infortunes, un encouragement pour toutes les espérances. SAINTE-FOIX.

— Quand on songe à tout ce qu'elles apportent de tendresse, de sollicitude, de protection, de grâce, de charme, de bonheur, ou du moins de consolation dans la vie de l'homme, on est tenté de ne plus parler aux femmes que tête nue, à deux genoux, le front plongé dans la poussière. Que si on ne le fait pas, du moins généralement, j'imagine à en juger par moi,

que c'est uniquement à cause de la fatigue qui résulterait de cette posture. LOUIS DESNOYERS.

FEMME (Contre).

Épigraphe.

— *Dat veniam corvis, vexat censura columbas.* JUVÉNAL.

Traduction.

Lorsque le temps dessèche un chêne, on dit qu'il se couronne; quand il commence à décolorer une rose, on dit qu'elle est flétrie. Mme DE GENLIS.

—✿—

— La femme est plus amère que la mort. SALOMON.

— De mille hommes j'en ai trouvé un bon, et de toutes les femmes pas une. LE MÊME.

— En apercevant une femme pendue à un arbre, Diogène s'écria : — Par Jupiter! il serait bien à désirer que tous les arbres portassent de tels fruits! A. R.

— La mer renferme moins de poissons et le ciel d'étoiles, que la femme de méchanceté. CODRUS.

— Terrible est la violence des flots que soulève la mer en fureur, terrible le souffle du feu, terrible le tourbillon des torrents, terrible la pauvreté, terribles mille autres fléaux; cependant il n'en est aucun plus terrible que la femme. Nulle couleur ne saurait peindre ce désastre, nulle parole en donner l'idée. Si c'est un dieu qui a inventé la femme, qu'il sache ce dieu, quel qu'il soit, qu'il a été pour l'homme le funeste artisan d'un mal suprême! EURIPIDE.

— La femme est le plus affreux de tous les maux. LE MÊME.

— Jolies ou non, les femmes ne valent pas grand'chose : laides, elles font mal au cœur; belles, à la tête. BION.

— La terre et la mer produisent un grand nombre d'animaux féroces; mais la femme est la grande bête féroce entre toutes. MÉNANDRE.

— Je compare la femme à la panthère, car toutes leurs parties sont semblables. Dans les oiseaux, l'analogue de la femme est la perdrix; dans les reptiles, la vipère. ARISTOTE.

— La femme n'est qu'un mâle imparfait. PHILON.

— Les femmes sont si fatales au genre humain que celles mêmes qui sont honnêtes font le malheur de leurs maris. HÉSIODE.

— La nature ne fait des femmes que lorsqu'elle ne peut point parvenir à faire des hommes. ARISTOTE.

— On trouverait plutôt un cygne noir qu'une femme véritablement vertueuse. JUVÉNAL.

— Comment aimer plusieurs femmes, lorsqu'il n'en faut qu'une seule pour nous faire endurer toutes les misères humaines ! PROPERCE.

— Sans les femmes, les hommes eussent conversé avec les dieux. CICÉRON.

— Il n'y a point de crimes qu'une femme ne puisse commettre. PLAUTE.

— Une femme bonne est plus introuvable qu'un corbeau blanc. SAINT GRÉGOIRE.

— Fréquenter une femme, c'est s'exposer à toute espèce de tentations; tout en elle est disposé pour blesser qui l'approche. C'est sa forme qui porte au péché : c'est de sa substance qu'a pris origine la nécessité de mourir. Loin de nous cette peste, cette contagion, cette ruine cachée! Oh ! de quels désordres les femmes ne sont-elles point cause?... Tout est funeste en elles; on se perd dans leur amitié ; qui se lie à une femme se prépare de grands chagrins; qui s'y attache illégitimement se fait à lui-même une blessure incurable. La femme engendre la pernicieuse concupiscence..., Je tairai le reste; il faut plutôt en rougir que le révéler. Une liaison avec une femme est la source de tous les crimes; c'est la glu envenimée dont se sert le diable pour s'emparer de nos âmes. Une liaison avec une femme est une incongruité ! ! ! SAINT CYPRIEN.

— C'est une grande question de savoir si les femmes, au jugement dernier, ressusciteront en leur sexe; car il serait à craindre qu'elles ne parvinssent à nous tenter encore à la face de Dieu même. SAINT AUGUSTIN.

— Être toujours avec les femmes sans y faillir, c'est plus faire que de ressusciter les morts. SAINT BERNARD.

— Une bonne femme est plus rare qu'un phénix. SAINT JÉRÔME.

— Quand j'entends une femme parler, je la fuis comme une vipère sifflante. SAINT PIERRE.

— On ne passe que deux bons jours avec une femme, nous dit un vieil auteur : celui qu'on l'épouse et celui qu'on l'enterre. Une femme n'est bonne qu'en deux endroits, reprend-il insolemment : dans le lit ou dans la tombe, *vel in thalamo, vel in tumulo*. Si donc, dans ta jeunesse, cher lecteur, on te propose le mariage, dis aussitôt, ajoute-t-il avec méchanceté, que le temps de te marier n'est pas encore venu, et quand tu seras vieux, réponds qu'il est passé. A. R.

— Les femmes ! c'est ce qu'il y a de meilleur et de pire au

monde... Anges pour ceux qu'elles aiment, ce sont de vrais démons pour ceux qu'elles n'aiment pas. *In eadem urna et aurum est et vipera.* E. DE NEUFVILLE.

— Voulez-vous bien connaître une femme? Figurez-vous un joli petit monstre qui charme les yeux et qui choque la raison; qui plaît et qui rebute, qui est ange au dehors et harpie au dedans... Mettez ensemble la tête d'une linotte, la langue d'un serpent, les yeux d'un basilic, l'humeur d'une chatte, l'adresse d'un singe, la lubricité d'une chèvre, les inclinations d'un hibou, l'éclatant du soleil et l'inégalité de la lune; enveloppez tout cela d'une peau bien fine et bien blanche; ajoutez-y des bras, des jambes *et cætera*... et vous aurez une femme complète. STIGOTTI.

— La femme! c'est l'augmentatrice du péché.
SAINT AUGUSTIN.

— C'est un joli défaut de la nature. MILTON.

— Les femmes n'ont que de petites âmes. MONTESQUIEU.

— Elles ne considèrent que l'écorce des choses.
MALEBRANCHE.

— . . . . . Elles ne valent pas le diable;
La meilleure est toujours en malices féconde;
C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.
MOLIÈRE.

— C'est un mets digne des dieux quand le diable ne l'assaisonne pas. CALDÉRON.

Lorsque le Créateur finissant son ouvrage,
De ses rares beautés fit le portrait vivant,
L'homme était trop heureux, au sortir du néant,
De porter sur son front cette divine image.
Le monde tout entier était son apanage;
Sur tous les animaux son pouvoir était grand;
Le sort ne put souffrir qu'il vécût si content;
Il lui ravit bientôt un si doux avantage.
Pour calmer, disait-on, ses chagrins, ses ennuis,
On lui fit une femme; on ne put faire pis!
Le malheureux dormait, il ne put s'en défendre.
Il vit, en s'éveillant, la cause de ses maux;
Il la prit; mais hélas! il devait s'aller pendre,
Car son premier sommeil fut son dernier repos.

— En un cœur féminin, la malice semée
Profite, multiplie et croît comme chiendent. BOURSAULT.

— Dieu a placé la femme sur la terre pour que l'homme ne fît pas de trop grandes choses.

— Les femmes ne doivent pas être comptées parmi les individus de l'espèce humaine. CUJAS.

— Elles ont un cœur d'amadou. MONTESQUIEU.

— Elles n'ont de bon que ce qu'elles ont de meilleur. CHAMPFORT.

— Perfides comme l'onde! a dit Shakespeare.

— Belles comme les séraphins de Klopstock, terribles comme les diables de Milton! s'est écrié Diderot.

— Byron, en parlant des orages, dit à son tour :

J'ai vu ceux de la femme et j'ai vu ceux des flots,
Et j'ai plaint les amants plus que les matelots!

— « Et moi », s'écrie le grand poëte :

Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme;
A toutes je renonce, et crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon maître,
Un certain animal difficile à connaître,
Et de qui la nature est fort encline au mal :
Et comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Durerait cent mille ans; aussi, sans repartie,
La femme est toujours femme, et jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera;
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Pour un sable mouvant. Car, goûtez bien, de grâce,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts :
Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête,
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par ses compas,
Nous voyons arriver de certains embarras;
La partie brutale alors veut prendre empire
Dessus la sensitive; et l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhaut; l'un demande du mou,
L'autre du dur; enfin, tout va sans savoir où,
Pour montrer qu'ici-bas, ainsi qu'on l'interprète,
La tête d'une femme est comme la girouette
Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent :
C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
La compare à la mer; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
Or, par comparaison (car la comparaison

Nous fait distinctement comprendre une raison,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude
Une comparaison qu'une similitude);
Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer quand l'orage s'accroît,
Vient à se courroucer; le vent souffle et ravage,
Les flots contre les flots font un remû-ménage
Horrible; et le vaisseau, malgré le nautonnier,
Va tantôt à la cave, et tantôt au grenier :
Ainsi quand une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourrasque,
Qui veut compétiter par de certains... propos,
Et lors un... certain vent, qui, par... de certains flots,
De... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable...
Quand... les femmes enfin, ne valent pas le diable.

MOLIÈRE.

— — C'est un phénomène que de rencontrer une femme qui fasse le bonheur de son mari. Mlle DE SOMMERY.

— Toute femme vaut un hommage.
Bien peu sont dignes d'un regret. BEAUMARCHAIS.

— C'est à tort qu'on appelle imprenable une forteresse qui n'a pas été prise; il en est de même d'une femme infaillible.

MAURICE DE SAXE.

— Les femmes qui n'ont jamais aimé que leurs maris sont plus rares que les perles enfouies au sein de la mer.

PAUL DE MUSSET.

— Femmes, femmes! objets chers et funestes, que la nature orna pour notre supplice; qui punissez quand on vous brave, qui poursuivez quand vous craint; dont la haine et l'amour sont également nuisibles, et qu'on ne peut rechercher ni fuir impunément! Beauté, charme, attrait, sympathie; être ou chimère inconcevable, abîme de douleurs et de voluptés! beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui se livre à ton calme trompeur! c'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain.

J.-J. ROUSSEAU.

— Un poëte trompé par les femmes a lancé contre elles ce sanglant anathème :

Objet séduisant et funeste
Que j'adore et que je déteste;
Toi que la nature embellit
Des agréments du corps et des dons de l'esprit;

Qui de l'homme fais un esclave,
Qui t'en moques quand il te plaint,
Qui l'accables quand il te craint,
Qui le punis quand il te brave;
Toi, dont le front doux et serein
Porte le plaisir dans nos fêtes,
Toi qui soulèves les tempêtes
Qui tourmentent le genre humain;
Être et chimère inconcevable,
Abîmé de maux et de biens,
Seras-tu donc toujours la source inépuisable
De nos mépris et de nos entretiens?

— Un homme de paille vaut une femme d'or.
— L'ombre d'un homme vaut plus que cent femmes.
PROVERBES.

— Les femmes sont placées sur la terre pour délasser les hommes de la raison. CHARLES LEMESLE.

— Dorante, las du célibat,
Las de passer ses jours dans le libertinage,
Crut qu'il fallait changer d'état
Et se soumettre enfin au joug du mariage.
On lui proposa deux partis,
Une femme grosse et dodue,
Une autre petite et menue;
C'est de quoi contenter les divers appétits.
Toutes deux étaient fort de mise :
Il choisit la petite, et dit d'un ton railleur :
« Ma foi, de cette marchandise,
» Le moins qu'on en peut prendre, est toujours le meilleur. »

— Une petite femme est souvent un grand fardeau.
OXENSTIERN.

— J'épouserais plus volontiers une petite femme qu'une grande, par cette raison que de deux maux il faut choisir le moindre. COMMERSON.

— La femme est un diable très perfectionné. VICTOR HUGO.

— Les femmes ne sont quelque chose que quand les hommes ne sont rien. CHAUMETTE.

— Madame G... était à vingt-cinq ans une jolie femme, mais elle avait une mauvaise tête, et son mari souffrait beaucoup de sa méchante humeur. Un jour, comme il s'en plaignait devant un de ses amis : — Vous êtes injuste, mon cher, lui répliqua son confident, les femmes sont la plus belle moitié du monde, et la vôtre est charmante entre toutes. — Je n'en dis-

conviens pas, mon ami, répondit M. G..., mais de cette moitié si belle, je voudrais bien cependant n'avoir que la moitié. A. R.

— Pour un Orphée qui fut chercher sa femme dans l'enfer, combien de veufs, hélas! qui n'iraient pas même en paradis, s'ils pensaient y retrouver la leur ! J. PETIT-SENN.

— Vous qui pouvez tout vaincre, et n'êtes que faiblesse,
Péché de la nature agréable à nos yeux,
Charlatans adorés, poisons délicieux,
Tyrans, dont le pouvoir nous plaît quand il nous blesse;
Objets par qui la terre assujettit les cieux,
Source de nos plaisirs comme de nos tristesses,
Dont le jaloux orgueil a malgré les déesses
Fait gémir sous les fers le plus puissant des dieux;
Chers espoirs de nos cœurs, idoles de nos sens,
Sexe, qui bien souvent bravant les plus puissants,
Par un éclat trompeur t'en es rendu le maître
Écueils contre lesquels il est doux de périr,
Femmes! pour une fois que vous nous faites naître,
Hélas! combien de fois nous faites-vous mourir!

— Si Dieu a fait la femme, le serpent l'a complétée.
CASIMIR DAUMAS.

— Pour qui perd sa femme et vingt-cinq sous, la plus grande perte c'est l'argent. PROVERBE.

FEMME (Sur).

— Femme! Ce nom seul touche l'âme, mais il ne l'élève pas toujours; il ne fait naître que des idées agréables, qui deviennent un moment après des sensations inquiètes, ou des sentiments tendres; et le philosophe qui croit contempler, n'est bientôt qu'un homme qui désire, ou qu'un amant qui rêve.
DESMAHIS.

— Les femmes! ce nom-là me chatouille l'oreille.
Les femmes! c'est, je crois... c'est là cette merveille
Que jusqu'à ce moment je ne connaissais pas.
Faites-moi le portrait des femmes. — Leurs appas,
Mon fils, sont au-dessus de toutes les louanges.
Figurez-vous un être entre l'homme et les anges.
Ces fatales beautés ont des yeux meurtriers
Qui de nos faibles cœurs percent tous les sentiers;
Le chant des rossignols est bien moins agréable
Que le son de leur voix; leur discours est aimable,
Insinuant, badin; leur commerce est charmant.

Les femmes, en un mot, sont tout enchantement :
Jamais sans succomber, nul homme ne les brave,
Et dès qu'il les regarde il devient leur esclave.

— Dans les pays tempérés, où le climat, donnant moins d'ardeur aux désirs, laisse plus de confiance dans les vertus, les femmes n'ont pas été privées de leur liberté; mais la législation sévère les a mises partout dans la dépendance. Tantôt elles furent condamnées à la retraite, et séparées des plaisirs comme des affaires. Tantôt une longue tutelle semblait insulter à leur raison. Outragées dans un climat par la polygamie qui leur donne pour compagnes éternelles leurs rivales; asservies dans un autre à des nœuds indissolubles qui souvent joignent pour jamais la douceur à la férocité, et la sensibilité à la haine; dans les pays où elles sont les plus heureuses, gênées dans leurs désirs; gênées dans la disposition de leurs biens; privées de leur volonté même dont la loi les dépouille; esclaves de l'opinion qui les domine avec empire, et leur fait un crime de l'apparence même; environnées de toutes parts de juges qui sont en même temps leurs séducteurs et leurs tyrans, et qui, après avoir préparé leurs fautes, les en punissent par le déshonneur, ou ont usurpé le droit de les flétrir sur des soupçons : tel est à peu près le sort des femmes sur toute la terre. L'homme à leur égard, selon les climats et les âges, est indifférent ou oppresseur; mais elles éprouvent tantôt une oppression froide et calme qui est celle de l'orgueil, tantôt une oppression violente et terrible qui est celle de la jalousie. Quand on ne les aime pas, elles ne sont rien; quand on les adore, on les tourmente. Elles ont presqu'à redouter également et l'indifférence et l'amour. Sur les trois quarts de la terre, la nature les a placées entre le mépris et le malheur. THOMAS.

— Dans presque toutes les contrées, la cruauté des lois civiles s'est réunie contre les femmes à la cruauté de la nature. Elles ont été traitées comme des enfants imbéciles. Nulle sorte de vexations que chez les peuples policés l'homme ne puisse exercer impunément contre la femme. La seule représaille qui dépende d'elle est suivie du trouble domestique, et punie d'un mépris plus ou moins marqué, selon que la nation a plus ou moins de mœurs... Femmes, que je vous plains! il n'y avait qu'un dédommagement à vos maux; et si j'avais été législateur, peut-être l'eussiez-vous obtenu. Affranchies de toute servitude, vous auriez été sacrées en quelque endroit que vous eussiez paru.

DIDEROT.

— Comme les femmes font une partie agréable et nombreuse de la société, et que leur suffrage sert beaucoup à établir le caractère d'un homme, il est nécessaire de leur plaire : je veux par conséquent, mon fils, vous initier dans quelques secrets qui vous seront très utiles, mais que vous devez garder en vous-même et cacher avec le plus grand soin.

Les femmes sont des enfants d'une large et bonne crue : elles ont la parole, de l'esprit quelquefois ; mais le bon sens ou le raisonnement, je n'en ai jamais connu de ma vie qui en eût, ou qui agît et raisonnât vingt-quatre heures de suite. La moindre passion, le moindre goût arrête sur-le-champ leurs meilleures résolutions. Leur beauté négligée ou contredite, quelques années de plus, enflamment à l'instant leurs petites passions et dérangent tout le système moral de leur conduite qu'elles avaient arrangé dans leurs moments raisonnables. Un homme de sens joue avec elles, les flatte, les amuse, comme il ferait avec un enfant, mais ne les consulte jamais, ni ne leur confie des secrets intéressants, quoiqu'il leur persuade souvent qu'il le fait ; c'est la chose du monde qui flatte le plus leur vanité : elles aiment beaucoup à se mêler dans les affaires, qu'elles embrouillent et gâtent presque toujours. Justement persuadées que les hommes en général ne les regardent que comme de jolis bijoux, elles adorent cet homme qui leur parle sérieusement, et qui paraît se confier à elles et les consulter ; je dis *qui paraît*, car les hommes faibles les consultent en effet, le sage n'en fait que le semblant. Aucune flatterie n'est trop forte ni trop dégoûtante pour elles. Elles avalent tout avec avidité : vous pouvez flatter une femme sur son goût supérieur dans le choix de son eventail. Les femmes qui sont ou très belles ou très laides aiment qu'on les flatte sur leur esprit ; celles qui ne sont ni laides ni belles aiment bien qu'on leur parle de leurs grâces et de leur beauté. Ces secrets, mon fils, doivent être inviolables si, comme Orphée, vous ne voulez être mis en pièces par tout le sexe. CHESTERFIELD.

— Voulez-vous être aimé d'une femme, étudiez ses goûts, consultez ses plaisirs, contentez ses fantaisies, passez-lui ses caprices, fermez les yeux sur ses défauts, louez les qualités qu'elle a, prêtez-lui celles qui lui manquent, ne faites point l'éloge des autres femmes en sa présence, surtout point de gêne : on ne pardonne ni ce qui nuit aux plaisirs, ni ce qui mortifie l'amour-propre. Mme DE PUISIEUX.

— Il y a des femmes qui ne cherchent et ne veulent que les plaisirs de l'amour ; d'autres qui joignent l'amour et les plaisirs : quelques-unes qui ne reçoivent que l'amour et

rejettent tous les plaisirs. Les premières aiment l'amour et non l'amant; les deuxièmes résistent longtemps, se défient de leur faiblesse, mais enfin l'amour est le plus fort. Les troisièmes sont faites pour aimer, mais chez elles les principes arrêtent les mouvements de la nature, et plus leurs sentiments sont retenus, plus ils sont forts. Mme DE LAMBERT.

— Il y a des femmes qui regardent les amants du même œil que les cartes; elles s'en servent pour jouer quelque temps, elles les rejettent ensuite, en demandent des nouvelles, et finissent par perdre avec les neuves tout ce qu'elles ont gagné avec les vieilles. SOPHIE ARNOULD.

— Je me suis toujours bien trouvé des maximes suivantes sur les femmes : Parler toujours bien du sexe en général; louer celles qui sont aimables; se taire sur les autres; les voir peu; ne s'y fier jamais; et ne jamais laisser dépendre son bonheur d'une femme quelle qu'elle soit. CHAMPFORT.

— Chez tous les peuples, et dans tous les pays voués à l'idolâtrie des femmes, il faut en faire des Romaines ou des sultanes; le milieu entre ces deux partis est le plus dangereux. HELVÉTIUS.

— Demander s'il est bon ou mauvais d'aimer les femmes, c'est comme si l'on demandait s'il est bon ou mauvais d'avoir soif, et que l'on voulût interdire à tout le monde de boire parce qu'il y a des gens qui s'enivrent. D'ARGENS.

— La femme a besoin d'un guide qui lui ôte la responsabilité d'elle-même. GODWIN.

— Les femmes mariées sont des forteresses que l'on prend plutôt d'emblée que par composition. G. WALSH.

— En France, une femme mariée est un fruit qu'il n'est pas absolument défendu de cueillir, pourvu qu'on laisse l'arbre où on le trouve : un mets auquel il est presque permis de goûter, pourvu qu'on n'enlève point le plat. STERNE.

— Une femme, quelle qu'elle puisse être, est une déesse pour des prisonniers. Mme DE STAEL.

— Le commerce des femmes et la lecture des romans présentent à l'homme raisonnable une fâcheuse alternative : négliger les circonstances intermédiaires et sauter tout de suite au dénoûment, c'est perdre bien du plaisir; ne rien passer, c'est perdre bien du temps. CHARLES LEMESLE.

— Le châtiment de ceux qui ont trop aimé les femmes est de les aimer toujours. J. JOUBERT.

FÉROCITÉ.

— Les femmes sont sujettes à une férocité épidémique. L'exemple d'une seule en entraîne une multitude. Il n'y a que la première qui soit criminelle; les autres sont malades. O femmes! vous êtes des enfants bien extraordinaires. DIDEROT.

— Toute chatte et toute femme, quelles que soient la gentillesse de leurs manières, la douceur de leur regard, la grâce et le charme de leurs caresses, ont plus ou moins de férocité dans l'âme tempéré par plus ou moins de lasciveté dans les sens.

CHARLES LEMESLE.

FIDÉLITÉ.

— Quand nous sommes las d'aimer, nous sommes bien aises qu'on nous devienne infidèle pour nous dégager de notre fidélité. LA ROCHEFOUCAULD.

— Il n'est pas de femme si fidèle qui n'ait cessé de l'être au moins par la pensée. DIDEROT.

— On peut trouver encor quelques femmes fidèles :
Sans doute, et dans Paris, si je sais bien compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer! BOILEAU.

L'AMANT FIDÈLE.

Ligda est petite et brune; plus douce qu'un agneau, elle est plus fraîche qu'un bouton de rose. Belle comme le jour, innocente comme les anges du paradis, c'est à moi seul qu'elle a donné son cœur; je le possède tout entier. Elle ne pense qu'à moi, ne voit que moi, n'aime que moi dans la nature. Déesse de la beauté! divine Vénus! faites que j'aime Ligda... jusqu'au moment où je pourrai rencontrer une maîtresse plus accomplie!!! POLITIEN.

— Il est aussi ridicule à un homme de croire les femmes fidèles que de leur être fidèle. DIDEROT.

— ..... Je ne vois rien de si digne de blâme,
Qu'un homme qui s'endort sur la foi d'une femme;
Qui, sans être jamais de soupçons combattu,
Compte tranquillement sur sa frêle vertu,
Croit qu'on fit pour lui seul une femme fidèle.
Il faut faire soi-même en tout temps sentinelle;
Suivre partout ses pas; l'enfermer, s'il le faut;
Quand elle veut gronder, crier encore plus haut;

Et, malgré tous les soins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, tel qu'il soit, en est toujours la dupe.

REGNARD.

— Il n'y a jamais eu d'amant infidèle qui n'ait juré, un moment avant son infidélité, qu'il serait éternellement fidèle.

ADRIEN DUPUY.

Un peintre était, qui, jaloux de sa femme,
Allant aux champs, lui peignit un baudet
Sur le nombril, en guise de cachet.
Un sien confrère, amoureux de la dame,
La va trouver, et l'âne efface net,
Dieu sait comment, puis un autre en remet
Au même endroit, ainsi que l'on peut croire.
A celui-ci, par faute de mémoire,
Il mit un bât, l'autre n'en avait point.
L'époux revient, veut s'éclaircir du point :
— Voyez, mon fils, dit la bonne commère,
L'âne est témoin de ma fidélité.
— Diantre soit fait, dit l'époux en colère,
Le voilà bien ; mais qui donc l'a bâté ?

LA FONTAINE.

— Il n'y a de mérite à être fidèle que lorsqu'on commence à devenir inconstant. LÉVIS.

— C'est à bon droit que l'île d'Ithaque est restée célèbre : une femme y fut fidèle. STAHL.

Le cœur d'une femme
Se tourne à tout vent.
Son amour l'enflamme,
Et non son amant.
Ne comptez sur elle
Ni sur ses soupirs :
Quand elle est fidèle,
C'est à ses plaisirs.

— Quelques hommes ont entrepris des voyages à la découverte de la femme fidèle. Ces aventuriers, comme les navigateurs qui ont tenté le passage du pôle nord, ou n'ont point trouvé le passage qu'ils cherchaient, ou se sont perdus en le cherchant. ALEXANDRE DUMAS.

— Si fidèle que soit une femme à son mari ou à son amant, elle appartient à tous deux par un côté, par le désir de plaire.

PAULIN LIMAYRAC.

CHLORIS ET PHILIS.

CHLORIS.

Philis, œil de mon cœur, et moitié de moi-même,
Mon amour, qui te rend le visage si blême?...
Si je ne me déçois ton mal te vient d'aimer?

PHILIS.

D'un double feu, Chloris, je me sens consumer...
Oui, j'ai perdu mon cœur, et cet enfant d'Eryce
Qui croit que c'est pour moi trop peu que d'un supplice,
De deux traits qu'il tira des yeux de deux amants,
Cause en moi ces douleurs et ces gémissements.

CHLORIS.

Serait-il bien possible?

PHILIS.

Hélas! oui, tu le vois!
Grands dieux! faut-il aimer deux hommes à la fois!

CHLORIS.

Si d'une même ardeur leur âme est enflammée,
Te plains-tu d'aimer bien et d'être bien aimée?

PHILIS.

Oh! non.

CHLORIS.

Ne crains donc pas de les favoriser.

PHILIS.

Un cœur se pourrait-il en deux parts diviser?

CHLORIS.

Pourquoi non? C'est erreur de la simplesse humaine;
La foi n'est plus au cœur qu'une chimère vaine.
Tu dois, sans t'arrêter à la fidélité,
Te servir des amants comme des fleurs d'été,
Qui ne plaisent aux yeux qu'étant toutes nouvelles.
Nous avons de nature au sein doubles mamelles,
Deux oreilles, deux yeux et divers sentiments;
Pourquoi ne pourrions-nous avoir divers amants?
Combien en connais-je à qui tout est de mise,
Qui changent plus souvent d'amant que de chemise?
La grâce, la beauté, la jeunesse et l'amour,
Pour les femmes ne sont qu'un empire d'un jour,
Encor que d'un matin; car à qui bien y pense,

Le midi n'cst que soin, le soir que repentance.
Puis donc qu'amour te fait d'amants provision,
Use de ta jeunesse et de l'occasion :
Toutes deux, comme un trait de qui l'on perd la trace,
S'envolent, ne laissant qu'un regret en leur place.

REGNIER.

— Un poëte plus délicat a dit depuis :

« C'est un péché mortel, Juana, d'aimer deux hommes. »

ALFRED DE MUSSET.

— Les femmes ont cela de commun avec les hommes, qu'elles sont excessivement fidèles jusqu'au jour où l'occasion leur est donnée de ne l'être plus. Mais il y a, sur cet article, une justice à rendre à qui de droit : c'est que cette occasion traîtresse qui nous fait tous faillir, les hommes la cherchent, et les femmes ne la refusent pas. ADOLPHE RICARD.

FIERTÉ.

— C'est contre la patience des hommes que se brise souvent la fierté des femmes. PROPERCE.

— La fierté d'une femme n'est pas simplement la pudeur sévère, l'amour du devoir, mais le haut prix que son amour-propre met à sa beauté. VOLTAIRE.

— Les résolutions d'une femme ne tiennent guère contre la persévérance d'un homme aimable et qui sait prouver qu'il l'est : toutes les femmes affectent d'être fières, et aucune ne l'est autant qu'elle devrait. ROCHEBRUNE.

— Les femmes ont pour coutume d'être fières..... avec les hommes qui ne leur plaisent pas. ADOLPHE RICARD.

FIGURE.

— Une belle figure est une recommandation muette.

— Tant que deux figures ont quelque chose à démêler ensemble, il est impossible qu'entre les femmes qui les portent il se forme une solide amitié. Deux marchands qui ont la même étoffe à débiter, peuvent-ils devenir de bons voisins ?

NINON DE LENCLOS.

— Quelque figure que prenne un amant, il n'y en a point de si avantageuse pour lui que celle d'un amant heureux.

LETTRES PORTUGAISES.

— La pâleur divinise la beauté des femmes et ennoblit la jeunesse des hommes. GEORGE SAND.

— Les femmes n'ont qu'un temps fort court pour plaire par les agréments de la figure. Quand une fois elles ont quarante ans, elles ont beau avoir été belles et l'être encore, les grâces s'éloignent avec la jeunesse, et les amours avec elle. On s'aperçoit avec dépit que l'on ne fait plus la même impression de plaisir sur les hommes, et l'on tombe dans la tristesse, à moins qu'on ne soit assez raisonnable pour se consoler des ravages du temps. Il y a des femmes assez folles ou assez heureuses pour ignorer ces ravages. Madame la marquise de R*** avait été très belle femme et fort galante. Le goût des ajustements coquets lui était resté dans un âge fort avancé. Il y avait quarante ans que sa femme de chambre lui demandait le matin quelle robe elle voulait ce jour-là; et la marquise répondait, depuis quarante ans : — Ma robe couleur de rose et des rubans vert gai; car, ajoutait-elle, j'en mis hier, j'en peux bien mettre aujourd'hui. — En faisant le même raisonnement tous les jours, elle réussit à mettre à soixante ans une robe couleur de rose et des rubans vert gai; et quand elle mourut, on lui faisait une robe couleur de rose et elle portait des rubans vert gai. — Vous riez, mademoiselle; hélas! où sont les femmes qui ne ressemblent pas sur ce point à la marquise de R***? J'en connais une qui congédia son amant parce qu'il avait eu la sincérité de lui dire, à quarante ans, que la coiffure en cheveux ne lui seyait pas. Cependant à cet âge, n'a pas un amant qui veut !

Mme DE RIEUX.

— Il est peu de femmes qui aient des qualités réelles; c'est de leur figure que dépendent leurs vertus. Telle qui se trouve laide se dévoue à la sagesse par humeur, et telle autre qui se trouve jolie forme le dessein de devenir galante. MARIVAUX.

— Une actrice dont notre galanterie ne nous permet pas de révéler le nom, assistait hier à la première représentation du *Prophète*. Elle était en grande toilette, tenant à la main un magnifique bouquet de roses, et affichant aux regards du public un visage plus fleuri qu'elle ne l'eût voulu. L'auteur de *Diane de Lys* arrive; il promène sa lorgnette sur l'assistance, aperçoit ce bouquet et ce visage, et se penchant à l'oreille d'un de ses amis, il lui dit, en lui désignant la coupable :

A Flore elle a fait un larcin,
C'est un printemps en miniature;
Elle a les roses dans la main
Et les boutons sur la figure. VILLEMESSENT.

— Un huissier que la nature avait gratifié d'un nez des plus difformes, cherchait à se marier; mais comme il ne trouvait point

de femme qui voulût de lui, il s'en affectait beaucoup. Ses amis, inquiets de le voir chaque jour plus triste et plus désespéré, s'assemblèrent; et l'un d'eux, qui connaissait la cause du chagrin de son camarade, se mit à dire : — Pourquoi diable aussi veut-il à toute force s'affubler d'une légitime? — Oh ! je le sais bien, moi, répondit un feuilletoniste qui se trouvait là, et, certes, à sa place j'en ferais tout autant. — Pourquoi donc? lui demanda-t-on avec curiosité. — Comment! vous ne devinez pas?... Parbleu, reprit en riant le rival de M. de Bièvre, c'est pour avoir un nouveau-né. A. R.

— La figure d'une femme, quelle que soit la force ou l'étendue de son esprit, quelle que soit l'importance des objets dont elle s'occupe, est toujours une raison dans l'histoire de sa vie. Mme de Stael.

— Quand on est sûr de l'amour d'une femme, on examine si elle est plus ou moins belle; si l'on doute de son cœur, on n'a pas le temps de songer à sa figure. Stendhal.

— Il y a des hommes que leur figure condamne fatalement au ridicule. A peine sont-ils mariés que l'on peut déjà lire sur leur front ces trois mots fatidiques : *je le fus, je le suis, je le serai*. Avec un mari de cette espèce, la femme la plus vertueuse ne peut l'être longtemps ; car le monde, qui ne croit plus aux miracles, lui donne insolemment jusqu'aux amants qu'elle refuse. Adolphe Ricard.

FILLE.

— Les belles filles sont sujettes à venger ceux de leurs amants qu'elles ont maltraités, ou par de laids, ou par de vieux, ou par d'indignes maris. La Bruyère.

— . . . . Il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulût-il lui donner un singe pour époux. Molière.

— Les petites filles, presqu'en naissant, aiment la parure : non contentes d'être jolies, elles veulent qu'on les trouve telles. On voit dans leurs petits airs que ce soin les occupe déjà; et à peine sont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on pensera d'elles.
J.-J. Rousseau.

— Les filles apprennent à sentir plus aisément que les hommes apprennent à penser. Voltaire.

— Une fille à dix-huit ans est très propre au mariage, car cet âge éprouve la brûlure de la chair. Luther.

— Ainsi que les épis, quand les filles jaunissent,
C'est le vrai temps de la moisson.

— Toutes les jeunes filles enragent de se marier. Elles jugent de celles qui le sont, comme ces moineaux qui s'imaginent, en voyant un des leurs s'ébattre dans une belle cage, qu'il est le plus heureux moineau du monde. ROCHEBRUNE.

— L'étonnement et l'espérance sont puissamment secondés par le besoin d'amour et la mélancolie que l'on a à seize ans. L'inquiétude de cet âge est une soif d'aimer ; et le propre de la soif est de n'être pas excessivement difficile sur la nature du breuvage que le hasard lui présente. STENDHAL.

— Ta joue est pâle, jeune fille,
Est pâle comme un lys en fleurs.
Dans tes yeux une larme brille,
Chaque jour tu dis à ton cœur :
Oh! mon cœur ne bats pas si vite,
Sommeille mon cœur si tu peux ;
Et tu souffres, pauvre petite,
Et tu ne sais ce que tu veux. LAMARTINE.

— Les hommes et les femmes aiment plus les petites filles que les petits garçons : l'homme voit déjà sa maîtresse dans la petite fille ; et la femme, dans le petit garçon, ne voit que l'amant d'une autre femme. GRÉTRY.

— Une fille que l'on condamne à l'hymen en appelle tôt ou tard à l'amour. « C'est une ennemie, dit Plaute, qu'une épouse qui l'est contre son gré. »

— Sachez que d'une fille on risque la vertu,
Lorsque dans son hymen son goût est combattu ;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne ;
Et que ceux dont partout on montre au doigt le front
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle ;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait. MOLIÈRE.

— J'ai vu souhaiter d'être fille, et une belle fille, depuis treize ans jusqu'à vingt-deux, et après cet âge de devenir homme. LA BRUYÈRE.

— Une fille bien élevée, disons mieux, bien gardée, s'enorgueillit de sa vertu, parce qu'elle s'imagine ne la devoir qu'à elle-même ; mais c'est toujours un esclave rigoureusement enchaîné qui veut qu'on lui sache gré de ce qu'il ne prend pas la fuite. NINON DE LENCLOS.

CHANSONNETTE.

Un jour, sous la coudrette,
L'Amour
S'en vint dire à Lisette :
Bonjour !
La simple bergerette
Le vit,
Et sitôt la pauvrette
Rougit.

L'enfant qui voit son trouble
Subit,
D'empressement redouble,
Et dit :
— « Vous savez bien, bergère,
» Charmer,
» Il faut encore, ma chère,
» Aimer. »

Avec un doux sourire,
Un mot
Rend un cœur qui soupire
Bien sot ;
La gente bachelette
Se tut,
Mais son âme jeunette
S'émut.

Voyant qu'elle palpite
De peur,
Le dieu saisit bien vite
Son cœur ;
Dès qu'il en fut le maître
Il rit,
Et puis le petit traître
Partit.

Tandis que la victime
Gémit,
L'ingrat, fier de son crime,
S'enfuit.
Plaignez, jeune fillette,
Lison,
Et profitez de cette
Leçon.

— Un petit garçon est autre chose qu'un homme, mais une petite fille n'est qu'une femme plus petite ; il n'y a guère de différence que dans la dimension : une petite fille est prête à tout. ALPHONSE KARR.

— Dans ce siècle rusé l'on ne voit point d'enfants.
Une fille à quinze ans
Pénètre jusqu'au fond de l'amoureux mystère
Les secrets les plus curieux ;
A cet âge, elle en sait tout autant que sa mère,
Et l'exécute beaucoup mieux.

— Un marchand de la rue Saint-Denis cherchait à marier sa fille. Comme il en parlait à plusieurs de ses voisins, l'un d'eux lui fit observer qu'elle était encore bien jeune. — Allons donc ! répondit le papa, elle a déjà fait un enfant. A. R.

— Une jeune fille est une énigme qui ne s'explique qu'après le mariage.

— Ces maudites filles sont faites
A peu près comme les noisettes.
Sans que rien soit à découvert,
Au cœur plus d'une est entachée ;
Et l'on ne s'aperçoit du ver
Que quand la coquille est cassée.

— La beauté d'une jeune fille doit parler à l'imagination et non aux sens comme celle des femmes. ALPHONSE KARR.

A UNE JEUNE FILLE.

Veux-tu, charmante enfant, conserver la tranquillité de ton cœur et le bonheur de tes belles années ? évite l'Amour : c'est un enchanteur qui nous frappe à l'instant même où il rit et nous caresse. Si donc il te prie et te supplie, sois sans pitié, ma toute belle ; s'il promet, ne crois pas à ses serments ; s'il s'approche, sauve-toi : les charmes par lesquels il nous séduit ne sont qu'un éclair ; mais, en amour, l'éclair est toujours suivi de la foudre. MÉTASTASE.

— La pudeur d'une jeune fille doit aller jusqu'à ignorer tout ce qui regarde l'amour. FONTENELLE.

— Quand fillette ignore l'amour,
Tout amuse son innocence :
La pudeur est sans défiance
Quand fillette ignore l'amour.
Un galant lui fait-il la cour,
C'est pour elle sans conséquence ;

Quand fillette ignore l'amour,
Tout amuse son innocence.

Quand fillette connaît l'amour,
Adieu les jeux de son enfance :
On peut voir à sa contenance
Quand fillette connaît l'amour.
Elle s'agite nuit et jour,
Et ne dit plus ce qu'elle pense;
Quand fillette connaît l'amour,
Adieu les jeux de son enfance.

— Une fille à marier est une marchandise qu'on ne place en gros, qu'à condition de n'en laisser rien prendre en détail.
ALPHONSE KARR.

— Un père, quand il a une fille, doit toujours craindre qu'elle ne devienne une courtisane dans sa jeunesse, ou bien une sorcière lorsqu'elle sera vieille. BEN SIRA.

— Une fille, assez de fille; deux filles, trop de filles; trois filles et la mère font endiabler le père. PROVERBE.

— Ce n'est point l'opéra que je fais pour le roi,
Qui m'empêche d'être tranquille ;
Tout ce qu'on fait pour lui paraît toujours facile.
La grande peine où je me voi,
C'est d'avoir cinq filles chez moi,
Dont la moins âgée est nubile.
Je dois les établir, et voudrais le pouvoir ;
Mais à suivre Apollon on ne s'enrichit guère;
C'est, avec peu de bien, un terrible devoir,
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père.
Quoi! cinq actes devant notaire,
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir!
O ciel! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire? QUINAULT.

— La garde d'une fille est un bien lourd fardeau.
REGNARD.

— Les vignes et les filles sont difficiles à garder.

— Qui a des filles, dit le proverbe, est toujours berger.

— La plus belle fille du monde donne souvent ce qu'elle n'a pas .. l'amour. ARSÈNE HOUSSAYE.

— On reprochait à une jeune personne de dix-huit ans de ne point apporter assez de soins dans sa toilette. — Si vous vous négligez ainsi, mademoiselle, lui disait-on, vous ne vous ma-

rierez jamais. — Eh bien ! soit, répondit-elle étourdiment, je ferai comme ma mère, je resterai fille. A. R.

FLAMBEAU.

— Le flambeau de l'hymen n'est qu'une lanterne sourde.
RICHARDSON.

— Quand l'hymen veut allumer son flambeau à celui de l'amour, il éteint celui-ci et n'allume pas le sien.
SYLVAIN MARÉCHAL.

— Le cœur des prudes, des veuves et des dévotes est un foyer où l'amour pourrait aisément rallumer son flambeau, si jamais il venait à s'éteindre. STANISLAS.

FLATTERIE.

— Celui qui vous flatte est votre ennemi. CARDAN.

— La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité. LA ROCHEFOUCAULD.

— Il est très facile de prendre celui qui sait flatter pour un homme d'esprit ; les femmes s'y trompent à tout moment.
Mme DE RIEUX.

— Les femmes ont une telle disposition à aimer d'être flattées, que quoiqu'elles sachent bien que ce qu'elles entendent d'obligeant ne soit pas parfaitement vrai, elles ne laissent pas cependant que d'être bien aises de l'entendre.
Mme DE SARTORY.

— La flatterie est comme la fausse monnaie, elle appauvrit celle qui la reçoit. Mme WOILLEZ.

— Quand l'amour est galant, il est rarement tendre, et l'on perd presque toujours du côté du sentiment ce que l'on gagne du côté des grâces. Celles de l'amour sont l'amour lui-même : tout autre ornement lui est étranger et le dégrade. Cette passion n'est éloquente que lorsqu'elle ne cherche point à l'être ; dès que la flatterie s'en mêle ce n'est plus qu'un commerce d'amour-propre, le cœur n'y a point de part, et l'on perd à la fois le plaisir d'aimer et son excuse. Mme D'ARCONVILLE.

— Les hommes qui complimentent le plus les femmes sont ceux qui les estiment le moins. MEILHAN.

— Les femmes se complaisent tellement dans la flatterie, qu'il n'est pas jusqu'à la plus laide et à la plus maussade à qui vous ne puissiez persuader qu'elle est aimable et jolie.
AUG. GUYARD.

— Je les connais ces êtres charmants et indéfinissables. Soyez persuadés qu'elles aiment à avoir de la poudre dans les

yeux, et que plus on leur en jette, plus elles les écarquillent, afin d'en gober davantage. ALFRED DE MUSSET.

— Belles, vous portez à quinze ans,
La couronne de l'innocence;
Bientôt viennent les courtisans.
Comme les rois on vous encense,
Comme eux, de piéges séducteurs
L'artifice vous environne;
Vous n'écoutez que vos flatteurs,
Et vous perdez votre couronne. BÉRANGER.

Tout ce qui flatte les femmes, leur semble beau.
BEAUCHÊNE.

— La flatterie perd plus de femmes que l'amour; quand elle ne réussit pas, ce n'est pas sa faute, mais celle du flatteur.
LÉVIS.

— La première chose que font deux jeunes femmes qui se rencontrent est de se chercher des ridicules, et la seconde de se dire des flatteries.

— L'amour est si bien notre maître à tous, que le plus orgueilleux des hommes, quand il est bien épris, flatte jusqu'au portier de la femme qu'il aime. Un amant, dit le poëte :

Un amant fait sa cour où s'attache son cœur;
Il veut de tout le monde y gagner la faveur;
Et pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.
A. R.

FLEUR.

— La parure la plus simple est la plus favorable à la beauté; et quoique la mode en ordonne autrement, je prétends que les fleurs s'harmonient beaucoup mieux avec le visage des femmes que les perles et les diamants. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— La femme est une fleur qui n'exhale de parfum qu'à l'ombre. LAMENNAIS

— La femme est plutôt faite pour être aimée que pour aimer, à l'exemple des fleurs qui ne sentent rien de leur parfum, mais qui les donnent à sentir aux autres. Les femmes sont de vraies fleurs d'amour. ALPHONSE ESQUIROS.

FOIS.

— L'on n'aime bien qu'une seule fois : c'est la première. Les amours qui suivent sont moins involontaires. LA BRUYÈRE.

La première fois qu'une femme aime, elle est timide et embarrassée : à peine ose-t-elle l'avouer ; les plus légères faveurs lui paraissent des crimes ; elle se les laisse ravir plutôt qu'elle ne les accorde, et se les reproche sans cesse : elle voudrait se faire violence et résister à son penchant. Cet état de contrainte tourne au profit de la passion, et elle n'en aime que davantage. La seconde fois elle est plus libre ; les fautes lui coûtent moins à commettre ; elle se livre avec moins de retenue et presque sans remords : elle sent plus l'empire des sens, et beaucoup moins celui du sentiment. Mme D'ARCONVILLE.

— Il est impossible d'aimer une seconde fois ce qu'on a véritablement cessé d'aimer. LA ROCHEFOUCAULD.

— Voltaire a dit de l'amour, que c'est un canevas donné par la nature, et brodé par l'imagination. L'une des broderies qu'elle y applique, est cette délicieuse conviction où l'on est, que, hors de ce que l'on aime, on ne pouvait rien aimer. Cette illusion m'avait séduit et persuadé. Je la regardais comme une vérité que j'aurais signée de mon sang. Détrompé de cette erreur, je reconnais qu'un sentiment très vif divinise à nos yeux celle qui en est l'objet ; mais l'illusion détruite, le besoin d'aimer qui l'avait fait naître, lui survit encore ; et il opère en faveur d'un autre le même prestige, qui nous trouve aussi crédules que la première fois. Vous qui traitez des passions humaines, ne dites donc pas qu'on n'aime qu'une fois dans sa vie. Quiconque a senti le besoin de l'amour, en éprouvera plus d'une fois l'atteinte. Ce phénix renaît de sa cendre.

CHABANON.

— Hyacinthe, jeune bergère,
Avec le beau berger Melcourt,
Se laissa choir sur la fougère,
Et... son tablier devint court.
Lors, se livrant, la pauvre fille
A ses regrets, à sa douleur,
Elle voulut à sa famille
Cacher l'effet de son malheur.
Il existait dans le village
Un médecin prudent et sage,
Connu par ses savants exploits.
Elle fut le voir... — C'est dommage,
Lui dit le docteur Gastebois :
Mais mon enfant, prenez courage...
Mon Dieu ! la nature a ses lois...
De combien êtes-vous enceinte ?

— Hélas! dit la pauvre Hyacinthe,
Je ne le suis que d'une fois.

— On aime plus la première fois, on aime mieux la seconde.
P. ROCHPÈDRE.

FOLIES.

— La folie d'un homme vaut mieux que la sagesse d'une femme. SALOMON.

— A femme folle, les violons plaisent plus que la quenouille. PROVERBE.

— Les femmes courent après les fous, et fuient les sages comme des animaux venimeux. ERASME.

— Qui veut châtier un fou, il faut le marier. PROVERBE.

— Les extravagances sont de l'essence du véritable amour.
NINON DE LENCLOS.

— Le mariage, comme vous ne le savez peut-être que trop, est un engagement qui ne doit se rompre que par la mort. Hélas! grands dieux! combien arriverait il, dans cette condition-là, de séparations et bien pis encore, si l'union de l'homme avec la femme n'était soutenue par les petites distractions, la complaisance, les flatteries et la dissimulation, tous gens de mon escorte et de ma suite! Et qu'il se ferait peu de mariages, si l'amant avait la prudence de bien s'informer du jeu que sa chère petite maîtresse, qui lui paraît si délicate et si pudique, a joué longtemps avant les noces! Pour les mariages déjà contractés, ce serait bien un autre train, ma foi! Que de séparations, si la négligence ou la bêtise des maris ne les aveuglait sur la vie secrète de leurs chastes épouses! On traite cet aveuglement-là de folie, et l'on a raison; mais n'est-ce pas cette bienheureuse folie qui fait que la femme plaît au mari, et que le mari plaît à la femme; que la maison est tranquille, et que les alliances se maintiennent? On fait les cornes à un mari, je ne sais même quel sobriquet on ne lui donne pas hors de chez lui, pendant que le bon homme console sa chère moitié, et boit, par ses tendres baisers, les larmes hypocrites de l'adultère. Cela ne vaut-il pas mieux du reste que de se consumer en chagrin, que de faire du vacarme et du tintamarre, en s'abandonnant à la jalousie? Je conclus donc que sans moi, nulle société, nulle union n'est possible dans la vie. Le peuple ne supporterait pas longtemps son prince; le maître, son valet; la dame, sa suivante; le précepteur, son élève, l'ami, son ami; le mari, sa femme; etc., etc., si tour à tour ils ne se trompaient, s'ils ne se passaient bien des choses; si le tout enfin n'était assaisonné de quelque grain de folie. ERASME.

— Les plus courtes folies sont les meilleures, dit le proverbe, mais en amour, il y a des folies qui nous rendraient bien heureux, si elles duraient toute la vie. Mme du Chatelet.

— Si je pouvais me faire entendre de mes semblables, je leur crierais du fond de ma retraite : — Femmes, aimez vos maris si vous pouvez; mais si vous faites des folies, tâchez qu'elles vous amusent sans vous donner de chagrin.
Mme de Rieux.

— Il y a de si belles amours qu'elles excusent toutes les folies qu'elles font faire. Rochebrune.

— Il n'y a pas de folie que je n'aie faite jusqu'à présent en amour... excepté pourtant celle de me marier. G. Walsh.

— Les premières folies mènent à d'autres. Mme de Rieux.

— L'amour, dans l'état social, n'a peut-être de raisonnable que sa folie. Rivarol.

PHILOSOPHIE.

Je veux, dans un repas charmant,
Entourer ma coupe de roses;
Vénus en fait son ornement :
Au siècle des métamorphoses
La déesse les vit écloses
Du sang vermeil de son amant.
Quand l'Amour danse avec les Grâces,
La rose orne ses beaux cheveux;
La rose est le plaisir des dieux;
Le zéphir en est amoureux
Et Flore en parfume ses traces.
On aime à cueillir ses boutons,
Malgré leur épine cruelle :
Les Muses la trouvent si belle
Qu'elle est l'objet de leurs chansons.

Mais elle ira bientôt parer le noir rivage!
Oh ! mes amis, comme elle on nous verra finir.
Eh ! que laisserons-nous après ce court voyage?
Une ombre, un peu de cendre, un léger souvenir.
A quoi sert d'embaumer nos dépouilles mortelles,
Et sur de vains tombeaux pourquoi semer des fleurs?
C'est tandis que la vie anime encor nos cœurs,
Qu'il faut nous couronner de guirlandes nouvelles :

Profitons du jour serein
Que ramène la nature;
L'impénétrable destin

A caché le lendemain
Dans la nuit la plus obscure.
Loin de nous, chagrin, tourment,
Inquiétude ennemie!
La saine philosophie
Est de voyager gaîment
Sur la route de la vie;
On n'y paraît qu'un instant :
Je le donne à la Folie,
Et je m'en irai content
Dans l'abîme où tout s'oublie. LÉONARD.

— Les folies les plus dangereuses sont celles qui se font froidement. P. ROCHEPÈDRE.

— Sérieux à l'âge où l'on fait des folies de jeunesse, la plupart des hommes qui se marient jeunes font des folies de jeunesse à l'âge où l'on doit être sérieux. PAULIN LIMAYRAC.

FORCE.

— Il n'est pas possible que des personnes qui se marient sans se connaître vivent longtemps fort unies. Vous ferez cependant un de ces mariages, mademoiselle, et vous ferez comme les autres. Vous épouserez dans la ferme résolution d'être sage; vous ne penserez jamais qu'une femme puisse cesser de l'être, même avec un mari qu'elle n'aime point. Puissiez-vous conserver toujours ce préjugé, et n'éprouver jamais de quel courage et de quelle vertu il faut être armée pour ne pas céder à l'occasion, et combien il est difficile de ne pas se laisser entraîner par l'exemple! Une jeune femme est en butte aux sollicitations, aux empressements de presque tous les hommes qui la voient. Dans le nombre, il peut s'en rencontrer un qui lui plaise; et alors, adieu les résolutions. On s'étourdit, et l'on apprend bientôt aux dépens de sa vertu, qu'il ne faut pas trop compter sur ses forces. Mme DE RIEUX.

— Dans une officialité,
Ces jours passés, une soubrette
Passablement belle et bien faite,
Et d'une robuste santé,
Avec la bienséance ayant fait plein divorce,
Dit qu'un vieux médecin l'avait prise par force,
Qu'il fallait ou le pendre, ou qu'il fût son mari.
— « Mais comment, dit le juge, a-t-il pu vous y prendre
Vous êtes vigoureuse; il fallait vous défendre,

L'avoir égratigné, dévisagé, meurtri...
— Oui da! monsieur, répondit-elle,
J'ai d'la force quand je querelle,
Mais je n'en ai pas quand je ri. BOURSAULT.

— On n'est jamais absolument vaincu par l'amour quand on veut lui résister fortement, et cette passion n'a d'autre force que celle qu'on lui donne. Mlle DE SCUDÉRI.

— De notre volonté l'amour tient son pouvoir,
Et pour ne plus aimer il suffit de vouloir. QUINAULT.

— On ne connaît la force de l'amour qu'au moment qu'on l'éprouve. L'abbé PRÉVOST.

— La passion de l'amour est comme la vapeur : plus elle est comprimée, plus elle a de force.

FORTUNE.

— Il est triste d'aimer sans une grande fortune qui nous donnerait les moyens de combler ce que l'on aime, et de le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire. LA BRUYÈRE.

— On a de la fortune sans bonheur, comme on a des femmes sans amour. RIVAROL.

— Si l'on veut être heureux par la fortune, en se mariant, il faut la donner ou la recevoir; on gagne en ceci tout ce qu'on perd, quand toutefois on choisit bien, ce qui n'est pas toujours facile. J. JOUBERT.

— Là où les violons se font entendre, les femmes y courent : quand on a la fortune pour soi, on a toujours de son côté celles qui lui ressemblent. ADOLPHE RICARD.

— Les femmes n'ont ni goût ni dégoût. Il n'est pas de monstre de sottise ou de laideur qui en soit réduit à mourir vierge et célibataire s'il a 200,000 livres de rente. STAHL.

— La fortune dédaigne les vertus, comme par droit de représailles. Un moyen presque sûr de la trouver, c'est de se détacher de ce qu'elle dédaigne. Une belle femme fort sage reste avec sa vertu et la fortune avec laquelle elle est née. Veut-elle l'augmenter? Ce n'est qu'au moyen d'un sacrifice que les femmes galantes connaissent bien. On nous a ôté tous les moyens de nous élever avec décence; il ne nous en reste qu'un, qui, même en nous élevant, nous avilit. Mme DE RIEUX.

— Enorgueillis par de faciles conquêtes, sans vertus et sans talents, les hommes à bonnes fortunes séduisent les femmes par des travers, se font un plaisir de leur désespoir, et mettent

toute leur gloire à les tromper. Ces fiers conquérants du sexe sont presque toujours les plus petits du nôtre. Quelques agréments dans la figure, un air folâtre, un continuel badinage, voilà ce qui leur tient lieu de vertus auprès des femmes, qui d'ordinaire aiment à se retrouver dans leurs amants, et ne font que continuer à s'aimer dans la personne de leurs adorateurs. Ajoutez que ces hommes, espèce d'oiseleurs qui font crier les oiseaux qu'ils ont pris pour en appeler d'autres, ces hommes semblent, par les indiscrétions, les infidélités et les ruptures, tourner la tête à toutes les femmes, et augmenter chaque jour le nombre de leurs conquêtes. C'est que les femmes, semblables à ces sauvages qui n'estiment un des leurs qu'à mesure qu'il est couvert de cicatrices affreuses, les femmes n'aiment un homme qu'à proportion du nombre de femmes qu'il a déshonorées. ROCHEBRUNE.

— Les femmes se jugent avec tant d'équité, que les respecter serait être indigne de leur plaire ; et la première qualité de l'homme à bonnes fortunes est d'être souverainement impertinent. J.-J. ROUSSEAU.

— Il y a un démon qui entraîne les femmes vers les hommes à bonnes fortunes. Soit caprice, soit ennui des fadeurs, elles prennent goût à l'insolent qui les réveille. Les Noirs sucent avec avidité des dragées de sel ; et nous, si l'on nous ouvre un jardin, nous courons aux fruits verts. LEMONTEY.

— Les hommes à bonnes fortunes sont de petits personnages qui, sans avoir les qualités de leur sexe, ont tous les vices de l'autre. ADRIEN DUPUY.

— Il en est de certains hommes à bonnes fortunes, comme de ces chasseurs qui s'imaginent avoir tué le gibier qu'ils achètent. ACHILLE POINCELOT.

FOURBERIE.

— Tous les hommes sont portés à être fourbes avec les femmes. Cela vient, je crois, de la mauvaise opinion qu'ils ont d'elles. Cependant je ne vois rien de si ordinaire que des femmes dupes de leurs choix, et se repentir de les avoir faits. Je suis persuadée que de cent commerces galants, il n'y en a peut-être pas dix qui soient rompus par la faute des femmes. Rien n'est si commun que des hommes infidèles, et peu de femmes ont manqué les premières. La plupart de celles qui ont oublié leur devoir, ont fait les premiers pas par vengeance, et les autres par goût. Mme DE RIEUX.

FRAGILITÉ.

— Les femmes sont d'autant plus disposées à la jalousie, qu'elles savent par expérience que c'est la fragilité de leur sexe qui fait l'inconstance du nôtre. ADOLPHE RICARD.

— Oui, femmes, quoi qu'on puisse dire,
Vous avez le fatal pouvoir
De nous jeter par un sourire
Dans l'ivresse ou le désespoir.

Oui, deux mots, le silence même,
Un regard distrait ou moqueur,
Peuvent donner à qui vous aime
Un coup de poignard dans le cœur.

Oui, votre orgueil doit être immense,
Car, grâce à notre lâcheté,
Rien n'égale votre puissance,
Sinon votre fragilité. ALFRED DE MUSSET.

FRANCHISE.

— La franchise chez les femmes n'est presque jamais qu'une inconséquence. CHARLES LEMESLE.

— Les hommes, pour la plupart, ont si peu de foi à la franchise des femmes, que c'est presque pour elles une vertu de dupe. ADRIEN DUPUY.

— La femme galante a sur la prude l'avantage de la franchise. FEUCHÈRES.

— Il n'est pas aisé de se sauver de certains mots qu'on hasarde souvent sans y penser, ou de propos délibéré, et qui déplaisent. Si l'on disait, par exemple, à une femme qui a les dents laides, qu'on ne peut être jolie sans de belles dents ; ou à une femme sur le retour, qu'il faut renoncer à plaire à quarante ans ; quelque présence d'esprit qu'on eût, elle ne servirait de rien contre de telles imprudences, et aucun compliment ne serait capable de pallier des vérités si dures. Un homme qui tombe dans de pareilles fautes, et qui s'en aperçoit, n'a d'autre parti à prendre que de gagner la porte sans rien dire.
Mme DE RIEUX.

FROIDEUR.

— Les froideurs et les relâchements dans l'amitié ont leurs causes ; en amour, il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus, que de s'être trop aimés. LA BRUYÈRE.

— Dans les liaisons de cœur, comme dans les saisons, les premiers froids sont les plus sensibles. Mme DE COULANGES.

— La recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage est simple et facile; c'est de continuer d'être amants quand on est époux. Les nœuds qu'on veut trop serrer, rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impose aux deux époux est le plus saint de tous les droits; mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux sur l'autre est de trop. La contrainte et l'amour vont mal ensemble, et le plaisir ne se commande pas. Ce n'est pas tant la possession qui rassasie, que l'assujettissement. Voulez-vous donc être l'amant de votre femme? Qu'elle soit toujours votre maîtresse et la sienne. Soyez amant heureux, mais respectueux; obtenez tout de l'amour sans rien exiger du devoir; et que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des droits, mais des grâces; souvenez-vous toujours que, même dans le mariage, le plaisir n'est légitime que quand le désir est partagé. J.-J. ROUSSEAU.

— Les femmes qu'on croit les plus froides ne sont quelquefois que les plus timides. LABOUISSE.

FUITE.

— Les femmes nous battent mieux en fuyant comme les Scythes. MONTAIGNE.

— Dans la guerre d'amour, la fuite est une victoire. PÉTRARQUE.

— Les femmes ne sont pas faites pour courir; quand elles fuient, c'est pour être atteintes. J.-J. ROUSSEAU.

— Il y a des beautés si engageantes, que si on ne fuit sans hésiter, on ne fuit pas loin. On ne peut aller tout au plus que de la longueur de ses chaînes. ROCHEBRUNE.

CIRCÉ.

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite et la mort dans les yeux,
Pleurait sa funeste aventure.
Là, ses yeux errants sur les flots,
D'Ulysse fugitif semblaient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros;
Et cette illusion soulageant sa disgrâce,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots:

« Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas;
Tourne un moment tes yeux sur ces climats;
Et si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

» Ce triste cœur, devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris :
Fatal amour ta haine en est le prix!
Tant de tendresse, ô dieux, est-elle un crime
Pour mériter de si cruels mépris! »

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare;
Mais bientôt de son art employant le secours,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare
. . . .
Inutiles efforts! amante infortunée,
D'un dieu plus fort que toi dépend ta destinée :
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des enfers déchaînés allumer la colère,
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime;
L'amour est jaloux des ses droits;
Il ne dépend que de lui-même;
On ne l'obtient que de son choix.
Tout reconnaît sa loi suprême;
Lui seul ne connaît point de lois.

Dans les champs que l'hiver désole
Flore vient rétablir sa cour :
L'alcyon fuit devant Éole,
Éole le fuit à son tour;
Mais sitôt que l'Amour s'envole,
Il ne connaît plus de retour. J.-B. Rousseau.

— L'amour est déjà bien loin quand on pense à le retenir.
Bruys.

— Les femmes sont comme l'ombre qui marche à nos côtés; courez après, elles vous fuient; fuyez, elles courent après vous.
D'Arlincourt.

— Le premier mouvement de l'amour est de fuir ce qu'il cherche, et le second de regretter ce qu'il a fui. Mme de Girardin.

— L'amour s'en va comme il vient, malgré nous.

GALANT.

— Le moindre défaut des femmes galantes est la galanterie.
LA ROCHEFOUCAULD.

— Les femmes galantes se conduisent avec ceux qu'elles prétendent aimer, comme les buveurs avec un broc rempli de vin : tant qu'il contient encore un peu de liqueur, ils le caressent avec plaisir; ils le jettent à terre aussitôt qu'il est vide.
ROCHEBRUNE.

— Une femme galante traite les hommes comme un habile joueur d'échecs en use avec ses pions. Elle ne s'attache pas assez à un seul pour n'avoir pas l'œil sur un autre qui pourrait lui procurer de plus grands avantages. POPE.

— Une femme galante veut qu'on l'aime; il suffit à une coquette d'être trouvée aimable et de passer pour belle. Celle-là cherche à engager; celle-ci se contente de plaire. La première passe successivement d'un engagement à un autre; la seconde a plusieurs amusements tout à la fois. Ce qui domine dans l'une, c'est la passion et le plaisir; et dans l'autre, c'est la vanité et la légèreté. La galanterie est un faible du cœur ou peut-être un vice de la complexion : la coquetterie est un dérèglement de l'esprit. La femme galante se fait craindre, et la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caractères de quoi en faire un troisième, le pire de tous. LA BRUYÈRE.

— Une femme galante est un anneau qui circule dans la société, et que chacun peut mettre à son doigt. SOPHIE ARNOULD.

— C'est un recueil d'historiettes dont la préface est le plus joli chapitre; on se le prête, on s'en amuse; mais le livre trouve tant de curieux, il est sitôt lu, qu'enfin il se délabre, et bientôt il ne reste aux derniers lecteurs que l'errata. LA MÊME.

— C'est un billet en circulation qui a d'autant plus de valeur qu'on y lit plus de signatures. ARSÈNE HOUSSAYE.

— Ce sont des chiens de chasse qui ne suivent que le fusil.
CHARLES LEMESLE.

— Une femme galante soupçonne toutes les autres de l'être.
Mme DE PUISIEUX.

— Les femmes galantes ressemblent à ces torrents qui changent très souvent de lit, et que les hasards grossissent dans leur course. M. DE BIÈVRE.

— Une femme galante soutenait effrontément devant le philosophe Aristippe qu'il était le père de l'enfant qu'elle portait dans son sein. — Si vous aviez marché longtemps à travers un buisson d'épines, est-ce que par hasard, lui demanda l'élève de Socrate, vous pourriez me dire quelle est celle qui, entre

toutes, vous a piquée? — Non assurément, répondit la courtisane. — Eh bien! reprit le philosophe, pourquoi donc m'attribuez-vous entre tous la paternité de votre enfant? A. R.

— La dévotion est l'asile le plus honnête pour les femmes galantes; mais il en est peu qui puissent passer de l'amour des hommes à l'amour de Dieu; et qui, pleurant de regret, sachent se persuader que c'est de repentir. DESMAHIS.

— Le cœur d'une femme galante est comme une rose dont chaque amant emporte une feuille; il ne reste bientôt plus que l'épine au mari. SOPHIE ARNOULD.

— Les femmes galantes ressemblent à ces chiens mal appris qui aiment mieux les os que ceux qui les leur jettent.

ADRIEN DUPUY.

— Lorsque la beauté, ce principal outil de leur métier, manque aux femmes galantes, il leur reste encore quelque chose qui fait leur force, c'est la bêtise des hommes.

JULES LECOMTE.

— Les femmes galantes s'enorgueillissent des extravagances de leur toilette, comme les laquais des dorures de leur livrée.

ADOLPHE RICARD.

GALANTERIE.

— Ce qui se trouve le moins dans la galanterie, c'est de l'amour. LA ROCHEFOUCAULD.

— Il y a peu de galanteries secrètes : bien des femmes ne sont pas mieux désignées par le nom de leurs maris que par celui de leurs amants. LA BRUYÈRE.

— On ne compte d'ordinaire la première galanterie des femmes que lorsqu'elles en ont eu une seconde.

LA ROCHEFOUCAULD.

— C'est le point le plus important de la morale des femmes, que de douter de tout ce qu'on leur dit en galanterie.

Mme DE SARTORY.

— La galanterie est l'art de dire poliment aux femmes le contraire de ce qu'on pense à leur égard. Que cette galanterie leur fait de tort! Mais la plupart d'entre elles trouvent qu'un homme galant est un homme poli; et qu'un homme seulement poli est un grossier qui ne sait pas vivre. ROCHEBRUNE.

— Notre liaison avec les femmes est fondée sur le bonheur attaché aux plaisirs des sens, sur le charme d'aimer et d'être aimé, et encore sur le désir de leur plaire, parce que ce sont des juges très éclairés sur une partie des choses qui constituent le mérite personnel. Ce désir général de plaire produit la ga-

lanterie, qui n'est point l'amour, mais le léger, mais le perpétuel mensonge de l'amour. MONTESQUIEU.

— On peut trouver des femmes qui n'ont jamais eu de galanteries, mais il est rare d'en trouver qui n'en aient jamais eu qu'une. LA ROCHEFOUCAULD.

— Madame Brisard, célèbre par ses galanteries, étant à Plombières, plusieurs dames de la cour ne voulaient point la voir. La duchesse de Gisors était du nombre; et, comme elle était très dévote, les amis de madame Brisard comprirent que si madame de Gisors la recevait, les autres n'en feraient aucune difficulté. Ils entreprirent cette négociation et réussirent. Comme madame Brisard était aimable, elle plut bientôt à la dévote, et elles en vinrent à l'intimité. Un jour, madame de Gisors lui fit entendre que, tout en concevant très bien qu'on eût une faiblesse, elle ne comprenait pas qu'une femme vînt à multiplier à un certain point le nombre de ses amants. — « Hélas! lui dit madame Brisard, c'est qu'à chaque fois j'ai cru que celui-là serait le dernier! » CHAMPFORT.

— On a mis tant d'importance à la galanterie, qu'il semble qu'il ne reste plus aucune vertu à celle qui a franchi ce pas. C'est comme la fausse dévote et le mauvais prêtre, en qui l'incrédulité est presque le sceau de la dépravation. Après avoir commis le grand crime, ils ne peuvent avoir horreur de rien. DIDEROT.

— Les sens, la curiosité, la paresse et la vanité sont les quatre colonnes du temple de la galanterie.

— La galanterie est un jeu où tout le monde triche : les hommes y jouent la sincérité, et les femmes la pudeur.

J.-B. SAY.

— A soixante-dix ans, Fontenelle avait de mauvais yeux que la lumière incommodait beaucoup. Une jeune personne qui ne l'ignorait pas, lui dit un soir : — Je vais faire enlever les flambeaux, Monsieur, car je sais que vous aimez l'obscurité. — Non pas où vous êtes, Mademoiselle, lui répondit le galant vieillard. A. R.

GANTS.

— Quand femme et galant se tiennent, l'amour passe le gant. PROVERBE.

— Une jeune femme dont le carrosse venait de verser sur les bords de la Seine, appelait à son secours et poussait des cris de détresse. Duclos, l'auteur des *Mœurs*, se baignait à peu de distance. Il entend ces cris, et sans prendre le temps de passer sa chemise, il accourt, nu comme un ver, près de la belle éplo-

rée : — Madame, lui dit-il avec la plus exquise politesse, et en lui tendant la main pour la relever, pardonnez-moi de n'avoir pas de gants. A. R.

LA MARCHANDE DE GANTS.

— Madame, montrez-moi des gants.
Que vendez-vous ceux-ci? — Monsieur, rien que six francs.
— Six francs!!! Vous en aurez quatre.
— Monsieur, je n'en puis rien rabattre.
— Voyons, un écu d'or; mais je veux vous......
— Monsieur, je n'ai rien fait de toute la semaine;
En vérité, c'est mon étrenne :
Je ne veux pas vous refuser.

— La femme est une charmante créature qui retire aussi facilement ses gants que son cœur. BALZAC.

GARÇON.

— Quand un vieux garçon épouse une jeune femme, sa faute porte sa peine avec elle. SHERIDAN.

— Jadis vivait à Carcassonne
Un gros richard nommé Lucas;
Ami de l'espèce qui sonne,
Il tripotait sur les ducats.
Un jour sa femme assez jolie,
Lui mit au monde un beau garçon.
Dans l'église, en cérémonie,
Un prêtre asperge le poupon;
Puis, sur le livre de la vie,
Où tous les noms sont consignés,
Le pasteur, dans la sacristie,
Dit à Lucas : « Monsieur, signez. »
Et Lucas, selon sa manie,
Toujours l'esprit à son métier,
Très nettement sur le papier,
Signa, Lucas et compagnie.

GAZON.

— Jeunes filles, ne jouez pas sur le gazon :

Il est plus dangereux de glisser
Sur le gazon que sur la glace.

Et la chanson ajoute après le poëte :

Sur la verdure,
L'innocence timidement
Cueille des fleurs pour sa parure;
Parfois elle en perd en jouant
Sur la verdure.

— Et l'historiette que voici le prouve encore :

Philis, dont les jeunes appas
Semblaient désirer quelque chose,
Demandait un jour à Lucas,
Comment le bouton devient rose.

« Vois, dit-il, l'amoureux zéphyr
Qui sur cette fleur repose;
Bergère, c'est le seul plaisir
Qui change le bouton en rose. »

Mais pour mieux faire concevoir,
Et prouver l'effet par la cause,
Sur le gazon il la fit choir :
Soudain le bouton devint rose.

— Il n'y a rien qui se rallume plus aisément que le feu de l'amour : *Nihil facilius recrudescit quàm amor.* Les vers suivants viennent appuyer cette sentence de Sénèque le philosophe :

A MA MAITRESSE.

J'avais en vain quitté l'amoureux esclavage.
La mère des amours, des grâces et des jeux,
La Volupté, Bacchus, aujourd'hui tout m'engage
A reprendre de nouveaux nœuds.

Je brûle pour Glycère, et sa beauté m'enchante :
Sa folâtre gaîté, ses regards séduisants,
Les roses de son teint, sa blancheur éclatante,
Ont sans peine enflammé mes sens.

Vénus et tous ses feux ont passé dans mon âme :
Elle a choisi mon cœur pour être son séjour ;
Et ce cœur, consumé par sa brûlante flamme,
Servira de temple à l'Amour.

Dans les transports charmants de mon ardeur nouvelle,
Je ne puis me livrer qu'à mes tendres désirs ;
Et désormais ma lyre, aux sons guerriers rebelle,
Ne chantera que les plaisirs.

Viens, Glycère : il est temps d'apaiser la déesse :
Rendons-la, s'il se peut, favorable à nos vœux :
Et qu'un lit de gazon, dans notre douce ivresse,
Nous serve d'autel à tous deux ! HORACE.

GÉNIE.

— L'amour fait tout l'esprit ou toute la sottise de la plupart des femmes : les hommes d'un grand génie s'y livrent rarement, mais ils donnent leurs loisirs aux amourettes.

L'abbé GIRARD.

— Tout homme qui a du talent, du génie, et qui est appelé à la gloire, ne doit pas se marier. Le mariage est un véritable éteignoir pour tout ce qui est grand et qui peut avoir de l'éclat.

M[lle] DE L'ESPINASSE.

— Quand les femmes ont du génie, je leur en crois l'empreinte plus originale qu'en nous. DIDEROT.

— Les femmes n'ayant ni profondeur dans leurs aperçus ni suite dans leurs idées, ne peuvent avoir de génie.

M[me] DE STAEL.

— Le ciel refusa le génie aux femmes pour que toute la flamme pût se porter au cœur. RIVAROL.

— C'est dans le cœur que Dieu a placé le génie des femmes, parce que les œuvres de ce génie sont toutes des œuvres d'amour. LAMARTINE

— Les hommes de génie qui se sont avisés de prendre femme, ont été de tout temps les plus mal mariés. Il semble que le ciel, jaloux de leur supériorité sur les autres hommes, le soit aussi de leur bonheur, car trop souvent il leur donne pour compagnes de petits esprits, de méchants caractères et de laides personnes. ADOLPHE RICARD.

GENOUX.

— Se mettre aux genoux d'une femme, c'est une attitude qui frappe toujours et qui n'est point du tout indifférente ; si elle prouve du respect, elle met en même temps à portée d'en manquer. CRÉBILLON fils.

— On peut appliquer aux deux genoux d'une femme cette belle maxime de politique : « l'union fait la force. » En effet, tant que deux genoux seront unis, ils seront invincibles.

LEMONTEY.

GOURMANDISE.

— Une femme gourmande a toujours plus d'un appétit. Pour rester chaste, a dit Stobée, il faut être sobre : la gourmandise excite les sens, et la luxure les satisfait. ADRIEN DUPUY.

— Les femmes sont plutôt friandes que gourmandes ; une tarte aux pommes leur plaît mieux qu'un bon rôti.

GRIMOD DE LA REYNIÈRE.

— Le maréchal de Richelieu fit appeler un jour son intendant, et lui dit : — « Germain, descendez à l'office, prenez le dindon à l'ail que j'ai fait préparer, enveloppez-le convenablement et faites-le porter chez madame de la Popelinière, en y joignant ce billet qui l'avertit que j'irai souper chez elle ce soir même. » Voltaire, qui se trouvait là, se mit à sourire, et prenant le billet des mains de l'intendant : — Permettez-moi, dit-il à M. de Richelieu, d'ajouter quelques mots à votre lettre; et aussitôt il écrivit ce quatrain :

Un dindon tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre,
A souper vous sont destinés ;
On doit quand Richelieu paraît dans une chambre,
Bien défendre son cœur et bien boucher son nez. A. R.

— En fait d'amour et de petits gâteaux, il y a bien peu de femmes qui ne disent, comme cet enfant gourmand cité par Fontenelle : Donnez-m'en trop. ADOLPHE RICARD.

GRACE.

— La grâce est l'âme extérieure de la beauté. J. JOUBERT.

— Il ne manque à Vénus ni des lis, ni des roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté,
Ni la grâce, plus belle encor que la beauté.

— La grâce est une souveraine qui perd sa puissance le jour où elle la connaît. ROCHEBRUNE.

— Les grâces ne s'usent pas comme la beauté ; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse; et au bout de trente ans de mariage, une honnête femme, avec des grâces, plaît à son mari comme le premier jour. J.-J. ROUSSEAU.

— La grâce se sent et ne s'explique pas.
Rien n'est si vaporeux que ses teintes légères ;
L'œil se plaît à saisir ses formes passagères ;

Elle brille à demi, se fait voir un moment;
C'est le parfum dans l'air exhaló doucement,
C'est cette fleur qu'on voit négligemment éclore
Et qui, prête à s'ouvrir, semble hésiter encore.
L'esprit qui sous son voile aime à la deviner,
Joint au plaisir de voir celui d'imaginer. DELILLE.

— Les grâces, séduisantes dans une jeune fille, deviennent des minauderies chez une vieille femme. Mme DE PUISIEUX.

— La beauté sans grâce est un hameçon sans appât.
NINON DE LENCLOS.

— La grâce est à la beauté ce que l'asticot est à la ligne du pêcheur ; sans lui point de goujons, sans elle point de conquêtes. COMMERSON.

GRISETTE.

— Une grande dame représente souvent l'inconstance et la fragilité d'une grisette sous des plumes. SYLVAIN MARÉCHAL.

— Quand on est aimable et qu'on a vingt ans, il est plus glorieux de s'attaquer à une grande dame qu'à une grisette. En cas d'insuccès, un coup d'escarpin fait moins de mal qu'un coup de sabot. TILLY.

GUÉRISON.

— Si vous voulez vous guérir de l'amour, évitez ceux que l'amour possède. OVIDE.

— L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir.
LA BRUYÈRE.

— En amour, celui qui guérit le premier est toujours le mieux guéri. LA ROCHEFOUCAULD.

— Le poëte Benserade adressa ces jolis vers à une petite fille de dix ans, dont la charmante figure était remarquée de tout le monde :

Eh quoi ! dans un âge si tendre,
On ne peut déjà vous entendre,
Ni voir vos beaux yeux sans mourir !
Ah ! soyez, jeune Iris, ou plus grande ou moins belle :
Attendez, petite cruelle,
Attendez, pour blesser, que vous sachiez guérir.

— C'est faiblesse que d'aimer : c'est souvent une autre faiblesse que de guérir. — On guérit comme on se console : on n'a pas toujours dans le cœur de quoi toujours pleurer, et toujours aimer. LA BRUYÈRE.

— Il y a plusieurs remèdes qui guérissent de l'amour, mais il n'y en a pas d'infaillibles. LA ROCHEFOUCAULD.

— Il n'y a qu'un moyen assuré pour détruire dans son cœur une passion aussi violente que l'amour : c'est de se séparer de la personne qui en est l'objet. Sa présence est un aliment continuel qu'on fournit à un feu mal éteint. J.-J. ROUSSEAU.

— L'amour va par accès comme la fièvre. Il y a des jours où l'on se croit guéri, et d'autres où l'on se croit mort.

NINON DE L'ENCLOS.

— De toutes les façons de faire cesser l'amour, le plus sûr est de le satisfaire. MARIVAUX.

— Un homme ne se guérit des passions que par l'indifférence ou l'égoïsme ; mais il faut toujours qu'une femme aime quelque chose, son mari, un amant, son chien ou sa femme de chambre. SUARD.

— La seule manière de tuer l'amour-passion est d'empêcher toute cristallisation par la facilité. STENDHAL.

HABITUDE.

— L'habitude rend fastidieuses les jouissances de tous les jours. PROPERCE.

— L'amour pénètre dans le cœur par l'habitude, et l'habitude l'en fait sortir. OVIDE.

— L'habitude est un des liens du cœur. *Dediscit animus serò quod didicit diù.* SÉNÈQUE LE TRAGIQUE.

— En amour, le lien de l'habitude est bien fort ; pour s'en apercevoir, il faut être sur le point de le rompre. Il y a des gens qui vivent ensemble comme s'ils s'aimaient, faute de pouvoir se passer l'un de l'autre. Mme DE RIEUX.

— L'habitude d'aimer est très facile à prendre, et très difficile à perdre. Mme D'ARCONVILLE.

— L'habitude rend les plus belles choses communes. Un mari possède-t-il une jolie femme, à peine le sait-il. J'ai connu un homme qui, au bout de cinq ans de mariage, ne se souvenait pas de quelle couleur étaient les yeux de sa femme. Il fut fort étonné, quand on lui dit un jour qu'elle les avait bleus. L'inconstance est un obstacle au bonheur, mais l'habitude est pire encore. Mme DE RIEUX.

— Le dernier trait de l'amour et le plus sûr, c'est l'habitude. BRUYS.

— Une jeune femme venait de terminer une lettre qu'elle adressait à son amant, lorsqu'en la relisant, elle s'aperçut qu'elle avait mis partout, en écrivant ce mot, une S à la place

d'un T. Comme elle parlait de sa méprise à sa femme de chambre, celle-ci lui répondit : — Oh ! cela n'est pas étonnant, madame a si peu l'habitude de n'en avoir qu'un seul ! A. R.

— Le mariage doit combattre sans repos ni trêve ce monstre qui dévore tout, l'habitude. BALZAC.

— La possession et l'habitude ôtent des défauts à la laideur et des attraits à la beauté. LATÉNA.

— On a perdu l'habitude d'appeler, comme autrefois, sa femme, sa moitié, parce que dans la plupart des ménages d'aujourd'hui, il y a trop de gens qui sont admis au partage.

HAINE.

— Celui qui fait succéder brusquement la haine à l'amour, est encore l'esclave de l'amour. OVIDE.

— Une grande haine qui succède à un grand amour, marque encore de l'amour caché. Mlle DE SCUDÉRI.

— On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé,
Et le feu mal éteint est bientôt rallumé. P. CORNEILLE.

— Tant qu'on hait beaucoup, on aime encore un peu. Mme DESHOULIÈRES.

— Regretter ce que l'on aime est un bien en comparaison de vivre avec ce que l'on hait. LA BRUYÈRE.

— Les femmes sont fort sujettes à haïr sans savoir pourquoi ; c'est que la figure des uns ne leur revient pas ; c'est aussi quelquefois que la figure des autres leur revient trop. Elles aiment encore avec d'aussi bonnes raisons. Mme DE PUISIEUX.

— Les femmes sont plus constantes en haine qu'en amour. GOLDONI.

— Les amants se haïssent longtemps, lorsqu'ils ont été longtemps sans se dire qu'ils étaient las de s'aimer.

— C'est la coutume des femmes qui ont de la jalousie, de haïr presque également les amants qui les abandonnent et celles pour qui elles sont abandonnées. Mlle DE SCUDÉRI.

— Une fille qui hait l'amour avant de le connaître est en danger de ne pas le haïr longtemps. DESMAHIS.

— La haine a ses désirs comme l'amour ; on veut du bien à ce qu'on aime, on souhaite du mal à ce qu'on hait ; et l'on peut haïr parfois ce qu'on a bien aimé. Mme DE RIEUX.

— Rien ne sert tant auprès des femmes, qu'un début singulier. Il éveille l'attention, excite l'intérêt, quelquefois pique la vanité. Ce sont de grandes avances prises sur le sentiment qu'on veut inspirer. Une femme est plus près d'ai-

mer l'homme qu'elle hait, que celui qu'elle voit sans y faire attention. CHABANON.

— Le mariage en soi n'est rien. . . . . . .
C'est l'époux, non l'hymen, qui plaît ou qui déplaît,
Quand on hait le mari, le mariage est laid.

— Pour bien haïr quelqu'un, il faut en aimer un autre : toute grande haine sert de contre-poids à un grand amour.
THÉOPHILE GAUTIER.

HARDIESSE.

— Un peu de hardiesse réussit toujours aux amants. En toutes choses, il n'y a que les honteux qui perdent; et je dirais ma passion à une déesse, moi, si j'en étais amoureux. MOLIÈRE.

— On ne peut dire trop souvent ce qui ne peut jamais être assez bien su : *Nunquam nimis dicitur, quod nunquam satis dicitur.* SÉNÈQUE.

— Une femme est perdue, lorsqu'elle autorise par son silence les premières hardiesses de son amant. Car l'amour est un usurpateur qui aspire toujours à de nouveaux progrès, et qui n'est satisfait que par les conquêtes qui éteignent ses désirs.
NINON DE L'ENCLOS.

— La plupart des hommes ne deviennent hardis auprès des femmes qu'à l'âge où la témérité n'est plus qu'un vice aggravé d'un ridicule. ADOLPHE RICARD.

HASARD.

— En amour, le hasard est un grand maître; ayez donc toujours l'hameçon prêt; et dans l'endroit que vous soupçonnez le moins, vous trouverez du poisson. OVIDE.

— . . . . L'amour dont on est moins le maître,
Est celui, bien souvent, que le hasard fait naître.
J.-B. ROUSSEAU.

— Plus les femmes ont hasardé, plus elles sont prêtes à sacrifier encore. DUCLOS.

HEUREUX.

— Dans l'amitié comme dans l'amour, on est souvent plus heureux par les choses qu'on ignore que par celles que l'on sait. LA ROCHEFOUCAULD.

— Le plus sûr moyen pour être heureuse, Mademoiselle, ce serait, sans contredit, d'éviter l'amour. Il entraîne après lui,

les chagrins, les craintes, les regrets, sans compter que l'on passe la moitié de sa vie dans le trouble et dans l'agitation. Plus de plaisir sans la personne aimée; tout ennuie loin d'elle; tout nous importune et nous gêne. Quand on est avec son amant, l'on ne voudrait que lui; on ne se sent du goût que pour lui; on n'a du bonheur et du plaisir qu'auprès de lui; on ne trouve enfin rien d'aimable que ce qu'on aime. Quelle situation! Si encore on pouvait être toujours avec lui! Mais non, il faut le quitter, et quelquefois pour longtemps! Alors on est abandonnée aux ennuis de l'absence. Je mets en fait que si l'on questionnait toutes les personnes qui ont aimé le plus, et qui ont été les plus heureuses, elles conviendraient que leurs chagrins ont passé leurs plaisirs. Mme de Rieux.

— Les hommes ne sont réellement bons qu'en qualité d'amants. C'est la plus jolie chose du monde que leur cœur, quand l'espérance les tient en haleine; mais possèdent-ils l'objet de leur idolâtrie, le charme cesse où ses bontés commencent. Dès qu'ils sont heureux, les ingrats ne méritent plus de l'être.

Marivaux.

L'AMANT HEUREUX.

Lisette, vois ce joli pigeon baiser sa blanche colombelle; sous ce ciel si pur, vois, dans nos prés, le bélier caresser la chèvre lascive qu'on lui donna pour compagne. Dans les airs, sur la terre, partout, le plaisir nous invite aux doux passe-temps de l'amour. Et nous seuls sommes sous ces ombrages! et nous n'avons de témoins que le zéphyr! et la tendre violette nous présente un siége délicieux! Profitons de cette belle journée, ma Lisette; embellissons le printemps de nos jours; et pour que rien ne manque à notre bonheur, donnons à nos désirs autant de baisers qu'on voit de fleurs sur ces verts gazons! Antoine Muret.

— Le grand désir d'être heureux en amour est souvent un obstacle pour l'être. Mme d'Arconville.

— J'aurais mauvaise idée de mon amant, disait une femme, s'il ne voulait pas être heureux : les amants trop désintéressés sont insipides. Champfort.

— Il ne faut quitter l'amour que le jour où il cesse de nous rendre heureux. Mme du Chatelet.

— Une jeune femme que M. de Bernis courtisait assidûment, s'avisa, pour se défendre, d'invoquer un jour le nom de son mari. — Madame, s'écria le poëte : ne me parlez pas de cet homme-là, je le déteste et j'en suis jaloux. — Puis se jetant aux genoux de la belle, et couvrant de baisers ses mains et sa personne, il lui dit avec toute l'éloquence d'un cœur amoureux:

Vénus versa sur vous tous les dons précieux :
Ce serait être injuste et les mal reconnaître
Que de vous obstiner à faire un seul heureux,
Lorsqu'avec vous le monde entier veut l'être.

Cette petite improvisation poétique fit un effet si prodigieux sur le cœur de la jeune femme, qu'elle se surprit à dire, un instant après, en se jetant au cou de son heureux vainqueur : — Ah! Monsieur, je le vois bien, les absents ont toujours tort.

A. R.

— On est quelquefois aussi heureux par l'amour qu'on ressent que par celui qu'on inspire. DUCLOS.

— Les femmes sont plus heureuses de l'amour qu'elles inspirent que de celui qu'elles éprouvent. Les hommes sont tout le contraire. BEAUCHÊNE.

— Il ne se peut que la femme qui fait beaucoup d'heureux soit longtemps heureuse.

— L'amour heureux ne nous rend plus bon qu'à faire l'amour. PAUL DE KOCK.

HISTOIRE.

— L'histoire des femmes, si elle était écrite, serait l'histoire générale du monde. Il n'y a aucune révolution dans les empires et dans les familles, où les femmes ne soient entrées comme cause, comme objet ou comme moyen. C'est à elles que le Destin a dit : *Imperium sine fine dedi.* CONDORCET.

— L'histoire de l'amour est l'histoire du genre humain. C'est un beau livre à faire. CHARLES NODIER.

— Lorsqu'un homme et une femme sont mariés, leur roman finit et leur histoire commence. ROCHEBRUNE.

— L'amour est le roman du cœur, et le plaisir en est l'histoire. BEAUMARCHAIS.

— On pourrait écrire en cinq mots, ce me semble, l'histoire de la plupart des femmes : trompées d'abord, elles trompent ensuite. ADOLPHE RICARD.

HOMMAGE.

— Les femmes refusent avec éclat l'hommage de ceux qui ne leur plaisent pas, pour accepter à petit bruit la tendresse de celui qui les flatte le plus. ROCHEBRUNE.

— Les hommages sont un encens
Que volontiers une femme respire.

— La plus grande part des hommages que les jeunes gens adressent aux femmes, sont des sottises qui ne doivent leur

succès qu'à la suffisance impudente qui les accompagne et à la vanité du sexe qui les accueille. ACHILLE POINCELOT.

HONNÊTETÉ.

— La plupart des honnêtes femmes sont des trésors cachés qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas.
LA ROCHEFOUCAULD.

— Chez les honnêtes personnes, on n'a de commerce qu'avec le cœur. Mme DE LAMBERT.

— L'honnêteté des femmes est souvent l'amour de leur réputation et de leur repos. LA ROCHEFOUCAULD.

— L'honnêteté, chez bien des femmes, n'est souvent qu'indolence ou défaut de tempérament. CRÉBILLON fils.

— Entre toutes les femmes, je recherche surtout celles qui vivent en dehors du mariage et du célibat : ce sont quelquefois les plus honnêtes. CHAMPFORT.

— Une honnête femme est un trésor caché ; celui qui l'a trouvé fait fort bien de ne s'en pas vanter. LA ROCHEFOUCAULD.

— A propos d'une fille qui avait fait un mariage avec un jeune homme jusqu'alors réputé assez honnête, Madame L..... disait un jour : — Si j'étais une catin, je serais encore une fort honnête femme, car je ne voudrais point prendre pour amant un homme qui serait capable de m'épouser. CHAMPFORT.

— La femme la plus honnête ne résiste pas à la tentation de paraître séduisante ; et, sans songer à donner une espérance, elle n'est pas fâchée de laisser un regret. Mme DE GIRARDIN.

— Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier. LA ROCHEFOUCAULD.

— Une honnête femme est aussi fâchée de trouver un amant dans l'homme qu'elle croyait son ami, qu'une femme mondaine est fâchée de ne trouver qu'un ami dans celui qu'elle pensait être son amant. L'abbé GOUSSAULT.

— Les coquettes appellent rester honnêtes, ne pas payer comptant, mais faire des billets et renier leur signature lorsqu'en vient l'échéance. ALPHONSE KARR.

— La femme la plus honnête a toujours un second amant dans le chemin du cœur. ARSÈNE HOUSSAYE.

HOMME.

— Ce qu'un homme a médité un an, une femme le renverse en un jour. DÉMOSTHÈNES.

— Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.
LA BRUYÈRE.

— Jamais homme sage ne mit à l'épreuve ni verre, ni femme. LOPE DE VÉGA.

— La plupart des hommes du monde ne croient valoir qu'à proportion des maîtresses qu'ils ont et des folies qu'elles leur font faire. ADRIEN DUPUY.

— Un homme qui serait en peine de connaître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une femme qu'il aborde, et le ton dont elle lui parle : il apprendra ce qu'il craint de savoir. Rude école ! LA BRUYÈRE.

— Il n'est pas libre à un homme qui vit dans le monde de n'être pas galant. VAUVENARGUES.

— Si dans le nombre de ceux qui s'empresseront à vous faire la cour, mademoiselle, il se trouve un homme qui vous plaise, vous aurez bien de la peine à surmonter votre penchant. Mais quoique vous soyez belle et jeune, ne vous promettez pas qu'à cet homme qui vous plaît tant, vous plairez de même. Lorsque l'amour-propre nous suggère que nous ne pouvons manquer la conquête que nous souhaitons de faire, nous oublions qu'il y a bien de la bizarrerie dans le cœur des hommes, et que souvent ils méprisent ce que la nature a formé de plus aimable, pour s'attacher comme des forcenés à des créatures sans mérite et sans conduite. Mme DE RIEUX.

— Les hommes dépendent des femmes par leurs désirs ; les femmes dépendent des hommes et par leurs désirs et par leurs besoins ; nous subsisterions plutôt sans elles qu'elles sans nous. J.-J. ROUSSEAU.

— Il faut des coquettes aux oisifs, et des jolies filles aux hommes occupés. La chasse des femmes, comme celle du gibier, doit être différente selon le temps qu'on veut y mettre. HELVÉTIUS.

— Un homme, quel qu'il soit, porte-faix ou grand seigneur, est un dieu pour des femmes cloîtrées. ADOLPHE RICARD.

— Les hommes ne sont que ce qui plaît aux femmes. LA FONTAINE.

— Les hommes ont beau faire, quand on les prend par les passions on les mène où l'on veut. FONTENELLE.

— Le plus sage d'entre les hommes est bien heureux de n'avoir pas rencontré la femme belle ou laide, spirituelle ou sotte, qui l'aurait rendu fou à enfermer aux Petites-Maisons. DIDEROT.

— Il arrive assez souvent qu'un homme quitte sa femme, qui n'a quelquefois d'autre défaut que celui d'être la sienne, pour vivre avec une autre, qui peut n'avoir d'autre mérite que d'avoir été celle de tout le monde. ROCHEBRUNE.

— Il y a encore plus d'hommes qui sont femmes par la faiblesse de leur cœur, qu'il n'est de femmes qui sont hommes par la force de leur esprit. Jaucourt.

— C'est nous qui faisons les femmes ce qu'elles valent, et voilà pourquoi elles ne valent rien. [illegible].

— Il n'est pas d'homme brave qui n'ait été poltron en amour, d'homme sage qui n'y ait été fou, d'homme habile qui n'y ait été dupe. Félix [illegible].

— Les hommes disent des femmes tout ce qui leur plaît, et les femmes font des hommes tout ce qu'elles veulent.

Ségur.

— On connaît le mot de Fontenelle au sujet d'un livre médiocre : « Voilà un mauvais ouvrage qui en fera faire un bon. » Une femme d'esprit, en présence de qui on le répétait, ajouta : « C'est ce que Dieu dût se dire après avoir fait l'homme. »

— Un homme ne sait jamais bien vivre à moins que les femmes ne s'en soient mêlées. Méré.

— Un homme ne peut pas se marier sans avoir étudié l'anatomie et disséqué au moins une femme. Balzac.

— En amour, un jeune homme très beau n'est pas toujours séduisant, mais il est toujours compromettant.

Mme de Girardin.

— Il y a des hommes que les femmes n'aiment pas, mais il y en a peu dont elles n'aiment l'amour. Alphonse Karr.

— Les hommes aiment mieux les femmes qu'il faut plaindre que celles qu'il faut admirer. Mme de Girardin.

— Il y a deux espèces d'hommes qui plaisent beaucoup aux femmes : ceux qui les aiment, et ceux qui les détestent.

Louis Desnoyers.

— J'ai remarqué que les femmes se plaignent trop de ce que les hommes ne sont pas vertueux, et qu'elles n'estiment pas assez ceux qui le sont. Blondel.

— Pour se débarrasser des importunités d'un amoureux dont la taille n'excédait pas celle d'un myrmidon, une jeune femme disait un jour qu'elle n'aimait pas les petits hommes. Sans se laisser décourager par cet aveu, le pauvre poëte écrivit à celle qu'il aimait :

Ainsi donc, votre âme séduite
Dédaigne les amants dont la taille est petite.
Ah ! revenez de votre erreur.
Faut-il qu'un agrément vous blesse !
Mon petit roi, mon petit cœur,
Tous ces petits mots de tendresse,
Que les romans nous ont appris,

— Jamais homme sage ne mit à l'épreuve ni verre, ni femme. LOPE DE VÉGA.

— La plupart des hommes du monde ne croient valoir qu'à proportion des maîtresses qu'ils ont et des folies qu'elles leur font faire. ADRIEN DUPUY.

— Un homme qui serait en peine de connaître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une femme qu'il aborde, et le ton dont elle lui parle : il apprendra ce qu'il craint de savoir. Rude école ! LA BRUYÈRE.

— Il n'est pas libre à un homme qui vit dans le monde de n'être pas galant. VAUVENARGUES.

— Si dans le nombre de ceux qui s'empresseront à vous faire la cour, mademoiselle, il se trouve un homme qui vous plaise, vous aurez bien de la peine à surmonter votre penchant. Mais quoique vous soyez belle et jeune, ne vous promettez pas qu'à cet homme qui vous plaît tant, vous plairez de même. Lorsque l'amour-propre nous suggère que nous ne pouvons manquer la conquête que nous souhaitons de faire, nous oublions qu'il y a bien de la bizarrerie dans le cœur des hommes, et que souvent ils méprisent ce que la nature a formé de plus aimable, pour s'attacher comme des forcenés à des créatures sans mérite et sans conduite. Mme DE RIEUX.

— Les hommes dépendent des femmes par leurs désirs ; les femmes dépendent des hommes et par leurs désirs et par leurs besoins ; nous subsisterions plutôt sans elles qu'elles sans nous. J.-J. ROUSSEAU.

— Il faut des coquettes aux oisifs, et des jolies filles aux hommes occupés. La chasse des femmes, comme celle du gibier, doit être différente selon le temps qu'on veut y mettre. HELVÉTIUS.

— Un homme, quel qu'il soit, porte-faix ou grand seigneur, est un dieu pour des femmes cloîtrées. ADOLPHE RICARD.

— Les hommes ne sont que ce qui plaît aux femmes. LA FONTAINE.

— Les hommes ont beau faire, quand on les prend par les passions on les mène où l'on veut. FONTENELLE.

— Le plus sage d'entre les hommes est bien heureux de n'avoir pas rencontré la femme belle ou laide, spirituelle ou sotte, qui l'aurait rendu fou à enfermer aux Petites-Maisons. DIDEROT.

— Il arrive assez souvent qu'un homme quitte sa femme, qui n'a quelquefois d'autre défaut que celui d'être la sienne, pour vivre avec une autre, qui peut n'avoir d'autre mérite que d'avoir été celle de tout le monde. ROCHEBRUNE.

— Il y a encore plus d'hommes qui sont femmes par la faiblesse de leur cœur, qu'il n'est de femmes qui sont hommes par la force de leur esprit. JAUCOURT.

— C'est nous qui faisons les femmes ce qu'elles valent, et voilà pourquoi elles ne valent rien. MIRABEAU.

— Il n'est pas d'homme franc qui n'ait été menteur en amour, d'homme sage qui n'y ait été fou, d'homme habile qui n'y ait été dupe. FÉLIX FAULCON.

— Les hommes disent des femmes tout ce qui leur plaît; et les femmes font des hommes tout ce qu'elles veulent.

SÉGUR.

— On connaît le mot de Fontenelle au sujet d'un livre médiocre : « Voilà un mauvais ouvrage qui en fera faire un bon. » Une femme d'esprit, en présence de qui on le répétait, ajouta : « C'est ce que Dieu dût se dire après avoir fait l'homme. »

— Un homme ne sait jamais bien vivre à moins que les femmes ne s'en soient mêlées. MÉRÉ.

— Un homme ne peut pas se marier sans avoir étudié l'anatomie et disséqué au moins une femme. BALZAC.

— En amour, un jeune homme très beau n'est pas toujours séduisant, mais il est toujours compromettant.

Mme DE GIRARDIN.

— Il y a des hommes que les femmes n'aiment pas, mais il y en a peu dont elles n'aiment l'amour. ALPHONSE KARR.

— Les hommes aiment mieux les femmes qu'il faut plaindre que celles qu'il faut admirer. Mme DE GIRARDIN.

— Il y a deux espèces d'hommes qui plaisent beaucoup aux femmes : ceux qui les aiment, et ceux qui les détestent.

LOUIS DESNOYERS.

— J'ai remarqué que les femmes se plaignent trop de ce que les hommes ne sont pas vertueux, et qu'elles n'estiment pas assez ceux qui le sont. BLONDEL.

— Pour se débarrasser des importunités d'un amoureux dont la taille n'excédait pas celle d'un myrmidon, une jeune femme disait un jour qu'elle n'aimait pas les petits hommes. Sans se laisser décourager par cet aveu, le pauvre poëte écrivit à celle qu'il aimait :

Ainsi donc, votre âme séduite
Dédaigne les amants dont la taille est petite,
Ah ! revenez de votre erreur.
Faut-il qu'un agrément vous blesse !
Mon petit roi, mon petit cœur,
Tous ces petits mots de tendresse,
Que les romans nous ont appris,

Ne font-ils pas assez l'éloge des petits?
Eux seuls connaissent la distance
Que la beauté met entre nous;
La nature à vos lois les soumet par avance
En les plaçant à vos genoux;
L'amour leur doit la préférence,
Et la main des plaisirs les comble de ses dons.
C'est au zéphir léger, aux petits papillons
Que l'Aurore se plaît à confier ses larmes,
Et c'est le plus petit des dieux
Qui fait éclater en tous lieux
Le plus de puissance et de charmes.
Mais pour choisir votre vainqueur,
Défiez-vous un peu de tous tant que nous sommes;
C'est par l'esprit et par le cœur
Qu'il importe surtout de mesurer les hommes.

CONSEILS A UN JEUNE HOMME.

« J'arrive à la question grave, mon ami, à votre conduite auprès des femmes. Dans les salons où vous irez, ayez pour principe de ne pas vous prodiguer en vous livrant au petit manége de la coquetterie. Un des hommes qui, dans l'autre siècle, eurent le plus de succès, avait l'habitude de ne jamais s'occuper que d'une seule personne dans la même soirée, et de s'attacher à celles qui paraissaient négligées. Cet homme a dominé son époque. Il avait sagement calculé que, dans un temps donné, son éloge serait obstinément fait par tout le monde. La plupart des jeunes gens perdent leur plus précieuse fortune, le temps nécessaire pour se créer des relations qui sont la moitié de la vie sociale; comme ils plaisent eux-mêmes, ils ont peu de choses à faire pour qu'on s'attache à leurs intérêts; mais ce printemps est rapide, sachez-le bien employer. Cultivez donc les femmes influentes. Les femmes influentes sont les vieilles femmes; elles vous apprendront les alliances, les secrets de toutes les familles, et les chemins de traverse qui peuvent vous mener rapidement au but. Elles seront à vous de cœur; la protection est leur dernier amour quand elles ne sont pas dévotes; elles vous serviront merveilleusement, elles vous prôneront et vous rendront désirable. Fuyez les jeunes femmes! La femme de cinquante ans fera tout pour vous, et la femme de vingt ans rien; celle-ci veut toute votre vie, l'autre ne vous demandera qu'un moment, une attention. Raillez les jeunes femmes, prenez d'elles tout en plaisanterie, elles sont incapables d'avoir une pensée sérieuse.

Les jeunes femmes, mon ami, sont égoïstes, petites, sans amitié vraie, elles n'aiment qu'elles, elles vous sacrifieraient à un succès. D'ailleurs, toutes veulent du dévouement, et votre situation exigera qu'on en ait pour vous, deux prétentions inconciliables. Aucune d'elles n'aura l'entente de vos intérêts, toutes penseront à elles et non à vous, toutes vous nuiront plus par leur vanité qu'elles ne vous serviront par leur attachement; elles vous dévoreront sans scrupule votre temps, vous feront manquer votre fortune, vous détruiront de la meilleure grâce du monde. Si vous vous plaignez, la plus sotte d'entre elles vous prouvera que son gant vaut le monde, que rien n'est plus glorieux que de la servir. Toutes vous diront qu'elles donnent le bonheur, et vous feront oublier vos belles destinées : leur bonheur est variable, votre grandeur serait certaine. Vous ne savez pas avec quel art perfide elles s'y prennent pour satisfaire leurs fantaisies, pour convertir leurs goûts passagers en un amour qui commence sur la terre et doit se continuer dans le ciel. Le jour où elles vous quitteront, elles vous diront que le mot *je n'aime plus* justifie l'abandon, comme le mot *j'aime* excusait leur amour; que l'amour est involontaire. Doctrine absurde, mon ami! Croyez-le, le véritable amour est éternel, infini, toujours semblable à lui-même; il est égal et pur, sans démonstrations violentes; il se voit en cheveux blancs toujours jeune de cœur. Rien de ces choses ne se trouve parmi les femmes mondaines, elles jouent toutes la comédie : celle-ci vous intéressera par ses malheurs, elle paraîtra la plus douce et la moins exigeante des femmes; mais quand elle se sera rendue nécessaire, elle vous dominera lentement et vous fera faire ses volontés; vous voudrez aller, venir, étudier les hommes, les intérêts, les pays! non, vous resterez à Paris, elle vous coudra malicieusement à sa jupe; et plus vous montrerez de dévouement, plus elle sera ingrate. Celle-là tentera de vous intéresser par sa soumission, elle se fera votre page, elle vous suivra romanesquement au bout du monde, elle se compromettra pour vous garder, et sera comme une pierre à votre cou. Vous vous noierez un jour, et la femme surnagera. Les moins rusées des femmes ont des piéges infinis; la plus imbécile triomphe par le peu de défiance qu'elle excite; la moins dangereuse serait une femme galante qui vous aimerait sans savoir pourquoi, qui vous quitterait sans motif, et vous reprendrait par vanité. Mais toutes vous nuiront dans le présent ou dans l'avenir...

BALZAC.

— Quand un homme, longtemps renommé par ses succès dans le monde, y obtient encore, dans sa maturité, quelque

attention des jeunes femmes, il ne faut pas qu'il s'abuse; elles honorent en lui un dignitaire à la retraite. LATÉNA.

— Il y a certaines femmes qui traitent un homme comme un clou : c'est en l'enfonçant qu'elles le fixent. COMMERSON.

— Une lorette disait à une de ses amies : — Les hommes, ma chère! quand on veut en aimer un, il faut absolument en prendre deux... Celui avec qui l'on est fait aimer l'autre. — Cette boutade de Gavarni nous rappelle ce petit dialogue entre une grande dame et sa soubrette :

LA PRINCESSE.

Cruel amour, peux-tu pousser plus loin ta rage!
J'adore Tartinet, Blanbec est mon vainqueur;
L'un a séduit mes sens, l'autre a touché mon cœur;
Pareille ardeur pour l'un et pour l'autre m'enflamme;
Entre ces deux héros se partage mon âme;
Ils m'ont fait éprouver que l'on peut, à la fois,
En aimer deux sans peine...

FINETTE, *interrompant.*

On peut en aimer trois,
Madame! et quelquefois, a-t-on bien à combattre
Pour s'en tenir à trois, et n'en pas aimer quatre!!!

LA PRINCESSE.

Je sais bien qu'on le peut, que l'usage est pour nous;
Mais la vertu nous dit de n'aimer qu'un époux;
Je veux à la vertu tâcher d'être fidèle..... A. R.

— Mademoiselle X***, cette pâle et délicate jeune fille que vous savez, vient d'épouser M. N***, dont les larges épaules, comme celles d'Atlas, pourraient porter le monde. — Il y a des femmes toutes frêles et toutes mignonnes auxquelles le diable même ne ferait pas peur; et qui semblent, malgré la fragilité de leur petite enveloppe, chercher, en se mariant, beaucoup moins un mari qu'un homme. ADOLPHE RICARD.

HONNEUR.

— Les femmes sacrifient plus souvent leur honneur à la vanité et à l'amour-propre que leur donne un amant qu'à l'amant lui-même. Mme D'ARCONVILLE.

— L'honneur des femmes est mal gardé quand il n'est gardé que par des clefs ou des espions : il n'y a de femme chaste que celle qui veut bien l'être. ADRIEN DUPUY.

— Notre honneur est, monsieur, bien sujet à faiblesse
S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans cesse.
Pensez-vous, après tout, que ces précautions
Servent de quelque obstacle à nos intentions?
Et, quand nous nous mettons quelque chose à la tête,
Que l'homme le plus fin ne soit pas une bête?
Toutes ces gardes-là sont visions de fous;
Le plus sûr est, ma foi, de se fier à nous.
Qui nous gêne se met en un péril extrême,
Et toujours notre honneur veut se garder lui-même.
Oui, c'est nous inspirer un désir de pécher,
Que montrer tant de soins de nous en empêcher;
Et, si par un mari je me voyais contrainte,
J'aurais fort grande pente à confirmer sa crainte.

MOLIÈRE.

— L'honneur gâte tout en amour, dès qu'il y entre. D'abord c'est l'honneur des femmes qui est contraire aux intérêts des amants; et puis du débris de cet honneur-là, les amants s'en composent un autre qui est fort contraire aux intérêts des femmes. Voilà ce que c'est que d'avoir mis l'honneur d'une partie dont il ne devrait point être. FONTENELLE

— Un moyen sûr, s'il y en a de tels, pour mettre l'honneur d'un époux à couvert de tout affront, c'est d'avoir une femme laide et méchante : personne ne lui enviera l'usage et encore moins la possession d'un tel trésor. OXENSTIERN.

— L'anecdote qui suit vient malheureusement à l'encontre de cette pensée du philosophe suédois : — M. de C*** avait une femme si laide qu'il pouvait espérer, sans trop de présomption, de la posséder seul. Mais en cela, il se trompait, hélas! comme beaucoup d'autres. Un soir, en effet, qu'il était rentré chez lui plus tôt que d'habitude, il surprit Madame dans les bras d'un officier de la garnison. Ne pouvant en croire ses yeux, M. de C*** s'approche de son courageux remplaçant, et pour toute vengeance, il lui dit en lui riant au nez : — Eh quoi! Monsieur, sans y être obligé!!! A. R.

— De toutes les passions, l'amour est celle qui sied le mieux aux femmes; il est du moins vrai qu'elles portent ce sentiment, qui est le plus tendre caractère de l'humanité, à un degré de délicatesse et de vivacité où il y a bien peu d'hommes qui puissent atteindre. Leur âme semble n'avoir été faite que pour sentir, elles semblent n'avoir été formées que pour le doux emploi d'aimer. A cette passion qui leur est si naturelle, on donne pour antagoniste une privation qu'on appelle l'honneur;

mais on a dit, et il n'est que trop vrai, que l'honneur semble n'avoir été imaginé que pour être sacrifié. DESMAHIS.

— Sous le règne d'Auguste, l'honneur des dames se vendait presque publiquement. Horace dit qu'une dame romaine en demandait cinq talents. Combien d'hommes de nos jours ont eu, pour un seul talent, les honneurs de plus de cinq dames !

ROCHEBRUNE.

— « Sachez respecter mon honneur,
Ou bien tremblez pour votre vie, »
Disait la farouche Sylvie,
Un jour, à certain suborneur.
Lui, craignant, devant cette belle,
D'avoir quelqu'amoureux transport,
S'enfuyait... — Fi ! s'écria-t-elle,
Fi ! du poltron qui craint la mort.

— Le poëte Boursault se promenant, par un beau soir d'été, dans une campagne des environs de Paris, rencontra sur son chemin une jeune fille qui pleurait à chaudes larmes.

Vestale ? je n'en sais rien,
Mais elle en avait l'âge,
Les trésors et le corsage,
La fraîcheur et le maintien.

— Qu'avez-vous donc, ma belle enfant? lui dit-il avec intérêt. — Ah ! m'sieur,... tout-à-l'heure... en jouant avec Blaisot... j'ai cassé mon pot au lait. — Et c'est pour si peu de chose que vous pleurez ainsi? — Vraiment oui, m'sieur. — Oh ! je ne sais, reprend le poëte, mais mon petit doigt me dit que vous m'en contez... Voyons, ma belle, ajouta-t-il en attirant vers lui la petite laitière, voyons, dites-moi la vérité :

Le sujet de vos pleurs me semble bien douteux;
Vases de terre, honneur de filles,
Sont des meubles assez fragiles :
Pour lequel pleurez-vous des deux ? A. R.

— Tout homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa femme, est un fou qui se tourmente et la désespère.

HAMILTON.

— Les caprices du point d'honneur varient selon les conditions de notre état civil. Le mari de six mois met toute sa fierté à n'être point trompé; le mari de six ans à ne point le paraître. NESTOR ROQUEPLAN.

— En amour, le faux honneur l'emporte trop souvent sur le

repentir. Telle femme n'a été à un rendez-vous coupable, promis dans un moment d'ivresse, que pour ne pas manquer à sa parole d'honneur. LÉVIS.

— L'honneur des femmes est mal gardé quand la vertu et la religion ne sont point aux avant-postes. LE MÊME.

— L'honneur dont le sexe se pique
Est semblable au nectar bachique
Que le coteau de Reims produit.
Quelque soin, quelque vigilance
Dont use l'humaine puissance
Pour l'enfermer dans son réduit,
Souvent ce petillant breuvage,
Qu'irrite un trop long esclavage,
Fait sauter le cercle et s'enfuit. PANARD.

— L'honneur de certaines femmes est un Argus qui s'endort aisément à l'aide d'un peu d'encens, et mieux encore avec une bonne infusion de poudre d'or.

— Confier à de certaines femmes son honneur et sa fortune, c'est placer une statue de marbre sur un piédestal de verre, et vouloir qu'elle ne se brise point. ADOLPHE RICARD.

HONTE.

— Il n'y a guère de gens qui ne soient honteux de s'être aimés quand ils ne s'aiment plus. LA ROCHEFOUCAULD.

— La honte est quelquefois le plus fidèle gardien de la vertu des femmes. Très peu sont vertueuses pour la vertu même. Mlle DE SOMMERY.

— Avec les femmes, il n'y a que les honteux qui perdent; elles aiment les vaillants et les forts, et veulent qu'on les prenne d'assaut. THÉOPHILE GAUTIER.

— L'audace est comme l'amour; elle donne en apparence de l'esprit à ceux qui en ont le moins.

— Un amoureux honteux n'eut jamais belle amie. PROVERBE.

HUMEUR.

— La chose la plus changeante est le cours des eaux et l'humeur d'une femme. PITTACÜS.

— La femme est une mer en naufrages fatale;
Rien ne peut aplanir son humeur inégale;
Ses flammes d'aujourd'hui seront glaces demain.
MALHERBE.

— Le mariage a la propriété de faire changer d'humeur ceux qui s'y établissent : il fait souvent d'un homme enjoué un stupide, et d'un galant un bourru ; quelquefois aussi d'un stupide et d'un bourru, une femme d'esprit fait un galant homme. DUFRESNY.

HYPOCRISIE.

— Je ne suis pas de l'avis de madame de Lambert qui voulait qu'une femme dont les désordres sont connus parût humiliée. L'humilité n'est plus d'usage, c'est la vertu des idiotes. Si toutes les femmes qui ont eu des aventures avaient l'air humble et repentant, on verrait bien des yeux baissés ! Elles feront beaucoup mieux de cesser d'être folles, et de conserver le même air qu'elles avaient auparavant. L'humilité n'est presque toujours que le masque de l'hypocrisie. Mme DE RIEUX.

— Rien n'est plus dangereux, dans leurs petits complots,
Que ces femmes de bien qui le sont à huis clos ;
Qui des moindres plaisirs condamnent l'innocence,
Et trouvent tout permis en sauvant l'apparence.
BOURSAULT.

IGNORANCE.

— Je n'approuve point ces farouches maximes qui font craindre à une jeune fille la vue d'un homme aimable, et qui augmentent le péril en apprenant trop à s'en défier. Il faut tôt ou tard que le cœur aime quelque chose, et ce n'est pas un penchant si invincible, que la sagesse est obligée de combattre. Non, mais il faut qu'elle l'éclaire pour ne lui pas laisser prendre un cours aveugle, et qu'elle songe en même temps à se fortifier assez pour l'arrêter toujours à ses justes bornes. On s'accoutume, par ces principes, non-seulement à ne pas se faire une peine des mouvements indélibérés de son cœur, mais à ne jamais s'y livrer témérairement ; et il y a plus de fonds à faire sur cette sorte de vertu, que sur toutes les grimaces affectées auxquelles on en donne le nom. L'abbé PREVOST.

— Sous un vain prétexte de décence, l'on n'apprend rien aux jeunes filles qui puisse les guider dans les circonstances qu'elles rencontrent dans la vie ; on fait plus, on leur cache, on leur nie ces circonstances, afin d'ajouter à leur force, 1° l'effet de la surprise ; 2° l'effet de la défiance rejetée sur toute l'éducation comme ayant été menteuse. Je soutiens qu'on doit parler de l'amour à des jeunes filles bien élevées. Qui osera avancer de bonne foi que dans nos mœurs actuelles, les jeunes filles

de seize ans en ignorent l'existence? Si donc, à seize ans, une jeune fille doit songer à se trouver un mari, elle doit, à cet âge, recevoir de sa mère des idées justes sur l'amour, le mariage et le peu de probité des hommes. STENDHAL.

— Nous écartons les hommes des jeunes filles avec un soin si inquiet qu'elles les rêvent irrésistibles. Voulez-vous qu'ils soient sans danger? Faites-les connaître. ERNEST LEGOUVÉ.

— L'ignorance des femmes peut-elle être considérée comme une garantie de leur retenue? Je crois qu'elle est au contraire la conseillère de leurs désordres, et voici sur quoi je fonde mon opinion :

Moins on sait et plus on veut savoir : l'activité du cœur est en raison de la paresse du cerveau, et celui-là a plus de passions qui a moins d'idées. C'est ainsi que l'ignorance doit conduire infailliblement les femmes, êtres sensibles par excellence, à toutes les exagérations.

Voici une jeune fille à qui on n'a rien appris, si ce n'est qu'elle ne doit rien savoir; dès l'instant où la connaissance des choses lui est interdite, elle s'occupe de les deviner; forcée de fermer les yeux, elle tâte; et, séparée du monde de l'expérience, elle entre résolument dans celui de l'imagination; l'idéal prend, pour elle, la place de la réalité; l'ignorance du fait la lance dans le rêve, c'est-à-dire que, privée systématiquement de raison, il ne lui reste qu'à devenir folle. Dans cet état, vous n'avez qu'à la bien garder; car sa folie n'a qu'un objet : l'homme! Non pas l'homme de la nature, l'homme en chair et en os, le mâle de l'espèce; mais son homme à elle, celui qu'elle s'est fait dans l'ardeur solitaire de ses songes mystérieux; l'homme-passion, l'être impondérable et immaculé, celui, enfin, que le premier venu, beau ou laid, adolescent ou mûr, élégant ou grossier, peut représenter, pourvu que son langage soit mielleux et insinuant. Vous n'avez qu'à la bien garder, car la moindre négligence de votre part est susceptible de vous donner des inquiétudes qu'il est juste de réserver à son excellent époux.

On la marie; c'est la réalité qui se montre brusquement, avec son cortége matériel et décevant de détails vulgaires et d'animalités horribles. La voilà instruite, pense-t-on! Instruite, c'est irritée qu'il faut dire. Est-ce que l'on change de religion dans un quart d'heure? Est-ce qu'il est humain de renoncer tout à coup au rêve qu'on a caressé durant les plus belles années de sa vie? En se levant, le lendemain de ses noces, la jeune femme n'est pas convertie à un positivisme auquel rien ne l'avait préparée; elle s'accroche de plus fort à sa foi virgi-

nale, et s'avoue à elle-même que son mari n'est pas son homme, précisément parce qu'il n'est qu'un homme. Elle lui livre son corps pour obéir à la coutume, mais sa pensée rentre dans l'infini jusqu'à ce que ses yeux s'arrêtent sur une nouvelle personnification de sa poésie.

Cette personnification trouvée, il s'agit de se l'approprier; le devoir proteste, le désir insiste : la lutte est établie, et elle se prolonge jusqu'à ce que le mari, devenu jaloux, se pose ouvertement en obstacle. Dès cet instant, le procès est jugé, et la femme a réellement un amant.

Puis, cette nouvelle réalité finissant par équivaloir la première, l'idéal reprend son empire, et le cœur retourne à l'état de disponibilité; un troisième essai est fait, un quatrième peut-être aussi, qu'un cinquième suivra au besoin. Enfin, quand l'homme réel se trouve entièrement connu, lorsqu'il est démontré par l'expérience que le mari valait autant que l'amant, ou que celui-ci ne vaut pas plus que celui-là, la femme les méprise tous les deux, et se fait dévote, toujours en vertu de sa foi primitive en l'idéal. Désabusée à l'endroit de l'amour, elle se jette alors dans la religion, et son ignorance aboutit ainsi à la faire passer d'une superstition dans une autre... La connaissance du monde devant tôt ou tard être donnée aux femmes, il y a moins de danger à exposer leur innocence à l'âge où leur personne ne peut pas être mise en cause, qu'à leur faire faire cette école au temps hasardeux où la beauté physique est susceptible de servir de caution aux acquisitions de l'expérience. Il y a donc deux bénéfices à tout enseigner aux jeunes filles dès l'âge le plus tendre : bénéfice de rectitude pour leur jugement, et bénéfice de sécurité pour leur personne. BELLEGARIGUE.

— Le dernier des hommes, s'il a vingt ans et des joues bien roses, est dangereux pour une femme qui ne sait rien, car elle est toute à l'instant; aux yeux d'une femme d'esprit, il fera justement autant d'effet qu'un beau laquais. STENDAHL.

ILLUSION.

— Les amants se repaissent souvent d'illusions. *Qui amant ipsi sibi somnia fingunt.* VIRGILE.

— En amour, on guérit d'une illusion par une autre. BACON.

— On aime bien plus l'image qu'on se fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyait ce qu'on aime, exactement tel qu'il est, il n'y aurait plus d'amour sur la terre. Quand on cesse d'aimer, la personne qu'on aimait reste la même qu'aupara-

vant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du prestige tombe, et l'amour s'évanouit. J.-J. ROUSSEAU.

— C'est toujours d'une douce illusion que naît un sentiment délicat et épuré. L'amour n'est si rare dans le monde, que parce qu'on n'y a point d'illusions : on n'y voit rien que par les yeux du corps. CHABANON.

— C'est une des plus séduisantes illusions de l'amour que d'imaginer qu'on fait le bonheur de ce qu'on aime.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— N'eussent-elles ni tendresse, ni désirs, l'amour serait encore pour les femmes la plus flatteuse des illusions; et même alors elles voudraient se persuader qu'elles aiment, pour ne pas se priver d'être aimées. SÉNANCOURT.

— Tant que le cœur conserve des désirs, l'esprit garde des illusions. CHATEAUBRIAND.

— Les femmes savent merveilleusement que l'illusion fait le bonheur des hommes ; aussi, par reconnaissance pour les soins qu'ils leur rendent, mettent-elles toute l'adresse possible à les tromper. ADRIEN DUPUY.

IMAGINATION.

— L'imagination des femmes a plus souvent besoin de guides que d'éperons. C'est un enfant indocile qu'il faut tenir par les lisières, de peur qu'il ne fasse de faux pas. CHARRON.

— Les femmes ont trop d'imagination et de sensibilité pour avoir beaucoup de logique. Mme DU DEFFAND.

— L'amour s'use plus vite dans notre imagination que dans celle des femmes. SHAKESPEARE.

— Il n'y a dans l'amour que ce qu'on y met. SAINTE-BEUVE.

— En amour, l'imagination va toujours au delà de la réalité ; témoin ce poëte enthousiaste qui disait à sa maîtresse :

Tous les matins vous êtes mon Aurore,
Le soleil ne me luit que lorsque je vous vois ;
Vous êtes au printemps ma véritable Flore;
Celle de nos jardins près de vous perd ses droits.
Pour conduire mes pas dans le chemin du sage,
Vous êtes ma Minerve, et je suis bien guidé ;
Vous êtes mon Iris dans le temps de l'orage ;
Souvent dans un repas vous êtes mon Hébé.
Si vous aviez l'âme assez bonne,
Pour être ma Vénus sous un ombrage frais,
Je serais content, et j'aurais
Tout l'Olympe en votre personne. A. R.

— Une maîtresse a toujours des vertus aux yeux de l'imagination. BACON.

— Ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument. Il n'y a point de vêtement si modeste au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les désirs. Une jeune Chinoise, avançant un bout de pied couvert et chaussé, fera plus de ravage à Pékin que n'eût fait la plus belle fille du monde dansant toute nue au bas du Taygète.
J.-J. ROUSSEAU.

— L'imagination est une libertine qui déshabille tout ce qu'elle convoite. ADOLPHE RICARD.

IMPATIENCE.

— L'impatience est ce qui plaît le plus aux femmes dans un amant, et ce qu'elles ne cessent de lui reprocher.
ADRIEN DUPUY.

— L'impatience nuit à l'amour en abrégeant les désirs qui le font durer. ADOLPHE RICARD.

IMPRESSIONS.

— L'impression de l'amour dans le cœur des femmes est comme une figure tracée sur la neige, qu'un rayon de soleil dissout. SHAKESPEARE.

— Il importe, en amour, que les premières impressions viennent des beautés morales; celles que produisent les beautés physiques s'effacent trop promptement. Mme DU DEFFAND.

— La plupart des femmes jugent du mérite et de la bonne mine d'un homme par l'impression qu'il fait sur elles, et n'accordent presque ni l'un ni l'autre à celui pour qui elles ne sentent rien. LA BRUYÈRE.

INCLINATION.

— Les inclinations naissantes ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. MOLIÈRE.

— L'inclination est une chose effective où la raison n'a point de part; car il se trouve quelquefois que la raison veut une chose, et notre inclination une autre; et, quoique nous connaissions que ce que nous aimons soit moins aimable que ce que nous n'aimons pas, nous ne laissons pas cependant que de l'aimer. Mlle DE SCUDÉRI.

— Les mariages d'inclination sont plus heureux que ceux d'amour, ils ont été précédés d'une plus longue épreuve.
Mme DE PUISIEUX.

— Rien n'est plus propre à augmenter une inclination naissante dans le cœur de la plupart des femmes, que d'apprendre que ceux qu'elles aiment sont aimés. Mlle DE SCUDÉRI.

— La première inclination est toujours la meilleure, son charme est dans son ignorance. CHARLES NODIER.

INCONNU.

— Les femmes sont les prêtresses de l'inconnu.

— L'inconnu nous tente toujours, et ce que l'on nous cache a toujours plus de prix que ce qu'on nous découvre. La femme qui ne sait pas cela, ne sait pas son métier de femme :

Plus on se tient couvert, plus on est recherché;
Il semble que le voile embellisse les filles;
Et c'est la contrainte des grilles,
Qui fait le charme du péché. A. R.

INCONSTANCE.

— L'inconstance, par l'agitation qu'elle donne, est le supplément du bonheur. Mme DE LAMBERT.

— L'inconstance ne vient pas tant de ce que quelqu'un en particulier plait à ceux qui sont capables d'infidélité, que de ce que la nouveauté leur plait en général. Mme DE SARTORY.

— Même beauté, tant soit exquise,
Rassasie et soûle à la fin,
Il me faut d'un et d'autre pain :
Diversité, c'est ma devise.
Cette maîtresse un tantet bise
Rit à mes yeux : pourquoi cela?
C'est qu'elle est neuve; et celle-là
Qui depuis longtemps m'est acquise,
Blanche qu'elle est, en nulle guise
Ne me cause d'émotion.
Son cœur dit oui : le mien dit non;
D'où vient? en voici la raison :
Diversité, c'est ma devise. LA FONTAINE.

— Un homme qui devient inconstant, sans que nous ayons mérité son inconstance, ne vaut pas la peine que nous le regrettions. Mme DE RIEUX.

— Quand une femme n'est plus aimée, elle n'a vraiment qu'une chose à faire, c'est de s'en consoler par un changement dont son amant lui donne l'exemple. Mme DUNOYER.

— N'aimez jamais qu'on ne vous aime,
L'amour n'est rien, si l'on n'est deux ;
Veut-on changer, changez de même,
C'est le vrai moyen d'être heureux.

Quand un cœur à vous s'abandonne,
Recevez-le pour ce qu'il vaut ;
Souvent l'inconstance le donne
Et vous le reprend aussitôt.

Est-il étrange qu'une belle,
Après vous, fasse un autre choix ?
Souvenez-vous qu'une infidèle
Ne l'est jamais pour une fois.

Vous prîtes la place d'un autre :
Il faut que chacun ait son tour,
Et qu'un rival succède à l'autre ;
Tel est le destin de l'amour.

— Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole et aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature, tout est dans un flux continuel, et vous voulez inspirer des feux constants ! Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui parce que vous l'étiez hier ? Gardez donc le même visage, le même âge, la même humeur ; soyez toujours la même, et l'on vous aimera toujours si l'on peut. Mais changer sans cesse, et vouloir toujours qu'on vous aime, c'est vouloir qu'à chaque instant on cesse de vous aimer ; ce n'est pas chercher des cœurs constants, c'est en chercher d'aussi changeants que vous.

J.-J. Rousseau.

— Un de nos premiers poëtes lyriques met ces beaux vers dans la bouche d'un amant trompé par sa maîtresse :

Depuis qu'une nymphe inconstante
A trahi mon amour et m'a manqué de foi,
Ces lieux, jadis si beaux, n'ont plus rien qui m'enchante,
Ce que j'aime a changé, tout a changé pour moi.

. . . .

L'inconstante n'a plus l'empressement extrême
De cet amour naissant qui répondait au mien ;
Son changement paraît en dépit d'elle-même,
Je ne le connais que trop bien.
Sa bouche quelquefois dit encore qu'elle m'aime,
Mais son cœur ni ses yeux ne me disent plus rien.

. . . .

Ce fut dans ces vallons, où, par mille détours,
Inachus prend plaisir à prolonger son cours,
Ce fut sur son charmant rivage,
Que sa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le Zéphyr fut témoin, l'Onde fut attentive
Quand la nymphe jura de ne changer jamais;
Mais le Zéphyr léger et l'Onde fugitive
Ont enfin emporté les serments qu'elle a faits!

QUINAULT.

— L'inconstance et l'amour sont incompatibles : l'amant qui change ne change pas, il commence ou finit d'aimer.

J.-J. ROUSSEAU.

— On demandait au médecin Chirac si le commerce des femmes était contraire à la santé : Non, dit-il, pourvu qu'on ne prenne point de drogues; mais j'avertis que le changement est une drogue. MONTESQUIEU.

— Le peintre qui, le premier, fit d'amour le tableau,
Et premier, le peignit plumeux comme un oiseau,
Connut bien sa nature en lui baillant des ailes;
Non pour être inconstant, léger ni vicieux,
Mais comme né du ciel pour retourner aux cieux,
Et monter au séjour des choses les plus belles. RONSARD.

— Le goût des nouveautés tue l'amour et le génie. Voyez ceux qui changent de livres et de femmes tous les jours. La passion est préférence; il faut, pour être amoureux, aimer toutes les femmes dans une seule, et pour avoir quelque génie, méditer et ne relire que les modèles qui sont les archives du goût : c'est avoir profité que de savoir s'y plaire. RIVAROL.

— Celui qui ne regarde pas le changement dans l'amour comme la destruction de l'amour ne connaît pas l'amour.

PIERRE LEROUX.

— L'amour qui nous emporte aux célestes sommets,
Ne vit que dans les cœurs qui ne changent jamais.

ERNEST LEGOUVÉ.

— On blâme l'inconstance des femmes, mais seulement quand on en est victime : on la trouve charmante quand on en est l'objet. LOUIS DESNOYERS.

— Une jeune femme qui ne pouvait plus douter de l'inconstance de son amant, lui adressa ce joli sixain :

Lorsque vous me changez pour une autre bergère,
Je voudrais me venger de votre humeur légère,

Et suivre mes transports jaloux;
Mais, hélas ! mon amour désarme ma colère,
Et quand je cesse de vous plaire,
Je me trouve cent fois plus coupable que vous.

— Une femme qui n'est plus jolie cesse d'être inconstante.

— Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles;
Est-ce un crime de changer?
Si l'Amour porte des ailes
N'est-ce pas pour voltiger?

Le papillon, de la rose
Reçoit le premier soupir;
Le soir, un peu plus éclose,
Elle écoute le zéphir :
Jouir de la même chose
C'est vraiment ne plus jouir.

Apprenez de ma fauvette
Qu'on se doit au changement;
Par ennui d'être seulette
Elle eut moineau pour amant.
C'est sûrement être finette
Et se pourvoir joliment.

Mais moineau sera-t-il sage?
Voilà fauvette en souci :
S'il changeait !... dieux quel dommage !
Mais moineaux aiment ainsi;
Puisqu'Hercule fut volage,
Moineaux peuvent l'être aussi.

Vous croyez que la pauvrette
En regrets se consuma :
Au village une fillette
Aurait ces faiblesses-là :
Mais le même jour fauvette
Avec pinson s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être,
Le nouveau choix qu'elle fit :
Un jaseur, un petit-maître !...
C'est pour cela qu'on le prit :
Quand on se venge d'un traître
Peut-on faire trop de bruit ?

Le moineau, dit-on, fit rage;
C'est là le train d'un amant :
Aimez bien, il se dégage;
N'aimez pas, il est constant.
L'imiter, c'est être sage :
Aimons et changeons souvent. Mme DE BOURDIC.

INDIFFÉRENCE.

— L'homme qui vit dans l'indifférence est celui qui n'a point encore vu la femme qu'il doit aimer. LA BRUYÈRE.

— Il faut avoir bien plus de ménagement pour une femme que l'on cesse d'aimer, que pour une femme que l'on aime encore. On revient de tout avec les femmes, pourvu qu'on les aime : le manque de respect, l'impolitesse, l'emportement, les injures mêmes, sont des fautes qu'elles pardonnent sans peine, et qui leur font un secret plaisir, quand elles sont un effet de la passion qu'elles ont fait naître. Il n'en est pas de même quand nous cessons de les aimer; quelque circonspection, quelque délicatesse que nous nous prescrivions à leur égard, elles nous savent bien plus mauvais gré de l'outrage que notre indifférence fait à leurs attraits, que de celui que notre indiscrétion peut faire à leur honneur. SAINT-EVREMONT.

— Il n'y a de plaisir véritable pour l'âme que dans l'amour; l'excès du bonheur naît de l'excès de la passion; et l'indifférence fait plus de tort aux gens qui en sont capables qu'à eux contre qui elle agit. (*Lettres portugaises.*)

— Fi ! ne me parlez point, pour être vrais amants,
De ces gens qui pour nous n'ont nuls emportements,
De ces tièdes galants de qui les cœurs paisibles
Tiennent déjà pour eux les choses infaillibles,
N'ont point peur de nous perdre, et laissent chaque jour
Sur trop de confiance endormir leur amour;
Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,
Et laissent le champ libre à leur persévérance.
Un amour si tranquille excite mon courroux,
C'est aimer froidement que n'être point jaloux. MOLIÈRE.

— L'indifférence, qui est de tous les états le plus insultant pour une femme que l'on a aimée, est souvent l'ouvrage de l'amour même. L'on a quelquefois tant aimé, qu'il ne reste rien dans le cœur pour aimer encore. ROCHEBRUNE.

— Le Tibulle français, s'adressant à son Éléonore, lui donne ces sages conseils :

O la plus belle des maîtresses!
Fuyons dans nos plaisirs la lumière et le bruit;
Ne disons point au jour le secret de la nuit,
Aux regards inquiets dérobons nos caresses.
L'amour heureux se trahit aisément.
Je crains pour toi les yeux d'une mère attentive;
Je crains ce vieil argus, au cœur de diamant,
Dont la vertu brusque et rétive
Ne s'adoucit qu'à prix d'argent.
Durant le jour tu n'es plus mon amante.
Si je m'offre à tes yeux, garde-toi de rougir;
Défends à ton amour le plus léger soupir;
Affecte un air distrait; que ta voix séduisante
Évite de frapper mon oreille et mon cœur;
Ne mets dans tes regards ni trouble ni langueur.
Hélas! de mes conseils je me repens d'avance.
Ma chère Éléonore, au nom de nos amours,
N'imite pas trop bien cet air d'indifférence :
Je dirais c'est un jeu, mais je craindrais toujours. PARNY.

— De toutes les indifférences que peut essuyer une femme, la plus humiliante c'est l'indifférence d'un homme qui l'aimait, et dont elle a fait cesser l'amour. MARIVAUX.

— Un poëte qui s'était violemment épris d'une jeune femme dont le cœur ne répondait pas au sien, lui écrivit ce petit billet :

Lorsque les dieux, charmante Claire,
Entreprirent de nous former,
Vénus vous donna l'art de plaire,
Et me donna celui d'aimer.
Ces lots ont leur prix l'un et l'autre ;
Mais elle nous eût fait sans doute un plus grand bien,
En me donnant un peu du vôtre,
En vous donnant un peu du mien.

— On entend si bien le langage de l'amour quand on aime, que nul autre alors n'est nécessaire ; mais quand on n'aime plus, le visage, dont tous les mouvements paraissent si expressifs, les yeux où l'on a su lire tant de choses, ne disent plus rien ; il faut les interroger avec un vif intérêt pour les comprendre : l'indifférence voit encore la beauté, mais elle ne remarque plus l'expression qui en fait tout le charme.

Mme DE GENLIS.

INDISCRÉTION.

— Les femmes qui aiment pardonnent plus aisément les grandes indiscrétions que les petites infidélités.

LA ROCHEFOUCAULD.

— Les hommes gardent peu de ménagement en amour. Ils laissent croire aisément qu'ils sont aimés, pour peu qu'une femme en vaille la peine; ils aident même à la persuasion, en devenant indiscrets, quand c'est le seul moyen de réussir. C'est pourtant l'ingratitude la plus noire, que de ternir la réputation d'une femme qui n'a pas craint de s'exposer pour vous rendre heureux. Convenez de la tendresse que vous avez, mais n'en faites pas soupçonner le retour. La constance est la seule indiscrétion qui soit excusable. Mme DE RIEUX.

Le papillon coquet
Aime le badinage;
A la rose, au muguet,
Il offre son hommage;
Il est brillant, il est volage,
Mais il est muet.

Vous qui le prenez pour modèle,
Imitez-le dans ce portrait;
Amants, pour l'honneur d'une belle,
Gardez bien le secret;
On excuse un infidèle,
Mais jamais un indiscret.

— Les femmes sont indiscrètes dans les choses où elles ne prennent aucune part, mais elles deviennent impénétrables pour ce qui les intéresse personnellement. Quelque babillarde que soit une femme, l'amour lui apprend à se taire.

ROCHEBRUNE.

INDULGENCE.

— L'indulgence qu'on a pour les femmes qui font l'amour, est moins une grâce à leur péché qu'une justice à leur faiblesse.

SAINT-ÉVREMONT.

— . . . . Souvent pour deux époux
L'art d'être heureux c'est l'indulgence. IMBERT.

— Personne n'est moins indulgent pour une femme qui a des amants, qu'une autre femme qui n'en peut plus avoir.

ACHILLE POINCELOT.

— Les femmes indulgentes pour elles-mêmes sont ordinairement fort sévères pour les autres; elles croient en imposer par de grands airs et de grands mots : elles se trompent, car les novices même n'en sont les dupes qu'une fois. Viles créatures, qui ne voient pas que d'une femme tendre à une femme galante il y a la même distance que de la vertu au vice! Que l'amour, qui est le plus pur et le plus chaste des sentiments comme le plus délicieux, est le meilleur et peut-être le seul garant qu'une femme puisse avoir de ses mœurs! Que l'âme forte et brûlante qui sait aimer mérite le respect de tous les mortels; tandis que l'inconstance du cœur, la légèreté de l'esprit et la fougue des sens ne peuvent jamais que composer un être méprisable qu'on daigne à peine regarder comme un outil de plaisir, encore mutilé et flétri! MIRABEAU.

INÉGALITÉ.

— Une grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très fâcheux. MOLIÈRE.

— Rien ne détruit mieux le système de l'inégalité parmi les hommes que l'amour. SYLVAIN MARÉCHAL.

— Entre les femmes, il ne peut y avoir d'inégalité réelle que celle de la beauté. ALPHONSE KARR.

INFIDÉLITÉ.

— Si vos infidélités se découvrent, quelque soin que vous preniez pour les cacher, niez toujours, niez obstinément. N'en soyez ni plus soumis, ni plus caressant que de coutume; ce serait vous avouer coupable. Mais prodiguez les cajoleries et les caresses de l'amour : les baisers ramènent la paix, et c'est par des baisers qu'il faut se défendre de ceux qu'on a donnés ailleurs. OVIDE.

— La plupart des hommes sont infidèles. Il n'en est pas un en qui les femmes puissent se fier, pas un qui ne les trompe ou qui ne soit prêt à les tromper. CATULLE.

— On pardonne les infidélités, mais on ne les oublie pas. Mlle DE LAFAYETTE.

— Une femme infidèle, si elle est connue pour telle de la personne intéressée, n'est qu'infidèle; s'il la croit fidèle, elle est perfide. LA BRUYÈRE.

— On oublie les infidélités, mais on ne les pardonne pas. Mme DE SÉVIGNÉ.

— Il y a dans nous un obstacle éternel au parfait bonheur.

C'est l'ennui des choses que nous possédons, et le désir de celles que nous n'avons pas. Un homme a-t-il une belle maison, celle de son ami lui fait envie : la situation en est plus belle à son goût, les appartements mieux distribués. Peut-il l'avoir, il en voit une autre vis-à-vis de celle-là, qui le tente, et ainsi de suite. L'amour, cette passion faite pour nous donner le bonheur, quand elle est bien sentie, ne peut pas le procurer. L'infidélité, peste du repos et de la vertu, vient troubler les liaisons les mieux cimentées. C'est de l'infidélité que naît le désordre dans les familles; c'est de l'infidélité que vient la perte de la santé, de l'honneur, et quelquefois celle de la vie; l'infidélité a produit plus de mal que tous les autres vices ensemble. C'est à quoi l'on ne songe guère quand on contracte des engagements; on se promet bien d'y tenir, on s'imagine même qu'on y tiendra facilement; mais on revient de cette promesse à mesure que les occasions d'y manquer se présentent.

Mme DE RIEUX.

— Pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidélité de sa femme, il faudrait qu'il n'y eût que trois personnes dans le monde : ils seront toujours à but quand il y en aura quatre. MONTESQUIEU.

— Les hommes les plus acharnés à parler de l'infidélité des femmes, ont presque toujours chez eux-mêmes la preuve de ce qu'ils avancent. ADRIEN DUPUY.

— L'infidélité est chez la femme, comme l'incrédulité chez un prêtre, le dernier terme des forfaitures humaines. DIDEROT.

— Avant de condamner sa femme infidèle, ne faudrait-il pas qu'un mari se demandât sincèrement à lui-même, s'il n'a jamais désiré que la femme d'autrui eût pour lui les bontés qu'il accuse la sienne d'avoir pour un autre? PH. DE VARENNE.

— Voilà de nos maris le procédé commun ;
Ce qui leur est permis leur devient importun.
Dans les commencements ce sont toutes merveilles;
Ils témoignent pour nous des ardeurs non pareilles :
Mais les traîtres bientôt se lassent de nos feux.
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
Ah! que j'ai de dépit que la loi n'autorise
A changer de mari comme on fait de chemise !
Cela serait commode; et j'en sais telle ici
Qui, comme moi, ma foi, le voudrait bien aussi.

MOLIÈRE.

— Il est rare que les femmes quittent leurs amants pour ne rien aimer, c'est toujours pour en aimer un autre : la simple

infidélité serait insipide pour elles, et ne les tenterait pas sans l'assaisonnement de la perfidie. MARIVAUX.

— Une femme n'a pas communément beaucoup d'égards pour un mari; mais elle pourrait en avoir pour un amant qu'elle ne voudrait pas perdre, et à qui cependant elle voudrait faire une infidélité. Elle use alors de quelques ménagements, et croit faire beaucoup. Si cela arrive, c'est que l'infidélité faite à un amant peut avoir un attrait que n'a plus celle qu'on fait à un mari. Si l'amant trompé vient à s'en apercevoir et veut se rendre incommode, il est aussitôt réformé; s'il est au contraire assez vil, ou, si l'on veut, assez sage pour fermer les yeux, il est l'objet des égards et des attentions. Il peut quelquefois essuyer de la mauvaise humeur, mais il a aussi la permission d'en avoir, pourvu que ce ne soit pas celle de la jalousie; il devient enfin un mari dans les formes, et le véritable n'est plus qu'un étranger fort content de n'être rien. DUCLOS.

— Il est moins difficile à une jolie femme de n'être jamais infidèle que de ne l'être qu'une seule fois. CHABANON.

— On pardonne d'autant moins une infidélité que la personne en faveur de qui elle a été faite nous est plus connue. LINGRÉE.

— La différence de l'infidélité dans les deux sexes est si réelle, qu'une femme passionnée peut pardonner une infidélité, ce qui est impossible à un homme. STENDHAL.

— L'infidélité irrite l'amour mais n'en guérit point.... dirai-je ce qui le tue? ce sont des poisons lents : l'ennui et la satiété. LÉVIS.

— L'infidélité dans les mariages est en raison de leur rareté. Plus il y a de séducteurs, plus les séductions doivent être fréquentes. BENTHAM.

— Les femmes s'affligent d'une infidélité en raison du plaisir qu'elle fait à leurs rivales. BEAUCHÊNE.

— L'infidélité est comme la mort, elle n'admet point de nuances. Mme DE GIRARDIN.

— Toutes les femmes savent par un merveilleux instinct que l'infidélité d'un homme n'est pas pour une femme plus jolie, plus aimable, mieux faite ou plus spirituelle, mais simplement pour une autre femme. ALPHONSE KARR.

— L'infidélité est dans les promesses violées et non dans les sentiments éteints. P. ROCHPÈDRE.

— Les infidélités, en amour, ne nous font tant de peine que parce qu'elles sont un outrage direct à notre amour-propre. A. GUYARD.

— Une femme s'irrite presque toujours des infidélités de

son amant, moins par véritable jalousie que par dépit et par envie des autres femmes. ACHILLE POINCELOT.

INFLUENCE.

— Les mémoires du temps nous apprennent que le duc de Candale avait peu d'esprit, mais qu'en entrant dans le monde, il était tombé en si bonnes mains, que la dignité, la décence et la noblesse suppléant à tout, l'avaient rendu digne de sa grande fortune. Son institutrice avait été madame de Saint-Loup qui, même après sa première jeunesse, était fort capable de fixer un homme sensible. On raconte que, selon les mœurs du temps qui exigeaient le mystère, ils se voyaient tête-à-tête dans une maison écartée. Après un an de ces rendez-vous, le duc remarqua que la maison avait une belle vue. — Ah ! je suis perdue, s'écria madame de Saint-Loup, vous voyez quelque chose au dehors. — Ce mot qu'un cœur bien fait n'entendra pas sans émotion, donne à penser quelles étaient les ressources d'une femme aimable qui trouvait moyen de fixer et de nourrir, pendant une année entière, l'enthousiasme d'un jeune homme de peu d'esprit, beau, bien fait, heureux, désiré partout, et dans un siècle où la vie entière se passait dans le monde, au point qu'il n'avait pas même regardé par la fenêtre. Combien faudrait-il de filles de Paris, de Londres, de Constantinople et de Pékin, pour passer une semaine ainsi ? MIRABEAU.

— La beauté des femmes dure de quinze ans à trente ; c'est-à-dire que leur influence cesse au moment où leur vient la raison. ALPHONSE KARR.

— . . . . . Soit, mais, telles que nous sommes,
Avec tous nos défauts nous gouvernons les hommes,
Même les plus huppés ; et nous sommes l'écueil
Où viennent échouer la sagesse et l'orgueil.
Vous avez la raison, et nous avons les charmes.
Le brusque philosophe, en ses sombres humeurs,
Vainement contre nous élève ses clameurs :
Ni son air renfrogné, ni ses cris, ni ses rides,
Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.
Comptant sur sa science et ses réflexions,
Il se croit à l'abri de nos séductions :
Une belle paraît, lui sourit et l'agace ;
Crac,..... au premier assaut, elle emporte la place.

DESTOUCHES.

INGÉNUITÉ.

— Une jeune fille, qui est encore sans précaution, parce qu'elle est sans expérience, donne quelquefois sur elle des avantages qu'elle ignore. L'ingénuité ne pense à rien, et l'amour-propre dans les hommes se figure tout ce qu'il désire.

L'abbé Prevost.

— Quelque ingénue que soit une femme, un homme ne doit jamais se flatter d'être le premier à lui apprendre qu'elle est jolie; la moins avisée a toujours assez d'esprit pour comprendre ce que lui dit son miroir. Adrien Dupuy.

— « Craignez l'amour, disait Laure à sa fille;
C'est un serpent, un monstre! un monstre affreux;
Fille à quinze ans, et fillette gentille,
Doit redouter ses venins dangereux.
Or, si jamais l'ennemi furieux,
Prêt à piquer, se présente à vos yeux,
Que ferez-vous pour parer son atteinte? »
— Je le fuirai. — Mais il vous poursuivra.
— Oh! bien, maman, n'ayez aucune crainte :
S'il me poursuit, Colin me défendra.

INGRATITUDE.

— Aimer un ingrat, c'est n'aimer rien. *Nihil amas cùm ingratum amas.* Plaute.

— C'est une vengeance douce à celui qui aime beaucoup, de faire, par tout son procédé, d'une personne ingrate, une très ingrate. La Bruyère.

— En amour, l'ingratitude des hommes est presque toujours le prix de nos bienfaits. Ninon de Lenclos.

— Une femme ne doit jamais dire d'un homme qu'il est un ingrat, car c'est faire entendre qu'elle l'a mis à même de l'être.

Mme de Rieux.

— Il suffit souvent d'être plus aimé qu'on n'aime pour devenir ingrat. Rochebrune.

— Les femmes en agissent avec les ingrats comme les enfants avec les noisettes. Après en avoir cassé plusieurs qu'ils trouvent gâtées, ils en cassent d'autres et d'autres encore, jusqu'à ce qu'ils désespèrent d'en rencontrer de meilleures.

Adolphe Ricard.

INJURE.

— Les injures des amants n'offensent jamais; il est des amours emportés aussi bien que des doucereux; et en de pareilles occasions, les paroles les plus étranges et quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection par celles mêmes qui les reçoivent. MOLIÈRE.

Philis dit le diable de moi;
De son amour et de sa foi,
C'est une preuve assez nouvelle.
Ce qui me fait croire pourtant
Qu'elle m'aime effectivement,
C'est que je dis le diable d'elle,
Et que je l'aime éperdument. BUSSY RABUTIN.

— Les injures de l'amour s'éteignent presque toujours dans un baiser. ADOLPHE RICARD.

— Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas;
On a beau voir, pour rompre, une raison puissante,
Une coupable aimée est bientôt innocente :
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.
MOLIÈRE.

INNOCENCE.

— L'innocence est toujours environnée de son propre éclat.
MASSILLON.

— Une jeune personne peut être sage et bien élevée, mais l'innocence et la candeur ne sont point des sauvegardes contre l'amour.

— Dans les grandes villes, l'innocence est le dernier repas du vice. RIVAROL.

— Les femmes croient innocent tout ce qu'elles osent.
J. JOUBERT.

INQUIÉTUDE.

— L'amour, l'inquiétude et le chagrin cheminent toujours ensemble. *Res est soliciti plena timoris amor.* OVIDE.

— L'inquiétude réveille l'amour; en piquant le cœur elle redouble ses désirs; et tant que l'on ne possède point un bien, on fait tout ce qu'on peut pour le posséder. On se le figure même plus grand, avant de l'avoir obtenu, qu'on ne le trouve,

quand on l'obtient; et souvent ce qui nous trompe agréablement, tire sa plus grande gloire de notre erreur, et n'est rien moins que ce que nous l'avions cru. Mme DE SARTORY.

— Otez à l'amour l'inquiétude et le mystère, vous lui ôtez tout ce qui donne de l'esprit à un amant. Mme DE VILLEDIEU.

— Donnez des inquiétudes à votre maîtresse; forcez-la de prendre quelque soin de vous conserver, en lui inspirant à propos la crainte de vous perdre. Jamais femme ne vous traitera plus cavalièrement que celle qui vous croira trop amoureux pour la quitter. Sa vertu, moins que son orgueil, la rend intraitable. Semblable au marchand dont vous avez paru trop désirer l'étoffe, elle vous surfait avec aussi peu de ménagement. Modérez donc une imprudente vivacité. Montrez moins de passion, et vous en exciterez davantage. Nous ne sentons le prix d'un bien qu'à l'instant où il va nous échapper. Un peu de manége en amour est indispensable pour le bonheur de deux amants. J'irais peut-être même, au besoin, jusqu'à vous conseiller d'être un peu scélérat. En toute autre occasion il vaut sans doute mieux être dupe que fripon; mais en amour les sots sont seuls des dupes, et les fripons ont toujours les rieurs de leur côté. NINON DE LENCLOS.

INSENSIBILITÉ.

— Il y a des hommes qui se font un mérite d'avoir été toujours insensibles à l'amour : c'est comme s'ils se vantaient d'avoir toujours été stupides. Sans l'amour, tout languirait dans la nature; il est l'âme du monde, l'harmonie de l'univers. Le ciel donna à l'homme, en le créant, le penchant qui l'entraîne vers les femmes; et la tendresse que nous avons pour elles est un présent de la divinité. SABATIER DE CASTRES.

— J'aurais mauvaise opinion d'un jeune homme dont la première passion n'aurait pas été l'amour, parce que c'est le premier essor de la sensibilité, qui se porte ensuite à d'autres objets. BUFFON.

— Un homme seul peut voir avec une indifférence complète l'amour dont il est l'objet. Une femme ne peut jamais y rester insensible. JEAN-PAUL RICHTER.

— Il est aisé d'être ferme lorsqu'on est insensible.
Mme DE STAEL.

INTÉRÊT.

— Il n'y a point dans le cœur d'une jeune personne un si violent amour auquel l'intérêt ou l'ambition n'ajoute quelque chose. LA BRUYÈRE.

— On aime d'ordinaire les belles femmes par inclination, les laides par intérêt, les vertueuses par raison. AMELOT.

— Les femmes s'entendent à flatter les petites passions et les petits intérêts; elles les connaissent bien, parce qu'elles y sont toujours cantonnées. SAINT-PROSPER.

INTIMITÉ.

— Un amant ne trahit que par ses manières le degré d'intimité auquel il est arrivé avec une femme mariée. BALZAC.

— L'habitude dans l'intimité peut détruire jusqu'au sentiment du bonheur : pour prolonger la durée de la passion, il faut, dit Jean-Paul, que les corps soient plus loin que les âmes.
P. ROCHPÈDRE.

— L'intimité, qui diminue l'amour, augmente l'amitié.
LE MÊME.

JALOUSIE.

— La jalousie est de toutes les maladies d'esprit celle à que plus de choses servent d'aliment, et moins de choses de remède. MONTAIGNE.

— C'est un malheur sans doute égal au trépas même,
Que d'attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas ;
Mais voir en d'autres mains passer tout ce qu'on aime,
C'est un malheur encor plus grand que le trépas.
MOLIÈRE.

— La jalousie grossière est une défiance de l'objet aimé ; la jalousie délicate est une défiance de soi-même.
Mlle DE L'ESPINASSE.

— Celles qui ne nous ménagent sur rien et ne nous épargnent nulles occasions de jalousie, ne mériteraient de nous aucune jalousie, si l'on se réglait plus par leurs sentiments et leur conduite que par son cœur. LA BRUYÈRE.

— La jalousie n'est, à proprement parler, qu'un violent désir de conserver ce qu'on aime et ce qu'on possède, ou d'empêcher qu'un autre ne jouisse de ce qu'on voudrait posséder seul ; d'où je conclus qu'on peut être jaloux de tout ce qu'on peut aimer, et qu'on ne peut rien aimer sans jalousie.
Mme DE SARTORY.

— Il n'y a que les médiocres esprits qui soient capables de jalousie ; les excellents sont au-deçà. Ceux-ci en ignorent les occasions, et les autres les surmontent. Autrement, ceux qui s'affligent pour un malheur où il n'y a point d'autre remède

que la patience, ceux-là entretiennent l'erreur au monde, et ont la lune tout entière dans la tête quand ils pensent n'en avoir que la moitié sur le front. Le P. Du Boscq.

— Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie, qui soient dignes qu'on en ait pour elles.
La Rochefoucauld.

— Le tempérament a beaucoup de part à la jalousie, elle ne suppose pas toujours une grande passion ; c'est cependant un paradoxe qu'un violent amour sans délicatesse. La Bruyère.

— Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour.
La Rochefoucauld.

— . . . . . Si bien qu'on éteigne une flamme,
Un peu de jalousie occupe encore une âme ;
Et l'on ne saurait voir sans en être piqué,
Possédé par un autre un cœur qu'on a manqué. Molière.

— Les femmes détestent un jaloux qui n'est point aimé, mais elles seraient fâchées qu'un homme qu'elles aiment ne le fût pas. Ninon de Lenclos.

— Lorsqu'un jaloux déplaît, c'est qu'on est sans tendresse;
Mais un jaloux qu'on aime afflige rarement. Imbert.

— La jalousie, comme la jaunisse, fait tout voir sous de vilaines couleurs. Adrien Dupuy.

— Les maux les plus cruels ne sont que des chansons
Près de ceux qu'aux maris cause la jalousie.
Figurez-vous un fou chez qui tous les soupçons
Sont bienvenus, quoi qu'on lui die.
Il n'a pas un moment de repos en sa vie :
Si l'oreille lui tinte, ô dieux! tout est perdu.
Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu ;
Pourvu qu'il songe, c'est l'affaire :
. . . .
Mais pour songer il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guère.
Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux.
Qu'à l'entour de sa femme une mouche bourdonne,
C'est cocuage qu'en personne
Il a vu de ses propres yeux,
Si bien vu que l'erreur n'en peut être effacée.
Il veut à toute force être au nombre des sots.
Il se maintient cocu, du moins par la pensée,
S'il ne l'est en chair et en os. La Fontaine.

— Les femmes ont en horreur un mari jaloux, mais elles supportent sans peine la jalousie d'un amant. Serait-ce parce qu'elles sont plutôt portées à manquer à leurs époux qu'à leurs amants? ROCHEBRUNE.

— Quand on est mari et jaloux, la jalousie ne cesse point avec la passion qui l'a fait naître. Mme DE SARTORY.

— La jalousie naît toujours avec l'amour mais ne meurt pas toujours avec lui. LA ROCHEFOUCAULD.

— On ne devrait point être jaloux quand on a sujet de l'être. LA ROCHEFOUCAULD.

— Un jaloux trouve toujours plus qu'il ne cherche.
Mlle DE SCUDÉRY.

— Il n'y a rien de si incommode qu'un mari jaloux, mais je ne connais rien de si humiliant qu'un mari qui ne l'est pas.
Mme DE RIEUX.

— La jalousie est le plus grand de tous les maux, et celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent.
LA ROCHEFOUCAULD.

— C'est que la jalousie... entends-tu bien, Georgette?
Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiète,
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.
Je m'en vais te bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage:
Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,
Que si quelque affamé venait pour en manger,
Tu serais en colère, et voudrais le charger?
. . . . C'est justement tout comme.
La femme est en effet le potage de l'homme;
Et quand un homme voit d'autres hommes parfois
Qui veulent dans sa soupe aller tremper les doigts,
Il en montre aussitôt une colère extrême. MOLIÈRE.

— Le jaloux passe sa vie à la recherche d'un secret dont la découverte détruit sa félicité. OXENSTIERN.

— La jalousie veut passer pour un excès d'amour, mais elle fait peur en disant qu'elle aime. STANISLAS.

— L'amour des jaloux est fait comme la haine. MOLIÈRE.

— On croit que la jalousie marque beaucoup d'amour; mais l'expérience prouve que l'amour le plus violent est ordinairement le moins soupçonneux. La jalousie ne prouve qu'un amour faible, un sot orgueil, le sentiment forcé de son peu de mérite, et quelquefois un mauvais cœur. L'amour, chez les hommes, ne vit que d'amour-propre, il n'y a que des jaloux d'orgueil.
DUCLOS.

— L'amour, par ses douceurs et ses fureurs étranges,
Offre aux amants le ciel et l'enfer tour à tour :
La jalousie est la sœur de l'amour,
Comme le diable est le frère des anges. BOUFFLERS.

— Il y a plusieurs espèces de jalousie; la plus rare est celle du cœur. LÉVIS.

— Un mari jaloux tourmentait sa femme, et s'opposait obstinément à ce qu'elle sortît sans lui. Fatiguée de cette persécution, la dame lui dit un jour. — Vous avez beau faire, Monsieur, ce que vous craignez ne vous échappera pas :

Argus avait, dit-on, cent yeux,
Leur secours lui fut inutile;
L'amour en voit plus avec deux
Que la jalousie avec mille. A. R.

— Si la jalousie annonce quelque force, c'est la force d'un amour insensé. Lorsqu'on aime en conservant la raison, nécessairement on estime ce qu'on aime, et l'estime doit exclure toute idée de perfidie. SÉNANCOURT.

— La jalousie ne provient pas de l'amour qu'on éprouve, mais de celui auquel on prétend. BELLEGARIGUE.

— L'homme jaloux, ce n'est plus l'amant qui aime, c'est le propriétaire qui se fâche. STAHL.

— Les jaloux ont des droits à l'indulgence, ils souffrent plus encore qu'ils ne font souffrir. P. ROCHPÈDRE.

JEU.

— L'amour est un traître qui nous égratigne lors même qu'on ne cherche qu'à jouer avec lui. NINON DE LENCLOS.

— Il est un jeu divertissant sur tous,
Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle;
Il divertit et la laide et la belle;
Soit jour, soit nuit, à toute heure il est doux.
Or devinez comment ce jeu s'appelle?

Le beau du jeu n'est connu de l'époux;
C'est chez l'amant que ce plaisir excelle;
De regardants, pour y juger des coups,
Il n'en faut point; jamais on n'y querelle;
Or devinez comment ce jeu s'appelle? LA FONTAINE.

— Les femmes commencent par faire de l'amour une grande affaire; mais bientôt, familiarisées avec lui, elles n'en font plus qu'un jeu. ROCHEBRUNE.

— Aujourd'hui, dit un de nos poëtes :

L'amour n'est plus qu'un jeu, qu'un simple amusement
Où l'on est convenu de tromper finement,
D'être dupe ou fripon, le tout sans conséquence,
Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

— On ne peut avoir deux passions dominantes à la fois. L'ambitieux n'aime pas; celui qui aime bien ne peut qu'aimer. Le joueur veut perdre ou gagner; si l'on aime le jeu passionnément, on n'aime pas sa maîtresse. Mme DE RIEUX.

— Il est étonnant de voir dans le cœur de certaines femmes quelque chose de plus vif que l'amour pour les hommes, je veux dire l'ambition et le jeu : de telles femmes rendent les hommes chastes, elles n'ont de leur sexe que les habits.

LA BRUYÈRE.

— Deux femmes connues par leurs galanteries, se querellaient devant un tapis vert. — Vous jouez donc un bien gros jeu? leur dit M. de T... en passant à côté d'elles. — Mais non, nous jouons pour l'honneur. — Vous! Ah! mesdames, s'écria-t-il en se retirant, vous faites bien du bruit pour rien! A. R.

— Une femme dont la maison est livrée au jeu s'engage ordinairement à plus d'un métier. DUCLOS.

— Un soir, Dorat jouait au piquet avec mademoiselle D..., de la Comédie Française. Il était plus de minuit, et malgré toute sa science, la jeune actrice n'avait pu encore gagner une seule partie. Heureux au jeu, Dorat, selon le proverbe, devait l'être en amour. Mademoiselle D... lui fit, en effet, pour la nuit, une place à côté d'elle. Le lendemain, comme notre poëte, fort content de sa petite personne, faisait le joli cœur : — Pour Dieu! Monsieur, laissez-moi tranquille, lui dit-elle en se refusant à ses agaceries : Vous ne savez faire de grands coups qu'au piquet. A. R.

— La jeune Inès, la fleur de nos campagnes,
Un certain soir, dans la belle saison,
Voulut au bois, avec quelques compagnes,
Aux quatre coins jouer sur le gazon.

Il leur manquait encore un personnage;
L'Amour dormait sous un chêne étendu :
Inès le crut un garçon du village;
La pauvre enfant ne l'avait jamais vu.

Elle l'éveille : il boude, il se chagrine,
Et ne veut pas jouer à ce jeu-là;

Plus il se fâche, et plus on le lutine :
Mais le fripon ne voulait que cela.

Il cède enfin ; mais bientôt à Colette
Avec adresse il vole les rubans,
La bague à Lise, à Chloé sa houlette;
La jeune Inès laisse attraper ses gants.

Le jeu fini, chaque belle en colère
Veut ses bijoux ; l'Amour veut un baiser :
La nuit survient ; chacune craint sa mère :
Avec l'Amour il fallut composer.

Depuis ce temps on dit qu'Inès soupire ;
Chloé rougit, Lise baisse les yeux,
Colette rêve, et toutes semblent dire
Qu'avec l'Amour tous jeux sont dangereux.

— Les hommes se devraient bien garder de jouer avec les femmes, et cela pour deux raisons : la première, qu'on n'ignore pas et qu'on peut dire, c'est qu'elles jouent mal ; et la seconde, qu'on n'ignore pas davantage, mais que l'on ne dit point, c'est qu'elles sont friponnes. Or, la mauvaise foi triomphe ordinairement de la maladresse, et la fortune est toujours pour ceux qui trompent. Les hommes, qui ont leurs raisons pour perdre au jeu avec les femmes, feraient donc beaucoup mieux de leur ouvrir tout de suite leur bourse ; ils s'épargneraient de la mauvaise humeur et de l'ennui, et sauraient beaucoup plus tôt à quoi s'en tenir. J'ajoute qu'il y a des joueuses traîtresses qui font espérer, en commençant une partie, des choses dont elles ne se souviennent plus après. Mme DE RIEUX.

— Deux jeunes femmes, qui étaient assises depuis fort longtemps devant une table de jeu, finirent par se fâcher. La plus âgée, piquée de voir que sa rivale n'abandonnait pas la partie, lui dit avec humeur : — Ah ! Madame, que d'argent vous jouez ! combien donc vos amants vous donnent-ils ? — Ce que vous donnez aux vôtres, Madame, répondit la plus jeune en jetant sur la table quelques pièces d'or de plus. A. R.

— Dans une femme joueuse, la vertu est l'effet du hasard ; c'est un as au lieu d'un sept.

JEUNESSE.

— Il ne sert de rien d'être jeune sans être belle ni d'être belle sans être jeune. LA ROCHEFOUCAULD.

— « Profitons de notre belle jeunesse, s'écrie le chantre de

Théos, le temps s'enfuit comme un char rapide, et nous ne laissons après nous qu'un peu de poussière. »

— Couronnons-nous de fleurs nouvelles,
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir :
Profitons du printemps qui passera comme elles,
L'âge nous presse d'en jouir.

Hâtons-nous, tout nous y convie ;
Saisissons le présent, sans soin de l'avenir ;
Craignons de perdre un jour, un instant d'une vie
Que la mort doit sitôt finir.

Sa rigueur n'épargne personne,
Tout l'effort des humains n'interrompt pas ses lois ;
Et de la même faux la cruelle moissonne
Les jours des bergers et des rois.

Sitôt que, froids et vains fantômes,
Des fleuves redoutés nous toucherons les bords,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces sombres royaumes ;
Il n'est point d'amours chez les morts.

On n'y sait plus chanter, ni rire ;
Ils n'ont plus ce nectar qui comble ici nos vœux,
Ces festins où, des rois contrefaisant l'empire,
Nous nous croyons plus heureux qu'eux. ANACRÉON.

— Il sied bien à un homme qui n'est plus jeune, d'oublier qu'il l'a été. SAINT-ÉVREMONT.

— On n'a plus le cœur jeune impunément quand le corps a cessé de l'être. J.-J. ROUSSEAU.

— Tous les proverbes ne sont pas des leçons de sagesse ; et celui-ci, qu'on répète d'autant plus qu'il semble mieux excuser nos sottises : — *Il faut que jeunesse se passe !* — fait que la plupart des hommes sont déjà vieux lorsque leur jeunesse n'est pas encore passée. ADOLPHE RICARD.

— Un ancien poëte disait des jeunes filles qui passent leur jeunesse sans aimer :

Elles sont comme la rose franche,
Qu'un jeune pasteur par oubli,
Laisse flétrir dessus la branche,
Sans se parer d'elle au dimanche,
Sans jouir du bouton cueilli.

— Aimez de bonne heure si vous voulez aimer tard. Il n'y a d'amours survivant à la tombe que celles qui sont nées au berceau. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— Jeunes beautés, profitez du bel âge,
Suivez le doux penchant de vos cœurs amoureux.
Rendez-vous, formez de doux nœuds :
Que servent les beaux jours, si l'on n'en fait usage?
Qui fuit un aimable esclavage,
S'éloigne du seul bien qui doit nous rendre heureux :
Jeunes beautés, profitez du bel âge,
Suivez le doux penchant de vos cœurs amoureux.

— Les amours de la jeunesse ont besoin d'un peu de surprise, comme celles qui viennent ensuite ont besoin d'un peu d'habitude. Mme Guizot.

— Pleurer notre jeunesse, c'est le plus souvent regretter une belle femme qui nous a trompé. Daniel Stern.

— Aimable rose, au lever de l'aurore,
Un essaim de zéphirs badine autour de toi,
Chacun d'eux jure qu'il t'adore,
Chacun d'eux te promet une éternelle foi.

Mais le soleil, en se couchant dans l'onde,
Voit à leurs tendres soins succéder le mépris;
La troupe ingrate et vagabonde
Déserte sans scrupule avec ton coloris.

Tel est le sort de la belle jeunesse,
Mille cœurs enchaînés s'offrent à ses désirs;
Mais bientôt survient la vieillesse,
La fleur tombe, et l'Amour cherche ailleurs ses plaisirs.

— Courir, quand on n'est plus jeune, après celles qui le sont encore, c'est, de gaieté de cœur, affronter le ridicule, et vouloir que nos vices impuissants soient punis par notre propre humiliation. Adolphe Ricard.

JOIE.

— Un des plus grands secrets pour être aimé, est de plaire et de divertir : on amollit autant de cœurs par la joie que par les larmes. Mme de Sartory.

— C'est en introduisant la joie dans le cœur d'une femme, qu'on y fait entrer l'amour. Adrien Dupuy.

JOLI.

— Le premier mérite des femmes, vis-à-vis de la plupart des hommes, est d'être jolies, et leur plus grand bonheur est de se l'entendre dire. Mme d'Arconville.

— Une femme ne peut guère être belle que d'une façon, mais elle est jolie de cent mille. MONTESQUIEU.

— Fontenelle, rencontrant un de ses amis qui s'était marié depuis quelques jours, lui demanda si sa femme était jolie. — Elle est très aimable, elle a de l'esprit, des lumières, répondit-il. — Ce n'est pas ce que je vous demande, mon ami, reprit Fontenelle; est-elle jolie? Une femme n'est obligée qu'à cela.

— Il faut attendre qu'une femme cesse d'être jolie pour pouvoir juger de son mérite et de ses talents. Mme D'ARCONVILLE.

— Une femme se souvient toujours qu'elle a été jolie, quelqu'âge qu'elle ait.

— Les jolies femmes sont des buissons d'épines qui nous attirent par leurs bouquets; plus on en cueille, plus on se pique. DANCOURT.

— Auprès d'une femme jolie
Mille désirs rendent muet,
Par le plaisir l'âme est remplie,
On ne sait plus ce que l'on est.

On se rassure, on se prépare
A lui parler; elle sourit!
D'un coup d'œil la raison s'égare,
On ne sait plus ce que l'on dit.

Mais si le trouble de notre âme
Sur son cœur produit doux effet,
D'amour l'on sent toute la flamme,
On ne sait plus ce que l'on fait.

— Un gentilhomme fort ignorant, s'étant introduit à l'heure du dîner dans la maison de Descartes, le surprit assis auprès d'une jolie femme, devant une table couverte de mets délicats. — Eh quoi! s'écria-t-il, les philosophes ont-ils pour habitude de manger en si belle compagnie de si friands morceaux? — Eh! pourquoi non, Monsieur, répondit l'illustre métaphysicien; vous imaginez-vous, par hasard, que la nature n'ait fait les jolies femmes et les bonnes choses que pour les ignorants? A. R.

— Au déclin d'une jolie femme, les conquérants l'abandonnent, mais les marguillers se disputent à qui en fera une sainte.

— Une jolie femme, c'est bon pendant un an, pendant deux ans; mais, dès la troisième année, que vous fait la coupe gracieuse de ce visage? que vous importent cette taille, et ce pied, et cette main adorés, admirés et commentés durant une si longue série de lunes? Si vous aimez désormais quelque

chose en cette femme, c'est votre femme, et non la jolie femme. La jolie femme n'est plus qu'un luxe importun, un apanage inquiétant, une enseigne périlleuse qui a son beau côté tourné vers la rue, et dont vous n'avez que le revers ; ce n'est plus qu'un engin à attirer la foudre. OCTAVE FEUILLET.

— Il est aussi difficile à une jeune femme de savoir qu'elle est laide que d'ignorer qu'elle est jolie. J. PETIT-SENN.

— Rendre les femmes plus jolies, c'est rendre les maris plus constants. SCRIBE.

— C'est une jolie condition, disait Fontenelle, que celle de jolie femme ; il est dommage qu'elles meurent deux fois.

— Une jolie femme est un charmant joujou qui plaît à tout le monde ; mais quand elle n'est que jolie, les hommes d'esprit s'en amusent et les sots s'en amourachent. ADOLPHE RICARD,

JOUISSANCE.

— On jouit plus par l'espérance, qu'on ne jouira jamais en réalité. L'imagination, qui pare toujours ce qu'on désire, l'abandonne dans la possession. Il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas. J.-J. ROUSSEAU.

— Les caractères de l'amour conjugal ne sont pas si équivoques que l'amour entre les amants. Un amant, dupe de lui-même, peut croire aimer sans aimer en effet ; un mari sait au juste s'il aime : il a joui. Or, la jouissance est la pierre de touche de l'amour ; le véritable y puise de nouveaux feux, mais le frivole s'y éteint. PANAGE.

— S'abstenir pour jouir, c'est la philosophie du sage, c'est l'épicuréisme de la raison. J.-J. ROUSSEAU.

— En fait de jouissances, l'amitié vit de ses rentes, et l'amour mange son capital. J. PETIT-SENN.

JOUR.

— Le premier jour qu'on aime, on se plaît en secret
A mettre au rang des rois l'objet que l'on adore ;
Et s'il était un rang plus éclatant encore,
Ce serait celui-là que le cœur choisirait.

— Un homme ne plaît guère le lendemain, quand il n'a pas su plaire le premier jour. On s'accoutume à ne rien sentir pour lui, et l'indifférence devient habituelle. On sera, si l'on veut, touché et reconnaissant ; on en prendra les mouvements pour de l'amour ; mais il vient un moment qui détrompe, c'est celui où l'on rencontre la personne que l'on aime, et qui plaît dès le premier jour. L'amour ne tient à aucun autre sentiment ;

quand il s'en joint à lui, ce sont d'autres causes qui les produisent. L'amour est seul, il est particulier. Mme DE RIEUX.

— Un amant heureux me disait naguère en me parlant de sa maîtresse :

Le premier jour que je la vis
Je l'aimai, sans oser le dire;
Le lendemain je m'enhardis,
Je lui parlai de mon martyre;
Le lendemain avec transport
Ma main serra sa main tremblante;
Le lendemain plus tendre encor,
J'eus un baiser de mon amante;
Le lendemain le dieu d'amour
De myrte couronna ma tête :
Mais le soir même de la fête
Je regrettai le premier jour. A. R.

— La femme qui n'a point vu son amant de la journée regarde cette journée comme perdue pour elle; l'homme le plus tendre la regarde seulement comme perdue pour l'amour. Mme DE SALM.

JUGEMENT.

— Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coiffure exclusivement, à peu près comme on mesure le poisson entre queue et tête. LA BRUYÈRE.

— Si l'on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié. LA ROCHEFOUCAULD.

— Les yeux et le cœur sont trop souvent la source du jugement des femmes. MEILHAN.

— La plupart des femmes ne jugent favorablement d'un homme que sur l'élégance de son vêtement : la pelure, aux yeux des sots, recommande le fruit. PH. DE VARENNE.

— On juge d'une femme sur la manière dont elle s'habille; l'extravagance de sa toilette fait soupçonner celle de sa conduite. ADOLPHE RICARD.

JURER.

— On peut jurer qu'on sera fidèle, parce que la fidélité dépend de nous, mais non pas qu'on aimera toujours. Il faudrait donc ne pas donner aux serments plus de force qu'ils n'en peuvent avoir. N'est-ce pas assez d'y tenir, tant que l'on n'a pas de bonnes raisons d'y manquer? Mme DE RIEUX.

— N'allons pas jurer d'aimer toujours, nul n'est certain d'aimer le lendemain. SENANCOURT.

— Jurer de s'aimer toujours, c'est affirmer que deux êtres essentiellement muables ne changeront jamais.

— Avant de jurer à une femme de n'aimer qu'elle, il faudrait les avoir vues toutes, ou ne voir qu'elle. ADRIEN DUPUY.

JUSTICE.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que les belles gagnent leur cause. Depuis que la justice lève son bandeau pour les voir, si peu qu'elles sollicitent, elles n'ont point de mauvais procès :

Dame Justice ne voit goutte,
Sitôt que sur ses yeux l'Amour met son bandeau.

LE P. DU BOSC.

— Les hommes rendraient justice à toutes les femmes, s'ils pouvaient en parler sans passion ; mais ils ne parlent guère de celles qui leur sont indifférentes, ils sont prévenus pour celles qu'ils aiment, et médisent de celles dont ils n'ont pu se faire aimer. DUFRESNY.

— Une de nos plus jolies actrices se trouvant un soir chez une de ses amies dont la grossesse se révélait à tous les yeux, fut abordée par un jeune homme qui lui dit tout bas à l'oreille : — Qui donc, Mademoiselle, est le père de cet enfant? — Hélas ! Monsieur, comment vous le dirais-je? lui répondit la jolie soubrette, personne ne le sait, et Fanny moins que tout le monde... Mais cependant ne désespérez pas de le savoir, ajouta-t-elle d'un air sérieux, le public s'en émeut et la justice informe.

A. R.

LAIDEUR.

— A une femme laide, on n'a que ce conseil à lui donner . Que la beauté de ton âme efface la laideur de ta figure.

THALÈS.

— Il n'y a pas de femme, quelque laide qu'elle soit, qui ne se trouve quelque trait de beauté. OVIDE.

— Les plus laides femmes sont toujours celles qui se parent le plus : ne pouvant se faire belles, elles se font riches.

APPELLES.

— Le désespoir d'être laide ne se manifeste jamais davantage que par une grande parure. ROCHEBRUNE

— Rien au monde n'est plus malheureux qu'une belle femme lorsqu'elle en voit une plus jolie qu'elle, si ce n'est une laide qui se souvient d'avoir été jolie. PH. DE VARENNE.

— Une femme laide ne peut réparer ce qui lui manque du côté de la figure, qu'en ornant son esprit, si elle en a. Si elle en manque, il faut qu'elle renonce aux plaisirs; ils ne sont point faits pour elle. Il n'y a que Dieu qui puisse donner quelque consolation aux femmes laides; c'est du reste ce qu'elles comprennent elles-mêmes par une sorte d'instinct qui leur est propre, car elles sont ordinairement dévotes, ainsi que les vieilles femmes. Mme DE RIEUX.

— La laideur fait quelquefois présumer la vertu où elle n'est pas; et la beauté a cela de funeste, qu'on croit les belles personnes capables de toutes les faiblesses qu'elles causent.

ROCHEBRUNE.

— La laideur d'un mari est un surcroît de beauté pour l'amant.

— Un homme d'un grand mérite n'est jamais laid; dès qu'on le nomme, on oublie son corps : la pensée passe à travers, pour y saisir une âme. CH. ROMAINVILLE.

— Ce qu'il y a d'injuste dans la laideur, c'est qu'elle éteint et ensevelit le mérite des femmes. Mme DE LAMBERT.

— Si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperdument; car il faut que ce soit ou par une étrange faiblesse de son amant, ou par de plus secrets et de plus invincibles charmes que ceux de la beauté. LA BRUYÈRE.

— Les qualités de l'esprit et de l'âme nous font des amis, mais la beauté nous fait des amants. Les hommes ne deviennent point amoureux d'une femme laide, quoiqu'elle ait de l'esprit. Elle peut se faire aimer beaucoup, mais on se trompe certainement sur la nature des sentiments qu'on ressent pour elle. L'amour n'est autre chose que le désir ardent de s'unir à la personne aimée : la laideur ne peut exciter ce désir.

Mme DE RIEUX.

— Puisque jamais on ne sollicite celles qui sont laides, leur résistance ne peut faire juger de leur force. Elles sont plus en peine de se défendre des mépris que des poursuites, et la résignation est la vertu dont elles ont le plus affaire.

LE R. P. DU BOSC.

— La laideur et la beauté dépendent du caprice et de l'imagination des hommes. NICOLE.

— Une femme qui n'est pas belle est plus laide qu'un homme qui n'est pas beau. THÉOPHILE GAUTIER.

— De toutes les laideurs, la plus hideuse est celle du vice.

ADOLPHE RICARD.

— Les laides pensent plus à elles que les jolies femmes,

parce que tout le monde ne s'occupe que des dernières.

ROCHEBRUNE.

— Je demandais un jour à un homme aimable qui venait d'épouser une femme fort laide, pourquoi il s'était marié si sottement. — Madame, me répondit-il, c'est afin que la femme que j'ai prise me sache gré d'avoir bien voulu d'elle, lorsque personne n'en voulait. J'en aurais bien pris une dont tout le monde eût voulu, ajouta-t-il, mais elle m'aurait trouvé trop heureux de l'avoir : avec celle que je viens d'épouser, je n'ai rien de semblable à craindre. — Monsieur, lui répliquai-je en riant, prendre une femme laide à faire peur, afin de se mettre à couvert de l'orgueil d'une jolie femme, c'est croire que celle-ci voudra bien se rendre justice, ce qui ne me paraît pas bien sûr.

Mme DE RIEUX.

— Une femme laide peut être méchante, elle n'est jamais tout à fait bête. Il en est, au contraire, un grand nombre qui ont beaucoup d'esprit. Il n'en est pas cependant qui en aient assez pour prendre leur parti de leur laideur; et aucune ne refuserait de troquer tout son esprit, c'est-à-dire un avantage durable, contre quelques années de beauté éphémère et sans esprit.

STAHL.

— Une laide impérieuse et qui veut plaire, est un pauvre qui commande qu'on lui fasse la charité.

CHAMPFORT.

— Une belle femme veut qu'on l'aime, une laide cherche à se faire aimer.

— Avec de l'imagination, on arrive à s'occuper d'un homme très laid sans songer à sa laideur, et même à la longue sa laideur devient beauté. Lekain, malgré sa laideur remarquable, faisait des passions à foison. Les répugnances diminuent par l'accoutumance, a dit Nicole.

STENDHAL.

— La laideur est la meilleure gardienne d'une jeune fille, après sa vertu.

Mme DE GENLIS.

— Si la beauté faisait le seul mérite des femmes, toutes les laides devraient se pendre.

— Une femme ne doit pas renoncer au plaisir d'être courtisée et adorée; et je m'étonne toujours que celles qui ont trente ans ou la petite vérole ne se jettent pas du haut d'un clocher en bas.

THÉOPHILE GAUTIER.

— C'est un tort et un contre-sens d'être laide et vieille dans le monde; et une femme y expie comme un crime sa laideur et sa vieillesse.

ACHILLE POINCELOT.

— La laideur est une souffrance qu'une femme conserve toute sa vie.

— Il y a un âge où la laideur passe comme le reste. C'est

l'âge où les femmes qui ont été jolies cessent de l'être, et où celles qui ont été laides commencent à oser dire qu'elles ont été jolies. Bien peu se refusent cette innocente satisfaction quand la quarantaine leur arrive; semblables en cela aux chauves qui, s'il fallait les en croire, seraient toujours les gens qui ont eu le plus de cheveux. La laideur a encore un autre avantage sur son ennemie la beauté, c'est qu'il est aussi difficile à une femme laide d'être calomniée qu'à une jolie de ne pas l'être. STAHL.

— On n'enlaidit jamais aux yeux de qui nous aime.

— Quand on est marié, le naturel secret
Au bout d'un an, dit-on, s'échappe et reparaît;
Chacun à ses défauts librement s'abandonne;
Et, moins on s'est aimé, moins on se les pardonne.
Puisque le mariage est pesant quelquefois,
Il faut donc que l'amour en allége le poids,
Et que l'on puisse, en cas de mésintelligence,
S'aider d'un souvenir qui pousse à l'indulgence

PONSARD.

— Le prince de Conti était d'une remarquable laideur. Un jour, comme il partait pour l'Isle-Adam, il fit appeler sa femme, et lui dit fort sérieusement : — Surtout, Madame, n'allez point, pendant mon absence, vous aviser de me faire c.... — Oh! ne craignez rien, Monseigneur, lui répondit la princesse, cette envie là ne me prend jamais que quand je vous vois. A.R.

— Ce qui peut consoler les femmes laides de leur laideur, c'est qu'il n'y a si petite chapelle qui n'ait sa fête au moins une fois l'année, et, dit encore le proverbe, point de pot si laid qui ne trouve son couvercle. A. R.

— Trouver fort laid l'homme qu'on doit épouser, et s'en remettre au temps pour s'accoutumer à sa laideur, c'est escompter une espérance qui ne sera bientôt qu'une déception. Celui qui n'a pas sû plaire lorsqu'il avait intérêt à se rendre aimable, plaira bien moins encore quand son amour-propre n'aura plus rien à ménager. ADOLPHE RICARD.

LANGUEUR.

— Les femmes n'aiment pas qu'un amant soit très langoureux. La langueur a ses avantages, mais quand elle est perpétuelle, elle assoupit. FONTENELLE.

— Ces amants languissants qui ne font continuellement que gémir et se plaindre, ne sont propres qu'à ennuyer celles qu'ils aiment. Pour être aimé il faut plaire, et pour plaire il faut être enjoué.

L'amour est un enfant qui veut être amusé.
Quand il rit de bon cœur il est toujours aimable;
Mais s'il vient à pleurer il est insupportable.
Mme DE SARTORY.

LARME.

— Larme de femme est assaisonnement de malice.
PUBLIUS SYRUS.

— En amour, les larmes valent les discours les plus éloquents. Par les larmes, vous toucherez un cœur de roche. Tâchez donc que votre maîtresse vous voie tout en pleurs. Si vous n'en pouvez répandre, mouillez vos yeux. OVIDE.

— Les larmes sont le fort des femmes. SAINT-ÉVREMOND.

— Les femmes, pour mieux tromper ceux qui les approchent, instruisent leurs yeux à pleurer dans le moment même où elles ont le plus envie de rire. LE R. P. DU BOSC.

— L'amour chante victoire quand les larmes d'une jeune femme deviennent la seule défense de sa vertu.

— Une belle, alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié. LA FONTAINE.

— Les larmes sont quelquefois l'extrême sourire de l'amour.
STENDHAL.

— Une larme a son prix; c'est la sœur d'un sourire.
Avec deux yeux bavards parfois j'aime à jaser;
Mais le seul vrai langage, au monde, est un baiser.
ALFRED DE MUSSET.

— Il y a si peu de différence entre l'amour et la douleur, que l'un et l'autre s'expriment de même, c'est-à-dire par les larmes. RÉGNIER-DETOURBET.

— Un homme vain se plaît à faire couler les pleurs de la femme qui l'aime; un homme délicat en souffre plus que s'il les versait; et pourtant un amour passionné paie souvent la dureté de l'un, et le dédain et la tyrannie, la bonté de l'autre.
LATÉNA.

— La première larme d'amour qu'on fait verser, paraît un diamant; la deuxième, une perle; et la troisième, une larme.
ACHILLE POINCELOT.

— Après le vin, si ce n'est avant, la liqueur que j'aime le mieux à boire est une belle larme bien limpide et bien claire qui tremble au bout d'un cil brun ou blond. Il y a cependant des femmes qui ne savent point tirer parti de leur douleur et

pleurent de façon à se rendre le nez rouge et à se décomposer la figure comme les mascarons qu'on voit aux fontaines. C'est un grand écueil. Il faut beaucoup de charmes et d'art pour pleurer agréablement; faute de cela, l'on court risque de n'être pas consolée de longtemps. THÉOPHILE GAUTIER.

— En amour, rien ne sèche plus vite une larme qu'un baiser. ADOLPHE RICARD.

— Quelle grâce, quel mystère,
Qu'une larme dans les yeux!
C'est un baume salutaire
Qui pour nous descend des cieux.
Sous les pleurs, l'âme brisée
Se relève par degré,
Comme on voit sous la rosée
Reverdir l'herbe du pré.
De nos peines si les larmes
Amollissent les rigueurs,
Elles donnent plus de charmes
Aux plaisirs des jeunes cœurs.
D'une main folle et profane
Les plaisirs jettent des fleurs
Dont l'éclat bientôt se fane,
S'il n'est point baigné de pleurs.
Loin des routes infidèles,
Quand deux cœurs se sont élus,
Les paroles que sont-elles?
Une larme en dira plus.
L'amour tremble et vainqueur même,
On apprend combien l'on s'aime,
Lorsque ensemble on a pleuré. ÉMILE DESCHAMPS.

— Les femmes ont le don des larmes; elles pleurent, dit-on, quand elles veulent : mais leurs larmes sont vraies; elles cachent seulement la cause qui les fait répandre.

LÉGÈRETÉ.

— La légèreté fut de tout temps l'apanage des femmes. *Formosis levitas semper amica fuit.* PROPERCE.

— Qu'y a-t-il de plus léger qu'une plume? La poussière. Et de plus léger que la poussière? Le vent. Et de plus léger que le vent? La femme. Et de plus léger que la femme? Rien. *Quid penna levius? pulvis. Quid pulvere? ventus. Quid vento? mulier. Quid muliere? nihil.*

Qui ne voit jamais rien, de temps immémorial!
Quel travail il se fait dans ces petites têtes!

ALFRED DE MUSSET.

— Répandre du sable sur une lettre, c'est parfois jeter la terre de l'oubli sur des sentiments morts-nés. J. PETIT-SENN.

— En amour, les lettres sont toujours compromettantes: « Tôt ou tard, écrit Diderot, le hasard en détournera une de son adresse. Le hasard combine tous les cas possibles; et il ne lui faut que du temps pour amener la chance fatale. » Et puis, ajoute une femme poëte:

La faveur d'un écrit laisse aux mains d'un amant
Des témoins trop constants de notre attachement.

Si donc vous en croyez le poëte et le penseur, mesdames, n'écrivez jamais; et cela d'autant mieux que vous ne savez, pour la plupart:

. . . . . . Si l'amant de la veille,
Doit être encor celui du lendemain. ADOLPHE RICARD.

LIBÉRALITÉ.

— Un des plus nobles effets de l'amour est de produire la libéralité. Mlle DE SCUDÉRI.

— Un peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'est en amour une triple machine
Par qui maint fort est bientôt emporté,
Rocher fût-il; rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourse ne tiennent,
Je vous le dis, la place est au galant. LA FONTAINE.

LIBERTÉ.

— Il suffit d'aimer pour cesser d'être libre. *Nullus liber erit si quis amare volet.* PROPERCE.

— La liberté est incompatible avec l'amour; un amant n'est jamais qu'un esclave: Mme STAAL-DELAUNAY.

— Le sexe aime à jouir d'un peu de liberté:
On le retient fort mal par tant d'austérité;
Et les soins défiants, les verrous et les grilles,
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles:
C'est l'honneur qui les doit tenir sous le devoir,
Non la sévérité que nous leur faisons voir.

C'est une étrange chose, à vous parler sans feinte,
Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte;
En vain sur tous ses pas nous prétendons régner,
Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner;
Et je tiendrais moi, quelque soin qu'on se donne,
Mon honneur guère sûr aux mains d'une personne
A qui, dans les désirs qui pourraient l'assaillir,
Il ne manquerait rien qu'un moyen de faillir. MOLIÈRE.

— Par le degré de liberté dont jouissent les femmes, se mesure exactement, dans chaque pays, dans chaque siècle, le degré de civilisation que les hommes ont atteint.

ÉMILE DE GIRARDIN.

— Il y a des filles qui épousent sans vergogne un mari qu'elles n'aiment pas, pour se donner en toute sécurité à l'homme qu'elles aiment. Aussi folles que ces jeunes écervelés qui se font soldats à dix-huit ans pour se soustraire à la *tyrannie* de leurs supérieurs, elles s'enchaînent pour être libres. ADOLPHE RICARD.

LIBERTINAGE.

— Il en est des libertins comme des hydropiques : plus ils boivent, plus ils sont altérés. OVIDE.

— Les libertins ne jouissent pas de la volupté, ils en sont les esclaves. « Le dernier des malheurs, dit Senèque, est d'aimer son malheur, et de trouver non-seulement des plaisirs dans la débauche, mais de s'y plaire. » *Ubi turpia non solum delectant, sed etiam placent.* A. R.

— L'Amour est un libertin qui se déplaît dans le mariage, parce qu'il y a des liens trop serrés qui l'y attachent.

LE P. DU BOSC.

— Les libertins sont bien venus dans le monde, parce qu'ordinairement ils sont plus aimables que les autres, qu'ils ont plus d'esprit, plus de connaissance des hommes et du cœur humain. Les femmes les aiment parce qu'elles sont libertines. Je ne suis pas bien sûr que les femmes se déplaisent sincèrement avec ceux qui les font rougir. Il n'y a peut-être pas une honnête femme qui n'ait eu quelques moments où elle n'aurait pas été fâchée qu'on la brusquât, surtout après sa toilette. Que lui fallait-il alors? un libertin... A tout hasard, une femme est bien aise de savoir que, si elle se résout, il y a un homme tout prêt qui ménagera sa vanité, son amour-propre, sa vertu prétendue, et qui se chargera de toutes les avances.

C'est trop peu de la violence même qu'on souhaite pour excuse.
DIDEROT.

— Toute femme a le cœur libertin. POPE.

— C'est un vice de plus dans le libertin que l'apparence de la vertu. Mme D'ARCONVILLE.

— Les libertins sont de hideuses araignées qui attrapent quelquefois de jolis papillons. DIDEROT.

— Si la galanterie est le mensonge de l'amour, le libertinage en est la corruption. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— Le libertin dépense sa vie comme le prodigue son or.
ROCHEBRUNE.

— Le prince de Kaunitz avait été dans sa jeunesse l'amant heureux de l'impératrice Marie-Thérèse. Un jour qu'il exposait à cette princesse ses plans de réforme militaire, elle lui recommanda tout particulièrement de ne point donner d'avancement aux officiers libertins. — Madame, s'écria le diplomate, si l'empereur, votre auguste père, eût pensé de la sorte, je serais encore enseigne. A. R.

— Il n'y a pas de plus mauvaise compagnie pour une femme qu'un mari libertin. Mme DE PUISIEUX.

— Une petite veuve du faubourg est venue demander à dîner à ma femme. En dînant, je disais à cette petite veuve : « Que faites-vous de votre veuvage? — Hélas! presque rien. — Est-ce que vous ne vous remariez pas ? — Je n'en sais rien. — Quoi ! point d'amoureux? — Oh ! pardonnez-moi, j'en ai vraiment deux : l'un est un philosophe de chien qui donne dans le respect très humble à périr ; je m'en déferais à ce que je crois ; je veux quelque chose qui me fasse plaisir. — L'autre? — L'autre ! Il n'y a qu'à le laisser aller ; il va tout seul. — Et qu'en ferez-vous de celui-ci? — Je le garderai un certain temps, et puis j'en ferai ce qu'on fait de certaines bêtes venimeuses qu'on écrase sur la piqûre qu'elles ont faite, pour en guérir... » Cela est plaisant qu'en dites-vous? Eh bien ! quelle impression croyez-vous que ce mot ait faite sur ma dévote de femme? Elle en a ri à gorge déployée, par la raison que l'image du libertinage ne déplaît pas même aux femmes vertueuses.
DIDEROT.

— Il faut toujours un temps de libertinage dans un état ou dans l'autre : c'est un mauvais levain qui fermente tôt ou tard.
J.-J. ROUSSEAU.

— « Croyez-vous, mon ami, que M. de L*** ait madame de F***? demandait à Champfort encore très jeune, le marquis de B***. — Allons donc, il n'en a pas même la prétention, répondit Champfort : M. de L*** se donne pour ce qu'il est,

pour un libertin, pour un homme qui aime les filles par-dessus tout. — Pour un libertin! s'écria le marquis, jeune homme n'en soyez pas la dupe, c'est avec cela qu'on a des reines.
A. R.

— La plupart des libertins qui médisent des femmes, loin de leur nuire, font leur éloge. ROCHEBRUNE.

— Chez les femmes, le libertinage vient presque toujours de la dure nécessité; chez les hommes, il vient toujours d'un penchant vicieux. MARAT.

— Les succès du libertin près des femmes, quelquefois même les plus ennemies de ses mœurs, nous étonnent toujours, et pourtant ce qui les explique de part et d'autre, est facile à trouver. Chez l'homme, c'est son penchant pour les femmes, une grande expérience de leur faiblesse, une certaine témérité de langage et de manières qui leur impose, un audacieux mépris des obstacles, un inaltérable sang-froid et l'instinct de l'à-propos. Chez les femmes, c'est le désir d'être distinguées par un homme brillant et recherché, de savoir par quel bonheur mystérieux il paie les sacrifices qu'on lui fait, de l'enlever à d'autres, de le fixer peut-être, enfin de satisfaire le plus insurmontable besoin de leur sexe, la curiosité de l'esprit et des sens. LATÉNA.

— L'amour peut se trouver dans le cœur d'un ascète, jamais dans le cœur d'un libertin. ERNEST LEGOUVÉ.

LIEN.

— Il existe un lien secret entre toutes les femmes comme entre tous les prêtres d'une même religion. Elles se haïssent, mais elles se protégent. DIDEROT.

— Le lien de l'amour s'use si promptement dans le mariage, qu'on n'en voit bientôt plus que la corde. SYLVAIN MARÉCHAL.

LIT.

— Il est beaucoup plus contre la pudeur de se mettre au lit avec un homme qu'on n'a vu que deux fois, après trois mots latins dits à l'église, que de céder malgré soi à l'homme qu'on adore depuis deux ans. STENDHAL.

— L'amour est un torrent qu'on arrête souvent en lui creusant un lit. COMMERSON.

— Certain flaireur d'amoureuse curée
Faisait d'Alix son principal emploi,
Si bien enfin que la mère effarée :

— Pour Dieu, Monsieur, soyez de bonne foi,
Déclarez donc sur quel pied, de ma fille
Vous approchez ; déjà l'on en médit...
— Sur quel pied? lui répliqua le drille,
Eh! cadédis, c'est sur le pied du lit.

— Un homme trouvé dans le lit d'une femme honnête est toujours son mari. BALZAC.

— Un voisin du poëte Brébeuf l'entretenait un jour d'une sienne cousine dont il vantait beaucoup le caractère et la sagesse. — Ah! mon ami, lui dit le poëte qui savait fort bien à quoi s'en tenir sur le compte de la jeune femme :

Qu'il fait bon vivre de ménage,
Et que c'est un grand héritage
D'avoir un peu d'entendement!
J'en prends à témoin ta parente :
Un lit de cent francs seulement
Lui vaut six cents écus de rente.

— Un de nos poëtes improvisa ces deux jolis couplets après avoir passé la plus délicieuse soirée sur un lit de repos dans le boudoir de sa maîtresse :

Meuble discret, pierre d'attente,
Reposoir de la volupté,
C'est sur toi qu'Élise tremblante
Rêve au bonheur qu'elle a goûté.
Du sommeil et de la tendresse
Tour à tour comblant le désir,
Tu fus nommé par la paresse,
Débaptisé par le plaisir.

Dans le lit où l'hymen sommeille
Par la distance séparé,
Trop rarement on se réveille,
Trop souvent on dort à son gré ;
Mais ta forme avec plus de grâce
Sert à réveiller tous mes feux ;
Lit charmant, ton étroit espace
Force d'être un... quand on est deux.

— Une jeune fille de quinze ans, qui avait fait de la Bible sa lecture favorite, entendant le vieux marquis de B***, un des meilleurs amis de son père, se plaindre de ce qu'un refroidissement continuel ne lui permettait plus de prendre un seul instant de repos, lui dit un jour avec une adorable naï-

veté : — Mais, monsieur le marquis, pourquoi ne faites-vous pas comme le roi David, pourquoi ne mettez-vous pas une jolie fille dans votre lit? A. R.

LIVRE.

— Les femmes lisent plus volontiers les livres qui les amusent que ceux qui les instruisent; et d'ordinaire, elles courent avec plus de plaisir à l'école de la volupté qu'à celle de la sagesse. LE R. P. DU BOSC.

— Quand une femme nous dit d'un ouvrage graveleux : cela est un peu obscène mais c'est très plaisant ; soyez sûr qu'elle le trouve plaisant, parce qu'il est obscène. ***

— Les hommes ont si mauvaise opinion de l'esprit des femmes, qu'ils font pour elles des livres à part, des méthodes particulières, comme on fait aux enfants des catéchismes à leur portée. Mme DE RIEUX.

— Les idées les plus estimables sont celles qui flattent nos penchants. Le premier des livres pour Charles XII, c'est la vie d'Alexandre ; pour une femme sensible, c'est le poëte qui peint l'amour. HELVÉTIUS.

— Un bon livre et une bonne femme corrigent bien des défauts ; une mauvaise femme et un mauvais livre gâtent bien des cœurs : il y a des hommes qui ne regardent, quand il s'agit de l'un et de l'autre, qu'à la reliure. Ont-ils raison de se plaindre s'ils sont trompés? PH. DE VARENNE.

— Un livre et un bal sont, pour une femme, deux représentations publiques ; et il ne lui est pas plus possible de paraître dans l'un avec le style de son âme, que dans l'autre avec le teint de son visage. LEMONTEY.

— Chacun des livres d'une femme porte l'empreinte de l'affection qui l'inspira. C'est surtout à propos des ouvrages de femmes que l'on peut s'écrier avec M. de Buffon : « Le style est l'homme. » Mme DE GIRARDIN.

— Laisser une femme libre de lire les livres que la nature de son esprit la porte à choisir, c'est introduire l'étincelle dans une sainte-barbe ; c'est pis que cela : c'est apprendre à votre femme à se passer de vous, à vivre dans un monde imaginaire, dans un paradis. Car, que lisent les femmes? Des ouvrages passionnés, les *Confessions* de Jean-Jacques, des romans, et toutes ces compositions qui agissent le plus puissamment sur leur sensibilité. Elles n'aiment ni la raison ni les fruits mûrs. BALZAC.

— Imprimer, pour une femme de moins de cinquante ans,

c'est mettre son bonheur à la plus terrible des loteries; si elle a un amant, elle commencera par le perdre. STENDHAL.

— L'abus des livres tue la santé et la modestie des femmes. LEMONTEY.

— Une femme de trente-cinq ans, qui n'avait point encore eu d'enfants depuis qu'elle était en ménage, se querellait un jour avec son mari, et celui-ci ne lui ménageait pas les expressions. — Ah! Monsieur, pouvez-vous bien me traiter de la sorte, moi qui ai fait tant de belles choses! lui disait-elle en pleurant. — Mais qu'avez-vous donc fait, Madame? voyons, dites-le moi, s'écria le mari dont la patience était à bout. — Des livres, répondit-elle avec orgueil. — Peste soit de vous, Madame! reprit le mari désappointé, vous eussiez fait beaucoup mieux de faire des enfants.... ceux-là, du moins, ne seraient pas chez l'épicier. A. R.

— Je me soucie assez peu de faire épeler l'alphabet d'amour à de petites niaises. — Je préfère les femmes qui lisent couramment, on est plus tôt arrivé à la fin du chapitre; et en toutes choses, et surtout en amour, ce qu'il faut considérer, c'est la fin. THÉOPHILE GAUTIER.

— Épouser à soixante ans une belle fille de vingt-cinq, c'est imiter ces ignorants qui n'achètent des livres que pour les faire lire à leurs amis. ADOLPHE RICARD.

LOUANGE.

— Lorsque quelqu'un vous loue, soyez vous-même votre propre juge. *Cùm te aliquis laudat, judex tuus esse memento.* CATON.

— Celle qui souffre en sa présence
Qu'on vante en elle des appas,
Ou des vertus qu'elle n'a pas,
N'est qu'une idole qu'on encense :
Une juste louange a de quoi nous charmer;
Mais un esprit bien fait doit prendre
Bien moins de plaisir à l'entendre
Que de peine à la mériter. Mme DESHOULIÈRES.

— C'est le mérite de ceux qui louent, qui fait le prix des louanges. Mlle DE L'ESPINASSE.

— La femme la mieux louée est celle dont on ne parle pas. Mme DE PUISIEUX.

— Louer les absents sur les qualités qui sont dans les personnes présentes; louange délicate qui ne réussit pas toujours

avec les hommes, et dont toutes les femmes s'offensent, quand l'éloge est d'une autre femme. Un amant qui veut durer doit réserver tous ses yeux et toutes ses oreilles pour ce qu'il aime. Son règne se passe, si l'on écoute patiemment les éloges qu'il fait d'une autre femme. La première marque d'indifférence est de ne pas s'en fâcher, et la dernière de ne pas s'en apercevoir.

Mme DE RIEUX.

— Devant une femme jolie,
L'éloge de toute autre est un trait d'écolier.

ROCHON DE CHABANNES.

— L'or peut se partager et non pas la louange ;
Le plus grand orateur, quand ce serait un ange,
Ne contenterait pas en semblables desseins,
Deux femmes, deux héros, deux auteurs, ni deux saints.

MARMONTEL.

— Il n'est pas d'encens qui entête si fort une femme que celui qui ne brûle point pour elle. ROCHEBRUNE.

— La louange la plus flatteuse pour une femme, est le mal qu'on lui dit des autres femmes. J.-J. ROUSSEAU.

— Pour plaire à la plupart des femmes, il faut brûler perpétuellement devant elles un encens qu'elles ne trouvent presque jamais grossier ; leur vanité se nourrit des hommages les moins sincères, et c'est peut-être en flattant leurs ridicules et leurs défauts qu'on les soumet. BERNIS.

— Une femme est tellement portée à penser qu'un homme a raison quand il la loue, qu'elle a beaucoup de peine à croire qu'il a tort quand il est amoureux d'elle. HALIFAX.

— Prodiguons la louange aux femmes, puisque c'est là le grand chemin de leur cœur. Elles nous aveuglent par des caresses, endormons-les par des éloges ; et pour leur plaire, employons non-seulement tous les moyens qui nous répugnent, mais encore ceux qui nous déplaisent. On n'est jamais vil dans les bras de sa maîtresse. CHAMPCENETZ.

— Pour que la louange donnée à une femme soit juste et noble, il faut que celui qui la loue n'ait rien à espérer d'elle : l'éloge dans la bouche d'un esclave est toujours suspect.

CATALANI.

— Certaines femmes n'en louent jamais une autre que sur ce qu'elle a de moins parfait : c'est une manière adroite d'y appeler les regards des hommes. SAINT-PROSPER.

— On ne loue jamais bien une femme quand on en loue deux. Les louanges se détruisent mutuellement ; il n'y a qu'un

seul moyen de faire un bel éloge d'une femme, c'est de dire beaucoup de mal de sa rivale. Mme DE GIRARDIN.

LUNE.

— L'amour ressemble à la lune; quand il ne croît pas, il faut qu'il diminue. SÉGUR.

— Le mérite des femmes ne brille jamais plus qu'après la lune de miel. Il faut les épouser pour savoir ce qu'elles valent. JEAN-PAUL RICHTER.

— L'amour est un charmant visiteur que les amants accueillent tous les jours avec plaisir; mais, pour la plupart des époux, ce n'est plus, hélas! qu'un pauvre mendiant à qui on fait l'aumône toutes les fois que la lune change. ADOLPHE RICARD.

LUXE.

— Une grande dame qui se promenait au bras d'un jeune élégant, rencontra sur son chemin un philosophe de ses amis, et se mit à le railler sur l'extrême simplicité de son accoutrement. — Madame, lui dit le sage, sans s'offusquer de ses moqueries :

Je vois d'illustres cavaliers,
Avec laquais, carrosse et pages;
Mais ils doivent leurs équipages,
Et je ne dois pas mes souliers. A. R.

— A dix-huit ans, les jeunes filles désirent un mari beaucoup plus qu'un amant; mais elles s'habillent aujourd'hui de telle sorte, que le luxe exagéré de leur toilette attire les uns et fait fuir les autres. ADOLPHE RICARD.

— Que de femmes pourraient dire aujourd'hui, comme le baron de la Crasse :

Je voulus un rabat de ces points de Venise,
La peste! la méchante et chère marchandise!
En mettant ce rabat, j'ai mis, c'est être fou,
Trente-deux bons arpents de vignes à mon cou. A. R.

— Le luxe des femmes est monté à de telles proportions, qu'il faut être bien riche, bien amoureux pour en avoir une à soi. Il n'y a plus moyen d'aimer que les femmes des autres. ALPHONSE KARR.

— Hier, je vis entrer un brillant équipage dans la cour de la maison que j'habite. Un cocher très élégamment vêtu con-

duisait les chevaux, tandis qu'un valet de grande maison ouvrait les portières. C'était une voiture de noce... La fille de mon portier allait épouser un garçon de magasin. — Il y a des gens qui se font un plaisir de dépenser jusqu'à leur dernier sou, pour faire savoir à tout le monde qu'ils sont des sots.

ADOLPHE RICARD.

LUXURE.

— La luxure est un vice abominable qu'il est toujours plus aisé de blâmer que d'éviter. *Blandum malum est luxuria et quod accusare facilius est aliquantò quàm vitare.* C'est de tous les péchés, celui qui fait le plus d'impénitents. Il n'y en a point qui plaise davantage. En quelque âge que l'on soit, on le trouve agréable. Les vieillards mêmes n'y sont pas moins sujets que les jeunes : s'ils ont moins de vigueur, ils ont souvent plus de convoitises. Quand on s'est une fois accoutumé à ce criminel plaisir, il faut être bien favorisé de la grâce pour y renoncer avant la mort. L'action du péché quitte, mais le désir du péché ne quitte jamais. Ah ! Messieurs, faut-il que notre perte dépende de l'œil d'une fillette ! Faut-il qu'une simple peau, étendue sur de la chair, et qui ne recouvre que du sang et des os, ait assez de force sur nos esprits pour nous faire renoncer à nos plus grands intérêts et à toutes les espérances du paradis ! Et cependant cela se voit tous les jours ! Oui, tous tant que nous sommes, nous ne faisons pas autre chose ; l'aiguillon de la volupté nous pique si fort, que nous ne pouvons garder un célibat incorruptible. La luxure nous harcelle sans cesse ; elle nous tourmente du soir au matin et du matin au soir ; et ce démon tentateur est si bien, en fin de compte, le plus infâme, le plus pernicieux, le plus abominable et surtout le plus inévitable de tous les crimes, que Cicéron a pu dire éloquemment : que tous les maux ensemble n'égalaient pas celui-là. *Si unum in locum collata sint omnia mala, cum turpitudinis mala non erunt comparanda.* LE R. P. LOUIS DE LA FERTÉ.

— La possession de beaucoup de femmes ne prévient pas toujours les désirs pour celle d'un autre : il en est de la luxure comme de l'avarice : elle augmente la soif par l'acquisition des trésors.

MONTESQUIEU.

MAIGREUR.

— Deux jeunes gens se disputaient la conquête d'une femme qu'on citait partout pour sa maigreur. Comme on parlait de

leur rivalité devant Champfort. — Ce sont, dit-il, deux chiens qui se disputent un os. A. R.

— Un mauvais sujet de ma connaissance, ayant aperçu dans un bal masqué une jolie pierrette dont la toilette était fort décolletée, s'approcha d'elle dans l'espérance d'admirer de plus près tout ce qu'elle laissait voir. Mais ayant été complétement trompé dans son attente, il tira de son portefeuille une carte à son adresse, et, sans prononcer un seul mot, la glissa dans le corsage entièrement vide de la jeune danseuse. Celle-ci, ne comprenant rien à ce procédé, se récria beaucoup. Mais sans s'émouvoir aucunement, notre mauvais sujet lui dit : — Vous avez tort de vous fâcher, Mademoiselle; ce que j'ai fait est tout naturel..... Quand on rend une visite et qu'on ne trouve personne, n'a-t-on pas pour habitude de laisser sa carte? A. R.

— Une jeune femme très élégamment vêtue sortait de l'église Saint-Roch, en compagnie de sa femme de chambre, lorsqu'un faux pas la fit tomber sur l'escalier. — Cette dame a dû se faire bien du mal! s'écrièrent à la fois plusieurs personnes, en s'empressant autour d'elle. — Oh! que non, Messieurs, leur répondit naïvement la femme de chambre, ma maîtresse est comme toutes les grandes dames, elle a sur elle plus de coton que d'embonpoint. A. R.

— Un poëte ayant appris qu'une jeune femme d'une extrême maigreur avait pour habitude de faire coucher près d'elle un épagneul qu'elle affectionnait beaucoup, lui adressa ce quatrain :

Je ne sais à quoi Zoé songe
D'avoir un chien près d'elle en prenant son repos;
Elle doit, n'ayant que les os,
Appréhender qu'il ne la ronge. A. R

MAIN.

— Nous sommes entre les mains de l'amour comme les balles entre celles des joueurs de paume. SAINT-EVREMOND.

— Le premier bonheur que puisse donner l'amour, c'est le premier serrement de main de la femme qu'on aime.
STHENDAL.

— Blaise, un jour, disait à sa femme :
— « Tout franc, je ne suis pas content!
Lucas te lorgne à chaque instant,
Et contre moi, sans doute, il trame :
Il faut qu'à ce voisin maudit,

Quelque jour, à grand coup de gaule...
Réponds-moi : que voulait le drôle
Quand l'autre jour il te joignit?
Tu ne risques rien de m'instruire,
Car de vous deux n'étant pas loin,
De ce qu'il osa faire et dire,
Je fus à peu près le témoin...
D'abord avec un air timide,
Il se plaignit de ta vertu... »
— « Blaise, tu mens, et je décide
Que tu ne l'as point entendu. »
— « N'importe! ensuite il a voulu
Agir de façon moins niaise;
Et je crois l'avoir aperçu,
A tes genoux, transporté d'aise,
Te prendre la main... Qu'en dis-tu? »
— « La main! c'est encore mentir, Blaise,
Et je dis que tu n'as rien vu. »

— Un poëte lutinait une jeune fille, et celle-ci, de sa jolie main, s'opposait à ses caresses. Irrité de cette résistance à laquelle il ne s'attendait pas, notre amoureux se saisit de cette main ennemie, et la couvrant de baisers, il lui dit :

Quand Zéphir, épris d'amour pour Flore,
Tendrement dérange ses appas,
La déesse en est plus belle encore,
Rit, badine et ne se fâche pas.
Main d'albâtre,
Main que j'idolâtre,
Main qui vous opposez à mes brûlants désirs,
La nature
Délicate et pure,
Vous fit-elle jamais pour troubler nos plaisirs? A. R.

MAITRE.

— On n'est pas plus maître de toujours aimer qu'on ne l'a été de ne pas aimer. La Bruyère.

— Jusqu'à ce que l'amour se soit rendu le maître, il est presque toujours ignoré. Mme de Lambert.

— Lorsque Voltaire vint habiter le château de Cirey avec la marquise du Châtelet, son amie, il fit élever dans cette riante demeure une statue à l'Amour; et c'est aux pieds de cette statue que furent gravés ces deux vers célèbres :

« Qui que tu sois, voici ton maître ;
» Il l'est, le fut, ou le doit être. » A. R.

— L'amour est bientôt le maître du cœur quand il n'a plus que le scrupule à en chasser.

— . . . . . L'Amour est un grand maître :
Ce qu'on ne fut jamais il nous apprend à l'être;
Et souvent de nos cœurs l'absolu changement
Devient, par ses leçons, l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets subits ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal.
Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente. DESTOUCHES.

— Les maîtres sont comme les maîtresses ; quelque service que vous leur ayez rendu, ils cessent de vous aimer dès que vous cessez de leur plaire. Mme DE LAMBERT.

— Parvenue au dernier degré de grandeur, Rome commençait à avoir des fantaisies aussi déréglées et des humeurs aussi étranges que celles qu'on attribue à la plupart des femmes. Elle ne pouvait plus se passer de maître, mais elle ne se plaisait pourtant pas à en avoir un. Les femmes sont justement du même caractère. On doit convenir aussi que les hommes sont trop jaloux de leur domination. Ils l'exercent dans le mariage, c'est déjà un grand article ; mais ils voudraient encore l'exercer en amour. Quand ils demandent qu'une maîtresse leur soit fidèle, fidèle veut dire soumise : l'empire devrait être également partagé entre l'amant et la maîtresse; cependant il passe toujours de l'un ou de l'autre côté, et presque toujours du côté de l'amant. FONTENELLE.

MAITRESSE.

— Qu'est-ce qu'une maîtresse ? Une femme près de laquelle on ne se souvient plus de ce qu'on sait par cœur, c'est-à-dire de tous les défauts de son sexe. CHAMPFORT.

— Il est souvent plus difficile de se débarrasser d'une maîtresse que de l'acquérir. NINON DE LENCLOS.

— Une maîtresse abandonnée devient toujours une ennemie éconciliable pour l'amant qui l'a quittée. Mme DE PUISIEUX.

— Si l'on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle, on est bien trompé. LA ROCHEFOUCAULD.

— Les petits soins qu'exige une maîtresse, le manége qu'elle

emploie, les jalousies qu'elle prodigue, les empêchements que sans cesse elle fait naître, irritent l'amour sans l'émousser. Au contraire, l'assiduité que demande une épouse, la simplicité qu'elle adopte, l'abandon trop complet qu'elle fait de sa personne, le détruisent à force de le satisfaire. Ainsi l'une gagne d'autant plus qu'elle donne moins; l'autre gagne d'autant moins qu'elle donne plus. Tout bien pesé, c'est donc la moins aimable que l'on préfère. BLONDEL.

— Il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu; et la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un prince. J.-J. ROUSSEAU.

— Un des plus grands maux est d'avoir à regretter un bien qui existe encore, mais qui n'existe plus pour nous. C'est pour cette raison qu'on se console plus aisément de la mort de sa maîtresse que de son infidélité. Mme D'ARCONVILLE.

MA BERGÈRE.

Dans de riches appartements,
On a vingt meubles différents,
Un seul m'est nécessaire;
Mieux qu'avec un sopha doré,
Mon petit réduit est paré
D'une simple bergère.

L'étoffe en est de blanc satin,
Elle a de la fleur du matin,
La fraîcheur printannière;
Le lustre est aussi parfait
Que le jour même que j'ai fait
L'essai de ma bergère.

Dans ses contours bien arrondis,
Entre deux coussins rebondis,
Mon bonheur se resserre;
J'aime à m'y trouver à l'étroit,
Et chaudement quand il fait froid,
Je suis dans ma bergère.

Le jour, la nuit, sans embarras,
Joyeux, je goûte dans ses bras
Un repos salutaire;
Avec volupté je m'étends;
Ah! quel plaisir quand je me sens
Au fond de ma bergère!

Je n'en sors qu'avec des regrets,
Souvent j'y rentre, et j'y voudrais
Passer ma vie entière;
Elle charme tout connaisseur,
Mais c'est moi seul qui par bonheur,
Me sers de ma bergère. BOUFLERS.

— Les maîtresses sont à peu près comme ces jolis meubles qu'on prend par caprice pour s'en servir une ou deux fois, et dont on se défait de même, pour les céder à d'autres à qui ils peuvent faire plaisir. SAINTE-FOIX.

— La tête d'un amant est vraiment inexplicable; il adore sa maîtresse parce qu'elle est vertueuse, et se fâche parce qu'elle ne veut pas cesser de l'être. CHAMPFORT.

A MES TROIS MAITRESSES.

— Doux charmes de mon cœur! mes muses! mes seules délices! plus belles que le sein de Vénus! plus ravissantes que les yeux des nymphes! de grâce, approchez-vous.

Donne-moi mille baisers, Céphise, donne-m'en autant que Lesbie en prodigua jadis à Catulle.

Accorde-moi les mêmes plaisirs, prodigue-moi les mêmes caresses, tendre et bien-aimée Julia.

Objet de mes plus doux transports, brûlante Phryné, joins ta bouche à la mienne; imitons les tendres colombes, et que dans l'ivresse du bonheur nos baisers surpassent en nombre les étoiles du firmament! FRACASTOR.

— La comtesse de L..... était intimement liée avec M. de Calonne. Un jour, elle fit solliciter par M. de Breteuil la permission d'aller voir ce ministre disgracié, dans son exil de Lorraine. Le roi, qui ce jour-là n'était pas de bonne humeur, refusa la demande. — Sire, reprit avec insistance le noble solliciteur, madame la comtesse... — Que votre comtesse aille se..... promener, interrompit aussitôt Louis XVI impatienté. — Mais, Sire, ce n'est pas pour autre chose, répliqua M. de Breteuil. Le roi, désarmé par la franchise de cette réponse, éclata de rire, et signa la demande. A. R.

— Il est assez facile de trouver une maîtresse et bien aisé de conserver un ami. Ce qui est difficile, c'est de trouver un ami et de conserver une maîtresse. LÉVIS.

— Une maîtresse est aussi embarrassante qu'une femme, quand on n'en a qu'une. LORD BYRON.

— Les maîtresses sont comme l'ombre du cadran solaire, elles s'évanouissent avec le soleil. LÉVIS.

— La maîtresse la plus négligée, dès qu'elle fait voir à son amant qu'elle lui préfère un autre homme, lui ôte le repos, et jette dans son cœur toutes les apparences de la passion.

STENDHAL.

— Faire de sa maîtresse sa femme, c'est changer un assez bon vin en mauvais vinaigre. BLONDEL.

— Vivre maritalement avec sa maîtresse, c'est se placer dans une position équivoque, sans considération comme sans dignité ; c'est cesser d'être amant sans devenir époux. Dans cet échange anticipé de l'heureuse insouciance de la jeunesse contre toutes les inquiétudes de l'âge mûr, il n'y a place tôt ou tard que pour le repentir ; car ces mariages clandestins, que la folle passion assortit le plus souvent, ces mariages viennent briser chaque jour et comme à plaisir les degrés de cette échelle mystérieuse que la fortune place à vingt ans devant chacun de nous. ADOLPHE RICARD.

MAL.

— On dit toujours des femmes plus de mal qu'il n'y en a, mais il y en a toujours plus qu'on en sait. ROCHEBRUNE.

— Quelque mal qu'un homme pense des femmes, il n'y a pas de femme qui n'en pense encore plus mal que lui.

CHAMPFORT.

— Tircis disait un jour à la jeune Amarante :
« Ah ! si vous connaissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante,
Il n'est rien sous le ciel qui vous parût égal !
Souffrez qu'on vous le communique ;
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrais-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur ? »
Amarante aussitôt réplique :
« Comment l'appelez-vous, ce mal ? quel est son nom ? »
L'amour. — Ce mot est beau ! dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connaître : que sent-on ?
— Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une image

Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village,
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soupire à son souvenir ;
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire ;
On a peur de le voir, encore qu'on le désire. LA FONTAINE

— Un mari se plaignait devant Santeuil d'être c... — Monsieur, lui dit le poëte, pour le consoler, ce n'est qu'un mal d'imagination, peu de gens en meurent, beaucoup en vivent. A. R.

— Une femme dont on croit être aimé et qui nous trompe, ne nous fait aucun mal ; une femme qui nous détrompe, quand nous croyons qu'elle nous aime, nous en fait beaucoup.
BEAUCHÊNE.

— Les hommes qui ont dit le plus de mal des femmes sont ceux qui ont été toujours le plus aimés d'elles, par cette raison qu'elles avaient à cœur de se bien faire connaître, et qu'elles se sont mises à nu devant eux. XAVIER EYMA.

— On ne dit tant de mal des femmes que parce qu'on en pense trop de bien, et l'on ne fait semblant de les haïr que par crainte de trop laisser voir qu'on ne peut s'empêcher de les aimer. ÉMILE DESCHANEL.

— Il n'y a pas de pays où l'on pense plus de bien des femmes et où l'on en dise plus de mal qu'en France. Il est vrai qu'il n'y a pas de pays où l'on puisse trouver plus d'exemples pour justifier les éloges des uns et les satires des autres. Quand le mot femme signifie épouse, il est toujours précédé d'un pronom possessif. Les paysans seuls ont la bonne foi de dire notre femme. E. JOUY.

— Tout le mal que les femmes nous ont fait vient de nous, et tout le bien qu'elle nous font vient d'elles. AIMÉ MARTIN.

— Il n'y a qu'un homme qui aime les femmes qui peut en avoir assez souffert pour en savoir et en dire un peu de mal.
ALPHONSE KARR.

— L'homme d'esprit dit du mal des femmes dans ses moments d'humeur, tout en s'avouant à lui-même qu'alors il fait le sot ; le sot en dit dans ses moments de gaieté, en se persuadant qu'il fait l'homme d'esprit. CHARLES LEMESLE.

MALADIE.

— L'amour est une maladie qui ne veut d'autre médecin que lui-même. *Amoris vulnus sanat idem qui facit.* PROPERCE.

— L'amour est une maladie dont on guérit toujours à regret. P. ROCHPÈDRE.

— Les maladies sont, pour les hommes, des écoles de vertu et de sagesse ; et s'ils n'en sortaient jamais, on ne verrait pas tant de fous et tant de vicieux. OXENSTIERN.

— Il y a beaucoup de femmes qui se croient malades parce qu'à soixante ans leur teint a perdu sa fraîcheur.

— L'amour est une maladie qui a trois périodes : désir, possession, satiété. MEILHAN.

— L'amour est comme les maladies épidémiques : plus on les craint, plus on y est exposé. CHAMPFORT.

— Dire : je n'aimerai jamais, c'est affirmer une chose que demain peut-être l'occasion démentira ; l'amour est une maladie que chacun doit avoir une fois, et l'amour seul préserve de l'amour. ADRIEN DUPUY.

— Pour bien comprendre la passion de l'amour, il faut en parler comme d'une maladie ; c'est par ce chemin-là que l'on peut arriver quelquefois à la guérison. STENDHAL.

— La petite vérole est la bataille de Waterloo des femmes. Le lendemain, elles connaissent ceux qui les aiment véritablement. BALZAC.

— Un négociant de Paris qui possédait de magnifiques herbages en Normandie, vint, tout effaré, dire un matin à sa femme : — Ma bonne, les journaux annoncent qu'une maladie fort grave sévit en ce moment sur les bêtes à cornes. — Ah mon Dieu !... Toinette ! Toinette ! — Madame ? — Vite, vite, courez chercher le médecin. — Pourquoi donc ? fit le mari tout étonné. — Comment, pourquoi ! mais, mon ami, pour que la maladie ne vous gagne pas, répliqua la dame. A. R.

MALADRESSE.

— Une femme est souvent moins en peine de se défendre que de la manière de se rendre ; et le nombre des maladroits excède de beaucoup celui des beautés inhumaines.

Mme DE SARTORY.

— Abandonnez aux céladons les propos sublimes et les beaux sentiments : laissez-leur filer le parfait amour. Je vous le dis de la part des femmes : il est des instants où elles aiment mieux être un peu brusquées que trop ménagées : les hommes manquent plus de cœurs par leur maladresse, que la vertu n'e auve. NINON DE LENCLOS.

— Le véritable amour rend maladroits ceux qui sont le moin susceptibles de l'être. Mme DE CHOISEUL.

— Il n'y a pas de plus grande maladresse pour un mari, que de parler de sa femme, quand elle est vertueuse, à sa maîtresse, si ce n'est de parler de sa maîtresse, quand elle est belle, à sa femme. Balzac.

MALHEUR.

— L'on veut faire tout le bonheur, ou, si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime. La Bruyère.

— Le malheur de ceux qui ont aimé est de ne rien trouver qui remplace l'amour. Duclos.

— On connaît bien plus l'amour par les malheurs qu'il cause, que par le bonheur, souvent obscur, qu'il répand sur la vie des hommes. Mme du Chatelet.

— C'est un malheur pour une femme de n'être point aimée, mais c'est un affront de ne l'être plus. Montesquieu.

— Ce n'est pas le premier amour qui est ineffaçable, il vient du besoin d'aimer ; mais lorsqu'après avoir connu la vie, et dans toute la force de son jugement, on rencontre l'esprit et l'âme que l'on avait jusqu'alors vainement cherchés, l'imagination est subjuguée par la vérité, et l'on a raison d'être malheureuse. Mme de Stael.

— C'est un affreux malheur de n'être pas aimé quand on aime, mais c'en est un bien plus grand d'être aimé quand on n'aime plus. Benjamin Constant.

— Le plus grand malheur qu'on puisse désirer à son ennemi, c'est qu'il aime sans être aimé. Labouisse.

— Il est impossible d'être tout à fait malheureux quand on s'aime, qu'on se le dit, qu'on est épris l'un de l'autre. Ce bien-être ineffable que donne la passion ne saurait être détruit que par le changement de ceux qui l'éprouvent; car la passion est plus forte que tous les malheurs qui ne viennent pas d'elle-même. Mme de Duras.

— En amour, on est souvent malheureux par ce qu'on n'a pas, et l'on ne sait pas être heureux par ce que l'on possède. Labouisse.

MANIÈRE.

— L'on est encore longtemps à se voir par habitude et à se dire de la bouche que l'on s'aime, après que les manières disent qu'on ne s'aime plus. La Bruyère.

— L'amour, tout agréable qu'il est, plaît encore plus par les manières dont il se montre que par lui-même. La Rochefoucauld.

— L'amour, avec des manières, est un dieu; sans manières, c'est une bête. LA ROCHE.

— Les manières d'agir enfantines sont un des plus grands traits de la coquetterie des femmes; il n'y a rien qui les expose à de plus grands dangers. ADDISSON.

— La manière d'avoir les femmes comme don Juan tue toutes les autres jouissances de la vie; celle de Werther les centuple. STENDHAL.

— Il y a cent mille manières de perdre l'amour d'une femme, et la seule qu'on n'ait pas prévue est précisément celle qui se réalise. GEORGE SAND.

— On compte bien des manières d'aimer, mais toutes ces manières diverses n'ont qu'un même but : la possession. NESTOR ROQUEPLAN.

MARI.

— Le mari de la femme la plus sage et la plus vertueuse est moins heureux que celui qui n'en a point. SALOMON.

— Un mari est un emplâtre qui guérit tous les maux des filles. MOLIÈRE.

— . . . . . Il n'est rien tel, croyez-moi,
Que d'avoir un mari la nuit auprès de soi,
Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous salue
D'un, Dieu vous soit en aide, alors qu'on éternue.
LE MÊME.

— Une amie de madame Scarron lui disait un jour qu'elle ne pouvait concevoir comment elle avait pu se décider à prendre un mari aussi laid que le sien. — Madame, lui répondit la future maîtresse de Louis XIV, les amants doivent être toujours de beaux hommes, mais les maris, comme il plaît à Dieu. A. R.

— Un mari, passe encor, tel qu'il est on le prend;
On n'y va par chercher tant de cérémonie :
Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie. MOLIÈRE.

— Il est quelquefois agréable à un mari d'avoir une femme jalouse; il entend toujours parler de ce qu'il aime. LA ROCHEFOUCAULD.

— En France, les maris ne parlent presque jamais de leurs femmes. C'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connaissent mieux qu'eux. MONTESQUIEU.

— Un mari qui prône sans cesse la vertu de sa femme, est un sot qui se trompe presque toujours. ADRIEN DUPUY.

— Un mari, sans ménagement
Pour sa chaste et fidèle épouse,
Donnait un libre épanchement
A son humeur noire et jalouse :
— « Je ne puis souffrir votre Armand;
C'est un fat, un sot; oui, madame,
Le plus sot que vous connaissiez...
— Ah ! mon ami, lui dit sa femme,
Mon ami, vous vous oubliez. »

— Un mari fort jaloux interrogeait deux de ses amis sur la conduite qu'il avait à tenir vis-à-vis de sa femme, dont les fréquentes absences lui donnaient, disait-il, beaucoup de soupçons. — Ouvrez les yeux, mon cher, répondit l'un, et partout, à tout instant, surveillez votre femme. — Allons donc! reprit l'autre beaucoup plus sage, fermez-les au contraire, car entre nous, mon ami :

. . . . . Qui n'est assez discret
Pour s'en tenir à l'apparence,
Quand il sait ce qu'il ignorait,
Regrette bien son ignorance. A. R.

— Mari qu'on n'aime pas le paiera cher un jour.
FABRE D'ÉGLANTINE.

— La plupart des maris qui n'aiment pas leurs femmes, n'en sont pas moins jaloux ; ils les regardent comme un meuble qui leur appartient, et dont ils ne veulent pas qu'on les prive, malgré le peu de cas qu'ils en font. Mme DE RIEUX.

— La plupart des maris pacifiques cesseraient de l'être s'ils aimaient encore ; leur modération naît de leur indifférence.
ADRIEN DUPUY.

— Après un délicieux souper dans lequel les vins les plus exquis avaient été versés à profusion, le duc de N*** disait à plusieurs de ses amis : — Corbleu ! si j'en crois mes pressentiments, je vais faire bien des c...., cette nuit. — Vous, Monseigneur! Et chez qui donc allez-vous courir la pretantaine? lui demanda-t-on avec curiosité. — Messieurs, je suis un homme rangé, répliqua le duc, en affectant le plus grand sérieux..., je vais coucher avec ma femme. A. R.

— Il y a parmi les Français des hommes très malheureux que personne ne console, ce sont les maris jaloux ; il y en a que tout le monde hait, ce sont les maris jaloux; il y en a que tous les hommes méprisent, se sont encore les maris jaloux. Aussi n'y a-t-il point de pays où ils soient en si petit nombre

que chez les Français. Leur tranquillité n'est pas fondée sur la confiance qu'ils ont en leurs femmes ; c'est au contraire sur la mauvaise opinion qu'ils en ont. Ils prennent leur parti de bonne grâce, et regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari qui voudrait seul posséder sa femme, serait regardé comme un perturbateur de la joie publique, et comme un insensé qui voudrait jouir de la lumière du soleil à l'exclusion des autres hommes. MONTESQUIEU.

— Un mari n'a guère un rival qui ne soit de sa main, et comme un présent qu'il a autrefois fait à sa femme. LA BRUYÈRE.

— Une femme d'un certain âge ayant appris que son mari rendait de fréquentes visites à mademoiselle D***, se présenta chez cette actrice, et lui dit d'un ton plein de mépris : — Madame, toute peine mérite salaire, voilà 5 francs pour la visite que mon mari vous a rendue ce matin. — Madame, lui répliqua la spirituelle soubrette, en faisant une belle révérence, donnez-m'en 10, car il reviendra ce soir. A. R.

— Un mari qui n'est pas aimé ne tarde point à n'être qu'un pédant avec qui on passe la nuit. VOISENON.

— Fort peu de femmes aiment leurs maris; il n'y a point de maris qui, malgré leurs distractions, ne soient attachés à leurs femmes. Mlle DE SOMMERY.

— Un de mes amis dînait avec une jeune femme, dans un des cabinets du *Petit moulin rouge*, lorsqu'au dessert, il lui dit en allumant un délicieux panatellas : — Pourquoi donc, ma toute belle, après avoir planté des cornes sur le front de votre mari, trompez-vous aujourd'hui l'amant que vous lui aviez donné pour successeur? — C'est qu'à l'exemple de mon cher époux, répondit la jeune femme, en vidant résolûment un dernier flacon, votre prédécessur est passé depuis longtemps à l'état de mari. A. R.

— L'opinion attache du déshonneur pour le mari aux fautes de la femme. Le pauvre mari est comme cet enfant que l'on avait donné pour camarade à un jeune prince, et que l'on fustigeait quand le prince ne savait pas sa leçon. CHAMPFORT.

— Le mari qui montre trop souvent sa femme et sa bourse, s'expose à ce qu'on les lui emprunte. FRANCKLIN.

— « Un mari, dit Aristote, doit se conduire chastement avec sa femme, de peur que ses caresses ne la fassent sortir des bornes de la raison. » Un grand poëte de notre époque a mis en beaux vers cette pensée du philosophe Athénien :

. . . . . Je vous livre une fleur précieuse,
Effeuillez lentement cette ignorance heureuse.

Si vous saviez quel tort se font bien des maris,
En se livrant dans l'ombre à des secrets infâmes,
Pour le fatal plaisir d'assimiler leurs femmes
Aux femmes sans pudeur dont ils les ont appris !
Ils ne leur laissent plus de neuf que l'adultère...
Respectez votre femme, amassez de la terre
Autour de cette fleur prête à s'épanouir ;
Mais n'en laissez jamais tomber dans son calice.

Alfred de Musset.

— Un herboriste nommé Bienjambé revenait un matin de monter sa garde, lorsqu'à son grand étonnement il surprit sa femme en conversation criminelle avec un de ses voisins. N'écoutant aussitôt que sa colère, et profitant avec courage du sabre dont il était armé, notre homme allait se jeter sur son indigne rival, lorsque l'épouse coupable, pour protéger les jours de celui qu'elle aimait, vint héroïquement se placer devant son mari : — Que vas-tu faire, Bienjambé? lui cria-t-elle, en arrêtant violemment son bras... Malheureux !... Mais tu veux donc tuer le père de tes enfants !!!!! A. R.

— Tel mari qui n'est pas aimé n'a souvent qu'un seul tort, c'est d'être le mari de sa femme. Sa femme l'adorerait, s'il n'était que son adorateur. Celui-là est presque toujours l'auxiliaire de son ennemi. Si le mari est confiant, il donne trop de facilités à l'un pour tendre des piéges, et trop de facilités à l'autre pour y tomber. S'il est défiant, il blesse la dignité de sa femme. S'il est indifférent, il blesse sa vanité. S'il fait l'éloge de son ennemi, on le prend au mot. S'il le dénigre, on prend sa défense. S'il vante sa sagesse, il inspire le désir d'en triompher. S'il blâme sa perversité, il donne l'envie d'augmenter le nombre des victimes. Enfin, s'il reçoit son ennemi chez lui, c'est le loup dans la bergerie. S'il le proscrit, au contraire, c'est la bergerie qui va chez le loup. Quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse, ce mari-là risque donc toujours de séduire lui-même sa femme au profit de son ennemi. Mon Dieu ! mon Dieu ! comment donc faire? Le voici : la recette est infaillible, il faut.....

Louis Desnoyers.

— Un mari est toujours un homme d'esprit ; il n'a jamais l'idée de se marier. Alexandre Dumas.

— Ce qui fait les qualités du mari qu'on aime, fait souvent les défauts du mari qu'on n'aime pas. Balzac.

— Dans l'intervalle du soupé,
Une femme charmante et très faite pour plaire,
Surprit son cher époux avec sa chambrière,

Sur un élégant canapé.
Jugez un peu de l'épouvante
Lorsqu'en un cas pareil l'épouse se présente !
La dame, sans se fâcher,
Dit à la péronnelle : — Vous pouvez chercher
Condition ailleurs. Ce n'est pas que je n'aime
Ainsi que vous cette besogne-là;
Mais c'est justement pour cela
Que je la veux faire moi-même.

— Le plus grand mérite de certains maris, c'est leur femme. ACH. POINCELOT.

MARIAGE.

— Qui se marie, se met en chemin pour faire pénitence.
PROVERBE.

— Homme qui femme prend, se met en un état
Que de tous, à bon droit, on peut nommer le pire.
LA FONTAINE.

— Les jeunes gens qui cherchent à se marier ressemblent aux poissons qui jouent devant la nasse du pêcheur. Tous se hâtent et se pressent pour y entrer, tandis que les malheureux qu'elle retient font de vains efforts pour en sortir. SOCRATE.

— Un jeune homme qui consultait le poëte grec Philémon sur ses projets d'établissement, en reçut cette réponse : « Si tu ne te maries pas, mon ami, tu vivras heureux, car le mariage est une prison qui n'a de beau que la porte par laquelle on y entre, et de consolant que celle par laquelle on voit la mort en faire sortir les autres. » A. R.

— Malheur, trois fois malheur à qui s'est marié le second !!! A qui s'est marié le premier, je n'ai rien à dire; il ignorait, le pauvre homme, ce à quoi il s'exposait. Mais le second avait pu savoir du premier quel abominable fléau c'est qu'une femme, et malgré cela cependant il s'est marié. Oh! pour celui-là, je le maudis sans miséricorde. EUBULUS, poëte grec.

— Un consul de Rome voulant exhorter ses concitoyens au mariage, leur adressa ce petit discours : « Romains, si nous pouvions nous passer d'épouses, assurément aucun de nous ne voudrait se charger d'un si pesant fardeau; mais puisque la nature a arrangé les choses de telle sorte qu'on ne peut ni vivre heureusement avec une femme ni vivre sans femme, assurons la perpétuité de notre nation plutôt que le bonheur de notre courte vie. »

— L'homme et la femme qui se marient, mettent la main dans un sac où sont dix couleuvres et une anguille. Il y a, pour chacun d'eux, dix à parier qu'ils n'attraperont pas l'anguille.

PROVERBE.

— Pour rendre un mariage heureux, il faudrait que le mari fût sourd et la femme aveugle. ALPHONSE D'ARAGON.

— Un bon mariage ne doit appartenir ni ressembler à l'amour, mais plutôt à l'amitié ; ce sont choses qui ont quelque cousinage; mais il y a entre elles beaucoup de diversité.

MONTAIGNE.

— Je ne vois point de mariages qui faillent plus tôt et se troublent, que ceux qui s'acheminent par beauté et désirs amoureux : il y faut des fondements plus solides; cette bouillante allégresse n'y vaut rien. MONTAIGNE.

— Les amours tant eschauffées tournent ordinairement en riottes, et viennent quelquefois aux coups de poings, avant que le pain des noces ait failli. VIVÈS.

— . . . . . Ces bouillants mouvements,
Ces ardeurs de jeunesse et ces emportements
Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables;
Mais ces félicités ne sont guère durables,
Et notre passion ralentissant son cours,
Après ces bonnnes nuits, donne de mauvais jours.

MOLIÈRE.

— Le mariage entre deux amants éperdus est un contrat passé dans le transport de la fièvre.

— C'est rabaisser l'hymen au niveau d'un plaisir
Que d'en faire le but d'un amoureux désir;
Ce saint engagement sur le devoir repose. PONSARD.

— Les gens qui s'aimaient le plus avant que d'être mariés, sont quelquefois ceux qui s'aiment le moins lorsqu'ils sont époux. ADRIEN DUPUY

— Se marier par amour, c'est se loger par le quarantième degré de chaleur, sans songer que l'on peut retomber au-dessous de zéro. PAUL DE KOCK.

— Il est toujours imprudent d'épouser par amour celui ou celle à qui on ne peut pas en inspirer. Mme D'ARCONVILLE.

— Le mariage est une légère volupté qui se termine souvent en un long déplaisir; et au dire de plusieurs grands personnages, il nous empêche ou de vivre sans inquiétudes ou de mourir sans regrets. Pythagore ayant donné sa fille en mariage à l'un de ses plus grands ennemis, en rendit une étrange raison

à ceux qui lui en demandaient la cause : « *Je ne pensais pas, dit-il, lui faire davantage de mal, ni lui donner rien de pire qu'une femme.* » Socrate disait à ses amis : « *qu'ayant eu trois grands maux à combattre : la grammaire, la pauvreté et une femme, l'étude l'avait retiré du premier, la bonne fortune du second, mais que le mariage le tenait encore attaché au troisième.* » Cicéron, après avoir répudié sa femme, répondit à ceux qui lui conseillaient d'en reprendre une autre : « *Eh ! mes amis, ne savez-vous pas qu'il est impossible d'épouser une femme et la philosophie tout ensemble.* » C'est ainsi que plusieurs ont pensé du mariage ; quant à moi, je dis que selon l'usage ou l'abus des hommes, il n'y a rien de pire ni de meilleur, et que c'est l'enfer ou le paradis de ce monde. LE P. DU BOSC.

— Ce qu'il se voit si peu de bons mariages est signe de son prix et de sa valeur ; à le bien façonner et le bien prendre, il n'est point de plus belle pièce en notre société. Nous ne pouvons nous en passer, et l'allons avilissant ; il en advient ce qui se voit aux cages ; les oiseaux qui en sont dehors n'y veulent plus rentrer, et d'un pareil soin en sortir ceux qui sont dedans.

MONTAIGNE.

— Le lien du mariage est quelquefois si serré qu'il blesse profondément ceux qu'il unit. PH. DE VARENNE.

— Un de nos poëtes dînait un soir chez un de ses amis récemment marié, lorsqu'une querelle de ménage survint malheureusement entre les deux époux. Ne voulant pas être plus longtemps témoin de cette scène, il sortit en s'écriant :

« Quelle union, grand Dieu ! qu'une union semblable,
Qu'une union qui n'aboutit
Qu'à se gronder toujours, mangeant à même table,
Qu'à se tourner le dos, couchant au même lit ! »

— Et dire que voilà le sort de presque tous les gens mariés ! fit un des convives qui venait d'entendre cette exclamation. — Mais pourquoi donc en sont-ils tous là, grands dieux ? reprit le poëte. — Eh ! monsieur, parce que la plupart de ceux qui s'épousent, ne se marient jamais que quand ils ne savent pas ce qu'ils font, ou lorsqu'ils ne savent plus que faire, lui répondit son interlocuteur. A. R.

— Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux. LA ROCHEFOUCAULD.

— Solemnités et loix n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen l'amour n'ait des débats :
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille ;

Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états :
Chez les amis tout s'excuse, tout passe;
Chez les amants tout plait, tout est parfait;
Chez les époux tout ennuie et tout lasse.
Le devoir nuit. Chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage? Après mûr examen
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

La Fontaine.

— Dans les mariages mal assortis, les femmes sont moins coupables que les hommes; il a moins dépendu d'elles de choisir. Mme de Rieux.

— Deux raisons devraient engager les hommes à ne se marier que fort tard. La première est que s'il leur tombe une mauvaise femme, ils resteront peu de temps avec elle ; l'autre est que s'ils ont le bonheur de rencontrer une femme parfaite, ils pourront avoir du moins la satisfaction de mourir avant que sa vertu se démente. Adrien Dupuy.

— Le mariage est un engagement sacré où la nécessité de s'aimer, je veux dire de vivre ensemble comme si l'on s'aimait, produit nécessairement le contraire. Ph. de Varenne.

— Il est bien rare qu'en recevant le sacrement du mariage, on n'en reçoive pas un autre, celui de pénitence. Ad. Dupuy.

— Pour faire un heureux mariage, il faut un peu d'amour en épousant, et beaucoup plus après avoir épousé; il faut qu'en s'applaudissant de son choix, la jeune fiancée puisse dire, comme le poëte :

« Quel plaisir de trouver dans un amant qu'on aime
Un époux que l'on doit aimer! » A. R.

— De tout temps l'on a cru bien digne des louanges de la postérité celui qui s'expose pour le salut de son pays. *Dulce et decorum pro patria mori*, a-t-on écrit pompeusement sur les drapeaux et dans les livres. Mais s'il est glorieux de mourir pour sa patrie, il me semble qu'il l'est encore plus de vivre et de se marier pour elle. Un père qui lui donne cinq ou six enfants élevés dans la vertu, contribue certes beaucoup plus à sa conservation qu'un capitaine qui l'a délivré d'une centaine d'ennemis. Chaussée de la Ferrière.

— Le mariage est une sottise faite à deux, puis une galère à trois et plus. Shakspeare.

— Se marier, avoir des enfants, c'est mettre hardiment à cette loterie du sort où l'on prend si rarement de bons billets.

M[lle] DE L'ESPINASSE.

— Le peintre Greuze se promenant un jour avec Diderot dans les galeries du Louvre, se mit à critiquer très vivement le tableau qui, dans les Sept Sacrements peints par le Poussin, représentait le mariage. — Du reste, ajouta-t-il en terminant, je ne suis point étonné que cette toile soit si mauvaise. — Pourquoi donc ? demanda le philosophe. — Comment ! vous ne devinez pas, mon ami ? — Non. — C'est qu'il est impossible, reprit Greuze, en riant, de faire un mariage qui soit bon, même en peinture. A. R.

— Le mariage est de soi le véritable chemin du paradis. Si une infinité de gens s'y perdent et s'en font le chemin de l'enfer, c'est parce qu'ils ne pratiquent pas ses pures doctrines, et qu'ils s'éloignent des fins qu'il se propose. Dieu a institué le mariage pour être à l'homme un excellent remède contre l'incontinence, et par conséquent, pour contribuer merveilleusement à son salut, en le portant à la sagesse et à la sainteté. Quelque chose, en effet, que vous fassiez pour dompter votre chair et pour amortir le feu de sa convoitise, vous n'en viendrez pas aisément à bout sans le mariage. Les retraites, les jeûnes, les disciplines, les macérations peuvent diminuer une partie des forces de ce redoutable ennemi, mais non pas les vaincre tout à fait. Il vous sera toujours redoutable. Il n'y a que le mariage qui puisse vous en garantir. C'est là le véritable antidote contre ce poison mortel ; c'est la seule épée capable de couper la tête à cet insolent Goliath. — « Pour éviter la tentation, que chacun ait sa femme, et que chaque femme ait son mari, » a dit le Seigneur. Je suis surpris qu'après un ordre si exprès de se marier, et un témoignage aussi authentique de la nécessité du mariage pour le salut, il y ait un seul homme au monde qui n'en forme pas le dessein, et qui puisse mépriser ce saint nœud. CHAUSSÉE DE LA FERRIÈRE.

L'OFFICE DE LA FEMME MARIÉE.

ARNOLPHE.

— Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage :
A d'austères devoirs le rang de femme engage ;
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine et prendre du bon temps.
Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
Du côté de la barbe est toute la puissance.

Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
L'une est moitié suprême, et l'autre est subalterne ;
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne,
Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son père,
A son supérieur le moindre petit frère,
N'approche point encor de la docilité
Et de l'obéissance, et de l'humilité,
Et du profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître
Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
Son devoir aussitôt est de baisser les yeux,
Et de n'oser jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grâce.
C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui :
Mais ne vous gâtez pas sur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
Dont par toute la ville on chante les fredaines,
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
C'est-à-dire d'ouïr aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne,
C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne ;
Que cet honneur est tendre, et se blesse de peu ;
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu ;
Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.
Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons,
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si votre âme les suit, et fuit d'être coquette,
Elle sera toujours, comme un lis, blanche et nette :
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon ;
Vous paraîtrez à tous un objet effroyable,
Et vous iriez un jour, vrai partage du diable,
Bouillir dans les enfers à toute éternité,
Dont vous veuille garder la céleste bonté !
Faites la révérence. Ainsi qu'une novice
Par cœur dans le couvent doit savoir son office,
Entrant au mariage il en faut faire autant ;
Et voici dans ma poche un écrit important
Qui vous enseignera l'office de la femme.
J'en ignore l'auteur, mais c'est quelque bonne âme ;

Et je veux que ce soit votre unique entretien.
Tenez. Voyons un peu si vous le lirez bien.

AGNÈS *lit.*

LES MAXIMES DU MARIAGE

OU

LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE.

Première maxime.

Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui
Doit se mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui.

ARNOLPHE.

Je vous expliquerai ce que cela veut dire :
Mais pour l'heure présente il ne faut rien que lire.

AGNÈS *poursuit.*

Deuxième maxime.

Elle ne se doit parer,
Qu'autant que peut désirer
Le mari qui la possède.
C'est lui que touche le soin de sa beauté;
Et pour rien doit être compté
Que les autres la trouvent laide.

Troisième maxime.

Loin ces études d'œillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrédiens qui font des teints fleuris :
A l'honneur, tous les jours, ce sont drogues mortelles;
Et les soins de paraître belles
Se prennent peu pour les maris.

Quatrième maxime.

Sous sa coiffe en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups;
Car pour bien plaire à son époux,
Elle ne doit plaire à personne.

Cinquième maxime.

Hors ceux dont au mari la visite se rend.

La bonne règle défend
De recevoir aucune âme :
Ceux qui de galante humeur
N'ont affaire qu'à madame
N'accommodent pas monsieur.

Sixième maxime.

Il faut des présents des hommes
Qu'elle se défende bien :
Car dans le siècle où nous sommes,
On ne donne rien pour rien.

Septième maxime.

Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier ni plumes :
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Écrire tout ce qui s'écrit chez lui (1).

Huitième maxime.

Ces sociétés déréglées,
Qu'on nomme belles assemblées,
Des femmes tous les jours corrompent les esprits :
En bonne politique on les doit interdire ;
Car c'est là que l'on conspire
Contre les pauvres maris.

Neuvième maxime.

Toute femme qui veut à l'honneur se vouer
Doit se défendre de jouer,
Comme d'une chose funeste :
Car le jeu, fort décevant,
Pousse une femme souvent
A jouer de tout son reste.

Dixième maxime.

Des promenades du temps,
Ou repas qu'on donne aux champs,
Il ne faut point qu'elle essaie.
Selon les prudents cerveaux,
Le mari dans ces cadeaux
Est toujours celui qui paie.

MOLIÈRE.

(1) Cette recommandation du bonhomme Arnolphe a été développée avec beaucoup d'esprit dans un charmant petit volume intitulé : *Il ne faut pas que les femmes sachent lire*. Voir aux annonces.

— Dans le mariage, on marchande une femme comme une étoffe. Quand les prix sont débattus et que la marchandise est livrée, tel qui croit avoir la pièce entière, trouve qu'on en a levé bien des échantillons. ROCHEBRUNE.

— L'on ne voit pas que les bons catholiques, par la vertu secrète du sacrement de mariage, deviennent ni plus unis, ni plus constants, ni plus fidèles; et nous connaissons bien des gens à qui ce sacrement n'a conféré que la grâce de se détester cordialement. D'HOLBACH.

— Les mariages les plus parfaits sont les moins imparfaits; les plus pacifiques sont les moins orageux. LA ROCHE.

— Le mariage est une partie de cartes à deux, où, près de sa femme qui triche à la sourdine, un mari n'attrape que des *atouts*.

— Dans un dîner de la Saint-Martin, un mari gros, gras, gourmand et bête, racontait avec une ridicule affectation, devant sa femme, les exploits galants de sa jeunesse. — En ai-je fait de ces c.... ! s'écriait-il en souriant à ses convives. Et comptant sur ses dix doigts, il ajoutait complaisamment : — J'ai fait c... M. A.; j'ai fait c... M. B.; j'ai fait c... M. C. — Assez, assez, M. Merluchet, s'écria la dame du logis, dont cette sotte énumération blessait l'amour-propre; en vérité, si je vous laissais dire, vous ne vous arrêteriez qu'à la moitié de l'alphabet. — Moi, bobonne! Oh! j'irais bien jusqu'à l'Y, répondit avec fatuité le ci-devant jeune homme. — Voyez-vous cela! Eh bien, s'il en est ainsi, Monsieur Merluchet, vous avez eu plus de chances que moi, reprit avec malice l'épouse outragée, car en fait de c..., mon ami, je n'ai pu jamais en faire qu'un seul. A. R.

— On se marie par différents motifs : les uns par passion, les autres par raison; celui-ci sans savoir ce qu'il fait, celui-là ne sachant plus que faire. Mais ce n'est point se marier, c'est négocier que de prendre une femme pour son bien. Ce n'est point se marier, c'est se contenter que de prendre une femme pour sa beauté. Ce n'est point se marier, c'est radoter que de prendre une jeune femme pour avoir de la compagnie. Qu'est-ce donc que se marier? C'est choisir avec discernement, à loisir, par inclination et sans intérêt, une femme qui vous choisisse de même. DUFRESNY

— Il en est du mariage comme d'une charrue à laquelle sont attelés le mari et la femme: tant qu'ils tirent tous deux de concert, la charrue va bien; mais si la femme se met quelque fantaisie dans la cervelle, le mari se chagrine; la femme alors tire d'un côté, le mari de l'autre, et tout va mal. DANCOURT.

— Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme :
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent.
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards :
Les quatre parts aussi des humains se repentent.

La Fontaine.

— Le mariage n'a que des peines pour ceux qui n'ont plus de goût pour les plaisirs de l'innocence. Montesquieu.

LE SERIN ET LE PINSON.

Qu'il est doux d'être dans sa cage!
Disait au dehors un pinson,
Y voyant un serin qui, de son doux ramage,
Faisait retentir sa prison.
Il a nourriture à foison;
Bon pain et gentille femelle;
Et peut, quand il veut, avec elle,
Rire, boire et manger et dire la chanson.

C'est ainsi que, voyant une jeune pucelle,
Lubin croit qu'il serait au comble des plaisirs,
S'il pouvait se lier d'une chaîne éternelle,
Avec ce doux objet de ses tendres désirs...
Mais la cage et le mariage
Ne font sentir les maux que quand on est dedans.
Pour devise prenez cette leçon fort sage :
Jamais maris, toujours amants.

— On demandait un jour à Fontenelle si l'envie de se marier ne lui était jamais venue. — Quelquefois, répondit-il... le matin surtout.

— Une fille naturelle de Charles-Quint, nommée Marguerite, fut mariée à l'âge de dix ans au prince Alexandre de Médicis. Veuve à vingt ans de ce premier mari, elle épousa peu de temps après Alexandre Farnèse, qui était à peine âgé de treize ans. Un poëte contemporain qui rapporte ce fait historique, nous a laissé sur ces deux mariages, les vers suivants :

Le destin, à dix ans, me priva de Léandre
Qui pour moi, vainement se montra vigoureux;

A vingt, j'épouse Hylas, qui, trop jeune et trop tendre,
Ne put sentir encor ni soulager mes feux.
Dans ce bizarre état que faut-il que je fasse?
Hymen! qui m'as offert tes plaisirs les plus doux,
Lorsque pour eux j'étais de glace,
Et qui, dans mon ardeur, me les refuses tous,
Hélas! si dans ton cœur la pitié trouve place,
Rends-moi mon premier âge ou mon premier époux!!!

A. R.

— Le mariage est de toutes les choses sérieuses la chose la plus bouffonne. BEAUMARCHAIS.

— Le mariage n'est plus aujourd'hui qu'une cérémonie qui affranchit le sexe du joug des bienséances, et donne le privilége de tout faire à celles qui ont les inclinations assez corrompues pour tout oser. La plupart du temps, les femmes ne se marient que pour avoir le droit de tenir une maison ouverte, où ceux qui les épousent sont moins bien reçus que les étrangers. Combien est-il de maris ignorés par ceux-là mêmes qui dînent et couchent tous les jours chez eux! MERCIER.

— L'hymen, dit un contemporain de l'auteur que nous venons de citer :

. . . . L'hymen n'est qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où chaque époux, brûlé d'adultères désirs,
Vit, sous le même nom, libre dans ses plaisirs. GILBERT.

— On aurait dû appliquer au mariage, la police relative aux maisons qu'on loue par un bail de trois, six et neuf ans, avec pouvoir d'acheter la maison si elle vous convient.

LE PRINCE DE LIGNE.

LES DEUX MOINEAUX.

Dans un bois habité par un million d'oiseaux,
Spacieuse cité du peuple volatile,
L'amour unissait deux moineaux :
Amour constant, quoique tranquille;
Caresse sur caresse, et feux toujours nouveaux.
Ils ne se quittaient point : sur les mêmes rameaux
On les eût vus, perchés toute la matinée,
Voler ensemble à la dînée,
S'abreuver dans les mêmes eaux,
Célébrer tout le jour leur flamme fortunée,
Et de leurs amoureux duos

Attendrir au loin les échos.
Même roche la nuit est encor leur hôtesse :
Ils goûtent côte à côte un sommeil gracieux;
L'une sans son amant, l'autre sans sa maîtresse,
N'eût jamais pu fermer les yeux.
Ainsi dans une paix profonde,
De plaisirs assidus nourrissant leurs amours,
Entre tous les oiseaux du monde
Ils se choisissaient tous les jours.
Tous deux à l'ordinaire allant de compagnie,
Dans un piége se trouvent pris;
En même cage aussitôt ils sont mis.
« Vous voilà, mes enfants, passez là votre vie: »
Que vous êtes heureux d'être si bons amis!
Mais, dès le premier jour, il semble
Que le couple encagé ne s'aime plus si fort:
Second jour, ennui d'être ensemble;
Troisième, coups de bec; puis on se hait à mort.
Plus de duos; c'est musique nouvelle:
Dispute et puis combat pour vider la querelle.
Qui les apaisera? Pour en venir à bout
Il fallut séparer le mâle et la femelle.
Leur flamme en liberté devait être éternelle :
La nécessité gâta tout.

— « Le mariage est une loterie où les hommes jouent leur liberté, et les femmes leur bonheur. » Cette pensée d'un de nos moralistes devrait nous porter à réfléchir. Mais le temps où l'on a besoin de réflexions est celui où l'on en fait le moins. Il suffit qu'un homme nous plaise, pour nous persuader qu'il a toutes les qualités qu'il nous faut. Cependant ce n'est pas l'affaire d'un jour que de connaître un homme. Il faudrait qu'une fille sacrifiât quelques années de son impatience à étudier le caractère de l'amant ou de l'époux qu'elle s'est choisi... Bast! dit-on, l'amour vient après le mariage. — Non, mademoiselle, l'amour ne naît pas du sein de l'indifférence, et c'est ordinairement là l'effet de l'hymen. Mme de Rieux.

— A. Vous marierez-vous?
B. Non.
A. Pourquoi?
B. Parce que je serais chagrin.
A. Pourquoi seriez-vous chagrin?
B. Parce que je serais jaloux.
A. Pourquoi seriez-vous jaloux?

B. Parce que je serais c...
A. Pourquoi seriez-vous c...?
B. Parce que je le mériterais.
A. Et pourquoi le mériteriez-vous?
B. Parce que je me serais marié. CHAMPFORT.

— Une dame d'un certain âge engageait beaucoup ses deux neveux à se marier ; mais les deux jeunes gens, fort satisfaits des avantages du célibat, faisaient la sourde oreille. Un jour, comme la conversation revenait encore sur ce chapitre : — Ma bonne tante, dit le plus jeune, n'insistez pas davantage, je vous en prie; Alfred et moi, nous voulons décidément rester garçons. — Est-il vrai, mon Dieu? — Très vrai, ma tante, répliqua le jeune homme; et de fait, ajouta-t-il en riant :

Pourquoi nous marier,
Quand les femmes des autres,
Pour être aussi les nôtres,
Se font si peu prier? A. R.

— Se marier, c'est soumettre solennellement sa liberté à la loi, et son destin au caprice.

— Observez cette barque conduite par deux matelots : lorsqu'ils rament ensemble, ils voguent doucement sur les flots agités ; mais s'ils ne sont pas d'accord, chaque vague produit une secousse, et tel coup d'aviron donné à contre-sens pourrait faire chavirer leur frêle esquif. — Le bateau est le mariage, les rameurs sont les époux ; ils naviguent sur le fleuve de la vie, et ce n'est qu'en unissant leurs efforts qu'ils adoucissent les contrariétés du voyage. LÉVIS.

— Une vieille fille qui regrettait de l'être, célébrait devant un de nos poëtes le bonheur des gens mariés. — Vous avez raison de parler ainsi, Mademoiselle, lui dit l'écrivain, car :

Quand un mari, quand une femme
Vivent de telle sorte entre eux,
Que ce n'est qu'un corps et qu'une âme,
Il n'est point d'état plus heureux.

Mais, ajouta-t-il en levant les mains au ciel :

Mais si l'on s'en rapporte à ceux
Qui sont sous la loi conjugale,
C'est la pierre philosophale,
De n'être qu'un quand on est deux. A. R.

— Toutes les filles enragent de se marier, et la plupart des hommes enragent de ce qu'ils le sont.

— Un contrat de mariage est souvent, entre les parties, l'engagement de ne point vivre ensemble. MASSIAS.

— On serait plus souvent heureux dans le mariage si on ne craignait pas de le paraître. LABOUISSE.

— Le mariage est un frein mis par la loi civile à l'inconstance de la nature. Il a fallu s'attendre que ce monopole exciterait beaucoup de révoltes. Les maris Turcs ont imaginé d'assurer leur possession en confiant les femmes à des gardiens impartiaux, armés de glaives et désarmés de leur sexe; les maris Chrétiens ont donné le change à l'ennemi, en instituant la prostitution publique, et déployant devant les célibataires l'avant-garde des courtisanes. Ainsi, les Orientaux, plus violents, arrêtent le torrent par une digue, et les Septentrionaux, plus ingénieux, le détournent du fragile temple de l'hymen par un canal de dérivation. Les premiers sacrifient à leur tranquillité, des hommes et la justice, et les seconds, des femmes et la pudeur. Dans l'un et l'autre cas, le mariage est bien précieux, s'il vaut tout ce qu'il coûte. LEMONTEY.

— Un philosophe cherchait à marier son fils. — Il est encore bien jeune, lui dit un de ses amis; attendez au moins qu'il soit devenu sage. — Avez-vous donc perdu la tête, mon cher? répliqua vivement le philosophe..., mais si mon fils devenait sage, il ne voudrait jamais se marier. A. R.

— Quoi de plus sot dans nos mœurs actuelles, que la présentation officielle et presque sentimentale du futur à la jeune fille! Cette prostitution légale va jusqu'à choquer la pudeur. « Je viens de voir, cette après-midi, 17 février 1790 (dit Champfort), une cérémonie de famille, comme on dit, c'est-à-dire des hommes réputés honnêtes, une société respectable, applaudir au bonheur de mademoiselle de Marille, jeune personne belle, spirituelle, qui obtient l'avantage de devenir l'épouse de M. R..., vieillard malsain, repoussant, malhonnête, imbécile, mais riche, et qu'elle a vu pour la troisième fois aujourd'hui en signant le contrat. — Si quelque chose caractérise un siècle infâme, c'est un pareil sujet de triomphe, c'est le ridicule d'une telle joie; et, dans la perspective, la cruauté prude avec laquelle la même société versera le mépris à pleine main sur la moindre imprudence d'une pauvre femme amoureuse. — Tout ce qui est cérémonie, par son essence d'être une chose affectée et prévue d'avance, dans laquelle il s'agit de se comporter d'une manière convenable, paralyse l'imagination et ne la laisse éveillée que pour ce qui est contraire au but de la cérémonie et ridicule. Une pauvre jeune fille, comblée de timidité et de pudeur souffrante durant la présentation officielle du futur, ne peut songer

qu'au rôle qu'elle joue ; c'est une manière sûre d'étouffer l'imagination. STENDHAL.

— Le sacrement du mariage n'efface pas les taches originelles comme celui du baptême. Mme DE STAEL.

— Un écrivain dont le nom se trouve fréquemment cité dans ce recueil, avait une vieille tante qui voulait à toute force qu'il fît une fin, c'est-à-dire qu'il se mariât. Un jour, comme la bonne dame revenait encore sur cette grave question, son neveu lui dit : — Pour Dieu! ma tante, ne me parlez jamais de mariage; il me fait peur. — Et pourquoi donc, mon enfant? — C'est qu'il me semble, répliqua le jeune homme, qu'après la lune de miel, ce sacrement doit faire l'effet d'une tartine de confitures dont on a mangé le dessus. A. R.

OUI ET NON.

CONSULTATION DIALOGUÉE.

Je viens vous consulter, compère,
Sur un point des plus délicats;
Je veux me marier; Lucas,
Me conseillez-vous de le faire?
— Eh ! oui, mariez-vous, Colas.
— Et si j'allais faire une sottise?
Si, quand j'aurai sauté le pas,
J'en allais enrager tout bas?
Parlez-moi donc avec franchise.
— Eh bien, ne vous mariez pas.
— J'en ai cependant grande envie;
Mon amoureuse est si jolie!
C'est Babet, la fille à Thomas;
Morgué! je l'aime à la folie.
— Ah! ah! mariez-vous, Colas.
— Oui, mais de ma femme, peut-être,
Un galant lorgnant les appas...
J'honore les c..., Lucas;
Mais pour rien je ne voudrais l'être.
— Oh ! ne vous mariez donc pas.
— Oui, mais les bras croisés, je gèle
La nuit tout seul entre deux draps :
Si j'avais Babet dans mes bras,
Jarni! je pense qu'avec elle,
Je ne... — Mariez-vous, Colas.
— Mais si Babet du haut en bas
Me traite, et fait le diable à quatre;

Moi, qui n'aime pas les éclats,
Je serai forcé de la battre.
— J'entends. Ne vous mariez pas.
— Mais quel plaisir quand on baise
Deux ou trois marmots gros et gras,
De sa façon!... j'en mourrais d'aise.
— Allons! mariez-vous, Colas.
— Mais si ma femme trop féconde,
En mettait dix ou douze au monde,
Voici bien un autre embarras!
— Peste! ne vous mariez pas.
— Écoutez donc, Lucas, j'espère
Que, quand je serai vieux et las,
Ces enfants nourriront leur père.
— C'est vrai. Mariez-vous, Colas.
— Mais la mort, qui frappe à toute heure,
N'a qu'à me rendre veuf... hélas!
Compère, il faudra que j'en meure.
— Parbleu! ne vous mariez pas :
Adieu! — Peste du gros Lucas!
Or ça, messieurs les avocats,
Conseillez-moi donc, je vous prie;
A loisir discutez le cas :
En attendant je me marie. COLLIN D'HARLEVILLE.

— Comme on reprochait à une demoiselle, qui depuis cinq ans avait coiffé sainte Catherine, d'avoir pris pour époux un homme chez qui l'âge venait s'ajouter à la laideur : — Ne faites pas tant les fières, répondit-elle à celles qui désapprouvaient son choix : lorsqu'il s'agit de mariage, Mesdemoiselles, on prend ce qu'on trouve, beaucoup plus souvent qu'on ne choisit ce que l'on prend. A. R.

— Continuer l'amour dans le mariage, c'est tout une science que ce bonheur-là! Il faut si peu pour tuer ces belles émotions, ces illusions précieuses qui charment seules la vie, et il est si difficile de maintenir un homme à la hauteur d'une passion exaltée, quand surtout cet homme est votre mari! Avec un amant c'est une fois plus aisé; les obstacles l'aiguillonnent, les difficultés l'irritent; il y a dans cette situation quelque chose de provisoire qui réveille l'inquiétude et les jalousies de la possession. Mais un mari n'a rien à conserver, rien à défendre, et tout naturellement il s'endort dans la certitude et la satiété de son bonheur. D'ailleurs quel prix ont pour lui ces plaisirs si faciles? Quel attrait lui ferait désirer ces faveurs

offertes, prodiguées, gaspillées dans le tête-à-tête officiel au milieu duquel on s'endort sur le même oreiller? C'est comme des primeurs dont la rareté fait tout le prix; dès qu'on peut les avoir presque pour rien, on les dédaigne, on n'en veut plus.

Mme CHARLES REYBAUD.

Il n'est pas d'union qui n'ait ses mauvais jours.
Mais, lorsqu'on s'est aimé, l'on s'en souvient toujours;
Et ces doux souvenirs que le cœur accumule
Survivent à l'amour comme un long crépuscule.

PONSARD.

— Dans les premiers jours de juillet 1831, une grande et belle fille de dix-huit ans se présenta dans les bureaux de la préfecture de la Seine, pour se faire inscrire au nombre des demoiselles qui devaient être mariées par la ville de Paris, et munies d'une dot et d'un trousseau, en commémoration du premier anniversaire de la Révolution de Juillet. L'employé, la voyant seule, lui demanda pourquoi son prétendu ne l'accompagnait pas. — Mon prétendu! s'écria la jeune fille avec étonnement, mais, Monsieur, je n'en ai pas..., je croyais que la ville fournissait tout. A. R.

— Le mariage a la propriété de communiquer aux femmes les vices de l'homme, et jamais ses vertus. CH. FOURIER.

— Aimer de bonne heure, et se marier tard, c'est entendre chanter le matin une allouette en l'air, et en manger le soir une rôtie à son souper. JEAN-PAUL RICHTER.

— On engageait un habitué de la Bourse à se marier avec mademoiselle B*** — Allons donc! fit le cynique tripoteur, au physique elle est fort laide, au moral elle n'a pas le sou. A. R.

On ne saurait flétrir avec trop de rigueur
Le règne du calcul dans les choses du cœur,
Et je souhaite aux gens qui suivent cette mode
Tous les sots accidents qu'entraîne leur méthode.

PONSARD.

— De toutes les raisons qui décident la plupart des jeunes filles à prendre un époux, la plus sérieuse et celle qui les détermine peut-être le plus puissamment, c'est le désir d'assister en toilette de noce à la cérémonie de leur mariage. Une robe blanche, une nuit de bal et quelque peu de curiosité, voilà le mari qu'elles acceptent d'abord; le véritable ne vient qu'après.

ADOLPHE RICARD.

— Est-il un jeu de hasard plus effrayant que le mariage? Risquer sur un seul coup de dé le bonheur ou le malheur de

sa vie; s'engager dans un lien souvent indissoluble, exclusif toujours; s'en inquiéter plusieurs années à l'avance, et puis tomber dans l'abîme... tel est le sort de la plupart des époux. Tout est beau le jour où ils se donnent l'un à l'autre... Le lendemain, il y a déjà des symptômes de désaccord : Monsieur, aime les petits pois au lard, Madame les aime au sucre; Monsieur a la couleur jaune en horreur, Madame en raffole... Au bout de quinze jours les incompatibilités et les mécomptes se révèlent en foule; rarement il s'écoule six mois avant qu'un événement quelconque ne redouble la dose des tardifs regrets : c'est la dot qui s'évapore, et l'on n'avait épousé que pour la dot; ce sont des dettes à payer, au lieu d'un surcroît d'aisance que l'on s'était promis. Le marié parle d'économie, la femme parle de dépense; tous deux se plaignent; on commence par des observations, on finit par des reproches amers: l'amour s'est à tout jamais envolé; on se querelle, on se hait, et l'on se supporte, car le monde est là; mais le mari n'est plus qu'un surveillant incommode, mais la femme n'est plus qu'une lourde chaîne qu'il faut traîner partout. — Les tortures matrimoniales sont sans fin et se varient de mille manières. —L'inévitable monotonie n'est pas une des moins cruelles. — Au bout d'un an, au bout de deux, se retrouver constamment en face l'un de l'autre, avec de la satiété, quoi de plus fastidieux! On se sait par cœur, on s'est étudié; toutes les qualités ont perdu de leur éclat, tous les défauts ont grandi; il ne s'est opéré que de disgracieux changements... Le flambeau de l'hymen est comme certaine flamme qui rend hideux tout ce qu'elle éclaire. — Les deux moitiés du couple se font peur, elles s'ennuient de se voir, de se toucher, de s'entretenir, de s'entendre, de se sentir; elles cherchent des distractions, elles s'éloignent, elles se fuient, elles fuient un insipide intérieur, et voilà pourquoi les spectacles, les cercles, les cafés et tous les lieux publics se remplissent de gens qui bâillent; puis on s'efforce de sortir d'une mortelle atonie; on éprouve le besoin de se retremper dans une infidélité, et le proverbe *changement de corbillon...* est mis en action sans aucun scrupule. — On se dit : *passe-moi la rhubarbe, et je te passerai le séné.* Donc, à tout prendre, le lien perpétuel du mariage est bien la pire de toutes les galères; et c'était assurément un contrat de mariage que renfermait la boîte de Pandore. On est généralement convaincu de cette vérité ; et cependant, dans la société, on se pousse à l'envi dans les épineuses étreintes du nœud conjugal, et tout conspire sans cesse à y entraîner les sages et les fous. *Sicut erat in principio, et nunc et semper.*

JULES DAVID.

— On ne rencontre en général dans le mariage que ce qu'on y a cherché. Ceux qui ne lui ont demandé que de l'argent n'ont pas le droit d'en attendre le bonheur, et qui a semé l'ambition ne récoltera pas l'amour. A. Grün.

— Le mariage n'est souvent qu'un échange de grognements réciproques durant le jour et de ronflements pendant la nuit. C'est de l'ennui à deux. Commerson.

— L'amour avant l'hymen ressemble à une préface trop courte en tête d'un livre sans fin. J. Petit-Stern.

— Le mariage est un roman, jusqu'au jour où on a ouvert le livre. La préface en est quelquefois amusante ; mais elle n'est jamais longue, et toujours elle est menteuse.

Achille Poincelot.

— Monsieur A*** était à la veille d'épouser mademoiselle B***, lorsqu'un de ses amis vint lui proposer un plus riche mariage. Monsieur A*** n'hésita pas; il rompit aussitôt avec celle qu'il aimait, et se maria, six semaines plus tard, avec une jeune veuve qu'il ne connaissait point. — Mademoiselle B*** désolée de cette rupture, ne songeait plus qu'à mourir, lorsque heureusement pour elle, l'amoureux éconduit d'une de ses cousines se fit son consolateur et devint bientôt son époux. — Ce chassé-croisé se renouvelle tous les jours parmi nous; il s'exécute même avec tant d'aisance et de facilité, qu'on voit, en fin de compte, beaucoup de femmes qui regrettent d'être mariées, et peu de maris qui n'aient un remplaçant. Adolphe Ricard.

— « Pourquoi donc n'épousez-vous pas mademoiselle de X***? disait-on un jour à M. de Maucroy; elle est belle, spirituelle et riche; que pouvez-vous désirer de plus? — Mon ami, répondit le poëte à son interrogateur :

. . . Je vois beaucoup de bien,
Dans le parti qu'on me propose;
Mais toutefois ne pressons rien :
Prendre femme est étrange chose.
Il faut y penser mûrement;
Sages gens en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y penser toute sa vie. A. R.

— Il faut être longtemps à faire ce qui doit durer longtemps : les belles choses ne sont pas l'ouvrage d'un jour.

Mme de Rieux.

— Le mariage est une si sotte chose que l'on devrait bien s'appliquer à trouver le secret de perpétuer le monde sans femmes. Sarrazin.

— Enfin, et pour terminer ce long chapitre, disons avec Térence :

. . . . . *Verbum unum, cave de nuptiis* (1).

MATERNITÉ.

— Dans les familles les plus humbles comme dans les plus élevées, le moment où une fille d'Ève va donner le jour à un nouveau-né est plein d'une solennelle et religieuse émotion. Quelque chose comme un signe du ciel descend sur la jeune mère et la rend plus sacrée. On sent que par cette frêle créature Dieu va comme renouveler le plus grand acte de ses mystères, celui de la création de l'homme. Les fonctions de la maternité à cet instant suprême se révèlent dans toute leur sublimité. Dieu s'y montre en quelque sorte face à face ; les cœurs les plus indifférents songent à lui ; la prière est sur toutes les lèvres, et l'encens du sacrifice monte comme une odeur agrable vers le ciel. A. SIBOUR.

— Les femmes ne sont femmes que pour devenir mères ; elles vont à la vertu par le plaisir. J. JOUBERT.

— Non contentes d'avoir cessé d'allaiter leurs enfants, les femmes cessent d'en vouloir faire : la conséquence est naturelle. Dès que l'état de mère est onéreux, on trouve bientôt le moyen de s'en délivrer tout à fait : on veut faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours, et l'on tourne au préjudice de l'espèce l'attrait donné pour la multiplier.

J.-J. ROUSSEAU.

— Une mère galante fait rarement une fille sage.

Mme DE RIEUX.

Sæpe patris mores imitatur filius infans,
Qualis erat mater filia erit.

— L'exemple d'une mère en qui la vertu brille,
Est la grande leçon dont profite une fille.

— Une femme se désolait devant un de nos vaudevillistes d'être grand'mère à trente-trois ans : — Madame, lui dit le poëte :

(1) Ce qui ne nous empêche point cependant de recommander à l'attention du lecteur, un excellent ouvrage que nous avons récemment publié sous le titre de : *Guide pour se marier devant l'état civil, à l'église et chez le notaire, ou Instructions élémentaires sur le contrat de mariage*, par M. Louis Nyèr, avocat. 1 vol. in-12. Voir le prospectus à la fin de ce volume.

Il est assez plaisant de travailler pour l'être,
Mais fâcheux de l'être en effet.

Consolez-vous cependant, ajouta-t-il :

Cet enfant qui fera croître votre famille,
Un jour vous vengera selon votre souhait ;
Et vous lui verrez faire alors à votre fille,
Le même tort qu'elle vous fait. A. R.

— La nature en s'amusant à souder la charpente osseuse des vieilles filles, semble donner mauvaise grâce à la vertu. C'est, au reste, une vue bien sage de l'Architecte des femmes, d'attacher à l'accomplissement d'un devoir la perfection et la durée de la beauté. Il faut avoir été mère pour conserver sous les glaces du temps cette douceur de mouvements et ces grâces de souvenir qui faisaient dire à Fontenelle, le vieux berger normand : *On voit bien que l'Amour a passé par là.*

LEMONTEY.

MÉCHANCETÉ.

— Les belles femmes qui sont fâcheuses et chagrines ressemblent à des vases d'albâtre où l'on conserve du vinaigre.

DIOGÈNE.

— On demandait un jour au grand rabbin Ben-Sarah, si, quand on avait le malheur d'avoir une méchante femme, il convenait de la répudier. — S'il vous est échu un os en partage, rongez-le, répondit le philosophe. A. R.

— Lorsqu'on épouse une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans l'eau la tête la première. MOLIÈRE.

— Qui a mauvaise femme a pour voisin le purgatoire.

PROVERBE

— Le membre le plus nuisible d'une méchante femme, c'est la langue. PROVERBE.

— On se fait à la laideur, mais jamais à la méchante humeur ; elle use tout ; c'est le poison de la société, des plaisirs, de l'amour. On ne dira jamais trop de bien d'une bonne femme, mais jamais non plus on ne dira trop de mal d'une méchante, se fût-on servi de l'aiguillon de la guêpe trempé dans le venin de la vipère pour tracer son portrait. Mme DE RIEUX.

— Les grâces et la beauté sont un voile impénétrable dont la nature enveloppe quelquefois les âmes les plus atroces.

ROCHEBRUNE.

— Les rides enlaidissent moins une femme que la méchanceté. ADRIEN DUPUY.

— On plaint un homme qui a eu le malheur d'épouser une méchante femme, mais celui qui s'y expose pour la seconde fois est inexcusable, car il n'a que ce qu'il a bien mérité, si la dernière ressemble à la première. OXENSTIERN.

— Pour fuir l'orage des passions, le mariage avec une bonne femme est un port dans la tempête, mais avec une méchante c'est une tempête dans le port. J. PETIT-SENN.

— On se repent toujours d'avoir été méchant envers ceux qu'on a bien aimés : les fautes de l'amour s'oublient, mais les remords de la jalousie nous restent. ADOLPHE RICARD.

— Un mari qui avait une fort méchante femme, lui disait un jour :

« Si tu ne finis ton tapage,
Sais-tu bien ce que je ferai ?
Je planterai là le ménage,
Louison, je t'abandonnerai.
Alors, soit de force ou de gré,
Tu me regretteras ; car, maudite femelle,
Je veux te faire, avant d'accomplir ce dessein,
Un quarteron d'enfants. » — Un quarteron, dit-elle,
Fais-les moi tout à l'heure, et décampe demain. A. R.

— Celui qui s'aperçoit, dès le second jour de son mariage, que la femme qu'il vient d'épouser est une méchante femme, ne doit pas attendre au lendemain pour chercher à la rendre meilleure. « On plie à son gré le bois vert, dit le poëte Saadi, mais quand il est sec, on ne peut le redresser qu'avec du feu. »
ADOLPHE RICARD.

MÉDECIN.

— C'est par les femmes que les médecins acquièrent leur réputation, et c'est par les médecins que les femmes font leurs volontés. J.-J. ROUSSEAU.

— Les hommes n'appellent un médecin que lorsqu'ils souffrent, les femmes les envoient chercher toutes les fois qu'elles s'ennuient. Mme DE GENLIS.

— Un paysan des environs de Ham vint un jour prier M. le docteur Seraine de lui donner un onguent qui pût faire cesser des douleurs de reins dont sa femme souffrait beaucoup. Après s'être renseigné de son mieux sur la nature du mal, l'auteur de la *Santé des petits enfants* écrivit une ordonnance, et la remettant au paysan, il lui dit : — Tenez, mon brave homme, vous

la frictionnerez avec cela. » Deux jours après, comme ce client revenait de nouveau. — Eh bien! qu'y a-t-il donc encore? lui dit le docteur. — Ma foi! m'sieur, y a qu'ma femme dit que vous n'êtes pas ben savant, quoiqu'on le dise dans tout le pays. — Et pourquoi cela? — Parce que vous lui donnez des choses qui font rien du tout. — Ah! par exemple! s'écria le docteur un peu piqué; voyons, comment avez-vous fait pour vous servir de ma friction? — Queu friction? fit le paysan tout ébahi. — Et parbleu! celle que j'ai ordonnée. — Mais, m'sieur le médecin, vous n'm'avez point du tout donné de friction. — Comment! — Mais non, ben sûr. Vous avez gribouillé quéque chose sur un petit morceau de papier, et puis vous m'avez dit en me le remettant : tenez, mon brave homme, vous la frotterez avec cela. — Eh bien? fit le docteur. — Eh ben! m'sieur, j'ai fait c'que vous m'avez dit : c'est avec vot papier qu'jai frotté ma femme. » M. Seraine ne put en entendre davantage, et trouvant la porte de son jardin ouverte, il s'y réfugia bien vite pour ne pas rire au nez de son client. A. R.

MÉDISANCE.

— C'est la difficulté de prouver qui fait qu'on médit si hardiment des femmes les plus sages; car dans les choses où il est impossible de démontrer la vérité, on prétend que la vraisemblance suffit. DUFRESNY.

— La plupart des femmes aiment mieux, ce me semble, qu'on médise un peu de leur vertu, que de leur esprit ou de leur beauté. FONTENELLE.

— Ce n'est point sur le rapport d'une femme, qu'il faut juger d'une autre femme, parce qu'elles ont presque toutes la faiblesse de croire qu'elles se donnent la gloire qu'elles ôtent aux autres. Mme DE SARTORY.

— Quand une femme a le bonheur d'être née avec une jolie figure, elle ne doit pas médire de celle des autres. Le mépris que l'on en fait ne nous embellit pas, et ne rend pas moins aimables celles que nous déprisons. Il faut convenir bonnement de ce qu'on pense là-dessus. Les hommes à qui nous parlons ont des yeux; et tout ce que nous pourrions dire au désavantage des personnes qui leur plaisent, ne leur persuaderait pas qu'ils sont des aveugles. Mme DE RIEUX.

— Une femme doit mépriser la médisance et craindre de la mériter. Mlle DE SCUDÉRI.

— Un jour, je m'avisai de médire de l'amour, il m'envoya l'hymen pour se venger. Depuis je n'ai vécu que de regrets.

RIVAROL.

— Si vous entendez une femme médire de l'amour, et un homme de lettres déprécier la considération publique, dites de l'une que ses charmes se passent, et de l'autre que son talent se perd. DIDEROT.

— La médisance s'attaque toujours aux chastetés les plus délicates. Par tous pays, deux individus, jeunes, beaux, qu'on suppose heureux l'un par l'autre, soulèvent l'indignation et la fureur de ce public hargneux qui se compose de toutes les femmes honnêtes fatiguées de l'être, de toutes les femmes galantes qui veulent donner le change sur la facilité de leurs mœurs par la sévérité de leurs jugements, de tous les vieux libertins qui haïssent par état la passion noble et pure, de tous les maris qui comparent, de tous ceux enfin, et le nombre en est considérable, qui portent avec dépit le poids d'une vertu forcée, les lourds ennuis du ménage, ou les cruels châtiments de la débauche. DANIEL STERN.

— Si la femme est le plus doux présent que Dieu ait fait à l'homme, celui qui se permet d'en médire est le premier des ingrats. AUGUSTE GUYARD.

— On médit des femmes, par la raison qu'on ne jette des pierres qu'aux arbres chargés de fruits. A. R.

MÉFIANCE.

— Les femmes ont encore plus à se méfier des femmes que des hommes. J.-J. ROUSSEAU.

— Je n'exclus point la jalousie de l'amour ; mais la méfiance, selon moi, déshonore les deux amants. MIRABEAU.

— Les femmes se méfient trop des hommes en général, et pas assez en particulier. COMMERSON.

MÉMOIRE.

— L'esprit et la mémoire forment un ménage, où les plus honnêtes femmes donnent quelquefois à leurs maris, des enfants qui ne sont pas d'eux. PH. DE VARENNE.

— Le premier amour qui entre dans le cœur, est le dernier qui sort de la mémoire. J. PETIT-SENN.

— La mémoire est un calepin discret sur lequel la plupart des époux écrivent à l'insu l'un de l'autre les petits romans qu'ils font à la sourdine. ADOLPHE RICARD.

MÉNAGE.

— Si vous voulez être heureux en ménage, tâchez de vous bien assortir. *Si quâ voles apte nubere, nube pari.* OVIDE.

— Il serait dangereux que votre femme aimât le luxe et la dépense qui sont la ruine des familles. « Qu'on ne m'en parle pas, dit Montaigne; selon que l'expérience m'en apprit, je requiers d'une femme mariée, au-dessus de toute autre vertu, la vertu économique; c'est sa maîtresse qualité, et qu'on doit chercher avant toute autre chose; comme le seul douaire qui sert à ruiner ou sauver nos maisons. *Mulier domi damnum est aut salus.* » Prenez donc une femme qui aime l'ordre et l'arrangement, et qui soit ménagère, mais sans avarice; car une femme avare est ordinairement méchante et querelleuse. Avec une femme économe la dot grossit tous les jours, tandis qu'avec une femme qui ne se refuse rien, toutes les riches successions sont mangées avec la dot avant qu'elles arrivent, et le vieux patrimoine est bientôt entamé.

L'abbé BLANCHARD.

— Les vertus de ménage sont d'autant plus difficiles, qu'on en a plus besoin. CHARRON.

— La plus utile et honorable occupation à une mère de famille, c'est la science du ménage. J'en vois quelques-unes avares; de ménagères fort peu. MONTAIGNE.

— Il ne peut y avoir dans une femme de science plus utile et plus agréable pour un mari que l'art de plaire par les occupations domestiques. C'est de ces petites vertus que l'amour même tire sa plus grande force. Omphale file; Hercule est vaincu. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— L'honneur du ménage n'est jamais mieux gardé que quand la femme en garde aussi la caisse; — le cœur dort dans l'ivresse de la vanité. LEMONTEY.

— Les soins domestiques sont l'occupation naturelle des femmes, et il n'est pas sans danger, pour elles, d'en dédaigner aucun. Je ne répondrais pas de la vertu de celle qui les a pris en dégoût. LATÉNA.

— Le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit est la vie retirée et domestique, et l'on peut croire que ceux qui vont sans cesse chercher leur bonheur chez autrui, ne l'ont point chez eux-mêmes. J.-J. ROUSSEAU.

— Tout homme qui se plaît dans sa maison, aime sa femme; et si l'homme est heureux chez lui, sa femme l'est aussi. LE MÊME.

— Le caractère de l'homme s'abaisse et celui de la femme s'ennoblit dans les soins minutieux des détails domestiques.

LATÉNA.

— Qu'est-ce qu'un bon ménage aujourd'hui? un mari trompé qui ne s'en doute pas, ou bien une femme malheureuse

qui souffre et ne dit mot. Cela ne se voit que trop souvent, hélas! mais cependant, et j'aime à le dire :

Je connais quelques bonnes âmes
Qui, conservant les mœurs de l'âge d'or,
Dans Paris affichent encor
La sottise d'aimer leurs femmes;
Et qui, d'un chaste hymen respectant le saint nœud,
Près d'une épouse tendre et sage,
Trouvent l'amour dans leur ménage,
Et le bonheur au coin du feu. A. R.

— Beaucoup de ménages d'aujourd'hui ne sont que la parodie du gouvernement constitutionnel de notre époque, où le roi règne et ne gouverne pas. Mme DE GIRARDIN.

— Lorsque la lune de miel est passée, il arrive assez souvent que les ménages les plus heureux sont les ménages à quatre. BALZAC.

— Quand une femme dédaigne de raccommoder les chemises de son mari, on peut en augurer qu'elle se complaît à repriser les chaussettes de son amant. COMMERSON.

MENSONGE.

— Il en est des mensonges de la galanterie, comme des fictions de théâtre, où la vraisemblance a souvent plus d'attraits que la vérité. DESMAHIS.

— Deux étudiants passaient à côté d'une jeune dame : — Voilà, dit l'un, la plus jolie femme que j'aie vue. « Elle se retourne, et trouvant son adorateur fort laid : — Je voudrais bien, Monsieur, pouvoir en dire autant de vous ! » fit-elle d'un air moqueur. — Eh, Madame! reprit le jeune homme, ne sauriez-vous donc mentir aussi bien que moi? A. R.

— Les femmes mentent avec tant de grâce, que rien ne leur sied mieux que le mensonge. BYRON.

. . . . Femmes savent mentir;
La moins habile en connaît la science. LA FONTAINE.

— Le mensonge et l'infidélité ne doivent jamais se pardonner aux amants, parce qu'ils ressemblent d'ordinaire aux enfants mutins, qui oublient le quart d'heure d'après les fautes qu'ils ont commises, et dont on ne les a pas fait repentir. Si j'étais homme, je ne ferais pas grand fond sur la bonne foi d'une femme qui m'aurait pardonné de lui en avoir manqué.

On est ordinairement sévère sur les fautes qu'on ne commet pas. Mme DE RIEUX.

— En amour, le mensonge n'est à craindre pour celui qui le fait, que quand on ne le croit pas. ALPHONSE KARR.

MÉPRIS.

— Rien ne console plus promptement de la perte d'un objet qui nous a été cher, que le mépris qu'il vient à mériter : c'est presque le seul remède aux grandes passions. Mme DE RIEUX.

— Si l'amour ne se paie par l'amour, il est très méprisé.
BACON.

— Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
Et lui faire sentir que l'on a du courage.
Qui souffre ses mépris les veut bien recevoir!
Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auraient pas la parole si haute;
Oh! qu'elles nous sont bien fières par notre faute!
Je veux être pendu si nous ne les verrions
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs, dont la plupart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le siècle où nous sommes.
MOLIÈRE.

— C'est l'habitude des femmes de mépriser ce qui ne leur est plus bon à rien. Mme DE RIEUX.

— On ne fait guère de mauvaises propositions à une femme, qu'on n'y soit encouragé par le mépris qu'elle fait elle-même de son époux. Ce sont les femmes galantes qui font les amants audacieux. Mme DE VILLEDIEU.

— C'est le mépris pour les femmes qui les fait avoir.
CHARLES NODIER.

MÉRITE.

— Il n'y a pas de femmes dont le mérite dure plus que la beauté. LA ROCHEFOUCAULD.

— Les hommes et les femmes conviennent rarement sur le mérite d'une femme : leurs intérêts sont trop différents. Les femmes ne se plaisent point les unes aux autres par les mêmes agréments qu'elles plaisent aux hommes; mille manières qui allument dans ceux-ci les grandes passions, forment entre elles l'aversion et l'antipathie. LA BRUYÈRE.

— Le premier mérite auprès des femmes c'est de les aimer; le second est d'entrer dans la confidence de leurs inclinations;

le troisième, de faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable. Faites-vous aimer, ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux : car enfin il leur faut de l'amour, de quelque nature qu'il puisse être : leur cœur n'est jamais vide de cette passion.

SAINT-ÉVREMONT.

— La mesure du mérite chez une femme, se tire de l'étendue du cœur et de la capacité qu'elle a d'aimer.

Mlle DE SCUDÉRI.

— Le vrai mérite, en amour, est celui qu'estiment les personnes à qui l'on veut plaire. NINON DE LENCLOS.

— La nature a si bien établi le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laissé beaucoup de choses à faire au mérite. Il n'y a point de cœurs à qui elle n'ait destiné quelque autre cœur, mais elle n'a pas pris soin d'assortir ensemble toutes les personnes dignes d'estime. Cela d'ordinaire est fort mêlé ; et l'expérience ne fait que trop voir que le choix d'une femme aimable ne prouve rien ou presque rien en faveur de celui sur qui il tombe. Il me semble que ces raisons-là devraient faire des amants discrets. FONTENELLE.

— Le mérite et la qualité retardent le succès d'un amant, plus souvent qu'ils ne l'avancent. Les femmes font moins languir ceux qui n'intéressent que peu leur vanité, mais elles les sacrifient beaucoup plus tôt. ROCHEBRUNE.

— Croire que le mérite détermine les femmes à faire un choix, c'est les connaître bien peu. Si j'en juge par ce que j'ai vu, elles s'engagent sans délibération. L'amour est un dérèglement d'esprit qui les entraîne vers un objet et les y attache malgré elles : c'est une maladie qui leur vient comme la rage aux animaux. LESAGE.

— Le mérite d'une femme a besoin d'être éclairé par un rayon de beauté. Mme DE GUIBERT.

— Les femmes ne jugent de notre mérite que par le frissonnement subit, involontaire que leur cause le premier coup d'œil : s'il est froid, n'en espérez rien ; elles reviennent plutôt de l'antipathie à l'amour, que de l'indifférence à ce dernier sentiment.

FEUCHÈRES.

— Les femmes sont quelquefois moins décidées à aimer par le mérite de leurs amants que par celui de leurs rivales.

LINGRÉE.

— Les femmes ont raison de vouloir être belles à quelque prix que ce soit, puisque la beauté est le seul mérite que les hommes ne leur contestent pas. ADRIEN DUPUY.

— J'ai vu les femmes les plus distinguées se charmer d'un

homme d'esprit qui n'était pas moi, et tout d'un temps, et presque du même mot, admirer les plus grands sots. Je me trouvais attrapé comme un connaisseur qui voit prendre les plus beaux diamants pour des strass, et préférer les strass s'ils sont plus gros. J'en concluais qu'il faut tout oser auprès des femmes. Là où le général Lasalle a échoué, un capitaine à jurements réussit. Il y a sûrement dans le mérite des hommes tout un côté qui leur échappe. STENDHAL.

— C'est incontestablement notre jeunesse qui fait tout notre mérite auprès des femmes. Elles ne nous accueillent avec plaisir que selon l'habit et le visage que nous portons; et tel parmi nous, qui, prodigue de soins, de flatteries et d'attentions, passe à trente ans pour un homme aimable, n'est plus qu'un vieux fou s'il en a le double. ADOLPHE RICARD.

MÉTIER.

— Le métier de femme est bien dur. Mme D'ÉPINAY.

— Le métier d'honnête femme, quoique moins compliqué que celui d'honnête homme, est cependant d'un exercice plus difficile. PH. DE VARENNE.

— La Rochefoucauld a dit : « Il n'y a pas d'honnêtes femmes qui ne se lassent de leur métier. » Si c'est un mauvais métier que celui d'honnête femme, cesser de l'être en est un bien pire. BEAUCHÊNE.

— Un métier est, pour une fille, plus précieux qu'une dot; il éloigne d'elle la cause de tous les crimes : l'indigence du pauvre et l'oisiveté du riche. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— Le métier d'honnête femme n'est si ennuyeux et si décourageant pour celles qui l'exercent avec conscience et probité, que parce qu'il leur manque un stimulant qui surabonde partout ailleurs, la concurrence. ADOLPHE RICARD.

MILITAIRE.

— Les guerriers ne sont si fort adonnés au vin et à l'amour, que parce que les périls veulent être payés par les plaisirs. BACON.

— Les femmes qui se laissent séduire par le clinquant de l'uniforme, ressemblent à ces petits papillons nocturnes qui viennent bêtement brûler leurs ailes à la clarté de nos flambeaux. ADOLPHE RICARD.

— Les femmes sont comme les alouettes, tout ce qui brille les éblouit. ROCHEBRUNE.

— Les militaires sont de tous les célibataires ceux qui contribuent le plus à la dépravation des mœurs. Ils se font de l'art de séduire un passe-temps et une étude, que favorisent d'ailleurs la sottise des femmes, et la honteuse oisiveté de la vie de garnison. PÉTION DE VILLENEUVE.

— La femme est faible et la force lui plaît. TOULONGEON.

— Le dieu Mars, ô beauté ! te rend toujours les armes.
Souvent ce dieu si fier, vaincu par tes appas,
Dépose sa fierté pour languir dans tes bras.
Sa tête est sur ton sein, nonchalamment penchée,
Et l'amour tient son âme à ta bouche attachée ;
Ses yeux étincelants errent sur ton beau corps,
Et nourrissent ses feux en pillant tes trésors :
Tant tu sais avec art bien placer tes caresses,
Allumer les désirs, provoquer les tendresses !

— Les militaires ont, en amour, une réputation tellement compromettante, qu'ils ne sont vraiment dangereux que pour les femmes qui n'ont plus rien à craindre. ADOLPHE RICARD.

MIRACLE.

— Le plus grand miracle de l'amour c'est de guérir de la coquetterie. LA ROCHEFOUCAULD.

— Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
Fut de tout temps grand faiseur de miracles.
En gens coquets il change les Catons ;
Par lui les sots deviennent des oracles ;
Par lui les loups deviennent des moutons.
Il fait si bien que l'on n'est plus le même.
Témoin Hercule et témoin Polyphème,
Mangeur de gens : l'un, sur un roc assis,
Chantait aux vents ses amoureux soucis,
Et pour charmer sa nymphe joliette,
Taillait sa barbe et se mirait dans l'eau.
L'autre changea sa massue en fuseau
Pour le plaisir d'une jeune fillette.
J'en dirais cent. . . . . LA FONTAINE

— Les miracles de l'amour trouvent d'autant moins d'incrédules, que la plupart des hommes conservent au fond du cœur, des souvenirs qui justifient leur crédulité. ADOLPHE RICARD.

MIROIR.

— Fille qui trop se mire peu file. PROVERBE.

— A quoi sert à une vieille coquette de se voir continuellement dans un miroir? Ce qui devrait l'éclairer sur ses ridicules ne fait que l'aveugler davantage. Plus les femmes se regardent et moins elles se connaissent; l'âge de leur figure est comme l'aiguille d'un cadran : elles l'observent sans cesse et ne la voient point marcher. PH. DE VARENNE.

A MON MIROIR.

O toi qui vis mes premiers charmes
Accrus et ravis par le temps,
Miroir, je t'arrose de larmes
En rêvant à mes doux printemps.

Cent fois contre l'amour volage
Tu me prêtas d'heureux secours;
Mais on ne peut ramener l'âge
Comme on ramène les amours.

Tu vois l'âge en argent funeste
Changer l'or de mes blonds cheveux,
Et sillonner ce front céleste,
Jadis objet de tant de vœux.

Tu le vois, d'une main barbare,
Courber ces membres délicats :
Ma voix tremble, mon pied s'égare,
Et tu chancelles dans mes bras.

Ces yeux, qui défiaient l'Aurore
Se couvrent de voiles jaloux;
Ces lèvres, où respirait Flore,
Ont perdu leur parfum si doux.

Ils ne sont plus ces jours d'ivresse,
De triomphe et de volupté,
Où tes conseils et mon adresse
Enchaînaient tout à ma beauté.

Alors je t'ornais de guirlandes,
Tribut de mille cœurs soumis;
Plus de vœux, d'encens, ni d'offrandes!
Mes amants sont à peine amis.

Miroir, qui me rendais si vaine,
Doux présent que me fit Vénus,
Hélas! tu reconnais à peine
Ces traits qu'Amour a tant connus.

T'offrir ce que l'âge me laisse,
C'est tous les deux nous outrager,
Et je te rends à la déesse
Dont les traits ne peuvent changer. M[me] L. B.

— Un miroir est le seul ami auquel une femme ne craigne pas de révéler le secret de ses imperfections et de ses défauts.

— Quand le miroir d'une jolie femme lui dit le matin qu'elle est belle, il lui est bien difficile de vivre le reste du jour, comme si elle ne l'était pas. L'abbé Goussault.

— Les femmes s'habillent moins pour être vêtues que pour se parer; et seules devant un miroir, elles songent encore plus aux hommes qu'à elles-mêmes. Rochebrune.

LES MIROIRS.

Une femme sur le retour
Voulait encor paraître aimable;
Mais son miroir peu raisonnable
Se tuait de lui dire : — Eh! qui? vous! de l'amour!
Le désir d'en donner n'est pas ce qui l'inspire;
Croyez-moi, je vous parle avec sincérité;
Quand la jeunesse et la beauté
Se sont enfuis, l'amour sur leurs pas se retire. »
Ces avis n'étaient pas du goût
De notre indocile femelle,
Qui n'imaginaut rien mieux que d'être belle,
Pour le paraître encor avait recours à tout.
Un jour que ce miroir fidèle
Continuait à la tirer d'erreur,
Sur le champ elle entre en fureur,
L'accuse d'imposture, et saisissant la glace,
En vingt morceaux elle la casse.
Mais, quoi donc! Au lieu d'un miroir
En voilà vingt qui, faisant leur devoir,
De tous côtés lui présentent sa face.

Contre certains défauts à quoi bon se fâcher?
C'est vanité, c'est imprudence;
Le trop de soin qu'on prend à les cacher
Les met bien plus en évidence.

SUR UN HOMME LAID QUI AIMAIT A SE MIRER.

Laisse donc là ce miroir, Névolus ; fuis-le, si tu ne veux pas éprouver le sort de Narcisse. Ce beau jeune homme périt jadis pour s'être trop aimé ; mais toi, si tu n'y prends garde, tu mourras à force de te haïr :

Namque sui quondàm ut periit Narcissus amore
Ni caveas, odio sic moriere tui. ***

— « Mais que fais-tu donc, Marie ? Voilà plus d'une heure que tu perds devant ton miroir ! » disait un jour madame Alphonse D*** à l'aînée de ses deux filles, charmante personne de dix-sept ans. — Ce que je fais maman ? répondit la jeune coquette, j'admire ton plus bel ouvrage. » A. R.

MODE.

— Il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter.
LA BRUYÈRE.

— La mode, cette idole de la jeunesse, est la plus ruineuse de toutes les vanités. OXENSTIERN.

— Il faut satisfaire à la mode comme à une servitude fâcheuse, et ne lui donner que ce qu'on ne peut lui refuser. La mode serait raisonnable si elle pouvait se fixer à la perfection, à la commodité et à la bonne grâce ; mais changer toujours, c'est inconstance plutôt que politesse et bon goût.
Mme DE LAMBERT.

— Rien ne surpasse en ridicule un fou qui suit la mode, que le fou qui la fuit. YOUNG.

— Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque ; et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage.
N'y trop rien affecter, et sans empressement
Suivre ce que l'usage y fait de changement.
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours enchérir sur la mode,
Et qui, dans ces excès dont ils sont amoureux,
Seraient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux :
Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde,
De fuir obstinément ce que suit tout le monde,
Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous
Que du sage parti se voir seul entre tous. MOLIÈRE.

— L'amour des modes, dont les femmes sont esclaves, est de mauvais goût, parce que les visages ne changent pas avec les modes, et que la figure restant la même, ce qui lui sied bien une fois, lui sied toujours. Ce sont presque toujours les laides personnes qui amènent les modes, auxquelles les belles ont la bêtise de s'assujettir. J.-J. Rousseau.

— Vingt mille femmes mal faites font passer une mode qui n'est favorable qu'à leur défaut ; le petit nombre de belles femmes s'y assujettit : la majorité l'emporte. Rivarol.

— Massillon était en chaire ; il prêchait contre le luxe, contre la mode, en un mot contre les vanités de ce monde. Tout à coup, prenant les mouches à partie, il s'écria : — « Et ces mouches que vous appliquez sur votre visage, qu'est-ce encore, sinon de la vanité? Elles n'ont d'autre but que d'attirer les regards sur des charmes que vous voulez faire admirer. Pourquoi n'en pas mettre aussi sur vos épaules, sur votre gorge afin d'exciter les regards indiscrets de vos admirateurs à s'égarer jusqu'aux dernières limites du possible? » — La leçon ne fut pas perdue. Le lendemain, toutes nos dames avaient une mouche sur la gorge, et cette mouche prit le nom de Massillon!

— Les femmes chérissent la mode, parce qu'elle leur donne tous les mois une nouvelle jeunesse. Mme de Puisieux.

— Ce qu'on accorde à la mode est, pour l'ordinaire, ôté d'autant à la raison. V. D. Crousse.

— Les femmes empruntent à la mode des agréments qui seraient des défauts, si la nature les leur avait donnés.
P. Rochepèdre.

— Une femme serait au désespoir si la nature l'avait faite telle que la mode l'arrange. Mlle de Lespinasse.

— La mode est un tyran dont rien ne nous délivre,
A son bizarre goût il faut s'accommoder ;
Mais sous ses folles lois étant forcé de vivre,
Le sage n'est jamais le premier à la suivre,
Ni le dernier à la garder.

— L'empire de la mode fait des bêtes de tous ceux qui s'y soumettent. Miss Edgeworth.

— Les femmes vertueuses, en copiant de trop près les modes, les manières et les ajustements de celles qui ne le sont pas, donnent quelquefois lieu de soupçonner qu'elles poussent plus loin l'imitation. Labouisse.

— Un roi de Siam ayant appris qu'un peintre parisien se trouvait dans ses États, le fit venir, et lui ordonna de représenter sur la toile toutes les nations de l'Europe dans leur cos-

tume habituel. L'artiste se mit à l'œuvre, et peignit le Français tout nu :

Portant uniquement sur son bras, qu'il replie,
Une pièce d'étoffe. — Où sont donc tes esprits,
Dit le monarque au peintre, et par quelle folie
Peins-tu le Français sans habits?
— Seigneur, répondit-il, n'en soyez point surpris;
Il change si souvent de mode,
Que mon art, ne sachant où se déterminer,
Lui donne de l'étoffe, afin qu'il s'accommode
Comme il voudra l'imaginer. A. R

— La mode est un ridicule sans objection. BALZAC.

— C'est la grande idole et la seule littérature des femmes. XAVIER EYMA.

— C'est un vernis qui ne prend que sur la médiocrité. ROCHEBRUNE.

— En s'efforçant de suivre les modes que les riches adoptent, les pauvres se donnent des ridicules et s'appauvrissent encore plus. ADOLPHE RICARD.

MODESTIE.

— La femme qui échange la modestie contre l'assurance perd au moins la moitié de ses charmes. Mme DE GRAFFIGNY.

— La modestie chez les femmes est l'amour de toutes les vertus; l'effronterie semble supposer tous les vices. RICHARDSON.

— Les femmes ne doivent être nues en rien : il faut que le voile de la modestie dérobe jusqu'aux charmes de leur esprit. YOUNG.

— Chez les femmes, la modestie a de grands avantages : elle augmente la beauté et sert de voile à la laideur. FONTENELLE.

— La femme la plus modeste n'est qu'un vrai page au fond du cœur. BEAUMARCHAIS.

— Maximilien Robespierre adressa les vers suivants à une demoiselle d'Arras, qu'il recherchait en mariage :

Crois-moi, jeune et belle Ophélie,
Quoi qu'en dise le monde, et malgré ton miroir,
Contente d'être belle et de n'en rien savoir,
Garde toujours ta modestie.
Sur le pouvoir de tes appas
Demeure toujours alarmée :
Tu n'en seras que mieux aimée
Si tu crains de ne l'être pas.

— La modestie est une qualité d'autant plus précieuse chez les femmes, qu'on fait tout ce qu'on peut pour les en guérir.
LINGRÉE.

— La modestie est une sauvegarde pour une femme qui veut être sage; elle est un masque de prudence pour celle qui ne l'est pas, et un artifice heureux pour celle qui ne veut plus l'être. LABOUISSE.

— Les vers luisants sont l'image des femmes : tant qu'elles restent dans l'obscurité, on est frappé de leur éclat; dès qu'elles veulent paraître au grand jour, on les méprise et l'on ne voit que leurs défauts. Mme NECKER.

MŒURS.

— Les hommes qui ont des mœurs sont les vrais adorateurs des femmes. J.-J. ROUSSEAU.

— Les femmes qui sont en société de plaisirs, sont toujours en société de mœurs. ***

Partout où les peuples ont eu des mœurs, les femmes ont régné. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— Chez les peuples qui n'ont point de mœurs, les filles sont sévères et les femmes faciles. Comme celles-ci sont à l'abri des preuves, le crime est compté pour rien. J.-J. ROUSSEAU.

— Les mœurs sévères conservent les affections sensibles.
Mme DE STAËL.

— Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.
SÉGUR.

MOITIÉ.

— C'est n'avoir que la moitié de soi, que d'être éloigné de ce qu'on aime. Mlle DE SOMMERY.

— Le meilleur procédé, je crois, qu'on puisse avoir pour sa moitié, c'est de faire ce qui lui convient. DIDEROT.

— Un mari ne s'expose plus à appeler, devant un tiers, sa femme sa moitié ; c'est une expression conjugale passée de mode et dont le ridicule a fait justice. JOUY.

MOMENT.

— En amour, il ne faut qu'un moment pour faire d'une pénitente une pécheresse. Le P. DU BOSC.

— La douleur compte les moments, le bonheur les oublie.
Mme WOILLEZ.

CONSEILS.

Il est un moment, quand on aime,
Que doit d'abord saisir l'amant :
Il vient et passe promptement,
Mais il ne revient pas de même.
   Amants, brusquez ce moment.

Lorsque le temps que l'amour donne
N'est pas employé prudemment,
Ce dieu pardonne rarement.
Amants, l'heure du berger sonne,
   Mais ne sonne qu'un moment.

Un époux, en homme modeste,
Doit aller son train doucement;
Ce n'est point le train de l'amant :
L'hymen a des moments de reste,
   Et l'amour n'a qu'un moment.

Toute excuse n'est point de mise,
Tendre et trop délicat amant;
Quelquefois c'est le sentiment,
Mais trop souvent c'est la sottise
   Qui fait manquer le moment.

Quand un vain respect nous arrête,
Avouez-le, sexe charmant,
C'est bien moins l'amour que l'amant
Qui retarde votre défaite :....
   C'est qu'on manque le moment. Collé.

— En amour, tout dépend du moment, il ne s'agit que de le saisir. Celui qui saura deviner le moment du caprice, sera dispensé de mériter ce qu'il demande. Ce n'est pas aux femmes seules que j'en veux ici ; c'est aux grands, c'est aux protecteurs. Ils ont tous accordé des grâces, dont ils se sont repentis le moment d'après. Mme de Rieux.

— En amour, un moment donné par le caprice, s'il n'est pas saisi, ne revient peut-être jamais ; mais quand c'est l'amour qui le donne, il semble que moins on le saisit, plus il s'empresse à le donner. Crébillon fils.

— Qu'ils sont courts et délicieux,
Ces moments d'abandon, et d'extase, et d'ivresse,
Où confondant leur cœur, et leurs sens et leurs vœux,
   L'heureux amant, son heureuse maîtresse,
Sans leurs doubles plaisirs oublieraient qu'ils sont deux!

— L'amour contrarié ne voit point d'obstacles, et l'amour heureux compte les moments perdus. DIDEROT.

MONDE.

— C'est une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celui qui ne prétend qu'observer n'observe rien, parce qu'étant inutile dans les affaires et importun dans les plaisirs, il n'est admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit soi-même : dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre. J.-J. ROUSSEAU.

— Les femmes ne jouent presque jamais de rôle dans le monde par elles-mêmes, que par l'indécence, l'intrigue ou le ridicule. Mme D'ARCONVILLE.

— Le monde est un théâtre dont les hommes sont les marionnettes; et c'est presque toujours une femme qui, cachée derrière la toile, dirige leurs pas avec un fil, dicte leurs réponses, et les fait battre ou s'embrasser. ROCHEBRUNE.

— Dans le monde, on épouse une femme, on vit avec une autre, et l'on n'aime que soi. BLONDEL.

— M. de Boufflers étant en garnison à Naucy, improvisa dans un repas d'officiers le couplet suivant :

Faisons l'amour, faisons la guerre,
Ces deux métiers sont pleins d'attraits :
La guerre au monde est un peu chère ;
L'amour en rembourse les frais.
Que l'ennemi, que la bergère,
Soient tour à tour serrés de près.
Eh ! mes amis, peut-on mieux faire,
Quand on a dépeuplé la terre,
Que de la repeupler après ? A. R.

— Le monde est comme la mode, il plaît toujours à celle qu'il embellit. Mme DE SAINT-SURIN.

— Quand vous serez dans le monde, ma fille, ne craignez jamais les hommes qui seront réellement amoureux ; il n'y a rien de si triste que ces messieurs-là. Tous ces hommes à sentiments, qui ont de grands yeux blancs et fixes, qui poussent de gros soupirs et qui sont toujours prêts à se tuer pour ramasser un éventail, ne sont nullement à craindre; leur ridicule commence par faire rire, et finit par excéder. Mais défiez-vous de ceux qui ont assez de sang-froid pour épier et découvrir nos faiblesses, qui ont assez peu de sentiment pour faire usage de

leur esprit, qui sont plus galants que tendres, qui ne font jamais de déclarations, de peur d'effaroucher, et qui vont chez les femmes pour les avoir et non pour les aimer. Voilà, ma fille, voilà ceux qui possèdent vraiment le grand art de séduire. Lorsque l'on est sans expérience, on ne les soupçonne de rien, on ne les regarde que comme des connaissances aimables, on rit avec eux sans crainte et sans scrupule, on s'accoutume à les voir, on a peine à s'en passer. Mais bientôt ils s'en aperçoivent, ils suivent toutes les gradations de la sensibilité, ils arrangent leur marche en conséquence, et la tête d'une femme est prise avant que sa main soit baisée. VOISENON.

— Le monde est un paradis pour les jolies femmes jusqu'à vingt-cinq ans; de là elles entrent en purgatoire jusqu'à quarante, et après en enfer pour le reste de leur vie. ROCHEBRUNE.

— Se voir, paraître s'aimer, se le jurer, se le prouver, se brouiller, se haïr, se quitter pour courir après un autre amour, voilà l'histoire d'un moment et de tous les jours dans la comédie du monde. PH. DE VARENNE.

Petit à petit
Un enfant grandit;
Un vieillard blanchit
Et gronde.
Petit à petit
La brune fléchit,
Et l'on attendrit
La blonde.
Tout se fait petit à petit
Au monde :
Tout s'en va petit à petit
Du monde ;
Et même on m'a dit
Que jadis Dieu fit
Petit à petit
Le monde. LATTAIGNANT.

— Une jeune femme qui venait d'entendre un célèbre prédicateur prophétiser la fin du monde, s'effrayait beaucoup de ces pieuses menaces. — Rassurez-vous, Madame, lui dit un vaudevilliste, le monde, quoi qu'on en dise, ne finira pas de sitôt :

. . . . Malgré Mathieu,
Malgré Jérôme et ses lunettes,
Cet accident-là n'aura lieu,
De longtemps que dans les gazettes :
Dans la ville et dans les faubourgs

Les deux sexes, sans qu'on en frende,
Travaillent trop bien tous les jours
A retarder la fin du monde. A. R.

— Dans une des réunions champêtres qui se tiennent tous les ans sous les beaux ombrages du château d'Arcueil, on proposa les mots *amour* et *monde* comme devant servir de thème à une chanson en trois couplets. Le dimanche suivant, un jeune poëte qui s'est fait connaître depuis par des productions d'un mérite réel, apporta les trois couplets que voici :

Le monde doit faire l'amour,
Puisque l'amour a fait le monde ;
Hélas! sans les jeux de l'amour
A quoi s'amuserait le monde?
Consacrons donc au tendre amour
Le temps qu'on passe dans le monde ;
Prenons et donnons de l'amour ;
En tout temps ainsi va le monde.

Tourmenté par un fol amour,
Plus d'un fou va courir le monde ;
Et pour l'objet de son amour,
Un sage irait au bout du monde :
Quelques traits lancés par l'amour,
Souvent ont dérangé le monde ;
Mais sans les plaisirs de l'amour,
Bientôt viendrait la fin du monde.

Chacun de nous doit à l'amour
Le bonheur de venir au monde ;
Et chacun, grâce à l'amour,
Veut en mettre d'autres au monde :
Laissons donc des gages d'amour
Pour nous remplacer dans ce monde ;
Car nous ne ferons plus l'amour
Quand nous serons dans l'autre monde. A. R.

— Il y a, dans le grand monde, des femmes intrépides qui ne le cèdent en rien à leurs cochers. Sans s'effrayer du bruit et du scandale, elles conduisent l'amour comme ceux-ci leurs chevaux, à grandes guides. ADOLPHE RICARD.

MONSTRE.

— La plupart des femmes sont sans caractère ; mais trois choses les meuvent puissamment : l'intérêt, le plaisir et la

vanité. Il n'en est aucune qui ne soit dominée par une de ces passions, et celles qui les réunissent toutes trois sont des monstres. DUCLOS.

— Monstre, est l'épithète qu'une femme, après sa défaite, donne ordinairement à l'homme qu'elle trouve adorable ; et ce mot, qu'elle fait toujours suivre d'un baiser, devient dans sa bouche le synonyme du mot ange. HORACE RAISON.

MORT.

— L'amour ne meurt jamais de besoin mais souvent d'indigestion. NINON DE LENCLOS.

— Depuis le commencement des siècles, la mort a fait verser des larmes que le temps a essuyées. Les maris les plus fidèles ont conduit leurs femmes dans le cercueil, sans y entrer; et les femmes les plus constantes ont enseveli leurs maris, sans les suivre dans le tombeau. Mme DE SARTORY.

— Une femme qui désire la mort de son amant, plutôt que son inconstance, s'aime plus qu'elle n'aime son amant : elle est plus attachée aux douceurs de l'amour, qu'à l'objet qui les lui fait goûter. ROCHEBRUNE.

L'AMOUR ET LA MORT.

Comme l'herbe fanée se relève, lorsqu'une pluie bienfaisante vient humecter le sein de la terre, ainsi je renais, mon Adélie, lorsque après m'avoir fait mourir de bonheur, tu me couvres de tes baisers. Eh bien ! mon ange, puisque tes caresses guérissent si facilement le mal que me font tes yeux, fais-moi mourir encore : pour goûter souvent une vie si douce, je consens à recevoir souvent le trépas. NICOLAS BOURBON.

— Un sabotier des environs de Zurich aimait une jeune villageoise. Elle mourut. Le pauvre sabotier lui éleva dans le cimetière une pierre sépulcrale, sur laquelle, après y avoir sculpté grossièrement une rose, il n'écrivit que ces quatre mots : « C'est ainsi qu'elle fut. » ZIMMERMANN.

— On lisait à Rome l'inscription suivante sur le tombeau de deux époux : « Arrête, passant, et vois la merveille ! Un homme et sa femme qui ne se querellent pas ! » A. R.

— Pour honorer à tout jamais la mémoire de celle qui avait été sa femme, un poëte composa pieusement cette épigraphe, et la fit graver en caractères ineffaçables sur son tombeau :

Ci-gît ma femme. Ah ! qu'elle est bien !
Pour son repos et pour le mien !!! A. R.

— Un excellent et bon mari qui croyait aux présages, nous raconte ce qui suit : — En me promenant ces jours derniers dans un cimetière, j'éternuai près d'un tombeau. Je crus, comme je le désirais, que ce présage m'annonçait la mort de ma femme. Vain espoir! les vents ont emporté mon souhait et mon éternument. Ma femme, vrai fléau de mon repos et de mon existence, ma femme jouit de la meilleure santé !!! A. R.

— Dans le cimetière de l'ancienne église de saint Gratien, on lisait jadis cette épitaphe qu'écrivit en vers libres un époux reconnaissant :

Passant, arrête ici tes pas :
Autre part tu ne liras pas
Une histoire si merveilleuse
Que celle qu'à tes yeux ce marbre vient offrir :
Ci-gît de son époux une femme amoureuse,
Et que son chaste amour fit mourir.
Aux dames elle a fait une leçon commune
De mourir en femmes de bien ;
Mais comme elle n'a suivi l'exemple de pas une,
Pas une ne suivra le sien. A. R.

— Un pâtissier nommé Lablouse avait eu la sottise d'épouser à soixante-neuf ans une grande et belle jeune fille d'une vingtaine d'années. Trois jours après son mariage, ce pauvre homme mourut subitement, et par un hasard assez étrange, sa veuve, à quelque temps de là, partit aussi pour l'autre monde. Un des héritiers voulant éterniser le souvenir des deux époux, leur fit élever un riche tombeau, et, pour honorer leur mémoire, il se mit en tête d'en composer lui-même l'épitaphe. Mais sa muse lui fut rebelle, l'inspiration ne lui vint pas, et de guerre lasse, il dut s'adresser à un rimailleur de profession. Celui-ci se mit aussitôt à la besogne. Il courut tout le quartier, consulta tous les voisins sur l'union si vite brisée des deux époux, et dès le lendemain, s'étant fait payer d'avance, il adressa par la petite poste à son Mécène, l'épitaphe suivante :

Ci-gît monsieur Lablouse,
Auprès de sa digne épouse
Qui, pour avoir trop peu vécu,
Ne le fit qu'une fois c.... A. R.

— On apprend la mort pour la première fois quand elle tombe sur ce qu'on aime. Mme de Stael.

— Quand les âmes de ceux qui s'aimaient ont oublié leur tendresse, il reste à la mort peu de chose à nous ravir. Byron.

— Le poëte persan Hafiz composa ces quatre vers pour le tombeau d'une jeune fille, morte dans sa treizième année :

De ce tombeau, s'il s'élève une rose,
Passant, n'en soyez point surpris :
Fraîche et pure comme elle, une jeune houris,
Moissonnée dans sa fleur, sous ce gazon repose.

— Une jeune fille du nom de Flore étant morte à l'âge de quinze ans, le poëte Santeuil lui fit cette épitaphe :

Flos fueram factus ; florem fortuna fefellit
Florentem florem florida flora fleat.

— Pour vivre heureuse et toujours semblable à elle-même, une jolie femme doit mourir jeune, et une honnête femme mourir âgée. J. Joubert.

— Hier Léandre en noirs habits de deuil
Au cimetière escortait un cercueil ·
Dans tous ses traits se peignait l'allégresse.
— Peut-on savoir, lui dis-je, sans détour,
Qui tu reviens d'enterrer en ce jour ?
Est-ce Daphné ta première maîtresse ?
— Non ! — C'est Grappin, ton digne procureur ?
— Point. — Ton rival, le séduisant Floraine ?
Ton oncle Orgon ? — Plus grand est mon bonheur.
— Encore plus grand, fripon ! C'est donc ta femme ?

— Un mari que l'impitoyable mort venait de rendre veuf, fit graver sur le tombeau de son épouse défunte, comme témoignage de son immense douleur, l'épitaphe qui suit ·

Reçois de moi, chère moitié,
Pour gage de mon amitié,
Ce tombeau qu'aucun ne t'envie.
Je dois bien justement te rendre cet honneur,
Car le dernier jour de ta vie
Fut le premier de mon bonheur. A. R.

— Un autre mari qui n'était pas moins inconsolable que le précédent, suivit le même exemple, et sur une belle pierre toute parsemée de larmes peintes en noir, il fit graver ce quatrain :

Sous ce froid monument
Ma chère femme repose ;
Je n'en suis pas la cause,
Mais..... j'en suis bien content.

— Il n'y a qu'une date pour les femmes, et à laquelle elles devraient mourir, c'est quand elles ne sont plus aimées.

Mme SOPHIE GAY.

— L'amour naît de rien et meurt de tout. ALPHONSE KARR.

— Les femmes se rendent et ne meurent pas.

CHARLES DE BERNARD.

MUSIQUE.

— Les dieux ont donné la musique aux hommes pour calmer leurs passions. PLATON.

— L'amour a inventé la musique; il l'enseigne même aux animaux. Plus les oiseaux sont amoureux, plus ils font entendre leur doux ramage; et les mâles, séparés de leurs femelles, meurent quelquefois au milieu de leurs chants d'amour. VIREY.

— L'habitude de la musique et de sa rêverie prédispose à l'amour; et c'est par l'habitude de nourrir son âme de rêveries touchantes, et par son horreur pour le vulgaire, qu'un grand artiste est si près de l'amour. STENDHAL.

— L'amour est la plus mélodieuse de toutes les harmonies; nous en avons le sentiment inné. La femme est un délicieux instrument de plaisir, mais il faut en connaître les frémissantes cordes, en étudier la pose, le clavier timide, le doigté changeant et capricieux... Que d'hommes se marient sans savoir ce qu'est une femme! En amour, toute âme mise à part, la femme est comme une lyre, qui ne livre ses secrets qu'à celui qui en sait bien jouer. BALZAC.

— C'est en apprenant la musique, que beaucoup de jeunes cœurs apprennent l'amour. ADOLPHE RICARD.

MYSTÈRE.

— Plus l'amour est mystérieux, plus il a de force; plus il est secret, plus il augmente; et plus on le cache, plus il se montre. Mme DE SARTORY.

Quand un ami tendre et sincère
Prévient et comble nos souhaits,
Il faut divulguer ses bienfaits;
C'est être ingrat que de se taire.
En amour, c'est une autre affaire;
Il faut savoir dissimuler :
Les faveurs veulent du mystère;
C'est être ingrat que de parler.

— L'Amour n'est jamais plus content que lorsqu'il fait ses tours à la sourdine. ***

— Si le mystère fait le charme de l'amour, il en fait aussi le danger le plus grand. CHABANON.

NAIVETÉ.

— On disait un soir dans un salon de Versailles, que le séjour du Midi de la France était insupportable à cause de la quantité de moustiques qui vous harcelaient à chaque instant. — Oh ! j'en sais quelque chose, moi, s'écria la jeune marquise de P***, dont la naïveté était connue de tout le monde, je viens de passer six semaines à Toulouse, et chaque nuit, mesdames, il m'a fallu coucher avec des mousquetaires !!! A. R.

— Une grisette du quartier latin se rendait en grande toilette d'été au bal de la *Closerie des Lilas*, lorsqu'elle fut surprise par une effroyable averse au milieu du Luxembourg. — Nom d'un petit bonhomme ! s'écria-t-elle en courant se mettre à l'abri sous les grands marronniers du jardin, il m'eût plus plu qu'il plût plus tôt. — Cette naïve exclamation nous rappelle ce gourmand érudit à qui l'on demandait un jour ce qu'il s'était fait servir à son dernier repas, et qui répondit en riant : J'ai dîné comme Didon, qui dîna, dit-on, du dos d'un dodu dindon. — Ce gourmand était aussi facétieux dans son langage que ce bonhomme de mari qui, se rendant de grand matin auprès de sa jeune femme, lui disait en bégayant : — Eh bien ! bobonne, ton thé t'a-t-il ôté ta toux ? A. R.

NATURE.

— La nature est avant tous les devoirs qui ne consistent qu'à la combattre DUCLOS.

— Si on laissait faire la nature sans la contrarier sans cesse, les femmes vaudraient autant que nous, à la différence près qu'elles seraient plus délicates et plus gentilles. GALIANI.

— L'amour est comme la médecine, seulement l'art d'aider à la nature. Dr LALLEMAND.

— De tous les corps graves de la nature, le plus pesant est celui de la femme qu'on a cessé d'aimer. LEMONTEY.

— Une jeune femme dont le mari était absent depuis quinze mois, pleurait à chaudes larmes devant Diderot, sur les signes déjà visibles d'une grossesse compromettante. — Que voulez-vous, ma pauvre amie, lui dit le philosophe en l'embrassant, la nature est une traîtresse qui mêle toujours un peu de chico-

tin aux bonbons qu'elle nous donne. *In venere semper certat dolor et gaudium.* A. R.

— Si les mystères de l'amour trouvent partout tant d'adeptes et de croyants, c'est que l'amour est une religion dont le grand pontife est la nature. ADOLPHE RICARD.

— . . . . Tout aime dans la nature;
Il n'est point d'animal qui n'aime tendrement :
Le singe, la guenon; le cheval, la jument;
Le coq aime la poule et l'âne son ânesse;
Le gros taureau soupire et mugit de tendresse;
La chaste tourterelle aime son tourtereau,
Et la belle perdrix brûle pour son perdreau;
Le lion plein de feu, rugit pour sa lionne,
Et le goujon frétille auprès de sa goujonne;
La chatte en miaulant appelle son matou,
Et la sombre chouette est folle du hibou. J. DUFLOT.

— On n'oblige jamais la nature à des avances, qu'elle n'en fasse payer les intérêts très cher. DUCLOS.

— La nature ayant à créer un être qui convînt à l'homme par ses proportions physiques, et à l'enfant par son moral, résolut le problème, en faisant de la femme un grand enfant. RIVAROL.

— Il n'est pas dans la nature qu'un homme n'épousera qu'une femme. DIDEROT.

— L'amour d'un homme qui aime bien, jouit ou frémit de tout ce qu'il imagine, et il n'y a rien dans la nature qui ne lui parle de ce qu'il aime. STENDHAL.

NOCE.

— Sous le règne de saint Louis, les nouveaux mariés ne pouvaient coucher ensemble les trois premières nuits de leurs noces, sans en avoir acheté la permission des évêques. — C'était bien ces trois nuits-là qu'il fallait taxer, disait Montesquieu, car pour les autres on n'aurait pas donné beaucoup d'argent. A. R.

— M. de la Condamine épousant à quarante-huit ans une jeune fille d'une vingtaine d'années, lui offrit, le lendemain de son mariage, une boîte de bonbons dans laquelle elle trouva ces jolis vers :

D'Aurore et de Titon vous connaissez l'histoire :
Notre hymen m'en rappelle aujourd'hui la mémoire;
Mais de mon sort Titon serait jaloux.

Que ses liens sont différents des nôtres!
L'Aurore, entre ses bras, vit vieillir son époux,
Et je rajeunis dans les vôtres. A. R.

— Une jeune mariée trouva sur son lit, le lendemain de ses noces, le joli quatrain que voici :

Ci-gît la pucelle Lisbé.
Chantez, Amours; Grâces, mourez comme elle;
Lisbé revit toujours aussi fraîche qu'Hébé;
Il n'est de mort que la pucelle. A. R.

— Un jour de noce on espère, et tout est beau; le lendemain on se repent, et tout est laid. C'est que :

Souvent, quoique l'Amour soit prié de la fête,
Il ne l'est pas du lendemain. A. R.

— Les plus belles choses de la vie ont parfois un lendemain qu'il ne faut pas voir. P. Rochpèdre.

— Dans ces fêtes données sur une vague espérance de félicité conjugale, les familles sont comparables à un étourdi qui, en prenant un billet de loterie, donnerait à ses voisins un grand repas en réjouissance de ce qu'il espère gagner un terne. Charles Fourrier.

— Quand l'amour n'est pas de la noce, les fleurs dont la mariée se couronne cachent une blessure qui ne se guérit au cœur de la victime, qu'en se reportant au front de son bourreau. Adolphe Ricard.

— Une femme chaste, pour les anciens, était celle qui ne convolait point à de secondes noces. Ils n'accordaient un cœur vraiment pur, qu'à celles qui refusaient de sortir du lit où elles avaient laissé leur virginité. Valère Maxime.

— Un homme d'une cinquantaine d'années, veuf depuis quinze mois, voulant se remarier, priait un jour sa vieille amie, madame de Villedieu, de lui chercher parmi ses connaissances une femme qui pût lui convenir par son âge, son caractère et ses habitudes; et surtout, ajoutait-il expressément, qui fût assez raisonnable pour ne demander au mariage que ce que des époux qui ne sont plus jeunes peuvent en attendre encore, c'est-à-dire des égards et des prévenances. — Rien que cela, mon ami! fit madame de Villedieu, ... C'est un bien maigre régime, et je doute vraiment de rencontrer une femme qui veuille s'en contenter. — Comment, Madame, à cinquante ans! — L'âge n'y fait rien, reprit l'auteur des *Annales galantes*; il n'est, dit le proverbe, pire eau que l'eau qui dort; et puisque l'expérience ne vous a rien appris, sachez donc, mon vieil ami,

que nous ressemblons presque toutes, en dépit des années, à ces brasiers que l'on croit éteints sous la cendre qui les recouvre : quand on y touche, on se brûle les doigts. A. R.

— Une femme, en se remariant, s'expose au regret de n'avoir plus le mari qu'elle avait, ou de n'avoir pas toujours eu celui qu'elle a. ROCHEBRUNE.

— Un homme veuf qui se remarie, hésiterait peut-être à risquer une seconde fois son bonheur et sa liberté, si, comme ce Romain de l'histoire, il se disait avant la cérémonie : C'est au moins un mauvais présage que de se confier à un navire sur lequel mon prédécesseur a déjà fait naufrage. ALPHONSE KARR.

— Un homme qui se remarie après avoir été trompé par sa première femme, n'a plus le droit de se plaindre s'il a le malheur d'être trompé de nouveau. « On accuse injustement Neptune quand on fait naufrage pour la seconde fois, » a dit Bacon.

Qui repetit thalamum composita uxore jugalem
Bis cupit in tumido naufragus esse mari.

ADOLPHE RICARD.

— Mari qui a pris une femme mérite une couronne de patience ; mari qui en a eu deux, est mérite deux de folie.

PROVERBE.

NOM.

— La vanité unit dans le même écusson les armoiries du mari et celles de la femme : la tendresse ne devrait-elle pas de même unir leurs noms ? EUSÈBE SALVERTE.

— Un des signes sensibles de l'infériorité de la femme, c'est qu'elle perd son nom, c'est-à-dire sa personnalité, en se mariant. Il y a toute une révélation dans cette coutume. Chez les Romains, la femme conservait son nom de fille. En Suisse et en quelques autres pays, le mari ajoute le nom de sa femme au sien, composant ainsi un nom double pour rendre sensible leur vie à deux. DANIEL STERN.

— Quand une femme ne prononce le nom d'un homme que deux fois par jour, il y a peut-être incertitude sur la nature du sentiment qu'elle lui porte, mais trois?... Oh ! oh ! BALZAC.

— Pourquoi laisser aux époux séparés un nom commun qui les conserve encore solidaires et responsables des faits l'un de l'autre ? Une femme n'est pas déshonorée parce qu'elle porte le nom d'un homme qui a des maîtresses, mais il n'est pas commode pour un homme de porter le nom d'une femme dont les amants se comptent sur les dix doigts. ALPHONSE KARR.

— En amour, une femme trouve toujours son nom prononcé d'une certaine manière par son amant, le plus éloquent et le plus beau de tous les discours. CHARLES DE BERNARD.

— Un mari qui surprend sa femme prononcer en dormant le nom d'un Arthur quelconque, est à coup sûr un mari trompé. Il l'est, le fut ou le doit être. *Experto crede Roberto.*

GEORGES DANDIN.

NON.

— En amour, oui et non sont bien courts à dire, mais avant de les prononcer, il faut y réfléchir longtemps. ADRIEN DUPUY.

— Les menaces d'amour ressemblent aux promesses,
Et ses châtiments aux caresses.
Chaque non est un oui, chaque larme un aveu;
Et pour exaucer sa prière,
Il faut l'interpréter souvent en sens contraire;
Car ce qu'il craint le plus est toujours ce qu'il veut.

— Beaucoup de femmes se plaignent d'être mal mariées, et dans leur infortune, elles en accusent leurs parents. Mais elles ont tort, en vérité, car enfin, dit le poëte :

— On ne peut pas traîner les filles à l'autel,
Et leur faire épouser de force tel ou tel;
Elles ont bien assez d'intelligence, en somme,
Pour savoir dire un non, ne voulant pas d'un homme,
Et lorsque d'un monsieur impertinent ou laid
Elles font leur mari, c'est que cela leur plaît. PONSARD.

— En amour, la femme vertueuse dit Non; la passionnée Oui; la capricieuse Oui et Non; la coquette ni Oui ni Non.

CHARLES DE BERNARD.

— La femme qui veut réellement refuser se contente de dire Non; celle qui s'explique veut être convaincue.

ALFRED DE MUSSET.

— J'étais amoureux comme cent;
Nice me parut belle;
Au récit de mon feu naissant,
Nice fit la cruelle.
De mépris elle sut armer
Ses yeux, son maintien même,
En faut-il plus pour alarmer
Le premier jour qu'on aime?

J'osai m'écrier cependant :
    — Nice, daignez m'entendre.
— Non, reprit-elle en minaudant ;
    Non, cessez d'y prétendre.
J'en conviens, ce trait inouï
    Me mit hors de moi-même :
Sait-on que Non veut dire Oui,
    Le premier jour qu'on aime ?

NOTAIRE.

— La robe d'un notaire est pour les amours, ce que sont pour les oiseaux ces épouvantails de haillons noirs et rouges, placés de distance en distance au milieu des champs couverts de fruits murs, ou de grains prêts à être récoltés. SYLVAIN MARÉCHAL.

— Un poëte du XVIII[e] siècle donnait ce conseil aux amoureux de son temps :

Fais-nous brûler de tes flammes,
Amour ! c'est l'unique bien
Qui doit unir nos âmes !
Mais pour former ce lien,
Tendres amants, pour notaire,
Ne prenez que le Plaisir,
Pour témoin, que le Mystère,
Pour prêtre que le Désir. SAURIN.

NOUVEAUTÉ.

— La nouveauté n'est souvent que l'oubli du passé. BACON.

— La grâce de la nouveauté est à l'amour ce que la fleur est sur les fruits : elle donne un lustre qui s'efface aisément et qui ne revient jamais. LA ROCHEFOUCAULD.

— La nouveauté a de si grands charmes en amour, qu'il n'y a guère de cœurs qui lui puissent résister. Ce qui est beau et nouveau est doublement beau, comment ne serait-il pas doublement aimable. M[me] DE SARTORY.

— Presque toujours l'amour meurt quand la nouveauté s'en va, car alors il n'y a plus rien : la nouveauté n'est plus, et l'habitude n'est pas encore. BALZAC.

NUDITÉ.

— Quand il est nu, l'amour est plus armé. FLORUS.

— Vénus a toujours aimé la nudité depuis qu'elle lui fit gagner la pomme. LE P. DU BOSC.

— Les vêtements qui accusent le nu, detruisent le charme de la modestie. Mme du Deffand.

— Une fille perdue qui se met nue aux yeux des hommes, déshabille à leurs yeux toutes les femmes honnêtes. En se montrant sans voiles, elle montre sans voiles toutes les autres.
J. Joubert.

— Plus une femme est nue, plus elle est habillée.
Alphonse Karr.

— Les femmes ont un penchant naturel et irrésistible à faire une parure de la nudité. Achille Poincelot.

— Pour vaincre les scrupules de sa maîtresse, un amant espagnol lui disait un soir :

— Dans un objet aimé qu'est-ce donc que l'on aime?
Est-ce du taffetas ou du papier gommé?
Est-ce un bracelet d'or, un peigne parfumé?
Non. Ce qu'on aime en vous, madame, c'est vous-même.
La parure est une arme, et le bonheur suprême
Après qu'on a vaincu, c'est d'avoir désarmé.
Alfred de Musset

NUIT.

— En amour, il ne faut qu'une nuit pour faire un dieu d'un homme. Properce.

— La nuit et la solitude dispensent de la pudeur, mais ne dispensent pas de la chasteté. Panage.

— La nuit aux amoureux fut toujours favorable, a dit un poëte. Qui ne sait, en effet :

Qui ne sait que la nuit a des jouissances telles,
Que les femmes y sont, comme les fleurs plus belles,
Et que tout vent du soir qui les vient effleurer,
Leur enlève un parfum plus doux à respirer.
Alfred de Musset.

UNE VIERGE SAGE.

Le calife Harroun dormait peu. Une nuit qu'il traversait seul les appartements de son palais, il surprit une des filles d'honneur de la reine au moment où, presque nue, elle allait se livrer au sommeil. Le prince s'approcha de cette belle enfant, et comme il l'avait déjà vainement sollicitée, il crut cette fois l'occasion favorable pour obtenir d'elle ce qu'il désirait. — Prince, lui dit la jeune fille en cherchant à s'arracher de ses bras, attendez jusqu'à demain, je vous en supplie... Demain,

je vous le promets, vous serez heureux.. Je me donnerai toute à vous. » Le calife qui ne voulait ne devoir qu'à l'amour le bonheur que l'amour nous donne, se rendit à cette promesse. Mais le lendemain, dès le lever du soleil, il courut bien vite auprès de sa jeune maîtresse. — Je vous aime, lui dit-il en se jetant à ses genoux, je vous aime, mon bel ange, et vous m'avez promis de me rendre heureux. — Moi, prince ! Et quand donc? dit la jeune fille. — Cette nuit, cette nuit même, répondit le calife. — Cette nuit, dites-vous?... — Oui ; « Je me donnerai toute à vous, » m'avez-vous dit. — Je n'en disconviens pas, seigneur, reprit la pauvre enfant, mais vous oubliez que pour une honnête fille, les promesses de la nuit ne se donnent que pour laisser venir le jour. » Cela dit, elle s'enfuit et disparut. SAADI.

— Une jeune femme ayant fait demander au chantre d'Eucharis un exemplaire des *Nuits d'Young*, le poëte lui répondit :

Dans la saison des plus beaux jours,
Tu demandes des Nuits funèbres !
Est-ce aux Grâces, est-ce aux Amours
A s'envelopper de ténèbres ?
Toi, que j'entends avec transport,
Que je vois toujours plus jolie,
Peux-tu me parler de la mort,
Quand tu me fais aimer la vie ?
Laisse Young aux vieilles vertus,
A la laideur qui devient sage :
Le triste Young n'est à l'usage
Que de ce qui n'existe plus.
Toi, tu dois prendre pour bréviaire
Les aimables leçons des Jeux,
Passer tous tes jours à nous plaire,
Et tes nuits à nous rendre heureux. A. R.

CHANSON OTAHITIENNE.

Conduis, belle Nélida, conduis cet étranger dans la case voisine, étends une natte sur la terre, dénoue ta longue chevelure, et, pour que tu sois plus belle encore, laisse tomber le pagne qui dérobe tes jeunes attraits.

Alors, Nélida, si dans les yeux de cet étranger tu surprends un amoureux désir, si sa main, en pressant la tienne, t'attire doucement, s'il te dit : « Viens près de moi ; »

Ne le repousse pas, Nélida, assieds-toi sur ses genoux, donne-lui tes plus douces caresses, et que sa nuit soit heureuse, que la tienne soit charmante !

L'Amour le veut ainsi, Nélida ; obéis à l'Amour, et ne reviens vers nous que lorsque le jour renaissant te permettra de lire dans les yeux du voyageur endormi, tout le plaisir qu'il aura goûté près de toi. BOUGAINVILLE.

OBÉISSANCE.

— La docilité est une des qualités dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties ou à un homme, ou aux jugements des hommes, et qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugements. J.-J. ROUSSEAU.

— La vertu qu'une femme pratique le plus rarement est l'obéissance, probablement parce que le Code civil s'est avisé de lui en faire une loi. HORACE RAISSON.

OBSTACLES.

— L'amour aime surtout les secrètes faveurs ;
Dans l'obstacle qu'on force il trouve des douceurs ;
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorsqu'il est défendu, devient grâce suprême. MOLIÈRE.

— Le plus puissant de tous les obstacles à la durée des feux de l'amour, est de n'en avoir plus à vaincre et de se nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de passion soutenir cette épreuve. J.-J. ROUSSEAU.

— Les amants seraient trop heureux que leurs désirs fussent entretenus par des obstacles continuels ; il n'est pas moins essentiel pour le bonheur de conserver des désirs que de les satisfaire. DUCLOS.

— Pour exciter l'amour, cherchons-lui des obstacles, dit le poëte :

Heureux qui craint les chaînes d'un époux,
Les yeux d'un père et les pas d'un jaloux !
L'amant glacé qui jouit sans contrainte,
Voit sans plaisir ce qu'il obtient sans crainte :
Et le stylet, l'escalade et la nuit,
Prêtent un charme aux beautés que l'on suit. A. R.

— C'est une grande jouissance en amour que de savoir différer de jouir ; et c'est une voluptueuse recherche que d'inventer des obstacles, quand on n'en rencontre point. Le plaisir d'attendre et d'espérer vaut beaucoup plus que celui d'arriver tout de suite. MIRABEAU.

— Quand Vulcain venait à paraître,
On sait que des bras de Vénus,
Mars, en chemise et les pieds nus,
Sautait gaîment par la fenêtre.

— Dans le mariage il n'y a point d'amour, parce qu'on ne peut aimer où il n'y a point d'obstacles. Si Laure avait été la femme de Pétrarque, il n'aurait point passé sa vie à rimer des sonnets. BYRON.

— L'aiguillon de l'amour est la difficulté ;
Ses charmes sont détruits par la facilité ;
Dès qu'il est paisible, il sommeille :
S'il n'a point de frayeurs, il n'a point de désir :
L'assurance l'endort, la crainte le réveille,
Et s'il acquiert sans peine, il jouit sans plaisir.

OCCASION.

— En amour, l'occasion est semblable à une bouteille qui échappe des mains, si on ne la saisit par le col; mais d'autres fois elle est comme l'anguille : souvent à force de la presser, elle glisse et disparaît. BACON.

— Amants, la bonne heure ne sonne
A toutes les heures du jour.
J'ai lu dans l'alphabet d'amour
Qu'un galant près d'une personne
N'a toujours le temps comme il veut :
Qu'il le prenne donc comme il peut.
Tous délais y font du dommage. LA FONTAINE.

— Il n'y a que la fuite de l'occasion qui puisse rendre honnêtes femmes, celles qui ne le sont pas par tempérament. Mais hélas ! la complaisance donne souvent ce que le tempérament refuse, et le tempérament ne refuse pas longtemps ce que la complaisance accorde. ROCHEBRUNE.

— En amour, il est plus aisé de se soustraire aux occasions que de s'en bien tirer. Mme DE RIEUX.

— Tout ce que les femmes peuvent raisonnablement promettre, c'est de ne pas chercher les occasions. LÉVIS.

— Les femmes pardonnent quelquefois à celui qui brusque l'occasion, mais jamais à celui qui la manque. ADRIEN DUPUY.

— L'occasion est comme un fruit qu'il faut cueillir, lorsqu'il est mûr : une fois tombé de l'arbre, on ne l'y rattache plus. PH. DE VARENNE.

— En amour, ce sont moins les occasions qui nous manquent, que nous qui les manquons. ***

— Il est d'heureux moments, des moments où le cœur,
Est ouvert sans défense et n'attend qu'un vainqueur;
Mais il faut les saisir, il faut qu'on les épie :
L'occasion est une, et veut être ravie. DUPATY.

— Le plus malin de tous les diables, celui qui tente toutes les femmes, c'est le diable qu'on nomme Occasion. WIÉLAND.

— Les occasions qui nous rendent fragiles, ne font que nous montrer combien nous le sommes. Mme DE CHOISEUL.

OCCUPATION.

— L'amour est l'occupation des désœuvrés. DIOGÈNE.

— Il n'y a point d'occupations plus convenables aux femmes que celles qui les obligent le moins à sortir de leur maison. LE P. DU BOSC.

— La femme n'a jamais qu'un horizon borné; les murs de la maison conjugale le mesurent. Mme DE STAEL.

— Combien la femme qu'on croyait la plus réservée, fait d'étranges révélations à son amant, lorsqu'elle s'est abandonnée! Que de savoir elle a sur les plus secrets mystères de l'amour! Elle connaît même jusqu'au langage de la débauche. L'amour est l'unique occupation, le premier intérêt des femmes. Rien n'échappe à leur active et pénétrante curiosité. MEILHAN.

— Une des principales occupations des hommes c'est de deviner les femmes. LACRETELLE.

— Certains ouvrages qui n'occupent que les doigts, sont en grande faveur auprès des femmes. Pendant six ans, toutes les femmes, sous prétexte de *broderie anglaise*, ont passé leur vie à faire des trous dans le linge. La broderie et la couture sont des occupations hypocrites qui permettent à l'esprit des femmes d'aller courir la pretantaine, tandis qu'elles ont l'air d'être vertueusement assises au sein de leur ménage, où il n'y a en réalité qu'un corps inerte. Pour son mari, une femme qui brode est aussi absente que si, à califourchon sur un manche à balai, elle s'en était allée un samedi soir baiser l'ergot de messire Satanas. La main est là qui coud, qui brode, qui ourle, mais l'esprit est parti au sabbat. Le mari est comme le geôlier qui garde soigneusement et avec sécurité un traversin coiffé de nuit qu'un prisonnier évadé a mis adroitement dans son lit. ALPHONSE KARR.

ODORAT.

— L'odorat est le sens de l'imagination. Il a dans l'amour des effets assez connus : le doux parfum d'un cabinet de toilette n'est pas un piége aussi faible qu'on pense ; et je ne sais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage et peu sensible que l'odeur des fleurs que sa maîtresse a sur le sein ne fit jamais palpiter. J.-J. Rousseau.

OFFENSE.

— On offense une femme quand elle vous demande de l'amour, et qu'on ne lui offre que de l'amitié. Feuchères.

— Un talent qui n'est point à négliger en amour, c'est celui de faire valoir un pardon. Il faut exagérer l'offense, en paraître bien fâchée, et se faire prier longtemps. Je n'écris point ceci pour les jolies femmes, et moins encore pour les laides. Il n'y en a point qui n'aient montré du courroux sans en avoir, et pardonné ensuite comme si elles en avaient eu. Mme de Rieux.

OISEAU.

— L'amour est un oiseau qui chante au cœur des femmes.
Alphonse Karr.

AU MOINEAU DE LESBIE.

Heureux moineau, délices de Lesbie, ma maîtresse a coutume de s'amuser avec toi. Elle te cache dans son sein, te présente le doigt, quand tu le désires, et provoque par ses agaceries tes coups de bec redoublés. Que ne puis-je comme toi, heureux moineau, jouer et folâtrer avec elle !

Fortuné passereau, ton sort est trop heureux !
Tu fais tous les plaisirs de ma jeune maîtresse ;
Elle-même t'excite à becqueter sans cesse
Ou ses doigts, ou son sein amoureux.

Ce jeu devient pour elle une douce habitude ;
Du feu qui la consume, il apaise l'ardeur ;
Il ramène à propos le calme dans son cœur,
Et bannit pour un temps sa tendre inquiétude.

Ah ! s'il m'était permis, dans mes ennuis pressants,
De jouer avec toi comme fait cette belle !
Ou bien si, comme toi, folâtrant avec elle,
Je pouvais soulager les maux que je ressens !

Que j'oublierais bientôt le tourment que j'endure!
J'aurais plus de plaisir qu'Atalante autrefois,
N'en eut au doux moment, où réduite aux abois
Pour son heureux vainqueur elle ôta sa ceinture!

CATULLE.

— Pourquoi donc, mon ami, ne retournez-vous pas en Bourgogne? — disait un jour, au jeune comte de Charleval, un vieillard qui le voyait avec peine dépenser aux pieds de Ninon son temps, sa fortune et sa santé. — Monsieur, lui répondit le poëte amoureux :

Je ne suis plus oiseau des champs,
Mais de ces oiseaux des Tournelles,
Qui parlent d'amour en tout temps,
Et qui plaignent les tourterelles
De ne se baiser qu'au printemps. A. R.

— Il en est du bonheur comme de l'oiseau doré envoyé par les fées à une jeune princesse. L'oiseau s'abat à trente pas d'elle. Elle veut le prendre, s'avancer doucement, elle est prête à le saisir : l'oiseau vole trente pas plus loin ; elle s'avance encore, passe plusieurs mois à sa poursuite ; elle est heureuse. Si l'oiseau se fût d'abord laissé prendre, la princesse l'eût mis en cage, et huit jours après s'en fût dégoûtée. C'est l'oiseau du bonheur que poursuivent sans cesse l'avare et la coquette.

HELVÉTIUS.

LA MARCHANDE D'AMOURS.

— Venez, Monsieur, que je vous accommode ;
Achetez-moi de ces oiseaux si doux
Qu'on nomme amours. Voici l'amour jaloux,
L'amour timide. — Ils ont passé de mode,
— L'amour grondeur. — Je le laisse aux époux.
— L'amour paisible. — Il n'est pas de mon âge.
— L'amour heureux. — Jour et nuit il s'endort.
Mais, dites-moi, n'auriez-vous pas en cage
L'amour constant? — De vieillesse il est mort.
— Sauve qui peut! je prends l'amour volage.

MILLEVOYE.

— L'amour est un oiseau de passage que les femmes attendent avec curiosité dans leur jeunesse, qu'elles retiennent avec plaisir dans leur âge mûr, et qu'elles ne laissent échapper qu'avec regret quand leur vieillesse est venue. ADOLPHE RICARD.

OISIVETÉ.

— Vénus aime l'oisiveté. Voulez-vous bannir l'amour, occupez-vous : cet enfant ne s'attache qu'aux fainéants. *Res age, tutus eris.* OVIDE.

— C'est en ne faisant rien que les femmes apprennent à mal faire. *Nihil agendo mulieres malè agere discunt.*
PUBLIUS SYRUS.

— Entre deux draps de toile belle et bonne,
Que très souvent on rechange, on savonne,
La jeune Iris, au cœur sincère et haut,
Aux yeux brillants, à l'esprit sans défaut,
Jusqu'à midi volontiers se mitonne.
Je ne combats de goût contre personne;
Mais franchement sa paresse m'étonne;
C'est demeurer seule plus qu'il ne faut
Entre deux draps.

Quand à rêver ainsi l'on s'abandonne,
Le traître Amour rarement le pardonne;
A soupirer l'on s'exerce bientôt,
Et la vertu soutient un grand assaut,
Quand une fille avec son cœur raisonne
Entre deux draps.

— Plus les femmes sont oisives, plus leur cœur est occupé.
SANIAL DUBAY.

— Pour plaire aux femmes désœuvrées, en tous les temps il n'a fallu que deux choses : premièrement, les amuser, partager leur goût pour le petit, le romanesque et le faux; secondement les flatter, les gâter dans leurs faiblesses, en se faisant plus faible, plus mol, plus femme qu'elles. MICHELET.

— L'homme oisif est comme l'eau qui dort, il se corrompt.
LATÉNA.

— Bonne femme n'est jamais oisive. PROVERBE.

OPINIATRETÉ.

— Il n'y a rien de si désespérant pour les femmes, que les amants têtus qu'elles n'aiment pas. Ils sont de trop quand on est seule, et c'est bien pis quand on a compagnie qui plaît. Un moyen infaillible de se faire détester, c'est de rester opiniâtrément entre deux personnes qui s'aiment, et de les priver ainsi des doux moments qu'elles se promettent. Mme DE RIEUX.

— Quelque mauvaise que soit la cause qu'elles soutiennent,

les femmes ne veulent jamais avoir tort. Leur obstination va toujours à l'encontre du bon sens et de la justesse des raisons qu'on leur donne. Cet entêtement taquin est si bien dans leur caractère, qu'un ancien a pu dire sans se tromper : que de toutes les choses difficiles à vaincre, la femme était la principale. *Inter omnes alias res maximè inexpugnabilis est mulier.*

ADOLPHE RICARD.

OPINION.

— Il y a une extravagance outrée à mettre le bonheur de l'homme dans les choses mêmes ; il ne dépend que de l'opinion. Un mari a une femme très laide et la trouve très belle : n'est-ce pas pour lui la même chose que si elle l'était en effet?

ÉRASME.

— J'étais un jour chez la marquise de C***, dont je soupçonnais les intrigues galantes. Son mari, un militaire un peu pédant, avait la manie de vanter à tout propos son bonheur domestique, et l'inébranlable fidélité de sa femme. Il venait, suivant l'usage, de chanter les louanges de sa Pénélope, lorsque celle-ci, se penchant vers mon oreille, me dit fort gaiement : — Mon mari m'amuse, avec sa bonne opinion ; je ne puis m'empêcher de rire, quand je me figure la surprise où il sera au jour du jugement dernier. LEMONTEY.

— Avez-vous jamais connu une femme qui, voyant un de ses amis assidu auprès d'une autre femme, ait supposé que cette femme lui fût cruelle? On voit par là l'opinion qu'elles ont les unes des autres. Tirez vos conclusions. CHAMPFORT.

— Sous la proscription de l'opinion, une femme s'affaiblit, mais un homme se relève. Mme DE STAEL.

— Les femmes ont rarement une opinion en quoi que ce soit, si ce n'est en leur beauté ; et elles n'ont de persistance, même en amour, que quand leur amant n'en a pas. Les femmes n'ont que des sensations et des préjugés. Elles sont impressionnées toujours, elles ne sont persuadées jamais. LOUIS DESNOYERS.

OR.

— Le poëte de Théos chantait jadis :

Qu'ai-je besoin de tant d'or?
Le plaisir qu'on goûte à table,
Près d'une maîtresse aimable,
N'est-il pas le vrai trésor ?

— L'or attire l'amour, et, s'il est riche, un Barbare même ne laisse pas de plaire. Ovide.

— L'or, même à la laideur, donne un teint de beauté.
Boileau.

— Il donne aux plus laids certains charmes pour plaire.
Molière.

— Ce métal, en amour, est un grand séducteur.
Regnard.

— . . . . . Celui-là parle une langue barbare
Qui, l'or en main, n'explique ses désirs. La Fontaine.

— L'or est la pierre de touche de l'honneur; il en fait connaître le faux dans les hommes comme dans les femmes. Depuis que celles-ci ont connu l'utile de l'amour, l'agréable sans lui ne peut rien faire auprès d'elles. Rochebaune.

— N'épousez jamais une femme que vous savez ne pas vous aimer, quand elle vous apporterait une mine d'or.
Lope de Véga.

— Lorsque M. G***, ce jeune écrivain que l'Académie française a couronné dans son dernier concours, eut obtenu, quoique pauvre, la main de Mademoiselle Camille S***, un poëte de ses amis lui adressa le quatrain suivant, en le félicitant de tout son cœur sur ce magnifique mariage, qui lui donnait par droit de conquête une charmante jeune femme et une immense fortune :

Un amant est heureux d'enrichir ce qu'il aime;
L'amant qu'on enrichit est plus heureux encor :
Le premier craint toujours d'être aimé pour son or,
L'autre est toujours certain d'être aimé pour lui-même.
A. R.

— L'amour sans alliage est peut-être aussi rare à trouver que l'or pur. ***

— Certain avare, vieux satyre,
A Laïs faisait les doux yeux;
Et, dans l'espoir de la séduire,
Lui contait, avec son martyre,
Les métamorphoses des dieux,
— Monsieur, dit-elle à l'amoureux,
« La forme que Jupin a prise
» Pour gagner la fille d'Acrise
» Est celle qui me plaît le mieux. »

— L'or et les dons brillants ont une éloquence muette qui

remue le cœur d'une femme bien plus que les plus beaux discours. SHAKESPEARE.

— Un jeune Français en Espagne,
D'un objet qui lui plut voulant vaincre l'orgueil,
Au lieu de s'amuser à battre la campagne,
Se mit un quadruple sur l'œil :
— « Si j'obtiens ce que je demande,
Voilà, ma belle enfant, lui dit-il, mon offrande;
Je sais mieux agir que parler. »
A cette vision se montrant moins cruelle :
— « L'Amour est aveugle, dit-elle,
Il faut couvrir l'autre œil, pour lui bien ressembler. »
BOURSAULT.

ORANGER.

— La victime qui se pare de fleurs rend son sacrifice plus douloureux, et les souvenirs sans espoir ne sont que des regrets. RIVAROL.

— Un poëte que l'amour venait de rendre heureux, fit graver sur un oranger les vers suivants :

Oranger, dont la voûte épaisse
Servit à cacher nos amours,
Reçois et conserve toujours
Ces vers, enfants de ma tendresse;
Et dis à ceux qu'un doux loisir
Amènera dans ce bocage,
Que si l'on mourait de plaisir,
Je serais mort sous ton ombrage.

— Un bouquet de fleurs d'oranger passé dans la ceinture d'une jolie fille, et une branche de sapin suspendue devant la porte d'un cabaret ont cela de commun, qu'ils promettent souvent ce qu'ils ne donnent pas. ADOLPHE RICARD.

OREILLE.

— Il faut chercher une femme avec les oreilles plutôt qu'avec les yeux. PROVERBE.

— Mademoiselle de Scudéri ayant appris qu'une jeune personne de ses amies passait de longues heures à recevoir, dans le tête-à-tête le plus dangereux, des leçons de musique d'un professeur fort aimable, la fit venir auprès d'elle, et lui dit avec bonté :

Phylis vous apprend des chansons
Où le cœur s'intéresse ;
On dit qu'il y joint des leçons
Qui parlent de tendresse :
Fuyez ce charme séducteur:
C'est un plaisir funeste.
L'oreille est le chemin du cœur,
Et le cœur l'est du reste. A. R.

— L'oreille est le dernier asile de la chasteté : ce n'est qu'après avoir été chassée du cœur qu'elle s'y réfugie.

RÉTIF DE LA BRETONNE.

— Jeunes filles, n'écoutez point les doux propos qu'on vous adresse, car un poëte l'a dit :

Lorsque l'amour peut entrer dans l'oreille,
Il est bientôt au fond du cœur. A. R.

ORGUEIL.

— On plaisantait une fille d'honneur de la reine, épouse de François I[er], sur la légèreté de son amant, qui, disait-on, ne l'aimait guère. Peu de temps après, cet amant eut une maladie et reparut muet à la cour. Un jour, au bout de deux ans, comme on s'étonnait qu'elle l'aimât toujours, elle lui dit : « Parlez. » Et il parla. — Le véritable orgueil d'une femme doit se placer dans l'énergie du sentiment qu'elle inspire.

STENDHAL.

— On ne donne plus guère aux jeunes filles que l'orgueil pour gardien de leur chasteté ; mais quand la vertu n'est gardée que par un vice, il est aisé de gagner la sentinelle.

***

— L'orgueil est quelquefois un obstacle à la jalousie : qui s'estime trop ne redoute point de rival. P. ROCHPÈDRE.

OUBLI.

— Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser. L'amour a cela de commun avec les scrupules, qu'il s'aigrit par les réflexions et les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il se peut, ne point songer à sa passion pour l'affaiblir.

LA BRUYÈRE.

— Nouvelles amours font oublier les vieilles. PROVERBE.

— La négligence est la première marque du changement. Aussi les femmes qui ont de l'expérience sur ces matières devraient-elles rompre au premier oubli. L'amour ardent et vrai

n'en a jamais eu ; il est contraint quelquefois, mais il n'oublie pas. L'objet aimé s'empare impérieusement du souvenir, et quand il y règne bien, il faut qu'il y soit seul. Mme de Rieux.

— Les amours meurent par le dégoût, et l'oubli les enterre.
La Bruyère.

— Les femmes d'un certain âge n'ont rien de mieux à faire que de s'oublier ; mais cela n'est possible pour elles qu'autant qu'elles ne se sont jamais oubliées dans leur jeunesse.
Mme Necker.

— S'il est si difficile d'oublier une femme auprès de laquelle on a trouvé le bonheur, c'est qu'il est certains moments que l'imagination ne peut se lasser de représenter et d'embellir.
Stendhal.

— Il y a à aimer sans être aimé un charme mélancolique et profond, et il est beau de se ressouvenir de ceux qui nous oublient. Théophile Gautier.

OUI.

— Ce seul mot qui cimente tous les mariages, n'est peut-être si court que parce qu'on craint la réflexion.
Adrien Dupuy.

— Trois lettres ! une seule syllabe ! moins encore, un simple mouvement de tête ! et tout est dit : on est à tout jamais marié !!!..... Je ne connais point de casse-cou pareil à celui-là.
Adolphe Ricard.

— Les deux mots les plus courts à prononcer, oui et non, sont assurément ceux qui demandent le plus sérieux examen.
Pythagore.

— En amour, oui est un mot que les femmes ne prononcent jamais, car il leur fait peur ; mais à défaut de la bouche les yeux le disent, et ce sont eux qu'il faut interroger. C'est un article de foi parmi les dames de se laisser deviner sans se compromettre. Adolphe Ricard.

PÂLEUR.

— La pâleur divinise la beauté des femmes et ennoblit la jeunesse des hommes. George Sand.

— La teinte du marbre sied seule aux belles statues vivantes comme aux statues mortes. Il faut sentir l'âme, la passion ou la douleur à travers la peau. L'âme, la passion, la piété, l'enthousiasme et la douleur sont pâles. Lamartine.

PARADIS.

— Si l'on pouvait prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on aurait le paradis sur la terre. J.-J. ROUSSEAU.

— Un enfant disait à son père ;
— Les femmes ne vont donc jamais en paradis?
— D'où vient, dit le père surpris,
Cette demande singulière?
— C'est, répliqua l'enfant, que je ne vois jamais
Malgré leurs figures gentilles,
De petits anges qui soient faits
Comme sont les petites filles.

— Le paradis est toujours là où habite l'amour.

JEAN-PAUL RICHTER.

— Un viel amoureux que sa belle
Repoussait par ses cheveux gris,
Lui dit, un matin ; — Ma cruelle,
J'ai rêvé le vrai paradis ;
Je vous tenais déshabillée,
Et baisais ce sein qui m'est cher.,.
— Tout beau! dit la belle effrayée,
Votre paradis c'est l'enfer.

PARDON.

— Une femme pardonne tout, excepté qu'on ne veuille pas d'elle. J.-J. ROUSSEAU.

— On pardonne tant que l'on aime. Les torts ne nous paraissent inexcusables que lorsque nous n'aimons plus.

Mme D'ARCONVILLE.

— Jamais les hommes ne deviennent plus tendres que lorsqu'on leur a pardonné une infidélité de passage.

NINON DE LENCLOS.

— Un de nos poëtes met ces beaux vers dans la bouche d'une amante éplorée :

Ah! si je voyais le cruel qui m'outrage,
Disais-je, il connaîtrait ce qu'il a dédaigné.
Pour calmer mon cœur indigné,
Sans doute il emploierait son perfide langage ;
Mais l'honneur offensé soutiendrait mon courage
Il supplierait en vain : l'amour l'a condamné..
Eh bien! J'ai revu le volage,
Il n'a rien dit, et j'ai tout pardonné!

— Les femmes se pardonnent rarement l'avantage de la beauté. FONTENELLE.

— Une femme est bien près de sa chute quand elle a pardonné souvent. SAINT-PROSPER.

— Avoir beaucoup aimé : il y a un pardon attaché à cette faute, et le pardon est consacré. J. JOUBERT.

— Ce qui fait qu'on peut pardonner à beaucoup de femmes de n'avoir pas le sens commun, c'est que, chez elles, c'est le cœur qui est le fou de la maison. STAHL.

— Une femme ne pardonne aisément aux autres femmes que les péchés qu'elle peut encore commettre : il est prudent de se montrer indulgent pour les autres, quand on court le risque d'avoir soi-même besoin de leur pardon. ADOLPHE RICARD.

PARESSE.

— Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour. La paresse au contraire, dans les femmes vives, est le présage de l'amour. LA BRUYÈRE.

— . . . . . . L'amour est un réveil-matin,
Qui, de ce doux péché, que l'on nomme paresse,
En moins de deux leçons corrige la jeunesse.

— Un poëte nous a laissé ces sages conseils :

Il faut que l'homme se repose ;
Il en travaille doublement :
On voit régner sur toute chose
Le repos et le mouvement.
Que le travail plein de mesure
Ne force jamais la nature ;
On ne peut pas toujours marcher :
La paresse est de la sagesse,
Et si l'Amour tirait sans cesse
En serait-il meilleur archer?

PARIS.

— On ne fait rien dans Paris que par les femmes : ce sont comme des courbes dont les sages sont les asymptotes; ils s'en appprochent sans cesse, mais n'y touchent jamais.
J.-J. ROUSSEAU.

— Un jour la fée Bleue descendit sur la terre dans l'intention courtoise de distribuer à toutes ses filles les habitantes des divers pays, les trésors des faveurs qu'elle portait avec elle.

Son nain Amarante sonna du cor, et aussitôt une jeune femme de chaque nation se présenta au pied du trône de la fée Bleue. Toutes ces unités finirent, on l'imagine, par former une foule assez considérable. Ceci se passait longtemps avant la révolution de juillet 1830.

La bonne fée Bleue dit à toutes ses amies : « Je désire qu'aucune de vous n'ait à se plaindre du don que je vais lui faire. Il n'est pas en mon pouvoir de vous donner à chacune la même chose ; mais une telle uniformité dans mes largesses n'en ôterait-elle pas tout le mérite ? » Comme le temps est précieux aux fées, elles parlent peu. La fée Bleue borna là son discours, et commença la distribution de ses présents. Personne n'en parut fâché.

Elle donna à la jeune femme qui représentait toutes les Castilles des cheveux si noirs et si longs qu'elle pouvait s'en faire une mantille.

A l'Italienne, elle donna des yeux vifs et ardents comme une éruption du Vésuve au milieu de la nuit.

A la Turque, un embonpoint rond comme la lune et doux comme la plume de l'eider.

A l'Anglaise, une aurore boréale pour se teindre les joues, les lèvres et les épaules.

A une Allemande, des dents comme elle en avait elle-même, et ce qui ne vaut pas mieux que de belles dents, mais qui a son prix, un cœur sensible et profondément disposé à aimer.

A une Russe, la distinction d'une reine.

Puis, passant aux détails, elle mit la gaieté sur les lèvres d'une Napolitaine, l'esprit dans la tête d'une Irlandaise, du bon sens dans le cœur d'une Flamande, et quand il ne lui resta plus rien à donner, elle se leva pour reprendre son vol.

— « Et moi ? lui dit la Parisienne en la retenant par les bords flottants de sa tunique bleue.

— Je vous avais oubliée ?

— Entièrement oubliée, Madame.

— Vous étiez trop près de moi, et je ne vous ai pas vue. Mais que puis-je maintenant ? le sac aux largesses est épuisé. »

La fée réfléchit un instant, puis rappelant d'un signe toutes ses charmantes obligées, elle leur dit : « Vous êtes bonnes, puisque vous êtes belles ; il vous appartient de réparer un tort très grave de ma part : dans ma distribution, j'ai oublié votre sœur de Paris. Que chacune de vous, je l'en prie, détache une partie du présent que je lui ai fait et en gratifie notre Parisienne. Vous perdrez peu et vous réparerez beaucoup. »

Comment refuser à une fée, et surtout à la fée Bleue ?

Avec la grâce qu'ont toujours les gens heureux, ces dames s'approchèrent tour à tour de la Parisienne, et lui jetèrent en passant l'une un peu de ses beaux cheveux noirs, l'autre un peu des roses de son teint, celle-ci quelques rayons de sa gaieté, celle-là ce qu'elle put de sa sensibilité; et il se fit ainsi que la Parisienne, d'abord fort pauvre, fort obscure, très effacée, se trouva en un instant, par cet acte de partage, beaucoup plus riche et mieux dotée qu'aucune de ses compagnes.

Léon Gozlan.

— En voyant un cavalier que sa monture venait de jeter à terre, une jeune paysanne des environs de Paris se mit à rire aux éclats. — Petite sotte! lui dit le cavalier qui reprenait avec humeur le chemin de la capitale, vous feriez beaucoup mieux de rougir plutôt que de vous moquer ainsi de moi, car je vous le dis sans plus de façons, mon cheval n'en fait autant que lorsqu'il aperçoit une catin.— Oh! ben alors M'sieur! vous feriez ben de n'pas entrer dans Paris, lui répondit la paysanne en riant de plus belle, car avant qu'y soit une heure, foi de Jeanneton, vous aurez ben certainement le cou rompu. A. R.

PARLER.

— Un amant est toujours bavard; il n'y en a point, quelque grand parleur qu'il soit, qui pense en dire assez dans l'intérêt de son amour. Plaute.

— L'amour est accoutumé de faire des muets de ceux qui parlent le mieux. Mlle de Scudéri.

— L'amitié et l'amour sont des choses bien différentes L'amitié peut être muette, et le doit être presque toujours. L'amour, au contraire, doit être éloquent; l'exagération lui est naturelle; et l'on ne peut jamais trop dire qu'on aime. C'est un crime, en amour, de parler d'autre chose que de sa passion, dès qu'on est seul avec la personne aimée. Mme de Sartory.

— Les paroles sont la clef du cœur. ***

— Les jeunes femmes qui ne veulent point paraître coquettes, et les hommes d'un âge avancé qui ne veulent pas être ridicules, ne doivent jamais parler de l'amour comme d'une chose où ils puissent avoir part. La Rochefoucauld.

— Les femmes parlent sans dire un seul mot, et se donnent en refusant d'accorder. Lope de Véga.

— Le serpent, après avoir séduit la femme, lui prêta sa langue. ***

— Les femmes sont faites de langue, comme les renards de queue.

— La langue des femmes est leur épée. Proverbes.

— . . . Quand une femme a le don de se taire,
Elle a des qualités au-dessus du vulgaire.
C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver :
Sans un petit miracle il ne peut l'achever;
Et la nature souffre extrême violence
Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le silence. DESTOUCHES.

— Les femmes peuvent toujours parler; c'est une bien sage disposition que la coutume qui leur assigne en partage des occupations compatibles avec celle-là. ADRIEN DUPUY.

— Telle nuance qu'on imagine entre les femmes, depuis la reine jusqu'à la grisette, dans la plus bête comme dans la plus spirituelle, on reconnaîtra toujours les femmes quand on voudra : on n'a qu'à les faire parler sur d'autres femmes.
ROCHEBRUNE.

— On aime encore à parler de ce qu'on a bien aimé, longtemps après qu'on n'aime plus. RÉTIF DE LA BRETONNE.

— La femme qui parle toujours de son amant est indiscrète; celle qui n'en parle jamais est maladroite. LINGRÉE.

— Dans le commerce de l'amour, les hommes ont l'habitude des grands discours, les femmes des demi-mots. Cela tient à ce que les hommes veulent persuader; les femmes, au contraire, refuser. SAINT PROSPER.

— Aucune femme ne parle des femmes sans penser un peu à elle; aucune ne pense à elle sans penser beaucoup à d'autres.
SUARD.

— Tant qu'on aime une femme, on lui parle beaucoup d'elle; quand on ne l'aime plus, on lui parle beaucoup de soi.
BEAUCHÊNE.

— Une femme avec laquelle on parle d'amour, s'attend toujours à quelque chose. ACHILLE POINCELOT.

— Le moyen le plus neuf et le plus original de parler des femmes, c'est toujours d'en dire du bien. LE MÊME.

— Quand on parle des femmes, il faut opter : de mentir ou de leur déplaire. Il n'y a pas d'autre milieu dans cette alternative, que de n'en rien dire. ROCHEBRUNE.

— Plusieurs jeunes filles, pensionnaires dans un couvent des environs de la capitale, ayant appris que le jardinier de la maison s'était marié le matin, s'avisèrent de le séparer de sa femme la première nuit de ses noces. Elles y réussirent si bien, que le pauvre diable, malgré toutes ses recherches, dut se résigner à s'aller coucher seul. Il regagnait donc tristement son logis, lorsqu'en traversant un corridor, il aperçut une nonette de dix-sept ans qui dormait sans défense dans sa cellule entr'ouverte. Tenté par l'occasion, ce diable qui nous

tente toujours, notre homme se mit à côté d'elle. Mais par malheur cela se sut, et la religieuse fut sévèrement réprimandée. — « Pourquoi donc, petite libertine, n'avez-vous pas chassé le démon? » lui dit la supérieure. — Mais ma mère, cela ne m'a pas été possible, j'étais toute seule. — Eh bien! il fallait appeler, crier, demander du secours. — Oui, mais je ne le devais point. — Et pourquoi donc, s'il vous plaît, Mademoiselle? — Comment pourquoi? mais, ma mère, répondit la petite friponne, parce que vous nous avez expressément défendu de parler après complies. A. R.

PARURE.

— L'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles. MOLIÈRE.

— Toute femme, à l'excès, est folle de parure. FABRE D'ÉGLANTINE.

— Les femmes s'habillent moins pour être vêtues que pour se parer; et seules devant un miroir, elles songent encore plus aux hommes qu'à elles-mêmes. MARIVAUX.

— Lorsque les femmes se parent, la plus jolie est toujours la plus mal parée. ***

— L'excessive parure d'une femme vieille ou laide, avertit qu'elle ajoute, soit aux outrages de la laideur, soit aux ravages de la vieillesse, les extravagances de la folie. Mlle DE SOMMERY.

— Il y a des femmes à qui la parure est nécessaire; elles sont comme ces viandes qui ont besoin d'être fortement assaisonnées pour donner de l'appétit. ROCHEBRUNE.

— Les femmes ne se parent que pour plaire, quoi qu'elles en disent; et l'on ne cherche à plaire par sa figure que parce qu'on a un amant ou qu'on en cherche. Mme D'ARCONVILLE.

— A quatorze ans quel bonheur d'être fille,
Fille et jolie! Églé l'était, dit-on;
Son grand œil noir, sa mine appétissante,
Le tour heureux de son petit menton,
Les doux trésors de sa gorge naissante,
Charmaient déjà tous les yeux du canton.
Advint qu'un jour, sur ces globes d'albâtre,
Point n'étendit cet envieux tissu,
Qui les dérobe au regard idolâtre :
Ah! quel bonheur, si Colin l'avait su!

Mais cet oubli par la mère aperçu,
Fit bien gronder la pauvre Églé surprise.
— Que vois-je? ô ciel! ô fille mal apprise!

Quoi! sans fichu? quel coupable dessein
Aux yeux lascifs découvre votre sein?
Ah! gardez-vous de paraître ainsi nue;
Sous un mouchoir il faut vous enterrer.
— Las! j'y consens, dit la fille ingénue,
Mais avec quoi pourrai-je me parer?

— Toute parure nuit à une jolie femme; tout ce qui la cache la dépare. LACLOS.

— Les amants sont bien fous de songer à se bien mettre; on a bien autre chose à faire en voyant ce qu'on aime, que de songer à sa toilette : « On regarde son amant et on ne l'examine pas » a dit Rousseau. Si cet examen a lieu, on a affaire à l'amour-goût et non plus à l'amour-passion. L'air brillant de la beauté déplaît presque dans ce qu'on aime ; on n'a que faire de la voir belle, on la voudrait tendre et languissante. La parure n'a d'effet, en amour, que pour les jeunes filles qui, sévèrement gardées dans la maison paternelle, prennent souvent une passion par les yeux. STENDHAL.

— Une femme comme il faut doit éviter par tous les moyens d'attirer l'attention dans la rue; elle doit, par sa volonté, faire ce que font par force les femmes de l'Orient, passer inaperçue. — Une femme comme il faut doit avoir dans la rue, une robe simple et de couleur sombre. Il n'appartient qu'aux pauvres créatures qui n'ont pas de salon et ne vont pas dans les salons de se faire un salon de la rue, d'attirer les regards, de chercher des succès de rue, des hommages de rue. — Mais ne nous trompons pas ici. — N'allez pas supposer que je conseille aux femmes de ne plus aimer la parure : — Allons donc! c'est un devoir pour toute femme d'être le plus jolie qu'il lui est possible. Mais ne faites pas la confusion que reprochait Apelles à un peintre qui, ayant à représenter Vénus, l'avait chargée de colliers, de bracelets, etc. — « Ne pouvant la faire belle, lui dit Apelles, tu l'as faite riche. » — Choisissez toujours les formes et les couleurs qui vous vont le mieux; préoccupez-vous de votre toilette et de votre beauté, mais respectez votre beauté. Il n'y pas de diamants qui soient aussi beaux que de beaux yeux; il n'y a pas de bijou qui vaille un de vos cheveux. Demandez à la parure un assaisonnement pour votre beauté. Votre beauté est une suave mélodie : la parure doit l'accompagner, la faire valoir, mais non la couvrir et l'écraser. ALPHONSE KARR.

— Femme qui trop se pare, gâte la figure de Dieu. PROVERBE.

— Dans une rivière de diamants j'ai vu se noyer l'honneur de bien des femmes. ADOLPHE D'HOUDETOT.

PASSION.

— Des passions ardentes nous passons aux passions frileuses.
MONTAIGNE.

— De toutes les passions violentes, celle qui sied le moins mal aux femmes, c'est l'amour. LA ROCHEFOUCAULD.

— Quand on a le cœur encore agité par les restes d'une passion, on est plus près d'en prendre une nouvelle, que quand on est entièrement guéri. LA ROCHEFOUCAULD.

— Les grandes et les véritables passions sont celles que nous ignorons souvent nous-mêmes au fond de notre cœur : le temps, l'absence ou les engagements de l'objet que nous aimons, nous les découvrent. ROCHEBRUNE.

— Le plaisir de l'amour est d'aimer; et l'on est plus heureux par la passion que l'on a, que par celle que l'on donne.
LA ROCHEFOUCAULD.

— *Jucundissimum est in rebus humanis amari, sed non minùs amare.* PLINE LE JEUNE.

— La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend habiles les plus sots. LA ROCHEFOUCAULD.

— Quand on se rend le jouet d'une passion, on le devient de ceux qui l'inspirent. Mme DE STAEL.

— Rien ne contribue tant à augmenter une nouvelle passion, que les louanges que l'on entend donner à celle qui la cause.
Mme DE SARTORY.

— Dans les premières passions, les femmes aiment l'amant; dans les autres elles aiment l'amour ou plutôt ses plaisirs.
LA ROCHEFOUCAULD.

— Il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord et qui nous surprennent; les autres ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre cœur. Les véritables inclinations nous l'arrachent malgré nous. Mlle DE LAFAYETTE.

— Les distractions d'une vie occupée et contentieuse rompent nos passions. La femme couve les siennes : c'est un point fixe sur lequel son oisiveté ou la frivolité de ses fonctions tient son regard sans cesse attaché. Ce point s'étend sans mesure; et pour devenir folle, il ne manquerait à la femme passionnée que l'entière solitude qu'elle recherche. DIDEROT.

— Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui, pendant que de son côté il feint pour elle tout ce qu'il ne sent pas. LA BRUYÈRE.

— Il y a des femmes perdues qui n'auraient jamais eu qu'une passion, si elles l'eussent ressentie pour un honnête homme.

Après avoir été trahies, elles sont déchirées de remords, ou elles les perdent à force de mériter d'en avoir. DUCLOS.

— Toutes les passions nous font faire des fautes; mais l'amour nous en fait faire de plus ridicules. LA ROCHEFOUCAULD.

— Un pauvre poëte à qui l'amour tournait la tête, répondit à sa maîtresse qui lui reprochait un jour toutes ses gaucheries :

Églé, vous vous plaignez que je n'ai point d'esprit
A vous parler de mon martyre ;
Hélas ! ignorez-vous qu'un mal que l'on peut dire
N'est jamais si grand qu'on le dit?

Un amant dit assez quand il est interdit,
Quand il languit, quand il soupire;
Mais apprenez, Églé, qu'un mal que l'on peut dire
N'est jamais si grand qu'on le dit.

— L'amour est de toutes les passions la plus forte, parce qu'elle attaque à la fois, la tête, le cœur et le corps.
VOLTAIRE.

— Le grand, le cruel caractère des passions, c'est d'imprimer leur mouvement à toute la vie, et leur bonheur à peu d'instants. Mme DE STAEL.

— Il n'y a point de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour. On prend sa violence pour un signe de sa durée; le cœur surchargé d'un sentiment si doux, l'étend, pour ainsi dire, sur l'avenir; et tant que cet amour dure, on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire c'est son ardeur même qui le consume; il s'use avec la jeunesse, il s'efface avec la beauté, il s'éteint sous les glaces de l'âge; et depuis que le monde existe, on n'a jamais vu deux amants en cheveux blancs soupirer l'un pour l'autre. J.-J. ROUSSEAU.

— L'amour n'est pas une seule passion; il éveille et réunit toutes les autres. Mme DE SOUZA.

— La passion, en échauffant notre cœur, nous embellit. C'est en songeant au pouvoir créateur des passions, qu'une femme à qui l'on témoignait de la surprise de l'amant qu'elle avait choisi, dit pour toute réponse : Vous a-t-il aimé?
MEILHAN.

— La femme contrefaite que son mari trouve droite, la boiteuse qu'un homme ne veut pas autrement, ou la femme âgée qui paraît jeune, ne sont-elles pas les plus heureuses créatures du monde féminin? — La passion ne saurait aller au delà... — La gloire de la femme n'est-elle pas de faire adorer ce qui paraît un défaut en elle? BALZAC.

— Les femmes croient souvent aimer, encore qu'elles n'ai-

ment pas : l'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées, et la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion, lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie.

La Rochefoucauld.

— Les grandes passions font plus l'éloge de ceux qui les ressentent, qu'elles ne prouvent en faveur de ceux qui les inspirent. Lingué.

— Dans sa première passion, la femme aime son amant; dans toutes les autres, elle n'aime plus que l'amour ; l'amour devient pour elle comme un vêtement qu'elle ne peut plus abandonner, et qui lui va toujours bien, comme un gant souple. Éprouvez-le, vous verrez que je dis vrai : un seul homme d'abord peut toucher son cœur; elle préfère ensuite l'homme au pluriel, ne trouvant pas que les additions la gênent beaucoup. Byron.

— Une passion secrète défend mieux le cœur d'une femme que sa propre vertu. Rétif de la Bretonne.

— Paraître instruit de la passion de sa femme est d'un sot, mais feindre d'ignorer tout est d'un homme d'esprit, et il n'y a guère que ce parti à prendre. Aussi dit-on qu'en France tout le monde est spirituel. Balzac.

PATIENCE.

— La patience est nécessaire aux amoureux. Avec le temps et de la patience on vient à bout même des Pénélopes. Ovide.

— Rien ne fait autant d'honneur à une femme que sa patience, et rien ne lui en fait si peu que la patience de son mari. J. Joubert.

PAUVRETÉ.

— Femme qui naît belle n'est pas tout à fait pauvre.

Proverbe.

— Les richesses alimentent l'amour, mais la pauvreté n'a pas les moyens de le nourrir. Ovide.

. . . . . L'amour! Il fuit les malheureux;
Il aime la fortune, et n'est pas plus fidèle;
On ne l'a que trop vu s'envoler avec elle,
Et ne laisser à ceux qu'il avait enflammés
Que l'affreux désespoir de s'être trop aimés.

— L'amour n'est fait ni pour les rois ni pour les peuples;

les rois ont trop de devoirs, le peuple a trop de besoins.
BERNIS.

— Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux besoins des choses de la vie ;
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.

— La femme, dans les ménages pauvres, c'est l'économie, l'ordre, la providence. Toute influence qu'elle gagne est un progrès dans la moralité. MICHELET.

— « Germain, qui donc se marie parmi les gens de la ferme? » demandait un jour M. M***, en voyant un jeune paysan et sa fiancée, tous deux fort pauvrement vêtus, sortir en cérémonie de l'église de leur village. — Monsieur, répondit effrontément le valet du tripoteur enrichi, c'est la faim qui épouse la soif. A. R.

— Quand le pauvre donne il demande, dit Euripide. N'en est-il pas ainsi de l'amour? P. ROCHPÈDRE.

— Un jeune homme qui s'était violemment épris de sa jolie cousine, la suppliait un jour, à genoux et les mains jointes, de lui faire la charité d'un seul baiser. — Je ne puis rien pour vous, monsieur, lui dit-elle en s'esquivant, absolument rien... j'ai mes pauvres. A. R.

PATERNITÉ.

— Les femmes, malgré le système oppressif qui pèse sur elles, ont obtenu le seul privilége qui devrait leur être refusé : celui de faire accepter à l'époux un enfant qui n'est pas le sien, et sur le front de qui la nature a écrit le nom du véritable père. CHARLES FOURIER.

— Un négociant en denrées coloniales qui possédait une jolie femme et une grande fortune, vint un jour trouver Michel de Bourges, et lui demanda ce qu'il devait faire pour récuser la paternité d'un enfant dont sa femme venait d'accoucher. — Pourquoi donc, Monsieur, n'acceptez-vous pas cet enfant? lui dit le célèbre avocat. — Parce qu'il n'est pas de moi, répondit le négociant. — Mais vous êtes marié, ce me semble? — Oui, certes. — Légitimement? — Sans doute. — Eh bien alors, cet enfant vous appartient. — Mais, Monsieur... — Il n'y a pas de mais, la loi est formelle : *Is pater est quem justæ nuptiæ demonstrant.* — Qu'est-ce que cela veut dire? demanda le négociant qui ne savait pas le latin. — Cela veut dire, répliqua le jurisconsulte, que le véritable père est celui qui est désigné comme tel par le mariage. — Mais, Monsieur, le mariage ne

fait rien dans cette affaire... — Pardon, pardon, interrompit Michel de Bourges. — Quoi ! s'écria le négociant en s'échauffant un peu, quoi ! je suis blanc, ma femme est blanche, elle accouche d'un enfant mulâtre, et cet enfant est de moi !!! — Certainement. — Ah ! pour le coup, c'est trop fort. — C'est comme cela. — Mais enfin, Monsieur, dites-moi pourquoi? fit le négociant qui s'obstinait à vouloir connaître la raison des choses. — Eh ! ne le devinez-vous pas? répondit l'avocat impatienté. — Mais non. Dites-le moi, je vous en supplie. — Vous l'exigez, Monsieur? — Assurément. — Eh bien, reprit froidement Michel de Bourges, c'est parce que vous êtes ce que fut César. — Et qu'était César, Monsieur?... — Il était... marié, ne vous déplaise. A. R.

— Ainsi que ses chagrins, l'hymen a ses plaisirs :
Quelle joie en effet, quelle douceur extrême
De se voir caressé d'une épouse qu'on aime,
De s'entendre appeler Petit cœur ou Mon bon,
De voir autour de soi croître dans sa maison,
Sous les paisibles lois d'une agréable mère,
De petits citoyens dont on croit être père !

— Dans un théâtre de vaudeville, au foyer des artistes, on causait du jour de l'an et de ses conséquences. — C'était le soir du 1er janvier. Mademoiselle V..... avise le petit garçon d'une de ses amies. Le marmot croquait des bonbons à pleine bouche. — Dis donc, Jules, tu as eu bien des étrennes, n'est-ce pas ? — Oh ! oui, répond l'enfant, j'ai vu tous mes papas ce matin. H. Villemessant.

— La paternité n'est et ne saurait jamais être qu'un acte de confiance ; paternité et doute sont deux termes inséparables ; maternité et certitude sont deux termes équivalents.

Émile de Girardin.

PÉCHÉ.

— L'amour est le péché de tous les hommes : *Vitium commune omnium est* ; et ce qu'il y a de désolant, c'est que loin de s'en repentir, la plupart le commettent avec autant de plaisir que le poisson boit l'eau. Le R. P. du Bosc.

— L'amour a-t-il donc tant de charmes pour les âmes bien nées, que depuis qu'on a bu dans la coupe des pécheurs, on ne puisse prendre qu'à regret le calice des saints ? Héloïse.

— Il n'est point d'homme si saint et si vertueux qui ne se sente quelquefois chatouillé par les attraits du péché.

Oxenstiern.

— Un soir de cet hiver, Madame la marquise de C*** s'amusait à passer ses jolis doigts dans la blonde chevelure d'un charmant petit garçon de dix ans, qu'elle tenait sur ses genoux, lorsqu'une de ses amies vint à parler de la gentillesse de cet aimable enfant : — Ah ! Madame, s'écria la marquise en embrassant vingt fois le petit chérubin, quel dommage que ce ne soit pas un péché ! A. R.

— La plupart des femmes caressent le péché avant d'embrasser la pénitence. FONTENELLE.

— L'amour absout toutes les femmes ; Madeleine fit sa pénitence en aimant. LAURENT PICHAT.

— Le cardinal Le Camus prêchant un jour sur le dixième commandement de l'église, disait à ses auditeurs : — Oui, mes chers frères, le péché de la chair est le plus abominable de tous les péchés ; et ce que je vous dis est si vrai, ajouta-t-il avec véhémence, c'est que j'aimerais mieux, quant à moi, tuer, voler et blasphémer que de le commettre. — Oh ! oh ! vous allez bien loin, Monseigneur, s'écria l'un des assistants. — Non, Monsieur, non, je ne vais pas trop loin, répliqua le cardinal en s'adressant à son interrupteur, car ce crime est si bien le plus grand de tous les crimes, qu'il faut être deux pour le commettre ! A. R.

— Molière fait dire à ce bon M. Tartufe :

« . . . Le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence. »

Les femmes sont assez généralement de cet avis ; et telle qui se montre d'une excessive sévérité pour les petits péchés qui se disent, est d'une indulgence sans bornes pour les gros péchés qui se cachent. ADOLPHE RICARD.

— Une Picarde, avec un gros vicaire,
Secrètement, faisait bonne amitié,
Et, par ses soins devint quatre fois mère ;
Si bien qu'un soir, l'époux contrarié
Se prit à dire à sa chaste moitié :
— Que de bambins ! tout ceci me déroute,
D'où viennent-ils ? Ma chère femme écoute ;
Tu sais pourtant si j'ai toujours triché ?
— Oui, mon ami ; mais c'est le ciel sans doute
Qui veut punir cet infâme péché. BEAUMANOIR.

— « Pour Dieu ! Monsieur, laissez-moi donc tranquille, » disait une jeune fille de quatorze ans, à un vieillard libertin

qui cherchait à l'embrasser. — Oh ! ne vous fâchez pas si fort, ma mignonne, reprit le vieux céladon ; à mon âge, vous pourriez sans péché m'embrasser vous-même. — Sans péché ! Mais, Monsieur, voilà tout justement pourquoi je ne le veux pas, répliqua la petite friponne. A. R.

PEINE.

— En amour, il ne faut jamais s'engager au point d'avoir plus de peine que de plaisir. ADRIEN DUPUY.

— L'amour ne cause tant de peines, que parce que trop souvent la personne qui l'inspire n'en est pas digne.
Mme RICCOBONI.

— Les choses nous sont plus chères qui nous ont plus coûté, a dit Montaigne, et de nos jours un poëte s'est écrié :

Ah ! plus amour tu nous causes de peines,
Plus quand tu fuis tu laisses de regrets ! A. R.

— Les amants trouvent des plaisirs inexprimables dans les inquiétudes mêmes qui tourmentent leur esprit ; et on a souvent dit avec raison, en parlant de l'amour, que tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines. BOUSSANNELLE.

— Les peines que les femmes plaignent le moins sont celles que l'on souffre pour elles. CHABANON.

— Une jeune fille qui s'était laissé dire qu'aimer était un crime, et que l'Amour c'était le démon, s'étonnait beaucoup d'entendre un de nos poëtes célébrer en beaux vers le doux passe-temps des bergers d'Arcadie. — Mais, Monsieur, fit-elle un jour avec naïveté, on m'a dit que l'amour était la perte du cœur, et qu'il ne donnait que des inquiétudes et des chagrins ? — N'écoutez point de pareils blasphèmes, Mademoiselle, lui répondit le poëte :

Si l'amour ne causait que des peines,
Les oiseaux amoureux ne chanteraient pas tant. A. R.

PEINTURE.

— En retraçant les traits de ce qu'il aime, l'amour peint ressemblant. MIRABEAU.

— Dans la profession de foi d'une femme artiste, l'amant est un dieu, mais l'apostasie n'est pas un crime..... On peut conclure de là que si les arts du dessin ne portent pas le feu dans les sens d'une femme, ils préparent son cœur à ne recevoir impunément aucune étincelle, et que s'ils l'éloignent un peu

des faiblesses de l'amour, ils la rapprochent beaucoup de ses folies. LEMONTEY.

— La peinture est une émancipation pour les jeunes filles ; elle leur donne le droit de regarder les hommes en face et en détail. L'admiration purifie tout. — Si j'avais une fille, elle peindrait le paysage. Mme DE GIRARDIN.

PENSÉE.

— Les pensées élevées sont aussi nécessaires à l'amour qu'à a vertu. Mme DE STAEL.

— Les plaisirs de la pensée sont des remèdes contre les blessures du cœur. Mme DE STAEL.

— Elles sont cachées bien loin les dernières pensées d'une femme. La plus franche vous en dérobe encore quelques-unes, et il s'en trouve toujours que la plus simple saura bien empêcher qu'on ne devine. SUARD.

— La pensée d'une femme est un gouffre plus profond que la baie de Portugal, et il est bien difficile de dire ce qu'il y a au fond de son cœur : la sonde serait attachée à une corde de cent mille toises de longueur, et on la déviderait jusqu'au bout, qu'elle filerait toujours sans rien rencontrer.
THÉOPHILE GAUTIER.

— On doit, en parlant aux femmes, se rappeler constamment qu'elles veulent d'abord savoir ce qu'on pense d'elles en bien, ensuite ce qu'on pense des autres femmes en mal.
SAINT-MAURICE.

— Plus on pense bien d'une femme, plus on est forcé d'être auprès d'elle coupable de trop de hardiesse. CRÉBILLON fils.

— Si les hommes savaient tout ce que pensent les femmes, ils seraient vingt fois plus impertinents, et si les femmes savaient ce que pensent les hommes, elles seraient vingt fois plus coquettes. ALPHONSE KARR.

PERFECTION.

— Plus on s'abstient des femmes plus on est parfait.
SAINT ÉLOI.

— Il y a peu de femmes si parfaites qu'elles empêchent un mari de se repentir, du moins une fois le jour, d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point.
LA BRUYÈRE.

— L'amour perfectionne les âmes bien nées.
Mme DE LAMBERT.

— La perfection d'une jolie femme n'est peut-être autre chose que son rapprochement le plus complet de l'enfance.

LEMONTEY.

— Il suffit de penser à une perfection pour la voir dans ce qu'on aime. STENDHAL.

PERFIDIE.

— La perfidie, si je l'ose dire, est un mensonge de toute la personne : c'est dans une femme l'art de placer un mot ou une action qui donne le change, et quelquefois de mettre en œuvre des serments et des promesses qui ne lui coûtent pas plus à faire qu'à violer. LA BRUYÈRE.

Souvent d'un faux espoir un amant est nourri,
Le mieux reçu n'est pas toujours le plus chéri;
Et tout ce que d'ardeur font paraître les femmes,
Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.

MOLIÈRE.

— On tire ce bien de la perfidie des femmes, qu'elle guérit de la jalousie. LA BRUYÈRE.

— Le mot de perfide est, après celui de cruelle, le plus doux à l'oreille d'une femme, et il est moins pénible à mériter.

LACLOS.

PERMISSION.

— En amour, ce que l'on permet de prendre a plus de prix que ce que l'on donne. J. PETIT-SENN.

— Un épicier qui venait d'épouser, après six mois des plus pressantes sollicitations, une jeune rosière de Palaiseau, lui disait tout joyeux le lendemain de ses noces : — Ah ! que vous avez bien fait, Suzanne, de ne me rien accorder avant notre mariage ! car vraiment, ajoutait-il, si vous vous étiez laissé prendre à mes cajoleries, foi de Cliquot, je ne vous aurais jamais épousée. — Oh ! je le savais bien, Jérôme, répondit la jeune mariée, aussi je n'ai pas été si bête avec vous qu'avec les autres, je ne vous ai rien permis du tout. A. R.

— En amour, lorsque l'occasion se présente, il y a cette différence essentielle entre les jeunes et les vieilles femmes, c'est que celles-ci permettent de très bon cœur ce que les autres ne refusent qu'à regret. ADOLPHE RICARD.

PERSÉVÉRANCE.

— En amour, il n'y a que la persévérance qui obtienne quelque chose. On se lasse de refuser toujours à une même personne, et il vient un moment où l'on accorde. Ce moment, il faut l'attendre sans se lasser. Je crois même qu'il est bon quelquefois de surprendre ce qu'on n'accorde pas de bonne grâce. Qu'on le doive au caprice ou à l'importunité, qu'est-ce que cela fait, pourvu qu'on obtienne ce qu'on désire. « L'essentiel est d'être heureux, même en jouant aux quilles, » disait naguère un grand monarque, et je suis assez de cet avis. Dans tous les cas, les amants persévérants me semblent bien redoutables pour la vertu de celles qu'ils poursuivent. Mme DE RIEUX.

— La beauté la plus sévère
Prend pitié d'un long tourment;
Et l'amant qui persévère
Devient un heureux amant.
Tout est doux et rien ne coûte
Pour un cœur qu'on veut toucher;
L'onde se fraye une route
En s'efforçant d'en chercher;
L'eau qui tombe goutte à goutte
Perce le plus dur rocher. QUINAULT.

— *Longa dies molli saxa peredit aqua.* OVIDE.

— L'eau parvient à creuser le roc qu'elle amollit.
GENTIL-BERNARD.

PERSUASION.

— Avoir le don de plaire, c'est déjà une grande avance pour persuader. FONTENELLE.

— Les jolies femmes ont le talent de nous persuader lors même qu'elles ne nous parlent pas. ADRIEN DUPUY.

— Rarement vous persuaderez une femme, il faut l'amener à vouloir. LACLOS.

— Ce n'est pas le sentiment qu'elles inspirent, mais celui qu'on leur inspire qui persuade les femmes. ROCHEBRUNE.

— L'art de persuader les femmes n'est rien pour elles si on ne les intéresse: c'est à leur cœur qu'il faut parler pour rendre leur esprit attentif. ***

— Pour persuader une femme et la diriger, il ne faut que

savoir se servir de la puissance dont elle use si souvent : la sensibilité. Les raisonnements exacts l'irritent et la tuent.

BALZAC.

PERTE.

— Ce qui perd les femmes n'est pas ce qu'elles accordent, c'est le temps qu'elles perdent à le faire attendre.

CRÉBILLON fils.

— Le premier besoin d'une femme perdue n'est pas de se réhabiliter, mais de perdre les autres femmes. D'ARGENS.

— La passion la plus violente doit respecter les limites de la probité. Il n'en est pas des fautes que les hommes commettent pour nous, comme de celles que nous faisons pour eux. On dit de nous que nous avons des faiblesses, on dit des hommes qu'ils se perdent. Mme DE RIEUX.

— Les femmes et les poules se perdent pour trop courir.

PROVERBE.

— Ce qui sauve la plupart des femmes, c'est l'impossible, ce dieu protecteur des maris. ***

PERVERSITÉ.

— Une femme ne communique jamais si promptement la perversité de son cœur, qu'à une autre femme. HÉLOÏSE.

— Auprès d'une femme véritablement pervertie, le Lovelace le plus fourbe et le plus séduisant ne sera jamais qu'un écolier. Mme DE GENLIS.

PEUR.

— La peur est le défaut des femmes. On ne devrait cependant rien craindre que soi ; nous portons en nous-mêmes de quoi nous faire trembler. Mme DE RIEUX.

— L'amour est comme la peur, il fait croire à tout.

Mme D'AULNOY.

— Les femmes qui aiment ont toujours peur qu'on ne les aime pas ; les femmes qui n'aiment pas se flattent toujours qu'on les aime. LOUIS DESNOYERS.

— Un songe, un rien, tout fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'on aime. LA FONTAINE.

— On parlait un soir avec beaucoup d'éloges, dans une maison du quartier Saint-Sulpice, de la femme d'un libraire nommé Grosjean, si sage et si vertueuse, assurait-on, que de son vivant, tous les hommes lui faisaient peur. — Oh ! oh ! fit un

feuilletonniste qui se trouvait là. — Eh quoi! monsieur, vous suspecteriez la probité de la défunte?... Une si honnête femme! exclama d'un ton plein de colère un marguillier de la paroisse. — Moi! monsieur, ah! Dieu m'en garde! reprit l'homme de lettres; cependant, ajouta-t-il tout bas à l'oreille de son interlocuteur, cependant je crois savoir :

Que quoique d'une vertu sévère
Armée contre nous jusqu'aux dents,
Elle fit cinq petits enfants
Dont Grosjean ne fut pas le père. A. R.

PIED.

— Un pied mignon, chez une femme, est l'abrégé de toutes les grâces. RÉTIF DE LA BRETONNE.

— En sortant un soir du café Procope, Piron rencontra sur son chemin une jeune actrice qu'il n'avait pas vue depuis longtemps. — Ah ! ma pauvre enfant ! quel affreux coup de pied ! s'écria-t-il en la voyant grosse à pleine ceinture. — Et dire, répliqua la jolie soubrette en secouant avec colère le bras de l'illustre poëte, dire que je ne connais pas l'animal qui me l'a donné !!! A. R.

— La femme la plus vertueuse est disposée favorablement pour ceux qui sont sensibles à sa beauté, la plus dévote pour ceux qu'elle induit en tentation. Brantôme rapporte à ce sujet, qu'une belle et honnête dame se faisant un jour tirer ses chausses, demanda au valet de chambre qui s'était chargé de cette besogne, s'il n'éprouvait pas quelques désirs. Celui-ci, pensant bien dire pour le respect qu'il devait à sa maîtresse, lui répondit que non. La dame, haussant aussitôt la main, lui donna un grand soufflet : — Allez, lui dit-elle avec colère, allez, vous n'êtes qu'un sot. MEILHAN.

— La princesse de *** avait la jambe parfaitement bien faite, et le pied très petit et très élégamment cambré. On assure qu'ayant été quelquefois obligée, pendant l'absence de ses dames, de se faire remettre un soulier par quelqu'un de ses pages, elle lui demandait s'il n'avait pas eu quelque tentation. Le page répondait que oui. La princesse, trop honnête pour profiter de cette avance, leur donnait quelques louis pour les mettre en état d'aller chez quelque fille perdre la tentation dont elle était la cause. CHAMPFORT.

— Dans ma première jeunesse, j'ai vu des femmes de quarante ans exciter violemment mes désirs par le charme inexprimable d'un soulier bien fait et d'un pied non déformé. C'est

que rien ne va mieux aux femmes, rien ne leur donne plus de grâces qu'une chaussure à talons élevés. Chaussée plat, une femme ordinaire est une laide femme ; avec de hauts talons, aussitôt elle est jolie ; tant il est vrai que l'agrément du sexe se maintient par la chaussure seule. Madame de Beauharnais, déjà belle, fut ravissante lorsqu'elle emprisonna ses pieds mignons dans des souliers à talons élevés. Avec cette chaussure, une femme âgée est encore, par là, femme à cinquante ans.
RÉTIF DE LA BRETONNE.

PITIÉ.

— Si une femme ne me cède que par pitié, je préfère ne point vivre que de vivre d'aumônes. MONTAIGNE.

— La pitié dispose le cœur à une autre passion ; elle le conduit imperceptiblement de la compassion à l'amitié, et de l'amitié à l'amour, par une pente nécessaire où l'âme ne se peut retenir, et où elle s'abandonne avec joie, au milieu même de la douleur. Mme DE SARTORY.

— La compassion, jointe à l'amitié, forme dans certaines femmes un sentiment si vif, qu'il leur fait commettre les mêmes fautes que la passion la plus décidée. Mme D'ARCONVILLE.

— Défiez-vous d'un tendre soin,
O vous qu'un amant effarouche :
Sitôt que la pitié nous touche,
Le moment d'aimer n'est pas loin.

— Rien n'est si près de l'amour que la pitié !
Mme DESBORDES VALMORE.

PLAINTE.

— Je canoniserais gratis une femme dont le mari ne se serait jamais plaint. SIXTE V

— Comme on n'est jamais en liberté d'aimer ou de cesser d'aimer, l'amant ne peut pas se plaindre avec justice de l'inconstance de sa maîtresse, ni elle de la légèreté de son amant.
LA ROCHEFOUCAULD.

SAPHO A PHAON.

. . . .
O comment t'exprimer l'ardeur qui me dévore ?
Par ton absence, hélas ! je la sens croître encore.
Non, la Sicile en feu, non l'Etna ton séjour,

N'offrent point d'incendie égal à mon amour...
Trompeur! Eh! quoi! le Ciel t'a-t-il fait si charmant
Pour feindre sans amour les transports d'un amant?...
Hélas! le nieras-tu? j'eus pour toi des attraits,
Tes yeux me trouvaient belle alors que je chantais.
Rappelle-toi ces chants... ô souvenir trop tendre!
Ces chants que tes baisers me forçaient de suspendre.
Dieux! combien dans mes bras tu te disais heureux!
Combien rapidement se succédaient nos vœux!
As-tu donc oublié ce bonheur, cette ivresse,
Ces serments de s'aimer, de s'adorer sans cesse,
Et ces transports brûlants qu'irritaient nos désirs,
Et ces tendres langueurs qui suivaient nos plaisirs?...
O Phaon! quelle grâce à la tienne est égale?
L'Aurore, à son lever, te prendrait pour Céphale;
Vénus, en te voyant, croit revoir Adonis,
Se trouble et craint encor le pouvoir de son fils...

. . . .

Accours, aimable objet, dont mon cœur est charmé;
Et si tu n'aimes point, souffre au moins d'être aimé!

SAPHO.

— Que les femmes ne se plaignent pas des hommes; ils ne sont que ce qu'elles les ont faits. DUCLOS.

— Il peut arriver de croire qu'on aime lorsque seulement on plaint. Mme DE STAEL.

— La première plainte d'une femme contre son mari, portée à l'homme qu'elle trouve aimable, est un appel en adultère.

Mme PÉRIÉ-CANDEILLE.

— A son voisin la gentille Isabelle
Fut se plaindre de son époux
Qui toujours lui cherchait querelle.
— Corbleu! lui dit Jean : vengez-vous.
Ce conseil plut fort à la belle;
Le voisin fut choisi pour servir son courroux.
Dès lors, trois fois par jour ce fut nouvelle plainte;
Notre couple à l'envi signala son ardeur;
Mais la colère du vengeur
En moins de huit jours fut éteinte.
De tout on se lasse à la fin.
La belle, que toujours la vengeance aiguillonne,
Six fois fut se plaindre un matin.
— Oh! pour le coup, dit le voisin,
Je suis chrétien, je lui pardonne.

PLAIRE.

— Plaire, aimer et régner, voilà toute la femme.

— Ceux qui ne sont plus en état de plaire aux femmes s'en corrigent. VAUVENARGUES.

— Le désir de plaire naît chez les femmes avant le besoin d'aimer. NINON DE LENCLOS.

— Quand on veut plaire aux femmes, il faut faire danser les jeunes, et faire jouer ou faire dîner les vieilles. MONCRIF.

— En fait de passions on n'est point aimé parce qu'on aime, mais parce qu'on plaît. Or, la raison pour laquelle on plaît est un je ne sais quoi si difficile à définir, qu'il vaut mieux convenir de bonne foi qu'on aime et qu'on est aimé sans trop savoir pourquoi. Mme D'ARCONVILLE.

— Il serait à souhaiter que notre cœur ne fît de chemin qu'autant qu'on en voit faire à un amant. Il nous est si facile de connaître si nous sommes bien aimées ! L'amour ne va jamais sans le désir de plaire. Tant qu'un homme s'étudie à ne rien faire qui déplaise à la personne qu'il aime, il n'est pas possible qu'il ne soit fortement épris. Plus de soins, plus d'amour.

Mme DE RIEUX.

— Le désir de plaire réussit plus rarement qu'on ne pense ; et l'on fait plus souvent des conquêtes qu'on ne recherchait pas, qu'on ne fait celles que l'on recherchait. Mlle DE SOMMERY.

— La destinée des femmes est de plaire, d'être aimables et d'être aimées ; ceux qui ne les aiment point ont encore plus de tort que ceux qui les aiment trop. ROCHEBRUNE.

— « Eh quoi ! Madame, à cinquante ans, vous avez encore des amoureux ! » disait-on un jour à la comtesse D. S... — « Et pourquoi non, Monsieur ? répondit-elle avec fierté :

Lorsque, vers son déclin, le soleil nous éclaire,
L'éclat de ses rayons n'en est point affaibli :
On est vieille à vingt ans si l'on cesse de plaire ;
Mais qui plaît à cent ans meurt sans avoir vieilli. A. R.

— Faite pour plaire, naissant, pour ainsi dire, avec ce dessein, ne vivant que pour l'exécuter, vieillissant avec le regret de n'avoir pas assez plu, la femme meurt avec le chagrin de ne plus plaire, et avec le désir de plaire encore. LA BEAUMELLE.

— Aucune femme ne se croit jamais dépourvue de moyens de plaire, quand elle en a le désir. BUGNY.

— Chez les femmes, le soin de s'embellir est presque toujours le désir de plaire. MARMONTEL.

— Si, étant femmes, les femmes cherchent à plaire à tous, c'est peut-être parce qu'étant filles, il ne leur est pas permis d'en aimer un seul. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— Les femmes cherchent à plaire même avant l'âge de raison ; ce goût leur vient en naissant. Mais elles ignorent qu'en cherchant à plaire, on trouve presque toujours quelqu'un qui plaît, et que c'est exposer sa liberté que d'attenter à celle d'autrui. ADRIEN DUPUY.

— On plaît quelquefois à une femme parce qu'on ressemble à un de ses anciens adorateurs : on lui déplaît d'autres fois parce qu'on lui ressemble trop. LOUIS DESNOYERS.

— Elle m'aima, cette belle Aspasie,
Et bien en moi trouva tendre retour ;
Elle m'aima, ce fut sa fantaisie,
Mais celle-là ne lui dura qu'un jour.

Le jour d'après, cette belle Aspasie
Entend Myrtil chanter l'hymme d'amour ;
Elle l'aima, ce fut sa fantaisie ;
Mais celle-là ne lui dura qu'un jour.

Pour ramener une belle Aspasie
Gardez-vous bien de montrer du courroux ;
Si réclamez sa douce fantaisie,
Elle dira : Que ne l'inspirez-vous ?

Amants quittés d'une belle Aspasie,
Gardez près d'elle un modeste maintien :
Ne prétendez gêner sa fantaisie ;
Qui plaît est roi, qui ne plaît plus n'est rien.

— Presque toujours celui qui aime le plus s'aperçoit le dernier qu'il a cessé de plaire. P. ROCHPÈDRE.

— Quand une femme finit par renoncer au désir de plaire, il lui reste encore une dernière coquetterie, celle de ne pas déplaire. LOUIS DESNOYERS.

— Les femmes hésitent rarement à sacrifier l'honnête homme qui les aime sans leur plaire, au libertin qui leur plaît sans les aimer. ADOLPHE RICARD.

PLAISANTERIE.

— La plupart des femmes qui ne sont pas sensibles à la passion d'un homme qu'elles regardent comme leur inférieur, ne se font pas scrupule d'en plaisanter hautement, et veulent le punir par le ridicule ; mais une femme raisonnable ne se permet pas cette conduite. Un honnête homme qui peut mériter

quelques égards, est assez malheureux d'aimer sans être aimé, sans se voir encore l'objet du mépris. Une femme qui, en pareille occasion, plaisante de la faiblesse d'un homme, a pour l'ordinaire de l'indulgence pour quelque autre plus heureux.

DUCLOS.

— Les femmes qui plaisantent avec l'amour, sont comme les enfants qui jouent avec les couteaux : elles se blessent toujours.

SAINT PROSPER.

— Une femme qui plaisante quand on l'attaque, trouve du plaisir à se laisser vaincre. ADOLPHE RICARD.

PLAISIR.

— Le discernement est nécessaire à la possession du plaisir.

ÉPICURE.

— Tout mortel au plaisir a dû son existence. VOLTAIRE.

A MES AMIS.

— Le temps de notre vie est court et sans retour. A la fin de sa carrière l'homme n'a rien qui le console, et l'on ne sait personne qui soit revenu de la tombe. Venez donc, ô mes amis! savourons les vins que Bacchus nous donne, parfumons-nous d'huiles odorantes, et cueillons cette belle fleur du printemps qu'on nomme l'amour. Venez, accourez tous. Que les roses couronnent nos fronts, et qu'il n'y ait pas une clairière qui ne soit témoin de nos amours heureux! Les Dieux, en nous donnant l'existence, nous ont fait une loi de l'embellir. Moins sévères que les hommes, ils n'ont point voulu que la vertu fût placée, sur cette terre, dans l'insupportable monotonie d'une vie privée de jouissances. Arrière donc, arrière les inquiétudes, les soucis et les chagrins! Amusons-nous, et que l'amour, ce généreux dispensateur de tous les biens de ce monde, que l'amour nous berce de ses plus douces illusions! On est jeune tant que l'on aime, on est vieux dès qu'on n'aime plus.

FRASCATOR.

Enfants de la folie,
Chantons;
Sur les maux de la vie
Glissons;
Plaisir jamais ne coûte
De pleurs;
Il sème notre route
De fleurs

Oui, portons son délire
    Partout...
Le bonheur est de rire
    De tout;
Pour être aimé des belles,
    Aimons;
Un beau jour changent-elles,
    Changeons.

Déjà l'hiver de l'âge
    Accourt;
Profitons d'un passage
    Si court;
L'avenir peut-il être
    Certain?
Nous finirons peut-être
    Demain. DÉSAUGIERS.

— Puisez dans la coupe du plaisir, mais ne buvez jamais a même. Le plaisir est un mal, s'il coûte des regrets. *Nocet empta dolore voluptas.* HORACE.

— Lorsqu'on cesse de pouvoir être prodigue de plaisir avec les femmes, il faut devenir avare, car en ce genre celui qui cesse d'être riche commence à être pauvre. Pour moi, aussitôt que j'ai été obligé de distinguer entre la lettre de change payable à vue et la lettre payable à échéance, j'ai quitté la banque. CHAMPFORT.

— Les plaisirs sont comme ces fleurs qui donnent le vertige, quand on en respire trop longtemps le parfum. ROCHEBRUNE.

— Les plaisirs ressemblent à ces terres marécageuses sur lesquelles on est obligé de courir légèrement sans y arrêter jamais le pied. FONTENELLE.

— Il faut être sobre de ce qu'on nomme plaisirs; ils écartent trop du bonheur. Mme NECKER.

— En amour, les grands plaisirs touchent de près aux grandes douleurs. Mlle DE L'ESPINASSE.

— L'amour est un plaisir qui nous tourmente, mais ce tourment fait plaisir. SCRIBE.

— Heureuse, après une longue absence, d'avoir retrouvé l'amour et ses plaisirs, mademoiselle de Montanclos écrivait un jour à sa meilleure amie :

Un sourire de mon amant
A rappelé l'enfant volage;
Un baiser l'a rendu charmant,
Mais rien n'a pu le rendre sage. A. R.

— Le plaisir le plus grand est de faire celui d'autrui.
LA BRUYÈRE.

— Faut être deux pour avoir du plaisir;
Plaisir ne l'est qu'autant qu'on le partage.
CLOTILDE DE SURVILLE.

— Le plus grand de tous les plaisirs est d'en donner à ce qu'on aime. BOUFFLERS.

— Le plaisir qu'on donne à ce qu'on aime, fait valoir celui qu'il nous rend. J.-J. ROUSSEAU.

— Les impressions du plaisir sont toujours dominantes ; et l'homme qui connaît assez le caractère et le tempérament de celle qu'il aime, pour lui présenter continuellement ce qui est capable de lui plaire, a trouvé le chemin de son cœur.
L'abbé PREVOST.

— De tous les plaisirs des sens, l'amour est le plus vif.
HELVÉTIUS.

— L'espoir du plaisir vaut le plaisir lui-même.
FABRE D'ÉGLANTINE.

— L'ennui d'être toujours à son aise devient à la fin le pire de tous. L'art d'assaisonner les plaisirs n'est que celui d'en être avare. J.-J. ROUSSEAU.

— Quand on aime, l'amour ferme notre cœur à tous les plaisirs qu'il ne donne pas. Mme RICCOBONI.

— Les amants, les conquérants, et généralement presque tous les hommes, quoique couchés sur des fleurs, ne sauraient dormir s'il y a une feuille pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaisirs ; ce sont des lits de roses où il est bien difficile que toutes les fleurs se tiennent étendues, et qu'aucune ne se plie : cependant le pli d'une feuille suffit pour incommoder beaucoup. FONTENELLE.

— Les hommes cherchent le plaisir pour satisfaire leurs sens; les femmes l'aiment à titre de suprématie qu'elles exercent sur nos désirs; aussi les plus sages s'offensent-elles de sa perte, comme d'un déni total de leur puissance, et d'une dégradation complète de leur personne. SAINT-PROSPER.

— Il est rare qu'un penchant vif au plaisir ne conduise pas une femme à la perte de sa vertu. ***

— Plus il entre de plaisir physique dans l'amour qui détermine l'intimité, plus il est sujet à l'inconstance et surtout à l'infidélité. Cela s'applique surtout aux amours dont la cristallisation a été favorisée par le feu de la jeunesse, à seize ans.
STENDHAL.

— Il n'est point de plaisir où les femmes ne sont pas; et

chez les Français, le champagne même n'a plus de saveur quand elles cessent de le verser. ROMIEU.

— Les divertissements sont comme les liqueurs, qu'on ne doit boire que dans des petits verres. CH. ROMAINVILLE.

— Les femmes qui affectent le plus de dédaigner les plaisirs de l'amour, ressemblent à ces enfants qui disent très sérieusement qu'ils n'aiment pas les confitures, et qui s'en font de grandes et de larges tartines, toutes les fois qu'ils peuvent les manger en secret. ADOLPHE RICARD.

PLEURER.

— Les femmes ont appris à pleurer pour mieux mentir.
PUBLIUS SYRUS.

— La plupart des femmes ne pleurent pas tant la perte de leurs amants pour les avoir aimés, que pour paraître plus dignes d'être aimées. LA ROCHEFOUCAULD.

— La mode, parmi nous, veut que les femmes pleurent à la mort de leurs maris; on suit cette mode. Si l'usage avait établi qu'on dansât en pareil cas, il y en aurait peut-être autant qui danseraient de bon cœur, qu'il y en a qui pleurent à regret.
ADRIEN DUPUY.

— Lorsqu'elles ont perdu leurs maris, les femmes pleurent les morts pour attendrir les vivants. SAINT-ÉVREMOND.

— C'est en pleurant que les femmes nous battent; défiez-vous de leurs larmes: la douleur a des perfides comme l'amour. *Dum fœmina plorat, decipere laborat.* ROCHEBRUNE.

— On peut rire de rien, mais il faut pleurer de quelque chose. Les femmes n'y regardent pas de si près; elles pleurent avec la même facilité qu'elles rient. L'exemple leur suffit. Qu'une femme pleure, une autre pleurera, et toutes pleureront autant qu'il en viendra. Mme RIEUX.

— Rien ne lie tant les cœurs que la douceur de pleurer ensemble. J.-J. ROUSSEAU.

— Une femme qui pleure devant celui qu'elle aime ne s'appartient plus. BALZAC.

— Femme qui pleure ne demande pas mieux que d'être consolée, et de la consolation au bonheur il y a très peu de kilomètres. ED. LEMOINE.

— Les femmes ne pleurent jamais plus douloureusement, que lorsqu'elles pleurent de dépit. ADOLPHE RICARD.

POLITESSE.

— Soit que les femmes soient naturellement plus polies, ou que pour leur plaire, l'esprit s'élève et s'embellisse, c'est principalement auprès d'elles qu'on apprend la politesse.

SAINT-ÉVREMONT.

— Dieu n'a créé les femmes que pour apprivoiser les hommes. VOLTAIRE.

— On s'amusait un soir chez madame la duchesse du Maine à se faire les uns aux autres des questions auxquelles chacun devait répondre aussi bien que possible. Le cardinal de Polignac, qui avait infiniment d'esprit et de politesse, était de la société. — Quelle différence, monsieur le cardinal, lui demanda la duchesse, y a-t-il de moi à une montre? — Madame, répondit M. de Polignac en s'inclinant, une montre marque les heures, et près de vous on les oublie. — Le maréchal d'Huxelles était beaucoup moins poli, et la réponse qu'il fit un jour à Louis XIV le prouve bien. Ce prince lui ayant demandé, en présence de plusieurs dames, pourquoi il ne se mariait point : — C'est que je n'ai pas encore trouvé de femme dont je voulusse être le mari, répondit-il cavalièrement.

L'abbé BLANCHARD.

— Les commerces d'amour et d'amitié ne subsistent point sans la politesse et sans les complaisances. L'amant qui choque ce qu'il aime, mérite d'être quitté sans retour. L'ami qui parle durement, doit être sévèrement puni. Pour les gens mariés, s'ils se détestent si souvent, c'est qu'ils se négligent sur tout, et qu'ils sont obligés de se passer leurs mauvaises façons. Amants, soyez galants, complaisants, attentifs, et vous serez toujours aimés. Maris, corrigez-vous, si vous le pouvez, cela m'est indifférent ; pour ce que vos femmes vous réservent, vous êtes bien. Mme DE RIEUX.

— Appuyé sur un fauteuil dans lequel se tenait assise une femme qui n'était plus de la première jeunesse, le maréchal de Saxe arrêtait ses yeux sur une poitrine étriquée qu'une toilette de bal laissait presque découverte. — Que faites-vous donc là, monseigneur? lui dit-on, en affectant de se dérober par toutes sortes de minauderies à ce que l'on croyait être de l'admiration. — Madame, répondit brusquement le vainqueur de Laufeld, je regarde ce qui se passe. A. R.

— Un commis voyageur sortant de déjeuner à table d'hôte, montait, la pipe à la bouche, dans le coupé d'une diligence, lorsqu'il s'aperçut qu'une dame s'y trouvait déjà. — L'odeur

du tabac vous incommode-t-elle, madame ? lui demanda-t-il, dans l'espérance d'obtenir une réponse négative. — Je ne saurais vous le dire, monsieur, lui répondit la dame qui n'était pas fâchée de donner une leçon de convenance à qui la méritait, on ne s'est jamais permis de fumer devant moi. A. R.

POLYGAMIE.

— S'il était permis, à Paris, d'avoir plusieurs femmes, elles seraient peut-être aussi captives qu'en Turquie. Mais comme un Français ne peut en avoir qu'une, il ne la cache pas, de peur que son voisin ne cache aussi la sienne. MONTESQUIEU.

— Une dame parlait de la polygamie
A l'ambassadeur Siamois.
La dame était Française : on devine je crois,
Que la mode d'avoir vingt femmes à la fois,
Lui paraissait une infamie :
— Ah ! lui dit-il, point de courroux !
Bien loin de rechercher cette foule importune,
S'il était à Siam des femmes comme vous,
Madame, nous n'en aurions qu'une. »

— La pluralité des femmes mène à cet amour que la nature désavoue. C'est qu'une dissolution en entraîne toujours une autre. MONTESQUIEU.

— La polygamie, si sévèrement défendue par nos lois, devrait être obligatoire pour les médecins. Ne serait-il pas juste, en effet, de contraindre ceux qui font sortir tant de gens de ce pauvre monde, à le repeupler un peu ? ADOLPHE RICARD.

POMME.

— Une très honnête personne qui s'était montrée tout à fait inexpugnable, ayant appris qu'un de ses adorateurs avait porté ses hommages aux pieds d'une de ses amies qui lui était inférieure de tous points, l'accueillit avec des sarcasmes sur son bonheur de second ordre. — Madame, répondit l'insurgé, j'ai fini par m'apercevoir qu'il vaut mieux manger une pomme que de regarder toujours un ananas. ALPHONSE KARR.

— Un de nos poëtes se trouvant à la campagne chez une jeune femme de sa connaissance, lui dit un jour, en lui présentant une belle pomme qu'il venait de cueillir dans le jardin :

Comme Pâris je suis berger,
Comme Vénus vous êtes belle ;

Comme lui je viens de juger :
Voulez-vous me payer comme elle?

La dame ne répondit pas, mais le soir même, en vertu de cet axiome : *Qui ne dit mot consent*, le poëte fut payé, dit-on, comme le fut jadis le berger du mont Ida. A. R.

PORTRAIT.

— En amour, qui donne le portrait, promet l'original.

ADRIEN DUPUY.

— Un portrait sait doubler pour nous
L'objet que notre cœur adore ;
Il est déjà bien loin de vous,
Vous le croyez tout près encore.
Sur ce gage de l'amitié,
Mon avis, je crois, tient du vôtre ;
D'un ami c'est une moitié,
Qui nous aide à retrouver l'autre.

Mais surtout il ne faut jamais
Suivre l'exemple de ces belles,
Que l'on voit donner leurs portraits
Aussi souvent que les modèles.
Églé, pour pareille faveur,
Doit subir un pareil reproche :
Nul amant ne l'a dans son cœur,
Et vingt amants l'ont dans leur poche. CHAZET.

— Un de nos poëtes offrit à une jeune fille nommée Rose, en lui souhaitant sa fête, le charmant bouquet que voici :

— Une fleur c'est bien peu de chose ;
Moi-même je l'ai dit souvent ;
Et voilà qu'aujourd'hui pourtant
J'ai cueilli pour vous cette rose !
Elle seule est tout mon bouquet.
Je voudrais l'offrir ! mais je n'ose...
Cependant, que donner à Rose
De plus joli que son portrait !
Unique objet de tous les soins de Flore,
Par sa beauté, son parfum, ses couleurs,
La rose est la reine des fleurs !
Et vous, à qui, dès votre aurore,
Vénus et le dieu d'Épidaure
Ont prodigué leurs plus rares faveurs,

Vous êtes la reine des cœurs !
La ressemblance en tout est si fidèle
Qu'on ne saurait décider, entre nous,
Laquelle à l'autre a servi de modèle :
En vous voyant on croirait que c'est elle;
En la voyant on croira que c'est vous.
Il est également dans votre destinée
De charmer tous les sens et d'inspirer l'amour,
Mais elle n'est rose qu'un jour,
Et vous l'êtes toute l'année !

POSSESSION.

— C'est le jouir et non le posséder qui rend heureux.
MONTAIGNE.

— De tout ce que nous possédons, les femmes sont seules qui prennent plaisir d'être possédées. MALHERBE.

— C'est une vanité assez ordinaire à l'amour de souhaiter que plusieurs recherchent ce qu'il veut posséder tout seul.
LE P. DU BOSC.

— Les femmes sont des anges quand on les recherche; sont-elles obtenues, tout finit là. L'âme du plaisir est dans la recherche du plaisir même. La femme aimée ne sait rien si elle ne sait pas cela. PASCAL.

— Dès que les femmes sont à nous, nous ne sommes plus à elles. MONTAIGNE.

— Le dégoût dans l'hymen est naturel aux hommes;
Et la possession, souvent, du premier jour,
Leur ôte tout le prix et le goût de l'amour.

— La possession est la pierre de touche de l'amour; le véritable y puise de nouveaux feux, mais le frivole s'y éteint.
PANAGE.

— En amour, il n'y a souvent rien de si incommode que le désir, si ce n'est la possession. DIDEROT.

— On n'est point sans plaisirs quand on aime encore. L'image de l'amour éteint effraie plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux ; et le dégoût de ce qu'on possède est un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.
J.-J. ROUSSEAU.

— Il est moins fâcheux de voir posséder par un mari la personne qu'on aime que de la voir seulement aimée par un rival. Un mari qui n'est point aimé ne le sera jamais; mais un amant haï peut cesser de l'être et se faire aimer quelque jour.
Mme DE SARTORY.

— Celui qui croit pouvoir contenter ses désirs par la possession, ressemble à un insensé qui s'imagine qu'avec de la paille il étouffera du feu. SAADI.

— La passion s'éteint dès qu'elle est satisfaite, et l'amour sans craintes et sans désirs est sans âme. Mme DE LAMBERT.

— La possession fait souvent des tyrans de ceux que le désir avait rendus esclaves. BIGNICOURT.

— Tant qu'ils ne sont qu'amants nous sommes souveraines;
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent en reines;
Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour. CORNEILLE.

— On désire la possession d'une femme, comme on désire celle d'une maison; en a-t-on fait l'achat, on n'en considère plus que les incommodités. Le plaisir de la possession s'use par elle. ***

— C'est une étrange bizarrerie que celle des amants. Ils veulent être aimés, ils exigent tout ce qu'ils peuvent imaginer de témoignages d'amours; ils ne sont jamais satisfaits tant qu'il leur reste quelque chose à désirer, et ils le sont bien moins encore quand ils ne souhaitent plus rien. L'amour se détruit par lui-même; et l'on ne goûte plus, quand on le possède, ce qu'on a le plus ardemment désiré. ROCHEBRUNE.

— . . . . Il en est d'une idée,
Comme d'une beauté qu'on n'a pas possédée;
On l'adore, on la suit. — Ses détours sont charmants.
Pendant que l'on tisonne en regardant la cendre,
On la voit voltiger ainsi qu'un salamandre;
Chaque mot fait pour elle est comme un billet doux...
Mais dès qu'elle se rend, bonsoir, le charme cesse.
On sent dans sa prison l'hirondelle mourir.
Si tout cela du moins vous laissait quelque chose!
On garde le parfum en effeuillant la rose;
Il n'est si triste amour qui n'ait son souvenir.
ALFRED DE MUSSET.

— Il y a cette différence entre l'amour et la possession, que l'un est un désir infini, et l'autre un désir satisfait.
SAINT PROSPER.

POUPÉE.

— Les femmes mettent en avant de petites poupées, pour en cacher de grandes. GRIMM.

— En jouant avec leurs poupées, les femmes nous prouvent, dès leurs plus jeunes années, qu'elles valent mieux que nous,

puisqu'elles s'étudient à faire vivre ceux que déjà, enfants comme elles, nous apprenons à tuer. ADOLPHE RICARD.

PRÉCAUTION.

— Le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire. Il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie; aussi, un engagement qui doit durer jusqu'à la mort, ne se doit-il jamais faire qu'avec de grandes précautions. MOLIÈRE.

— Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté; et ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus. J.-J. ROUSSEAU.

— Les précautions ne font rien contre l'infidélité; et souvent une femme, qui ne songerait point à mal si on la laissait en repos, s'y voit portée par vengeance, ou réduite par nécessité. HAMILTON.

— Les amants, comme les voleurs, prennent d'abord des précautions superflues, ils les négligent par degrés, ils oublient les plus nécessaires, et sont pris. DUCLOS.

PRÉCEPTEUR.

— Le vin et les femmes sont les précepteurs de tous les maux, s'ils n'en sont les auteurs. CARDAN.

— L'amour est de tous les précepteurs celui qui avance le plus ses écoliers. FLORIAN.

PRÉFÉRENCE.

— Jamais une femme ne vous sait mauvais gré de plaire à plusieurs, pourvu qu'elle soit toujours préférée : ce sont autant de triomphes de plus. NINON DE LENCLOS.

— La plupart des femmes ne mettent presque point de différence entre n'être pas aimées, ou ne l'être pas plus qu'une autre. LINGRÉE.

— Les cœurs sensibles demandent qu'on les aime ; les personnes vaines veulent qu'on les préfère. LÉVIS.

PRÉJUGÉ.

— Les préjugés des femmes sont le plus sûr asile de leur sagesse. Mme DE LAMBERT.

— Dans une femme, les préjugés aident sa vertu, mais dans un homme ils la corrompent; c'est une espèce de sottise aux hommes de n'être pas galants ; dans les femmes, c'est un vice. ADRIEN DUPUY.

— S'il y a de l'esprit à se mettre au-dessus de quelques préjugés, il y a de l'impudence à les braver tous. Les femmes, pour lesquelles il semble qu'ils ont été tous faits, se défont de ceux qui nuisent à leurs plaisirs, avec une facilité qui doit faire honte à la philosophie des hommes. Mme DE RIEUX.

— Lorsqu'on détruit un ancien préjugé, l'on a besoin d'une nouvelle vertu. Mme DE STAEL.

— La sagesse de beaucoup de femmes consiste à traiter de préjugé tout ce qui peut gêner leurs fantaisies et condamner leurs caprices. ***

PRÉSENCE.

— La présence de ce qu'on aime console de tout, même de sa froideur. ***

— Être avec les gens qu'on aime, cela suffit; rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal.
LA BRUYÈRE.

— Ce n'est point par l'absence qu'on parvient à se guérir de l'amour, c'est au contraire par la présence de ce qu'on aime : ce que l'on voit souvent n'a plus de prestige. Mme D'ARCONVILLE.

— La présence d'une jeune fille est comme celle d'une fleur. Celle-ci donne de sa grâce à tout ce qui l'entoure, celle-là de son parfum à tout ce qui l'approche. LOUIS DESNOYERS.

— Une jeune femme reprochait un soir à M. de B*** de n'avoir point suivi la mesure dans le quadrille qu'il venait de danser avec elle. — Vous êtes un grand coupable, Monsieur, lui disait-elle, en grossissant sa jolie voix, et vraiment je vous en veux beaucoup. — De grâce, Madame, soyez indulgente, lui répondit le poëte, car :

Pour vous si je sors de cadence,
Tout ce que vous devez penser,
C'est qu'un homme en votre présence,
Ne sait plus sur quel pied danser. A. R.

PRÉSENT.

— . . . . . Un beau présent
Sert en amour plus que babil. CLÉMENT MAROT.

— Les petits présents que les amoureux font à celles qu'ils aiment, ressemblent aux œufs qu'on laisse dans le nid des poules pour qu'elles pondent. ADRIEN DUPUY.

— La femme qui accepte d'un homme des présents, contracte une dette qu'elle s'expose à payer de sa personne.

Mlle de l'Espinasse.

— Lorsqu'un amant donne, il demande,
Et beaucoup plus qu'il n'a donné. Parny.

— La clef du coffre-fort et des cœurs, c'est la même.
Que si ce n'est celle des cœurs,
C'est du moins celle des faveurs :
Amour doit à ce stratagème
La plus grand'part de ses exploits.
A-t-il épuisé son carquois?
Il met tout son salut en ce charme suprême.
Je tiens qu'il a raison ; car qui hait les présents?

La Fontaine.

LES DEUX ROSES.

C'était hier la fête de Julien; Nicette s'approcha de son fiancé, et lui offrit une rose qu'elle venait de cueillir dans le jardin de son père. En la lui présentant, ses joues se colorèrent d'un incarnat si vif, qu'on eût dit que c'était une rose qui en donnait une autre. — Hélas! dit, en soupirant, l'amoureux berger, pourquoi n'ai-je pas plutôt la rose qui me fait un si doux présent? Jean Second.

— Une femme ne doit accepter aucun présent d'un homme; le cœur s'ouvre avec la main, et quand celle-ci prend, l'autre est déjà pris. Rochebrune.

— Il n'est jamais vil de recevoir de ce qu'on aime; ce que le cœur donne ne saurait déshonorer le cœur qui l'accepte. Un don honnête à faire est toujours honnête à recevoir.

J.-J. Rousseau.

— Ce sont de puériles et de vénales amours, que celles qui ont besoin de se donner quelque chose pour se souvenir d'aimer. Joachim Duflot.

PRÉTENTION.

— Les prétentions à la jeunesse donnent toujours à une femme quelques années de plus qu'elle n'en a. É. Jouy.

— La beauté trompe les femmes en leur faisant établir sur un pouvoir éphémère les prétentions de toute leur vie.

Bignicourt.

PREUVE.

— Tant que l'on aime, on peut en donner des preuves, quand ce ne serait que celle d'aimer toujours, qui est à mon sens, la plus forte de toutes. Mme DE RIEUX.

— Les femmes s'adressent volontiers, en fait d'amour, à quiconque peut leur en donner de plus fortes preuves. La vigueur de l'âge et la carrure des épaules, voilà le plus ordinairement ce qui les décide ; le reste ne vient qu'après.

ADRIEN DUPUY.

— La plupart des hommes sollicitent une preuve d'amour qu'ils regardent comme dissipant tous les doutes ; les femmes ne sont pas assez heureuses pour pouvoir trouver une telle preuve ; et il y a ce malheur dans la vie, que ce qui fait la sécurité et le bonheur de l'un des amants, fait le danger et presque l'humiliation de l'autre. STHENDAL.

— Une charmante jeune femme priait un jour M. de Boufflers de lui définir l'amour. — Madame, lui répondit l'auteur d'*Aline*, demandez plutôt qu'on vous le prouve. A R.

— Les jeunes filles consentent assez volontiers à ce qu'on leur dise, je vous aime, mais elles se refusent quelquefois à en acquérir la preuve. Les femmes ont l'appétit moins délicat : elles tiennent plus à la preuve qu'au serment.

ADOLPHE RICARD.

PRÉVENTION.

— Les préventions des hommes partent le plus souvent de leur esprit ; ils en reviennent quelquefois. Les préventions des femmes, émanant presque toutes de leur cœur, sont des arrêts irrévocables. D'ARGENS.

PRIÈRE.

— Les prières et les supplications ont quelquefois le pouvoir d'appeler l'amour, mais elles n'ont jamais celui de le rappeler.

LINGRÉE.

— Prier, pour les femmes, c'est aimer. A beaucoup d'égards, leur vie n'est qu'une prière perpétuelle ; mais qu'elles n'en veuillent pas trop à la nature de les avoir soumises à ce rôle, puisque le plus souvent leurs prières équivalent à des ordres.

KÉRATRY.

PRINCIPE.

— La plupart des femmes n'ont guère de principes ; elles se

conduisent par le cœur, et dépendent, pour leurs mœurs, de ceux qu'elles aiment. LA BRUYÈRE.

— La morale des femmes est toujours fondée sur des principes arbitraires ; leur honneur n'est pas le vrai honneur, leur décence est une fausse décence ; tout leur mérite et toute la bienséance de leur état consistent dans la dissimulation et le travestissement des sentiments naturels qu'un devoir chimérique leur prescrit de vaincre, et qu'avec tous leurs efforts elles ne sauraient anéantir. Du moment qu'une jeune femme entre dans le monde, tout conspire contre elle et contre sa vertu ; on dirait que toute la société est intéressée à sa perte ; aussi, ce n'est que par le plus grand des miracles qu'elle peut échapper aux piéges tendus de tous les côtés à sa simplicité et à son innocence. Quand on réfléchit de bonne foi sur les malheurs inséparables de cette situation, bien loin de dire du mal des femmes, on est tenté de croire qu'elles sont en général beaucoup mieux nées que les hommes. Si c'est par un miracle que ce sexe aimable est préservé du naufrage, ce miracle fait honneur aux femmes. GRIMM.

PRINTEMPS.

— Les femmes peuvent aimer en tout temps, mais non pas plaire ; l'amour, comme les fleurs, n'a d'attraits qu'au printemps. ROCHEBRUNE.

— Le printemps qui renaît voit renaître le monde ;
Mille chants dans les airs ont fêté son retour.
Tout brûle de ses feux, s'anime, se féconde ;
Le règne du printemps est celui de l'amour.
D'un ombrage nouveau la terre se couronne ;
Les arbres enlacés se courbent en berceaux ;
Asiles du plaisir, ils soutiennent son trône,
Et l'univers soumis lui doit des jours plus beaux.

— Une cour sans femmes, disait François I[er], c'est une année sans printemps, c'est un printemps sans roses.

— L'amour est semblable à l'année ; sa plus belle saison est son printemps. ERNEST LEGOUVÉ.

PRIVILÉGE.

— Le plus beau privilége des femmes est de protéger et de défendre celui que l'homme poursuit. Un loup même, qui chercherait asile auprès des femmes, on devrait le laisser vivre pour l'amour d'elles. GRIMM.

— Le devoir des femmes est d'être vertueuses; leurs priviléges semblent les borner à le paraître : plusieurs oublient leur devoir, mais toutes se souviennent de leurs priviléges.

BIGNICOURT.

PROMENADE.

— I. — Toute femme seule qui, sans s'inquiéter du soleil, de l'ombre, du temps et du chemin, va, légère et sérieuse, droit devant elle, et qui, sans avoir l'air de se hâter et sans paraître voir personne, dépasse tout le monde, est à coup sûr — une femme qui sort.

II. — Semblable aux anges qui traversent les tempêtes sans éteindre leur nimbe de feu, ni mouiller leurs blanches ailes, une femme qui sort a toujours autour d'elle une auréole de beau temps. — Par le plus triste ciel, la pluie s'écarte de son front et le pavé s'avance blanc et sec sous son pied, qui l'effleure à peine. — Quelque temps qu'il fasse, une femme qui sort arrive donc toujours où elle va — parfaitement immaculée. Au retour, il est vrai, l'auréole a disparu; mais ce n'est alors qu'une femme qui revient.

III. — Une femme se promenant avec son mari n'est jamais une femme qui sort. — Toutefois, si parti dans l'intention d'aller se promener à droite, le mari, ayant changé d'avis, va au contraire à gauche, et rencontre un ami de fraîche date, les casuistes le considèrent comme le mari d'une femme qui sort.

IV. — Une femme peut encore sortir avec un enfant, lorsque cet enfant ne parle pas encore, ou avec une amie, quand cette amie doit la quitter en chemin.

V. — Une femme qui a sa voiture à elle ne commence à sortir que du moment où elle en descend. — Toute femme qui, partie à pied, prend une voiture de place, est une femme qui sort du moment qu'elle y monte.

VI. — Avant d'arriver où elle ne veut pas être vue, une femme qui sort va toujours où elle veut qu'on la voie.

VII. — Rien ne fait distinguer la toilette d'une femme qui sort à l'instant de son départ. C'est le chapeau du jour, c'est la robe nouvelle, c'est le châle qu'on lui connaît; mais bientôt le châle s'allonge, le chapeau s'avance, le voile descend, les dentelles disparaissent, les bijoux se cachent, et toute la toilette se referme et s'assombrit comme un papillon qui replie ses splendeurs.

VIII. — Une femme qui sort prend toujours du côté opposé à celui où elle va.

IX. — Sans jamais retourner la tête ni lever les yeux, une femme qui sort est magnétiquement avertie dès qu'elle est suivie ou seulement reconnue. Elle retombe alors subitement de poésie en prose, comme une sylphide de théâtre quand le fil qui la faisait légère vient à se casser.

X. — Un sot salue une femme qui sort, un fat l'évite en souriant, un galant homme ne la reconnaît jamais.

La simplicité des axiomes de ce décalogue démontre qu'il est aussi facile de reconnaître une femme qui sort qu'il est difficile de savoir où elle va. LAURENT JAN.

PROMESSE.

— C'est sur l'haleine des vents et sur la surface des ondes qu'il faut écrire les promesses des femmes :

..... Mulier cupido quod dicit amanti,
In vento, et rapidâ scribere oportet aquâ. CATULLE.

— Ne craignez point de faire des promesses ; elles gagnent les femmes, et c'est un bien dont il est aisé d'être prodigue. Prenez tous les dieux à témoin de vos serments. Du haut de l'Olympe, Jupiter écoute en riant les parjures des amoureux ; il ordonne aux vents de les emporter dans leur course rapide.

OVIDE.

— Tu le sais, ô jeune homme, un cœur tendre est crédule.
Jure donc hardiment, jure donc sans scrupule.
Tu peux même attester, sans les blesser jamais,
Pallas par ses cheveux, Apollon par ses traits.
Jupiter annula, par un bienfait suprême,
Tout serment qu'à l'amour arrache l'amour même.

GENTIL BERNARD.

— L'amour promet toujours plus de bonheur qu'il ne nous en donne, et plus de plaisir qu'il ne nous en fait goûter.

ROCHEBRUNE.

— On n'est pas obligé d'aimer tous ceux qui nous aiment, et qui n'a rien promis ne doit rien. Mme DE SARTORY.

— Les promesses illimitées ont quelque chose de menaçant. Dans le mariage, elles sont beaucoup plus graves que dans l'amour. Les femmes seraient moins promptes à les donner, si elles faisaient attention que les amants sont des heureux qui se cherchent, tandis que trop souvent les époux sont des infortunés qui se soutiennent. SÉNANCOURT.

— On ne doit pas prononcer avec légèreté cette irrévocable promesse : Toujours et jamais d'autres!.... Ces deux mots là font rêver. Quand on veut être honnête, et qu'on est très décidé à tenir ses serments, il est bon de les étudier un peu avant de les prononcer. THÉOPHILE GAUTIER.

— En amour, les femmes donnent toujours plus qu'elles ne promettent. LOUIS DESNOYERS

— « Quand donc, cher ange, me donnerez-vous ce que vous me promettez depuis si longtemps ? » disait un riche négociant à une jeune femme du quartier de l'Opéra? — Quand je tiendrai ce que vous m'avez promis, mon cher, répondit la lorette en étendant sa jolie main. A. R.

— Qui prend l'anguille par la queue, la femme par la parole, peut dire qu'il ne tient rien.

— Foi de femme est plume sur l'eau.

— Ne vous fiez point aux paroles de la femme, car son cœur a été fait tel que la roue qui tourne. PROVERBES.

— L'amour est une divinité jalouse qui s'irrite dès qu'on cesse de la craindre, et l'on aime quelquefois seulement parce qu'on a promis de ne pas aimer. ALFRED DE MUSSET.

— Une jeune personne se désolait devant madame de Souza de ne plus posséder le cœur de son amant. — Hélas, vous l'apprenez trop tôt, ma pauvre enfant, lui dit l'auteur d'*Adèle de Sénanges*, ce n'est pas pour longtemps qu'on promet d'aimer toujours. A. R.

— Les jeunes filles qui donnent leur cœur en échange d'une promesse de mariage, courent le risque d'attendre indéfiniment la réalisation de cette promesse. Lorsqu'ils ont tout obtenu, les hommes ne donnent plus rien ; ils n'accordent quelque chose que quand on leur a tout refusé.

ADOLPHE RICARD.

PROPRETÉ.

— Ordre, économie, propreté : petites vertus qui fortifient les grandes. Une femme qui n'a pas d'ordre dans son ménage, est comme un soldat sans bravoure devant l'ennemi ; elle n'a pas la première qualité de son état. ADOLPHE RICARD.

— Le principal ornement d'une femme, jeune ou vieille, c'est la propreté. Mme DU DEFFANT.

— La propreté devrait être la seule coquetterie des femmes.

BUGNY.

— Il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme malpropre, et le mari qui s'en dégoûte n'a pas tort.

Ainsi, bien faire ce qu'elle fait n'est que le second des soins d'une femme : le premier doit être toujours de le faire proprement. J.-J. Rousseau.

— Corset et jupon blancs, bas toujours bien tiré,
Petit pied dans mule gentille,
Sont plus appétissants qu'un objet décoré
De tout ce qui frappe et qui brille.
Non, non, l'ajustement avec art arrangé,
Les plus beaux ornements, la plus riche parure,
N'ont pas l'attrait friand d'un joli négligé
Où la propreté semble embellir la nature. Panard.

— La propreté est la toilette de la vieillesse. Mme Necker.

— Une jeune femme malpropre donne du dégoût à qui la regarde, et fait honte à qui la possède. Adolphe Ricard.

— Une femme malpropre n'est pas une femme, c'est un monstre. Rétif de la Bretonne.

— Une femme malpropre est rarement une honnête femme. On fait peu de cas de l'estime des autres, quand on en a si peu pour soi. Adolphe Ricard.

PROSTITUTION.

— La prostitution n'est pas un crime, c'est un supplice. L'abbé Constant.

— La prostituée :

..... C'est la fille de taverne,
La fille qui boit du vin bleu,
Qui veut dans son amant un bras qui la gouverne,
Un cœur de fer, un œil de feu ;
Et qui, dans son taudis, sur sa couche de paille,
N'a d'amour chaud et libertin,
Que pour l'homme hardi qui la bat et la fouaille
Depuis le soir jusqu'au matin. Auguste Barbier.

— Quand on voit de malheureuses femmes, dépouillant toute pudeur, agacer effrontément les passants et ne conserver de leur sexe que la passion la plus brutale, le cœur et les sens se révoltent ; les plus doux plaisirs de la nature sont enlaidis, ils perdent tous leurs attraits, et l'on ne conçoit pas qu'il y ait des hommes assez vils pour les rechercher. Labouisse.

— Pauvreté ! Pauvreté ! C'est toi la courtisane,
C'est toi qui dans ce lit a poussé cet enfant

Que la grâce eût jeté sur l'autel de Diane!....
C'est toi qui, chuchotant dans le souffle du vent,
Au milieu des sanglots d'une insomnie amère,
Est venue un beau soir murmurer à sa mère :
Ta fille est belle et vierge, et tout cela se vend!
Pour aller au Sabbat, c'est toi qui l'as lavée,
Comme on lave les morts pour les mettre au tombeau;
C'est toi qui, cette nuit, quand elle est arrivée,
Aux lueurs des éclairs, courais sous son manteau!

Hélas! qui peut savoir pour quelle destinée,
En lui donnant du pain, peut-être elle était née?
D'un être sans pudeur ce n'est pas là le front.
Rien d'impur ne germait sous cette fraîche aurore.
Pauvre fille! à quinze ans, ses sens dormaient encore;
Son nom était Marie, et non pas Marion.
Ce qui l'a dégradée, hélas! c'est la misère,
Et non l'amour de l'or. — Telle que la voilà,
Sous les rideaux honteux de ce hideux repaire,
Dans cet infâme lit elle donne à sa mère,
En rentrant au logis, ce qu'elle a gagné là.

Vous ne la plaignez pas, vous, femmes de ce monde!
Vous qui vivez gaîment dans une horreur profonde
De tout ce qui n'est pas riche et gai comme vous!
Vous ne la plaignez pas, vous, mères de familles,
Qui poussez les verroux aux portes de vos filles,
Et cachez un amant sous le lit de l'époux!
Vos amours sont dorés, vivants et poétiques;
Vous en parlez du moins, — vous n'êtes pas publiques.
Vous n'avez jamais vu le spectre de la Faim
Soulever en chantant les draps de votre couche,
Et, de sa lèvre blême effleurant votre bouche,
Demander un baiser pour un morceau de pain.

ALFRED DE MUSSET.

— Partout où le corps se livre avant que le cœur se donne, dans un palais comme dans un bouge, il y a prostitution; et tout mariage sans amour est la prostitution consacrée.

CHARLES LEMESLE.

PRUDENCE.

— La prudence et l'amour ne sont pas faits l'un pour l'autre; à mesure que l'amour croît, la prudence diminue.

LA ROCHEFOUCAULD.

— Amour ! Amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu, prudence. La Fontaine.

— Les dames ont tant d'ennemis à craindre, qu'il leur faut être toujours en garde. Elles ne doivent pas moins trembler que les avares pour l'ombre des roseaux, c'est-à-dire pour peu; car elles possèdent un trésor qui est d'autant plus difficile à conserver, que beaucoup le recherchent! La prudence est donc une vertu qui leur est essentielle : si la témérité met les plus puissants en péril, la défiance met les plus faibles en sûreté.
Le P. du Bosc.

— La principale prudence consiste à se défier de soi-même plus que des autres. Mme de Lambert.

— La prudence et l'amour ne s'accordent point, même dans les meilleurs esprits. Le P. du Bosc.

— L'amour est un sentiment indépendant que la prudence peut faire éviter, mais qu'elle ne saurait vaincre. Laclos.

PRUDERIE.

— Une femme prude paie de maintien et de paroles; une femme sage paie de conduite. La Bruyère.

— Tout homme qui prend une prude pour femme,
Devient un sot, Monsieur, gouverné par Madame.
Dufresny.

— Le mal que les prudes disent de l'amour, la résistance qu'elles lui opposent, le peu de goût qu'elles affectent pour ses plaisirs, la peur même qu'elles en ont, tout cela est de l'amour. Le craindre, c'est s'en occuper, c'est lui rendre hommage. Cette passion sait prendre chez elles mille formes différentes, et comme l'orgueil, elle vit de sa propre défaite. Ninon de Lenclos.

— Il est vrai qu'elle vit en austère personne;
Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude à son cœur défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages :
Mais voyant de ses yeux tous les brillants baisser,
Au monde qui la quitte elle veut renoncer;
Et du voile pompeux d'une haute sagesse
De ses attraits usés déguiser la faiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps :
Il leur est dur de voir déserter les galants.
Dans un tel abandon leur sombre inquiétude

Ne voit d'autre recours que le métier de prude;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose et ne pardonne rien ;
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie
Qui ne saurait souffrir qu'un autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs. MOLIÈRE.

— Les prudes disent du mal de l'amour. L'Amour rit de leurs injures : tout ce qu'il demande, c'est qu'on parle de lui.
ROCHEBRUNE.

— Les femmes qui font tant les retenues pour l'usage des choses honnêtes, sont ordinairement fort libres à jouir des choses défendues, quand il n'y a pas de témoins.
LE P. DU BOSC.

— . . . .

Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle,
Mais elle met du blanc et veut paraître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités,
Mais elle a de l'amour pour les réalités. MOLIÈRE.

— Une prude devrait être condamnée à ne rencontrer sur son passage que des amants indiscrets. HORACE RAISSON.

— Les prudes savent s'imposer de grandes privations; elles ont en cela plus de mérite que les femmes vertueuses; celles-ci, du moins, ont pour elles la vertu, les autres n'ont pas même l'amour. Mme DE GIRARDIN.

— La pruderie est une espèce d'avarice, la pire de toutes.
STENDHAL.

— C'est la caricature de la sagesse. LINGRÉE.

— C'est l'hypocrisie de la pudeur. MASSIAS.

LA SENSITIVE ET LA VIOLETTE.

Prude sensitive
Qui, sous une main
Hardie ou furtive,
Retire soudain
Sa feuille craintive,
Habite un jardin
Où rose et jonquille,
Narcisse et jasmin,
Vivent en famille.
Là, de sa pudeur
Trop enorgueillie,
Voit-elle une fleur
Fraîche épanouie,
Pour sa douce odeur,
Et pour sa couleur,
Au matin cueillie,
Elle entre en souci,
Et, d'un ton sévère,
Elle exhale ainsi
Sa sainte colère :
— « Imprudentes fleurs,
Mes coupables sœurs,

Faut-il qu'un exemple
Offert tous les jours,
Pour qui le contemple
Soit d'un vain secours?
De la sensitive,
Apprenez à fuir
Une main lascive;
Et sur le qui vive
Sachez vous tenir.
Que ma modestie
Épure vos cœurs,
Change votre vie;
Et qu'enfin mes mœurs
Règnent chez les fleurs. »

Humble violette,
Sort de sa cachette,
Et pensant bien faire,
A la plante austère
Répond en ces mots :
— « Tais-toi, notre amie;
Sur la modestie
Pourquoi tant d'éclats?
Toute fleur pudique
La met en pratique
Et n'en parle pas.
Du monde ignorée,
Je vis retirée
Loin de tous les yeux,
Loin des envieux.
Ma feuille discrète
Cache ma retraite
A tout curieux.
Ma fleur est commune,
Elle est simple et brune;
Je plais cependant.
Zéphire, en passant,
Flatte de son aile
Mon bouton naissant.
Mon parfum appelle
L'amante et l'amant :
Écartant ma feuille,
Si leur main me cueille,
C'est que le moment,
L'ombre et le mystère,
Le lieu solitaire,
Ont marqué ma fin;
C'est que la nature
Me fit sage et pure,
Mais qu'il faut enfin
Subir son destin.
Cette bonne mère
Te fit autrement;
Tu ne sais comment
On aime, on sait plaire;
Toujours des vapeurs,
Toujours tu te meurs!
Et l'on s'en amuse.
Voir s'évanouir
Ta feuille confuse,
Est le seul plaisir
Dont tu fais jouir.
Après ta faiblesse,
On passe, on te laisse;
La belle sagesse
Pour t'enorgueillir!
Depuis la couronne
Que mai fait fleurir,
Jusqu'au pâle automne,
As-tu vu personne
Vouloir te cueillir? »

Les fleurs applaudirent
A la question;
Sans discrétion
Les nymphes en rirent :
La prude se tut;
Mais au cœur blessée,
De fiel oppressée,
Languit et mourut.

— La pruderie qui survit, chez une femme, à la jeunesse et à la beauté, me semble un épouvantail pour les oiseaux, oublié dans les champs après la moisson. J. Petit-Senn.

PUDEUR.

— Une belle femme sans pudeur est comme une bague d'or au museau d'une truie. SALOMON.

— La pudeur sied mieux à une femme que la plus riche toilette. *Mulierem pudorem gerere magis decet quam purpuram.* PLAUTE.

— Une belle femme indécente est une espèce de monstre que je comparerais volontiers à un agneau qui aurait de la férocité. On ne s'attend pas à cela. DIDEROT.

— « La pudeur, dit Hérodote, est inséparable de la femme. Si elle la dépouille le soir pour satisfaire à la sainte loi du mariage, elle la revêt le matin avec ses habits. » Pline veut même qu'elle la conserve après sa mort. Si l'on en croit ce savant écrivain, le cadavre d'une femme noyée flotte sur le ventre, tandis que celui de l'homme flotte sur le dos. ADRIEN DUPUY.

— La pudeur augmente les charmes en les voilant : c'est une espèce d'enchère que les belles personnes mettent à leurs appas. LE P. JOLY.

— La pudeur est si nécessaire aux plaisirs, qu'il faut la conserver, même dans les temps destinés à la perdre.
Mme DE LAMBERT.

— Il est plaisant qu'on ait fait une loi de la pudeur aux femmes, qui n'estiment dans les hommes que l'effronterie.
VAUVENARGUES.

— Dans le grand monde, on permet la pudeur aux jeunes filles, jusqu'à ce qu'elles prennent le rouge. ***

— La pudeur est la plus proche parente de la vertu.
Mme DE COULANGES.

— Lorsqu'on a perdu la pudeur, on est bien en danger de perdre tout ce qui ne se conserve que par elle. LE P. DU BOSC.

— Naturellement la pudeur aime beaucoup les petites façons ; et comment ne les aimerait-elle pas ? On dit qu'assez souvent elle leur doit tout ce qu'elle est. FONTENELLE.

— C'est la pudeur qui donne du prix aux faveurs et de la douceur aux refus. J.-J. ROUSSEAU.

— La décence la plus sévère est la sauvegarde du plaisir, et surtout de la constance en amour. DUCLOS.

— C'est la pudeur qui met aux faibles mains de la beauté le sceptre qui commande à la force. HELVÉTIUS.

— Quand la pudeur est une fois perdue, elle ne revient pas plus que la jeunesse. ***

— La beauté sans la pudeur est une fleur détachée de sa tige.

— La pudeur donne des plaisirs bien flatteurs à l'amant; — elle lui fait sentir quelles lois on transgresse pour lui; — et aux femmes, des plaisirs plus enivrants; comme ils font vaincre une habitude puissante, ils jettent plus de trouble dans l'âme. Le comte de Valmont se trouve à minuit dans la chambre à coucher d'une jolie femme; cela lui arrive toutes les semaines, et à elle peut-être une fois tous les deux ans; — la rareté et la pudeur doivent donc préparer aux femmes des plaisirs infiniment plus vifs. STENDHAL.

— Il ne faut pas toujours écouter les plaintes de la pudeur; celle qui naît de l'amour pardonne aisément des transports qu'elle est obligée de s'interdire. DUCLOS.

— La pudeur sied bien à tout le monde, mais il faut savoir la vaincre, et jamais la perdre. MONTESQUIEU.

— La pudeur des femmes n'est que leur politique. Tout ce qu'elles cachent ou déguisent, n'est caché ou déguisé que pour en augmenter le prix, quand elles le donnent.

RÉTIF DE LA BRETONNE.

— La pudeur n'est pas destinée à faire éviter l'amour, mais à l'ennoblir. Elle prévient l'abus des désirs sans les éteindre; elle les prolonge en leur donnant à la fois un frein nécessaire et un attrait plus particulier. SÉNANCOURT.

— . . . .

Et comme nous voyons délicate et craintive
Se flétrir sous nos mains la tendre sensitive,
Un mot, un geste, un rien, alarme ses appas.
Le cœur vole au devant de son doux embarras;
Son silence nous plaît, sa froideur même enflamme,
Et la pudeur enfin est la grâce de l'âme.

— Vous tous qui aimez et qui êtes aimés, soyez sobres dans le bonheur, conservez la pudeur dans le plaisir; c'est la première des grâces; son voile éveille la curiosité, ses demi-refus aiguillonnent le désir; on cherche ce qui se cache, on aime à deviner ce qu'on ne voit pas : celui qui inventa le premier vêtement a peut-être inventé l'amour. SÉGUR.

— De Cupidon Diane évitait la poursuite.
Un jour surprise dans le bain,
Elle laisse tomber son voile dans sa fuite :
Ce dieu le releva soudain.
Il court en souriant le porter à sa mère,
Qui s'en saisit d'un air vainqueur,
Sûre que la beauté ne peut manquer de plaire
Sous le voile de la pudeur.

— La pudeur a cet inconvénient qu'elle jette sans cesse dans le mensonge. STENDHAL.

— Les femmes font tant de cas de la pudeur, qu'elles veulent toutes en avoir, même celles qui, en fait d'hommes, ne craignent que les voleurs. CHARLES LEMESLE.

— La pudeur et la modestie sont inséparables chez les femmes; quand la première s'en va, l'autre la suit. LINGRÉE.

— La pudeur éveille secrètement les désirs; c'est la plus chaste, la plus délicate et la plus aimable des provocations.
ACHILLE POINCELOT.

— Je me défie toujours des femmes qui portent des caleçons : c'est la pudeur avec une enseigne. COMMERSON.

— La pudeur est enseignée de très bonne heure aux petites filles par leurs mères, et avec une extrême jalousie, on dirait comme par esprit de corps. C'est que les femmes prennent soin d'avance du bonheur de l'amant qu'elles auront. STENDHAL.

— Une femme dont la pudeur s'alarme facilement, prouve qu'elle est sensible et faible : la crainte se mesure sur le sentiment du danger. LATÉNA.

— Les femmes qui ont perdu la pudeur, s'en font une affectée qui s'effarouche bien plus aisément que la naturelle : j'en connais qui s'alarment au moindre mot équivoque, et qui marquent trop de crainte des choses qu'elles ne devraient point savoir. Une fille de ce caractère était dans une assemblée avec sa sœur cadette qui sortait d'un couvent; quelqu'un conta une aventure galante, mais il la conta en termes si obscurs, qu'une fille sans expérience n'y pouvait rien comprendre. Plus le récit était obscur, plus la jeune fille était attentive, plus elle marquait de curiosité. L'aînée s'en aperçut, et voulant témoigner qu'elle avait plus de pudeur que sa cadette, elle lui dit : — Comment, ma sœur, pouvez-vous entendre sans rougir ce que ces messieurs disent ? — Moi ! répondit naïvement l'innocente, mon Dieu! je ne sais pas encore quand il faut rougir.
LE P. JOLY.

— Les femmes, lors même qu'elles ont perdu tout sentiment de pudeur, font semblant d'en avoir, parce qu'elles savent que c'est un friand assaisonnement qui met les hommes en appétit.
ACHILLE POINCELOT.

— La main qui ramène pudiquement un pli de la robe, fait plus rêver à ce qu'elle veut cacher, qu'à la honte vertueuse qui le lui fait cacher. ADRIEN DUPUY.

— La pudeur prête à l'amour le secours de l'imagination; elle lui donne la vie. STENDHAL.

— La pudeur est une seconde chemise. STHAL.

— Une toile d'araignée faite de soie et de lumière ne serait pas plus difficile à exécuter que cet ouvrage : Qu'est-ce que la pudeur ? J. JOUBERT.

PUISSANCE.

— La puissance des femmes est fondée, moins sur les désirs qu'elles font naître, que sur le respect qu'elles veulent nous imposer. ADRIEN DUPUY.

— Les femmes peuvent à leur gré créer des âmes et des corps dans les imbéciles et les faibles. HELVÉTIUS.

JUPITER ET L'AMOUR.

JUPITER.

D'un trait je puis te mettre en poudre;
Sors, faible enfant, sors de ma cour.

L'AMOUR.

Va! mon arc se rit de ta foudre;
Crains ce faible enfant, crains l'Amour.

JUPITER.

Orgueilleux, connais mon empire :
Vois-tu ces géants foudroyés ?...

L'AMOUR.

Dieu tonnant, vois Léda sourire :
Deviens cygne, et tombe à mes pieds. LEBRUN.

QUALITÉ.

— Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes. LA BRUYÈRE.

— On peut attirer des cœurs à soi par les qualités qu'on montre, mais on ne les fixe que par celles qu'on a. SUARD.

QUERELLE.

— C'est des querelles du mari et de la femme, que l'on peut véritablement dire : *Discordia fit carior concordia*, car le plus souvent elles tournent en plaisir et augmentent la tendresse au double. CHAUSSÉE DE LA FERRIÈRE.

— Les querelles sont à l'amour ce que le souffle est au feu, qu'il n'accroît qu'aux dépens de sa durée. LINGRÉE.

— Dans les querelles des amants, c'est celui qui aime le moins qui croit avoir le plus à pardonner. P. ROCHPÈDRE.

— Une veuve de cinquante ans
Disait un jour à sa commère :
— Je peux me donner du bon temps,
J'ai chez moi, bon vin, bonne chère.
Si pourtant je trouvais par vous
Un homme qui fût mon affaire,
Je le prendrais pour mon époux.
Qu'il soit complaisant, qu'il soit doux :
Peu m'importe qu'il soit fidèle;
Car si j'en prends un, entre nous,
Ce n'est pas pour la bagatelle.
— Ah! reprit l'autre, quel bonheur!
J'ai votre affaire; un homme aimable,
Doux, charmant, bien fait, sociable :
Mais on l'a privé de l'honneur
De pouvoir créer son semblable ;
Et pour femme de votre humeur,
Ce n'est rien. — Rien? répliqua-t-elle,
Entre nous, si, par un malheur,
Il survenait une querelle,
Qui serait le médiateur?

RACCOMMODEMENT.

— On ne fait guère de raccommodements en amour sans que la tendresse en redouble. Aussi, le poëte nous dit-il :

Ne renoncez jamais aux raccommodements;
Ah! gardez-vous-en bien! le bonheur des amants
N'existe qu'autant qu'il varie.
L'hiver fait valoir le printemps;
L'azur du ciel plaît mieux parsemé de nuages,
Et qui n'a jamais vu d'orages,
N'a jamais joui du beau temps. Mme DE SARTORY.

— La plupart des amants exagèrent de petits mécontentements et de fausses douleurs, pour avoir le plaisir de trouver de nouveaux plaisirs dans les querelles et les raccommodements. ROCHEBRUNE.

— En amour, le raccommodement doit être scellé d'un baiser, et suivi d'un quart d'heure de silence, à peine de nullité.
HORACE RAISSON.

— Cette querelle de ménage
Se termina, suivant l'usage,
Par un doux raccommodement.

Nos époux attestant les nymphes du bocage,
Jurèrent solennellement
De s'aimer désormais mille fois davantage,
Et la preuve survint à l'appui du serment.

RAISON.

— L'amour n'est qu'un oubli de la raison. SAINT-JÉRÔME.

— La raison est, pour les amoureux, comme un flambeau dans les brouillards; il luit sans les dissiper.. BACON.

— La raison contrarie le cœur et ne le persuade pas. Mme RICCOBONI.

— La raison n'est jamais que la dernière ressource de l'amour. HELVÉTIUS.

— Le ménagement passe la capacité d'une jeune fille : celles qui sont jeunes et belles sont exposées à de grands périls ; pour s'en garantir elles auraient besoin de raison; mais par malheur le raison ne vient qu'après que la jeunesse, la beauté et le péril sont passés. Pourquoi faut-il que la raison ne vienne pas aussi vite que la beauté, puisque l'une est faite pour défendre l'autre? DUFRESNY.

— L'enfant de la belle Cypris,
Aveugle ainsi que téméraire,
Dans ses propres filets un jour se trouvant pris,
Appelait la Raison pour le tirer d'affaire.
Elle vient, et, d'un air sévère,
Lui dit : — Me voilà prête à te rendre le jour. »
— Arrête, dit ce dieu : s'il faut que l'on m'éclaire,
Je cesserai d'être l'Amour. »

— C'est quelque chose que de pouvoir se demander à soi-même pourquoi l'on aime, et de pouvoir se répondre qu'on en a de bonnes raisons. Mme DE PUISIEUX.

— Les femmes préfèrent les émotions à la raison; c'est tout simple : comme, en vertu de nos plats usages, elles ne sont chargées d'aucune affaire dans la famille, la raison ne leur est jamais utile; elles ne l'éprouvent jamais bonne à quelque chose. Elle leur est au contraire toujours nuisible, car elle ne leur apparaît que pour les gronder d'avoir eu du plaisir hier, ou pour leur commander de n'en plus avoir demain. STENDHAL.

— La raison est aux femmes ce que l'eau est au vin : elle lui enlève ses propriétés enivrantes. CHARLES LEMESLE.

— Les femmes dérobent à la raison tout ce qu'elles donnent à l'amour. ADRIEN DUPUY.

RECLUSION.

— Après avoir fait enfermer les femmes, Mahomet crut l'enfer inutile, et le supprima. GRIMM.

— Entre la femme et l'homme il peut exister amour, passion, lien d'habitude et tout ce qu'on voudra, mais il n'y a pas véritablement société. L'homme et la femme ne vont pas de compagnie. La différence des sexes élève entre eux une séparation de même nature que celle que la différence des races met entre les animaux. Aussi, bien loin d'applaudir à ce que l'on appelle aujourd'hui émancipation de la femme, inclinerais-je bien plutôt, s'il fallait en venir à cette extrémité, à mettre la femme en réclusion. — Le droit de la femme et ses rapports avec l'homme sont encore à déterminer; toute la législation matrimoniale, de même que la législation civile, est à faire.

P.-J. PROUDHON.

RECONNAISSANCE.

— La femme est de la nature des milans; il ne faut jamais lui faire du bien, car c'est peine perdue. PÉTRONE.

— Il appartient à la reconnaissance de faire quelquefois naître l'amitié, mais il ne lui appartient pas de faire naître l'amour. Mme DE SARTORY.

— La reconnaissance est comptée pour quelque chose dans l'amitié, mais elle ne compte pour rien dans l'amour. Il faut suivre son cœur, sans consulter la raison. La vue de ce que l'on aime enlève l'âme malgré qu'on en ait. LETTRES PORTUGAISES.

— L'amour est un vrai caprice, involontaire dans celui même qui l'éprouve. Pourquoi voulez-vous donc que l'objet aimé soit obligé à la moindre reconnaissance pour un sentiment aveugle et pris sans son aveu? Vous êtes bien singuliers, vous autres hommes! Vous vous tenez pour offensés dès qu'une femme ne répond pas avec empressement aux regards que vous daignez jeter sur elle. Votre orgueil révolté l'accuse sur-le-champ d'injustice. Comme si c'était sa faute si la tête vous tourne; comme si elle était obligée de se trouver, à point nommé, saisie du même mal que vous! NINON DE LENCLOS.

— Ne sacrifiez rien à vos maîtresses, messieurs, ne vous brouillez pour elles ni avec vos amis, ni avec vos protecteurs, encore moins avec votre famille, d'où dépend quelquefois votre fortune. Aimez, mais ne quittez pas, comme l'on dit, le gros de l'arbre : il est dangereux d'avoir trop de générosité pour qui peut manquer de reconnaissance. ROCHEBRUNE.

— On doit craindre la reconnaissance d'un amant qui parle trop; il y a des reconnaissances muettes qui valent beaucoup mieux. Mme DE SARTORY.

— La reconnaissance est un chemin de traverse qui mène bien vite à l'amour. THÉOPHILE GAUTIER.

REFUS.

— En amour, les femmes refusent fièrement ce qu'elles voudraient avoir déjà donné. *Quod rogat illa timet, quod non rogat, optat.* OVIDE.

— Un galant homme n'abandonne pas sa poursuite pour être refusé, pourvu que ce soit un refus de chasteté et non de choix. MONTAIGNE.

— Les filles, par pudeur, refusent de bouche, ce qu'elles voudraient, au fond du cœur, qu'on les forçât de prendre. SHAKESPEARE.

— Rien n'est si commun chez une femme que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'elle refuse elle-même. HAMILTON.

— Les femmes attirent par le plaisir, mais ne retiennent que par le refus; de sorte que souvent elles ne peuvent bien jouir de nous qu'en se privant d'être heureuses. SAINT PROSPER.

— Un de nos poëtes, s'adressant à une jeune fille, lui donnait ce conseil :

Ce n'est pas tout que d'être belle
Pour fixer le cœur d'un amant;
On peut sous un dehors charmant
Ne rencontrer qu'un infidèle.
Si tu veux que l'on t'aime bien
Il faut laisser tout à prétendre :
Accorder peu, ne donner rien;
Refuser tout pour laisser prendre. A. R.

— La femme qui écoute une première fois écoutera une seconde; son cœur n'est pas de glace, et vous pouvez toujours appeler de son premier refus. BYRON.

— Ignorer le bonheur que procurent à l'amant aimé les refus mêmes de celle qu'il aime, c'est ne pas connaître ce que l'amour a de plus délicieux. LABOUISSE.

— Un huissier sur le retour fatiguait de ses hommages une jeune veuve qui ne voulait pas de lui. Un jour, comme il renouvelait ses importunités, la dame, perdant patience, lui dit nettement de la laisser tranquille. — Mais aussi, Madame,

pourquoi ne voulez-vous pas m'aimer? — fit l'huissier récalcitrant. — Pourquoi, Monsieur? — reprit la jeune veuve, en lui montrant la porte, — parce que vous êtes dans mon esprit comme un bénitier dans une église, près de la porte et loin du *chœur*. A. R.

— Les femmes sont comme les grands seigneurs : pour donner du prix à ce qu'elles accordent, elles commencent d'abord par le refuser. ADOLPHE RICARD.

REGARD.

— Les regards sont les premiers billets doux des amants. NINON DE LENCLOS.

— Le regard, chez une jeune femme, est un interprète toujours charmant qui se charge de dire avec complaisance ce que la bouche n'ose prononcer. MARIVAUX.

— Les femmes veulent être regardées. Quand la beauté leur manque, la toilette leur sert d'enseigne. De sorte que ce sont les pauvres maris qui paient de leur bourse la noce que d'autres font. ROCHEBRUNE.

— La dignité d'une femme âgée consiste moins à éviter d'être regardée, qu'à ne pas supposer qu'elle le soit.
Mme NECKER DE SAUSSURE.

— Les regards sont la grande arme de la coquetterie vertueuse. On peut tout dire avec un regard, et cependant on peut toujours nier un regard, car il ne peut pas être répété textuellement. STENDHAL.

— Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dix ans, passait un soir, pour aller se mettre à table, devant madame Helvétius qu'il n'avait pas aperçue. — Voyez, lui dit-elle, le cas que je dois faire de votre galanterie... Vous passez devant moi, et vous ne me regardez seulement pas. — Madame, lui répondit le galant vieillard, si je vous eusse regardée, à coup sûr je n'aurais point passé. A. R.

— Les regards des hommes sont aux femmes ce que les rayons du soleil sont aux fleurs; ils les embellissent.
BEAUMANOIR.

— Si vous voulez qu'une coquette vous regarde, cessez de la regarder. ***

— Les femmes voient sans regarder, à la différence de leurs maris qui regardent souvent sans voir. LOUIS DESNOYERS.

— Les femmes captivent les cœurs par leurs regards; plus les cœurs sont innocents, plus longtemps ils restent enchaînés.
ALEXANDRE DUMAS.

— Le regard d'une jolie femme ne fait tant de bien, que parce qu'il caresse délicieusement la bonne opinion que nous avons de nous. ***

— Entre un homme et une femme qui se voient pour la seconde ou troisième fois, il est un double regard dont la rencontre est pour le vrai jaloux, pour le jaloux raisonnable, un adultère complet, après lequel il reste encore quelque chose à faire pour l'amour, mais rien contre le mari. ALPHONSE KARR.

— Une femme trouve toujours de l'esprit et du mérite à ceux qui la regardent avec admiration. ***

— Un négociant du Havre, qui faisait de grandes affaires avec les colonies, avait admis dans son intimité un jeune nègre de vingt-deux ans, fils de l'un de ses meilleurs correspondants des Antilles. Aimable et bien fait de sa personne, ce jeune homme ne tarda pas à plaire à la femme de son patron. Une faiblesse s'ensuivit, et neuf mois après, le négociant faisait enregistrer sous son nom un enfant dont la couleur fortement nuancée donnait à sa légitimité quelque chose de très contestable. Un jour, comme il parlait de cette équivoque paternité devant son médecin, celui-ci, qui le voyait à tous moments se gratter l'oreille avec inquiétude, lui dit : — La nature produit parfois d'étranges choses... un regard, mon cher ami, un seul regard suffit quelquefois... — Un regard! interrompit le négociant qui n'acceptait pas aisément cette fiche de consolation, il était donc bien pénétrant, mon ami? A. R.

— Un homme désire dans son regard, une femme se donne dans le sien. ALPHONSE KARR.

— Regarder une femme, c'est lui faire un compliment d'autant plus flatteur qu'elle y trouve à son gré de l'amour, un éloge et des désirs. Et ce qu'il y a de plus charmant, c'est que sa modestie ne peut s'en offenser, puisqu'elle le reçoit sans qu'elle le veuille. ADOLPHE RICARD.

REGRET.

Nous ne regrettons guère ceux qui nous aiment quand nous ne les aimons pas; et nous ne laissons pas de regretter ceux que nous aimons, encore qu'ils ne nous aiment point.
Mme DE SARTORY.

— Une femme qui croit regretter son amant, souvent ne regrette que l'amour. Mme D'ARCONVILLE.

— J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament de la voûte céleste,

Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère,
Pour qui, sans le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète,
Ah! si mon cœur osait encore se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer? LA FONTAINE.

— L'amour laisse quelquefois de si longs regrets, que le monde, touché de pitié, le relève de ses fautes et lui crée de ses remords une sorte de considération nouvelle. SAINT PROSPER.

— Un disciple fervent de Bacchus, disait à sa chère bouteille, en la caressant avec plaisir :

J'ai passé la saison de plaire,
Il faut renoncer aux amours.
Tendres plaisirs, qui faites les beaux jours,
Vous seuls rendez heureux; mais vous ne durez guère.
Bacchus! de mes regrets ne sois point en courroux;
Regarde l'amour qui s'envole;
Quel triomphe pour toi, si ton jus me console
De la perte d'un bien si doux! A. R.

— Le regret le plus déchirant d'une jolie femme vieillie est celui d'elle-même. ADRIEN DUPUY.

— Lorsque la nuit est froide, et que seul dans ma chambre,
Près de mon poêle éteint, j'entends siffler le vent,
Pensant aux longs baisers qu'en ces nuits de décembre
Se donnent les époux, mon cœur saigne, et souvent,
Bien souvent, je soupire, et je pleure, et j'écoute.
SAINTE-BEUVE.

— A côté de l'amant qu'elle a, une femme regrette toujours, dans le beau jeune homme qu'elle rencontre, l'amant qu'elle pourrait avoir. ADOLPHE RICARD.

RELIGION.

— L'amour est une religion qui ne tombe pas. PAUL PERRET.

— La religion des femmes consiste pour l'ordinaire à servir Dieu sans désobliger le diable. OXENSTIERN.

— Le doute a ses heures dans le couvent, la persuasion les

siennes; il y a des temps où l'on pleure les plaisirs perdus, des temps où l'on pleure les péchés commis. SAINT-ÉVREMONT.

— La vanité n'abandonne point les femmes, même dans les plus saints exercices de la religion. L'abbé PREVOST.

— Un peintre français, élève de l'École des Beaux-Arts, courtisait une jeune Romaine. Au bout de huit jours il demanda un rendez-vous qu'on s'empressa d'accepter en lui disant: « Venez dimanche, à dix heures, à l'église de Jesu-Maria ; nous irons nous promener après la messe. » L'artiste se trouve au rendez-vous à l'heure indiquée. La messe finie, il s'approche discrètement de la jeune fille, qui lui fait signe de ne pas la troubler dans ses prières. — Mais, Mademoiselle, l'office est terminé, lui dit le jeune peintre. — Je le sais bien, Monsieur, mais j'ai coutume d'entendre deux messes, répondit avec onction l'habitante de la ville sainte. A. R.

— Quoi qu'en disent nos prédicateurs, on peut certainement vivre dans le monde aussi régulièrement que dans les cloîtres, et peut-être encore mieux. Lorsque le cœur est porté au bien, la facilité de faire ce que l'on veut empêche souvent de mal faire. Dans le monde on a des retours à Dieu, et dans le cloître tous les retours sont pour le monde. PH. DE VARENNE.

— Le voile n'est le rempart le plus sûr
Contre l'amour, ni le moins accessible.
Un bon mari, mieux que grille ni mur,
Y pourvoira, si pourvoir est possible.
C'est à mon sens une erreur trop visible,
A des parents, pour ne dire autrement,
De présumer, après qu'une personne,
Bon gré, mal gré, s'est mise en un couvent,
Que Dieu prendra ce qu'ainsi on lui donne.
Abus, abus : je tiens que le malin
N'a revenu plus clair et plus certain,
Sauf toutefois l'assistance divine.
Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine
Que d'être pure et nette de péché,
Soit privilége à la guimpe attaché.
Nenni-dà, non; je prétends qu'au contraire
Filles du monde ont toujours plus de peur
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur.
La raison est, qu'elles en ont affaire. LA FONTAINE.

— « Toute religion sans amour ne durera pas, » disait beaucoup plus énergiquement le pape Sixte-Quint : *Non si chiava in questa religione, non durara.* Il semble en effet que les idées

religieuses soient le domaine des âmes tendres. Mais si le besoin d'être émues rend les femmes dévotes, le besoin de plaire les rend coquettes, et ces deux penchants, également impérieux, les exposent à d'affreux combats. LEMONTEY.

— La peur de la damnation, l'image de l'enfer avec tous ses feux n'ôteront pas à une âme pénitente l'idée d'un amant; car ce n'est pas à la crainte, c'est au seul amour qu'il est permis de bien effacer l'amour. SAINT-ÉVREMONT.

RENDEZ-VOUS.

— Quelle que soit l'hésitation avec laquelle une femme arrive au rendez-vous donné, du moment qu'elle arrive, vous pouvez tout espérer d'elle. Craintive d'abord, elle cédera difficilement il est vrai, mais enfin elle cédera; elle n'est venue même que pour céder à son amant, elle n'est là que pour le rendre heureux. Mme DE RIEUX.

— Forcé de s'éloigner momentanément de Paris, Saint-Lambert fit demander à madame d'Houdetot, sa maîtresse, un dernier rendez-vous. Cette dame lui répondit par ces jolis vers :

L'amant que j'adore,
Prêt à me quitter,
D'un instant encore
Voudrait profiter;
Félicité vaine
Qu'on ne peut saisir,
Trop près de la peine
Pour être un plaisir! A. R.

— Le marquis de Bièvre racontait un jour qu'ayant été surpris en rendez-vous galant dans le domicile d'un mari jaloux, il avait été forcé de se fourrer prestement dans une armoire, et d'y rester caché près de deux heures. — Ah! monsieur, s'il faisait aussi chaud ce jour-là qu'aujourd'hui, lui dit une jeune femme en agitant violemment son éventail, vous avez dû bien souffrir de la chaleur. — Moi, madame, mais du tout, reprit M. de Bièvre, c'était une armoire à glace. A. R.

— Un premier rendez-vous est une promesse de bonheur. Un galant homme doit s'y conduire de telle sorte, qu'on soit dans l'impossibilité de lui en refuser un second.
ROCHEBRUNE.

— Un de nos poëtes adressa ces jolis vers à sa maîtresse, quelques heures avant de courir au rendez-vous qu'elle lui avait donné :

Apprenez, ma belle,
Qu'à minuit sonnant,
Une main fidèle,
Une main d'amant,
Ira doucement,
Se glissant dans l'ombre,
Tourner les verroux
Qui, dès la nuit sombre,
Sont tirés sur vous.
Apprenez encore
Qu'un amant abhorre
Tout voile jaloux.
Pour être plus tendre,
Soyez sans atours,
Et songez à prendre
L'habit des Amours.

— L'empereur Charles-Quint s'étant épris d'une très vive passion pour la duchesse de Medina-Celi, lui proposa secrètement un rendez-vous d'amour. — Sire, lui répondit cette vertueuse princesse, si j'avais deux âmes j'en risquerais une avec plaisir pour Votre Majesté, mais n'en ayant qu'une, je ne veux pas la perdre. A. R.

— Une femme sage ne se doit donner jamais la première fois par rendez-vous. Ce bonheur qu'on attend d'elle doit être un bonheur imprévu. STENDHAL.

— Une femme, dans la pureté de sa vertu, se dit : « Jamais je n'accueillerai des propos d'amour. C'est un crime de les accueillir, c'est le plus grand de tous. On lui parle d'amour, elle laisse faire, et se réfugie dans cette résolution : « Jamais je n'y répondrai. » Un chagrin lui vient, une jalousie la prend, une joie la saisit, un aveu lui échappe. Alors elle bat en retraite derrière un nouveau rempart où elle se croit à l'abri de tout : « J'ai pu lui laisser voir que je l'aimais, se dit-elle; mais jamais il n'obtiendra de moi un encouragement, pas un regard, pas un mot; car c'est alors que je deviendrais vraiment criminelle. Si l'on ne peut dominer les sentiments de son cœur, on reste du moins maître de ses actions; c'est tout ce que le ciel, c'est tout ce que les hommes peuvent demander à la vertu d'une femme. Non, pas un mot, pas un regard! » Elle ne pense pas alors au rendez-vous, car le rendez-vous... c'est le crime complet. Mais, hélas! le regard échappe, le mot se dit, le rendez-vous s'accorde; on sent bien un remords, on comprend bien sa faute; mais on court à sa dernière ressource : « Je l'aime, je le sens, ma tête se perd, je ne puis vivre si je ne

le vois, si je ne l'entends, mais je mourrai avant d'être à lui... »
On part, on se donne... et l'on ne meurt pas.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

— On finit toujours, au dernier moment de la visite, par traiter son amant mieux qu'on ne voudrait. STENDHAL.

— L'exactitude est une qualité que les femmes apprécient beaucoup ; et c'est pour elles une preuve d'amour que de ne pas se faire attendre au rendez-vous donné. JOACHIM DUFLOT.

— O vieillards décrépits ! têtes chauves et nues !
Cœurs brisés ! dont le temps ferme les avenues !
Centenaires voûtés ! spectres à chef branlant,
Qui, pâles au soleil, cheminez d'un pied lent,
C'est vous qu'ici j'invoque, et prends en témoignage.
Vous n'avez pas été toujours sans vie, et l'âge
N'a pas toujours plié de ses mains de géant
Votre front à la terre, et votre âme au néant !
Vous avez eu des yeux, des bras et des entrailles !
Dites-nous donc, avant que de vos funérailles
L'heure vous vienne prendre, ô vieillards, dites-nous
Comme un cœur à vingt ans bondit au rendez-vous !

ALFRED DE MUSSET.

— Une femme en rendez-vous galant ne demande que de l'amour. Si vous faites de l'esprit, vous n'êtes qu'un sot doublé d'un maladroit, car vous perdez le temps et l'occasion.

ADOLPHE RICARD.

REPENTIR.

— Tel est marié le matin, qui s'en repent le soir. PROVERBE.

— Un poëte du XVIe siècle nous a laissé cette charmante villanelle que nos lecteurs liront assurément avec plaisir :

A MA MAITRESSE.

Rosette, pour un peu d'absence,
Votre cœur vous avez changé ;
Et moi sachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ai rangé.
Jamais plus, beauté si légère,
Sur moi tant de pouvoir n'aura.
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume,
Maudissant cet éloignement,

Vous qui n'aimez que par coutume,
Caressez un nouvel amant.
Jamais légère girouette
Au vent sitôt ne se vira :
Nous verrons, bergère Rosette,
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en partant ?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant !
Dieux ! que vous êtes mensongère !
Maudit soit qui plus vous croira !
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Celui qui a gagné ma place
Ne vous peut aimer tant que moi :
Et celle que j'aime vous passe,
De beauté, d'amour et de foi.
Gardez bien votre amitié neuve,
La mienne plus ne variera :
Et puis nous verrons à l'épreuve,
Qui premier s'en repentira. PHILIPPE DESPORTES.

— Le sage ne se repent pas, il se corrige. Le peuple ne se corrige pas, il se repent. Les femmes se jettent dans la pénitence sans se corriger et même sans se repentir. La pénitence est le dernier plaisir des femmes. LEMONTEY.

— Il est rare qu'une femme se repente d'avoir été aimée par un homme digne d'elle, mais elle regrettera de l'avoir aimé. La femme n'a souci que de ce qu'elle donne, et non de ce qu'elle reçoit ou de ce qu'on lui impose. XAVIER EYMA.

— Les femmes appellent repentir le doux souvenir de leurs fautes et l'amer regret de ne pouvoir recommencer.
BEAUMANOIR.

— Il y a quelque chose d'amoureux au repentir d'une passion amoureuse ; et cette passion est en nous si naturelle, qu'on ne se repent point sans amour d'avoir aimé.
SAINT-ÉVREMONT.

— Il y a presque toujours dans le repentir d'une femme égarée par l'amour, moins de chagrin de sa faute que de regret que ce soit une faute. LATÉNA.

— « Ne mets pas le doigt sur un scorpion si tu crains d'en être piqué, » disait le poëte Saadi. — Jeunes filles, ne jouez pas avec l'amour si vous ne voulez pas que l'amour vous blesse.

Entre la bouche et le baiser il y a toujours place pour un repentir; et comme il n'y a point de belles roses sans épines, les plus doux plaisirs sont rarement exempts de regrets.

ADOLPHE RICARD.

REPROCHE.

— Les reproches, en fournissant de nouveaux prétextes à l'inconstance, achèvent d'éteindre l'amour dans le cœur prêt à changer.

P. ROCHPÈDRE.

RÉPUTATION.

— Il n'y a rien plus tendre et douillet qu'est le renom et réputation des femmes, ou qui soit plus subject à recevoir injure, tellement qu'on pourroit dire qu'elle pend à un fil d'araignée.

VIVÈS.

— Pour une femme dont la réputation est bien établie, la vertu, ou ce qui lui ressemble, devient la sauvegarde du plaisir.

DUCLOS.

— La jeune Églé, quoique très peu cruelle,
D'honnêteté veut avoir le renom.
Prudes, pédants vont travailler chez elle
A réparer sa réputation.
Là, tout le jour le cercle misanthrope,
Avec Eglé médit, fronde l'amour.
Hélas ! Eglé, semblable à Pénélope,
Défait la nuit tout l'ouvrage du jour.

— Il est plus facile à une femme de défendre sa vertu contre les hommes que sa réputation contre les femmes.

ROCHEBRUNE.

— La réputation des femmes dépend plus de la prudence de leurs maris que de la discrétion de leurs amants.

CHAMPFORT.

— Les femmes qui ont la réputation d'être honnêtes, chastes et vertueuses, ne la méritent, pour la plupart, que parce qu'on ne leur a rien demandé, ou que l'on s'y est mal pris.

CRÉBILLON fils.

— Il est un moyen de devenir et de rester longtemps une femme à la mode; ce moyen n'a jamais manqué son effet, c'est d'être sage avec une mauvaise réputation.

Mme DE GIRARDIN.

— Une femme qui aime peu veille à sa réputation et craint de la perdre; celle qui aime beaucoup sacrifie facilement sa réputation à son amour.

ACHILLE POINCELOT.

RÉSISTANCE.

— Quand on veut qu'un sexe résiste, on veut qu'il résiste autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui attaque, mais non pas assez pour la remporter. Ce sexe ne doit être ni si faible qu'il se rende tout de suite, ni si fort qu'il ne se rende jamais. C'est là le caractère des femmes.

FONTENELLE.

— La résistance d'une femme n'est pas toujours une preuve de sa vertu, elle l'est plus souvent de son expérience. Quiconque, parmi nous, voudra parler avec sincérité, vous avouera que le premier mouvement est de se rendre ; on ne résiste que par réflexion. La nature nous porte à l'amour, l'éducation nous en éloigne, et notre gloire consiste à combattre notre penchant. Il en est de la profession de femme vertueuse comme de toutes les autres : on ne s'y perfectionne que par l'habitude à l'exercer. NINON DE LENCLOS.

— La nature n'a donné aux femmes que ce qu'il leur faut de courage pour résister quelque temps ; elles n'en ont jamais assez pour se vaincre tout à fait, lorsqu'elles chérissent le penchant qu'elles ont à combattre. DORAT.

— Les ruisseaux ont une pente
Que leur onde suit toujours.
Une pente plus charmante
Conduit les cœurs aux amours.
A quoi sert notre indifférence ?
Leur pouvoir en est plus grand ;
Et souvent la résistance,
D'un ruisseau fait un torrent.

— Madame Dubarry cherchant à ramener dans le parti de la cour le duc de Nivernais qu'elle affectionnait beaucoup, lui disait un jour : — A quoi sert la résistance, monsieur le duc ; n'avez-vous pas entendu le roi dire qu'il ne changerait jamais ? — Certainement, répliqua le poëte en s'inclinant devant la belle comtesse ; mais ce jour-là, madame, il vous regardait.

A. R.

— La résistance d'une femme est presque toujours artificieuse. C'est la ressource de celles qui veulent exciter plus d'amour qu'elles n'en veulent prendre. NINON DE LENCLOS.

— Je ne conçois pas trop ces belles résistances mathématiquement graduées, qui abandonnent une main aujourd'hui, demain l'autre ; puis le pied, puis la jambe et le genou jusqu'à la jarretière exclusivement, et ces vertus intraitables, toujours

prêtes à se pendre à la sonnette si l'on dépasse d'une ligne le terrain qu'elles ont résolu de laisser prendre ce jour-là. — Cela me fait rire de voir ces Lucrèces méthodiques qui marchent à reculons avec les signes du plus virginal effroi, et jettent de temps en temps un regard furtif par dessus leur épaule pour s'assurer si le sofa où elles doivent tomber est bien directement derrière elles. THÉOPHILE GAUTIER.

— Une femme indifférente résiste et s'en souvient à peine. Une femme sensible s'applaudit de ses refus; en s'en applaudissant elle s'en rappelle l'objet; elle le plaint, s'attendrit et finit par se rendre. Ne pourrait-on pas en conclure que, pour un cœur tendre, trop de réflexion sur la résistance est une préparation à la défaite? LABOUISSE.

— Il y a souvent dans la résistance des femmes un terme où elle diminue les désirs de l'amour, et n'accroît plus que ceux de l'amour-propre. LINGRÉE.

— Un homme est humilié de la longueur du siége; elle fait, au contraire, la gloire d'une femme. STENDHAL.

— En amour, c'est un art de savoir résister; mais les femmes n'en apprennent guère les principes qu'à leurs dépens. XAVIER EYMA.

— Telle femme eût résisté à l'amour qu'elle éprouve, qui ne résiste pas à l'amour qu'elle inspire. On peut résister au plaisir d'aimer, mais on ne résiste guère à celui d'être aimée ; l'amour que l'on a pour nous, nous fait faire beaucoup plus de chemin que celui que nous avons pour un autre.

Mme CÉCILE FÉE.

— Ce qui cause souvent la résistance d'une femme honnête à son second amant, c'est le peu de plaisir que lui a donné son premier. JULES VIARD.

— Il n'y a pas de résistance plus furieuse que celle d'une femme qui a le genou mal tourné. THÉOPHILE GAUTIER.

RESPECT.

— Il ne faut pas être trop aimée pour être respectée; l'amour et la vénération ne vont point ensemble.

Mme DE RIEUX.

— Un véritable amour inspire plus de respect pour une bergère aimée que la noblesse du sang pour la première princesse du monde. L'abbé PREVOST.

— Un véritable amour est toujours respectueux, et plus un amant désire, moins il ose entreprendre. La maxime est délicate, mais je ne la crois pas absolument sûre. DUCLOS.

— Est-il au pouvoir d'une femme d'aimer l'homme à qui elle n'accorde rien ? Je laisse aux femmes la décision d'un point si délicat. Je dirai seulement à ce sujet que, me faisant un jour un mérite auprès d'une demoiselle de ce que dix ans auparavant j'avais respecté sa vertu, par des motifs de délicatesse relatifs à son honneur et à son repos, elle me répondit très sérieusement : — Mon ami, un procédé semblable nous inspire plus d'estime que de reconnaissance. — Ainsi, la faiblesse des femmes justifie et encourage l'audace des hommes qui sacrifient tout à l'honneur d'en triompher. CHABANON.

— Défiez-vous, mademoiselle, des égards empressés qu'on aura pour vous. Les hommes ne sont prodigues de respect envers les femmes que dans le dessein bien arrêté de leur en manquer au plus tôt. Mme DE RIEUX.

— Le piége le plus dangereux que la passion puisse offrir, c'est ce voile d'honnêteté dont elle s'enveloppe. Mme DE DURAS.

— Le respect contraint l'amour ; il peut le cacher, mais il ne l'éteint jamais ; souvent il le rend plus vif : l'amour est comme les liqueurs spiritueuses, moins elles s'exhalent, plus elles acquièrent de force. DUCLOS.

— Rien n'est si glacé que le respect seul ; c'est le compagnon de l'indifférence et de l'ennui. Demandez aux femmes prudes et laides ce qu'elles en pensent ; mais surtout, avant cette question, exigez d'elles beaucoup de sincérité.

Mme DE RIEUX.

— En amour, la nature veut que l'homme soit l'assaillant et que la femme chérisse le succès qu'elle a le plus disputé. Pourquoi donc vouloir aux femmes plus de bien qu'elles ne s'en veulent elles-mêmes ? Le respect ne les flatte que lorsqu'elles sont dans le monde ; quand elles sont seules il les ennuie. CHABANON.

— Il y a toujours quelque niaiserie à trop respecter les femmes. Elles tirent souvent avantage d'une trop grande délicatesse pour exiger des sacrifices dont elles se raillent en secret.

XAVIER EYMA.

— . . . . Le respect près des dames
Ne soulage jamais les amoureuses flammes.
Et qui veut en amour tant soit peu s'avancer,
Doit entreprendre tout sans crainte d'offenser.

— Le respect est une bien honnête chose, en amour ; mais il a, selon moi, ce double inconvénient ; c'est qu'en faisant douter de nous, il expose les femmes à douter d'elles-mêmes.

ADOLPHE RICARD.

RESSEMBLANCE.

— Une goutte d'eau salée qui tombe dans un verre d'eau lui donne la saveur du sel ; une rivière, en se jetant dans l'Océan devient Océan elle-même ; la femme en épousant un homme se fait à son image. MANOU.

— Toutes femmes sont une quand la chandelle est éteinte. PLUTARQUE.

— Marie-toi avec celui qui te ressemble ; ce qui ne se ressemble pas se heurte. MARTIAL.

— Plus une femme diffère d'un homme au physique et au moral, plus elle est aimable et plus elle plaît. ROCHEBRUNE.

— S'efforcer de ressembler aux femmes n'est pas le moyen de leur plaire; elles se haïssent trop les unes les autres pour aimer ce qui leur ressemble. J.-J. ROUSSEAU.

— Une femme parfaite et un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'âme que de visage ; ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison : elles font rire le sage et fuir les amours. A moins d'avoir cinq pieds et demi de haut, une voix de basse et de la barbe au menton, l'on ne doit pas se mêler d'être homme. J.-J. ROUSSEAU.

— En amour, la femme qui s'homasse n'a pas plus d'empire sur les hommes, que l'homme qui s'efféminе n'en a sur les femmes. En perdant leur physique, l'un et l'autre perdent leur influence. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— Dans un temps d'indulgence, un Chartreux vint à Rome.
Comme il ressemblait beaucoup à sa Sainteté,
Elle eut la curiosité
De vouloir connaître cet homme,
Le pape, affable et gracieux,
Ayant vu de ses propres yeux,
Que c'étaient mêmes traits en différents visages :
— Votre mère, dit-il, ne vint-elle jamais
Faire ici des pèlerinages ?
— Non pas elle, Saint Père, elle n'y vint point ; mais
Feu mon père étant jeune, y fit plusieurs voyages.

RÉUSSITE.

— En amour, quand on veut arriver, il faut prendre des chevaux de poste et la grande route. LACLOS.

— Là où un mari trébuche, un amant réussit. C'est qu'un amant obéit à tous les caprices d'une femme ; et comme un

— Une toile d'araignée faite de soie et de lumière ne serait pas plus difficile à exécuter que cet ouvrage : Qu'est-ce que la pudeur ? J. JOUBERT.

PUISSANCE.

— La puissance des femmes est fondée, moins sur les désirs qu'elles font naître, que sur le respect qu'elles veulent nous imposer. ADRIEN DUPUY.

— Les femmes peuvent à leur gré créer des âmes et des corps dans les imbéciles et les faibles. HELVÉTIUS.

JUPITER ET L'AMOUR.

JUPITER.

D'un trait je puis te mettre en poudre ;
Sors, faible enfant, sors de ma cour.

L'AMOUR.

Va ! mon arc se rit de ta foudre ;
Crains ce faible enfant, crains l'Amour.

JUPITER.

Orgueilleux, connais mon empire :
Vois-tu ces géants foudroyés ?...

L'AMOUR.

Dieu tonnant, vois Léda sourire :
Deviens cygne, et tombe à mes pieds. LEBRUN.

QUALITÉ.

— Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes. LA BRUYÈRE.

— On peut attirer des cœurs à soi par les qualités qu'on montre, mais on ne les fixe que par celles qu'on a. SUARD.

QUERELLE.

— C'est des querelles du mari et de la femme, que l'on peut véritablement dire : *Discordia fit carior concordia*, car le plus souvent elles tournent en plaisir et augmentent la tendresse au double. CHAUSSÉE DE LA FERRIÈRE.

— Les querelles sont à l'amour ce que le souffle est au feu, qu'il n'accroît qu'aux dépens de sa durée. LINGRÉE.

— Dans les querelles des amants, c'est celui qui aime le moins qui croit avoir le plus à pardonner. P. ROCHPÈDRE.

— Une veuve de cinquante ans
Disait un jour à sa commère :
— Je peux me donner du bon temps,
J'ai chez moi, bon vin, bonne chère.
Si pourtant je trouvais par vous
Un homme qui fût mon affaire,
Je le prendrais pour mon époux.
Qu'il soit complaisant, qu'il soit doux :
Peu m'importe qu'il soit fidèle ;
Car si j'en prends un, entre nous,
Ce n'est pas pour la bagatelle.
— Ah ! reprit l'autre, quel bonheur !
J'ai votre affaire ; un homme aimable,
Doux, charmant, bien fait, sociable :
Mais on l'a privé de l'honneur
De pouvoir créer son semblable ;
Et pour femme de votre humeur,
Ce n'est rien. — Rien? répliqua-t-elle,
Entre nous, si, par un malheur,
Il survenait une querelle,
Qui serait le médiateur ?

RACCOMMODEMENT.

— On ne fait guère de raccommodements en amour sans que la tendresse en redouble. Aussi, le poëte nous dit-il :

Ne renoncez jamais aux raccommodements ;
Ah ! gardez-vous-en bien ! le bonheur des amants
N'existe qu'autant qu'il varie.
L'hiver fait valoir le printemps ;
L'azur du ciel plait mieux parsemé de nuages,
Et qui n'a jamais vu d'orages,
N'a jamais joui du beau temps.

Mme DE SARTORY.

— La plupart des amants exagèrent de petits mécontentements et de fausses douleurs, pour avoir le plaisir de trouver de nouveaux plaisirs dans les querelles et les raccommodements.

ROCHEBRUNE.

— En amour, le raccommodement doit être scellé d'un baiser, et suivi d'un quart d'heure de silence, à peine de nullité.

HORACE RAISSON.

— Cette querelle de ménage
Se termina, suivant l'usage,
Par un doux raccommodement.

Nos époux attestant les nymphes du bocage,
Jurèrent solennellement
De s'aimer désormais mille fois davantage,
Et la preuve survint à l'appui du serment.

RAISON.

— L'amour n'est qu'un oubli de la raison. SAINT-JÉRÔME.

— La raison est, pour les amoureux, comme un flambeau dans les brouillards ; il luit sans les dissiper. BACON.

— La raison contrarie le cœur et ne le persuade pas. Mme RICCOBONI.

— La raison n'est jamais que la dernière ressource de l'amour. HELVÉTIUS.

— Le ménagement passe la capacité d'une jeune fille : celles qui sont jeunes et belles sont exposées à de grands périls ; pour s'en garantir elles auraient besoin de raison ; mais par malheur le raison ne vient qu'après que la jeunesse, la beauté et le péril sont passés. Pourquoi faut-il que la raison ne vienne pas aussi vite que la beauté, puisque l'une est faite pour défendre l'autre? DUFRESNY.

— L'enfant de la belle Cypris,
Aveugle ainsi que téméraire,
Dans ses propres filets un jour se trouvant pris,
Appelait la Raison pour le tirer d'affaire.
Elle vient, et, d'un air sévère,
Lui dit : — Me voilà prête à te rendre le jour. »
— Arrête, dit ce dieu : s'il faut que l'on m'éclaire,
Je cesserai d'être l'Amour. »

— C'est quelque chose que de pouvoir se demander à soi-même pourquoi l'on aime, et de pouvoir se répondre qu'on en a de bonnes raisons. Mme DE PUISIEUX.

— Les femmes préfèrent les émotions à la raison ; c'est tout simple : comme, en vertu de nos plats usages, elles ne sont chargées d'aucune affaire dans la famille, la raison ne leur est jamais utile ; elles ne l'éprouvent jamais bonne à quelque chose. Elle leur est au contraire toujours nuisible, car elle ne leur apparaît que pour les gronder d'avoir eu du plaisir hier, ou pour leur commander de n'en plus avoir demain. STENDHAL.

— La raison est aux femmes ce que l'eau est au vin : elle lui enlève ses propriétés enivrantes. CHARLES LEMESLE.

— Les femmes dérobent à la raison tout ce qu'elles donnent à l'amour. ADRIEN DUPUY.

RECLUSION.

— Après avoir fait enfermer les femmes, Mahomet crut l'enfer inutile, et le supprima. GRIMM.

— Entre la femme et l'homme il peut exister amour, passion, lien d'habitude et tout ce qu'on voudra, mais il n'y a pas véritablement société. L'homme et la femme ne vont pas de compagnie. La différence des sexes élève entre eux une séparation de même nature que celle que la différence des races met entre les animaux. Aussi, bien loin d'applaudir à ce que l'on appelle aujourd'hui émancipation de la femme, inclinerais-je bien plutôt, s'il fallait en venir à cette extrémité, à mettre la femme en réclusion. — Le droit de la femme et ses rapports avec l'homme sont encore à déterminer; toute la législation matrimoniale, de même que la législation civile, est à faire.

P.-J. PROUDHON.

RECONNAISSANCE.

— La femme est de la nature des milans; il ne faut jamais lui faire du bien, car c'est peine perdue. PÉTRONE.

— Il appartient à la reconnaissance de faire quelquefois naître l'amitié, mais il ne lui appartient pas de faire naître l'amour. Mme DE SARTORY.

— La reconnaissance est comptée pour quelque chose dans l'amitié, mais elle ne compte pour rien dans l'amour. Il faut suivre son cœur, sans consulter la raison. La vue de ce que l'on aime enlève l'âme malgré qu'on en ait. LETTRES PORTUGAISES.

— L'amour est un vrai caprice, involontaire dans celui même qui l'éprouve. Pourquoi voulez-vous donc que l'objet aimé soit obligé à la moindre reconnaissance pour un sentiment aveugle et pris sans son aveu? Vous êtes bien singuliers, vous autres hommes! Vous vous tenez pour offensés dès qu'une femme ne répond pas avec empressement aux regards que vous daignez jeter sur elle. Votre orgueil révolté l'accuse sur-le-champ d'injustice. Comme si c'était sa faute si la tête vous tourne; comme si elle était obligée de se trouver, à point nommé, saisie du même mal que vous! NINON DE LENCLOS.

— Ne sacrifiez rien à vos maîtresses, messieurs, ne vous brouillez pour elles ni avec vos amis, ni avec vos protecteurs, encore moins avec votre famille, d'où dépend quelquefois votre fortune. Aimez, mais ne quittez pas, comme l'on dit, le gros de l'arbre : il est dangereux d'avoir trop de générosité pour qui peut manquer de reconnaissance. ROCHEBRUNE.

— On doit craindre la reconnaissance d'un amant qui parle trop; il y a des reconnaissances muettes qui valent beaucoup mieux. Mme DE SARTORY.

— La reconnaissance est un chemin de traverse qui mène bien vite à l'amour. THÉOPHILE GAUTIER.

REFUS.

— En amour, les femmes refusent fièrement ce qu'elles voudraient avoir déjà donné. *Quod rogat illa timet, quod non rogat, optat.* OVIDE.

— Un galant homme n'abandonne pas sa poursuite pour être refusé, pourvu que ce soit un refus de chasteté et non de choix. MONTAIGNE.

— Les filles, par pudeur, refusent de bouche, ce qu'elles voudraient, au fond du cœur, qu'on les forçât de prendre. SHAKESPEARE.

— Rien n'est si commun chez une femme que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'elle refuse elle-même. HAMILTON.

— Les femmes attirent par le plaisir, mais ne retiennent que par le refus; de sorte que souvent elles ne peuvent bien jouir de nous qu'en se privant d'être heureuses. SAINT PROSPER.

— Un de nos poëtes, s'adressant à une jeune fille, lui donnait ce conseil :

Ce n'est pas tout que d'être belle
Pour fixer le cœur d'un amant;
On peut sous un dehors charmant
Ne rencontrer qu'un infidèle.
Si tu veux que l'on t'aime bien
Il faut laisser tout à prétendre :
Accorder peu, ne donner rien;
Refuser tout pour laisser prendre. A. R.

— La femme qui écoute une première fois écoutera une seconde; son cœur n'est pas de glace, et vous pouvez toujours appeler de son premier refus. BYRON.

— Ignorer le bonheur que procurent à l'amant aimé les refus mêmes de celle qu'il aime, c'est ne pas connaître ce que l'amour a de plus délicieux. LABOUISSE.

— Un huissier sur le retour fatiguait de ses hommages une jeune veuve qui ne voulait pas de lui. Un jour, comme il renouvelait ses importunités, la dame, perdant patience, lui dit nettement de la laisser tranquille. — Mais aussi, Madame,

pourquoi ne voulez-vous pas m'aimer? — fit l'huissier récalcitrant. — Pourquoi, Monsieur? — reprit la jeune veuve, en lui montrant la porte, — parce que vous êtes dans mon esprit comme un bénitier dans une église, près de la porte et loin du *chœur*. A. R.

— Les femmes sont comme les grands seigneurs : pour donner du prix à ce qu'elles accordent, elles commencent d'abord par le refuser. ADOLPHE RICARD.

REGARD.

— **Les regards sont les premiers billets doux des amants.**
NINON DE LENCLOS.

— Le regard, chez une jeune femme, est un interprète toujours charmant qui se charge de dire avec complaisance ce que la bouche n'ose prononcer. MARIVAUX.

— Les femmes veulent être regardées. Quand la beauté leur manque, la toilette leur sert d'enseigne. De sorte que ce sont les pauvres maris qui paient de leur bourse la noce que d'autres font. ROCHEBRUNE.

— La dignité d'une femme âgée consiste moins à éviter d'être regardée, qu'à ne pas supposer qu'elle le soit.
Mme NECKER DE SAUSSURE.

— Les regards sont la grande arme de la coquetterie vertueuse. On peut tout dire avec un regard, et cependant on peut toujours nier un regard, car il ne peut pas être répété textuellement. STENDHAL.

— Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dix ans, passait un soir, pour aller se mettre à table, devant madame Helvétius qu'il n'avait pas aperçue. — Voyez, lui dit-elle, le cas que je dois faire de votre galanterie... Vous passez devant moi, et vous ne me regardez seulement pas. — Madame, lui répondit le galant vieillard, si je vous eusse regardée, à coup sûr je n'aurais point passé. A. R.

— **Les regards des hommes sont aux femmes ce que les rayons du soleil sont aux fleurs; ils les embellissent.**
BEAUMANOIR.

— Si vous voulez qu'une coquette vous regarde, cessez de la regarder. ***

— Les femmes voient sans regarder, à la différence de leurs maris qui regardent souvent sans voir. LOUIS DESNOYERS.

— Les femmes captivent les cœurs par leurs regards; plus les cœurs sont innocents, plus longtemps ils restent enchaînés.
ALEXANDRE DUMAS.

— Le regard d'une jolie femme ne fait tant de bien, que parce qu'il carresse délicieusement la bonne opinion que nous avons de nous. ***

— Entre un homme et une femme qui se voient pour la seconde ou troisième fois, il est un double regard dont la rencontre est pour le vrai jaloux, pour le jaloux raisonnable, un adultère complet, après lequel il reste encore quelque chose à faire pour l'amour, mais rien contre le mari. ALPHONSE KARR.

— Une femme trouve toujours de l'esprit et du mérite à ceux qui la regardent avec admiration. ***

— Un négociant du Havre, qui faisait de grandes affaires avec les colonies, avait admis dans son intimité un jeune nègre de vingt-deux ans, fils de l'un de ses meilleurs correspondants des Antilles. Aimable et bien fait de sa personne, ce jeune homme ne tarda pas à plaire à la femme de son patron. Une faiblesse s'ensuivit, et neuf mois après, le négociant faisait enregistrer sous son nom un enfant dont la couleur fortement nuancée donnait à sa légitimité quelque chose de très contestable. Un jour, comme il parlait de cette équivoque paternité devant son médecin, celui-ci, qui le voyait à tous moments se gratter l'oreille avec inquiétude, lui dit : — La nature produit parfois d'étranges choses... un regard, mon cher ami, un seul regard suffit quelquefois... — Un regard! interrompit le négociant qui n'acceptait pas aisément cette fiche de consolation, il était donc bien pénétrant, mon ami? A. R.

— Un homme désire dans son regard, une femme se donne dans le sien. ALPHONSE KARR.

— Regarder une femme, c'est lui faire un compliment d'autant plus flatteur qu'elle y trouve à son gré de l'amour, un éloge et des désirs. Et ce qu'il y a de plus charmant, c'est que sa modestie ne peut s'en offenser, puisqu'elle le reçoit sans qu'elle le veuille. ADOLPHE RICARD.

REGRET.

Nous ne regrettons guère ceux qui nous aiment quand nous ne les aimons pas; et nous ne laissons pas de regretter ceux que nous aimons, encore qu'ils ne nous aiment point.

Mme DE SARTORY.

— Une femme qui croit regretter son amant, souvent ne regrette que l'amour. Mme D'ARCONVILLE.

— J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament de la voûte céleste,

Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère,
Pour qui, sans le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète,
Ah! si mon cœur osait encore se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer? La Fontaine.

— L'amour laisse quelquefois de si longs regrets, que le monde, touché de pitié, le relève de ses fautes et lui crée de ses remords une sorte de considération nouvelle. Saint Prosper.

— Un disciple fervent de Bacchus, disait à sa chère bouteille, en la caressant avec plaisir :

J'ai passé la saison de plaire,
Il faut renoncer aux amours.
Tendres plaisirs, qui faites les beaux jours,
Vous seuls rendez heureux; mais vous ne durez guère.
Bacchus! de mes regrets ne sois point en courroux;
Regarde l'amour qui s'envole;
Quel triomphe pour toi, si ton jus me console
De la perte d'un bien si doux! A. R.

— Le regret le plus déchirant d'une jolie femme vieillie est celui d'elle-même. Adrien Dupuy.

— Lorsque la nuit est froide, et que seul dans ma chambre,
Près de mon poêle éteint, j'entends siffler le vent,
Pensant aux longs baisers qu'en ces nuits de décembre
Se donnent les époux, mon cœur saigne, et souvent,
Bien souvent, je soupire, et je pleure, et j'écoute.
Sainte-Beuve.

— A côté de l'amant qu'elle a, une femme regrette toujours, dans le beau jeune homme qu'elle rencontre, l'amant qu'elle pourrait avoir. Adolphe Ricard.

RELIGION.

— L'amour est une religion qui ne tombe pas. Paul Perret.

— La religion des femmes consiste pour l'ordinaire à servir Dieu sans désobliger le diable. Oxenstiern.

— Le doute a ses heures dans le couvent, la persuasion les

siennes; il y a des temps où l'on pleure les plaisirs perdus, des temps où l'on pleure les péchés commis. SAINT-ÉVREMONT.

— La vanité n'abandonne point les femmes, même dans les plus saints exercices de la religion. L'abbé PREVOST.

— Un peintre français, élève de l'École des Beaux-Arts, courtisait une jeune Romaine. Au bout de huit jours il demanda un rendez-vous qu'on s'empressa d'accepter en lui disant: « Venez dimanche, à dix heures, à l'église de Jesu-Maria; nous irons nous promener après la messe. » L'artiste se trouve au rendez-vous à l'heure indiquée. La messe finie, il s'approche discrètement de la jeune fille, qui lui fait signe de ne pas la troubler dans ses prières. — Mais, Mademoiselle, l'office est terminé, lui dit le jeune peintre. — Je le sais bien, Monsieur, mais j'ai coutume d'entendre deux messes, répondit avec onction l'habitante de la ville sainte. A. R.

— Quoi qu'en disent nos prédicateurs, on peut certainement vivre dans le monde aussi régulièrement que dans les cloîtres, et peut-être encore mieux. Lorsque le cœur est porté au bien, la facilité de faire ce que l'on veut empêche souvent de mal faire. Dans le monde on a des retours à Dieu, et dans le cloître tous les retours sont pour le monde. PH. DE VARENNE.

— Le voile n'est le rempart le plus sûr
Contre l'amour, ni le moins accessible.
Un bon mari, mieux que grille ni mur,
Y pourvoira, si pourvoir est possible.
C'est à mon sens une erreur trop visible,
A des parents, pour ne dire autrement,
De présumer, après qu'une personne,
Bon gré, mal gré, s'est mise en un couvent,
Que Dieu prendra ce qu'ainsi on lui donne.
Abus, abus : je tiens que le malin
N'a revenu plus clair et plus certain,
Sauf toutefois l'assistance divine.
Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine
Que d'être pure et nette de péché,
Soit privilége à la guimpe attaché.
Nenni-dà, non; je prétends qu'au contraire
Filles du monde ont toujours plus de peur
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur.
La raison est, qu'elles en ont affaire. LA FONTAINE.

— « Toute religion sans amour ne durera pas, » disait beaucoup plus énergiquement le pape Sixte-Quint : *Non si chiava in questa religione, non durara.* Il semble en effet que les idées

religieuses soient le domaine des âmes tendres. Mais si le besoin d'être émues rend les femmes dévotes, le besoin de plaire les rend coquettes, et ces deux penchants, également impérieux, les exposent à d'affreux combats. LEMONTEY.

— La peur de la damnation, l'image de l'enfer avec tous ses feux n'ôteront pas à une âme pénitente l'idée d'un amant; car ce n'est pas à la crainte, c'est au seul amour qu'il est permis de bien effacer l'amour. SAINT-ÉVREMONT.

RENDEZ-VOUS.

— Quelle que soit l'hésitation avec laquelle une femme arrive au rendez-vous donné, du moment qu'elle arrive, vous pouvez tout espérer d'elle. Craintive d'abord, elle cédera difficilement il est vrai, mais enfin elle cédera; elle n'est venue même que pour céder à son amant, elle n'est là que pour le rendre heureux. Mme DE RIEUX.

— Forcé de s'éloigner momentanément de Paris, Saint-Lambert fit demander à madame d'Houdetot, sa maîtresse, un dernier rendez-vous. Cette dame lui répondit par ces jolis vers :

L'amant que j'adore,
Prêt à me quitter,
D'un instant encore
Voudrait profiter;
Félicité vaine
Qu'on ne peut saisir,
Trop près de la peine
Pour être un plaisir! A. R.

— Le marquis de Bièvre racontait un jour qu'ayant été surpris en rendez-vous galant dans le domicile d'un mari jaloux, il avait été forcé de se fourrer prestement dans une armoire, et d'y rester caché près de deux heures. — Ah! monsieur, s'il faisait aussi chaud ce jour-là qu'aujourd'hui, lui dit une jeune femme en agitant violemment son éventail, vous avez dû bien souffrir de la chaleur. — Moi, madame, mais du tout, reprit M. de Bièvre, c'était une armoire à glace. A. R.

— Un premier rendez-vous est une promesse de bonheur. Un galant homme doit s'y conduire de telle sorte, qu'on soit dans l'impossibilité de lui en refuser un second.
ROCHEBRUNE.

— Un de nos poëtes adressa ces jolis vers à sa maîtresse, quelques heures avant de courir au rendez-vous qu'elle lui avait donné :

Apprenez, ma belle,
Qu'à minuit sonnant,
Une main fidèle,
Une main d'amant,
Ira doucement,
Se glissant dans l'ombre,
Tourner les verroux
Qui, dès la nuit sombre,
Sont tirés sur vous.
Apprenez encore
Qu'un amant abhorre
Tout voile jaloux.
Pour être plus tendre,
Soyez sans atours,
Et songez à prendre
L'habit des Amours.

— L'empereur Charles-Quint s'étant épris d'une très vive passion pour la duchesse de Medina-Celi, lui proposa secrètement un rendez-vous d'amour. — Sire, lui répondit cette vertueuse princesse, si j'avais deux âmes j'en risquerais une avec plaisir pour Votre Majesté, mais n'en ayant qu'une, je ne veux pas la perdre. A. R.

— Une femme sage ne se doit donner jamais la première fois par rendez-vous. Ce bonheur qu'on attend d'elle doit être un bonheur imprévu. STENDHAL.

— Une femme, dans la pureté de sa vertu, se dit : « Jamais je n'accueillerai des propos d'amour. C'est un crime de les accueillir, c'est le plus grand de tous. On lui parle d'amour, elle laisse faire, et se réfugie dans cette résolution : « Jamais je n'y répondrai. » Un chagrin lui vient, une jalousie la prend, une joie la saisit, un aveu lui échappe. Alors elle bat en retraite derrière un nouveau rempart où elle se croit à l'abri de tout : « J'ai pu lui laisser voir que je l'aimais, se dit-elle; mais jamais il n'obtiendra de moi un encouragement, pas un regard, pas un mot; car c'est alors que je deviendrais vraiment criminelle. Si l'on ne peut dominer les sentiments de son cœur, on reste du moins maître de ses actions; c'est tout ce que le ciel, c'est tout ce que les hommes peuvent demander à la vertu d'une femme. Non, pas un mot, pas un regard! » Elle ne pense pas alors au rendez-vous, car le rendez-vous... c'est le crime complet. Mais, hélas! le regard échappe, le mot se dit, le rendez-vous s'accorde; on sent bien un remords, on comprend bien sa faute; mais on court à sa dernière ressource : « Je l'aime, je le sens, ma tête se perd, je ne puis vivre si je ne

le vois, si je ne l'entends, mais je mourrai avant d'être à lui...» On part, on se donne... et l'on ne meurt pas.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

— On finit toujours, au dernier moment de la visite, par traiter son amant mieux qu'on ne voudrait. STENDHAL.

— L'exactitude est une qualité que les femmes apprécient beaucoup; et c'est pour elles une preuve d'amour que de ne pas se faire attendre au rendez-vous donné. JOACHIM DUFLOT.

— O vieillards décrépits! têtes chauves et nues!
Cœurs brisés! dont le temps ferme les avenues!
Centenaires voûtés! spectres à chef branlant,
Qui, pâles au soleil, cheminez d'un pied lent,
C'est vous qu'ici j'invoque, et prends en témoignage.
Vous n'avez pas été toujours sans vie, et l'âge
N'a pas toujours plié de ses mains de géant
Votre front à la terre, et votre âme au néant!
Vous avez eu des yeux, des bras et des entrailles!
Dites-nous donc, avant que de vos funérailles
L'heure vous vienne prendre, ô vieillards, dites-nous
Comme un cœur à vingt ans bondit au rendez-vous!

ALFRED DE MUSSET.

— Une femme en rendez-vous galant ne demande que de l'amour. Si vous faites de l'esprit, vous n'êtes qu'un sot doublé d'un maladroit, car vous perdez le temps et l'occasion.

ADOLPHE RICARD.

REPENTIR.

— Tel est marié le matin, qui s'en repent le soir. PROVERBE.

— Un poëte du XVIe siècle nous a laissé cette charmante villanelle que nos lecteurs liront assurément avec plaisir :

A MA MAITRESSE.

Rosette, pour un peu d'absence,
Votre cœur vous avez changé;
Et moi sachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ai rangé.
Jamais plus, beauté si légère,
Sur moi tant de pouvoir n'aura.
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume,
Maudissant cet éloignement,

Phylis vous apprend des chansons
Où le cœur s'intéresse ;
On dit qu'il y joint des leçons
Qui parlent de tendresse :
Fuyez ce charme séducteur:
C'est un plaisir funeste.
L'oreille est le chemin du cœur,
Et le cœur l'est du reste. A. R.

— L'oreille est le dernier asile de la chasteté : ce n'est qu'après avoir été chassée du cœur qu'elle s'y réfugie.

RÉTIF DE LA BRETONNE.

— Jeunes filles, n'écoutez point les doux propos qu'on vous adresse, car un poëte l'a dit :

Lorsque l'amour peut entrer dans l'oreille,
Il est bientôt au fond du cœur. A. R.

ORGUEIL.

— On plaisantait une fille d'honneur de la reine, épouse de François Ier, sur la légèreté de son amant, qui, disait-on, ne l'aimait guère. Peu de temps après, cet amant eut une maladie et reparut muet à la cour. Un jour, au bout de deux ans, comme on s'étonnait qu'elle l'aimât toujours, elle lui dit : « Parlez. » Et il parla. — Le véritable orgueil d'une femme doit se placer dans l'énergie du sentiment qu'elle inspire.

STENDHAL.

— On ne donne plus guère aux jeunes filles que l'orgueil pour gardien de leur chasteté ; mais quand la vertu n'est gardée que par un vice, il est aisé de gagner la sentinelle.

***

— L'orgueil est quelquefois un obstacle à la jalousie : qui s'estime trop ne redoute point de rival. P. ROCHPÈDRE.

OUBLI.

— Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser. L'amour a cela de commun avec les scrupules, qu'il s'aigrit par les réflexions et les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il se peut, ne point songer à sa passion pour l'affaiblir.

LA BRUYÈRE.

— Nouvelles amours font oublier les vieilles. PROVERBE.

— La négligence est la première marque du changement. Aussi les femmes qui ont de l'expérience sur ces matières devraient-elles rompre au premier oubli. L'amour ardent et vrai

n'en a jamais eu ; il est contraint quelquefois, mais il n'oublie pas. L'objet aimé s'empare impérieusement du souvenir, et quand il y règne bien, il faut qu'il y soit seul. Mme DE RIEUX.

— Les amours meurent par le dégoût, et l'oubli les enterre.
LA BRUYÈRE.

— Les femmes d'un certain âge n'ont rien de mieux à faire que de s'oublier ; mais cela n'est possible pour elles qu'autant qu'elles ne se sont jamais oubliées dans leur jeunesse.
Mme NECKER.

— S'il est si difficile d'oublier une femme auprès de laquelle on a trouvé le bonheur, c'est qu'il est certains moments que l'imagination ne peut se lasser de représenter et d'embellir.
STENDHAL.

— Il y a à aimer sans être aimé un charme mélancolique et profond, et il est beau de se ressouvenir de ceux qui nous oublient. THÉOPHILE GAUTIER.

OUI.

— Ce seul mot qui cimente tous les mariages, n'est peut-être si court que parce qu'on craint la réflexion.
ADRIEN DUPUY.

— Trois lettres ! une seule syllabe ! moins encore, un simple mouvement de tête ! et tout est dit : on est à tout jamais marié !!!..... Je ne connais point de casse-cou pareil à celui-là.
ADOLPHE RICARD.

— Les deux mots les plus courts à prononcer, oui et non, sont assurément ceux qui demandent le plus sérieux examen.
PYTHAGORE.

— En amour, oui est un mot que les femmes ne prononcent jamais, car il leur fait peur ; mais à défaut de la bouche les yeux le disent, et ce sont eux qu'il faut interroger. C'est un article de foi parmi les dames de se laisser deviner sans se compromettre. ADOLPHE RICARD.

PÂLEUR.

— La pâleur divinise la beauté des femmes et ennoblit la jeunesse des hommes. GEORGE SAND.

— La teinte du marbre sied seule aux belles statues vivantes comme aux statues mortes. Il faut sentir l'âme, la passion ou la douleur à travers la peau. L'âme, la passion, la piété, l'enthousiasme et la douleur sont pâles. LAMARTINE.

PARADIS.

— Si l'on pouvait prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on aurait le paradis sur la terre. J.-J. Rousseau.

— Un enfant disait à son père ;
— Les femmes ne vont donc jamais en paradis?
— D'où vient, dit le père surpris,
Cette demande singulière?
— C'est, répliqua l'enfant, que je ne vois jamais
Malgré leurs figures gentilles,
De petits anges qui soient faits
Comme sont les petites filles.

— Le paradis est toujours là où habite l'amour.

Jean-Paul Richter.

— Un viel amoureux que sa belle
Repoussait par ses cheveux gris,
Lui dit, un matin ; — Ma cruelle,
J'ai rêvé le vrai paradis ;
Je vous tenais déshabillée,
Et baisais ce sein qui m'est cher...
— Tout beau! dit la belle effrayée,
Votre paradis c'est l'enfer.

PARDON.

— Une femme pardonne tout, excepté qu'on ne veuille pas d'elle. J.-J. Rousseau.

— On pardonne tant que l'on aime. Les torts ne nous paraissent inexcusables que lorsque nous n'aimons plus.

Mme d'Arconville.

— Jamais les hommes ne deviennent plus tendres que lorsqu'on leur a pardonné une infidélité de passage.

Ninon de Lenclos.

— Un de nos poëtes met ces beaux vers dans la bouche d'une amante éplorée :

Ah! si je voyais le cruel qui m'outrage,
Disais-je, il connaîtrait ce qu'il a dédaigné.
Pour calmer mon cœur indigné,
Sans doute il emploierait son perfide langage ;
Mais l'honneur offensé soutiendrait mon courage
Il supplierait en vain : l'amour l'a condamné..
Eh bien! J'ai revu le volage,
Il n'a rien dit, et j'ai tout pardonné!

— Les femmes se pardonnent rarement l'avantage de la beauté. FONTENELLE.

— Une femme est bien près de sa chute quand elle a pardonné souvent. SAINT-PROSPER.

— Avoir beaucoup aimé : il y a un pardon attaché à cette faute, et le pardon est consacré. J. JOUBERT.

— Ce qui fait qu'on peut pardonner à beaucoup de femmes de n'avoir pas le sens commun, c'est que, chez elles, c'est le cœur qui est le fou de la maison. STAHL.

— Une femme ne pardonne aisément aux autres femmes que les péchés qu'elle peut encore commettre : il est prudent de se montrer indulgent pour les autres, quand on court le risque d'avoir soi-même besoin de leur pardon. ADOLPHE RICARD.

PARESSE.

— Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour. La paresse au contraire, dans les femmes vives, est le présage de l'amour. LA BRUYÈRE.

— . . . . . . L'amour est un réveil-matin,
Qui, de ce doux péché, que l'on nomme paresse,
En moins de deux leçons corrige la jeunesse.

— Un poëte nous a laissé ces sages conseils :

Il faut que l'homme se repose ;
Il en travaille doublement :
On voit régner sur toute chose
Le repos et le mouvement.
Que le travail plein de mesure
Ne force jamais la nature ;
On ne peut pas toujours marcher :
La paresse est de la sagesse,
Et si l'Amour tirait sans cesse
En serait-il meilleur archer?

PARIS.

— On ne fait rien dans Paris que par les femmes : ce sont comme des courbes dont les sages sont les asymptotes; ils s'en appprochent sans cesse, mais n'y touchent jamais. J.-J. ROUSSEAU.

— Un jour la fée Bleue descendit sur la terre dans l'intention courtoise de distribuer à toutes ses filles les habitantes des divers pays, les trésors des faveurs qu'elle portait avec elle.

Son nain Amarante sonna du cor, et aussitôt une jeune femme de chaque nation se présenta au pied du trône de la fée Bleue. Toutes ces unités finirent, on l'imagine, par former une foule assez considérable. Ceci se passait longtemps avant la révolution de juillet 1830.

La bonne fée Bleue dit à toutes ses amies : « Je désire qu'aucune de vous n'ait à se plaindre du don que je vais lui faire. Il n'est pas en mon pouvoir de vous donner à chacune la même chose; mais une telle uniformité dans mes largesses n'en ôterait-elle pas tout le mérite? » Comme le temps est précieux aux fées, elles parlent peu. La fée Bleue borna là son discours, et commença la distribution de ses présents. Personne n'en parut fâché.

Elle donna à la jeune femme qui représentait toutes les Castilles des cheveux si noirs et si longs qu'elle pouvait s'en faire une mantille.

A l'Italienne, elle donna des yeux vifs et ardents comme une éruption du Vésuve au milieu de la nuit.

A la Turque, un embonpoint rond comme la lune et doux comme la plume de l'eider.

A l'Anglaise, une aurore boréale pour se teindre les joues, les lèvres et les épaules.

A une Allemande, des dents comme elle en avait elle-même, et ce qui ne vaut pas mieux que de belles dents, mais qui a son prix, un cœur sensible et profondément disposé à aimer.

A une Russe, la distinction d'une reine.

Puis, passant aux détails, elle mit la gaieté sur les lèvres d'une Napolitaine, l'esprit dans la tête d'une Irlandaise, du bon sens dans le cœur d'une Flamande, et quand il ne lui resta plus rien à donner, elle se leva pour reprendre son vol.

— « Et moi? lui dit la Parisienne en la retenant par les bords flottants de sa tunique bleue.

— Je vous avais oubliée?

— Entièrement oubliée, Madame.

— Vous étiez trop près de moi, et je ne vous ai pas vue. Mais que puis-je maintenant? le sac aux largesses est épuisé. »

La fée réfléchit un instant, puis rappelant d'un signe toutes ses charmantes obligées, elle leur dit : « Vous êtes bonnes, puisque vous êtes belles; il vous appartient de réparer un tort très grave de ma part : dans ma distribution, j'ai oublié votre sœur de Paris. Que chacune de vous, je l'en prie, détache une partie du présent que je lui ai fait et en gratifie notre Parisienne. Vous perdrez peu et vous réparerez beaucoup. »

Comment refuser à une fée, et surtout à la fée Bleue?

Avec la grâce qu'ont toujours les gens heureux, ces dames s'approchèrent tour à tour de la Parisienne, et lui jetèrent en passant l'une un peu de ses beaux cheveux noirs, l'autre un peu des roses de son teint, celle-ci quelques rayons de sa gaieté, celle-là ce qu'elle put de sa sensibilité; et il se fit ainsi que la Parisienne, d'abord fort pauvre, fort obscure, très effacée, se trouva en un instant, par cet acte de partage, beaucoup plus riche et mieux dotée qu'aucune de ses compagnes.

LÉON GOZLAN.

— En voyant un cavalier que sa monture venait de jeter à terre, une jeune paysanne des environs de Paris se mit à rire aux éclats. — Petite sotte! lui dit le cavalier qui reprenait avec humeur le chemin de la capitale, vous feriez beaucoup mieux de rougir plutôt que de vous moquer ainsi de moi, car je vous le dis sans plus de façons, mon cheval n'en fait autant que lorsqu'il aperçoit une catin.— Oh! ben alors M'sieur! vous feriez ben de n'pas entrer dans Paris, lui répondit la paysanne en riant de plus belle, car avant qu'y soit une heure, foi de Jeanneton, vous aurez ben certainement le cou rompu. A. R.

PARLER.

— Un amant est toujours bavard; il n'y en a point, quelque grand parleur qu'il soit, qui pense en dire assez dans l'intérêt de son amour. PLAUTE.

— L'amour est accoutumé de faire des muets de ceux qui parlent le mieux. Mlle DE SCUDÉRI.

— L'amitié et l'amour sont des choses bien différentes L'amitié peut être muette, et le doit être presque toujours. L'amour, au contraire, doit être éloquent; l'exagération lui est naturelle; et l'on ne peut jamais trop dire qu'on aime. C'est un crime, en amour, de parler d'autre chose que de sa passion, dès qu'on est seul avec la personne aimée. Mme DE SARTORY.

— Les paroles sont la clef du cœur. ***

— Les jeunes femmes qui ne veulent point paraître coquettes, et les hommes d'un âge avancé qui ne veulent pas être ridicules, ne doivent jamais parler de l'amour comme d'une chose où ils puissent avoir part. LA ROCHEFOUCAULD.

— Les femmes parlent sans dire un seul mot, et se donnent en refusant d'accorder. LOPE DE VÉGA.

— Le serpent, après avoir séduit la femme, lui prêta sa langue. ***

— Les femmes sont faites de langue, comme les renards de queue.

— La langue des femmes est leur épée. PROVERBES.

— . . . Quand une femme a le don de se taire,
Elle a des qualités au-dessus du vulgaire.
C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver :
Sans un petit miracle il ne peut l'achever ;
Et la nature souffre extrême violence
Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le silence. DESTOUCHES.

— Les femmes peuvent toujours parler; c'est une bien sage disposition que la coutume qui leur assigne en partage des occupations compatibles avec celle-là. ADRIEN DUPUY.

— Telle nuance qu'on imagine entre les femmes, depuis la reine jusqu'à la grisette, dans la plus bête comme dans la plus spirituelle, on reconnaîtra toujours les femmes quand on voudra : on n'a qu'à les faire parler sur d'autres femmes. ROCHEBRUNE.

— On aime encore à parler de ce qu'on a bien aimé, longtemps après qu'on n'aime plus. RÉTIF DE LA BRETONNE.

— La femme qui parle toujours de son amant est indiscrète; celle qui n'en parle jamais est maladroite. LINGRÉE.

— Dans le commerce de l'amour, les hommes ont l'habitude des grands discours, les femmes des demi-mots. Cela tient à ce que les hommes veulent persuader; les femmes, au contraire, refuser. SAINT PROSPER.

— Aucune femme ne parle des femmes sans penser un peu à elle; aucune ne pense à elle sans penser beaucoup à d'autres. SUARD.

— Tant qu'on aime une femme, on lui parle beaucoup d'elle; quand on ne l'aime plus, on lui parle beaucoup de soi. BEAUCHÊNE.

— Une femme avec laquelle on parle d'amour, s'attend toujours à quelque chose. ACHILLE POINCELOT.

— Le moyen le plus neuf et le plus original de parler des femmes, c'est toujours d'en dire du bien. LE MÊME.

— Quand on parle des femmes, il faut opter : de mentir ou de leur déplaire. Il n'y a pas d'autre milieu dans cette alternative, que de n'en rien dire. ROCHEBRUNE.

— Plusieurs jeunes filles, pensionnaires dans un couvent des environs de la capitale, ayant appris que le jardinier de la maison s'était marié le matin, s'avisèrent de le séparer de sa femme la première nuit de ses noces. Elles y réussirent si bien, que le pauvre diable, malgré toutes ses recherches, dut se résigner à s'aller coucher seul. Il regagnait donc tristement son logis, lorsqu'en traversant un corridor, il aperçut une nonette de dix-sept ans qui dormait sans défense dans sa cellule entr'ouverte. Tenté par l'occasion, ce diable qui nous

tente toujours, notre homme se mit à côté d'elle. Mais par malheur cela se sut, et la religieuse fut sévèrement réprimandée. — « Pourquoi donc, petite libertine, n'avez-vous pas chassé le démon? » lui dit la supérieure. — Mais ma mère, cela ne m'a pas été possible, j'étais toute seule. — Eh bien! il fallait appeler, crier, demander du secours. — Oui, mais je ne le devais point. — Et pourquoi donc, s'il vous plaît, Mademoiselle? — Comment pourquoi? mais, ma mère, répondit la petite friponne, parce que vous nous avez expressément défendu de parler après complies. A. R.

PARURE.

— L'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles. MOLIÈRE.

— Toute femme, à l'excès, est folle de parure. FABRE D'ÉGLANTINE.

— Les femmes s'habillent moins pour être vêtues que pour se parer; et seules devant un miroir, elles songent encore plus aux hommes qu'à elles-mêmes. MARIVAUX.

— Lorsque les femmes se parent, la plus jolie est toujours la plus mal parée. ***

— L'excessive parure d'une femme vieille ou laide, avertit qu'elle ajoute, soit aux outrages de la laideur, soit aux ravages de la vieillesse, les extravagances de la folie. Mlle DE SOMMERY.

— Il y a des femmes à qui la parure est nécessaire; elles sont comme ces viandes qui ont besoin d'être fortement assaisonnées pour donner de l'appétit. ROCHEBRUNE.

— Les femmes ne se parent que pour plaire, quoi qu'elles en disent; et l'on ne cherche à plaire par sa figure que parce qu'on a un amant ou qu'on en cherche. Mme D'ARCONVILLE.

— A quatorze ans quel bonheur d'être fille,
Fille et jolie! Églé l'était, dit-on;
Son grand œil noir, sa mine appétissante,
Le tour heureux de son petit menton,
Les doux trésors de sa gorge naissante,
Charmaient déjà tous les yeux du canton.
Advint qu'un jour, sur ces globes d'albâtre,
Point n'étendit cet envieux tissu,
Qui les dérobe au regard idolâtre:
Ah! quel bonheur, si Colin l'avait su!

Mais cet oubli par la mère aperçu,
Fit bien gronder la pauvre Églé surprise.
— Que vois-je? ô ciel! ô fille mal apprise!

Quoi! sans fichu? quel coupable dessein
Aux yeux lascifs découvre votre sein?
Ah! gardez-vous de paraître ainsi nue;
Sous un mouchoir il faut vous enterrer.
— Las! j'y consens, dit la fille ingénue,
Mais avec quoi pourrai-je me parer?

— Toute parure nuit à une jolie femme; tout ce qui la cache la dépare. LACLOS.

— Les amants sont bien fous de songer à se bien mettre; on a bien autre chose à faire en voyant ce qu'on aime, que de songer à sa toilette : « On regarde son amant et on ne l'examine pas » a dit Rousseau. Si cet examen a lieu, on a affaire à l'amour-goût et non plus à l'amour-passion. L'air brillant de la beauté déplaît presque dans ce qu'on aime; on n'a que faire de la voir belle, on la voudrait tendre et languissante. La parure n'a d'effet, en amour, que pour les jeunes filles qui, sévèrement gardées dans la maison paternelle, prennent souvent une passion par les yeux. STENDHAL.

— Une femme comme il faut doit éviter par tous les moyens d'attirer l'attention dans la rue; elle doit, par sa volonté, faire ce que font par force les femmes de l'Orient, passer inaperçue. — Une femme comme il faut doit avoir dans la rue, une robe simple et de couleur sombre. Il n'appartient qu'aux pauvres créatures qui n'ont pas de salon et ne vont pas dans les salons de se faire un salon de la rue, d'attirer les regards, de chercher des succès de rue, des hommages de rue. — Mais ne nous trompons pas ici. — N'allez pas supposer que je conseille aux femmes de ne plus aimer la parure : — Allons donc! c'est un devoir pour toute femme d'être le plus jolie qu'il lui est possible. Mais ne faites pas la confusion que reprochait Apelles à un peintre qui, ayant à représenter Vénus, l'avait chargée de colliers, de bracelets, etc. — « Ne pouvant la faire belle, lui dit Apelles, tu l'as faite riche. » — Choisissez toujours les formes et les couleurs qui vous vont le mieux; préoccupez-vous de votre toilette et de votre beauté, mais respectez votre beauté. Il n'y pas de diamants qui soient aussi beaux que de beaux yeux; il n'y a pas de bijou qui vaille un de vos cheveux. Demandez à la parure un assaisonnement pour votre beauté. Votre beauté est une suave mélodie : la parure doit l'accompagner, la faire valoir, mais non la couvrir et l'écraser. ALPHONSE KARR.

— Femme qui trop se pare, gâte la figure de Dieu. PROVERBE.

— Dans une rivière de diamants j'ai vu se noyer l'honneur de bien des femmes. ADOLPHE D'HOUDETOT.

PASSION.

— Des passions ardentes nous passons aux passions frileuses.
MONTAIGNE.

— De toutes les passions violentes, celle qui sied le moins mal aux femmes, c'est l'amour. LA ROCHEFOUCAULD.

— Quand on a le cœur encore agité par les restes d'une passion, on est plus près d'en prendre une nouvelle, que quand on est entièrement guéri. LA ROCHEFOUCAULD.

— Les grandes et les véritables passions sont celles que nous ignorons souvent nous-mêmes au fond de notre cœur : le temps, l'absence ou les engagements de l'objet que nous aimons, nous les découvrent. ROCHEBRUNE.

— Le plaisir de l'amour est d'aimer; et l'on est plus heureux par la passion que l'on a, que par celle que l'on donne.
LA ROCHEFOUCAULD.

— *Jucundissimum est in rebus humanis amari, sed non minùs amare.* PLINE LE JEUNE.

— La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend habiles les plus sots. LA ROCHEFOUCAULD.

— Quand on se rend le jouet d'une passion, on le devient de ceux qui l'inspirent. Mme DE STAEL.

— Rien ne contribue tant à augmenter une nouvelle passion, que les louanges que l'on entend donner à celle qui la cause.
Mme DE SARTORY.

— Dans les premières passions, les femmes aiment l'amant; dans les autres elles aiment l'amour ou plutôt ses plaisirs.
LA ROCHEFOUCAULD.

— Il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord et qui nous surprennent; les autres ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre cœur. Les véritables inclinations nous l'arrachent malgré nous. Mlle DE LAFAYETTE.

— Les distractions d'une vie occupée et contentieuse rompent nos passions. La femme couve les siennes : c'est un point fixe sur lequel son oisiveté ou la frivolité de ses fonctions tient son regard sans cesse attaché. Ce point s'étend sans mesure; et pour devenir folle, il ne manquerait à la femme passionnée que l'entière solitude qu'elle recherche. DIDEROT.

— Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui, pendant que de son côté il feint pour elle tout ce qu'il ne sent pas. LA BRUYÈRE.

— Il y a des femmes perdues qui n'auraient jamais eu qu'une passion, si elles l'eussent ressentie pour un honnête homme.

Après avoir été trahies, elles sont déchirées de remords, ou elles les perdent à force de mériter d'en avoir. DUCLOS.

— Toutes les passions nous font faire des fautes; mais l'amour nous en fait faire de plus ridicules. LA ROCHEFOUCAULD.

— Un pauvre poëte à qui l'amour tournait la tête, répondit à sa maîtresse qui lui reprochait un jour toutes ses gaucheries :

Églé, vous vous plaignez que je n'ai point d'esprit
A vous parler de mon martyre ;
Hélas ! ignorez-vous qu'un mal que l'on peut dire
N'est jamais si grand qu'on le dit?

Un amant dit assez quand il est interdit,
Quand il languit, quand il soupire ;
Mais apprenez, Églé, qu'un mal que l'on peut dire
N'est jamais si grand qu'on le dit.

— L'amour est de toutes les passions la plus forte, parce qu'elle attaque à la fois, la tête, le cœur et le corps.
VOLTAIRE.

— Le grand, le cruel caractère des passions, c'est d'imprimer leur mouvement à toute la vie, et leur bonheur à peu d'instants. Mme DE STAEL.

— Il n'y a point de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour. On prend sa violence pour un signe de sa durée ; le cœur surchargé d'un sentiment si doux, l'étend, pour ainsi dire, sur l'avenir ; et tant que cet amour dure, on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire c'est son ardeur même qui le consume ; il s'use avec la jeunesse, il s'efface avec la beauté, il s'éteint sous les glaces de l'âge ; et depuis que le monde existe, on n'a jamais vu deux amants en cheveux blancs soupirer l'un pour l'autre. J.-J. ROUSSEAU.

— L'amour n'est pas une seule passion ; il éveille et réunit toutes les autres. Mme DE SOUZA.

— La passion, en échauffant notre cœur, nous embellit. C'est en songeant au pouvoir créateur des passions, qu'une femme à qui l'on témoignait de la surprise de l'amant qu'elle avait choisi, dit pour toute réponse : Vous a-t-il aimé?
MEILHAN.

— La femme contrefaite que son mari trouve droite, la boiteuse qu'un homme ne veut pas autrement, ou la femme âgée qui paraît jeune, ne sont-elles pas les plus heureuses créatures du monde féminin ? — La passion ne saurait aller au delà... — La gloire de la femme n'est-elle pas de faire adorer ce qui paraît un défaut en elle? BALZAC.

— Les femmes croient souvent aimer, encore qu'elles n'ai-

ment pas : l'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées, et la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion, lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie.

La Rochefoucauld.

— Les grandes passions font plus l'éloge de ceux qui les ressentent, qu'elles ne prouvent en faveur de ceux qui les inspirent. Lingué.

— Dans sa première passion, la femme aime son amant; dans toutes les autres, elle n'aime plus que l'amour ; l'amour devient pour elle comme un vêtement qu'elle ne peut plus abandonner, et qui lui va toujours bien, comme un gant souple. Éprouvez-le, vous verrez que je dis vrai : un seul homme d'abord peut toucher son cœur; elle préfère ensuite l'homme au pluriel, ne trouvant pas que les additions la gênent beaucoup. Byron.

— Une passion secrète défend mieux le cœur d'une femme que sa propre vertu. Rétif de la Bretonne.

— Paraître instruit de la passion de sa femme est d'un sot, mais feindre d'ignorer tout est d'un homme d'esprit, et il n'y a guère que ce parti à prendre. Aussi dit-on qu'en France tout le monde est spirituel. Balzac.

PATIENCE.

— La patience est nécessaire aux amoureux. Avec le temps et de la patience on vient à bout même des Pénélopes. Ovide.

— Rien ne fait autant d'honneur à une femme que sa patience, et rien ne lui en fait si peu que la patience de son mari. J. Joubert.

PAUVRETÉ.

— Femme qui naît belle n'est pas tout à fait pauvre.

Proverbe.

— Les richesses alimentent l'amour, mais la pauvreté n'a pas les moyens de le nourrir. Ovide.

. . . . . L'amour! Il fuit les malheureux;
Il aime la fortune, et n'est pas plus fidèle;
On ne l'a que trop vu s'envoler avec elle,
Et ne laisser à ceux qu'il avait enflammés
Que l'affreux désespoir de s'être trop aimés.

— L'amour n'est fait ni pour les rois ni pour les peuples;

les rois ont trop de devoirs, le peuple a trop de besoins.
BERNIS.

— Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux besoins des choses de la vie ;
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.

— La femme, dans les ménages pauvres, c'est l'économie, l'ordre, la providence. Toute influence qu'elle gagne est un progrès dans la moralité. MICHELET.

— « Germain, qui donc se marie parmi les gens de la ferme? » demandait un jour M. M***, en voyant un jeune paysan et sa fiancée, tous deux fort pauvrement vêtus, sortir en cérémonie de l'église de leur village. — Monsieur, répondit effrontément le valet du tripoteur enrichi, c'est la faim qui épouse la soif. A. R.

— Quand le pauvre donne il demande, dit Euripide. N'en est-il pas ainsi de l'amour? P. ROCHPÈDRE.

— Un jeune homme qui s'était violemment épris de sa jolie cousine, la suppliait un jour, à genoux et les mains jointes, de lui faire la charité d'un seul baiser. — Je ne puis rien pour vous, monsieur, lui dit-elle en s'esquivant, absolument rien... j'ai mes pauvres. A. R.

PATERNITÉ.

— Les femmes, malgré le système oppressif qui pèse sur elles, ont obtenu le seul privilége qui devrait leur être refusé : celui de faire accepter à l'époux un enfant qui n'est pas le sien, et sur le front de qui la nature a écrit le nom du véritable père. CHARLES FOURIER.

— Un négociant en denrées coloniales qui possédait une jolie femme et une grande fortune, vint un jour trouver Michel de Bourges, et lui demanda ce qu'il devait faire pour récuser la paternité d'un enfant dont sa femme venait d'accoucher. — Pourquoi donc, Monsieur, n'acceptez-vous pas cet enfant? lui dit le célèbre avocat. — Parce qu'il n'est pas de moi, répondit le négociant. — Mais vous êtes marié, ce me semble? — Oui, certes. — Légitimement? — Sans doute. — Eh bien alors, cet enfant vous appartient. — Mais, Monsieur... — Il n'y a pas de mais, la loi est formelle : *Is pater est quem justæ nuptiæ demonstrant.* — Qu'est-ce que cela veut dire? demanda le négociant qui ne savait pas le latin. — Cela veut dire, répliqua le jurisconsulte, que le véritable père est celui qui est désigné comme tel par le mariage. — Mais, Monsieur, le mariage ne

fait rien dans cette affaire... — Pardon, pardon, interrompit Michel de Bourges. — Quoi ! s'écria le négociant en s'échauffant un peu, quoi ! je suis blanc, ma femme est blanche, elle accouche d'un enfant mulâtre, et cet enfant est de moi !!! — Certainement. — Ah ! pour le coup, c'est trop fort. — C'est comme cela. — Mais enfin, Monsieur, dites-moi pourquoi? fit le négociant qui s'obstinait à vouloir connaître la raison des choses. — Eh ! ne le devinez-vous pas? répondit l'avocat impatienté. — Mais non. Dites-le moi, je vous en supplie. — Vous l'exigez, Monsieur? — Assurément. — Eh bien, reprit froidement Michel de Bourges, c'est parce que vous êtes ce que fut César. — Et qu'était César, Monsieur?... — Il était... marié, ne vous déplaise. A. R.

— Ainsi que ses chagrins, l'hymen a ses plaisirs :
Quelle joie en effet, quelle douceur extrême
De se voir caressé d'une épouse qu'on aime,
De s'entendre appeler Petit cœur ou Mon bon,
De voir autour de soi croître dans sa maison,
Sous les paisibles lois d'une agréable mère,
De petits citoyens dont on croit être père !

— Dans un théâtre de vaudeville, au foyer des artistes, on causait du jour de l'an et de ses conséquences. — C'était le soir du 1er janvier. Mademoiselle V..... avise le petit garçon d'une de ses amies. Le marmot croquait des bonbons à pleine bouche. — Dis donc, Jules, tu as eu bien des étrennes, n'est-ce pas ? — Oh ! oui, répond l'enfant, j'ai vu tous mes papas ce matin. H. Villemessant.

— La paternité n'est et ne saurait jamais être qu'un acte de confiance ; paternité et doute sont deux termes inséparables ; maternité et certitude sont deux termes équivalents. Émile de Girardin.

PÉCHÉ.

— L'amour est le péché de tous les hommes : *Vitium commune omnium est* ; et ce qu'il y a de désolant, c'est que loin de s'en repentir, la plupart le commettent avec autant de plaisir que le poisson boit l'eau. Le R. P. du Bosc.

— L'amour a-t-il donc tant de charmes pour les âmes bien nées, que depuis qu'on a bu dans la coupe des pécheurs, on ne puisse prendre qu'à regret le calice des saints ? Héloïse.

— Il n'est point d'homme si saint et si vertueux qui ne se sente quelquefois chatouillé par les attraits du péché. Oxenstiern.

— Un soir de cet hiver, Madame la marquise de C*** s'amusait à passer ses jolis doigts dans la blonde chevelure d'un charmant petit garçon de dix ans, qu'elle tenait sur ses genoux, lorsqu'une de ses amies vint à parler de la gentillesse de cet aimable enfant : — Ah ! Madame, s'écria la marquise en embrassant vingt fois le petit chérubin, quel dommage que ce ne soit pas un péché ! A. R.

— La plupart des femmes caressent le péché avant d'embrasser la pénitence. FONTENELLE.

— L'amour absout toutes les femmes ; Madeleine fit sa pénitence en aimant. LAURENT PICHAT.

— Le cardinal Le Camus prêchant un jour sur le dixième commandement de l'église, disait à ses auditeurs : — Oui, mes chers frères, le péché de la chair est le plus abominable de tous les péchés ; et ce que je vous dis est si vrai, ajouta-t-il avec véhémence, c'est que j'aimerais mieux, quant à moi, tuer, voler et blasphémer que de le commettre. — Oh ! oh ! vous allez bien loin, Monseigneur, s'écria l'un des assistants. — Non, Monsieur, non, je ne vais pas trop loin, répliqua le cardinal en s'adressant à son interrupteur, car ce crime est si bien le plus grand de tous les crimes, qu'il faut être deux pour le commettre ! A. R.

— Molière fait dire à ce bon M. Tartufe :

« . . . Le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence. »

Les femmes sont assez généralement de cet avis ; et telle qui se montre d'une excessive sévérité pour les petits péchés qui se disent, est d'une indulgence sans bornes pour les gros péchés qui se cachent. ADOLPHE RICARD.

— Une Picarde, avec un gros vicaire,
Secrètement, faisait bonne amitié,
Et, par ses soins devint quatre fois mère ;
Si bien qu'un soir, l'époux contrarié
Se prit à dire à sa chaste moitié :
— Que de bambins ! tout ceci me déroute,
D'où viennent-ils ? Ma chère femme écoute ;
Tu sais pourtant si j'ai toujours triché ?
— Oui, mon ami ; mais c'est le ciel sans doute
Qui veut punir cet infâme péché. BEAUMANOIR.

— « Pour Dieu ! Monsieur, laissez-moi donc tranquille, » disait une jeune fille de quatorze ans, à un vieillard libertin

qui cherchait à l'embrasser. — Oh ! ne vous fâchez pas si fort, ma mignonne, reprit le vieux céladon ; à mon âge, vous pourriez sans péché m'embrasser vous-même. — Sans péché ! Mais, Monsieur, voilà tout justement pourquoi je ne le veux pas, répliqua la petite friponne. A, R,

PEINE.

— En amour, il ne faut jamais s'engager au point d'avoir plus de peine que de plaisir. ADRIEN DUPUY.

— L'amour ne cause tant de peines, que parce que trop souvent la personne qui l'inspire n'en est pas digne.
Mme RICCOBONI.

— Les choses nous sont plus chères qui nous ont plus coûté, a dit Montaigne, et de nos jours un poëte s'est écrié :

Ah ! plus amour tu nous causes de peines,
Plus quand tu fuis tu laisses de regrets ! A. R.

— Les amants trouvent des plaisirs inexprimables dans les inquiétudes mêmes qui tourmentent leur esprit ; et on a souvent dit avec raison, en parlant de l'amour, que tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines. BOUSSANNELLE.

— Les peines que les femmes plaignent le moins sont celles que l'on souffre pour elles. CHABANON.

— Une jeune fille qui s'était laissé dire qu'aimer était un crime, et que l'Amour c'était le démon, s'étonnait beaucoup d'entendre un de nos poëtes célébrer en beaux vers le doux passe-temps des bergers d'Arcadie. — Mais, Monsieur, fit-elle un jour avec naïveté, on m'a dit que l'amour était la perte du cœur, et qu'il ne donnait que des inquiétudes et des chagrins ? — N'écoutez point de pareils blasphèmes, Mademoiselle, lui répondit le poëte :

Si l'amour ne causait que des peines,
Les oiseaux amoureux ne chanteraient pas tant. A. R.

PEINTURE.

— En retraçant les traits de ce qu'il aime, l'amour peint ressemblant. MIRABEAU.

— Dans la profession de foi d'une femme artiste, l'amant est un dieu, mais l'apostasie n'est pas un crime..... On peut conclure de là que si les arts du dessin ne portent pas le feu dans les sens d'une femme, ils préparent son cœur à ne recevoir impunément aucune étincelle, et que s'ils l'éloignent un peu

des faiblesses de l'amour, ils la rapprochent beaucoup de ses folies. LEMONTEY.

— La peinture est une émancipation pour les jeunes filles ; elle leur donne le droit de regarder les hommes en face et en détail. L'admiration purifie tout. — Si j'avais une fille, elle peindrait le paysage. Mme DE GIRARDIN.

PENSÉE.

— Les pensées élevées sont aussi nécessaires à l'amour qu'à a vertu. Mme DE STAEL.

— Les plaisirs de la pensée sont des remèdes contre les blessures du cœur. Mme DE STAEL.

— Elles sont cachées bien loin les dernières pensées d'une femme. La plus franche vous en dérobe encore quelques-unes, et il s'en trouve toujours que la plus simple saura bien empêcher qu'on ne devine. SUARD.

— La pensée d'une femme est un gouffre plus profond que la baie de Portugal, et il est bien difficile de dire ce qu'il y a au fond de son cœur : la sonde serait attachée à une corde de cent mille toises de longueur, et on la déviderait jusqu'au bout, qu'elle filerait toujours sans rien rencontrer.

THÉOPHILE GAUTIER.

— On doit, en parlant aux femmes, se rappeler constamment qu'elles veulent d'abord savoir ce qu'on pense d'elles en bien, ensuite ce qu'on pense des autres femmes en mal.

SAINT-MAURICE.

— Plus on pense bien d'une femme, plus on est forcé d'être auprès d'elle coupable de trop de hardiesse. CRÉBILLON fils.

— Si les hommes savaient tout ce que pensent les femmes, ils seraient vingt fois plus impertinents, et si les femmes savaient ce que pensent les hommes, elles seraient vingt fois plus coquettes. ALPHONSE KARR.

PERFECTION.

— Plus on s'abstient des femmes plus on est parfait.

SAINT ÉLOI.

— Il y a peu de femmes si parfaites qu'elles empêchent un mari de se repentir, du moins une fois le jour, d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

LA BRUYÈRE.

— L'amour perfectionne les âmes bien nées.

Mme DE LAMBERT.

— La perfection d'une jolie femme n'est peut-être autre chose que son rapprochement le plus complet de l'enfance.
LEMONTEY.

— Il suffit de penser à une perfection pour la voir dans ce qu'on aime.
STENDHAL.

PERFIDIE.

— La perfidie, si je l'ose dire, est un mensonge de toute la personne : c'est dans une femme l'art de placer un mot ou une action qui donne le change, et quelquefois de mettre en œuvre des serments et des promesses qui ne lui coûtent pas plus à faire qu'à violer.
LA BRUYÈRE.

Souvent d'un faux espoir un amant est nourri,
Le mieux reçu n'est pas toujours le plus chéri;
Et tout ce que d'ardeur font paraître les femmes,
Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.
MOLIÈRE.

— On tire ce bien de la perfidie des femmes, qu'elle guérit de la jalousie.
LA BRUYÈRE.

— Le mot de perfide est, après celui de cruelle, le plus doux à l'oreille d'une femme, et il est moins pénible à mériter.
LACLOS.

PERMISSION.

— En amour, ce que l'on permet de prendre a plus de prix que ce que l'on donne.
J. PETIT-SENN.

— Un épicier qui venait d'épouser, après six mois des plus pressantes sollicitations, une jeune rosière de Palaiseau, lui disait tout joyeux le lendemain de ses noces : — Ah ! que vous avez bien fait, Suzanne, de ne me rien accorder avant notre mariage ! car vraiment, ajoutait-il, si vous vous étiez laissé prendre à mes cajoleries, foi de Cliquot, je ne vous aurais jamais épousée. — Oh ! je le savais bien, Jérôme, répondit la jeune mariée, aussi je n'ai pas été si bête avec vous qu'avec les autres, je ne vous ai rien permis du tout.
A. R.

— En amour, lorsque l'occasion se présente, il y a cette différence essentielle entre les jeunes et les vieilles femmes, c'est que celles-ci permettent de très bon cœur ce que les autres ne refusent qu'à regret.
ADOLPHE RICARD.

PERSÉVÉRANCE.

— En amour, il n'y a que la persévérance qui obtienne quelque chose. On se lasse de refuser toujours à une même personne, et il vient un moment où l'on accorde. Ce moment, il faut l'attendre sans se lasser. Je crois même qu'il est bon quelquefois de surprendre ce qu'on n'accorde pas de bonne grâce. Qu'on le doive au caprice ou à l'importunité, qu'est-ce que cela fait, pourvu qu'on obtienne ce qu'on désire. « L'essentiel est d'être heureux, même en jouant aux quilles, » disait naguère un grand monarque, et je suis assez de cet avis. Dans tous les cas, les amants persévérants me semblent bien redoutables pour la vertu de celles qu'ils poursuivent. Mme de Rieux.

— La beauté la plus sévère
Prend pitié d'un long tourment;
Et l'amant qui persévère
Devient un heureux amant.
Tout est doux et rien ne coûte
Pour un cœur qu'on veut toucher;
L'onde se fraye une route
En s'efforçant d'en chercher;
L'eau qui tombe goutte à goutte
Perce le plus dur rocher. Quinault.

— *Longa dies molli saxa peredit aqua.* Ovide.

— L'eau parvient à creuser le roc qu'elle amollit.
Gentil-Bernard.

PERSUASION.

— Avoir le don de plaire, c'est déjà une grande avance pour persuader. Fontenelle.

— Les jolies femmes ont le talent de nous persuader lors même qu'elles ne nous parlent pas. Adrien Dupuy.

— Rarement vous persuaderez une femme, il faut l'amener à vouloir. Laclos.

— Ce n'est pas le sentiment qu'elles inspirent, mais celui qu'on leur inspire qui persuade les femmes. Rochebrune.

— L'art de persuader les femmes n'est rien pour elles si on ne les intéresse: c'est à leur cœur qu'il faut parler pour rendre leur esprit attentif. ***

— Pour persuader une femme et la diriger, il ne faut que

savoir se servir de la puissance dont elle use si souvent : la sensibilité. Les raisonnements exacts l'irritent et la tuent.

BALZAC.

PERTE.

— Ce qui perd les femmes n'est pas ce qu'elles accordent, c'est le temps qu'elles perdent à le faire attendre.

CRÉBILLON fils.

— Le premier besoin d'une femme perdue n'est pas de se réhabiliter, mais de perdre les autres femmes. D'ARGENS.

— La passion la plus violente doit respecter les limites de la probité. Il n'en est pas des fautes que les hommes commettent pour nous, comme de celles que nous faisons pour eux. On dit de nous que nous avons des faiblesses, on dit des hommes qu'ils se perdent. Mme DE RIEUX.

— Les femmes et les poules se perdent pour trop courir.

PROVERBE.

— Ce qui sauve la plupart des femmes, c'est l'impossible, ce dieu protecteur des maris. ***

PERVERSITÉ.

— Une femme ne communique jamais si promptement la perversité de son cœur, qu'à une autre femme. HÉLOÏSE.

— Auprès d'une femme véritablement pervertie, le Lovelace le plus fourbe et le plus séduisant ne sera jamais qu'un écolier. Mme DE GENLIS.

PEUR.

— La peur est le défaut des femmes. On ne devrait cependant rien craindre que soi ; nous portons en nous-mêmes de quoi nous faire trembler. Mme DE RIEUX.

— L'amour est comme la peur, il fait croire à tout.

Mme D'AULNOY.

— Les femmes qui aiment ont toujours peur qu'on ne les aime pas ; les femmes qui n'aiment pas se flattent toujours qu'on les aime. LOUIS DESNOYERS.

— Un songe, un rien, tout fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'on aime. LA FONTAINE.

— On parlait un soir avec beaucoup d'éloges, dans une maison du quartier Saint-Sulpice, de la femme d'un libraire nommé Grosjean, si sage et si vertueuse, assurait-on, que de son vivant, tous les hommes lui faisaient peur. — Oh ! oh ! fit un

feuilletonniste qui se trouvait là. — Eh quoi! monsieur, vous suspecteriez la probité de la défunte?... Une si honnête femme! exclama d'un ton plein de colère un marguillier de la paroisse. — Moi! monsieur, ah! Dieu m'en garde! reprit l'homme de lettres; cependant, ajouta-t-il tout bas à l'oreille de son interlocuteur, cependant je crois savoir :

Que quoique d'une vertu sévère
Armée contre nous jusqu'aux dents,
Elle fit cinq petits enfants
Dont Grosjean ne fut pas le père. A. R.

PIED.

— Un pied mignon, chez une femme, est l'abrégé de toutes les grâces. RÉTIF DE LA BRETONNE.

— En sortant un soir du café Procope, Piron rencontra sur son chemin une jeune actrice qu'il n'avait pas vue depuis longtemps. — Ah! ma pauvre enfant! quel affreux coup de pied! s'écria-t-il en la voyant grosse à pleine ceinture. — Et dire, répliqua la jolie soubrette en secouant avec colère le bras de l'illustre poëte, dire que je ne connais pas l'animal qui me l'a donné!!! A. R.

— La femme la plus vertueuse est disposée favorablement pour ceux qui sont sensibles à sa beauté, la plus dévote pour ceux qu'elle induit en tentation. Brantôme rapporte à ce sujet, qu'une belle et honnête dame se faisant un jour tirer ses chausses, demanda au valet de chambre qui s'était chargé de cette besogne, s'il n'éprouvait pas quelques désirs. Celui-ci, pensant bien dire pour le respect qu'il devait à sa maîtresse, lui répondit que non. La dame, haussant aussitôt la main, lui donna un grand soufflet : — Allez, lui dit-elle avec colère, allez, vous n'êtes qu'un sot. MEILHAN.

— La princesse de *** avait la jambe parfaitement bien faite, et le pied très petit et très élégamment cambré. On assure qu'ayant été quelquefois obligée, pendant l'absence de ses dames, de se faire remettre un soulier par quelqu'un de ses pages, elle lui demandait s'il n'avait pas eu quelque tentation. Le page répondait que oui. La princesse, trop honnête pour profiter de cette avance, leur donnait quelques louis pour les mettre en état d'aller chez quelque fille perdre la tentation dont elle était la cause. CHAMPFORT.

— Dans ma première jeunesse, j'ai vu des femmes de quarante ans exciter violemment mes désirs par le charme inexprimable d'un soulier bien fait et d'un pied non déformé. C'est

que rien ne va mieux aux femmes, rien ne leur donne plus de grâces qu'une chaussure à talons élevés. Chaussée plat, une femme ordinaire est une laide femme; avec de hauts talons, aussitôt elle est jolie; tant il est vrai que l'agrément du sexe se maintient par la chaussure seule. Madame de Beauharnais, déjà belle, fut ravissante lorsqu'elle emprisonna ses pieds mignons dans des souliers à talons élevés. Avec cette chaussure, une femme âgée est encore, par là, femme à cinquante ans.
RÉTIF DE LA BRETONNE.

PITIÉ.

— Si une femme ne me cède que par pitié, je préfère ne point vivre que de vivre d'aumônes. MONTAIGNE.

— La pitié dispose le cœur à une autre passion; elle le conduit imperceptiblement de la compassion à l'amitié, et de l'amitié à l'amour, par une pente nécessaire où l'âme ne se peut retenir, et où elle s'abandonne avec joie, au milieu même de la douleur. Mme DE SARTORY.

— La compassion, jointe à l'amitié, forme dans certaines femmes un sentiment si vif, qu'il leur fait commettre les mêmes fautes que la passion la plus décidée. Mme D'ARCONVILLE.

— Défiez-vous d'un tendre soin,
O vous qu'un amant effarouche :
Sitôt que la pitié nous touche,
Le moment d'aimer n'est pas loin.

— Rien n'est si près de l'amour que la pitié !
Mme DESBORDES VALMORE.

PLAINTE.

— Je canoniserais gratis une femme dont le mari ne se serait jamais plaint. SIXTE V

— Comme on n'est jamais en liberté d'aimer ou de cesser d'aimer, l'amant ne peut pas se plaindre avec justice de l'inconstance de sa maîtresse, ni elle de la légèreté de son amant.
LA ROCHEFOUCAULD.

SAPHO A PHAON.

. . . .
O comment t'exprimer l'ardeur qui me dévore?
Par ton absence, hélas! je la sens croître encore.
Non, la Sicile en feu, non l'Etna ton séjour,

N'offrent point d'incendie égal à mon amour...
Trompeur ! Eh! quoi ! le Ciel t'a-t-il fait si charmant
Pour feindre sans amour les transports d'un amant ?...
Hélas ! le nieras-tu ? j'eus pour toi des attraits,
Tes yeux me trouvaient belle alors que je chantais.
Rappelle-toi ces chants... ô souvenir trop tendre !
Ces chants que tes baisers me forçaient de suspendre.
Dieux ! combien dans mes bras tu te disais heureux !
Combien rapidement se succédaient nos vœux !
As-tu donc oublié ce bonheur, cette ivresse,
Ces serments de s'aimer, de s'adorer sans cesse,
Et ces transports brûlants qu'irritaient nos désirs,
Et ces tendres langueurs qui suivaient nos plaisirs ?...
O Phaon ! quelle grâce à la tienne est égale ?
L'Aurore, à son lever, te prendrait pour Céphale ;
Vénus, en te voyant, croit revoir Adonis,
Se trouble et craint encor le pouvoir de son fils...
. . . .
Accours, aimable objet, dont mon cœur est charmé ;
Et si tu n'aimes point, souffre au moins d'être aimé !

SAPHO.

— Que les femmes ne se plaignent pas des hommes ; ils ne sont que ce qu'elles les ont faits. DUCLOS.

— Il peut arriver de croire qu'on aime lorsque seulement on plaint. Mme DE STAEL.

— La première plainte d'une femme contre son mari, portée à l'homme qu'elle trouve aimable, est un appel en adultère.

Mme PÉRIÉ-CANDEILLE.

— A son voisin la gentille Isabelle
Fut se plaindre de son époux
Qui toujours lui cherchait querelle.
— Corbleu ! lui dit Jean : vengez-vous.
Ce conseil plut fort à la belle ;
Le voisin fut choisi pour servir son courroux.
Dès lors, trois fois par jour ce fut nouvelle plainte ;
Notre couple à l'envi signala son ardeur ;
Mais la colère du vengeur
En moins de huit jours fut éteinte.
De tout on se lasse à la fin.
La belle, que toujours la vengeance aiguillonne,
Six fois fut se plaindre un matin.
— Oh ! pour le coup, dit le voisin,
Je suis chrétien, je lui pardonne.

PLAIRE.

— Plaire, aimer et régner, voilà toute la femme.

— Ceux qui ne sont plus en état de plaire aux femmes s'en corrigent. VAUVENARGUES.

— Le désir de plaire naît chez les femmes avant le besoin d'aimer. NINON DE LENCLOS.

— Quand on veut plaire aux femmes, il faut faire danser les jeunes, et faire jouer ou faire dîner les vieilles. MONCRIF.

— En fait de passions on n'est point aimé parce qu'on aime, mais parce qu'on plaît. Or, la raison pour laquelle on plaît est un je ne sais quoi si difficile à définir, qu'il vaut mieux convenir de bonne foi qu'on aime et qu'on est aimé sans trop savoir pourquoi. Mme D'ARCONVILLE.

— Il serait à souhaiter que notre cœur ne fît de chemin qu'autant qu'on en voit faire à un amant. Il nous est si facile de connaître si nous sommes bien aimées! L'amour ne va jamais sans le désir de plaire. Tant qu'un homme s'étudie à ne rien faire qui déplaise à la personne qu'il aime, il n'est pas possible qu'il ne soit fortement épris. Plus de soins, plus d'amour. Mme DE RIEUX.

— Le désir de plaire réussit plus rarement qu'on ne pense; et l'on fait plus souvent des conquêtes qu'on ne recherchait pas, qu'on ne fait celles que l'on recherchait. Mlle DE SOMMERY.

— La destinée des femmes est de plaire, d'être aimables et d'être aimées; ceux qui ne les aiment point ont encore plus de tort que ceux qui les aiment trop. ROCHEBRUNE.

— « Eh quoi! Madame, à cinquante ans, vous avez encore des amoureux! » disait-on un jour à la comtesse D. S... — « Et pourquoi non, Monsieur? répondit-elle avec fierté :

Lorsque, vers son déclin, le soleil nous éclaire,
L'éclat de ses rayons n'en est point affaibli :
On est vieille à vingt ans si l'on cesse de plaire;
Mais qui plaît à cent ans meurt sans avoir vieilli. A. R.

— Faite pour plaire, naissant, pour ainsi dire, avec ce dessein, ne vivant que pour l'exécuter, vieillissant avec le regret de n'avoir pas assez plu, la femme meurt avec le chagrin de ne plus plaire, et avec le désir de plaire encore. LA BEAUMELLE.

— Aucune femme ne se croit jamais dépourvue de moyens de plaire, quand elle en a le désir. BUGNY.

— Chez les femmes, le soin de s'embellir est presque toujours le désir de plaire. MARMONTEL.

— Si, étant femmes, les femmes cherchent à plaire à tous, c'est peut-être parce qu'étant filles, il ne leur est pas permis d'en aimer un seul. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— Les femmes cherchent à plaire même avant l'âge de raison; ce goût leur vient en naissant. Mais elles ignorent qu'en cherchant à plaire, on trouve presque toujours quelqu'un qui plaît, et que c'est exposer sa liberté que d'attenter à celle d'autrui. ADRIEN DUPUY.

— On plaît quelquefois à une femme parce qu'on ressemble à un de ses anciens adorateurs : on lui déplaît d'autres fois parce qu'on lui ressemble trop. LOUIS DESNOYERS.

— Elle m'aima, cette belle Aspasie,
Et bien en moi trouva tendre retour;
Elle m'aima, ce fut sa fantaisie,
Mais celle-là ne lui dura qu'un jour.

Le jour d'après, cette belle Aspasie
Entend Myrtil chanter l'hymme d'amour;
Elle l'aima, ce fut sa fantaisie;
Mais celle-là ne lui dura qu'un jour.

Pour ramener une belle Aspasie
Gardez-vous bien de montrer du courroux;
Si réclamez sa douce fantaisie,
Elle dira : Que ne l'inspirez-vous?

Amants quittés d'une belle Aspasie,
Gardez près d'elle un modeste maintien :
Ne prétendez gêner sa fantaisie;
Qui plaît est roi, qui ne plaît plus n'est rien.

— Presque toujours celui qui aime le plus s'aperçoit le dernier qu'il a cessé de plaire. P. ROCHPÈDRE.

— Quand une femme finit par renoncer au désir de plaire, il lui reste encore une dernière coquetterie, celle de ne pas déplaire. LOUIS DESNOYERS.

— Les femmes hésitent rarement à sacrifier l'honnête homme qui les aime sans leur plaire, au libertin qui leur plaît sans les aimer. ADOLPHE RICARD.

PLAISANTERIE.

— La plupart des femmes qui ne sont pas sensibles à la passion d'un homme qu'elles regardent comme leur inférieur, ne se font pas scrupule d'en plaisanter hautement, et veulent le punir par le ridicule; mais une femme raisonnable ne se permet pas cette conduite. Un honnête homme qui peut mériter

quelques égards, est assez malheureux d'aimer sans être aimé, sans se voir encore l'objet du mépris. Une femme qui, en pareille occasion, plaisante de la faiblesse d'un homme, a pour l'ordinaire de l'indulgence pour quelque autre plus heureux.

DUCLOS.

— Les femmes qui plaisantent avec l'amour, sont comme les enfants qui jouent avec les couteaux : elles se blessent toujours.

SAINT PROSPER.

— Une femme qui plaisante quand on l'attaque, trouve du plaisir à se laisser vaincre. ADOLPHE RICARD.

PLAISIR.

— Le discernement est nécessaire à la possession du plaisir.

ÉPICURE.

— Tout mortel au plaisir a dû son existence. VOLTAIRE.

A MES AMIS.

— Le temps de notre vie est court et sans retour. A la fin de sa carrière l'homme n'a rien qui le console, et l'on ne sait personne qui soit revenu de la tombe. Venez donc, ô mes amis! savourons les vins que Bacchus nous donne, parfumons-nous d'huiles odorantes, et cueillons cette belle fleur du printemps qu'on nomme l'amour. Venez, accourez tous. Que les roses couronnent nos fronts, et qu'il n'y ait pas une clairière qui ne soit témoin de nos amours heureux! Les Dieux, en nous donnant l'existence, nous ont fait une loi de l'embellir. Moins sévères que les hommes, ils n'ont point voulu que la vertu fût placée, sur cette terre, dans l'insupportable monotonie d'une vie privée de jouissances. Arrière donc, arrière les inquiétudes, les soucis et les chagrins! Amusons-nous, et que l'amour, ce généreux dispensateur de tous les biens de ce monde, que l'amour nous berce de ses plus douces illusions! On est jeune tant que l'on aime, on est vieux dès qu'on n'aime plus.

FRASCATOR.

Enfants de la folie,
 Chantons;
Sur les maux de la vie
 Glissons;
Plaisir jamais ne coûte
 De pleurs;
Il sème notre route
 De fleurs

Oui, portons son délire
Partout...
Le bonheur est de rire
De tout;
Pour être aimé des belles,
Aimons;
Un beau jour changent-elles,
Changeons.

Déjà l'hiver de l'âge
Accourt;
Profitons d'un passage
Si court;
L'avenir peut-il être
Certain?
Nous finirons peut-être
Demain. DÉSAUGIERS.

— Puisez dans la coupe du plaisir, mais ne buvez jamais a même. Le plaisir est un mal, s'il coûte des regrets. *Nocet empta dolore voluptas.* HORACE.

— Lorsqu'on cesse de pouvoir être prodigue de plaisir avec les femmes, il faut devenir avare, car en ce genre celui qui cesse d'être riche commence à être pauvre. Pour moi, aussitôt que j'ai été obligé de distinguer entre la lettre de change payable à vue et la lettre payable à échéance, j'ai quitté la banque. CHAMPFORT.

— Les plaisirs sont comme ces fleurs qui donnent le vertige, quand on en respire trop longtemps le parfum. ROCHEBRUNE.

— Les plaisirs ressemblent à ces terres marécageuses sur lesquelles on est obligé de courir légèrement sans y arrêter jamais le pied. FONTENELLE.

— Il faut être sobre de ce qu'on nomme plaisirs; ils écartent trop du bonheur. Mme NECKER.

— En amour, les grands plaisirs touchent de près aux grandes douleurs. Mlle DE L'ESPINASSE.

— L'amour est un plaisir qui nous tourmente, mais ce tourment fait plaisir. SCRIBE.

— Heureuse, après une longue absence, d'avoir retrouvé l'amour et ses plaisirs, mademoiselle de Montanclos écrivait un jour à sa meilleure amie :

Un sourire de mon amant
A rappelé l'enfant volage;
Un baiser l'a rendu charmant,
Mais rien n'a pu le rendre sage. A. R.

— Le plaisir le plus grand est de faire celui d'autrui.
LA BRUYÈRE.

— Faut être deux pour avoir du plaisir;
Plaisir ne l'est qu'autant qu'on le partage.
CLOTILDE DE SURVILLE.

— Le plus grand de tous les plaisirs est d'en donner à ce qu'on aime. BOUFFLERS.

— Le plaisir qu'on donne à ce qu'on aime, fait valoir celui qu'il nous rend. J.-J. ROUSSEAU.

— Les impressions du plaisir sont toujours dominantes ; et l'homme qui connaît assez le caractère et le tempérament de celle qu'il aime, pour lui présenter continuellement ce qui est capable de lui plaire, a trouvé le chemin de son cœur.
L'abbé PREVOST.

— De tous les plaisirs des sens, l'amour est le plus vif.
HELVÉTIUS.

— L'espoir du plaisir vaut le plaisir lui-même.
FABRE D'ÉGLANTINE.

— L'ennui d'être toujours à son aise devient à la fin le pire de tous. L'art d'assaisonner les plaisirs n'est que celui d'en être avare. J.-J. ROUSSEAU.

— Quand on aime, l'amour ferme notre cœur à tous les plaisirs qu'il ne donne pas. Mme RICCOBONI.

— Les amants, les conquérants, et généralement presque tous les hommes, quoique couchés sur des fleurs, ne sauraient dormir s'il y a une feuille pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaisirs ; ce sont des lits de roses où il est bien difficile que toutes les fleurs se tiennent étendues, et qu'aucune ne se plie : cependant le pli d'une feuille suffit pour incommoder beaucoup. FONTENELLE.

— Les hommes cherchent le plaisir pour satisfaire leurs sens ; les femmes l'aiment à titre de suprématie qu'elles exercent sur nos désirs ; aussi les plus sages s'offensent-elles de sa perte, comme d'un déni total de leur puissance, et d'une dégradation complète de leur personne. SAINT-PROSPER.

— Il est rare qu'un penchant vif au plaisir ne conduise pas une femme à la perte de sa vertu. ***

— Plus il entre de plaisir physique dans l'amour qui détermine l'intimité, plus il est sujet à l'inconstance et surtout à l'infidélité. Cela s'applique surtout aux amours dont la cristallisation a été favorisée par le feu de la jeunesse, à seize ans.
STENDHAL.

— Il n'est point de plaisir où les femmes ne sont pas; et

chez les Français, le champagne même n'a plus de saveur quand elles cessent de le verser. ROMIEU.

— Les divertissements sont comme les liqueurs, qu'on ne doit boire que dans des petits verres. CH. ROMAINVILLE.

— Les femmes qui affectent le plus de dédaigner les plaisirs de l'amour, ressemblent à ces enfants qui disent très sérieusement qu'ils n'aiment pas les confitures, et qui s'en font de grandes et de larges tartines, toutes les fois qu'ils peuvent les manger en secret. ADOLPHE RICARD.

PLEURER.

— Les femmes ont appris à pleurer pour mieux mentir.
PUBLIUS SYRUS.

— La plupart des femmes ne pleurent pas tant la perte de leurs amants pour les avoir aimés, que pour paraître plus dignes d'être aimées. LA ROCHEFOUCAULD.

— La mode, parmi nous, veut que les femmes pleurent à la mort de leurs maris ; on suit cette mode. Si l'usage avait établi qu'on dansât en pareil cas, il y en aurait peut-être autant qui danseraient de bon cœur, qu'il y en a qui pleurent à regret.
ADRIEN DUPUY.

— Lorsqu'elles ont perdu leurs maris, les femmes pleurent les morts pour attendrir les vivants. SAINT-ÉVREMOND.

— C'est en pleurant que les femmes nous battent; défiez-vous de leurs larmes : la douleur a des perfides comme l'amour. *Dum fœmina plorat, decipere laborat.* ROCHEBRUNE.

— On peut rire de rien, mais il faut pleurer de quelque chose. Les femmes n'y regardent pas de si près ; elles pleurent avec la même facilité qu'elles rient. L'exemple leur suffit. Qu'une femme pleure, une autre pleurera, et toutes pleureront autant qu'il en viendra. Mme RIEUX.

— Rien ne lie tant les cœurs que la douceur de pleurer ensemble. J.-J. ROUSSEAU.

— Une femme qui pleure devant celui qu'elle aime ne s'appartient plus. BALZAC.

— Femme qui pleure ne demande pas mieux que d'être consolée, et de la consolation au bonheur il y a très peu de kilomètres. ED. LEMOINE.

— Les femmes ne pleurent jamais plus douloureusement, que lorsqu'elles pleurent de dépit. ADOLPHE RICARD.

POLITESSE.

— Soit que les femmes soient naturellement plus polies, ou que pour leur plaire, l'esprit s'élève et s'embellisse, c'est principalement auprès d'elles qu'on apprend la politesse.

SAINT-ÉVREMONT.

— Dieu n'a créé les femmes que pour apprivoiser les hommes. VOLTAIRE.

— On s'amusait un soir chez madame la duchesse du Maine à se faire les uns aux autres des questions auxquelles chacun devait répondre aussi bien que possible. Le cardinal de Polignac, qui avait infiniment d'esprit et de politesse, était de la société. — Quelle différence, monsieur le cardinal, lui demanda la duchesse, y a-t-il de moi à une montre? — Madame, répondit M. de Polignac en s'inclinant, une montre marque les heures, et près de vous on les oublie. — Le maréchal d'Huxelles était beaucoup moins poli, et la réponse qu'il fit un jour à Louis XIV le prouve bien. Ce prince lui ayant demandé, en présence de plusieurs dames, pourquoi il ne se mariait point : — C'est que je n'ai pas encore trouvé de femme dont je voulusse être le mari, répondit-il cavalièrement.

L'abbé BLANCHARD.

— Les commerces d'amour et d'amitié ne subsistent point sans la politesse et sans les complaisances. L'amant qui choque ce qu'il aime, mérite d'être quitté sans retour. L'ami qui parle durement, doit être sévèrement puni. Pour les gens mariés, s'ils se détestent si souvent, c'est qu'ils se négligent sur tout, et qu'ils sont obligés de se passer leurs mauvaises façons. Amants, soyez galants, complaisants, attentifs, et vous serez toujours aimés. Maris, corrigez-vous, si vous le pouvez, cela m'est indifférent ; pour ce que vos femmes vous réservent, vous êtes bien. Mme DE RIEUX.

— Appuyé sur un fauteuil dans lequel se tenait assise une femme qui n'était plus de la première jeunesse, le maréchal de Saxe arrêtait ses yeux sur une poitrine étriquée qu'une toilette de bal laissait presque découverte. — Que faites-vous donc là, monseigneur? lui dit-on, en affectant de se dérober par toutes sortes de minauderies à ce que l'on croyait être de l'admiration. — Madame, répondit brusquement le vainqueur de Laufeld, je regarde ce qui se passe. A. R.

— Un commis voyageur sortant de déjeuner à table d'hôte, montait, la pipe à la bouche, dans le coupé d'une diligence, lorsqu'il s'aperçut qu'une dame s'y trouvait déjà. — L'odeur

du tabac vous incommode-t-elle, madame? lui demanda-t-il, dans l'espérance d'obtenir une réponse négative. — Je ne saurais vous le dire, monsieur, lui répondit la dame qui n'était pas fâchée de donner une leçon de convenance à qui la méritait, on ne s'est jamais permis de fumer devant moi. A. R.

POLYGAMIE.

— S'il était permis, à Paris, d'avoir plusieurs femmes, elles seraient peut-être aussi captives qu'en Turquie. Mais comme un Français ne peut en avoir qu'une, il ne la cache pas, de peur que son voisin ne cache aussi la sienne. MONTESQUIEU.

— Une dame parlait de la polygamie
A l'ambassadeur Siamois.
La dame était Française : on devine je crois,
Que la mode d'avoir vingt femmes à la fois,
Lui paraissait une infamie :
— Ah! lui dit-il, point de courroux!
Bien loin de rechercher cette foule importune,
S'il était à Siam des femmes comme vous,
Madame, nous n'en aurions qu'une. »

— La pluralité des femmes mène à cet amour que la nature désavoue. C'est qu'une dissolution en entraîne toujours une autre. MONTESQUIEU.

— La polygamie, si sévèrement défendue par nos lois, devrait être obligatoire pour les médecins. Ne serait-il pas juste, en effet, de contraindre ceux qui font sortir tant de gens de ce pauvre monde, à le repeupler un peu? ADOLPHE RICARD.

POMME.

— Une très honnête personne qui s'était montrée tout à fait inexpugnable, ayant appris qu'un de ses adorateurs avait porté ses hommages aux pieds d'une de ses amies qui lui était inférieure de tous points, l'accueillit avec des sarcasmes sur son bonheur de second ordre. — Madame, répondit l'insurgé, j'ai fini par m'apercevoir qu'il vaut mieux manger une pomme que de regarder toujours un ananas. ALPHONSE KARR.

— Un de nos poëtes se trouvant à la campagne chez une jeune femme de sa connaissance, lui dit un jour, en lui présentant une belle pomme qu'il venait de cueillir dans le jardin :

Comme Pâris je suis berger,
Comme Vénus vous êtes belle;

Comme lui je viens de juger :
Voulez-vous me payer comme elle?

La dame ne répondit pas, mais le soir même, en vertu de cet axiome : *Qui ne dit mot consent*, le poëte fut payé, dit-on, comme le fut jadis le berger du mont Ida. A. R.

PORTRAIT.

— En amour, qui donne le portrait, promet l'original.

ADRIEN DUPUY.

— Un portrait sait doubler pour nous
L'objet que notre cœur adore ;
Il est déjà bien loin de vous,
Vous le croyez tout près encore.
Sur ce gage de l'amitié,
Mon avis, je crois, tient du vôtre ;
D'un ami c'est une moitié,
Qui nous aide à retrouver l'autre.

Mais surtout il ne faut jamais
Suivre l'exemple de ces belles,
Que l'on voit donner leurs portraits
Aussi souvent que les modèles.
Églé, pour pareille faveur,
Doit subir un pareil reproche :
Nul amant ne l'a dans son cœur,
Et vingt amants l'ont dans leur poche. CHAZET.

— Un de nos poëtes offrit à une jeune fille nommée Rose, en lui souhaitant sa fête, le charmant bouquet que voici :

— Une fleur c'est bien peu de chose ;
Moi-même je l'ai dit souvent ;
Et voilà qu'aujourd'hui pourtant
J'ai cueilli pour vous cette rose !
Elle seule est tout mon bouquet.
Je voudrais l'offrir ! mais je n'ose...
Cependant, que donner à Rose
De plus joli que son portrait !
Unique objet de tous les soins de Flore,
Par sa beauté, son parfum, ses couleurs,
La rose est la reine des fleurs !
Et vous, à qui, dès votre aurore,
Vénus et le dieu d'Épidaure
Ont prodigué leurs plus rares faveurs,

Vous êtes la reine des cœurs !
La ressemblance en tout est si fidèle
Qu'on ne saurait décider, entre nous,
Laquelle à l'autre a servi de modèle :
En vous voyant on croirait que c'est elle ;
En la voyant on croira que c'est vous.
Il est également dans votre destinée
De charmer tous les sens et d'inspirer l'amour,
Mais elle n'est rose qu'un jour,
Et vous l'êtes toute l'année !

POSSESSION.

— C'est le jouir et non le posséder qui rend heureux.
MONTAIGNE.

— De tout ce que nous possédons, les femmes sont seules qui prennent plaisir d'être possédées. MALHERBE.

— C'est une vanité assez ordinaire à l'amour de souhaiter que plusieurs recherchent ce qu'il veut posséder tout seul.
LE P. DU BOSC.

— Les femmes sont des anges quand on les recherche ; sont-elles obtenues, tout finit là. L'âme du plaisir est dans la recherche du plaisir même. La femme aimée ne sait rien si elle ne sait pas cela. PASCAL.

— Dès que les femmes sont à nous, nous ne sommes plus à elles. MONTAIGNE.

— Le dégoût dans l'hymen est naturel aux hommes ;
Et la possession, souvent, du premier jour,
Leur ôte tout le prix et le goût de l'amour.

— La possession est la pierre de touche de l'amour ; le véritable y puise de nouveaux feux, mais le frivole s'y éteint.
PANAGE.

— En amour, il n'y a souvent rien de si incommode que le désir, si ce n'est la possession. DIDEROT.

— On n'est point sans plaisirs quand on aime encore. L'image de l'amour éteint effraie plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux ; et le dégoût de ce qu'on possède est un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.
J.-J. ROUSSEAU.

— Il est moins fâcheux de voir posséder par un mari la personne qu'on aime que de la voir seulement aimée par un rival. Un mari qui n'est point aimé ne le sera jamais ; mais un amant haï peut cesser de l'être et se faire aimer quelque jour.
Mme DE SARTORY.

— Celui qui croit pouvoir contenter ses désirs par la possession, ressemble à un insensé qui s'imagine qu'avec de la paille il étouffera du feu. SAADI.

— La passion s'éteint dès qu'elle est satisfaite, et l'amour sans craintes et sans désirs est sans âme. Mme DE LAMBERT.

— La possession fait souvent des tyrans de ceux que le désir avait rendus esclaves. BIGNICOURT.

— Tant qu'ils ne sont qu'amants nous sommes souveraines;
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent en reines;
Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour. CORNEILLE.

— On désire la possession d'une femme, comme on désire celle d'une maison; en a-t-on fait l'achat, on n'en considère plus que les incommodités. Le plaisir de la possession s'use par elle. ***

— C'est une étrange bizarrerie que celle des amants. Ils veulent être aimés, ils exigent tout ce qu'ils peuvent imaginer de témoignages d'amours; ils ne sont jamais satisfaits tant qu'il leur reste quelque chose à désirer, et ils le sont bien moins encore quand ils ne souhaitent plus rien. L'amour se détruit par lui-même; et l'on ne goûte plus, quand on le possède, ce qu'on a le plus ardemment désiré. ROCHEBRUNE.

— . . . . Il en est d'une idée,
Comme d'une beauté qu'on n'a pas possédée;
On l'adore, on la suit. — Ses détours sont charmants.
Pendant que l'on tisonne en regardant la cendre,
On la voit voltiger ainsi qu'un salamandre;
Chaque mot fait pour elle est comme un billet doux...
Mais dès qu'elle se rend, bonsoir, le charme cesse.
On sent dans sa prison l'hirondelle mourir.
Si tout cela du moins vous laissait quelque chose!
On garde le parfum en effeuillant la rose;
Il n'est si triste amour qui n'ait son souvenir.
ALFRED DE MUSSET.

— Il y a cette différence entre l'amour et la possession, que l'un est un désir infini, et l'autre un désir satisfait.
SAINT PROSPER.

POUPÉE.

— Les femmes mettent en avant de petites poupées, pour en cacher de grandes. GRIMM.

— En jouant avec leurs poupées, les femmes nous prouvent, dès leurs plus jeunes années, qu'elles valent mieux que nous,

37.

puisqu'elles s'étudient à faire vivre ceux que déjà, enfants comme elles, nous apprenons à tuer. ADOLPHE RICARD.

PRÉCAUTION.

— Le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire. Il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie; aussi, un engagement qui doit durer jusqu'à la mort, ne se doit-il jamais faire qu'avec de grandes précautions. MOLIÈRE.

— Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté; et ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus. J.-J. ROUSSEAU.

— Les précautions ne font rien contre l'infidélité; et souvent une femme, qui ne songerait point à mal si on la laissait en repos, s'y voit portée par vengeance, ou réduite par nécessité. HAMILTON.

— Les amants, comme les voleurs, prennent d'abord des précautions superflues, ils les négligent par degrés, ils oublient les plus nécessaires, et sont pris. DUCLOS.

PRÉCEPTEUR.

— Le vin et les femmes sont les précepteurs de tous les maux, s'ils n'en sont les auteurs. CARDAN.

— L'amour est de tous les précepteurs celui qui avance le plus ses écoliers. FLORIAN.

PRÉFÉRENCE.

— Jamais une femme ne vous sait mauvais gré de plaire à plusieurs, pourvu qu'elle soit toujours préférée : ce sont autant de triomphes de plus. NINON DE LENCLOS.

— La plupart des femmes ne mettent presque point de différence entre n'être pas aimées, ou ne l'être pas plus qu'une autre. LINGRÉE.

— Les cœurs sensibles demandent qu'on les aime ; les personnes vaines veulent qu'on les préfère. LÉVIS.

PRÉJUGÉ.

— Les préjugés des femmes sont le plus sûr asile de leur sagesse. M[me] DE LAMBERT.

— Dans une femme, les préjugés aident sa vertu, mais dans un homme ils la corrompent; c'est une espèce de sottise aux hommes de n'être pas galants ; dans les femmes, c'est un vice. ADRIEN DUPUY.

— S'il y a de l'esprit à se mettre au-dessus de quelques préjugés, il y a de l'impudence à les braver tous. Les femmes, pour lesquelles il semble qu'ils ont été tous faits, se défont de ceux qui nuisent à leurs plaisirs, avec une facilité qui doit faire honte à la philosophie des hommes. Mme de Rieux.

— Lorsqu'on détruit un ancien préjugé, l'on a besoin d'une nouvelle vertu. Mme de Stael.

— La sagesse de beaucoup de femmes consiste à traiter de préjugé tout ce qui peut gêner leurs fantaisies et condamner leurs caprices. ***

PRÉSENCE.

— La présence de ce qu'on aime console de tout, même de sa froideur. ***

— Être avec les gens qu'on aime, cela suffit ; rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal.

La Bruyère.

— Ce n'est point par l'absence qu'on parvient à se guérir de l'amour, c'est au contraire par la présence de ce qu'on aime : ce que l'on voit souvent n'a plus de prestige. Mme d'Arconville.

— La présence d'une jeune fille est comme celle d'une fleur. Celle-ci donne de sa grâce à tout ce qui l'entoure, celle-là de son parfum à tout ce qui l'approche. Louis Desnoyers.

— Une jeune femme reprochait un soir à M. de B*** de n'avoir point suivi la mesure dans le quadrille qu'il venait de danser avec elle. — Vous êtes un grand coupable, Monsieur, lui disait-elle, en grossissant sa jolie voix, et vraiment je vous en veux beaucoup. — De grâce, Madame, soyez indulgente, lui répondit le poëte, car :

Pour vous si je sors de cadence,
Tout ce que vous devez penser,
C'est qu'un homme en votre présence,
Ne sait plus sur quel pied danser. A. R.

PRÉSENT.

— . . . . . Un beau présent
Sert en amour plus que babil. Clément Marot.

— Les petits présents que les amoureux font à celles qu'ils aiment, ressemblent aux œufs qu'on laisse dans le nid des poules pour qu'elles pondent. Adrien Dupuy.

— La femme qui accepte d'un homme des présents, contracte une dette qu'elle s'expose à payer de sa personne.
Mlle DE L'ESPINASSE.

— Lorsqu'un amant donne, il demande,
Et beaucoup plus qu'il n'a donné. PARNY.

— La clef du coffre-fort et des cœurs, c'est la même.
Que si ce n'est celle des cœurs,
C'est du moins celle des faveurs :
Amour doit à ce stratagème
La plus grand'part de ses exploits.
A-t-il épuisé son carquois?
Il met tout son salut en ce charme suprême.
Je tiens qu'il a raison ; car qui hait les présents ?
LA FONTAINE.

LES DEUX ROSES.

C'était hier la fête de Julien; Nicette s'approcha de son fiancé, et lui offrit une rose qu'elle venait de cueillir dans le jardin de son père. En la lui présentant, ses joues se colorèrent d'un incarnat si vif, qu'on eût dit que c'était une rose qui en donnait une autre. — Hélas ! dit, en soupirant, l'amoureux berger, pourquoi n'ai-je pas plutôt la rose qui me fait un si doux présent ? JEAN SECOND.

— Une femme ne doit accepter aucun présent d'un homme; le cœur s'ouvre avec la main, et quand celle-ci prend, l'autre est déjà pris. ROCHEBRUNE.

— Il n'est jamais vil de recevoir de ce qu'on aime; ce que le cœur donne ne saurait déshonorer le cœur qui l'accepte. Un don honnête à faire est toujours honnête à recevoir.
J.-J. ROUSSEAU.

— Ce sont de puériles et de vénales amours, que celles qui ont besoin de se donner quelque chose pour se souvenir d'aimer. JOACHIM DUFLOT.

PRÉTENTION.

— Les prétentions à la jeunesse donnent toujours à une femme quelques années de plus qu'elle n'en a. É. JOUY.

— La beauté trompe les femmes en leur faisant établir sur un pouvoir éphémère les prétentions de toute leur vie.
BIGNICOURT.

PREUVE.

— Tant que l'on aime, on peut en donner des preuves, quand ce ne serait que celle d'aimer toujours, qui est à mon sens, la plus forte de toutes. Mme DE RIEUX.

— Les femmes s'adressent volontiers, en fait d'amour, à quiconque peut leur en donner de plus fortes preuves. La vigueur de l'âge et la carrure des épaules, voilà le plus ordinairement ce qui les décide ; le reste ne vient qu'après.
ADRIEN DUPUY.

— La plupart des hommes sollicitent une preuve d'amour qu'ils regardent comme dissipant tous les doutes ; les femmes ne sont pas assez heureuses pour pouvoir trouver une telle preuve ; et il y a ce malheur dans la vie, que ce qui fait la sécurité et le bonheur de l'un des amants, fait le danger et presque l'humiliation de l'autre. STHENDAL.

— Une charmante jeune femme priait un jour M. de Boufflers de lui définir l'amour. — Madame, lui répondit l'auteur d'*Aline*, demandez plutôt qu'on vous le prouve. A R.

— Les jeunes filles consentent assez volontiers à ce qu'on leur dise, je vous aime, mais elles se refusent quelquefois à en acquérir la preuve. Les femmes ont l'appétit moins délicat : elles tiennent plus à la preuve qu'au serment.
ADOLPHE RICARD.

PRÉVENTION.

— Les préventions des hommes partent le plus souvent de leur esprit ; ils en reviennent quelquefois. Les préventions des femmes, émanant presque toutes de leur cœur, sont des arrêts irrévocables. D'ARGENS.

PRIÈRE.

— Les prières et les supplications ont quelquefois le pouvoir d'appeler l'amour, mais elles n'ont jamais celui de le rappeler.
LINGRÉE.

— Prier, pour les femmes, c'est aimer. A beaucoup d'égards, leur vie n'est qu'une prière perpétuelle ; mais qu'elles n'en veuillent pas trop à la nature de les avoir soumises à ce rôle, puisque le plus souvent leurs prières équivalent à des ordres.
KÉRATRY.

PRINCIPE.

— La plupart des femmes n'ont guère de principes ; elles se

conduisent par le cœur, et dépendent, pour leurs mœurs, de ceux qu'elles aiment. LA BRUYÈRE.

— La morale des femmes est toujours fondée sur des principes arbitraires; leur honneur n'est pas le vrai honneur, leur décence est une fausse décence; tout leur mérite et toute la bienséance de leur état consistent dans la dissimulation et le travestissement des sentiments naturels qu'un devoir chimérique leur prescrit de vaincre, et qu'avec tous leurs efforts elles ne sauraient anéantir. Du moment qu'une jeune femme entre dans le monde, tout conspire contre elle et contre sa vertu; on dirait que toute la société est intéressée à sa perte; aussi, ce n'est que par le plus grand des miracles qu'elle peut échapper aux piéges tendus de tous les côtés à sa simplicité et à son innocence. Quand on réfléchit de bonne foi sur les malheurs inséparables de cette situation, bien loin de dire du mal des femmes, on est tenté de croire qu'elles sont en général beaucoup mieux nées que les hommes. Si c'est par un miracle que ce sexe aimable est préservé du naufrage, ce miracle fait honneur aux femmes. GRIMM.

PRINTEMPS.

— Les femmes peuvent aimer en tout temps, mais non pas plaire; l'amour, comme les fleurs, n'a d'attraits qu'au printemps. ROCHEBRUNE.

— Le printemps qui renaît voit renaître le monde;
Mille chants dans les airs ont fêté son retour.
Tout brûle de ses feux, s'anime, se féconde;
Le règne du printemps est celui de l'amour.
D'un ombrage nouveau la terre se couronne;
Les arbres enlacés se courbent en berceaux;
Asiles du plaisir, ils soutiennent son trône,
Et l'univers soumis lui doit des jours plus beaux.

— Une cour sans femmes, disait François Ier, c'est une année sans printemps, c'est un printemps sans roses.

— L'amour est semblable à l'année; sa plus belle saison est son printemps. ERNEST LEGOUVÉ.

PRIVILÉGE.

— Le plus beau privilége des femmes est de protéger et de défendre celui que l'homme poursuit. Un loup même, qui chercherait asile auprès des femmes, on devrait le laisser vivre pour l'amour d'elles. GRIMM.

— Le devoir des femmes est d'être vertueuses; leurs priviléges semblent les borner à le paraître : plusieurs oublient leur devoir, mais toutes se souviennent de leurs priviléges.

BIGNICOURT.

PROMENADE.

— I. — Toute femme seule qui, sans s'inquiéter du soleil, de l'ombre, du temps et du chemin, va, légère et sérieuse, droit devant elle, et qui, sans avoir l'air de se hâter et sans paraître voir personne, dépasse tout le monde, est à coup sûr — une femme qui sort.

II. — Semblable aux anges qui traversent les tempêtes sans éteindre leur nimbe de feu, ni mouiller leurs blanches ailes, une femme qui sort a toujours autour d'elle une auréole de beau temps. — Par le plus triste ciel, la pluie s'écarte de son front et le pavé s'avance blanc et sec sous son pied, qui l'effleure à peine. — Quelque temps qu'il fasse, une femme qui sort arrive donc toujours où elle va — parfaitement immaculée. Au retour, il est vrai, l'auréole a disparu; mais ce n'est alors qu'une femme qui revient.

III. — Une femme se promenant avec son mari n'est jamais une femme qui sort. — Toutefois, si parti dans l'intention d'aller se promener à droite, le mari, ayant changé d'avis, va au contraire à gauche, et rencontre un ami de fraîche date, les casuistes le considèrent comme le mari d'une femme qui sort.

IV. — Une femme peut encore sortir avec un enfant, lorsque cet enfant ne parle pas encore, ou avec une amie, quand cette amie doit la quitter en chemin.

V. — Une femme qui a sa voiture à elle ne commence à sortir que du moment où elle en descend. — Toute femme qui, partie à pied, prend une voiture de place, est une femme qui sort du moment qu'elle y monte.

VI. — Avant d'arriver où elle ne veut pas être vue, une femme qui sort va toujours où elle veut qu'on la voie.

VII. — Rien ne fait distinguer la toilette d'une femme qui sort à l'instant de son départ. C'est le chapeau du jour, c'est la robe nouvelle, c'est le châle qu'on lui connaît; mais bientôt le châle s'allonge, le chapeau s'avance, le voile descend, les dentelles disparaissent, les bijoux se cachent, et toute la toilette se referme et s'assombrit comme un papillon qui replie ses splendeurs.

VIII. — Une femme qui sort prend toujours du côté opposé à celui où elle va.

IX. — Sans jamais retourner la tête ni lever les yeux, une femme qui sort est magnétiquement avertie dès qu'elle est suivie ou seulement reconnue. Elle retombe alors subitement de poésie en prose, comme une sylphide de théâtre quand le fil qui la faisait légère vient à se casser.

X. — Un sot salue une femme qui sort, un fat l'évite en souriant, un galant homme ne la reconnaît jamais.

La simplicité des axiomes de ce décalogue démontre qu'il est aussi facile de reconnaître une femme qui sort qu'il est difficile de savoir où elle va. LAURENT JAN.

PROMESSE.

— C'est sur l'haleine des vents et sur la surface des ondes qu'il faut écrire les promesses des femmes :

..... Mulier cupido quod dicit amanti,
In vento, et rapidâ scribere oportet aquâ. CATULLE.

— Ne craignez point de faire des promesses ; elles gagnent les femmes, et c'est un bien dont il est aisé d'être prodigue. Prenez tous les dieux à témoin de vos serments. Du haut de l'Olympe, Jupiter écoute en riant les parjures des amoureux ; il ordonne aux vents de les emporter dans leur course rapide. OVIDE.

— Tu le sais, ô jeune homme, un cœur tendre est crédule.
Jure donc hardiment, jure donc sans scrupule.
Tu peux même attester, sans les blesser jamais,
Pallas par ses cheveux, Apollon par ses traits.
Jupiter annula, par un bienfait suprême,
Tout serment qu'à l'amour arrache l'amour même.
GENTIL BERNARD.

— L'amour promet toujours plus de bonheur qu'il ne nous en donne, et plus de plaisir qu'il ne nous en fait goûter. ROCHEBRUNE.

— On n'est pas obligé d'aimer tous ceux qui nous aiment, et qui n'a rien promis ne doit rien. Mme DE SARTORY.

— Les promesses illimitées ont quelque chose de menaçant. Dans le mariage, elles sont beaucoup plus graves que dans l'amour. Les femmes seraient moins promptes à les donner, si elles faisaient attention que les amants sont des heureux qui se cherchent, tandis que trop souvent les époux sont des infortunés qui se soutiennent. SÉNANCOURT.

— On ne doit pas prononcer avec légèreté cette irrévocable promesse : Toujours et jamais d'autres!.... Ces deux mots là font rêver. Quand on veut être honnête, et qu'on est très décidé à tenir ses serments, il est bon de les étudier un peu avant de les prononcer. THÉOPHILE GAUTIER.

— En amour, les femmes donnent toujours plus qu'elles ne promettent. LOUIS DESNOYERS

— « Quand donc, cher ange, me donnerez-vous ce que vous me promettez depuis si longtemps ? » disait un riche négociant à une jeune femme du quartier de l'Opéra? — Quand je tiendrai ce que vous m'avez promis, mon cher, répondit la lorette en étendant sa jolie main. A. R.

— Qui prend l'anguille par la queue, la femme par la parole, peut dire qu'il ne tient rien.

— Foi de femme est plume sur l'eau.

— Ne vous fiez point aux paroles de la femme, car son cœur a été fait tel que la roue qui tourne. PROVERBES.

— L'amour est une divinité jalouse qui s'irrite dès qu'on cesse de la craindre, et l'on aime quelquefois seulement parce qu'on a promis de ne pas aimer. ALFRED DE MUSSET.

— Une jeune personne se désolait devant madame de Souza de ne plus posséder le cœur de son amant. — Hélas, vous l'apprenez trop tôt, ma pauvre enfant, lui dit l'auteur d'*Adèle de Sénanges*, ce n'est pas pour longtemps qu'on promet d'aimer toujours. A. R.

— Les jeunes filles qui donnent leur cœur en échange d'une promesse de mariage, courent le risque d'attendre indéfiniment la réalisation de cette promesse. Lorsqu'ils ont tout obtenu, les hommes ne donnent plus rien ; ils n'accordent quelque chose que quand on leur a tout refusé.

ADOLPHE RICARD.

PROPRETÉ.

— Ordre, économie, propreté : petites vertus qui fortifient les grandes. Une femme qui n'a pas d'ordre dans son ménage, est comme un soldat sans bravoure devant l'ennemi ; elle n'a pas la première qualité de son état. ADOLPHE RICARD.

— Le principal ornement d'une femme, jeune ou vieille, c'est la propreté. Mme DU DEFFANT.

— La propreté devrait être la seule coquetterie des femmes.

BUGNY.

— Il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme malpropre, et le mari qui s'en dégoûte n'a pas tort.

Ainsi, bien faire ce qu'elle fait n'est que le second des soins d'une femme : le premier doit être toujours de le faire proprement. J.-J. Rousseau.

— Corset et jupon blancs, bas toujours bien tiré,
Petit pied dans mule gentille,
Sont plus appétissants qu'un objet décoré
De tout ce qui frappe et qui brille.
Non, non, l'ajustement avec art arrangé,
Les plus beaux ornements, la plus riche parure,
N'ont pas l'attrait friand d'un joli négligé
Où la propreté semble embellir la nature. Panard.

— La propreté est la toilette de la vieillesse. Mme Necker.

— Une jeune femme malpropre donne du dégoût à qui la regarde, et fait honte à qui la possède. Adolphe Ricard.

— Une femme malpropre n'est pas une femme, c'est un monstre. Rétif de la Bretonne.

— Une femme malpropre est rarement une honnête femme. On fait peu de cas de l'estime des autres, quand on en a si peu pour soi. Adolphe Ricard.

PROSTITUTION.

— La prostitution n'est pas un crime, c'est un supplice. L'abbé Constant.

— La prostituée :

..... C'est la fille de taverne,
La fille qui boit du vin bleu,
Qui veut dans son amant un bras qui la gouverne,
Un cœur de fer, un œil de feu ;
Et qui, dans son taudis, sur sa couche de paille,
N'a d'amour chaud et libertin,
Que pour l'homme hardi qui la bat et la fouaille
Depuis le soir jusqu'au matin. Auguste Barbier.

— Quand on voit de malheureuses femmes, dépouillant toute pudeur, agacer effrontément les passants et ne conserver de leur sexe que la passion la plus brutale, le cœur et les sens se révoltent ; les plus doux plaisirs de la nature sont enlaidis, ils perdent tous leurs attraits, et l'on ne conçoit pas qu'il y ait des hommes assez vils pour les rechercher. Labouisse.

— Pauvreté ! Pauvreté ! C'est toi la courtisane,
C'est toi qui dans ce lit a poussé cet enfant

Que la grâce eût jeté sur l'autel de Diane!....
C'est toi qui, chuchotant dans le souffle du vent,
Au milieu des sanglots d'une insomnie amère,
Est venue un beau soir murmurer à sa mère :
Ta fille est belle et vierge, et tout cela se vend!
Pour aller au Sabbat, c'est toi qui l'as lavée,
Comme on lave les morts pour les mettre au tombeau;
C'est toi qui, cette nuit, quand elle est arrivée,
Aux lueurs des éclairs, courais sous son manteau!

Hélas! qui peut savoir pour quelle destinée,
En lui donnant du pain, peut-être elle était née?
D'un être sans pudeur ce n'est pas là le front.
Rien d'impur ne germait sous cette fraîche aurore.
Pauvre fille! à quinze ans, ses sens dormaient encore;
Son nom était Marie, et non pas Marion.
Ce qui l'a dégradée, hélas! c'est la misère,
Et non l'amour de l'or. — Telle que la voilà,
Sous les rideaux honteux de ce hideux repaire,
Dans cet infâme lit elle donne à sa mère,
En rentrant au logis, ce qu'elle a gagné là.

Vous ne la plaignez pas, vous, femmes de ce monde!
Vous qui vivez gaîment dans une horreur profonde
De tout ce qui n'est pas riche et gai comme vous!
Vous ne la plaignez pas, vous, mères de familles,
Qui poussez les verroux aux portes de vos filles,
Et cachez un amant sous le lit de l'époux!
Vos amours sont dorés, vivants et poétiques;
Vous en parlez du moins, — vous n'êtes pas publiques.
Vous n'avez jamais vu le spectre de la Faim
Soulever en chantant les draps de votre couche,
Et, de sa lèvre blême effleurant votre bouche,
Demander un baiser pour un morceau de pain.

ALFRED DE MUSSET.

— Partout où le corps se livre avant que le cœur se donne, dans un palais comme dans un bouge, il y a prostitution; et tout mariage sans amour est la prostitution consacrée.

CHARLES LEMESLE.

PRUDENCE.

— La prudence et l'amour ne sont pas faits l'un pour l'autre; à mesure que l'amour croît, la prudence diminue.

LA ROCHEFOUCAULD.

— Amour ! Amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu, prudence. LA FONTAINE.

— Les dames ont tant d'ennemis à craindre, qu'il leur faut être toujours en garde. Elles ne doivent pas moins trembler que les avares pour l'ombre des roseaux, c'est-à-dire pour peu ; car elles possèdent un trésor qui est d'autant plus difficile à conserver, que beaucoup le recherchent! La prudence est donc une vertu qui leur est essentielle : si la témérité met les plus puissants en péril, la défiance met les plus faibles en sûreté.
LE P. DU BOSC.

— La principale prudence consiste à se défier de soi-même plus que des autres. Mme DE LAMBERT.

— La prudence et l'amour ne s'accordent point, même dans les meilleurs esprits. LE P. DU BOSC.

— L'amour est un sentiment indépendant que la prudence peut faire éviter, mais qu'elle ne saurait vaincre. LACLOS.

PRUDERIE.

— Une femme prude paie de maintien et de paroles ; une femme sage paie de conduite. LA BRUYÈRE.

— Tout homme qui prend une prude pour femme,
Devient un sot, Monsieur, gouverné par Madame.
DUFRESNY.

— Le mal que les prudes disent de l'amour, la résistance qu'elles lui opposent, le peu de goût qu'elles affectent pour ses plaisirs, la peur même qu'elles en ont, tout cela est de l'amour. Le craindre, c'est s'en occuper, c'est lui rendre hommage. Cette passion sait prendre chez elles mille formes différentes, et comme l'orgueil, elle vit de sa propre défaite. NINON DE LENCLOS.

— Il est vrai qu'elle vit en austère personne ;
Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude à son cœur défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages :
Mais voyant de ses yeux tous les brillants baisser,
Au monde qui la quitte elle veut renoncer ;
Et du voile pompeux d'une haute sagesse
De ses attraits usés déguiser la faiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps :
Il leur est dur de voir déserter les galants.
Dans un tel abandon leur sombre inquiétude

Ne voit d'autre recours que le métier de prude;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose et ne pardonne rien;
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie
Qui ne saurait souffrir qu'un autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs. MOLIÈRE.

— Les prudes disent du mal de l'amour. L'Amour rit de leurs injures : tout ce qu'il demande, c'est qu'on parle de lui.
ROCHEBRUNE.

— Les femmes qui font tant les retenues pour l'usage des choses honnêtes, sont ordinairement fort libres à jouir des choses défendues, quand il n'y a pas de témoins.
LE P. DU BOSC.

— . . . .
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle,
Mais elle met du blanc et veut paraître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités,
Mais elle a de l'amour pour les réalités. MOLIÈRE.

— Une prude devrait être condamnée à ne rencontrer sur son passage que des amants indiscrets. HORACE RAISSON.

— Les prudes savent s'imposer de grandes privations; elles ont en cela plus de mérite que les femmes vertueuses; celles-ci, du moins, ont pour elles la vertu, les autres n'ont pas même l'amour. Mme DE GIRARDIN.

— La pruderie est une espèce d'avarice, la pire de toutes.
STENDHAL.

— C'est la caricature de la sagesse. LINGRÉE.

— C'est l'hypocrisie de la pudeur. MASSIAS.

LA SENSITIVE ET LA VIOLETTE.

Prude sensitive
Qui, sous une main
Hardie ou furtive,
Retire soudain
Sa feuille craintive,
Habite un jardin
Où rose et jonquille,
Narcisse et jasmin,
Vivent en famille.
Là, de sa pudeur
Trop enorgueillie,
Voit-elle une fleur
Fraîche épanouie,
Pour sa douce odeur,
Et pour sa couleur,
Au matin cueillie,
Elle entre en souci,
Et, d'un ton sévère,
Elle exhale ainsi
Sa sainte colère :
— « Imprudentes fleurs,
Mes coupables sœurs,

Faut-il qu'un exemple
Offert tous les jours,
Pour qui le contemple
Soit d'un vain secours?
De la sensitive,
Apprenez à fuir
Une main lascive;
Et sur le qui vive
Sachez vous tenir.
Que ma modestie
Épure vos cœurs,
Change votre vie;
Et qu'enfin mes mœurs
Règnent chez les fleurs. »

Humble violette,
Sort de sa cachette,
Et pensant bien faire,
A la plante austère
Répond en ces mots :
— « Tais-toi, notre amie;
Sur la modestie
Pourquoi tant d'éclats?
Toute fleur pudique
La met en pratique
Et n'en parle pas.
Du monde ignorée,
Je vis retirée
Loin de tous les yeux,
Loin des envieux.
Ma feuille discrète
Cache ma retraite
A tout curieux.
Ma fleur est commune,
Elle est simple et brune;
Je plais cependant.
Zéphire, en passant,
Flatte de son aile
Mon bouton naissant.
Mon parfum appelle
L'amante et l'amant :
Écartant ma feuille,
Si leur main me cueille,
C'est que le moment,
L'ombre et le mystère,
Le lieu solitaire,
Ont marqué ma fin;
C'est que la nature
Me fit sage et pure,
Mais qu'il faut enfin
Subir son destin.
Cette bonne mère
Te fit autrement;
Tu ne sais comment
On aime, on sait plaire;
Toujours des vapeurs,
Toujours tu te meurs!
Et l'on s'en amuse.
Voir s'évanouir
Ta feuille confuse,
Est le seul plaisir
Dont tu fais jouir.
Après ta faiblesse,
On passe, on te laisse;
La belle sagesse
Pour t'enorgueillir!
Depuis la couronne
Que mai fait fleurir,
Jusqu'au pâle automne,
As-tu vu personne
Vouloir te cueillir? »

Les fleurs applaudirent
A la question;
Sans discrétion
Les nymphes en rirent :
La prude se tut;
Mais au cœur blessée,
De fiel oppressée,
Languit et mourut.

— La pruderie qui survit, chez une femme, à la jeunesse et à la beauté, me semble un épouvantail pour les oiseaux, oublié dans les champs après la moisson. J. Petit-Senn.

PUDEUR.

— Une belle femme sans pudeur est comme une bague d'or au museau d'une truie. SALOMON.

— La pudeur sied mieux à une femme que la plus riche toilette. *Mulierem pudorem gerere magis decet quam purpuram.* PLAUTE.

— Une belle femme indécente est une espèce de monstre que je comparerais volontiers à un agneau qui aurait de la férocité. On ne s'attend pas à cela. DIDEROT.

— « La pudeur, dit Hérodote, est inséparable de la femme. Si elle la dépouille le soir pour satisfaire à la sainte loi du mariage, elle la revêt le matin avec ses habits. » Pline veut même qu'elle la conserve après sa mort. Si l'on en croit ce savant écrivain, le cadavre d'une femme noyée flotte sur le ventre, tandis que celui de l'homme flotte sur le dos. ADRIEN DUPUY.

— La pudeur augmente les charmes en les voilant : c'est une espèce d'enchère que les belles personnes mettent à leurs appas. LE P. JOLY.

— La pudeur est si nécessaire aux plaisirs, qu'il faut la conserver, même dans les temps destinés à la perdre. Mme DE LAMBERT.

— Il est plaisant qu'on ait fait une loi de la pudeur aux femmes, qui n'estiment dans les hommes que l'effronterie. VAUVENARGUES.

— Dans le grand monde, on permet la pudeur aux jeunes filles, jusqu'à ce qu'elles prennent le rouge. ***

— La pudeur est la plus proche parente de la vertu. Mme DE COULANGES.

— Lorsqu'on a perdu la pudeur, on est bien en danger de perdre tout ce qui ne se conserve que par elle. LE P. DU BOSC.

— Naturellement la pudeur aime beaucoup les petites façons ; et comment ne les aimerait-elle pas ? On dit qu'assez souvent elle leur doit tout ce qu'elle est. FONTENELLE.

— C'est la pudeur qui donne du prix aux faveurs et de la douceur aux refus. J.-J. ROUSSEAU.

— La décence la plus sévère est la sauvegarde du plaisir, et surtout de la constance en amour. DUCLOS.

— C'est la pudeur qui met aux faibles mains de la beauté le sceptre qui commande à la force. HELVÉTIUS.

— Quand la pudeur est une fois perdue, elle ne revient pas plus que la jeunesse. ***

— La beauté sans la pudeur est une fleur détachée de sa tige.

— La pudeur donne des plaisirs bien flatteurs à l'amant ; — elle lui fait sentir quelles lois on transgresse pour lui ; — et aux femmes, des plaisirs plus enivrants ; comme ils font vaincre une habitude puissante, ils jettent plus de trouble dans l'âme. Le comte de Valmont se trouve à minuit dans la chambre à coucher d'une jolie femme ; cela lui arrive toutes les semaines, et à elle peut-être une fois tous les deux ans ; — la rareté et la pudeur doivent donc préparer aux femmes des plaisirs infiniment plus vifs. STENDHAL.

— Il ne faut pas toujours écouter les plaintes de la pudeur ; celle qui naît de l'amour pardonne aisément des transports qu'elle est obligée de s'interdire. DUCLOS.

— La pudeur sied bien à tout le monde, mais il faut savoir la vaincre, et jamais la perdre. MONTESQUIEU.

— La pudeur des femmes n'est que leur politique. Tout ce qu'elles cachent ou déguisent, n'est caché ou déguisé que pour en augmenter le prix, quand elles le donnent.

RÉTIF DE LA BRETONNE.

— La pudeur n'est pas destinée à faire éviter l'amour, mais à l'ennoblir. Elle prévient l'abus des désirs sans les éteindre ; elle les prolonge en leur donnant à la fois un frein nécessaire et un attrait plus particulier. SÉNANCOURT.

— . . . .
Et comme nous voyons délicate et craintive
Se flétrir sous nos mains la tendre sensitive,
Un mot, un geste, un rien, alarme ses appas.
Le cœur vole au devant de son doux embarras ;
Son silence nous plaît, sa froideur même enflamme,
Et la pudeur enfin est la grâce de l'âme.

— Vous tous qui aimez et qui êtes aimés, soyez sobres dans le bonheur, conservez la pudeur dans le plaisir ; c'est la première des grâces ; son voile éveille la curiosité, ses demi-refus aiguillonnent le désir ; on cherche ce qui se cache, on aime à deviner ce qu'on ne voit pas : celui qui inventa le premier vêtement a peut-être inventé l'amour. SÉGUR.

— De Cupidon Diane évitait la poursuite.
Un jour surprise dans le bain,
Elle laisse tomber son voile dans sa fuite :
Ce dieu le releva soudain.
Il court en souriant le porter à sa mère,
Qui s'en saisit d'un air vainqueur,
Sûre que la beauté ne peut manquer de plaire
Sous le voile de la pudeur.

— La pudeur a cet inconvénient qu'elle jette sans cesse dans le mensonge. STENDHAL.

— Les femmes font tant de cas de la pudeur, qu'elles veulent toutes en avoir, même celles qui, en fait d'hommes, ne craignent que les voleurs. CHARLES LEMESLE.

— La pudeur et la modestie sont inséparables chez les femmes; quand la première s'en va, l'autre la suit. LINGRÉE.

— La pudeur éveille secrètement les désirs; c'est la plus chaste, la plus délicate et la plus aimable des provocations.
ACHILLE POINCELOT.

— Je me défie toujours des femmes qui portent des caleçons : c'est la pudeur avec une enseigne. COMMERSON.

— La pudeur est enseignée de très bonne heure aux petites filles par leurs mères, et avec une extrême jalousie, on dirait comme par esprit de corps. C'est que les femmes prennent soin d'avance du bonheur de l'amant qu'elles auront. STENDHAL.

— Une femme dont la pudeur s'alarme facilement, prouve qu'elle est sensible et faible : la crainte se mesure sur le sentiment du danger. LATÉNA.

— Les femmes qui ont perdu la pudeur, s'en font une affectée qui s'effarouche bien plus aisément que la naturelle : j'en connais qui s'alarment au moindre mot équivoque, et qui marquent trop de crainte des choses qu'elles ne devraient point savoir. Une fille de ce caractère était dans une assemblée avec sa sœur cadette qui sortait d'un couvent; quelqu'un conta une aventure galante, mais il la conta en termes si obscurs, qu'une fille sans expérience n'y pouvait rien comprendre. Plus le récit était obscur, plus la jeune fille était attentive, plus elle marquait de curiosité. L'aînée s'en aperçut, et voulant témoigner qu'elle avait plus de pudeur que sa cadette, elle lui dit : — Comment, ma sœur, pouvez-vous entendre sans rougir ce que ces messieurs disent ? — Moi ! répondit naïvement l'innocente, mon Dieu! je ne sais pas encore quand il faut rougir.
LE P. JOLY.

— Les femmes, lors même qu'elles ont perdu tout sentiment de pudeur, font semblant d'en avoir, parce qu'elles savent que c'est un friand assaisonnement qui met les hommes en appétit.
ACHILLE POINCELOT.

— La main qui ramène pudiquement un pli de la robe, fait plus rêver à ce qu'elle veut cacher, qu'à la honte vertueuse qui le lui fait cacher. ADRIEN DUPUY.

— La pudeur prête à l'amour le secours de l'imagination ; elle lui donne la vie. STENDHAL.

— La pudeur est une seconde chemise. STHAL.

— Une toile d'araignée faite de soie et de lumière ne serait pas plus difficile à exécuter que cet ouvrage : Qu'est-ce que la pudeur ? J. JOUBERT.

PUISSANCE.

— La puissance des femmes est fondée, moins sur les désirs qu'elles font naître, que sur le respect qu'elles veulent nous imposer. ADRIEN DUPUY.

— Les femmes peuvent à leur gré créer des âmes et des corps dans les imbécilles et les faibles. HELVÉTIUS.

JUPITER ET L'AMOUR.

JUPITER.

D'un trait je puis te mettre en poudre ;
Sors, faible enfant, sors de ma cour.

L'AMOUR.

Va ! mon arc se rit de ta foudre ;
Crains ce faible enfant, crains l'Amour.

JUPITER.

Orgueilleux, connais mon empire :
Vois-tu ces géants foudroyés ?...

L'AMOUR.

Dieu tonnant, vois Léda sourire :
Deviens cygne, et tombe à mes pieds. LEBRUN.

QUALITÉ.

— Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes. LA BRUYÈRE.

— On peut attirer des cœurs à soi par les qualités qu'on montre, mais on ne les fixe que par celles qu'on a. SUARD.

QUERELLE.

— C'est des querelles du mari et de la femme, que l'on peut véritablement dire : *Discordia fit carior concordia*, car le plus souvent elles tournent en plaisir et augmentent la tendresse au double. CHAUSSÉE DE LA FERRIÈRE.

— Les querelles sont à l'amour ce que le souffle est au feu, qu'il n'accroît qu'aux dépens de sa durée. LINGRÉE.

— Dans les querelles des amants, c'est celui qui aime le moins qui croit avoir le plus à pardonner. P. ROCHPÈDRE.

— Une veuve de cinquante ans
Disait un jour à sa commère :
— Je peux me donner du bon temps,
J'ai chez moi, bon vin, bonne chère.
Si pourtant je trouvais par vous
Un homme qui fût mon affaire,
Je le prendrais pour mon époux.
Qu'il soit complaisant, qu'il soit doux :
Peu m'importe qu'il soit fidèle;
Car si j'en prends un, entre nous,
Ce n'est pas pour la bagatelle.
— Ah ! reprit l'autre, quel bonheur !
J'ai votre affaire; un homme aimable,
Doux, charmant, bien fait, sociable :
Mais on l'a privé de l'honneur
De pouvoir créer son semblable ;
Et pour femme de votre humeur,
Ce n'est rien. — Rien ? répliqua-t-elle,
Entre nous, si, par un malheur,
Il survenait une querelle,
Qui serait le médiateur ?

RACCOMMODEMENT.

— On ne fait guère de raccommodements en amour sans que la tendresse en redouble. Aussi, le poëte nous dit-il :

Ne renoncez jamais aux raccommodements ;
Ah ! gardez-vous-en bien ! le bonheur des amants
N'existe qu'autant qu'il varie.
L'hiver fait valoir le printemps ;
L'azur du ciel plaît mieux parsemé de nuages,
Et qui n'a jamais vu d'orages,
N'a jamais joui du beau temps. Mme DE SARTORY.

— La plupart des amants exagèrent de petits mécontentements et de fausses douleurs, pour avoir le plaisir de trouver de nouveaux plaisirs dans les querelles et les raccommodements. ROCHEBRUNE.

— En amour, le raccommodement doit être scellé d'un baiser, et suivi d'un quart d'heure de silence, à peine de nullité. HORACE RAISSON.

— Cette querelle de ménage
Se termina, suivant l'usage,
Par un doux raccommodement.

Nos époux attestant les nymphes du bocage,
Jurèrent solennellement
De s'aimer désormais mille fois davantage,
Et la preuve survint à l'appui du serment.

RAISON.

— L'amour n'est qu'un oubli de la raison. SAINT-JÉRÔME.

— La raison est, pour les amoureux, comme un flambeau dans les brouillards ; il luit sans les dissiper.. BACON.

— La raison contrarie le cœur et ne le persuade pas. Mme RICCOBONI.

— La raison n'est jamais que la dernière ressource de l'amour. HELVÉTIUS.

— Le ménagement passe la capacité d'une jeune fille : celles qui sont jeunes et belles sont exposées à de grands périls ; pour s'en garantir elles auraient besoin de raison; mais par malheur le raison ne vient qu'après que la jeunesse, la beauté et le péril sont passés. Pourquoi faut-il que la raison ne vienne pas aussi vite que la beauté, puisque l'une est faite pour défendre l'autre? DUFRESNY.

— L'enfant de la belle Cypris,
Aveugle ainsi que téméraire,
Dans ses propres filets un jour se trouvant pris,
Appelait la Raison pour le tirer d'affaire.
Elle vient, et, d'un air sévère,
Lui dit : — Me voilà prête à te rendre le jour. »
— Arrête, dit ce dieu : s'il faut que l'on m'éclaire,
Je cesserai d'être l'Amour. »

— C'est quelque chose que de pouvoir se demander à soi-même pourquoi l'on aime, et de pouvoir se répondre qu'on en a de bonnes raisons. Mme DE PUISIEUX.

— Les femmes préfèrent les émotions à la raison; c'est tout simple : comme, en vertu de nos plats usages, elles ne sont chargées d'aucune affaire dans la famille, la raison ne leur est jamais utile; elles ne l'éprouvent jamais bonne à quelque chose. Elle leur est au contraire toujours nuisible, car elle ne leur apparaît que pour les gronder d'avoir eu du plaisir hier, ou pour leur commander de n'en plus avoir demain. STENDHAL.

— La raison est aux femmes ce que l'eau est au vin : elle lui enlève ses propriétés enivrantes. CHARLES LEMESLE.

— Les femmes dérobent à la raison tout ce qu'elles donnent à l'amour. ADRIEN DUPUY.

RECLUSION.

— Après avoir fait enfermer les femmes, Mahomet crut l'enfer inutile, et le supprima. GRIMM.

— Entre la femme et l'homme il peut exister amour, passion, lien d'habitude et tout ce qu'on voudra, mais il n'y a pas véritablement société. L'homme et la femme ne vont pas de compagnie. La différence des sexes élève entre eux une séparation de même nature que celle que la différence des races met entre les animaux. Aussi, bien loin d'applaudir à ce que l'on appelle aujourd'hui émancipation de la femme, inclinerais-je bien plutôt, s'il fallait en venir à cette extrémité, à mettre la femme en réclusion. — Le droit de la femme et ses rapports avec l'homme sont encore à déterminer; toute la législation matrimoniale, de même que la législation civile, est à faire.

P.-J. PROUDHON.

RECONNAISSANCE.

— La femme est de la nature des milans; il ne faut jamais lui faire du bien, car c'est peine perdue. PÉTRONE.

— Il appartient à la reconnaissance de faire quelquefois naître l'amitié, mais il ne lui appartient pas de faire naître l'amour. Mme DE SARTORY.

— La reconnaissance est comptée pour quelque chose dans l'amitié, mais elle ne compte pour rien dans l'amour. Il faut suivre son cœur, sans consulter la raison. La vue de ce que l'on aime enlève l'âme malgré qu'on en ait. LETTRES PORTUGAISES.

— L'amour est un vrai caprice, involontaire dans celui même qui l'éprouve. Pourquoi voulez-vous donc que l'objet aimé soit obligé à la moindre reconnaissance pour un sentiment aveugle et pris sans son aveu? Vous êtes bien singuliers, vous autres hommes! Vous vous tenez pour offensés dès qu'une femme ne répond pas avec empressement aux regards que vous daignez jeter sur elle. Votre orgueil révolté l'accuse sur-le-champ d'injustice. Comme si c'était sa faute si la tête vous tourne; comme si elle était obligée de se trouver, à point nommé, saisie du même mal que vous! NINON DE LENCLOS.

— Ne sacrifiez rien à vos maîtresses, messieurs, ne vous brouillez pour elles ni avec vos amis, ni avec vos protecteurs, encore moins avec votre famille, d'où dépend quelquefois votre fortune. Aimez, mais ne quittez pas, comme l'on dit, le gros de l'arbre : il est dangereux d'avoir trop de générosité pour qui peut manquer de reconnaissance. ROCHEBRUNE.

— On doit craindre la reconnaissance d'un amant qui parle trop; il y a des reconnaissances muettes qui valent beaucoup mieux. Mme DE SARTORY.

— La reconnaissance est un chemin de traverse qui mène bien vite à l'amour. THÉOPHILE GAUTIER.

REFUS.

— En amour, les femmes refusent fièrement ce qu'elles voudraient avoir déjà donné. *Quod rogat illa timet, quod non rogat, optat.* OVIDE.

— Un galant homme n'abandonne pas sa poursuite pour être refusé, pourvu que ce soit un refus de chasteté et non de choix. MONTAIGNE.

— Les filles, par pudeur, refusent de bouche, ce qu'elles voudraient, au fond du cœur, qu'on les forçât de prendre. SHAKESPEARE.

— Rien n'est si commun chez une femme que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'elle refuse elle-même. HAMILTON.

— Les femmes attirent par le plaisir, mais ne retiennent que par le refus; de sorte que souvent elles ne peuvent bien jouir de nous qu'en se privant d'être heureuses. SAINT PROSPER.

— Un de nos poëtes, s'adressant à une jeune fille, lui donnait ce conseil :

Ce n'est pas tout que d'être belle
Pour fixer le cœur d'un amant;
On peut sous un dehors charmant
Ne rencontrer qu'un infidèle.
Si tu veux que l'on t'aime bien
Il faut laisser tout à prétendre :
Accorder peu, ne donner rien;
Refuser tout pour laisser prendre. A. R.

— La femme qui écoute une première fois écoutera une seconde; son cœur n'est pas de glace, et vous pouvez toujours appeler de son premier refus. BYRON.

— Ignorer le bonheur que procurent à l'amant aimé les refus mêmes de celle qu'il aime, c'est ne pas connaître ce que l'amour a de plus délicieux. LABOUISSE.

— Un huissier sur le retour fatiguait de ses hommages une jeune veuve qui ne voulait pas de lui. Un jour, comme il renouvelait ses importunités, la dame, perdant patience, lui dit nettement de la laisser tranquille. — Mais aussi, Madame,

pourquoi ne voulez-vous pas m'aimer? — fit l'huissier récalcitrant. — Pourquoi, Monsieur? — reprit la jeune veuve, en lui montrant la porte, — parce que vous êtes dans mon esprit comme un bénitier dans une église, près de la porte et loin du *chœur*. A. R.

— Les femmes sont comme les grands seigneurs : pour donner du prix à ce qu'elles accordent, elles commencent d'abord par le refuser. ADOLPHE RICARD.

REGARD.

— Les regards sont les premiers billets doux des amants. NINON DE LENCLOS.

— Le regard, chez une jeune femme, est un interprète toujours charmant qui se charge de dire avec complaisance ce que la bouche n'ose prononcer. MARIVAUX.

— Les femmes veulent être regardées. Quand la beauté leur manque, la toilette leur sert d'enseigne. De sorte que ce sont les pauvres maris qui paient de leur bourse la noce que d'autres font. ROCHEBRUNE.

— La dignité d'une femme âgée consiste moins à éviter d'être regardée, qu'à ne pas supposer qu'elle le soit. Mme NECKER DE SAUSSURE.

— Les regards sont la grande arme de la coquetterie vertueuse. On peut tout dire avec un regard, et cependant on peut toujours nier un regard, car il ne peut pas être répété textuellement. STENDHAL.

— Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dix ans, passait un soir, pour aller se mettre à table, devant madame Helvétius qu'il n'avait pas aperçue. — Voyez, lui dit-elle, le cas que je dois faire de votre galanterie... Vous passez devant moi, et vous ne me regardez seulement pas. — Madame, lui répondit le galant vieillard, si je vous eusse regardée, à coup sûr je n'aurais point passé. A. R.

— Les regards des hommes sont aux femmes ce que les rayons du soleil sont aux fleurs; ils les embellissent. BEAUMANOIR.

— Si vous voulez qu'une coquette vous regarde, cessez de la regarder. ***

— Les femmes voient sans regarder, à la différence de leurs maris qui regardent souvent sans voir. LOUIS DESNOYERS.

— Les femmes captivent les cœurs par leurs regards; plus les cœurs sont innocents, plus longtemps ils restent enchaînés. ALEXANDRE DUMAS.

— Le regard d'une jolie femme ne fait tant de bien, que parce qu'il caresse délicieusement la bonne opinion que nous avons de nous. ***

— Entre un homme et une femme qui se voient pour la seconde ou troisième fois, il est un double regard dont la rencontre est pour le vrai jaloux, pour le jaloux raisonnable, un adultère complet, après lequel il reste encore quelque chose à faire pour l'amour, mais rien contre le mari. ALPHONSE KARR.

— Une femme trouve toujours de l'esprit et du mérite à ceux qui la regardent avec admiration. ***

— Un négociant du Havre, qui faisait de grandes affaires avec les colonies, avait admis dans son intimité un jeune nègre de vingt-deux ans, fils de l'un de ses meilleurs correspondants des Antilles. Aimable et bien fait de sa personne, ce jeune homme ne tarda pas à plaire à la femme de son patron. Une faiblesse s'ensuivit, et neuf mois après, le négociant faisait enregistrer sous son nom un enfant dont la couleur fortement nuancée donnait à sa légitimité quelque chose de très contestable. Un jour, comme il parlait de cette équivoque paternité devant son médecin, celui-ci, qui le voyait à tous moments se gratter l'oreille avec inquiétude, lui dit : — La nature produit parfois d'étranges choses... un regard, mon cher ami, un seul regard suffit quelquefois... — Un regard! interrompit le négociant qui n'acceptait pas aisément cette fiche de consolation, il était donc bien pénétrant, mon ami? A. R.

— Un homme désire dans son regard, une femme se donne dans le sien. ALPHONSE KARR.

— Regarder une femme, c'est lui faire un compliment d'autant plus flatteur qu'elle y trouve à son gré de l'amour, un éloge et des désirs. Et ce qu'il y a de plus charmant, c'est que sa modestie ne peut s'en offenser, puisqu'elle le reçoit sans qu'elle le veuille. ADOLPHE RICARD.

REGRET.

Nous ne regrettons guère ceux qui nous aiment quand nous ne les aimons pas; et nous ne laissons pas de regretter ceux que nous aimons, encore qu'ils ne nous aiment point.

Mme DE SARTORY.

— Une femme qui croit regretter son amant, souvent ne regrette que l'amour. Mme D'ARCONVILLE.

— J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament de la voûte céleste,

Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère,
Pour qui, sans le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète,
Ah! si mon cœur osait encore se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer? LA FONTAINE.

— L'amour laisse quelquefois de si longs regrets, que le monde, touché de pitié, le relève de ses fautes et lui crée de ses remords une sorte de considération nouvelle. SAINT PROSPER.

— Un disciple fervent de Bacchus, disait à sa chère bouteille, en la caressant avec plaisir :

J'ai passé la saison de plaire,
Il faut renoncer aux amours.
Tendres plaisirs, qui faites les beaux jours,
Vous seuls rendez heureux; mais vous ne durez guère.
Bacchus! de mes regrets ne sois point en courroux;
Regarde l'amour qui s'envole;
Quel triomphe pour toi, si ton jus me console
De la perte d'un bien si doux! A. R.

— Le regret le plus déchirant d'une jolie femme vieillie est celui d'elle-même. ADRIEN DUPUY.

— Lorsque la nuit est froide, et que seul dans ma chambre,
Près de mon poêle éteint, j'entends siffler le vent,
Pensant aux longs baisers qu'en ces nuits de décembre
Se donnent les époux, mon cœur saigne, et souvent,
Bien souvent, je soupire, et je pleure, et j'écoute.
SAINTE-BEUVE.

— A côté de l'amant qu'elle a, une femme regrette toujours, dans le beau jeune homme qu'elle rencontre, l'amant qu'elle pourrait avoir. ADOLPHE RICARD.

RELIGION.

— L'amour est une religion qui ne tombe pas. PAUL PERRET.

— La religion des femmes consiste pour l'ordinaire à servir Dieu sans désobliger le diable. OXENSTIERN.

— Le doute a ses heures dans le couvent, la persuasion les

siennes; il y a des temps où l'on pleure les plaisirs perdus, des temps où l'on pleure les péchés commis. SAINT-ÉVREMONT.

— La vanité n'abandonne point les femmes, même dans les plus saints exercices de la religion. L'abbé PREVOST.

— Un peintre français, élève de l'École des Beaux-Arts, courtisait une jeune Romaine. Au bout de huit jours il demanda un rendez-vous qu'on s'empressa d'accepter en lui disant: « Venez dimanche, à dix heures, à l'église de Jesu-Maria; nous irons nous promener après la messe. » L'artiste se trouve au rendez-vous à l'heure indiquée. La messe finie, il s'approche discrètement de la jeune fille, qui lui fait signe de ne pas la troubler dans ses prières. — Mais, Mademoiselle, l'office est terminé, lui dit le jeune peintre. — Je le sais bien, Monsieur, mais j'ai coutume d'entendre deux messes, répondit avec onction l'habitante de la ville sainte. A. R.

— Quoi qu'en disent nos prédicateurs, on peut certainement vivre dans le monde aussi régulièrement que dans les cloîtres, et peut-être encore mieux. Lorsque le cœur est porté au bien, la facilité de faire ce que l'on veut empêche souvent de mal faire. Dans le monde on a des retours à Dieu, et dans le cloître tous les retours sont pour le monde. PH. DE VARENNE.

— Le voile n'est le rempart le plus sûr
Contre l'amour, ni le moins accessible.
Un bon mari, mieux que grille ni mur,
Y pourvoira, si pourvoir est possible.
C'est à mon sens une erreur trop visible,
A des parents, pour ne dire autrement,
De présumer, après qu'une personne,
Bon gré, mal gré, s'est mise en un couvent,
Que Dieu prendra ce qu'ainsi on lui donne.
Abus, abus : je tiens que le malin
N'a revenu plus clair et plus certain,
Sauf toutefois l'assistance divine.
Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine
Que d'être pure et nette de péché,
Soit privilége à la guimpe attaché.
Nenni-dà, non; je prétends qu'au contraire
Filles du monde ont toujours plus de peur
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur.
La raison est, qu'elles en ont affaire. LA FONTAINE.

— « Toute religion sans amour ne durera pas, » disait beaucoup plus énergiquement le pape Sixte-Quint : *Non si chiava in questa religione, non durara.* Il semble en effet que les idées

religieuses soient le domaine des âmes tendres. Mais si le besoin d'être émues rend les femmes dévotes, le besoin de plaire les rend coquettes, et ces deux penchants, également impérieux, les exposent à d'affreux combats. LEMONTEY.

— La peur de la damnation, l'image de l'enfer avec tous ses feux n'ôteront pas à une âme pénitente l'idée d'un amant; car ce n'est pas à la crainte, c'est au seul amour qu'il est permis de bien effacer l'amour. SAINT-ÉVREMONT.

RENDEZ-VOUS.

— Quelle que soit l'hésitation avec laquelle une femme arrive au rendez-vous donné, du moment qu'elle arrive, vous pouvez tout espérer d'elle. Craintive d'abord, elle cédera difficilement il est vrai, mais enfin elle cédera; elle n'est venue même que pour céder à son amant, elle n'est là que pour le rendre heureux. Mme DE RIEUX.

— Forcé de s'éloigner momentanément de Paris, Saint-Lambert fit demander à madame d'Houdetot, sa maîtresse, un dernier rendez-vous. Cette dame lui répondit par ces jolis vers :

L'amant que j'adore,
Prêt à me quitter,
D'un instant encore
Voudrait profiter;
Félicité vaine
Qu'on ne peut saisir,
Trop près de la peine
Pour être un plaisir! A. R.

— Le marquis de Bièvre racontait un jour qu'ayant été surpris en rendez-vous galant dans le domicile d'un mari jaloux, il avait été forcé de se fourrer prestement dans une armoire, et d'y rester caché près de deux heures. — Ah! monsieur, s'il faisait aussi chaud ce jour-là qu'aujourd'hui, lui dit une jeune femme en agitant violemment son éventail, vous avez dû bien souffrir de la chaleur. — Moi, madame, mais du tout, reprit M. de Bièvre, c'était une armoire à glace. A. R.

— Un premier rendez-vous est une promesse de bonheur. Un galant homme doit s'y conduire de telle sorte, qu'on soit dans l'impossibilité de lui en refuser un second.
ROCHEBRUNE.

— Un de nos poëtes adressa ces jolis vers à sa maîtresse, quelques heures avant de courir au rendez-vous qu'elle lui avait donné :

Apprenez, ma belle,
Qu'à minuit sonnant,
Une main fidèle,
Une main d'amant,
Ira doucement,
Se glissant dans l'ombre,
Tourner les verroux
Qui, dès la nuit sombre,
Sont tirés sur vous.
Apprenez encore
Qu'un amant abhorre
Tout voile jaloux.
Pour être plus tendre,
Soyez sans atours,
Et songez à prendre
L'habit des Amours.

— L'empereur Charles-Quint s'étant épris d'une très vive passion pour la duchesse de Medina-Celi, lui proposa secrètement un rendez-vous d'amour. — Sire, lui répondit cette vertueuse princesse, si j'avais deux âmes j'en risquerais une avec plaisir pour Votre Majesté, mais n'en ayant qu'une, je ne veux pas la perdre. A. R.

— Une femme sage ne se doit donner jamais la première fois par rendez-vous. Ce bonheur qu'on attend d'elle doit être un bonheur imprévu. STENDHAL.

— Une femme, dans la pureté de sa vertu, se dit : « Jamais je n'accueillerai des propos d'amour. C'est un crime de les accueillir, c'est le plus grand de tous. On lui parle d'amour, elle laisse faire, et se réfugie dans cette résolution : « Jamais je n'y répondrai. » Un chagrin lui vient, une jalousie la prend, une joie la saisit, un aveu lui échappe. Alors elle bat en retraite derrière un nouveau rempart où elle se croit à l'abri de tout : « J'ai pu lui laisser voir que je l'aimais, se dit-elle ; mais jamais il n'obtiendra de moi un encouragement, pas un regard, pas un mot ; car c'est alors que je deviendrais vraiment criminelle. Si l'on ne peut dominer les sentiments de son cœur, on reste du moins maître de ses actions ; c'est tout ce que le ciel, c'est tout ce que les hommes peuvent demander à la vertu d'une femme. Non, pas un mot, pas un regard ! » Elle ne pense pas alors au rendez-vous, car le rendez-vous... c'est le crime complet. Mais, hélas ! le regard échappe, le mot se dit, le rendez-vous s'accorde ; on sent bien un remords, on comprend bien sa faute ; mais on court à sa dernière ressource : « Je l'aime, je le sens, ma tête se perd, je ne puis vivre si je ne

le vois, si je ne l'entends, mais je mourrai avant d'être à lui...»
On part, on se donne... et l'on ne meurt pas.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

— On finit toujours, au dernier moment de la visite, par traiter son amant mieux qu'on ne voudrait. STENDHAL.

— L'exactitude est une qualité que les femmes apprécient beaucoup ; et c'est pour elles une preuve d'amour que de ne pas se faire attendre au rendez-vous donné. JOACHIM DUFLOT.

— O vieillards décrépits ! têtes chauves et nues !
Cœurs brisés ! dont le temps ferme les avenues !
Centenaires voûtés ! spectres à chef branlant,
Qui, pâles au soleil, cheminez d'un pied lent,
C'est vous qu'ici j'invoque, et prends en témoignage.
Vous n'avez pas été toujours sans vie, et l'âge
N'a pas toujours plié de ses mains de géant
Votre front à la terre, et votre âme au néant !
Vous avez eu des yeux, des bras et des entrailles !
Dites-nous donc, avant que de vos funérailles
L'heure vous vienne prendre, ô vieillards, dites-nous
Comme un cœur à vingt ans bondit au rendez-vous !

ALFRED DE MUSSET.

— Une femme en rendez-vous galant ne demande que de l'amour. Si vous faites de l'esprit, vous n'êtes qu'un sot doublé d'un maladroit, car vous perdez le temps et l'occasion.

ADOLPHE RICARD.

REPENTIR.

— Tel est marié le matin, qui s'en repent le soir. PROVERBE.

— Un poëte du XVIe siècle nous a laissé cette charmante villanelle que nos lecteurs liront assurément avec plaisir :

A MA MAITRESSE.

Rosette, pour un peu d'absence,
Votre cœur vous avez changé ;
Et moi sachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ai rangé.
Jamais plus, beauté si légère,
Sur moi tant de pouvoir n'aura.
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume,
Maudissant cet éloignement,

Vous qui n'aimez que par coutume,
Caressez un nouvel amant.
Jamais légère girouette
Au vent sitôt ne se vira :
Nous verrons, bergère Rosette,
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en partant ?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant !
Dieux ! que vous êtes mensongère !
Maudit soit qui plus vous croira !
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Celui qui a gagné ma place
Ne vous peut aimer tant que moi :
Et celle que j'aime vous passe,
De beauté, d'amour et de foi.
Gardez bien votre amitié neuve,
La mienne plus ne variera :
Et puis nous verrons à l'épreuve,
Qui premier s'en repentira. PHILIPPE DESPORTES.

— Le sage ne se repent pas, il se corrige. Le peuple ne se corrige pas, il se repent. Les femmes se jettent dans la pénitence sans se corriger et même sans se repentir. La pénitence est le dernier plaisir des femmes. LEMONTEY.

— Il est rare qu'une femme se repente d'avoir été aimée par un homme digne d'elle, mais elle regrettera de l'avoir aimé. La femme n'a souci que de ce qu'elle donne, et non de ce qu'elle reçoit ou de ce qu'on lui impose. XAVIER EYMA.

— Les femmes appellent repentir le doux souvenir de leurs fautes et l'amer regret de ne pouvoir recommencer.
BEAUMANOIR.

— Il y a quelque chose d'amoureux au repentir d'une passion amoureuse ; et cette passion est en nous si naturelle, qu'on ne se repent point sans amour d'avoir aimé.
SAINT-ÉVREMONT.

— Il y a presque toujours dans le repentir d'une femme égarée par l'amour, moins de chagrin de sa faute que de regret que ce soit une faute. LATÉNA.

— « Ne mets pas le doigt sur un scorpion si tu crains d'en être piqué, » disait le poëte Saadi. — Jeunes filles, ne jouez pas avec l'amour si vous ne voulez pas que l'amour vous blesse.

Entre la bouche et le baiser il y a toujours place pour un repentir; et comme il n'y a point de belles roses sans épines, les plus doux plaisirs sont rarement exempts de regrets.

ADOLPHE RICARD.

REPROCHES.

— Les reproches, en fournissant de nouveaux prétextes à l'inconstance, achèvent d'éteindre l'amour dans le cœur prêt à changer. P. ROCHPÈDRE.

RÉPUTATION.

— Il n'y a rien plus tendre et douillet qu'est le renom et réputation des femmes, ou qui soit plus subject à recevoir injure, tellement qu'on pourroit dire qu'elle pend à un fil d'araignée. VIVÈS.

— Pour une femme dont la réputation est bien établie, la vertu, ou ce qui lui ressemble, devient la sauvegarde du plaisir. DUCLOS.

— La jeune Églé, quoique très peu cruelle,
D'honnêteté veut avoir le renom.
Prudes, pédants vont travailler chez elle
A réparer sa réputation.
Là, tout le jour le cercle misanthrope,
Avec Eglé médit, fronde l'amour.
Hélas ! Eglé, semblable à Pénélope,
Défait la nuit tout l'ouvrage du jour.

— Il est plus facile à une femme de défendre sa vertu contre les hommes que sa réputation contre les femmes.

ROCHEBRUNE.

— La réputation des femmes dépend plus de la prudence de leurs maris que de la discrétion de leurs amants.

CHAMPFORT.

— Les femmes qui ont la réputation d'être honnêtes, chastes et vertueuses, ne la méritent, pour la plupart, que parce qu'on ne leur a rien demandé, ou que l'on s'y est mal pris.

CRÉBILLON fils.

— Il est un moyen de devenir et de rester longtemps une femme à la mode; ce moyen n'a jamais manqué son effet, c'est d'être sage avec une mauvaise réputation.

Mme DE GIRARDIN.

— Une femme qui aime peu veille à sa réputation et craint de la perdre; celle qui aime beaucoup sacrifie facilement sa réputation à son amour. ACHILLE POINCELOT.

RÉSISTANCE.

— Quand on veut qu'un sexe résiste, on veut qu'il résiste autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui attaque, mais non pas assez pour la remporter. Ce sexe ne doit être ni si faible qu'il se rende tout de suite, ni si fort qu'il ne se rende jamais. C'est là le caractère des femmes.

FONTENELLE.

— La résistance d'une femme n'est pas toujours une preuve de sa vertu, elle l'est plus souvent de son expérience. Quiconque, parmi nous, voudra parler avec sincérité, vous avouera que le premier mouvement est de se rendre ; on ne résiste que par réflexion. La nature nous porte à l'amour, l'éducation nous en éloigne, et notre gloire consiste à combattre notre penchant. Il en est de la profession de femme vertueuse comme de toutes les autres : on ne s'y perfectionne que par l'habitude à l'exercer. NINON DE LENCLOS.

— La nature n'a donné aux femmes que ce qu'il leur faut de courage pour résister quelque temps ; elles n'en ont jamais assez pour se vaincre tout à fait, lorsqu'elles chérissent le penchant qu'elles ont à combattre. DORAT.

— Les ruisseaux ont une pente
Que leur onde suit toujours.
Une pente plus charmante
Conduit les cœurs aux amours.
A quoi sert notre indifférence ?
Leur pouvoir en est plus grand ;
Et souvent la résistance,
D'un ruisseau fait un torrent.

— Madame Dubarry cherchant à ramener dans le parti de la cour le duc de Nivernais qu'elle affectionnait beaucoup, lui disait un jour : — A quoi sert la résistance, monsieur le duc ; n'avez-vous pas entendu le roi dire qu'il ne changerait jamais ? — Certainement, répliqua le poëte en s'inclinant devant la belle comtesse ; mais ce jour-là, madame, il vous regardait.

A. R.

— La résistance d'une femme est presque toujours artificieuse. C'est la ressource de celles qui veulent exciter plus d'amour qu'elles n'en veulent prendre. NINON DE LENCLOS.

— Je ne conçois pas trop ces belles résistances mathématiquement graduées, qui abandonnent une main aujourd'hui, demain l'autre ; puis le pied, puis la jambe et le genou jusqu'à la jarretière exclusivement, et ces vertus intraitables, toujours

prêtes à se pendre à la sonnette si l'on dépasse d'une ligne le terrain qu'elles ont résolu de laisser prendre ce jour-là. — Cela me fait rire de voir ces Lucrèces méthodiques qui marchent à reculons avec les signes du plus virginal effroi, et jettent de temps en temps un regard furtif par dessus leur épaule pour s'assurer si le sofa où elles doivent tomber est bien directement derrière elles. THÉOPHILE GAUTIER.

— Une femme indifférente résiste et s'en souvient à peine. Une femme sensible s'applaudit de ses refus; en s'en applaudissant elle s'en rappelle l'objet; elle le plaint, s'attendrit et finit par se rendre. Ne pourrait-on pas en conclure que, pour un cœur tendre, trop de réflexion sur la résistance est une préparation à la défaite? LABOUISSE.

— Il y a souvent dans la résistance des femmes un terme où elle diminue les désirs de l'amour, et n'accroît plus que ceux de l'amour-propre. LINGRÉE.

— Un homme est humilié de la longueur du siége; elle fait, au contraire, la gloire d'une femme. STENDHAL.

— En amour, c'est un art de savoir résister; mais les femmes n'en apprennent guère les principes qu'à leurs dépens. XAVIER EYMA.

— Telle femme eût résisté à l'amour qu'elle éprouve, qui ne résiste pas à l'amour qu'elle inspire. On peut résister au plaisir d'aimer, mais on ne résiste guère à celui d'être aimée; l'amour que l'on a pour nous, nous fait faire beaucoup plus de chemin que celui que nous avons pour un autre. Mme CÉCILE FÉE.

— Ce qui cause souvent la résistance d'une femme honnête à son second amant, c'est le peu de plaisir que lui a donné son premier. JULES VIARD.

— Il n'y a pas de résistance plus furieuse que celle d'une femme qui a le genou mal tourné. THÉOPHILE GAUTIER.

RESPECT.

— Il ne faut pas être trop aimée pour être respectée; l'amour et la vénération ne vont point ensemble. Mme DE RIEUX.

— Un véritable amour inspire plus de respect pour une bergère aimée que la noblesse du sang pour la première princesse du monde. L'abbé PREVOST.

— Un véritable amour est toujours respectueux, et plus un amant désire, moins il ose entreprendre. La maxime est délicate, mais je ne la crois pas absolument sûre. DUCLOS.

— Est-il au pouvoir d'une femme d'aimer l'homme à qui elle n'accorde rien ? Je laisse aux femmes la décision d'un point si délicat. Je dirai seulement à ce sujet que, me faisant un jour un mérite auprès d'une demoiselle de ce que dix ans auparavant j'avais respecté sa vertu, par des motifs de délicatesse relatifs à son honneur et à son repos, elle me répondit très sérieusement : — Mon ami, un procédé semblable nous inspire plus d'estime que de reconnaissance. — Ainsi, la faiblesse des femmes justifie et encourage l'audace des hommes qui sacrifient tout à l'honneur d'en triompher. CHABANON.

— Défiez-vous, mademoiselle, des égards empressés qu'on aura pour vous. Les hommes ne sont prodigues de respect envers les femmes que dans le dessein bien arrêté de leur en manquer au plus tôt. Mme DE RIEUX.

— Le piége le plus dangereux que la passion puisse offrir, c'est ce voile d'honnêteté dont elle s'enveloppe. Mme DE DURAS.

— Le respect contraint l'amour ; il peut le cacher, mais il ne l'éteint jamais ; souvent il le rend plus vif : l'amour est comme les liqueurs spiritueuses, moins elles s'exhalent, plus elles acquièrent de force. DUCLOS.

— Rien n'est si glacé que le respect seul ; c'est le compagnon de l'indifférence et de l'ennui. Demandez aux femmes prudes et laides ce qu'elles en pensent ; mais surtout, avant cette question, exigez d'elles beaucoup de sincérité.

Mme DE RIEUX.

— En amour, la nature veut que l'homme soit l'assaillant et que la femme chérisse le succès qu'elle a le plus disputé. Pourquoi donc vouloir aux femmes plus de bien qu'elles ne s'en veulent elles-mêmes ? Le respect ne les flatte que lorsqu'elles sont dans le monde ; quand elles sont seules il les ennuie. CHABANON.

— Il y a toujours quelque niaiserie à trop respecter les femmes. Elles tirent souvent avantage d'une trop grande délicatesse pour exiger des sacrifices dont elles se raillent en secret.

XAVIER EYMA.

— . . . . Le respect près des dames
Ne soulage jamais les amoureuses flammes.
Et qui veut en amour tant soit peu s'avancer,
Doit entreprendre tout sans crainte d'offenser.

— Le respect est une bien honnête chose, en amour ; mais il a, selon moi, ce double inconvénient ; c'est qu'en faisant douter de nous, il expose les femmes à douter d'elles-mêmes.

ADOLPHE RICARD.

RESSEMBLANCE.

— Une goutte d'eau salée qui tombe dans un verre d'eau lui donne la saveur du sel ; une rivière, en se jetant dans l'Océan devient Océan elle-même ; la femme en épousant un homme se fait à son image. MANOU.

— Toutes femmes sont une quand la chandelle est éteinte. PLUTARQUE.

— Marie-toi avec celui qui te ressemble ; ce qui ne se ressemble pas se heurte. MARTIAL.

— Plus une femme diffère d'un homme au physique et au moral, plus elle est aimable et plus elle plaît. ROCHEBRUNE.

— S'efforcer de ressembler aux femmes n'est pas le moyen de leur plaire; elles se haïssent trop les unes les autres pour aimer ce qui leur ressemble. J.-J. ROUSSEAU.

— Une femme parfaite et un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'âme que de visage ; ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison : elles font rire le sage et fuir les amours. A moins d'avoir cinq pieds et demi de haut, une voix de basse et de la barbe au menton, l'on ne doit pas se mêler d'être homme. J.-J. ROUSSEAU.

— En amour, la femme qui s'homasse n'a pas plus d'empire sur les hommes, que l'homme qui s'efféminе n'en a sur les femmes. En perdant leur physique, l'un et l'autre perdent leur influence. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— Dans un temps d'indulgence, un Chartreux vint à Rome.
Comme il ressemblait beaucoup à sa Sainteté,
Elle eut la curiosité
De vouloir connaître cet homme.
Le pape, affable et gracieux,
Ayant vu de ses propres yeux,
Que c'étaient mêmes traits en différents visages :
— Votre mère, dit-il, ne vint-elle jamais
Faire ici des pèlerinages ?
— Non pas elle, Saint Père, elle n'y vint point ; mais
Feu mon père étant jeune, y fit plusieurs voyages.

RÉUSSITE.

— En amour, quand on veut arriver, il faut prendre des chevaux de poste et la grande route. LACLOS.

— Là où un mari trébuche, un amant réussit. C'est qu'un amant obéit à tous les caprices d'une femme ; et comme un

homme n'est jamais vil dans les bras de sa maîtresse, il emploiera, pour lui plaire, des moyens qui répugneront à un mari.

BALZAC.

— On a dit que les gens d'esprit ne réussissaient pas dans le monde parce qu'ils ne croyaient pas les autres aussi bêtes qu'ils sont. Les amoureux qui ne réussissent pas, sont comme les gens d'esprit, ils ne croient pas les femmes aussi curieuses qu'elles le sont en effet. ARSÈNE HOUSSAYE.

— Pour réussir auprès des femmes, il n'est pas nécessaire d'être un galant homme, bien moins encore un homme d'esprit; il faut être tout simplement un homme bien fait. Les femmes n'estiment en nous que ce qu'elles y trouvent à leur portée. L'arrangement des cheveux les séduit beaucoup plus que la noblesse du cœur; et la distinction de l'esprit est peu de chose pour elles, quand elles peuvent admirer l'élégance des formes et la cambrure du cou-de-pied. *Parvum parva decent*, aux petits les petites choses; et j'ajoute avec l'une d'elles :

. . . L'amour n'est jamais le prix de la vertu;
C'est par les agréments que l'on touche une femme;
Et pour une de nous que l'amour prend par l'âme,
Il en est plus de cent qu'il séduit par les yeux.

ADOLPHE RICARD

RÊVE.

— Le rêve du bonheur est un bonheur réel. FONTANES.

— Les femmes, que leur condition fait esclaves et leur nature avides de liberté, sont d'insatiables rêveuses; car la rêverie, c'est la prison qui s'ouvre et l'âme qui s'envole : et plus la prison est étroite, plus l'âme, dans sa délivrance imaginaire, prend un essor désordonné. Telle que le monde juge froide, effraierait par l'audace de ses secrètes pensées l'imagination la plus virile; telle autre, qui, en réalité, n'a jamais failli, se donne sans réserve, à certaines heures solitaires, à celui qui ne sait rien obtenir quand il est là.

CHARLES DE BERNARD.

— . . . C'est notre malheur à toutes d'ignorer
Que de son rêve d'or nul ne peut s'emparer;
Nous n'épuiserions pas en de vaines poursuites
L'humble part de bonheur où nous sommes réduites,
Si quelque expérience eût su nous prévenir
Que l'amour nous promet plus qu'il ne peut tenir.
Mais nous croyons en lui; notre foi nous abuse :
C'est lui qui nous trahit, c'est l'amant qu'on accuse.

On en change, espérant qu'un autre accomplira
L'idéal adoré dont le cœur s'enivra,
Et l'amour dont on presse encore le mystère,
Nous laisse de nouveau la main pleine de terre.
On reconnaît alors, on reconnaît trop tard,
Qu'on était arrivée au but dès le départ. ÉMILE AUGIER.

— Les rêves ne se réalisent jamais. Lorsqu'on a obtenu l'amour qu'on a désiré comme le comble du bonheur, on est heureux sans doute, mais non pas du bonheur qu'on a rêvé; car l'ange qu'on voyait au ciel est tombé, et quoique tombé dans nos bras, il est maintenant de la terre et marche à côté de nous. FRÉDÉRIC SOULIÉ.

— L'amour, dans le mariage, serait l'accomplissement d'un beau rêve, s'il n'en était trop souvent la fin. ALPHONSE KARR.

RICHESSE.

— Une femme riche est un mal insolent. *Intolerabilius nihil est quàm fœmina dives.* JUVÉNAL.

— Les richesses et les grandeurs ne font point le charme de l'amour. La véritable tendresse sait séparer de l'amant tout ce qui n'est pas lui-même, et mettre à part sa fortune, son rang et ses emplois, pour le considérer seul. HÉLOISE.

— Ah! quand on est aimé qu'importe la richesse?
Qu'est-ce auprès d'un baiser reçu de ma maîtresse?
Sa bouche me sourit; sur son front rougissant
Je lis l'aveu d'un cœur qui désire en tremblant;
Qui résiste en cédant; qui cède avec tendresse;
Qui brûle dans mes bras, en cachant sa faiblesse;
Qui d'un œil tout mouillé d'amour et de désir,
Semble pleurer de honte en pleurant de plaisir;
Qui d'un bras amoureux me repousse avec peine,
Et de l'autre aussitôt me retient et m'enchaîne;
Et qui couvrant mon front d'un timide baiser,
En se pâmant encor me dit de la laisser!

— Une femme n'aime guère, n'aime point sans connaissance de cause. Il faut qu'un homme soit bien fait, ou spirituel, ou riche. La bonne mine plaît à beaucoup de femmes, l'esprit à plusieurs, la richesse à toutes. Les femmes n'aiment point un riche qui ne veut rien donner: elles dédaignent un homme de mérite qui ne peut rien donner; l'utile, chez elles, l'emporte toujours sur l'agréable, et comme cette courtisane de Plaute, elles ont les yeux aux mains. ROCHEBRUNE.

— Au temps heureux où régnait l'abondance,
On goûtait, en aimant, mille et mille douceurs;
Et les amants ne faisaient de dépense
Qu'en soins et qu'en tendres ardeurs :
Mais aujourd'hui, sans opulence,
Il faut renoncer aux plaisirs;
Un amant qui ne peut dépenser qu'en soupirs,
N'est plus payé qu'en espérance.

— Celui qui ne voit dans une belle femme que la richesse de son écrin, est un homme sans goût. RAYNAL.

— Il est impossible de se livrer à un grand attachement et de faire sa fortune : l'amour vrai ferme toutes les voies à l'opulence. Mme DE RIEUX.

— L'amour ne peut offrir que lui-même, et qui en veut tirer autre chose n'est pas digne d'être aimé.

THÉOPHILE GAUTIER.

— Épouser une femme riche, c'est souvent acheter une terre pour son revenu. On va d'abord pour la voir, mais on n'y reste pas. On en reçoit l'argent, et le fermier la fait valoir, comme l'amant la femme. BLONDEL.

— Aux richesses de Crésus
Je ne porte point envie;
Ces trésors sont superflus...
Eh! qu'ajoute, ma Sylvie,
L'or au bonheur de la vie?
Quand le riant dieu Bacchus,
Près de moi, dans une fête,
De fleurs couronne ma tête,
Qu'ai-je à désirer de plus?
Insensé qui s'embarrasse
D'un avenir incertain!
Saisissons l'instant qui passe;
Qui sait s'il vivra demain?
Vous à qui la Parque encore
Daigne filer de beaux jours,
Consacrez-les aux amours;
Trop tôt l'heure qu'on ignore,
En viendra troubler le cours. ANACRÉON.

RIDE.

— Les rides sont le tombeau de l'amour. SARRASIN.

— Les rides font compter les années sur le visage, comme

sur un cadran le temps fait compter les heures. Le P. du Bosc.

— Si j'avais assisté au conseil du Créateur lorsqu'il forma la nature humaine, je lui aurais conseillé de mettre les rides sous le talon. Ninon de Lenclos.

— Ce qui effraie le plus les femmes, c'est de songer qu'elles vieillissent; la plupart s'en consoleraient toutefois si les rides se montraient ailleurs que sur le front. Rochebrune.

— Le cœur n'a pas de rides. Mme de Sévigné.

— La beauté et la laideur disparaissent également sous les rides de la vieillesse; l'une s'y perd, l'autre s'y cache.

J. Petit-Senn.

RIDICULE.

— Les femmes adorent nos plus grands ridicules, quand elles peuvent se flatter que c'est notre amour pour elles qui nous les donne. Crébillon fils.

— L'homme prend les ridicules de son habit; mettez-lui des jupons, il sera coquette ou prude. Meilhan.

— L'amour a vingt manières de rendre ridicule un honnête homme. Massias.

— Une femme qui fait la jolie, si elle l'est réellement n'a qu'un ridicule; si elle ne l'est pas, elle en a deux. Lingrée.

— Les rois et les maris trompés sont toujours les derniers à s'apercevoir de leurs ridicules. Napoléon.

— Une femme sera laide, mal faite, méchante, ignare, sotte et bête, mais ridicule presque jamais. Louis Desnoyers.

RIEN.

— Femme qu'amour et jeunesse quittent se pique d'un rien.

Proverbe.

— La conversation des femmes roule le plus souvent sur rien. Un rien les occupe, les amuse, les éblouit, les enchante, les séduit; mais un rien a suffi pour faire filer Hercule aux pieds d'Omphale. Adrien Dupuy.

Un rien est de grande importance ;
Un rien produit de grands effets.
En amour, en guerre, en procès,
Un rien fait pencher la balance.
Un rien nous pousse auprès des grands ;
Un rien nous fait aimer des belles ;
Un rien excite nos talents,
Un rien dérange nos cervelles.
D'un rien de plus, d'un rien de moins

Dépend le succès de nos soins;
Un rien flatte, quand on espère:
Un rien trouble, lorsque l'on craint;
Amour, ton feu ne dure guère:
Un rien l'allume, un rien l'éteint!

— Deux hommes qui occupaient de grands emplois à la Cour, recherchaient en mariage une demoiselle de haute naissance. Ni l'un ni l'autre n'oublièrent, plusieurs mois de suite, ni les assiduités, ni les complaisances pour obtenir ses bonnes grâces; et quand ils crurent s'apercevoir que le moment était venu de choisir entre eux, ils rivalisèrent de soins et d'empressements. Le choix de la demoiselle, malgré toutes ces avances, paraissait encore douteux, lorsque le plus âgé des deux postulants, ayant plus d'expérience et connaissant mieux les femmes que son compétiteur, s'avisa tout à coup d'ajouter un galon de plus à sa livrée. Cette addition produisit un effet si merveilleux sur le cœur de la jeune fille, qu'elle se hâta de reconnaître cet homme pour son vainqueur, et qu'au bout d'une semaine elle était sa femme. ADDISSON.

— Ce ne sont souvent que des misères qui font naître l'amour, et des misères qui le font cesser. Mme D'ARCONVILLE.

— Tout ou rien est la devise de l'amour. Son pauvre frère, l'hymen, n'a qu'un mot à y changer pour en faire la sienne : tout et rien. SYLVAIN MARÉCHAL.

— Aimer est quelque chose; tout le reste n'est rien.
MONTLOSIER.

— Faite pour aimer, la femme n'est rien si elle n'aime; elle n'est rien, si, en aimant, elle ne se fait aimer. KÉRATRY.

— Être aimé, c'est devenir quelque chose quand on n'était rien. ROBERT GUYARD.

RIGUEUR.

— Un amant, et surtout un amant malheureux, regarde comme une faveur les rigueurs que l'on exerce contre ses rivaux. Mme DE TENCIN.

— De tout temps les rigueurs furent l'aiguillon de l'amour. L'amant intelligent en tire de nouvelles armes; ses progrès ne sont jamais plus rapides que lorsque des obstacles ont redoublé la vivacité de ses attaques. Ne dites donc jamais à une femme qu'elle a tort de vous maltraiter; ne vous plaignez point de ses rigueurs, mais paraissez-lui si aimable qu'elle se reproche son injustice, et qu'en voulant vous la faire oublier, elle s'en punisse elle-même. NINON DE LENCLOS.

— En amour, avoir peur lorsqu'une réaction de rigorisme se prépare, c'est ignorer que les femmes, sous le coup d'un remords, frappent toujours sur leur amant, par manière d'expiation pour elles-mêmes. CHARLES DE BERNARD.

RIRE.

— Une femme, en feignant de rire de l'amour, fait comme ces enfants qui chantent la nuit quand ils ont peur.
J.-J. ROUSSEAU.

— La joie est souvent mère de nombreuses folies : c'est en riant que les femmes se perdent. RICHARDSON.

— Une femme vertueuse sait en imposer quand elle le veut; elle ne doit s'en prendre qu'à son peu de réserve, quand on lui manque. Les hommes cherchent à faire rire les femmes, et, sous ce prétexte, hasardent quelquefois trop. Malheur à celle qui se défend en riant, elle y perd toujours; le sérieux, en amour, est le bouclier de la vertu. PH. DE VARENNE.

— Une femme qui a ri de son mari ne peut plus l'aimer. Un homme doit être, pour la femme qu'il aime, un être plein de force, de grandeur, et toujours imposant. BALZAC.

— Je ne sais rien de plus difficile qu'une sagesse qui rit toujours. ERNEST LEGOUVÉ.

RIVAL.

— C'est une terrible chose que la guerre et l'animosité de deux femmes qui se disputent un cœur... Les femmes ne gardent point de mesure en amour; celles que l'on méprise abandonnent toutes les règles de la bienséance et de la pudeur pour se venger avec éclat; et celles qui sont aimées ne se croient point véritablement préférées à moins qu'on ne le sache; l'ostentation accompagne toujours leurs triomphes; et elles aiment mieux risquer leur réputation que de manquer à satisfaire leur vanité. SAINT-ÉVREMONT.

— Rien ne détermine si puissamment une femme à bien traiter un amant que la concurrence d'une rivale.
NINON DE LENCLOS.

— Un amant trompé nous a laissé ce joli quatrain :

Dans l'art de bien aimer, pour former ma Thémire,
J'employai les leçons que l'amour me dicta :
Je réussis, je sus l'instruire...,
Et mon rival en profita. A. R.

— Quand pour se venger d'une rivale, une femme n'a qu'à le vouloir, il est presque sûr qu'elle le voudra. LOUVET.

— En amour, votre rival le plus heureux est presque toujours celui qui vous ressemble le moins. ***

— Quand on a des rivaux, le plus grand secret pour leur nuire, c'est d'être plus amoureux et plus aimables qu'ils ne le sont eux-mêmes. Mme DE SARTORI.

— Pour bannir un rival, le seul titre aujourd'hui,
C'est d'être plus aimable ou plus adroit que lui.

— Une femme n'ambitionne une conquête, qu'autant qu'elle croit la faire aux dépens d'une autre femme. On ne se borne point à vaincre une rivale, on aime à la dépouiller.
ROCHEBRUNE.

— Quelque belle que soit une rivale, une femme n'a jamais rien vu de si laid. ADRIEN DUPUY.

— J'ai vu un homme découvrir que son rival était aimé, et celui-ci ne pas le voir à cause de sa passion. STENDHAL.

— Ne vous flattez pas trop de trouver un cœur vierge, même chez les jeunes filles : quelque aimé que vous soyez de la plus ingénue, vous avez toujours un rival dans l'idéal qu'elle a rêvé.
P. ROCHPÉDRE.

— Le rival est à l'amant aimé ce qu'est le chien au troupeau... il le garde... ADOLPHE D'HOUDETOT.

— Chez les femmes, l'amitié finit où la rivalité commence.

ROBE.

— Belle fille et méchante robe trouvent toujours qui les accroche. PROVERBE.

— L'habit ne fait pas le moine, mais la robe fait la femme.
MÉRY.

— Sur un curé des plus gaillards
Un évêque à grands flots épanchait sa morale ;
— « Chacun, lui disait-il, parle de vos écarts ;
Cessez de semer le scandale.
Ne croyez pas pourtant qu'au rigorisme enclin,
J'exige qu'un pasteur soit un être divin :
Toujours le cœur de l'homme est sous l'habit du prêtre ;
Je le sais, et sur vous je me tairais peut-être
Si c'était pour le jeu, si c'était pour le vin.
Mais vos excès sont d'une autre nature :
Le cotillon vous plaît ; et l'on dit sur ce point... »
— Ah ! monseigneur ! quelle imposture !

Je l'aime si peu, je vous jure,
Que je voudrais qu'on n'en mît point.

— L'honneur de l'homme serait bien peu de chose s'il tenait à la robe d'une femme. GEORGE SAND.

— C'est la plus grande preuve d'amour qu'une femme puisse donner à son amant que de ne pas lui dire : Prenez garde de me chiffonner, surtout si sa robe est neuve. Une robe neuve est un plus grand motif de sécurité pour un mari, qu'on ne le croit communément. THÉOPHILE GAUTIER.

— Une dévote atrabilaire gourmandait une jeune personne de dix-sept ans, parce qu'en s'habillant pour aller au bal, elle découvrait avec plaisir la blancheur de ses belles épaules. — Mais, ma tante, je ne puis faire autrement, lui dit la jeune fille avec un malin sourire...; aujourd'hui, les couturières mettent tant d'étoffe dans nos robes, qu'il n'en reste plus pour le corsage. A. R.

— Dans l'ampleur exagérée des robes de nos grandes dames, il y a quelque chose de plus blâmable encore que le ridicule, c'est leur ampleur. ADOPHE RICARD.

ROMAN.

— Une femme ne doit lire des romans, que quand elle ne peut plus avoir le désir de les mettre en action. LATÉNA.

— Le roman n'étant jamais pris sur le vrai, allume l'imagination, affaiblit la modestie, met le désordre dans le cœur ; et, pour peu qu'une jeune personne ait de la disposition à la tendresse, il hâte et précipite son penchant. Il ne faut point augmenter le charme ni l'illusion de l'amour ; souvent, plus il est adouci, et plus il est dangereux. Mme DE LAMBERT.

— La peinture des passions les excite sans que leurs dangers, avec quelque force qu'ils soient tracés, puissent en arrêter le cours. Mme RICCOBONI.

— Ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du mariage, c'est prendre justement le roman par la queue. MOLIÈRE.

— L'aiguille a perdu plus de jeunes filles que les romans. J.-FRÉDÉRIC RICHTER.

— Lorsqu'on se met à faire du roman en action, on se souvient malgré soi de ceux qu'on a lus, et l'on s'en inspire. Mme la comtesse DASH.

— Si les femmes n'avaient pas les hommes pour les perdre, elles auraient les romans. C'est peut-être le meilleur auxiliaire de l'amour. JEAN-FRÉDÉRIC RICHTER.

— En lisant un roman, une femme reconnaît dans tous les

scélérats la personne qu'elle hait, et dans tous les héros celle qu'elle aime ; et ce roman est bon ou mauvais, selon qu'il renferme ou ne renferme point de situations qu'elle puisse assimiler de près ou de loin à sa position présente. Dr VOISENOT.

— Pour une femme, les romans qu'elle fait sont plus amusants que ceux qu'elle lit. THÉOPHILE GAUTIER.

— Les âmes sensibles et indolentes trouvent un plaisir infini dans les émotions rapides et variées que donne la lecture des romans. Elles en jouissent, comme si elles assistaient au spectacle des faits qui les causent : mais elles se croient à l'abri des dangers qu'elles contemplent. Sécurité trompeuse ! Dès que le sentiment est né pour la fiction, il est tout prêt pour la réalité. LATÉNA.

— La lecture des romans sera toujours l'amusement favori de la plupart des femmes. Vieilles, elles en lisent pour se souvenir de ceux qu'elles ont faits ; jeunes, pour réussir dans ceux qu'elles veulent faire. ADOLPHE RICARD.

ROSE.

— L'amour des femmes et la rose passent comme le beau temps. PROVERBE.

— En offrant une rose à sa maîtresse, un de nos poëtes lui dit :

Reçois sans t'alarmer cette modeste rose
Qui, belle comme toi, n'a pas de rejetons.
L'amour, qui soigne tout quand il fait quelque chose,
Pour achever ton sein lui vola ses boutons. A. R.

— « La rose, dit Anacréon, est le doux parfum des dieux, le plus bel ornement des grâces dans la saison fleurie des amours, et les plus chères délices de Vénus. On se plaît à la cueillir au milieu des épines. » Un de nos poëtes a fait sur cette belle fleur, une ode qui ne le cède point à celle dont nous venons de citer le commencement :

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers du Zéphyr,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir ?

Que dis-je, hélas ! diffère encore,
Diffère un moment de t'ouvrir :
L'instant qui doit te faire éclore
Est celui qui doit te flétrir !

Thémire est une fleur nouvelle
Qui subira la même loi.

Rose, tu dois briller comme elle ;
Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse,
Viens la parer de tes couleurs :
Tu dois être la plus heureuse,
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire ;
Qu'il soit ton trône et ton tombeau ;
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Tu verras quelque jour, peut-être,
L'asile où tu dois pénétrer ;
Un soupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut soupirer.

L'amour aura soin de t'instruire
Du côté que tu dois pencher :
Éclate à ses yeux sans leur nuire ;
Pare son sein sans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler ton repos,
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mes rivaux. GENTIL BERNARD.

— Les femmes sont belles comme les roses, mais elles doivent tenir leurs couleurs des mêmes pinceaux. YOUNG.

— Un de nos poëtes adressa ces jolis vers à une jeune fille qui venait d'entrer dans sa quinzième année :

Toi dont l'éclat enchanteur
Offre une fleur à peine éclose,
Jeune Églé ! veux-tu de la rose
Conserver longtemps la fraîcheur ?
Songe qu'à cette fleur si tendre
La nature sut attacher
Une feuille pour la cacher,
Une épine pour la défendre. A. R.

ROSIÈRE.

— Une rosière est une jeune fille couronnée de roses pour en avoir défendu le bouton. ***

— Le maréchal de Richelieu étant à la veille de quitter son château d'Évry-sur-Seine, voulut couronner une rosière.

On se mit en campagne, et l'on en choisit une fort jolie. Après la cérémonie, M. de Richelieu dit à son intendant : — Duval, amenez-moi, ce soir, cette belle enfant : il faut que dans ce monde la vertu trouve toujours sa récompense. A. R.

— Une troupe de comédiens qui se rendait à Tours, fit annoncer aux habitants d'Amboise qu'elle aurait l'honneur de jouer devant eux la pièce intitulée : *la Rosière de Salency*. La nuit venue, une foule impatiente se pressait déjà dans la salle de spectacle, lorsque le directeur, faisant lever le rideau, dit au public : — Messieurs, il nous est impossible de représenter ce soir la pièce que nous vous avons promise ; mademoiselle Virginie, qui devait jouer le rôle de la rosière, vient d'accoucher.
A. R.

ROUGIR.

— On rougit plus souvent par amour-propre que par modestie. Mme GUIBERT.

— Les femmes sont naturellement plus timides, plus crédules et plus superstitieuses que les hommes ; il faut plus de temps pour effacer entièrement de leur esprit et de leur cœur les semences de la vertu. Mais quand une fois elles ont secoué le joug, quand la honte et la crainte du scandale ne les retiennent plus, il n'est rien de si bas ou de si méprisable à quoi elles ne descendent, et les plus grandes effronteries leur paraissent indifférentes et ne les font pas rougir. L'abbé DE BELLEGARDE.

— Longtemps on aime encore en rougissant d'aimer.
SAURIN.

— Rougir est chez les jeunes filles tantôt la carte de visite, tantôt la lettre mortuaire de l'innocence. ALEXANDRE DUMAS.

— Une fille qui rougit de beaucoup de choses en a trop appris. ***

— Quand une fille cesse de rougir, elle a perdu le charme le plus puissant de la beauté. GRÉGORY.

RUBAN.

— Il ne se met pas un ruban, pas une mouche dans le monde, que ce ne soit au nom de l'amour. BERNIS.

— A peine une femme, même dans le malheur, a sa tête un peu à elle, aussitôt parures et rubans l'occupent. GOETHE.

— On proposait dans un salon de distinguer les honnêtes femmes par un ruban qu'elles attacheraient sur leurs épaules. — Allons donc ! répliqua vivement une femme d'esprit, ce serait mettre les filles à même de nous compter. A. R.



— Une vieille fille qui se pare de rubans roses ressemble à ces pénitents sans conviction, qui se repentent sur leurs vieux jours d'avoir jeûné toute leur vie. ADOLPHE RICARD.

RUPTURE.

— On a bien de la peine à rompre quand on ne s'aime plus.
LA ROCHEFOUCAULT.

— Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente passion, contribuent bientôt chacun de leur part à aimer moins, et ensuite à ne s'aimer plus, Qui d'un homme ou d'une femme met davantage du sien dans cette rupture? Il n'est pas aisé de le décider. Les femmes accusent les hommes d'être volages; et les hommes disent qu'elles sont légères. LA BRUYÈRE.

— Quand on aime, les plus grands sujets de rupture ne tiennent point contre une passion violente; ils deviennent plus faibles que les moindres prétextes. On en souffre, on s'en plaint; mais l'amour toujours plus fort, ou les adoucit, ou les surmonte. Quand on n'aime plus, les prétextes les plus légers deviennent des raisons sérieuses; on affecte en cessant d'aimer les mêmes délicatesses et les mêmes soupçons que l'on avait accoutumé d'avoir en aimant. On donne un mauvais sens aux actions les plus sincères; et ramenant tout au dessein de rompre un commerce qui cesse d'être agréable, on feint d'être rebuté de souffrir, quand on ne trouve plus de plaisir à aimer.
SAINT-ÉVREMONT.

RUSE.

— Toutes les ruseries des femmes sont pleines de mystères; après avoir passé la nuit en mauvais songes, elles passent le jour à les interpréter. LE P. DU BOSC.

— Il y a de l'artifice dans toutes les paroles et dans la plupart des actions des femmes coquettes. VAUVENARGUES.

— L'homme acquiert de la finesse, une femme naît avec elle. SANIAL DUBAY.

Les ruses des femmes multiplient avec leurs années.
GOLDONI.

— Les femmes aiment qu'on leur tende des piéges là où on sait bien qu'elles doivent passer. LE P. DU BOSC.

— Toutes machiavélistes, du plus au moins, a dit Diderot. Où il y a un mur d'airain pour nous, il n'y a souvent qu'une toile d'araignée pour elles! ***

— La finesse a été donnée à la femme pour compenser la

force de l'homme; mais la nature, pour l'intérêt du dernier, a sagement contre-balancé la finesse des femmes par leur passion.

LACLOS.

— Un jeune paysan s'étant accusé d'avoir rompu la haie de son voisin pour aller reconnaître un nid de merles, le confesseur lui demanda si les merles étaient pris. — Non, lui répondit-il, je ne les trouve pas assez grands; je les laisse jusqu'à samedi soir, et, ce jour-là, je les irai dénicher pour les fricasser le lendemain. » Le capucin, plus habile que lui, y alla le samedi matin, et les dénicha lui-même. Le villageois ayant trouvé, le soir, la place vide, ne douta point de la supercherie de son confesseur, mais il ne lui en osa rien dire. Un jubilé l'ayant obligé de retourner à confesse trois ou quatre mois après, il s'accusa d'aimer une jeune paysanne extrêmement jolie, et d'en être assez aimé pour coucher avec elle quand il le voulait. — Quel âge a-t-elle? dit le capucin. — Dix-sept ou dix-huit ans, lui répondit le villageois. — Belle? ajouta l'autre. — La plus jolie de tout le village, vous dis-je. — Hé! dans quelle rue demeure-t-elle? poursuivit le confesseur. — A d'autres, dénicheur de merles! lui répliqua le paysan, je ne me laisse pas attraper deux fois.

BOURSAULT.

— Soyez amant, vous serez inventif:
Tour ni détour, ruse ni stratagème
Ne vous faudront : le plus jeune apprentif
Est vieux routier, dès le moment qu'il aime.

LA FONTAINE.

— La ruse est un talent naturel au sexe. Cette adresse particulière qui lui est donnée, est un dédommagement très équitable de la force qu'il a de moins. La femme, sans elle, ne serait pas la compagne de l'homme, elle serait son esclave : c'est par cette supériorité de talent qu'elle se maintient son égale, et qu'elle le gouverne en lui obéissant. La femme a tout contre elle, ses défauts, sa timidité, sa faiblesse; elle n'a pour elle que son art et sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un et l'autre?

J.-J. ROUSSEAU.

— Toute ruse est permise en amour. Souvent un homme feint d'être jaloux de sa maîtresse, pour l'empêcher elle-même d'être jalouse de lui, et quelquefois aussi il la taxe d'infidélité pour mieux cacher la sienne.

G. WALSH.

SACRIFICES.

— L'amour est un sentiment jaloux et tyrannique; il n'est satisfait que quand l'objet aimé lui sacrifie tous ses goûts et toutes ses passions. Vous ne faites rien pour lui, si vous ne faites tout. Dès qu'on lui préfère le devoir ou l'amitié, il se croit en droit de se plaindre, et cherche à se venger. NINON DE LENCLOS.

— Plus les femmes ont hasardé, plus elles sont prêtes à sacrifier encore. DUCLOS.

— On n'aime plus lorsque les sacrifices coûtent ; on aime peu lorsqu'on s'aperçoit qu'on en fait. LÉVIS.

— Plus nous avons sacrifié pour rendre un autre heureux, plus il nous est cher; et sa mort nous ravit alors plus que notre bonheur : elle nous ravit le sien. Mme NECKER.

— Les premiers sacrifices que les femmes font en amour, sont des gages dont elles ignorent la valeur. BEAUCHÊNE.

— Il n'est pas rare de voir une femme, miraculeusement échappée aux dangers de la jeunesse et de la beauté, perdre le fruit de tous ses sacrifices en se donnant, dès qu'on cesse de l'attaquer. C'est une citadelle qui a courageusement repoussé tous les assauts, et que la famine force enfin de se rendre.

LATÉNA.

SAGESSE.

— Une femme sage et belle vaut un trésor, quand elle n'aurait qu'une simple jupe. SÉNÈQUE.

— Accorder ensemble l'amour et la sagesse, les dieux mêmes ne le pourraient pas : *Amare et sapere vix deo conceditur*.

PUBLIUS SYRUS.

— Quiconque se livre à l'amour, renonce aux grandeurs et à la sagesse. BACON.

— Ne cherchons point un vain détour,
Pour excuser notre faiblesse ;
Les premiers soupirs de l'amour,
Sont les derniers de la sagesse.

— De quelque sagesse qu'on se pique, on ne se défend guère contre l'amour, quand on croit avoir trouvé le moyen de le justifier. L'abbé PREVOST.

— La sagesse d'une femme consiste moins à triompher de l'amour d'un galant homme qu'elle voit tête-à-tête et qu'elle trouve aimable, qu'à ne point s'exposer à ce tête à tête. Quand on combat ce que l'on aime, on succombe tôt ou tard.

MARIVAUX.

— La sagesse qui succède à la beauté qui est éteinte, ne saurait faire tant d'honneur que la sagesse qui accompagne la beauté qui peut encore briller longtemps. Une femme qui devient sage quand elle cesse d'être belle, cesserait vraisemblablement d'être sage, si elle pouvait redevenir ce qu'elle a été. Sa sagesse est un mérite de nécessité où il entre souvent plus d'orgueil que de goût et d'inclination. Celle d'une jeune personne est un mérite de choix et de goût qu'elle préfère aux soins, aux agréments, et s'il est permis de parler de la sorte, au culte que l'on rend à la jeunesse et à la beauté. Dans l'une c'est une vertu que l'âge amène; dans l'autre c'est une vertu que l'âge prévient. SAINT-ÉVREMONT.

— Une femme doit toujours parler avec réserve de sa sagesse, tant qu'elle n'a point passé l'âge où la sagesse n'est plus un mérite. ADRIEN DUPUY.

— On demandait un jour à la duchesse de Beaujeu, qu'elle était, parmi les femmes de sa connaissance, la femme qu'elle réputait la plus sage. — C'est la moins folle, répondit-elle. A. R.

— Un poëte a dit quelque part :

« C'est un privilége qu'ont eu
De tout temps les Lucrèces,
D'être, pour prix de leur vertu,
Un tant soit peu diablesses. »

On rencontre, en effet, beaucoup de ces femmes vertueuses qui croient ne pouvoir faire acheter trop cher leur sagesse à leurs maris, et qui, pour un peu d'honneur qu'elles ont à grand'peine sauvé du naufrage, prennent un orgueil insupportable, et se persuadent qu'on est obligé d'excuser et de souffrir toute leur mauvaise humeur. Une femme un peu coquette, mais d'un caractère doux et conciliant, est cent fois préférable pour un mari. PH. DE VARENNE.

— Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites
Je n'aimasse pas mieux être ce que vous dites,
Que de me voir mari de ces femmes de bien
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien?
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,
Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses,
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens du haut en bas,
Et veulent, sur le pied de nous être fidèles,
Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles?
Encore un coup, compère, apprenez qu'en effet
Le cocuage n'est que ce que l'on le fait,

Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes,
Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses. Molière.

— Après avoir entendu le R. P. Coquille menacer des peines de l'enfer quiconque aurait un cœur et s'aviserait d'aimer, un poëte improvisa les vers suivants :

On s'étonnerait moins que la saison nouvelle
Revînt sans amener les fleurs et les désirs,
Que de voir de nos ans la saison la plus belle,
Sans l'amour et ses doux plaisirs.

Laissons donc à l'amour nos beaux ans en partage;
La sagesse a son temps, il ne vient que trop tôt :
Eh ! pourquoi se presser? ce n'est pas être sage
Que de l'être plus qu'il ne faut. A. R.

— On est si enclin à mal penser aujourd'hui, que lorsqu'on entend vanter la sagesse d'une femme, on croit à propos d'en user comme à l'égard de ces nouvelles extraordinaires, dont on dit qu'elles demandent confirmation. ***

— Une femme sage était aux yeux d'Helvétius un monstre qui n'existait nulle part. Grimm.

— Sœur Jeanne, ayant fait un poupon,
Jeûnait, vivait en sainte fille;
Toujours était en oraison,
Quand ses sœurs étaient à la grille.
Un jour donc l'abbesse leur dit :
« Vivez comme sœur Jeanne vit ;
Fuyez le monde et sa séquelle. »
Toutes reprirent à l'instant :
« Nous serons aussi sages qu'elle,
Quand nous en aurons fait autant. » La Fontaine.

— S'il se trouve quelques femmes qui meurent sages, il faut qu'elles aient combattu toute leur vie. L'abbé Prevost.

— La sagesse, dans une laide femme, peut être une qualité affectée pour s'attirer de la considération quand elle ne peut mériter des soins, et pour surprendre l'estime des hommes, quand elle ne saurait aspirer à leur tendresse : elle n'est point suspecte de ces motifs dans une femme qui a de la beauté. C'est être véritablement sage que de savoir mépriser les avantages qu'on pourrait se proposer à ne l'être pas. Rien ne fait tant briller la sagesse que la beauté, et l'on peut dire que c'est le comble de la perfection, que d'être sage lorsqu'on a de quoi faillir. Saint-Évremont.

— Une femme, quelque sage qu'elle soit, est souvent difficile, mais jamais inabordable. FRÉDÉRIC II.

— Un soir, dans un salon du faubourg Saint-Germain, on examinait le portrait d'une femme décédée depuis peu de jours, et dont la sagesse avait été, disait-on, irréprochable. Un des assistants, qui savait apparemment à quoi s'en tenir sur le compte de la défunte, s'empara du pastel, et sans dire un seul mot, il écrivit au-dessous :

La dame dont voici l'image,
Sut joindre jusqu'à son trépas,
A l'honneur de passer pour sage,
Le plaisir de ne l'être pas. A. R.

— Je crois fermement aux femmes sages, dans le cas où elles n'auront jamais été attaquées, ou dans la supposition où elles l'auront été mal. Je crois encore aux femmes sages quoique attaquées, et bien attaquées, lorsqu'elles n'auront eu ni tempérament, ni passion violente, ni liberté, ni mari haïssable. Pour qu'une femme puisse se flatter d'être essentiellement vertueuse et sage par ses propres forces, il faut qu'aucun danger quelque grand qu'il soit, aucun motif quelque pressant qu'il puisse être, aucun prétexte ne soit capable de la faire succomber. Il faut que l'occasion la plus favorable, l'amour le plus tendre, la certitude du secret, l'estime, la confiance la plus parfaite en celui qui l'attaque, il faut, dis-je, que tous ces avantages réunis ne puissent rien sur son courage. En sorte que pour savoir s'il est une femme vertueuse dans la vraie signification du mot, on doit en supposer une qui ait eu le rare bonheur d'échapper à tant de dangers rassemblés. Car ce serait pour elle n'avoir rien fait, que d'avoir résisté ou à l'amour sans avoir de tempérament, ou à l'occasion sans avoir d'amour, ou au tempérament faute d'occasion. Sa vertu serait toujours incertaine, tant qu'elle n'aurait pas été attaquée en même temps avec toutes les armes qui pouvaient la vaincre. On pourrait toujours dire que si elle eût été d'un autre tempérament, elle n'aurait pas résisté à l'amour, ou que si l'occasion favorable s'était présentée, sa vertu n'aurait été qu'une sotte. NINON DE LENCLOS.

— La femme la plus sage a son vainqueur. Si elle n'est pas encore subjuguée, c'est qu'elle n'a pas rencontré cette moitié de soi-même qu'on cherche toujours, et qui fait faire tant d'extravagances. Le prince DE LIGNE.

— En amour, il faut bien des efforts pour être sage, mais il ne faut qu'un moment pour cesser de l'être. AZAÏS.

— Un femme sage est un objet d'admiration; un homme sage (dans la même acception) est un monstre ridicule. Un *Jean* d'Arc ne trouverait pas à se marier. Les lois du monde, plus fortes que celles de la morale, l'ont ainsi voulu.

NESTOR ROQUEPLAN.

— La sagesse, chez les femmes, ne doit-elle pas se définir le soin de fermer les portes? LEMONTEY.

— Les mots ont, en amour, une signification si équivoque, que la recommandation d'être sage, qu'une femme en rendez-vous galant fait ordinairement à l'homme qu'elle aime, n'est le plus souvent qu'une prière de ne l'être pas. ADOLPHE RICARD.

SANTÉ.

— Une belle femme se porte bien ordinairement, tant qu'elle est belle. ***

— La santé, la fortune et l'amour retirent leurs faveurs à celui qui s'en vante. Mme DU DEFFANT.

— Louis XV témoignait un jour à son premier médecin des craintes fort sérieuses sur le délabrement de sa santé: — Ah! je le vois bien, lui disait-il, il faut que j'enraye. — Sire, vous feriez encore mieux de dételer, lui répondit le docteur.

— Un poëte entendant vanter outre mesure le prix qu'il fallait attacher à la fortune, répondit:

Mettez tous les biens en un tas;
Perles, rubis, terres, contrats,
Maison superbe et bonne table,
Honneurs à foison, dignité;
Si je n'y vois point la santé
Je donnerai le tas au diable.
La santé! Pauvre misérable!
Il m'en souvient, hélas! il fut un jour
Où j'eusse dit : si je n'y vois l'amour. A. R.

— Vous connaissez mademoiselle de Neuville? Il est difficile de trouver une fille mieux constituée. Fraîche, robuste, pleine de santé, mélancolique surtout; que de raisons de lui donner bien vite un mari! Personne n'en sent mieux la nécessité que sa mère, prude s'il en fut jamais. Le président Meunier, rachitique, pâle, élancé, malingre, se met sur les rangs. Sa fortune, sa naissance, tout convient à la famille de la demoiselle. La mère seule s'oppose au mariage, et ne donne d'abord que de mauvaises raisons de son refus, parce qu'elle ne voulait pas dire la véritable. Cependant le mari tonne, les parents

murmurent, la fille s'attriste, madame tient bon. Lasse à la fin de se voir traiter de bizarre et d'injuste, l'impatience la prit un jour. — Non, dit-elle, je ne consentirai jamais à ce que le Président épouse ma fille ; je veux en faire une honnête femme, et je ne lui donnerai qu'un mari qui se porte aussi bien qu'elle. NINON DE LENCLOS.

— Eh! bonjour, mon ami ; comment vous portez-vous? — Très bien. — Et votre frère? — Mon frère! Mais ne savez-vous pas qu'il est marié depuis six semaines? — Marié ? lui! Ah! le pauvre garçon!..... moi qui l'avais laissé si bien portant! A. R.

SATIÉTÉ.

— Ce qui fait la bonne chère est moins la délicatesse des viandes que l'appétit avec lequel on les mange. *Jucunditas victus est in desiderio, non in satietate.* Un usage trop fréquent rend les meilleures choses insipides. Il faut donc en user sobrement ; et je pense, qu'en matière d'amour et de gourmandise, cette règle de Martial est fort judicieuse : *Nec volo quod cruciat; nec volo quod satiat.* CH. DE LA FERRIÈRE.

— Il est aisé d'irriter l'amour quand on ne le satisfait pas, et fort malaisé de ne pas l'éteindre quand on le satisfait. FONTENELLE.

— Si belle que soit la route qu'on fait avec une femme, il arrive toujours un moment où l'on est réduit, pour se distraire, à compter les bornes du chemin. P. J. STAHL.

SCIENCE.

— A l'adventure est-ce la cause que et nous et la théologie ne requérons pas beaucoup de science aux femmes, et que François, duc de Bretagne, fils de Jean V, comme on luy parla de son mariage avec Isabeau, fille d'Écosse, et qu'on luy adjousta qu'elle avoit esté nourrie simplement et sans aucune instruction de lettres, respondit « qu'il l'en aymoit mieux, et qu'une femme estoit assez savante quand elle sçavoit mettre différence entre la chemise et le pourpoint de son mary. » MONTAIGNE.

— La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions : la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études. FENÉLON.

— Les femmes, selon le préjugé le plus commun, ne sont pas moins obligées à cacher les lumières acquises de leur esprit, que les sentiments naturels de leur cœur ; et leur plus grande

science doit toujours être d'observer jusqu'au scrupule les bienséances extérieures de l'ignorance. FONTENELLE.

— Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses,
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien ;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien ;
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs ;
Elles veulent écrire et devenir auteurs,
Nulle science n'est pour elles trop profonde... MOLIÈRE.

— La science rend les hommes rarement aimables, les femmes jamais. BEAUCHÈNE.

— Ayez une extrême modestie sur votre savoir, Mademoiselle, et cachez soigneusement, surtout devant les autres femmes, que vous savez quelque chose qu'elles ignorent.
Mme DE RIEUX.

— Fuyez, dans vos discours, l'enflure et la bassesse ;
Qu'ainsi qu'en vos habits, rien ne soit affecté ;
Qu'une noble simplicité
En fasse l'ornement, la grâce et la richesse.
Celles dont la témérité
De termes trop savants pare leur éloquence,
Au lieu de montrer leur science,
Ne montrent que leur vanité.

— Il ne faut point que votre femme ait des façons de parler trop recherchées ; à l'occasion, elle doit aller jusqu'à vous passer même un solécisme :

Non habeat matrona tibi quæ juncta recumbit dicendi genus,
. . . . Solœcismum liceat fecisse marito. JUVÉNAL.

— Si les savants et les sages n'étaient pas susceptibles des impressions de l'amour, personne au monde ne serait plus à

plaindre que les belles femmes, qui se trouveraient réduites à n'être aimées que des sots. ZÉNON.

— Les femmes doivent être instruites, mais non pas être savantes. Mlle DE L'ESPINASSE.

— Ce n'est point une bonne qualité dans une femme d'être savante, et c'en est une très mauvaise d'affecter de paraître telle. LA FONTAINE.

— Il n'est point de femme auteur à qui la jalousie des hommes ne suppose un teinturier. ADRIEN DUPUY.

— Ne faites point de vers, Mademoiselle, il est trop difficile d'en faire de bons. Mme DE RIEUX.

— Les femmes savent tout sans avoir jamais rien appris :

Toute la vie ayez étudié,
Sachez l'hébreu, l'histoire, la statistique;
Depuis dix ans soyez initié
Dans les secrets de la métaphysique;
Pour la chimie ayez montré du goût,
Et du tonnerre interrogé la flamme;
Sachez les lois, en un mot sachez tout,
Vous en saurez toujours moins qu'une femme.

O doux objets! on ne peut échapper
A votre adresse, à votre art de séduire;
Heureux celui que vous daignez tromper!
Il ne vous faut pour cela qu'un sourire :
Pour vous céder, il suffit de vous voir :
Nous sommes vains de nos cœurs, de nos classes!
Tout notre esprit et tout notre savoir
Est éclipsé par une de vos grâces.

Mais cependant, Mesdames, vos appas
Nous doivent bien de leurs grâces gentilles.
Les filles ont ce que vous n'avez pas;
Mais vous avez ce que n'ont pas les filles :
Air plus accort, plus gracieux regard,
Que sais-je enfin? Notre orgueil vous réclame.
Dieu fit la fille, et l'homme fait la femme :
Nous n'avons pas la plus mauvaise part.

— Il n'est aucun de nous qui ne préférât, pour passer sa vie avec elle, une servante à une femme savante (1). STENDHAL.

(1) Lisez à ce sujet le charmant petit volume que nous vous avons déjà maintes fois recommandé : *Il ne faut pas que les femmes sachent lire, ou Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes*, etc.

— Presque toutes les femmes passent leur vie à se dire trop jeunes pour savoir, jusqu'au jour où elles se croient trop vieilles pour apprendre. Mme DE SOUZA.

— Un soir de cet hiver, je me trouvais dans un salon de la rue des Postes, lorsqu'on vint à parler du mariage de M. G***, savant helléniste, qui venait d'épouser, à l'âge de soixante-cinq ans, une jeune personne à la vertu de laquelle il croyait tout seul. — Si l'amour donne de l'esprit aux bêtes, m'écriai-je tout bas, parfois il rend bien bêtes les gens d'esprit! — Vous avez bien raison, Monsieur, de vous moquer de ce pauvre G***, me dit un professeur de rhétorique qui m'avait entendu; comment, ajouta-t-il avec un malin sourire, comment un savant qui possède si bien le grec, a-t-il pu prendre aussi légèrement un *oméga* pour un *omicron* !!! A R.

SÉDUCTION.

— Procurer des plaisirs aux femmes, c'est la plus forte de toutes les séductions, et de toutes la mieux imaginée.

PH. DE VARENNE.

— Ce sont les plus belles filles qui sont séduites les premières. Elles ne tiennent pas contre l'assiduité et la flatterie, et malheureusement pour elles, elles ont le talent d'attirer l'une et l'autre. LE P. JOLY.

— L'amour ne brusque pas d'abord l'objet auquel il s'attache, il commence par le séduire. Ce qu'il veut déshonorer, il le respecte; ce qu'il veut profaner, il l'idolâtre. Il se fait esclave pour devenir tyran. Malheur à ceux qui ne le voient pas! Ce sont des victimes qu'il immolera sans pitié. ROMILLY.

— Quelle sotte chose que l'opinion publique! un homme de trente ans séduit une jeune personne de quinze, et c'est elle qui est déshonorée! CHAMPFORT.

— Nous empruntons au *Mariage de Figaro* ce petit dialogue, auquel un des écrivains les plus distingués de nos jours, M. Ernest Legouvé, a donné le plus magnifique développement dans un beau livre intitulé : *Histoire morale des femmes.*

MARCELINE.

J'étais née, moi, pour être sage, et je le suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiégent pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés! Tel nous

juge sévèrement qui peut-être en sa vie a perdu dix infortunées!

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux, c'est la règle.

MARCELINE.

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes! C'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse!... Est-il un seul état pour les malheureuses filles? Elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes : on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO, *en colère.*

Ils font broder jusqu'aux soldats!

MARCELINE.

Dans les rangs mêmes les plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire. Leurrées de respects apparents, dans une servitude réelle; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes. Ah! sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié.

FIGARO.

Elle a raison.

LE COMTE, *à part.*

Que trop raison! BEAUMARCHAIS.

— L'opinion établit pour règle, qu'un homme ne doit se marier qu'à trente ans, parce qu'il n'a pas, avant cet âge, l'aplomb convenable à l'état conjugal et paternel. Or, si l'opinion le ridiculise lorsqu'il conserve sa virginité jusqu'à trente ans, c'est exiger qu'il séduise des femmes mariées ou non mariées, et qu'il tombe dans les crimes d'adultère, fornication, stupre, viol, etc. Le régime civilisé, en affaires d'amour comme en d'autres, est toujours en contradiction avec lui-même :

Il veut, il ne veut pas, il accorde, il refuse,
Il promet, il rétracte, il condamne, il excuse.

Nos opinions, surtout à l'égard de l'amour, sont le pendant de la cacophonie du Mardi-gras, où l'on voit le gouvernement autoriser, salarier des mascarades et bacchanales, tandis que la religion fait des prières de quarante heures pour demander à

Dieu pardon de ces orgies qu'on va commettre avec l'aveu du gouvernement. CHARLES FOURIER.

— Je voudrais bien qu'il fût enfin reçu qu'un homme, qui a séduit une femme, afin de se ménager le plaisir de la déshonorer, fût plus déshonoré qu'elle. Car enfin, la femme ne mentait pas, il lui mentait, et le mensonge est un crime. Nous sommes donc bien encore à l'état de sauvage, nous qui honorons le menteur et méprisons l'être faible qui en a été la dupe! RASPAIL.

— Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe!
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe
Qui sait combien de jours sa faim a combattu?
Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,
Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
S'y cramponner longtemps de leurs mains épuisées?
Comme au bout d'une branche on voit étinceler
Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
Qu'on secoue avec l'arbre, et qui tremble, et qui lutte,
Perle avant de tomber, et fange après sa chute!
La faute en est à nous; à toi, riche! à ton or!
Cette fange d'ailleurs contient l'eau pure encor.
Pour que la goutte d'eau sorte de la poussière
Et redevienne perle en sa splendeur première,
Il suffit, c'est ainsi que tout remonte au jour,
D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour!

VICTOR HUGO.

— Toutes les femmes qui succombent, ont été séduites : c'est un axiome que leur sexe a établi, et que par politesse ou par vanité, les hommes ne contestent pas. Mais quelquefois la victime a tellement aidé le séducteur, que ce dernier est honteux de n'être pas plus coupable. LATÉNA.

— La plupart des femmes que les hommes ont abusées, veulent absolument se marier avec eux. C'est une manière de se venger qui en vaut bien une autre. BEAUMANOIR.

SENS.

— Il n'y a point de folie plus furieuse que celle des sens. *Nulla capitalior pestis quam corporis voluptas.* CICÉRON.

— Vaincre les désirs des sens, c'est de toutes les victoires la plus grande. *Maxima cunctarum victoria, victoria voluptatis.* OXENSTIERN.

— On évite avec un soin infini d'avertir les femmes, de leur laisser même pressentir qu'elles seront attaquées par les sens,

et que ce seront là les attaques les plus dangereuses pour elles. On leur parle toujours dans la supposition qu'elles sont de purs esprits, et le malheur est qu'on ne peut guère faire autrement. Qu'arrive-t-il de là? Comme elles ne se sont jamais défiées que leur ennemi le plus redoutable était celui dont on ne leur avait point parlé, elles se trouvent sans défense... Ce n'est pas des hommes dont il faudrait faire peur aux femmes, mais d'elles-mêmes. Que pourrait un amant si la belle qu'il attaque n'était pas séduite d'abord par ses propres désirs?

NINON DE LENCLOS.

— Il ne faut rien accorder aux sens quand on veut leur refuser quelque chose. J.-J. ROUSSEAU.

— L'amour des sens ne veut que plaire et jouir; il ne désire plus ce qu'il possède; son feu meurt, si vous ne lui donnez toujours un aliment nouveau; vous lui reprocheriez vainement son inconstance; c'est l'agitation seule de ses ailes qui conserve et rallume son flambeau. SÉGUR.

— L'amour, même le plus pur, naît des sens, et cependant la femme y cherche moins sa propre satisfaction que celle de l'objet aimé. Souvent elle cède pour donner la dernière et la plus grande preuve de sa tendresse. Ce sacrifice ajoute à son amour tout le prix qu'elle attachait à sa vertu. L'homme, au contraire, est dévoré de désirs, tant qu'il n'a pas tout obtenu. Chaque faveur n'est, pour lui, qu'un droit de plus à une entière possession; mais, dès qu'il y est parvenu, son ardeur se calme, et le plus ordinairement s'éteint. La nature, en exigeant de lui une exaltation et une énergie physiques qu'elle ne demande pas à la femme, semble avoir voulu réserver plus spécialement à l'un l'enivrement des sens, à l'autre les vives émotions de l'âme. Aussi l'amour est-il presque toujours dans l'homme, égoïste et sensuel; dans la femme, dévoué, tendre et délicat; et la jouissance, qui détache l'un, enchaîne l'autre.

LATÉNA.

— Les plaisirs de l'âme allongent autant la vie que ceux des sens l'abrégent. CABANIS.

— Ce n'est point par les sens que viennent à faillir les femmes. elles en ont presque toutes le commandement. Il n'en est pas ainsi des hommes, même les plus délicats; c'est toujours par là qu'ils sont faibles. Aussi, dans le commencement de la passion, tous les avantages sont du côté de la femme; mais a-t-elle affaire à qui sait la toucher, les choses changent bientôt de face. Elle sent vivement les maux qu'éprouve celui qu'elle aime; son imagination lui prête tant de nouveaux charmes, que parvenue à ce point, une femme veut déjà trop

fortement le bonheur de son amant pour lui refuser le reste. Je pense donc que ce n'est pas par les sens qu'il faut attaquer les femmes : le cœur, l'imagination ou la vanité, c'est toujours par là qu'on les prend. SAINT PROSPER.

— Plus l'amour sensuel a obtenu, plus il est près d'être ingrat. LATÉNA.

SENSIBILITÉ.

— Il est beaucoup plus aisé de trouver une femme sensible qu'un gigot tendre. GRIMOD DE LA REYNIÈRE.

— Quand le cœur est véritablement touché, il sent du plaisir à tout ce qui lui prouve à lui-même sa propre sensibilité. Mme DE TENCIN.

— Il ne peut y avoir de sensibilité sans douleur, ni de plaisir sans la sensibilité. GRATIAN.

— La dernière preuve de la sensibilité d'une femme est presque toujours la première époque de l'inconstance de son amant. Les nœuds de l'amour ne peuvent-ils donc jamais se resserrer d'un côté, qu'ils ne se relâchent de l'autre? DESMAHIS.

— Quand on n'est plus sensible à l'amour, on a plus de repos et moins de plaisir, moins de vie. DUCLOS.

— Aux pieds des femmes tant qu'elles paraissent ne rien sentir pour nous, nous les dédaignons dès qu'elles se sont montrées trop sensibles ; et à la honte éternelle de notre siècle, combien sont flétries pour les mêmes faiblesses dont nous tirons vanité! MARAT.

— Les femmes se perdent souvent par la sensibilité ; elles se sauvent par la coquetterie. Mme AZAÏS.

— Les sensibilités romanesques sont toujours dupes ; c'est la faute de leur exigence. CHARLES NODIER.

— Le fluide nerveux chez les hommes s'use par la cervelle, et chez les femmes par le cœur ; c'est pour cela qu'elles sont plus sensibles. STENDHAL.

— Un peu d'amour développe rapidement la sensibilité et l'intelligence des femmes. C'est par le cœur qu'elles mûrissent ou se gâtent. LATÉNA.

SENSATION.

— L'amour est plutôt le dieu des sensations que des sentiments. NINON DE LENCLOS.

— En amour, il n'est pas difficile de cacher ce que l'on sait, mais ce que l'on sent. DUCLOS.

— L'ignorance fait tout le plaisir et toute la fraîcheur des premières sensations. RIVAROL.

— C'est la violence de nos idées, la précipitation de notre amour qui nous rend stupides aux yeux des femmes. L'homme qui a usé un peu ses sensations est plus pressé de plaire que d'aimer. GEORGE SAND.

SENTIMENT.

— L'amour est le plus matinal de nos sentiments. FONTENELLE.

— L'amour se dédommage sur les sentiments du cœur en les exaltant, de ce que les sens lui ont refusé. Mme DE LAMBERT.

— L'amour n'est rien sans sentiment, et le sentiment est encore moins sans amour. STERNE.

— Tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment d'une femme. VOLTAIRE.

— L'amant trop aimé de sa maîtresse semble l'aimer moins, et *vice versâ*. En serait-il des sentiments du cœur comme des bienfaits? Quand on n'espère plus pouvoir les payer, on tombe dans l'ingratitude. CHAMPFORT.

— Quand une femme permet à un homme de lui parler de ses sentiments, elle n'est pas fâchée qu'il les ait; et quand on n'est pas fâchée d'être aimée, on a, ce me semble, des dispositions à aimer aussi. Mme DE PUISIEUX.

— Le sentiment est partout autour d'une jolie femme : il est dans les plis de sa robe, dans les boucles de ses cheveux, dans les nœuds de ses rubans. S'il attaque la tête, c'est un caprice qui ne dure pas longtemps. S'il descend jusqu'au cœur, ce n'est qu'une faiblesse contre laquelle il est facile de s'armer. S'il descend encore... On fait de grands projets pour le combattre, mais, quelque vertu que l'on ait, on n'en a pas assez pour en user toujours, et l'amour est si doux qu'il vous désarme. ROCHEBRUNE.

— Il est affreux d'être l'objet d'un sentiment qu'on ne peut partager, l'on souffre et l'on rend malheureux : aimer et être aimé c'est le bonheur du ciel; quand on l'a connu et qu'on l'a perdu, il ne reste qu'à mourir. Mlle DE L'ESPINASSE.

— On n'est pas plus le maître des impressions que l'on a, que de tousser ou d'éternuer. Mme DU DEFFAND.

— Un jeune homme sensible, et portant l'honnêteté dans l'amour, était bafoué par des libertins, qui se moquaient de sa tournure sentimentale. Il leur répondit avec naïveté : « Est-ce ma faute à moi, si j'aime mieux les femmes que j'aime, que les femmes que je n'aime pas? » CHAMPFORT.

— Le temps, qui affaiblit les sentiments criminels, ramène aux affections légitimes. Mme de Stael.

— En fait de sentiment, ce qui peut être évalué n'a pas de valeur. Champfort.

— Le sentiment se trouve souvent peu intéressé dans le commerce des femmes, et on est assez heureux d'y rencontrer le plaisir. Duclos.

— Les femmes ne tiennent à la vie que par les liens du cœur, et lorsqu'elles s'égarent, c'est encore par un sentiment qu'elles sont entraînées. Mme de Stael.

— A votre âge souvent on ignore, Sophie,
D'un lien fortuné la douceur infinie;
Mais un jour vous saurez ce qu'éprouve le cœur
Quand un vrai sentiment n'en fait pas le bonheur.
Lorsque sur cette terre on se sent délaissée,
Qu'on n'a d'aucun ami la première pensée,
Lorsque l'on peut souffrir sans que sur ses douleurs
Aucun mortel jamais ne répande de pleurs,
On se désintéresse à la fin de soi-même;
On cesse de s'aimer si quelqu'un ne nous aime,
Et d'insipides jours l'un sur l'autre entassés,
S'écoulent lentement et sont vite effacés.
Ne pensez pas non plus qu'il suffise, Sophie,
De songer au bonheur, à la fin de sa vie;
Celui qu'on goûte alors du passé doit venir :
Ceux qui nous ont aimé peuvent seuls nous chérir;
C'est par le don heureux des jours de la jeunesse,
Qu'on mérite l'amour jusque dans la vieillesse :
Le cœur qui fut à nous vit de ses souvenirs,
Et les prend quelquefois pour de nouveaux plaisirs.

— On peut bien imposer silence au sentiment, mais non lui donner des bornes. Mme Necker.

— Les sentiments délicats ont une sorte de pudeur; s'ils ne sont devinés, ils sont incomplets; on dirait qu'on ne peut les éprouver qu'à deux. Mme de Duras.

— Une femme à sentiment se balance sur la vie entre le passé qu'elle regrette et l'avenir qu'elle craint. E. Jouy.

— Le vulgaire se plaint ou se vante d'être haï, calomnié, aimé, chéri. Le sage ne s'occupe point des sentiments qu'il inspire, mais de ceux qu'il éprouve. Il sait que ce qui est triste, amer, douloureux, ce n'est pas d'être haï, mais de haïr; que ce qui est doux, noble, grand, ce n'est pas d'être aimé, mais d'aimer. Daniel Stern.

SÉPARATION.

— Il est plus facile de prendre de l'amour quand on n'en a pas, que de s'en défaire quand on en a. LA ROCHEFOUCAULD.

— Réunis, un homme et une femme forment un tout; mais séparés ils sont semblables à une moitié de ciseaux qui ne peut servir que de racloir. FRANCKLIN.

— Femmes! vous êtes nos moitiés; avec nous assorties,
Vous faites un beau tout.
Séparez-vous de nous, vous n'êtes que parties,
Ou n'êtes rien du tout.
Séparez-vous de nous, vous n'êtes que des ombres
Sans force et sans pouvoir.
Vous êtes les zéros, et nous sommes les nombres
Qui vous faisons valoir.

— Un mari qui, après s'être séparé de sa femme avec scandale, vient à la reprendre, est plus déshonoré qu'auparavant, parce qu'il s'en déclare publiquement le vil esclave. DUCLOS.

— Ma bonne, disait un jour M. de J*** à sa femme: — Vous connaissez M. de M***? — Oui. — Eh bien! il plaide en séparation. — Et pourquoi donc, mon Dieu? — Parce que, dit-on au Palais, des cornes lui sont venues au front. — Et M. de M*** a la bonhomie de s'en fâcher? — Mais je m'en fâcherais comme lui, Madame, reprit sévèrement M. de J***. — Ma foi, mon ami, vous auriez tort; par le temps qui court, c'est fort bien porté, je vous assure. A. R.

— Des cœurs bien unis ne se séparent pas, ils se déchirent. ADRIEN DUPUY.

— Dans les causes ordinaires de séparation, on donne le tort à la femme, mais souvent le mari est cause que la femme a tort, et il a lui-même le tort d'avoir appris au public que sa femme avait tort. DUFRESNY.

— Un amant qui reçoit son sac se donne un ridicule. COMMERSON.

— Une femme qui n'était plus de la première jeunesse, se présente un jour devant un avocat du barreau de Paris, et, les larmes aux yeux, le consulte longuement sur une demande en séparation de corps qu'elle voulait intenter contre son mari. Après bien des plaintes mêlées à des divagations de toutes sortes, comme la dame pleurait toujours sans articuler rien de précis, l'avocat qui n'avait pas de temps à perdre, lui dit: — Voyons, Madame, arrivons au fait; votre mari vous a-t-il

frappée devant témoins? — Lui, Monsieur! c'est le plus doux de tous les hommes, un vrai mouton. — Dissipe-t-il au jeu votre fortune? — Il ne sait jouer qu'au loto. — Boit-il avec excès? — Ah, fi donc! — Emporté par la violence de ses passions, est-ce un libertin, a-t-il des maîtresses? — Des maîtresses, bon Dieu! Hé! qu'en ferait-il donc, le pauvre cher homme? — Mais puisque votre mari n'a pas de défauts, de quoi donc vous plaignez-vous? — Pardon, Monsieur, il en a, et de très grands, je vous assure, répondit la plaideuse, en poussant un gros soupir. — Mais alors, Madame, faites-les-moi connaître, reprit l'avocat qui commençait à s'impatienter de cet interrogatoire inutile. — Ah! Monsieur, je suis bien malheureuse! — Mais encore une fois, quelle est la cause de votre chagrin? — De grâce, Monsieur, n'insistez pas, je vous en supplie, répond la plaideuse en pleurant de plus belle. — Cependant, Madame, je ne puis demander votre séparation sans connaître les torts de votre époux...; voyons, répondez-moi..., que lui reprochez-vous? — Ce que je lui reproche, Monsieur?... Ah! jamais, non, jamais je n'oserai vous le dire... — C'est donc quelque chose de bien terrible?... Il faut cependant en finir? — Ah! Monsieur, si vous saviez! s'écria la plaideuse en fondant en larmes. — Voyons, Madame, voyons, calmez-vous un peu; de quel crime votre mari s'est-il rendu coupable envers vous? — Mon mari, reprend la plaignante, en se cachant le visage dans les deux mains..... — Allons, Madame, allons, un peu de courage. — Mon mari, reprend-elle..., mon pauvre mari n'est plus un homme... il ne l'est pas plus, Monsieur, que ces malheureux Italiens qui chantent dans la chapelle du pape!!! — Corbleu! Madame, le cas est grave, s'écrie, en toussant pour ne pas rire, l'avocat qui connaît enfin les griefs de sa cliente... mais tranquillisez-vous cependant, ajoute-t-il, après avoir repris son sérieux, la Justice peut intervenir, et dans peu de temps, je l'espère, votre mariage sera cassé. — Au nom du ciel! Monsieur, faites que ce soit au plus tôt, tout de suite, demain si cela se peut! exclame la plaideuse avec emportement. — Eh! Madame, un peu de patience, s'il vous plaît; le meilleur procès ne se gagne pas en un jour... Mais, dites-moi, reprend le jurisconsulte, curieux d'obtenir de nouvelles informations, quel âge a votre mari? — Cinquante-six ans, Monsieur..., il y en a trente que nous sommes mariés. — Trente ans, dites-vous? et c'est aujourd'hui seulement que vous demandez votre séparation? — Hélas! Monsieur, il y a tant de mauvaises langues dans ce monde! Et puis, que peut une pauvre femme, seule, abandonnée de tous?... — Cette résignation vous fait

assurément le plus grand honneur, Madame, mais dans l'intérêt bien entendu de votre cause, vous auriez dû venir beaucoup plus tôt. — Certainement, Monsieur, mais depuis huit jours, je me demande chaque matin ce que je dois faire. — Comment depuis huit jours! s'écrie l'avocat qui n'y comprend plus rien; mais encore une fois, Madame, c'était il y a trente ans qu'il fallait venir me consulter... — Trente ans! Ah ça! Monsieur, nous ne nous entendons pas du tout, répliqua vivement la dame, dont la voix était maintenant beaucoup plus assurée.., Je suis bien, en effet, mariée depuis trente ans, mais mon mari n'est impuissant que depuis quinze jours. — A cette explication inattendue, l'avocat laisse échapper un effroyable jurement, s'esquive et court encore. ADOLPHE RICARD.

SERMENT.

— Le ciel n'a point de châtiment pour les serments des amoureux. *Amantis jusjurandum pœnam non habet.*

PUBLIUS SYRUS.

— Les femmes ne doivent pas croire aux serments des hommes, car il leur coûte bien peu de jurer et de promettre :

. . . . . *Nulla viro juranti fœmina credat...*
Nihil metuit jurare, nihil præmittere parcit. CATULLE.

— Les serments sont la fausse monnaie avec laquelle on paie les sacrifices de l'amour. NINON DE LENCLOS.

— Le serment de ne plus aimer est presque aussi raisonnable que celui d'aimer toujours. Mme DE PUISIEUX.

— Celui qui promet de bonne foi un éternel amour, et celui qui croit à de pareils serments, sont également dupes, l'un de son cœur, l'autre de sa vanité. LACLOS.

— Les serments de l'amour prouvent son inconstance.

MARMONTEL.

— Un de nos premiers poëtes lyriques met ces beaux vers dans la bouche d'un amoureux trompé, s'adressant à sa maîtresse :

Vous juriez autrefois que cette onde rebelle
Se ferait vers sa source une route nouvelle,
Plutôt qu'on ne verrait votre cœur dégagé...
Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine;
C'est le même penchant qui toujours les entraine;
Leur cours ne change point, et vous avez changé!

— Il n'y a point de serments qui fassent plus de parjures que les serments d'amour. ROCHEBRUNE.

— Quittée pour une autre, livrée à la honte et à la douleur, une femme fait autant de serments de n'aimer jamais, qu'elle en avait fait d'aimer toujours; mais quand une fois on a vécu pour l'amour, on ne peut plus vivre que pour lui. Quand il s'établit dans une âme, il y répand je ne sais quel charme qui altère la source de tous les autres plaisirs; quand il s'envole, il y laisse toute l'horreur du désert et de la solitude: c'est sans doute ce qui a fait dire qu'il est plus facile de trouver une femme qui n'ait pas eu d'amant, que d'en trouver qui n'en ait eu qu'un seul. DESMAHIS.

— Un étudiant que sa maîtresse accusait de trahison, lui répondit :

Il est bien vrai, je vous ai tout promis ;
Mais vous aussi vous m'aviez tout permis :
C'est en amour trop souvent la coutume ;
Et vous deviez savoir que les serments
Qui sont prêtés sur un autel de plume,
Sont aisément emportés par les vents. A. R.

— La société dicte à la femme qui se marie une formule de serment. Elle doit jurer d'être fidèle et d'être soumise, c'est-à-dire de n'aimer jamais que son mari, et de lui obéir en tout. L'un de ces serments est une absurdité, l'autre est une bassesse. Une femme ne peut répondre de son cœur, même quand son mari serait le plus grand et le plus parfait des hommes.

GEORGE SAND.

— Une charmante jeune fille me disait naguère :

Sur la feuille d'une rose,
Un jour je gravai ces traits :
« Quelque amant qu'on me propose,
» Non, je n'aimerai jamais. »
Ces mots j'achevais à peine,
Qu'un zéphyr, au même instant,
Emporta de son haleine
Et la rose et le serment. A. R.

— Ne faisons pas de serments, et conduisons-nous comme si nous en avions fait. P. ROCHPÈDRE

LES SERMENTS.

Oui, je veux t'obéir ; je jure d'enchaîner
Les transports indiscrets dont l'ardeur t'épouvante ;
Je jure, au nom des dieux, de ne plus profaner
Cette aimable pudeur qui m'irrite et m'enchante.

Je le jure par toi, c'est plus que par les dieux,
Ma main n'osera plus presser ta main timide;
Mes regards moins hardis permettront à tes yeux
De cacher tes langueurs sous leur paupière humide.

Je jure pieusement : quand tu viens à pas lents,
Le front penché vers moi, me parler, me sourire,
Tu pourras, résistant à mon bras qui t'attire,
T'échapper sans efforts de mes genoux tremblants.

Je jure d'épargner la gaze transparente,
Où je vois ton beau sein, par un doux mouvement,
S'élever, s'abaisser, comme l'onde inconstante
Qu'un souffle du zéphyr balance doucement.

Jamais dans mes fureurs, jamais, je te le jure,
Je n'oserai ravir ces baisers enivrants,
Qui changent par degrés en un tendre murmure
Ton reproche et ta voix sous ma bouche expirants.

Tranquille auprès de toi, maître de ma tendresse,
Je jure, quelque ardeur dont je sois dévoré,
De te voir, t'écouter, t'admirer sans ivresse,
Je jure... On vient... c'est toi; non, je n'ai rien juré.

Casimir Delavigne.

— On trompe les petites filles avec des poupées, et les grandes avec des serments. Adolphe Ricard.

SERVANTE.

— Ne prenez point de jeunes servantes; si vous en avez, ne les admettez pas dans votre lit, de crainte de trouver en elles ou des maîtresses altières, ou des empoisonneuses.

Cardan.

— Une femme et sa servante du même parti embarrasseraient une douzaine de diables. ***

— Un vieillard imbécile qui épouse sa servante, demeure ce qu'il était auparavant; mais un homme d'esprit qui commet cette sottise, devient infailliblement ce qu'il n'était pas.

Adolphe Ricard.

SEUL.

— Il n'est pas bon que l'homme soit seul; que chacun ait sa femme, et que chaque femme ait son mari. Saint Paul.

— Les âmes humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix. J.-J. Rousseau.

— Le commencement et le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls. LA BRUYÈRE.

— On est seul dans la foule quand on souffre ou quand on aime. P. ROCHPÈDRE.

— Nous voulons être aimés seuls, de peur de n'être point aimés. J. JOUBERT.

— En amour, les femmes vont vite, surtout quand elles vont seules. Lorsqu'on essaie de leur donner une impulsion trop rapide, un instinct naturel les porte à la contradiction et à la résistance ; mais que le goût leur vienne de prendre d'elles-mêmes leur élan, elles font d'un seul pas plus de chemin que les efforts de leur amant n'en eussent obtenu pendant un mois. CHARLES DE BERNARD.

— « Savez-vous, monsieur Merlot, que je vous devance un peu ! — disait d'un ton railleur l'époux d'une jolie femme, à un épicier, son voisin, qui s'était marié le même jour que lui. — Quoi ! ma femme en est à son cinquième enfant, et vous n'en avez encore qu'un seul !... mais vous ne savez donc rien faire, monsieur Merlot ? — Pardon, pardon, monsieur Lécorné, répondit l'épicier qui n'était pas bête..., mais avec la meilleure volonté du monde je ne puis aller aussi vite que vous... ; je n'ai pas d'associés, moi !... je fais ma besogne tout seul. A. R.

SÉVÉRITÉ.

— La sévérité des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté. C'est un attrait fin, délicat, et une douceur déguisée. LA ROCHEFOUCAULD.

— Toutes les femmes sont en secret flattées d'exercer la puissance de leur sévérité ; la moins sage, avant de se donner à son amant, veut le voir se désespérer de ses rigueurs, pour lui faire croire, et peut-être pour se persuader à elle-même qu'elle n'a cédé qu'à une séduction tout à fait irrésistible. Présenter aux femmes des motifs pour excuser leurs fautes, c'est le plus sûr moyen de leur en faire commettre. Mme DE SARTORY.

— Ce n'est jamais seulement par vertu qu'une femme a de la sévérité pour quelqu'un : tantôt elle est satisfaite de l'amant qu'elle aime, tantôt elle en espère un autre, tantôt enfin elle craint l'amour que l'on a pour elle. ***

— Quelquefois au feu qui la charme
Résiste une jeune beauté,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.
Hélas ! cette contrainte extrême

La prive du vice qu'elle aime,
Pour fuir la honte qu'elle hait :
Sa sévérité n'est que faste,
Et l'honneur de passer pour chaste
La résout à l'être en effet.

— Les femmes n'ont point de sévérité complète sans aversion. LA ROCHEFOUCAULD.

— Il est bien plus sûr pour nous d'ôter aux hommes l'envie de nous attaquer, en affectant un dehors sévère, que de nous défendre de leurs attaques. NINON DE LENCLOS.

— Les femmes d'un certain âge, qui ont eu beaucoup d'amants croient réparer leur réputation, et en France y réussissent toujours, en se montrant extrêmement sévères envers des erreurs qui les ont quittées. STENDHAL.

SILENCE.

— J'aime bien mieux vous voir garder le silence, vous qui vous plaignez de l'amour, que de vous entendre dire que vous avez cessé d'aimer. Celui qui dit à tout le monde qu'il n'aime plus, celui-là ment, car parler de sa passion c'est prouver qu'on aime encore. OVIDE.

— Le silence est si pénible à observer pour les femmes, que, tout en ne comprenant pas ce qu'elles disent, elles causent avec Dieu même. YOUNG.

— Un jour, dans la sainte Écriture,
Certain dévot lisait
Qu'un homme fut, par magique aventure,
Possédé d'un démon muet.
Lors le dévot, dans l'ardeur de son âme,
S'écria de tout son cœur :
— Ah ! si pareil démon s'emparait de ma femme,
Ne l'en délivrez pas, Seigneur !

— Le silence a été donné à la femme pour mieux exprimer sa pensée. LOUIS DESNOYERS.

— Lorsque les filles sont en âge d'être mariées, leur silence même demande un mari :

Filia nubilis etsi plane nil loquatur,
Ipso tamen silentio plurimum de se prædicat.

— On ne peut cacher l'amour ; il se trahit lui-même. OVIDE.

— Un seul mot, un soupir, un coup d'œil nous trahit ;
Tout parle contre nous, jusqu'à notre silence. VOLTAIRE.

— L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme:
Tout nous trahit, la voix, le silence et les yeux;
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux. RACINE.

— Il n'y a point de déguisement qui puisse longtemps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas.
LA ROCHEFOUCAULD.

SIGNE.

— Tous ces contemplatifs qui ont passé leur vie à l'étude du cœur humain en savent moins sur les signes de l'amour, que la plus bornée des femmes sensibles. J.-J. ROUSSEAU.

— M. de Bièvre étant au spectacle avec une jeune femme dont il s'était fait le cavalier servant, fut rejoint au bout d'un quart d'heure par un importun qu'on n'attendait pas, et qui n'était autre que le mari. Comme la loge qu'il occupait était très étroite, M. de Bièvre dut céder sa place au nouveau venu. Il se retirait donc, lorsque la dame, désespérée de ce contre-temps, courut après lui, et lui dit à l'oreille : — Allez de l'autre côté de la salle, placez-vous en face de moi, et dès que mon mari sera parti, je vous ferai *signe*. — Oui, mais à la condition que vous serez Léda, ma toute belle? » répondit aussitôt M. de Bièvre, qui ne perdait jamais l'occasion de faire un calembour. A. R.

SIMPLICITÉ.

— Les filles simples peuvent être honnêtes, mais elles le sont moins que celles qui le sont parce qu'elles veulent l'être. Quoi qu'on en puisse dire, c'est le moyen de l'être plus sûrement. J.-J. ROUSSEAU.

— Il faut être vêtue et coiffée simplement quand on est jolie, pour avoir plus de grâces ; et quand on est laide, pour être moins laide. Mme NECKER.

— La simplicité est la coquetterie du bon goût. ***

— « Pourquoi donc vous habillez-vous toujours avec une si grande simplicité? » demandait un jour à madame de N*** une jeune femme qui se faisait remarquer par l'inconséquence de sa conduite autant que par l'élégance de sa toilette. — « Parce que je n'ai qu'un seul mari, ma bonne, » lui répondit cette dame qui n'était pas fâchée de donner à qui le méritait ce sévère avertissement. A. R.

SINCÉRITÉ.

— En amour, il n'est pas difficile de faire croire à sa sincé-

rité. Toute femme se flatte d'être aimable, et la plus laide s'admire avec complaisance. Ne balancez donc point, chantez sur tous les tons les grâces de votre maîtresse ; louez sa jolie figure, ses beaux cheveux, ses doigts effilés, son pied mignon. Les plus chastes, parmi les femmes, sont toujours jalouses d'entendre l'éloge de leur beauté : *Delectant etiam castas prœconia formæ.*

OVIDE.

— Les femmes savent mieux feindre de ne pas aimer qu'elles ne savent aimer véritablement ; elles ont plus de plaisir à devoir un cœur à leur adresse qu'à leur sincérité. Leur vanité se trouve flattée de tous les tourments qu'elles font souffrir ; et je ne doute point qu'elles ne soient plus touchées de l'embarras d'un amant qui ne sait à quoi s'en tenir, que du plaisir de le rendre parfaitement heureux. SAINT-ÉVREMONT.

— Lorsque les amants se demandent une sincérité réciproque pour savoir l'un de l'autre quand ils cessent de s'aimer, c'est bien moins pour vouloir être avertis quand on ne les aimera plus, que pour être assurés qu'on les aime lorsqu'on ne leur dit point le contraire. FONTENELLE.

SOCIÉTÉ.

— La société des femmes gâte les mœurs et forme le goût.

MONTESQUIEU.

— L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes.

CHAMPFORT.

— Pourquoi sommes-nous plus délicates sur la société des femmes que sur celle des hommes ? — Parce que l'on ne fait point des amants avec les premières, et que l'on risque, au contraire, de perdre ceux que l'on a. Mme DE RIEUX.

— Abandonner la société des hommes sages pour celle des jolies femmes, c'est préférer de manger des perroquets à des perdreaux, parce que les premiers ont un plus beau plumage.

G. WALSH.

— On ne peut vivre dans la société après l'âge des passions ; elle n'est vraiment tolérable que lorsqu'on peut se servir de son estomac pour s'amuser, et de sa personne pour tuer le temps. CHAMPFORT.

— Soyez fort délicate sur vos connaissances, mademoiselle ; qu'aucune considération ne vous engage à voir mauvaise compagnie. On juge d'un homme par le choix de sa maîtresse, de ses amis et de ses livres ; et d'une femme par le choix de ses sociétés et de son amant. Mme DE RIEUX.

— La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. VOLTAIRE.

— La société, qui rapetisse beaucoup les hommes, réduit les femmes à rien. CHAMPFORT.

— A la comédie, l'intrigue finit ordinairement par le mariage ; dans la société c'est par lui qu'elle commence. MARIVAUX.

— Dans la société, les femmes s'aiment quelquefois, mais ce n'est toujours qu'en attendant les hommes. SAINT-PROSPER.

— Ce qu'une femme prise le plus dans la société de son amant, c'est la certitude qu'il n'est pas avec une autre. CH. ROMAINVILLE.

SOINS.

— L'attachement et les soins gagnent les cœurs, mais ils ne les recouvrent guères. J.-J. ROUSSEAU.

— Des soins trop assidus auprès d'une femme qui aime ailleurs, ne lui paraissent que des importunités. ***

— Les femmes aiment la vivacité dans les soins qu'on leur rend. Ne vous étonnez donc pas que l'amant empressé, audacieux et libertin, soit si souvent préféré à l'ennuyeux et froid mari. Elles ne considèrent pas que c'est la variété et la nouveauté qui donnent cette ardeur, et que si le libertin était aussi accoutumé que le mari à leurs faveurs, elles ne lui seraient pas moins indifférentes. PH. DE VARENNES.

SOLITUDE.

— On est plus en sûreté contre l'amour au milieu de la foule que dans la solitude. OVIDE.

— La solitude tente puissamment la chasteté. VAUVENARGUES.

— La solitude n'apaise pas les troubles du cœur si la raison ne s'en mêle. Mlle DE L'ESPINASSE.

— La solitude est la consolation des cœurs trompés. ZIMMERMANN.

— Aux cœurs blessés l'ombre et le silence ! BALZAC.

— La solitude ne peut vaincre l'amour, mais elle l'épure et le sanctifie. Ce qui est de la nature de l'homme doit rester dans l'homme ; il ne faut pas le détruire, mais apprendre à le bien diriger. ZIMMERMANN.

— Il faut la solitude pour jouir de son cœur et pour aimer, mais il faut être répandu dans le monde pour réussir. STENDHAL.

SOMMEIL.

— Un épicier et sa femme, tous deux fort dévots, étaient allés se confesser, la veille de Pâques, dans l'église de Saint-Eustache, leur paroisse. Le prêtre qui avait coutume de recevoir l'aveu de leurs fautes, était un homme fort âgé qui, ce jour-là, se trouvait à son confessionnal depuis sept heures du matin. Or, pendant que la dame s'accusait de ses péchés, le pauvre homme, accablé par la fatigue, s'endormit insensiblement. L'épicière, après avoir dit tout ce qu'elle avait sur la conscience, attendit quelques minutes; mais bientôt, assourdie par le bruit des orgues qu'on accordait pour la solennité du lendemain, elle s'éloigna, convaincue d'ailleurs, qu'au milieu de tout ce tapage, son confesseur lui avait donné sa pénitence et son absolution. Le mari, qui était de l'autre côté du confessionnal, voyant que sa femme se retirait, dit son *confiteor*, et déjà il commençait à s'accuser de ses péchés, lorsqu'il entendit le prêtre qui ronflait. — « Mon père, lui dit-il, en le tirant par sa soutane, je crois que vous dormez. » Le confesseur, chagrin d'avoir été surpris en cet état, et n'étant encore qu'à demi éveillé : — Pardonnez-moi, madame, lui répondit-il, sans se douter de sa méprise, je ne dors pas, j'écoute ; à telles enseignes que le dernier péché dont vous vous êtes accusée est d'avoir couché trois fois avec le premier garçon de votre boutique. — Miséricorde! je le suis !!!... s'écria le mari tout bouleversé par cette révélation inattendue. — Eh ! qu'êtes-vous donc, mon brave homme? » lui demanda le vieux prêtre que cette exclamation faite à haute voix venait de réveiller tout à fait. — Comment ! ce que je suis?... Mais, mon père, c'est vous-même qui venez de me l'apprendre, répliqua le malheureux épicier... Je suis ce que fut le sire de Franc-Boisy, je suis c... pour la troisième fois !!!» A. R.

— La vérité, mesdames, ne se trouve pas seulement dans le vin, elle est aussi dans le sommeil : *in vino vel in somno veritas*. Si donc votre conscience vous reproche un amant, éloignez-vous de la chambre nuptiale, faites lit à part. Les fortes passions rêvent, a dit un philosophe; on prend plaisir à songer à ce que l'on aime; et plus d'une fois, le nom d'un amant, prononcé pendant le sommeil, est venu révéler à de pauvres maris les blessures qu'ils portaient au front. ADOLPHE RICARD.

SOTTISE.

— On ne peut être longtemps amoureux sans faire beaucoup de sottises, et parler longtemps d'amour sans en dire.

Mme CORNUEL.

— Pourquoi dit-on qu'un sot, en amour, va plus vite et plus loin qu'un homme d'esprit? Ne serait-ce pas que les femmes se défient naturellement de celui-ci, qui peut contrefaire le langage du cœur, et que se croyant toujours plus aimables et plus aimées qu'elles ne le sont, elles supposent au premier plus de sentiments qu'il n'en exprime? Certainement l'amour muet est celui qui ment le moins; mais hasard pour hasard, j'aimerais mieux l'amour qui parle. On a du moins un prétexte pour se rendre. Et puis, on s'entend dire de si jolies choses; le moyen d'y résister! Quelquefois elles ne sont pas vraies; mais qu'y faire? on les croit telles parce qu'on le souhaite : l'erreur a ses charmes aussi bien que la vérité. Mme DE RIEUX.

— Dans l'amour comme dans le jeu,
Rien n'est certain, rien n'est solide :
Et le mérite sert bien peu
Où sans ordre et sans choix la fortune préside.
Du plus adroit et du plus généreux,
Du plus aimable et du plus amoureux,
Souvent le malheur est extrême;
Quelquefois, sans y penser même,
Le plus sot est le plus heureux. Mme DESHOULIÈRES.

— Une jolie femme a la politique de prendre un laideron pour femme de chambre : pourquoi donc une femme d'esprit n'aurait-elle pas celle d'épouser un sot? Mme DE RIEUX.

— Il est peu de femmes spirituelles qui n'aient une raison secrète pour préférer un sot à un homme d'esprit. ***

— Avez-vous remarqué, ma chère, que les femmes n'aiment en général que des sots? — Que dites-vous donc là, duchesse? Et comment accorderez-vous cette remarque avec l'aversion qu'elles ont pour leurs maris? BALZAC.

— C'est la sottise des amants et des maîtresses qui cause la lenteur de l'amour. BERNIS.

— Il est de certains hommes que les femmes aiment éperdument, et qu'elles détestent ensuite avec fureur; mais elles ne peuvent jamais oublier ceux pour qui elles ont fait de grandes sottises. SAINT-PROSPER.

— Lorsque les jeunes femmes sont sottes, elles ont cet avantage sur les vieilles qui leur ressemblent, qu'on ne les trouve qu'ingénues. ACHILLE POINCELOT.

— Un de nos plus habiles dessinateurs avait eu le malheur de se lier intimement, dans sa jeunesse, avec une femme dont le langage et les manières blessaient fréquemment son amour-propre. Un jour, comme il lui faisait à ce propos de très justes

remontrances, celle-ci qui, malgré ses continuelles obsessions, n'avait pu parvenir à légitimer par le mariage ce que sa position avait d'équivoque, lui répondit fort grossièrement qu'il n'était qu'un sot. — Tudieu ! madame, répliqua l'artiste, eh ! que serais-je donc si je vous avais épousée ? A. R.

— Quand j'entends un sot se vanter de ses bonnes fortunes, je me hâte de me souvenir, pour n'être point sa dupe, que ce sont les tonneaux vides qui font le plus de bruit.

ADOLPHE RICARD.

SOUBRETTE.

— Les femmes de chambre apprennent aux petites filles des chansons d'amour fort vives, et leurs mères leur disent qu'*amour* et *amant* sont des mots vides de sens. STENDHAL.

— Confidentes naturelles des intrigues de leurs maîtresses, les femmes de chambre doivent tout voir, tout entendre, et ne rien dire. La discrétion est si bien leur première qualité, que celles qu'on a congédiées pour en avoir manqué, ne peuvent plus se placer ailleurs. C'est que, dans le monde, toutes les femmes se ressemblent ; et comme les faiblesses des unes sont aussi le partage des autres, la discrétion dont l'une d'elles a besoin, est une nécessité pour toutes. ADOLPHE RICARD.

SOUFFRANCE.

— Ce que l'amour fait souffrir, souvent n'apprend pas à s'en passer. Mme DE LAMBERT.

— C'est un des miracles de l'amour de nous faire trouver du plaisir à souffrir ; et de vrais amants regarderaient comme le pire des malheurs, un état d'indifférence et d'oubli qui leur ôterait tout le sentiment de leurs peines. J.-J. ROUSSEAU.

— On a peu de désirs quand on souffre ; une grande passion malheureuse est un grand moyen de sagesse. LE MÊME.

— L'amour ne peut vivre que par la souffrance ; il cesse avec le bonheur, car l'amour heureux, c'est la perfection des plus beaux rêves, et toute chose parfaite ou perfectionnée touche à sa fin. Mme DE GIRARDIN.

— N'éloignez pas les femmes du lit de ceux qui souffrent, c'est là leur poste d'honneur. Mme CÉCILE FÉE.

SOUFFLET.

— Il y a deux sortes de personnes dont on peut recevoir un soufflet sans se fâcher : les femmes et les évêques.

TALLEYRAND.

— A l'âge de cinquante ans, M. de Boufflers adressa ce quatrain à une jeune femme dont il sollicitait les faveurs :

Quand je n'aurais ni bras ni jambe,
J'affronterais pour vous la balle et le boulet,
Ranimé par vos yeux, je me croirais ingambe,
Et je pourrais encor mériter un soufflet. A. R.

SOUHAIT.

— Un poëte amoureux s'écriait en songeant à sa maîtresse :

Que ne suis-je la fougère
Où, sur le soir d'un beau jour,
Se repose ma bergère
Sous la garde de l'Amour !

Que ne suis-je le zéphyr
Qui caresse ses appas,
L'air que sa bouche respire ;
La fleur qui naît sous ses pas!

Que ne suis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans son sein!
Que ne suis-je la parure
Qu'elle met sortant du bain!

Que ne suis-je cette glace
Où ses charmes répétés,
Offrent à l'œil une grâce
Qui sourit à ses beautés !

Que ne suis-je la fauvette,
Qu'avec plaisir elle instruit,
Et qui sans cesse répète :
Aimez, aimez jour et nuit !

— Il y a peu de femmes qui n'aient la faiblesse de souhaiter d'être aimées de plus de gens qu'elles n'en veulent aimer.

Mme DE SARTORY.

LE SOUHAIT RÉALISÉ.

Lubin, dès le printemps, partit pour un voyage ;
Sa femme était enceinte ; il lui fit en partant
Les adieux les plus doux, les compliments d'usage
Que se font deux époux qui s'aiment tendrement :
— Que le ciel de tes jours éloigne toute atteinte,

Et te rende à mes vœux telle que je te vois! »
Le ciel qui l'entendit fut docile à sa voix;
Le bon Lubin revint au bout de douze mois,
Et retrouva sa femme enceinte.

SOUMISSION.

— L'amour est une passion qui ne se soumet à rien, et à qui, au contraire, toutes choses se soumettent. M[lle] DE SCUDÉRI.

— L'amour, par tyrannie, obtient ce qu'il demande :
S'il parle, il faut céder; obéir, s'il commande.
Et ce dieu, tout aveugle et tout enfant qu'il est,
Dispose de nos cœurs quand et comme il lui plaît.

— Ce souverain qui, de son trône,
Voit les humains, le front baissé,
Adorer les ordres qu'il donne
Et l'arrêt qu'il a prononcé,
Souvent a pris ce qu'il ordonne
Dans les regards d'une friponne
Qui, par forme d'amusement,
Un instant avant sa toilette,
L'avait reçu de sa soubrette
Qui le dictait en badinant.

— Les femmes sont des animaux d'une nature bizarre. Nous les gâtons par nos douceurs, et je crois tout de bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects et ces soumissions où tous les hommes les acoquinent. MOLIÈRE.

— Chose étrange d'aimer, et que, pour ces traîtresses,
Les hommes soient sujets à de telles faiblesses!
Tout le monde connaît leur imperfection,
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion;
Leur esprit est méchant et leur âme fragile;
Il n'est rien de plus faible et de plus imbécile,
Rien de plus infidèle, et malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là!!!
LE MÊME.

— Une femme nous plaît parce qu'elle nous maîtrise, et nous lui plaisons parce que nous lui sommes soumis. ***

SOUPÇON.

— Ce qu'un amant soupçonne, il y songe tout éveillé :
Amans quod suspicatur, vigilans somniat. PUBLIUS SYRUS.

— Tout n'est qu'heur et malheur dans ce monde, et comme les plus fermes dans la croyance peuvent avoir des doutes, les plus assurés dans l'amour sont capables de quelque soupçon.
LE P. DU BOSC.

— Que doit faire un mari quand on aime sa femme?
Rien.
Voici pourquoi je lui conseille
De dormir, s'il se peut, d'un et d'autre côté.
Si le galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du blondin le belle n'a souci,
Vous le lui faites naître, et la chance se tourne :
Volontiers où soupçon séjourne,
Cocuage séjourne aussi. LA FONTAINE.

— Il faut s'épargner autant qu'on le peut des vérités fâcheuses. J'aime mieux une erreur qui me rend heureux, qu'une évidence qui me désespère. ADRIEN DUPUY.

— Les dames devraient toujours avoir dans la mémoire ce que dit Jules César en répudiant sa femme Pompéia, après même qu'elle eut fait voir son innocence : « Ce n'est pas assez, » s'écria-t-il, que la femme de César soit innocente, elle ne » doit pas même être soupçonnée. » LE P. DU BOSC.

— Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.
VOLTAIRE.

— Ce n'est point par les soupçons qu'on affermit la fidélité d'une maîtresse; ils ne peuvent, au contraire, que l'affaiblir, car c'est la familiariser avec des sentiments dont la seule idée doit lui sembler un crime. En paraissant craindre son inconstance, vous l'accoutumez à la regarder comme possible, à se la reprocher moins; et vous l'avertissez de se faire un mérite de ce qui ne doit être qu'un devoir. NINON DE LENCLOS.

— . . . . Établir des argus
A l'entour de sa femme, c'est la rendre coquette :
Quand les galants sont défendus,
C'est alors qu'on les souhaite. LA FONTAINE.

SOUPIR.

— Si les amants ne soupirent plus, c'est la faute des femmes qui ne leur en laissent pas le temps. ***

De Thémire innocente encore
Je tourmente les quinze ans;

Souvent je devance l'aurore
De la raison et des sens.
J'excite une aimable tempête,
En cherchant à voir le jour;
Dans ma prison rien ne m'arrête,
J'ai pour Éole l'Amour.
Pour remplir un tendre message
Je sais tromper les jaloux,
Et quelquefois à la plus sage
J'ai servi de billet doux.

— En amour, celui qui ne fait que soupirer court grand risque de soupirer longtemps. Demander avec timidité, c'est appeler le refus, a dit un philosophe. *Qui timide rogat, docet negare.* ADOLPHE RICARD.

— Bien insensé celui qui près des belles
Perd en soupirs de précieux instants:
Tous les chagrins sont pour les cœurs fidèles,
Tous les plaisirs sont pour les inconstants.

SOUVENIR.

— Si le plaisir amoureux ne peut pas toujours durer, pour le moins la souvenance du passé contente encore. BRANTÔME.

— Le souvenir d'un bien que l'on n'a plus, est un mal; et quand on se souvient de sa perte, on le perd encore une fois.

Mme DE SARTORY.

— C'est un des avantages de la jeunesse chez les femmes, que dans un âge avancé, un mari se porte à la bienveillance par le souvenir de ses plaisirs. MONTESQUIEU.

— En amour, un clou chasse l'autre :

. . . . Des légèretés d'un amant infidèle
Le souvenir, d'abord profondément tracé,
Par l'amant qui console est bientôt effacé. A. R.

— Il est toujours périlleux pour une jeune personne, de souffrir que ses souvenirs s'attachent d'une manière répétée et avec trop de complaisance, au même individu. Si la reconnaissance, l'admiration ou la curiosité viennent redoubler les liens du souvenir, elle est presque sûrement sur le bord du précipice. Plus grand est l'ennui de la vie habituelle, plus sont actifs les poisons nommés gratitude, admiration, curiosité... C'est l'imagination qu'il faut surtout garder chez une jeune fille que l'on veut préserver de l'amour. STENDHAL.

— En amour, qu'est-ce qu'un jour de bonheur sans le lendemain qui le purifie? C'est du lendemain que le cœur date ses souvenirs. Mme DE GIRARDIN.

— Le parfum de l'âme, c'est le souvenir. C'est la partie la plus suave du cœur, qui se détache pour embrasser un autre cœur et le suivre partout. GEORGE SAND.

— C'est le souvenir importun et jaloux du mari trompé, qui fait très souvent le malheur de l'amant heureux :

— . . . . . Crois-tu qu'il soit heureux l'amant?
Non; dans son amour même il trouve un châtiment :
Plus il honorera sa maîtresse en épouse,
Plus le tourmentera sa mémoire jalouse;
Car elle aura beau faire, elle ne fera pas
Qu'un autre ne l'ait point tenue entre ses bras!
Elle peut bien donner son honneur et sa vie,
Sa beauté, tout... hormis sa pureté ravie,
Hormis la foi jurée et le lit nuptial,
Et l'oubli d'un mari qui devient un rival.
Ce souvenir la souille ou du moins la profane.

ÉMILE AUGIER.

— Les souvenirs sont comme les échos des passions; et les sons qu'ils répètent prennent par l'éloignement quelque chose de vague et de mélancolique, qui les rend plus séduisants que l'accent des passions mêmes. CHATEAUBRIAND.

— Un poëte écrivit ces beaux vers sur un album qu'une jeune fille de dix-sept ans venait de lui présenter :

Sur cette page blanche où mes vers vont éclore,
Qu'un souvenir parfois ramène votre cœur!
De votre vie aussi la page est blanche encore,
Je voudrais la remplir d'un seul mot, le bonheur.
Le livre de la vie est un livre suprême
Que l'on ne peut ouvrir ni fermer à son choix,
Où le feuillet fatal se tourne de lui-même :
Le passage adoré ne s'y lit qu'une fois;
On voudrait s'arrêter à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous les doigts! A. R.

— A quelque genre d'amour que l'on doive les plaisirs, ils sont vifs, et leur souvenir entraînant; et dans cette passion, au contraire de la plupart des autres, le souvenir de ce que l'on a perdu paraît toujours au-dessus de ce qu'on peut attendre de l'avenir. STENDHAL.

SPECTACLE.

— Lorsque les femmes vont au spectacle, elles s'habillent moins pour voir que pour être vues. *Spectaculum veniunt, veniunt spectentur ut ipsæ.* OVIDE.

— Hommes et femmes en un lieu étroit, c'est de la paille auprès du feu. PROVERBE.

— On peut comparer la femme à un pot d'huile, et l'homme à un charbon ardent ; le sage ne mettra point ensemble l'huile et le feu. SAADI.

— N'allez pas trop souvent aux spectacles, mademoiselle ; s'ils perfectionnent le goût, ils gâtent les mœurs, amollissent le cœur et portent l'âme à la tendresse. Attendez que vous soyez mariée. Alors, si votre imagination se dérange, tant pis pour votre mari, ce sont ses affaires ; mais tant que vous serez fille, évitez tout ce qui pourrait l'émouvoir. Mme DE RIEUX.

STÉRILITÉ.

— « Croissez et multipliez, c'est la principale fin du mariage, » a dit le Seigneur. Mais il y a une infinité de gens qui n'écoutent point cette parole divine, et qui se marieraient au contraire s'ils étaient assurés de ne pas multiplier. Une femme ne leur est chère qu'autant qu'elle est stérile. *Jucundum et carum sterilis facit uxor amicum.* J. CH. DE LA FERRIÈRE.

— Une jeune personne assez curieuse demandait un jour à Montesquieu ce que c'était que le bonheur. — Mademoiselle, lui répondit l'illustre écrivain, c'est la fécondité pour les reines et la stérilité pour les filles. A. R.

— Un curé de campagne, gros, gras et bien portant comme ils le sont tous, cherchait une servante et ne savait qui choisir. — « Pourquoi donc, m'sieur le curé, lui dit un des gros bonnets de l'endroit, ne prenez-vous pas la veuve à Jean Maclou ? C'est une femme encore jeune... — Je le sais bien, interrompit le curé, mais on m'a dit qu'elle ne savait rien faire. — Oh ! pour ça c'est un peu vrai, reprit le paysan ; mais dam ! y n'faut pas être trop exigeant non plus, on n'peut pas avoir tout à la fois. — Cette femme a donc d'autres qualités ? » demanda l'homme d'église. — « Ah ! j'crois pardi ben... Mais, m'sieur le curé, vous n'savez donc pas qu'elle est stérile ? » répondit le malin campagnard. A. R.

SUCCESSEUR.

— Soyez aussi aimable, aussi honnête qu'il est possible ; aimez la femme la plus parfaite qui se puisse imaginer, vous n'en serez pas moins dans le cas de lui pardonner ou votre prédécesseur ou votre successeur. CHAMPFORT.

— Lors même qu'en amour on se quitte de bonne volonté, on aime presque toujours mieux avoir pour successeur un étranger qu'un ami. LINGRÉE.

— Qu'est-ce qu'un amant? — Le successeur d'un mari trompé. — Qu'obtient-il? — La permission d'effacer le soir les baisers que sa maîtresse a reçus le matin... — Combien d'hommes, qui chassent impunément sur les terres d'autrui, seraient honteux de leurs bonnes fortunes s'ils se faisaient une seule fois cet humiliant aveu! ADOLPHE RICARD.

SUICIDE.

— Cratès disait aux amoureux, « que si le temps ne pouvait vaincre leur passion, il n'y avait point de meilleur remède que la mort. » En cela, ce sage ne me semble ni médecin, ni philosophe, car c'est un étrange conseil que celui de se tuer pour se guérir. Pour bannir l'amour, il ne faut pas nous ôter la vie, mais seulement l'erreur ; et comme en regardant les blessures du corps on en augmente quelquefois le sentiment, de même, en considérant les folies de l'esprit, on se met en état d'y porter remède. Le P. DU BOSC.

— L'amour se compose d'orgueil et de tendresse. Dans la passion de l'homme, la dose de l'un surpassant celle de l'autre, il en résulte une tendance naturelle pour les moyens violents. Le cœur de la femme, au contraire, se nourrissant plutôt de tendresse que d'orgueil, est plus disposé à se dissoudre par les moyens de langueur. L'amant se jette dans la tombe, l'amante y descend. Plus d'hommes se tuent par amour, mais beaucoup plus de femmes en meurent. LEMONTEY.

— Il y a des hommes qui se tuent lorsque les femmes qu'ils aiment se refusent à leur passion ; ce sont des sots. Ce que les femmes ont refusé la veille, le lendemain elles l'accordent, et il y a tout à espérer d'elles tant qu'elles vivent. ROCHEBRUNE.

— Il y a des femmes du monde qui, s'étant livrées pendant quelques années au mystère tranquille d'une liaison coupable, perdent un jour la tête en voyant leur complice adoré, affiché sur la liste des bancs de la mairie, et s'en vont tout droit pi-

quer une tête au pont des Arts... On les repêche, c'est l'usage, parce que toute femme à grande passion sait nager.

NESTOR ROQUEPLAN.

— L'amour ne se mérite pas, il s'inspire. Quelque aimable que vous soyez, si vous ne parvenez point à vous faire aimer, fuyez, changez, mais ne vous tuez pas :

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.

Celui qui se tue parce qu'il n'est point aimé, se tue toujours trop tôt. « C'est quand on n'a plus rien à espérer qu'il ne faut désespérer de rien, a dit Sénèque : *Qui nihil potest sperare, desperet nihil.* »

ADOLPHE RICARD.

SUPERSTITION.

— Toutes les grandes passions vont à l'égard de leur objet jusqu'à une espèce de superstition.

FONTENELLE.

— Jamais un homme ne s'est assis à Delphes sur le sacré trépied. Le rôle de Pythie ne convient qu'à une femme. « Adressez-vous aux femmes, disait saint Jérôme aux hérésiarques de son temps, elles reçoivent promptement parce qu'elles sont ignorantes ; elles répondent avec facilité parce qu'elles sont légères ; elles retiennent longtemps parce qu'elles sont têtues. »

DIDEROT.

— Dans tous les pays, ce sont les femmes qui sont l'appui des superstitions.

DUPUIS.

— Si les femmes sont naturellement plus superstitieuses que les hommes, c'est qu'elles sont plus sensibles et moins éclairées.

BEAUCHÊNE.

SURVEILLANCE.

— Il n'y a rien qui soit de plus difficile garde qu'une femme qui ne veut pas se garder elle-même.

PROPERCE.

— L'homme le plus adroit, eût-il même vécu
Cinquante ans, renommé pour sa haute prudence,
D'un siècle tout entier eût-il l'expérience,
S'il veut se mettre en tête, et s'avise, en un mot,
De garder une femme, il ne sera qu'un sot.

— Un mari qui n'y voyait que d'un œil, se montrait fort irrité des absences trop fréquemment renouvelées de sa jeune femme. Un jour qu'elle était rentrée plus tard encore qu'à l'ordinaire, il s'oublia jusqu'à la frapper. Les deux époux allaient

en venir aux mains, lorsqu'un jeune acteur, leur voisin, se doutant de la cause de tout ce tapage, s'interposa subitement entre eux, et s'adressant au mari brutal, il lui dit d'un ton tragique :

En vain à l'épier ton cœur jaloux s'attache,
Tu veux troubler ses feux ; quel est donc ton orgueil ?
Argus, avec cent yeux, ne put garder sa vache ;
Et toi tu veux garder ta femme avec un œil ?
Allons donc ! . . . . A. R.

— On ne saurait garder une femme impudique ; une pudique n'a pas besoin qu'on la garde. SAINT JÉRÔME.

— On reprochait à un mari jaloux la surveillance incessante dont il entourait sa femme : — Monsieur, répondit-il, y a-t-il donc tant d'offense à veiller pour la garde de ce qu'on aime, dans un temps où la fidélité est si rare qu'il n'y a plus que ceux qui sont assurés d'être trompés qui ne craignent point de l'être? Le P. Du Bosc.

— Si je portais deux pucelles en sautoir, disait Ésope, je ne répondrais pas de celle qui serait derrière.

— Que l'on me donne à garder un trésor
J'en répondrai. Qu'on soumette à ma garde
Une hydre, un monstre à figure hagarde,
Fût-il sorcier, j'en répondrais encor.
Mais que l'on mette à l'ombre de mon aile
Jeune beauté modeste en son maintien,
Dont la voix tremble et dont l'œil étincelle ;
Amour et moi ne répondons de rien. LA FONTAINE.

— Il est plus aisé d'avoir soin d'un boisseau de puces que d'une seule femme. PROVERBE.

— . . . . . Bouleverser l'ordre des éléments,
Sur les flots irrités voguer contre les vents,
Fixer, selon ses vœux, la volage fortune,
Arrêter le soleil, aller prendre la lune,
Tout cela se ferait beaucoup plus aisément,
Que soustraire une femme aux yeux de son amant,
Dussiez-vous la garder avec un soin extrême,
Quand elle ne veut pas se garder elle-même.

SYMPATHIE.

— La sympathie n'est autre chose qu'une parenté de cœur

et d'esprit. Il est prudent d'ajouter qu'entre deux personnes de sexe différent, les sens entrent aussi dans la famille.

Adrien Dupuy.

— Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
Dont par un doux rapport les âmes assorties,
S'attachent l'une à l'autre et se laissent piquer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

Corneille.

— Il n'y a que la conformité des sentiments qui puisse rendre les liaisons durables. C'est la sympathie qui rapproche les cœurs, et qui serre les liens de l'amour ou de l'amitié.

Bignicourt.

— Leurs étoiles au ciel, l'une à l'autre assortie,
Dans leur âme ont formé la tendre sympathie
Qui sait en un moment produire pour toujours
L'heureux charme qui fait d'éternelles amours.

Ponsard.

— Combien s'épargnerait-on de chagrins, mademoiselle, si l'on choisissait toujours ce qui peut convenir! On ne verrait point tant de femmes oublier leur devoir, ni tant d'amants manquer à leurs promesses. Mais il est un âge où l'on ne raisonne point: on suit aveuglément ce qui plaît d'abord, et l'on se repent à loisir des engagements faits à la hâte. Mme de Rieux.

SYMPTOME.

— Il y a des symptômes d'amour aussi sûrs que des symptômes de maladie. On a chaud, on a froid en même temps; on est du même sentiment, on se rencontre dans la façon de juger; on approuve les mêmes choses; on aime les mêmes gens; on aime les lieux où l'on a commencé à s'aimer, et tout cela sans qu'on s'en doute. Le Prince de Ligne.

TALENT.

— Ce n'est guère sans danger qu'une femme a des rapports avec le public, même par ses talents. Mme Roland.

— Quand une femme vous dit qu'un homme a de grands talents, il est toujours malhonnête de rire. E. Jouy.

— On n'a de talent et de force auprès des femmes, qu'autant qu'on met à les avoir exactement le même intérêt qu'à une partie de billard. Stendhal.

TÉMÉRITÉ.

— Les femmes nous appellent méchants et téméraires, dans des circonstances où ne l'être pas ou cesser de l'être, serait un crime à leurs yeux. OVIDE.

— Pour être téméraire avec succès, il suffit de l'être à propos. NINON DE LENCLOS.

— L'amour doit tout oser quand il a tout à craindre.
SAURIN.

— Les femmes sont de ces places qui veulent être prises de force. Avec elles, on risque beaucoup plus à ne rien tenter qu'à ne pas réussir. BACON.

— La témérité n'a plus besoin d'excuse, depuis que les femmes l'ont érigée en vertu. SYLVAIN MARÉCHAL.

— Vous ne savez qu'aimer, dites-vous, cher Silvio?
Les femmes cependant demandent autre chose.
Bien plus, sans les aimer, du moment que l'on ose,
On leur plaît. La faiblesse est si chère à leur cœur,
Qu'il leur faut un combat pour avoir un vainqueur.
Croyez-moi, j'ai connu ces êtres variables.
Il n'existe, dit-on, ni deux feuilles semblables,
Ni deux cœurs faits de même; et moi, je vous promets
Qu'en en séduisant une on séduit tout un monde;
L'une aura les pieds plats, l'autre la jambe ronde,
Mais la communauté ne changera jamais.
Avez-vous jamais vu les courses d'Angleterre?
On prend quatre coureurs, — quatre chevaux sellés;
On leur montre un clocher, puis on leur dit : Allez!
Il s'agit d'arriver, — n'importe la manière.
L'un choisit un ravin, — l'autre un chemin battu.
Celui-ci gagnera s'il ne rencontre un fleuve,
Celui-là fera mieux, s'il n'a le cou rompu.
Tel est l'amour, Silvio; — l'amour est une épreuve;
Il faut aller au but, — la femme est le clocher.
Prenez garde au torrent, prenez garde au rocher;
Faites ce qui vous plaît, le but est immobile.
Mais croyez que c'est prendre une peine inutile
Que de rester en place et de crier bien fort :
Clocher! clocher! je t'aime, arrive ou je suis mort.
ALFRED DE MUSSET.

— Oser entreprendre auprès des femmes, c'est déjà les avoir à moitié. ROCHEBRUNE.

— L'amour pénètre dans les lieux mêmes où les loups n'ose-

raient aller chercher leur proie; et lorsque celui qui aime sait oser, il serait bien difficile qu'il aimât sans succès. BYRON.

— Les femmes aiment la témérité. Quand on les étonne, on les intéresse, et quand on les intéresse on est bien près de leur plaire. CHARLES NODIER.

— Quelle que soit la faiblesse des femmes, les hommes ne sont téméraires qu'avec celles qui le veulent bien. En amour, ce sont les petites complaisances qui autorisent les grandes familiarités. ADOLPHE RICARD.

TEMPÉRAMENT.

— Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des femmes, si le tempérament n'en est d'accord.

LA ROCHEFOUCAULD.

— La plupart des femmes aiment par caprice et changent par tempérament. Mme DE LAMBERT.

— Il faut avoir un cœur pour savoir aimer; les sens ne suffisent pas. Le tempérament conduit par l'esprit peut mener jusqu'à la volupté, mais jamais jusqu'à l'amour. BERNIS.

— La vanité, la honte et surtout le tempérament font souvent la valeur des hommes et la vertu des femmes.

LA ROCHEFOUCAULD.

— En amour, on est dupe de soi-même et des autres. On croit souvent donner des preuves d'affection, et ce ne sont que des preuves de tempérament. Celles que l'on reçoit ne sont pas toujours plus épurées ni mieux connues. ROCHEBRUNE.

— Quand le tempérament est monté à un certain degré, c'est un cheval fougueux qui emporte son cavalier à travers champs, et presque toutes les femmes sont à califourchon sur cet animal-là. DIDEROT.

— Quelques jours après le décès de M. A***, un de ses amis s'avisa de faire son panégyrique au milieu d'une assez nombreuse compagnie. Un feuilletoniste qui se trouvait là, ne pouvant écouter de sang-froid ce qui lui semblait très risqué, se pencha vers son voisin, et lui dit : — Je l'ai connu, ce pauvre cher homme!

Austère comme un cénobite
Il vécut toujours chastement,
Mais il dut sa bonne conduite
A son mauvais tempérament. A. R.

— Il y a des femmes auxquelles la froideur de leur tempérament tient lieu de vertu. Celles-là n'ont pas plus de mérite à être chastes, que celles qui se réfugient par crainte de l'amour

derrière les grilles d'un couvent. Christine de Suède, visitant un jour un de ces établissements, disait avec beaucoup de raison à la supérieure : — Si vous faites des vœux, pourquoi des grilles ? et si vous avez des grilles, pourquoi des vœux ? — Il n'y a point de mérite, dit un philosophe latin, à ne pas faire ce que l'on ne peut pas faire : *Nulla igitur laus est non facere quod facere non possis.* A. R.

— Le tempérament des femmes empêche quelquefois qu'elles ne se livrent à toute leur coquetterie ; elles vont d'abord au pressé. BIGNICOURT.

— Une femme à tempérament ne peut se vanter d'accorder des faveurs ; elle cède plutôt à ses désirs qu'à ceux d'autrui. P. ROCHPÈDRE.

TEMPÉRANCE.

— La tempérance et la modération dans la jeunesse sont un passe-port pour vieillir heureusement. PLUTARQUE.

— Toute bonne que fût la manne, les Israélites s'en lassèrent à force d'en manger. Si donc, monsieur, vous voulez ne pas vous ennuyer de votre femme, n'épuisez pas tout d'un coup le plaisir qu'elle est capable de vous donner. Faites-le durer longtemps : *Quod sæpe fieri non potest, fiat diu*, nous dit un philosophe. Souvenez-vous que l'ivresse est toujours honteuse à l'homme, mais que l'on est doublement coupable quand on s'enivre du vin de sa propre cave. Figurez-vous que votre femme est la plus aimable des femmes, et que le pain qu'elle vous fait manger est le plus savoureux de tous les pains. Tâchez d'y découvrir tous les jours quelque charme nouveau, et ne prodiguez pas votre bonheur, si le bonheur vous est donné. En un mot, vivez comme un sage et non pas comme un fou. Il n'y a que la tempérance qui puisse vous conduire à la félicité du mariage. C'est elle qui légitime les plaisirs, qui les fertilise, et qui les rend d'autant plus sensibles qu'ils sont rares et modérés. *Dulcia quæ rarissima sunt, maxime delectant;* et comme le dit si bien un poëte latin : *Voluptates commendat rarior usus.* CH. DE LA FERRIÈRE.

— La tempérance est la plus fine et la plus délicate des voluptés. Mme BRISSON.

— En amour, l'économie des sentiments et des plaisirs est la seule métaphysique raisonnable. NINON DE LENCLOS.

— La raison développée et cultivée sera toujours le frein le plus puissant des passions. *Pridiè caveat ne faciat quid pigeat postridiè :* voilà la boussole de tous les humains. *Nocet empta dolore voluptas :* voilà la doctrine des vrais voluptueux. MIRABEAU.

— Madame Deshoulières nous a laissé sur ce sujet une page éloquente que nous nous empressons de citer :

L'hiver suivi des vents, des frimas, des orages,
De ces aimables lieux trouble l'heureuse paix;
Il a déjà ravi par de cruels outrages
Ce que la terre avait d'attraits.
Quelles douloureuses images
Le désordre qu'il fait imprime dans l'esprit!
Hélas! ces prés sans fleurs, ces arbres sans feuillages,
Ces ruisseaux glacés, tout nous dit :
Le temps fera chez vous de semblables ravages!
Comme la terre nous gardons
Jusqu'au milieu de l'automne
Quelques-uns des appas que le printemps nous donne.
L'hiver vient-il, nous les perdons.
Pouvoirs, trésors, grandeurs, n'en exemptent personne :
On se déguise en vain ces tristes vérités;
Les terreurs, les infirmités,
De la froide vieillesse ordinaires compagnes,
Font sur nous ce que font les autans irrités
Et la neige, sur les campagnes.
Encor, si, comme les hivers
Dépouillent les forêts de leurs feuillages verts,
L'âge nous dépouillait des passions cruelles,
Plus fortes à dompter que ne le sont les flots,
Nous goûterions un doux repos
Qu'on ne peut trouver avec elles!
Mais nous avons beau voir détruire par le temps
La plus forte santé, les plus vifs agréments,
Nous conservons toujours nos premières faiblesses.
L'ambitieux, courbé sous le fardeau des ans,
De la Fortune encore écoute les promesses;
L'avare en expirant regrette moins le jour
Que ses inutiles richesses;
Et qui jeune a donné tout son temps à l'amour,
Un pied dans le tombeau veut encor des maîtresses.
Il reste dans l'esprit un goût pour les plaisirs,
Presque aussi dangereux que leur plus doux usage.
Pour être heureux, pour être sage,
Il faut savoir donner un frein à ses désirs.

— L'amour d'une femme ne consiste pas dans des témoignages emportés, dans un abandon sans frein ni réserve. C'est folie de croire qu'il soit prudent et sage d'épuiser tout à coup la

somme de bonheur et d'illusion avec laquelle on entre en ménage, et de se donner corps et âme à un homme, jusqu'à ce que, rassasié, il détourne la tête et s'endorme dans l'habitude de notre possession. M[me] CHARLES REYBAUD.

— Je me promenais hier sur la place Saint-Sulpice, lorsque je vis passer de jeunes époux qui sortaient de l'hôtel de la mairie. — Voilà, me dis-je, en les voyant si riches de jeunesse et de santé, voilà des gens qui bientôt, j'en suis sûr, n'auront plus que du pain sec! Car, au lieu d'étendre sagement des confitures sur de longues tartines de pain, les gourmands vont avaler le pot entier à pleines cuillerées; au lieu de vivre de leur revenu, les prodigues vont manger le capital, et, sans souci de l'avenir, éventrer leur bonheur comme la poule aux œufs d'or. ALPHONSE KARR.

— Terminons ce chapitre par le sage conseil que le bon Panard donnait naguère à ses coquins de neveux. — Mes enfants, leur disait-il un jour :

De peur que trop tôt on ne meure,
Il faut fuir les déréglements :
Quand on fait le vieux de bonne heure,
On est jeune pendant longtemps.

Et disons avec Mirabeau : Tous les plaisirs sont dans la jouissance, il n'en est pas un dans l'excès. A. R.

TEMPS.

— C'est le temps et non la raison qui met fin à l'amour. *Amori finem tempus, non animus facit.* PUBLIUS SYRUS.

— Tout le temps que l'on ne consacre pas à l'amour est du temps perdu : *Perduto è tutto il tempo che in amar non si spende.* LE TASSE.

Le temps est tôt ou tard le vainqueur de l'amour : l'amitié seule dompte le temps. M[me] D'ARCONVILLE.

— Le temps qui ôte à l'amour le charme et la fraîcheur de la jeunesse, compense par d'autres avantages ceux qu'il lui enlève. La confiance qui naît d'une longue épreuve, le souvenir si puissant de ce que l'on a fait l'un pour l'autre, cette reconnaissance passionnée qui en résulte, tels sont, si j'ose ainsi parler, les nouveaux attraits dont l'amour se pare en vieillissant, et qui le rajeunissent dans sa décrépitude. CHABANON.

LE TEMPS ET L'AMOUR.

A voyager passant sa vie,
Certain vieillard, nommé le Temps,

Près d'un fleuve arrive et s'écrie :
« Ayez pitié de mes vieux ans.
Hé quoi! sur ces bords on m'oublie,
Moi qui compte tous les instants!
Mes bons amis, je vous supplie
Venez, venez passer le Temps. »

De l'autre côté sur la plage
Plus d'une fille regardait,
Et voulait aider son passage
Sur un bateau qu'Amour guidait;
Mais une d'elles, bien plus sage,
Leur répétait ces mots prudents :
« Ah! souvent on a fait naufrage
En cherchant à passer le Temps. »

L'Amour gaîment pousse au rivage :
Il aborde tout près du Temps :
Il lui propose le voyage,
L'embarque, et s'abandonne aux vents.
Agitant ses rames légères,
Il dit et redit dans ses chants :
« Vous voyez bien, jeunes bergères,
Que l'Amour fait passer le Temps. »

Mais tout à coup l'Amour se lasse;
Ce fut toujours là son défaut.
Le Temps prend la rame à sa place,
Et lui dit : « Quoi! céder sitôt!
Pauvre enfant! Quelle est ta faiblesse!
Tu dors, et je chante à mon tour
Ce vieux refrain de la sagesse :
Ah! le Temps fait passer l'Amour. » SÉGUR.

— Les maîtresses, comme les mouches, disparaissent au mauvais temps. LAMOTHE-LEVAYER.

— Le temps détruit toutes choses; avec le temps :

« Vénus s'enlaidit et l'amour se déplume. » DEMOUSTIER.

— Il n'est plus temps d'être sage quand on ne peut plus être fou. P.-J. ROCHPÈDRE.

— Quand vous voulez que l'amour vienne
Embellir encor vos moments,
C'est du plus loin qu'il vous souvienne
Rappeler des rêves charmants.

Ah! croyez-moi, froides coquettes,
Laissez-là les tendres erreurs;
L'amour ne veut point qu'en lunettes
On lui conte encor des douceurs.

Ils sont passés ces jours d'ivresse
Que les plaisirs trouvaient trop courts!
Ah! l'âge heureux de la jeunesse
Luit un instant, fuit pour toujours.

Le temps jamais ne se retourne :
Il poursuit tout droit son chemin,
Et laisse l'ennui qui séjourne
Pour dévorer le cœur humain.

De même l'amour suit sa route
Sans regarder derrière lui :
Hier est un mot qu'il redoute;
Cet enfant ne dit qu'aujourd'hui.

Léger comme l'amant de Flore,
Il voltige, et sur son bouton,
La fleur qu'il a forcé d'éclore
Rappelle en vain ce papillon.

TENDRESSE.

— Les femmes ont d'ordinaire plus de penchant à la tendresse que les hommes, mais le personnage d'une femme n'est que de se défendre. FONTENELLE.

— Les femmes ont toujours de l'indulgence pour tout ce qui porte le caractère de la tendresse. Mme DE TENCIN.

— Les femmes refusent avec éclat l'hommage de ceux qui ne leur plaisent pas, pour accepter à petit bruit et sans crainte d'être blâmées, la tendresse de celui qui les flatte le plus. MARIVAUX.

— La tendresse s'accroît de la pitié. Mme DUFRÉNOY.

— Les femmes les plus ruineuses sont celles dont la tendresse est le plus désintéressée. LOUIS DESNOYERS.

TENTATION.

— Pour les femmes du monde, un jardinier est un jardinier, et un maçon est un maçon : pour quelques autres plus retirées, un maçon est un homme, un jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint. LA BRUYÈRE.

— La pureté se soutient par elle-même; les désirs toujours

réprimés s'accoutument à ne plus renaître, et les tentations ne se multiplient que par l'habitude d'y succomber.

J.-J. Rousseau.

— Un religieux qui était extrêmement tourmenté de la tentation d'impureté, consultait un jour le saint frère Gilles sur les moyens de s'en délivrer. — Que feriez-vous, mon frère, lui demanda le saint homme, à un chien qui voudrait vous mordre? — Je prendrais des pierres ou un bâton, répondit le religieux, et je ne cesserais point de le frapper que je ne l'eusse fait fuir. — Hé bien! reprit l'homme de Dieu, faites de même à l'égard de votre chair qui aboie contre vous, et vous ferez fuir la tentation. » Le religieux suivit ce sage conseil, et depuis lors, dit-on, le démon ne le tenta plus. — Que cet exemple vous serve, messieurs! et puissiez-vous, au souvenir des mortifications que ce pauvre religieux s'est imposées, puissiez-vous comme lui chasser le démon : *Felix quem faciunt aliena pericula cautum !* L'abbé de Bellegarde.

— En amour, le seul moyen de n'être point tenté, c'est de succomber quelquefois à la tentation. Mme de Choiseul.

TÊTE.

— Pittacus avait coutume de dire que chacun ayant son défaut, la tête de sa femme était le sien. A. R.

— Quèlque bonne que soit la tête, elle ne peut presque rien contre le cœur. Mlle de Scudéri.

— Une jeune femme demandait à Benserade une rime au mot coiffe : — Eh ! madame, comment pourrais-je la trouver, répondit-il, ce qui appartient à la tête d'une femme n'a jamais ni rime ni raison. A. R.

— La tête d'une femme parle encore le langage de ses sens lorsqu'ils sont muets. Diderot.

— L'amour est la passion des grandes âmes, et leur fait mériter la gloire, quand il ne leur tourne pas la tête.

Mme de Pompadour.

— Un mari se plaignait devant Rivarol de n'être pas heureux dans son ménage. — Ma femme, disait-il avec tristesse, est méchante, acariâtre, et je crois même qu'elle me fait..... — Que vous importe, mon cher? interrompit le publiciste; une tête bien faite doit s'accommoder de tous les oreillers que la fortune lui présente. A. R.

— La femme qui se jette à la tête des hommes, se trouve bientôt sous leurs pieds. Louis Desnoyers.

— Une belle-mère disait à son gendre qui se plaignait beau-

coup de sa femme : — Vous avez tort de vous plaindre, monsieur ; ma fille est un vrai bijou, et quand bien même vous n'auriez eu que son corps, je vous estimerais trop heureux. — Oui, répondit le mari, mais avec son corps, j'ai dû prendre sa tête, madame, et ce dont j'enrage. A. R.

— C'est quand les hommes perdent la tête, que les femmes prennent sur eux une incontestable supériorité. STENDHAL.

— Deux amoureux qui s'escriment à se casser la tête pour les beaux yeux d'une coquette, prouvent surabondamment qu'ils l'ont déjà perdue. ADOLPHE RICARD.

TÊTE-A-TÊTE.

— Dans un tête-à-tête on n'est jamais interrompu davantage que lorsqu'on ne dit rien. M[lle] DE L'ESPINASSE.

— Femmes ! ne vous enfermez jamais seules avec un homme : l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête-à-tête. J.-J. ROUSSEAU.

— Dans le tête-à-tête, une femme parle haut avec l'homme qui lui est indifférent ; elle parle bas avec celui qu'elle commence à aimer, et garde le silence avec celui qu'elle aime. ROCHEBRUNE.

— Le célibataire cherche une femme pour éviter la solitude, l'homme marié cherche de la société pour éviter le tête-à-tête. PH. DE VARENNE.

— Dans le tête-à-tête le plus tendre on reste toujours deux. LACLOS.

— Rien n'est si embarrassant que le premier tête-à-tête quand on a tout à se dire... si ce n'est le dernier quand tout est dit. NESTOR ROQUEPLAN.

— S'entretenir tête-à-tête sur les mystères de l'amour, c'est jouer avec du feu sur un baril de poudre. LÉVIS.

— Quand une femme est en tête-à-tête avec son amant, elle n'accorde jamais la permission d'être aimable, parce qu'elle sait fort bien qu'en pareille circonstance toute permission est superflue. ADOLPHE RICARD.

THÉATRE.

— La présence tous les soirs d'une jolie danseuse donne de l'attention forcée aux âmes blasées ou privées d'imagination qui garnissent le balcon de l'Opéra. Par ses mouvements gracieux, hardis et singuliers, elle réveille l'amour physique et leur procure peut-être la seule cristallisation qui soit encore

possible. C'est ainsi qu'un laideron qui n'eût pas été honoré d'un regard dans la rue, surtout de la part des gens usés, s'il paraît souvent sur la scène, trouve à se faire entretenir fort cher. Geoffroy disait que le théâtre est le piédestal des femmes. Plus une danseuse est célèbre et usée, plus elle vaut; de là le proverbe des coulisses : Telle trouve à se vendre qui n'eût pas trouvé à se donner. STENDHAL.

TIMIDITÉ.

— La timidité doit être le caractère des femmes; elle assure leurs vertus. Mme DE LAMBERT.

— Les femmes aiment assez à voir un amant faire le plaintif autour d'elles; mais il en est peu qui, dans la concurrence d'un amant entreprenant et d'un amant timide, donnent la préférence au second. NINON DE LENCLOS.

— J'ai souvent remarqué que la timidité donne aux jeunes gens un air de douceur et de respect qui ne déplaît jamais aux honnêtes femmes. Je ne sais s'il n'y a pas autant de plaisir pour elles à jouir d'un tendre embarras que d'une audace vaine. Les charmes d'une jolie femme produisent plus d'un effet; ils inspirent la tendresse et les désirs. La tendresse touche le cœur, les désirs flattent l'amour-propre; mais en supposant qu'une honnête femme ait plus de sensibilité que de vanité, elle doit préférer de toucher le cœur. On ne sait pas d'ailleurs où cela conduit, et l'on peut parvenir avec le temps à mettre tout d'accord. Mme DE RIEUX.

— La timidité n'est souvent que la défiance d'un amour-propre qui, en désirant de plaire, craint de ne pas réussir. SAINT-MAURICE.

— Un étudiant de première année, qui se promenait dans le jardin du Luxembourg, tournait depuis longtemps autour d'une jeune fille sans oser engager la conversation avec elle. Tout à coup il aperçut une araignée qui montait sur les épaules de celle dont la présence le rendait si gauche et si timide. Saisissant aussitôt l'occasion : — Mademoiselle, lui dit-il d'une voix mal assurée, vous avez une grosse bête derrière vous. — Ah! monsieur, s'écria la jeune fille en se levant aussitôt, je ne vous savais pas là. A. R.

— En amour, la timidité ne mène à rien. Si vous voulez qu'on vous aime, dites que vous aimez; dites-le souvent et très haut. Les femmes écoutent toujours avec plaisir ce qui flatte leur amour-propre; et pour elles, la passion qui parle est plus forte que celle qui se tait. ADOLPHE RICARD.

L'AMANT TIMIDE.

— Zéphyr, si tu vois dans ton vol le cher objet de mon amour, dis-lui que je soupire, mais ne lui dis pas pour qui. Ruisseau fugitif, si tu la rencontres, dis-lui que tu n'es formé que de larmes, mais ne lui dis pas que ce sont les miennes qui font murmurer tes flots. PÉTRARQUE.

L'AMANT TIMIDE.

— A seize ans, pauvre et timide
Devant les plus frais appas,
Le cœur battant, l'œil humide,
Je voulais et n'osais pas ;
Et je priais, et sans cesse
Je répétais dans mes vœux :
Jésus ! rien qu'une maîtresse,
Rien qu'une maîtresse... ou deux.

Lors une beauté qui daigne
M'agacer d'un air moqueur,
Me dit : Enfant, ton cœur saigne,
Et j'ai pitié de ton cœur.
Pour te guérir, quel dictame
Faut-il donc, pauvre amoureux ?
— Oh ! rien qu'un baiser, madame !
Oh ! rien qu'un baiser... ou deux.

Puis, le beau docteur qui raille,
Me tâte le pouls, et moi,
En façon de représaille,
Je tâte, je ne sais quoi.
— Où vont ces lèvres de flamme ?
Où vont ces doigts curieux ?
— Puisque j'en tiens un, madame,
Laissez-moi prendre les deux.

La coquette, sans alarmes,
Rit si bien de mon amour,
Que j'eus à baiser des larmes,
Quand je riais à mon tour.
Elle sanglotte, elle se pâme :
— Qu'avons-nous fait là, grands dieux ?
— Oh ! rien qu'un enfant, madame,
Oh ! rien qu'un enfant... ou deux !

HÉGÉSIPPE MOREAU.

— La timidité plaît aux hommes dans les jeunes filles et

déplait aux femmes dans les jeunes gens, parce qu'elle refuse à celles-ci ce qu'elle semble promettre aux autres.

ADOLPHE RICARD.

TOILETTE.

— Les femmes sont de belles petites bêtes qui mettent dans la toilette et les colifichets l'unique intérêt de la vie.

TITE-LIVE.

— Les jeunes filles qui donnent tant de soins à leur toilette, sont d'autant moins chastes. *Casta puella nimis, casta puella minùs.* CATULLE.

— Une jeune femme sent toujours bon quand elle ne sent rien. *Mulier rectè olet, ubi nihil olet.* PLAUTE.

— Celles qui soignent beaucoup leur toilette soignent peu la vertu. CATON.

— La femme est un animal qui se délecte dans sa toilette.

SAINT AUGUSTIN.

— Il faut que les femmes s'habillent d'une manière simple et décente, et que leurs plus beaux ornements soient la pudeur et la modestie. SAINT PAUL.

— La femme honnête l'est jusque dans sa mise.

SAINT CYPRIEN.

— La toilette est à l'égard du corps ce qu'est une couche de mortier à l'égard d'un vieux bâtiment, elle en cache les défauts. OXENSTIERN.

— Ma foi, les beaux habits servent bien à la mine.
On a beau s'agencer et faire les doux yeux,
Quand on est bien parée on en est toujours mieux.

— Les femmes ne songent qu'à leur toilette ; elles passent la moitié du jour pour se préparer à perdre l'autre et à se perdre elles-mêmes. LE R. P. LOUIS DE LA FERTÉ.

— On mettrait moins de temps à nettoyer une écurie où il y aurait quarante-quatre chevaux, que les femmes n'en mettent à attacher toutes leurs épingles. LE R. P. MENOT.

— On a remarqué que de tous les animaux, les chats, les moutons et les femmes sont ceux qui perdent le plus de temps à leur toilette. CHARLES NODIER.

— Il y a toujours des côtés par où il est bon de n'être pas regardé. Les femmes entendent, ce me semble, cette politique mieux que les hommes : elles enveloppent soigneusement ce qu'elles ne peuvent montrer avec avantage. Celles qui n'ont pas de belles dents ne rient jamais que des yeux.

Mme DE RIEUX.

— Les femmes ont naturellement un talent merveilleux pour faire valoir, en tout bien, tout honneur, les avantages plus ou moins nombreux de leur personne, ou pour en dérober les défectuosités plus ou moins disgracieuses. Si elles sont vraiment jolies, elles éblouissent; si elles sont passables, elles se font jolies; si elles sont laides, elles se rendent passables. Il en est même d'affreuses qui parviennent à produire une illusion dont elles s'étonnent elles-mêmes. Les femmes ont raison d'agir ainsi. Toutes les choses de ce monde ont besoin d'un peu de mise en scène. Le talent, la vertu, la science, la beauté, le velours, le satin, le calicot, n'ont souvent d'apparence que ce qu'on sait leur en donner. Il ne suffit pas d'être, il faut paraître. Il ne suffit pas d'être remarquable, il faut être remarqué. Le savoir-faire doit aider le savoir, et l'étoffe la plus belle a besoin d'être artistement drapée et mise en montre.

LOUIS DESNOYERS.

— Les habillements trop recherchés sont nuisibles aux belles personnes. On a toujours la malice de dire que les parures d'une femme lui prêtent des agréments. Ne cherchez pas non plus, mademoiselle, à vous singulariser par des habillements extraordinaires: ils font passer celles qui les portent pour des folles, ou pour des femmes de rien qui veulent être remarquées. Mme DE RIEUX,

— Il faut qu'une femme proportionne à son âge ses goûts et sa parure. La coquetterie de la toilette est un ridicule odieux quand on n'est plus jeune, et la vivacité de la jeunesse dans un âge avancé ressemble à une parure neuve sur une vieille robe

MERCIER.

— Dans la toilette d'une femme, trop de magnificence est un défaut; la richesse cache la beauté. DUPATY.

— La magnificence de la toilette d'une femme qui n'a pas de fortune, atteste deux choses qui lui font peu d'honneur : la prodigalité de son amant et la sottise de son mari. « Quand madame les porte beaux, disait Scarron, monsieur les porte belles. » ADOLPHE RICARD,

— Jeunes beautés, vous à qui la nature
A prodigué mille attraits séduisants;
Pourquoi du fard d'une vaine imposture
Vouloir flétrir ses plus riches présents?
Or et bijoux ne valent pas quinze ans.

Que l'éclat seul des fleurs fraîches écloses
Prête son charme à vos appas naissants;
Ne voit-on pas que les lis et les roses

Sont la parure et l'honneur du printemps?
Or et bijoux ne valent pas quinze ans.

Quand de vos traits la fraîcheur passagère
S'envolera sur les ailes du temps,
A la toilette empruntez l'art de plaire;
Mais jusque-là fuyez ses faux brillants:
Or et bijoux ne valent pas quinze ans. DÉSAUGIERS.

— Nous n'éprouvons tant de plaisir à voir un bas blanc bien tiré sur une jambe bien faite, que parce qu'en exaltant notre imagination, ce que nous voyons la laisse errer à loisir dans le vaste champ de l'infini. ADOLPHE RICARD.

— Je n'ai jamais compris comment il était possible qu'une femme laissât assister à sa toilette toute autre personne qu'une femme. Ce doit être un sanctuaire où jamais un homme, pas même le mari, ne devrait avoir l'audace de pénétrer. Et plus la femme avance en âge, plus elle doit être scrupuleuse sur cet article. J'ai vu des femmes, encore charmantes lorsqu'elles étaient parées, être hideuses dans leur négligé du matin.... Femmes! il faut que tout en vous soit de votre sexe; il faut que tout en vous, sur vous, autour de vous, nous plaise, nous charme et nous attire. Ce sont les désirs des hommes qui donnent aux femmes les trois quarts de leur beauté. Mais pour plaire, il faut en prendre les moyens. Choisissez donc, en dépit de la mode, la coiffure qui vous enjolive le plus, l'étoffe qui vous sied le mieux, le corset qui dessine le plus élégamment les grâces de votre personne, le bas qui vous fait la plus jolie jambe, la chaussure qui lui donne le plus de finesse et de légèreté. L'âge où tout sied à la femme est court; profitez-en. Étudiez avec attention les goûts factices des hommes, sachez leur obéir, et prolongez à tout prix l'ascendant de votre sexe. Vous embellir, c'est vous rendre aimables; vous faire aimer, c'est nous rendre heureux. RÉTIF DE LA BRETONNE.

— On faisait remarquer à un philosophe de mes amis qui s'était égaré certain soir dans les salons d'un ex-Saint-Simonien devenu riche, plusieurs jeunes hommes qui, vêtus, gantés et frisés selon les lois de la mode, papillonnaient autour d'une jeune femme dont la toilette était chargée de rubans, de bijoux et de dentelles. — Eh quoi! mon ami, vous vous étonnez de cet empressement? dit l'austère philosophe à son interlocuteur; mais ne savez-vous pas, ajouta-t-il avec un malin sourire, que plus une femme a de colifichets, plus elle a de serins autour d'elle'
A. R.

— S'il est vrai que d'ordinaire on ne fasse parade que de ce

que l'on n'a pas, la crinoline me semble le moyen le plus ingénieux que les femmes puissent employer pour faire savoir au public les appas qui leur manquent. ADOLPHE RICARD.

— La toilette d'une femme est un autel aux dieux inconnus. Le mari, l'amant lui-même sont, dans les coulisses de la beauté, quelque chose comme un machiniste, un souffleur. C'est au delà de la rampe qu'est celui pour lequel on joue la pièce. ALPHONSE KARR.

— Pour obtenir le droit de déshabiller certaines femmes, il faut d'abord faire les frais de leur toilette. COMMERSON.

— Défiez-vous des femmes à toilettes jansénistes, de ces robes montantes et collantes qui dessinent tous les contours de la taille comme un corset, avec une pudeur si malintentionnée. Ces femmes sont pleines d'orgueil et de jalousie. Elles ont un caractère de fer et des passions de féu. Rien n'échappe à leurs regards toujours baissés, Mme ÉMILE DE GIRARDIN.

— Pour attirer les galants qu'elles recherchent, les femmes du demi-monde inventent des *parures orgueilleuses qui se gonflent de toutes leurs iniquités ;* et, sans que leur conscience leur en fasse un reproche, les honnêtes femmes s'empressent de les adopter, pour partager avec ces dames les bénéfices de l'invention. ADOLPHE RICARD.

TORT.

— Le plus grand tort de l'amour n'est pas que l'amour soit un délire, mais qu'il dure si peu, pour ne pas dire toujours.
Mme D'ARCONVILLE.

— Les amants que l'amour abandonne s'accusent ordinairement de mille torts, et se taisent sur le plus grand, qui est d'avoir cessé de se plaire. ADRIEN DUPUY.

— Les torts de l'amour doivent être oubliés dans l'amitié, quand on est assez heureux pour qu'elle lui survive.
Mme D'ARCONVILLE.

— Les torts des femmes ne sont le plus souvent que des erreurs ; ceux des hommes sont presque toujours des fautes.
BEAUCHÊNE.

— Quand on est fâché contre un homme qu'on aime, c'est une très grande faiblesse que de lui parler de ses torts; c'est risquer qu'il se justifie. CH. NODIER.

— L'injustice déprave les cœurs faibles, et peut-être les torts des hommes font-ils la moitié des vices des femmes.
ERNEST LEGOUVÉ.

— On ne répare ses torts que vis-à-vis de ceux qu'on aime.
Mme D'ARCONVILLE.

— Un amant n'a jamais tort. BALZAC.

TOURMENT.

— L'amour est un tourment, mais c'est un tourment qui fait plaisir. ***

— Le cruel amour, pour tourmenter les mortels, fait souvent qu'on n'aime guère les personnes dont on est aimé.
FÉNELON.

— Les femmes sont sans cesse tourmentées du désir d'apprendre ce qu'elles s'obstinent à ignorer. CRÉBILLON fils.

TRAHISON.

— Ne vous confiez jamais à des femmes dans vos affaires de cœur, mademoiselle; qu'elles ne vous devinent point et soyez sur vos gardes. Si l'amitié vous parle en faveur de quelqu'une, aimez-là jusqu'à la confidence exclusivement. Moi-même qui vous aime beaucoup, et qui suis la première à blâmer les défauts de mon sexe, je ne sais, si j'étais en concurrence d'amants ou d'agréments avec vous, si je ne vous trahirais pas. « Dans le malheur des personnes qui nous sont les plus chères, il y a toujours quelque chose qui ne nous déplaît point,» a dit M. de la Rochefoucauld. Mme DE RIEUX.

— Le chantre d'Éléonore adressa ces jolis vers à un de ses amis qui se désolait d'avoir été trahi par sa maîtresse :

Quoi ! tu gémis d'une inconstance?
Tu pleures, nouveau Céladon?
Ah ! le trouble de ta raison
Fait honte à ton expérience;
Es-tu donc assez imprudent
Pour vouloir fixer une femme?
Trop simple et trop crédule amant,
Quelle erreur aveugle ton âme!
Plus aisément tu fixerais
Des arbres le tremblant feuillage,
Les flots agités par l'orage,
Et l'or ondoyant des guérets
Que balance un zéphyr volage.

Elle t'aimait de bonne foi :
Mais pouvait-elle aimer sans cesse?

Un rival obtient sa tendresse ;
Un autre l'avait avant toi ;
Et dès demain, je le parie,
Un troisième, plus insensé,
Remplacera dans sa folie
L'imprudent qui t'a remplacé.
Il faut, au pays de Cythère,
A fripon fripon et demi.
Trahis pour n'être point trahi ;
Préviens même la plus légère :
Que ta tendresse passagère
S'arrête où commence l'ennui.

Mais que fais-je? et dans ta faiblesse
Devrais-je ainsi te secourir?
Ami, garde-toi d'en guérir :
L'erreur sied bien à la jeunesse.
Va, l'on se console aisément
De ses disgrâces amoureuses.
Les amours sont un jeu d'enfant ;
Et, crois-moi, dans ce jeu charmant,
Les dupes mêmes sont heureuses. PARNY.

— Il n'est pas vraisemblable de croire qu'un seul amour suffise à la vie d'une femme ; il lui faut une comparaison pour que son amour ait une valeur et devienne durable. Les femmes qui n'ont eu qu'une passion heureuse et sans secousse, n'ont pas connu l'amour ; il faut qu'elles aient été trahies une fois pour le sentir et l'apprécier. JOACHIM DUFLOT.

TRAVAIL.

— Dieu a posé le travail pour sentinelle de la vertu.
HÉSIODE.

— Sans lui la liberté nous tourmente et nous pèse ;
Par lui des passions le tumulte s'apaise,
Les chagrins sont calmés, le vice combattu ;
Il ajoute aux plaisirs, il nourrit la vertu. DELILLE.

— Se livrer au travail, c'est ôter à l'amour et son arc et ses flèches. *Otia si tollas periêre cupidinis arcus.* OVIDE.

— C'est par le travail de l'esprit qu'on assure le repos du cœur. JAUCOURT.

— Le travail est un don du ciel : il est le vrai lien de l'harmonie conjugale, il bannit l'oisiveté, il pourvoit à nos besoins et à nos plaisirs. En nous présentant de nouvelles jouissances,

il empêche les passions de s'égarer; quand il se combine avec le désir de plaire à un objet aimé, il remplit l'âme d'un sentiment délicieux L'amour alors prête ses ailes au génie, et lui fait faire des prodiges. Je suis persuadé que tous ceux qui ont excellé dans quelque art que ce soit, ont été amoureux; je ne connais point de chef-d'œuvre qui n'ait eu l'amour pour sujet ou pour objet. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— Voulez-vous que la paix dans vos cœurs se conserve?
Belles, que le travail vous occupe toujours :
Souvent l'aiguille de Minerve
A brisé les traits de l'Amour. SYLVAIN MARÉCHAL.

— La passion rend incapable d'une application suivie; c'est avec effort qu'on écarte de soi une pensée qui suffit au bonheur, et tout ce qui distrait d'un objet adoré semble un vol fait à l'amour. Mme DE DURAS.

— Des zéphyrs que Flore rappelle,
Je voulais chanter le retour :
Je vis Chloé... qu'elle était belle!
Je ne pus chanter que l'Amour.
Je lui consacrai dès ce jour,
Tous mes vœux, mes vers et ma lyre :
C'est pour Chloé que je respire,
Je ne chante qu'elle et l'Amour. HORACE.

TRISTESSE.

— L'amour est triste; il ferme notre cœur à tous les plaisirs qu'il ne donne pas. Mme RICCOBONI.

— Un cœur languissant est tendre; la tristesse fait fermenter l'amour. J.-J. ROUSSEAU.

— Il est moins triste de ne pas être aimé de ce qu'on aime, que de n'en plus être aimé. Mlle DE L'ESPINASSE.

— L'amour fait tous les biens et tous les maux... Les caractères mélancoliques y sont les plus propres : qui dit amoureux dit triste; mais il n'appartient qu'à l'amour de donner des tristesses agréables. Mme DE LAMBERT.

— On pourrait mettre au rang des plaisirs cette mélancolie que cause le premier amour, quoiqu'elle en fasse désirer de plus vifs. DUCLOS.

— Un professeur de philosophie s'apitoyait beaucoup sur la fâcheuse position d'une jeune femme dont la figure était momentanément enlaidie par les ravages d'une grossesse fort avancée. Un jour, comme il la voyait tristement appuyée sur une table,

le front dans les deux mains : — A quoi donc pensez-vous, ma pauvre enfant? » lui demanda-t-il avec intérêt.— Hélas! Monsieur, répondit la victime d'un air dolent, je cherche à deviner quel est le polisson qui m'a mise dans cet état-là. A. R.

TROMPERIE.

A PYRRHA.

— « Quel est ce jeune amant, tout parfumé de roses, qui te caresse si tendrement, dans cette grotte favorable aux amours? Combien de fois gémira-t-il de ton inconstance, celui qui jouit maintenant de ta beauté? Il croit, le malheureux, il croit que tu seras toujours fidèle,

Mais qu'il connaît peu quel orage
Suivra ce calme suborneur!
Qu'il va regretter le rivage!
Que je plains le triste naufrage
Que lui prépare son bonheur,
Quand les vents, maintenant paisibles,
Enfleront la mer en courroux ;
Quand pour lui les dieux inflexibles,
Changeront en des nuits terribles
Des jours qu'il a trouvés si doux!
Insensé qui sur tes promesses
Croit devoir fonder son appui,
Sans songer que mêmes tendresses,
Mêmes serments, mêmes caresses
Trompèrent un autre avant lui ! HORACE.

— Dans l'amour, la tromperie va presque toujours plus loin que la méfiance. LA BRUYÈRE.

— Beaucoup de maris trompent leurs femmes, presque toutes les femmes trompent leurs maris : la coquette et la dévote par-dessus toutes les autres. M[lle] DE SOMMERY.

— On est quelquefois moins malheureux d'être trompé par ce qu'on aime que d'en être détrompé. LA ROCHEFOUCAULD.

— Il y aurait moins de femmes trompées, si elles pouvaient préférer un homme qui les aime à celui qu'elles aiment.
M[me] DUNOYER.

— Les hommes trompent les femmes dans le commencement d'une intrigue, mais ils leur enseignent bientôt à les tromper eux-mêmes; elles deviennent semblables aux joueurs qui, après avoir commencé par être dupes, apprennent l'art de duper les autres. POPE.

— Sur dix hommes de trente-cinq ans qui disent à une femme je vous aime, il n'y en pas un peut-être qui aime véritablement. Certes les femmes trompent aussi, nous le savons, mais elles trompent pour cacher ce qu'elles éprouvent, l'homme pour montrer ce qu'il n'éprouve pas.

ERNEST LEGOUVÉ.

— Pour se consoler d'avoir été trompé dans ses amours, un de mes amis chantait naguère :

Ma maîtresse est volage,
Mon rival est heureux ;
S'il a son p.......
C'est qu'elle en avait deux.
Et vogue la galère,
Tant qu'elle,
Tant qu'elle,
Et vogue la galère,
Tant qu'elle pourra voguer!

Puisse ce petit couplet, chanté chaque jour à plein gosier, consoler dans leur malheur ceux qui seront affligés comme mon ami! A. R.

— D'un caractère beaucoup plus sérieux, un autre pauvre diable récemment marié, se consolait de ses infortunes conjugales, en répétant sans cesse ces beaux vers dans lesquels il trouvait du moins un bon conseil :

Laissons le petit-maître et l'impudent cynique
S'abreuver de scandale et vivre de critique,
Et, sans frein, sans pudeur, déchirer de leurs traits
Celles dont ils n'ont pu profaner les attraits;
Laissons cette vermine orgueilleuse et sans âme
Se parer des débris de l'honneur d'une femme ;
Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot :
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

LANOUE.

— Les femmes veulent partout de l'extraordinaire, et l'extraordinaire n'est pas toujours possible : il est moins dangereux de les tromper que de rester au-dessous de ce qu'elles attendent. ROCHEBRUNE.

— Un mari peut ne pas savoir que sa femme le trompe, mais il n'est jamais sûr qu'elle ne le trompe point. Mlle DE SOMMERY.

— On s'étonnait devant Champfort, que madame de N***, qui s'était jetée dans la dévotion depuis que la jeunesse l'avait quittée, ne cessât point cependant d'avoir des amants et de

les tromper.—Messieurs, répondit le poëte, ceux qui comptent sur la rémission de leurs péchés se gênent rarement pour en commettre ; leur conscience se blanchit comme un linge sale, et pour la plupart d'entre eux, l'absolution n'est qu'une lessive. A. R.

— Le chansonnier Hoffmann se trouvant un soir dans un salon, fut prié de donner en peu de mots son opinion sur les femmes.—Mesdames, dit-il après quelques minutes de recueillement :

Vous savez mieux plaire et séduire,
Vous savez mieux aimer que nous;
Vous avez un parler plus doux,
Vous avez un plus doux sourire;
Mais pour compléter votre empire
Et nous mettre en tout après vous,
Mesdames, il me faut bien le dire :
Vous savez mieux tromper que nous. A. R.

— Les honnêtes gens aiment les femmes; ceux qui les trompent les adorent. Beaumarchais.

— Les femmes trompées sont toujours les plus folles amantes. Richardson.

— Les femmes ont mis elles-mêmes parmi les devoirs d'un homme qui sait vivre, celui de les tromper en les flattant. Félix Faulcon.

— J'ai entendu dire : il faut garder une femme, juste le temps de tromper votre prédécesseur; un instant de plus, c'est à votre tour d'être trompé. Alphonse Karr.

— Un mari trompé improvisa les vers suivants, après avoir admiré, dans la galerie du Louvre, le beau tableau de Mignard, représentant Syrinx et ses femmes fuyant épouvantées à l'aspect du dieu Pan qui sort du fond des eaux :

A l'aspect du dieu Pan, Syrinx pâle et tremblante,
En invoquant les dieux se plonge au fond des eaux.
Un front cornu, sans doute, a causé l'épouvante,
Dont elle semble encor trembler sous les roseaux.
Hideux était jadis cet ornement de tête :
Les choses changent bien ! Eût-on dix pieds de crête,
Il n'est femme, en ce jour, qui d'un œil aguerri,
Ne les vît en riant au front de son mari. A. R.

— Femme! femme! créature faible et décevante!... nul animal créé ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc de tromper? Beaumarchais.

TROP.

— Quand on n'aime pas trop, on n'aime pas assez.

BUSSY-RABUTIN.

— Un peu d'amour nourrit l'amour, mais trop d'amour le fait mourir. MONTLOSIER.

— En parlant de sa maîtresse, un poëte avait dit avant le publiciste :

Je vais la voir, la presser dans mes bras.
Mon cœur ému palpite avec vitesse ;
Des voluptés je sens déjà l'ivresse,
Et le désir précipite mes pas.
Sachons pourtant, près de celle que j'aime,
Donner un frein aux transports du désir ;
Sa folle ardeur abrége le plaisir,
Et trop d'amour peut nuire à l'amour même. PARNY.

TUTOYER.

— Tu !

C'est de tous les pronoms le plus joli de tous.
Que de jeunesse il donne aux phrases qu'il abrége !
L'amour qui l'inventa l'envie à l'amitié,
Et ce qui manque au roi, c'est d'être tutoyé.

— Ce vilain vous peint la froideur ;
Ce joli toi peint la tendresse ;
Vous souvent afflige le cœur,
Toi bien placé comble d'ivresse.

— Rien, en effet, n'est plus éloquent que ce petit mot dans la bouche de celui qu'on aime. Adroitement jeté dans une conversation amoureuse, il fait craindre et rougir ; mais le cœur pardonne aisément ce que la passion se permet, et le pardon que l'on obtient est encore une victoire.

ADOLPHE RICARD.

— En amour, quand deux yeux se rencontrent, ils se tutoient. ALPHONSE KARR.

LES VOUS ET LES TU.

Philis, qu'est devenue ce temps,
Où, dans un fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustements,
De tes grâces seules ornée,
Contente d'un mauvais souper

Que tu changeais en ambroisie,
Tu te livrais dans ta folie
A l'amant heureux et trompé
Qui t'avait consacré sa vie?

Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang et pour tous trésors,
Que les agréments de ton âge ;
Un cœur tendre, un esprit volage,
Un sein d'albâtre et de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas ! qui n'eût été friponne!
Tu le fus, objet gracieux,
Et que l'amour me le pardonne!
Tu sais que je t'en aimais mieux.

Ah ! madame! que votre vie,
D'honneurs aujourd'hui si remplie,
Diffère de ces doux instants!
Ce large suisse à cheveux blancs,
Qui ment sans cesse à votre porte,
Philis, est l'image du temps:
On dirait qu'il chasse l'escorte
Des tendres Amours et des Ris ;
Sous vos magnifiques lambris,
Ces enfants craignent de paraître.
Hélas! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et se jouer dans ton taudis.

Non, madame, tous ces tapis
Qu'a tissus la Savonnerie,
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats si chers, que Germain
A gravés de sa main divine,
Et ces cabinets où Martin
A surpassé l'art de la Chine;
Vos vases japonais et blancs,
Toutes ces fragiles merveilles;
Ces deux lustres de diamants
Qui pendent à vos deux oreilles;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchanteresse,
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnais dans ta jeunesse.

VOLTAIRE.

46.

TYRAN.

— **L'amour est un tyran qui n'épargne personne.**

CORNEILLE.

— La femme la plus tyrannisée par son mari conserve toujours assez d'empire sur lui pour se faire ordonner ce qu'elle désire. ROCHEBRUNE.

USAGE.

— N'admirez-vous pas quelle force a l'usage et quelle est son autorité dans le monde? Avec trois mots qu'un homme dit à l'église : *Ego conjungo vos*, il fait coucher un garçon avec une fille, à la vue et du consentement de tout le monde ; cela s'appelle le sacrement, administré par une personne sacrée. Mais que la même action soit commise sans ces trois mots ; qu'une pauvre jeune fille se donne de tout cœur et sans calcul intéressé à l'homme qu'elle aime, la pauvrette est déshonorée, et son amant s'appelle, ne vous en déplaise, un maq....... Dans le premier cas, le père et tous les grands parents boivent, dansent et se réjouissent ; et la mère, à certaine heure du soir, va pudiquement découvrir la courtine du lit nuptial pour que sa fille s'y fourre en sa présence. Dans le second cas, au contraire, toute la famille est au désespoir ; et celle qui s'est permis d'aimer sans autorisation préalable, est honnie et maltraitée; les grands parents lui font raser les cheveux, et sans pitié ni miséricorde, ils la jettent dans un couvent. Il faut avouer que les lois et les coutumes sont bien plaisantes. BUSSY-RABUTIN.

VANITÉ.

— **La vanité perd plus de femmes que l'amour.**

Mme DU DEFFAND.

— Rien ne flatte tant la vanité des femmes que de trouver l'occasion de faire parade de leur vertu contre ceux qui ne leur plaisent pas. Malheur au téméraire qui n'est pas aimé; c'est une victime qu'elles destinent à servir d'exemple, et qu'elles immoleront sans pitié à l'impérieuse nécessité de faire croire à leur sagesse. NINON DE LENCLOS.

— La vanité fait bien plus de galanteries que la débauche ou le plaisir; on n'aimerait personne si l'on ne s'aimait soi-même.

ROCHEBRUNE.

— **La plupart des femmes préféreraient plutôt d'être moins**

aimées en effet, pourvu qu'elles le parussent davantage; la vanité est le premier de tous leurs sentiments.

Mme D'ARCONVILLE.

— Les gens les plus malheureux sont ceux qui souffrent par la vanité. Ces sortes de douleurs n'ont pas de dédommagement. Une des maîtresses de Louis XV, qui en avait un fils, gémissait de ce que le roi ne l'avait pas fait prince; je lui dis un jour : « Vous avez couvé l'œuf d'un paon, et il n'en est sorti qu'un poulet. » RIVAROL.

— La vanité se mêle dans tout, même dans le plaisir, même dans le plus vif des plaisirs. A soixante ans, madame de Chaulnes avait pour amant un jeune homme fort bien fait de sa personne, mais d'un état obscur. Comme une de ses amies s'en étonnait : — Une duchesse, répondit-elle avec orgueil, n'a jamais que trente ans pour un bourgeois. » Elle avait raison.

MEILHAN.

— Il y a toujours une chose qu'un Français dispute plus que sa maîtresse, c'est sa vanité. Quand, en amour, on n'a que de la vanité, toute femme est utile, aucune n'est nécessaire. Le succès flatteur est de conquérir et non de conserver.

STENDHAL.

— C'est la vanité qui, chez les femmes, rend la jeunesse coupable et la vieillesse ridicule. Mme DE FLAHAUT.

— En blâmant la vanité des femmes, les hommes se plaignent du feu qu'ils ont attisé. LINGRÉE.

— Tandis que l'amour-passion nous emporte au travers de tous nos intérêts, l'amour-goût sait toujours s'y conformer. Il est vrai de dire que si l'on ôte la vanité à ce pauvre amour, il en reste bien peu de chose; une fois privé de vanité, c'est un convalescent affaibli qui peut à peine se traîner. STENDHAL.

— Il est peu de femmes dont la vanité ne soit plus blessée d'un amour ridicule que d'un amour insultant. LATÉNA.

VENGEANCE.

— Il n'y a personne qui prenne, plus qu'une femme, de plaisir à la vengeance. *Vindicta nemo magis gaudet quàm fœmina.* JUVÉNAL.

— Quand les femmes ne peuvent se venger, elles font comme les enfants, elles pleurent. CARDAN.

— C'est notre coutume de nous consoler des injustices de notre sexe par l'admiration et l'estime de l'autre. Je connais une fort jolie personne qui disait, quand elle entendait médire de sa figure : — « Pour me venger, je ferai demain un infi-

dèle. » Cette vengeance lui a réussi tant de fois que les femmes ont enfin avoué qu'elle était aimable, mais non pas qu'elle fût sage. Leur médisance n'a fait que changer d'objet.

M[me] de Rieux.

— Se venger d'une maîtresse coupable, c'est témoigner qu'on l'aime encore. Adolphe Ricard.

— La femme d'un mari brutal, maussade et jaloux, disait en s'ébattant avec son amant : — Ah ! je le vois bien, on a raison de le dire, la vengeance est le plaisir des dieux.

Beaumanoir.

— Il faut être femme pour savoir se venger. M[me] de Rieux.

— Les femmes, avec leur orgueil féminin, se vengent des sots sur les gens d'esprit, et des âmes prosaïques à argent et à coups de bâton, sur les cœurs généreux. Il faut convenir que voilà un beau résultat. Stendhal.

— Une femme qui trompe son mari pour se venger des infidélités qu'elle lui reproche, se punit beaucoup plus qu'elle ne se venge. Elle ne fait point cesser le mal dont elle se plaint, et très souvent elle ajoute à l'autorité du maître qu'elle a déjà, la domination d'un autre maître qui la méprise et la trompe à son tour. Adolphe Ricard.

VÉNUS.

— Vénus sauve toujours l'amant qu'elle conduit.

Henri Delatouche.

— A l'instar de leur sainte patronne, les aimables Vénus de nos jours ont aussi le pigeon pour oiseau favori ; seulement elles l'aiment à leur manière, elles le plument. Beaumanoir.

A VÉNUS.

Qui pourrait ne pas te connaître?
Qui peut se tromper à tes traits?
Déesse, tu n'as qu'à paraître :
Tout cède à tes divins attraits.
Oui, l'univers te rend hommage ;
Il admire en toi l'assemblage
Des plus rares présents des dieux :
Tout est sous leur obéissance ;
Mais tout l'éclat de leur puissance
Cède à celui de tes beaux yeux.

VÉRITÉ.

— Les femmes avalent à pleine gorge le mensonge qui les flatte, et elles boivent goutte à goutte une vérité qui leur est amère. DIDEROT.

— L'amour, le plaisir et l'inconstance ne sont qu'une suite du désir de connaître la vérité. DUCLOS.

— Si tu veux dire la vérité, ne dis jamais que tu n'aimeras plus. FÉLIX FAULCON.

— Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore,
Cœur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé.
Aime, et tu renaîtras; fais-toi fleur pour éclore;
Après avoir souffert, il faut souffrir encore;
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.

ALFRED DE MUSSET.

VERTU.

— La femme la plus vertueuse est celle dont on parle le moins. THUCYDIDE.

— Ce qui est généralement regardé comme vertu dans les femmes, est bien différent de ce que l'on regarde comme tel dans les hommes. Ce qu'on appelle une femme vertueuse ferait un homme bien médiocre. POPE.

— Henri IV s'était épris d'une violente passion pour la belle Catherine de Rohan, demoiselle d'honneur de la reine Marguerite de Valois, sa femme. Un soir, il lui demanda très secrètement par où on allait à sa chambre : — Sire, lui répondit la vertueuse demoiselle, qui ne voulait accorder aucune faveur que le mariage ne l'eût d'abord rendue légitime, Sire, on n'y va que par l'église. — Jeunes filles, souvenez-vous de cette réponse, et, si l'occasion se présente, profitez de la leçon.

L'abbé BLANCHARD.

— Les vertus des femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi; ne régler que soi et sa famille; être simple, juste et modeste, vertus pénibles parce qu'elles sont obscures : il faut avoir bien du mérite pour n'être vertueuse qu'à ses propres yeux. FONTENELLE.

— La vertu est un état de guerre, et pour y vivre, on a toujours quelque combat à rendre contre soi.

J.-J. ROUSSEAU.

— Une femme n'est jamais moins traitable que lorsqu'elle

prend dans les bras d'un amant favorisé de la vertu contre tous les autres hommes. NINON DE LENCLOS.

— Toute femme qui se repose trop sur sa vertu court toujours risque de la perdre. CRÉBILLON fils.

— La vertu, chez les femmes, a beaucoup de prédicateurs, mais elle a bien peu de martyrs. HELVÉTIUS.

— Les femmes les plus vertueuses ont en elles quelque chose qui n'est jamais chaste. DIDEROT.

— La vertu la plus pure est de la nature de l'or ; il n'en est pas sans alliage. BIGNICOURT.

— Croyez tout et ne croyez rien sur la vertu des femmes : elles trompent jusqu'aux plus habiles. Si l'on vous dit que Juliette si vive et si enjouée, qui a des airs si évaporés, n'a jamais eu d'amants, n'en soyez point surpris, mille exemples le confirmeraient. Si l'on vous assure que Sophie, dont le maintien est si décent, les habitudes si pieuses et si régulières, qui n'a jamais fait parler d'elle, est galante, pour ne pas dire plus... ne vous hâtez pas de crier à la calomnie. Son confesseur, son valet de chambre et son cocher pourraient vous répondre. MEILHAN.

— Un amoureux humblement agenouillé devant la charmante comtesse de C***, lui disait un jour : — Votre vertu, madame, est tout ce que j'aime en vous. — Mais alors, monsieur, pourquoi donc m'exposez-vous chaque jour au danger de perdre ce que vous aimez? » lui répondit en riant la spirituelle comtesse. A. R.

— Une femme qui, dans de certaines occasions, parle de sa vertu, s'en pare moins pour vous ôter l'espoir du triomphe que pour vous le faire paraître plus grand. CRÉBILLON fils.

— Une vertu qu'il faut veiller sans cesse ne vaut pas la peine qu'elle donne. GOLDSMITH.

— Un jeune homme tout frais débarqué de sa province, vint un jour trouver Lesage, et le pria de lui donner quelques renseignements sur une demoiselle qu'il aimait beaucoup, et qu'il voulait épouser, disait-il, parce qu'il la croyait sage, honnête et vertueuse. — Épouser ! Ah ! monsieur, gardez-vous en bien, répondit l'auteur de Gilblas, car si depuis qu'elle a des amants, votre future avait exigé de chacun d'eux une pierre de taille pour en bâtir une pyramide, comme fit autrefois une princesse d'Égypte, elle en pourrait faire une qui monterait jusqu'au troisième ciel. A. R.

— Quelque vertueuse que soit une femme, c'est toujours sur sa vertu qu'un compliment lui fait le moins de plaisir. Le prince DE LIGNE.

— La vertu chez les femmes, n'est jamais plus cérémonieuse que quand on lui laisse le temps de l'être.

CRÉBILLON fils.

— La vertu prend toujours la teinte du tempérament.

L'abbé PREVOST.

— La vertu est facile aux femmes jusqu'au temps où elles sont forcées de communiquer avec ceux qui n'en ont pas.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— Une belle femme qui n'a eu qu'un amant est souvent plus vertueuse qu'une femme laide qui n'en a jamais eu.

LINGRÉE.

— Le plus grand bonheur d'une femme vertueuse devrait être de se sentir à l'abri de tout danger. Elle devrait donc attacher du prix à la laideur. Cependant, je n'ai pas encore rencontré une femme de cet avis. Avec toute la vertu imaginable, la laide se surprend à regretter de l'être, et la plus belle dédaigne rarement les soins qui peuvent faire valoir ses charmes. Serait-ce pour accroître le mérite du triomphe?

LATÉNA.

— Chaque femme se croit précisément arrivée au degré de vertu et de chasteté qu'il faut avoir, et sans se faire prier, elle déclare une femme qui a moins de vertu qu'elle une courtisane, et celle qui en a davantage, une prude et une bégueule.

Mme DE GIRARDIN.

— En faisant l'oraison funèbre d'une dévote qui venait de mourir, un prêtre s'étendait longuement sur la sagesse exemplaire dont elle avait fait preuve durant toute sa vie. — Bast! dit à son voisin un poëte que l'expérience avait rendu très incrédule sur ce chapitre :

Marthe, dit-on, fut toujours sage ;
Jamais personne n'eut son cœur ;
Mais cette vertu, je le gage,
Elle la dut à sa laideur. A. R.

— Une femme vertueuse a dans le cœur une fibre de moins ou de plus que les autres femmes : elle est stupide ou sublime.

BALZAC.

— On loue beaucoup la vertu des femmes, mais on fait tout pour avoir à les blâmer de la perdre. LOUIS DESNOYERS.

— Les femmes seraient toujours vertueuses si elles s'en tenaient à leur premier mot. LATÉNA

— Il faut des vertus pour être capable d'aimer avec excès ; il en faut bien davantage pour que cet excès ne soit qu'un malheur, et ne devienne jamais un tort. Mme GUIZOT.

— Les vertus les moins parfaites sont celles qui n'ont point d'excès à craindre, comme la chasteté qui n'a qu'un ennemi à combattre. ***

— Une femme sent accroître son amour par toutes les vertus que son amant acquiert pour elle : un homme devrait sentir le sien par toutes celles qu'elle perd pour lui.

Mme Cécile Fée.

— Un de mes amis qui ne croit à la vertu qu'à la dernière extrémité, me disait un jour : « La force d'âme qu'Éponine employait avec un dévouement héroïque à faire vivre son mari dans la caverne, et à l'empêcher de tomber dans le désespoir, s'ils eussent vécu tranquillement à Rome, elle l'eut employée à lui cacher un amant : il faut un aliment aux âmes fortes. » Stendhal.

— La vertu chez les femmes, quand elles ont quarante ans, n'est le plus souvent, que le regret de les avoir.

Auguste Luchet.

— Cependant il existe des femmes vertueuses !... Oui, celles qui n'ont jamais été tentées et celles qui meurent à leurs premières couches,..... en supposant que leurs maris les aient épousées vierges. Balzac.

— La vertu et l'amour sont deux ogres..... Il faut que l'un mange l'autre. Adolphe d'Houdetot.

VEUVAGE.

— La chasteté des veuves est une chasteté laborieuse, parce qu'il faut qu'elles combattent sans cesse le souvenir des plaisirs qu'elles ont goûtés. Saint Jérôme.

— La première pensée d'une femme mariée est de songer à se faire veuve. Saint Cyprien.

— L'état d'une veuve est une douce chose ;
On a plusieurs amants, sans que personne en glose ;
Et l'on fait justement, du soir jusqu'au matin,
Comme ces fins gourmets qui vont goûter le vin.
Sans acheter d'aucun, à chaque pièce on tâte ;
On laisse celui-ci, de peur qu'il ne se gâte ;
On ne veut pas de l'un, parce qu'il est trop vert ;
Celui-ci trop paillet, cet autre trop couvert.
Ainsi, sans rien choisir, on fait de tout épreuve :
Et voilà justement ce que fait une veuve. Regnard.

— La veuve la plus sage est toujours assez folle pour se remarier. La Chaussée.

La veuve d'un paralytique,
Deux mois après qu'il eut fermé les yeux,
Malgré les mœurs et malgré la critique,
D'un autre hymen voulait former les nœuds.
Le magistrat qui reçut sa demande,
Scandalisé, lui dit : « Mais, belle Armande,
» Quelle fureur ! Apprenez que les lois
» Veulent au moins un délai de dix mois ;
» Ainsi, calmez trop prompte fantaisie. »
La veuve alors, sans se déconcerter
Lui répondit : « On pourrait bien compter
Les huit mois de paralysie. »

— Les larmes d'une jeune veuve perdent de leur amertume dès que la main de l'amour les essuie. ***

— Un de nos poëtes adressa cette insidieuse épître à une jeune veuve à laquelle il faisait la cour :

Jeune et charmant objet, à qui pour son partage
Le ciel a prodigué les trésors les plus doux,
Les grâces, la beauté, l'esprit et le veuvage,
Jouissez du rare avantage
D'être sans préjugés ainsi que sans époux :
Libre de ce double esclavage,
Joignez à tous les dons le don d'en faire usage :
Faites de votre lit le trône de l'Amour ;
Qu'il ramène les Ris bannis de votre cour
Par la puissance maritale.
Ah ! ce n'est pas au lit qu'un mari se signale :
Il dort toute la nuit et gronde tout le jour :
Ou s'il arrive, par merveille,
Que chez lui la nature éveille le désir,
Attend-il qu'à son tour chez sa femme il s'éveille?
Non, sans aucun prélude il brusque le plaisir ;
Il ne connaît point l'art d'échauffer ce qu'on aime,
D'amener par degrés la volupté suprême ;
Le traître jouit seul, si pourtant c'est jouir.
Loin de vous tout hymen, fût-ce avec Plutus même !
L'Amour se chargera du soin de vous pourvoir ;
Vous n'avez jusqu'ici connu que le devoir ;
Le plaisir vous reste à connaître.
Quel fortuné mortel y sera votre maître ?
Ah ! lorsque d'amour enivré,
Dans le sein du plaisir il vous fera renaître,
Lui-même trouvera qu'il l'avait ignoré.

— Une jeune veuve disait un jour qu'elle ne se remarierait jamais. — Serment d'ivrogne, madame, lui dit un poëte qui se trouvait là :

Fille qui n'a connu Cythère
Que sur la carte d'un roman,
Avant de voyager dans ce pays charmant
Peut rester longtemps sédentaire;
Mais veuve qui, soir et matin,
Avec l'Amour en a fait le voyage,
Aime à se promener encor sur le chemin.
On a beau faire, on veut en vain
Oublier le pèlerinage,
Quand on connaît le pèlerin. A. R.

— Une femme d'un certain âge, qui venait de perdre son mari, le pleurait à chaudes larmes devant un vénérable ecclésiastique. — Mon pauvre mari!... où donc est-il maintenant? s'écriait-elle au milieu de ses sanglots. — Il est au ciel, madame, lui répondit le prêtre, touché de son désespoir. — Au ciel, dites-vous ; ah ! monsieur, que n'y est-il monté quinze ans plus tôt, reprit la veuve inconsolable... j'aurais pu du moins profiter de mon veuvage ! A. R.

— Une jeune femme qui n'était pas heureuse avec son mari, souhaitait un jour de devenir veuve. — Hélas ! mon enfant, lui dit sa tante qui regrettait elle-même d'être mariée :

Quand on est femme, on l'est toute sa vie ;
Et pour qui s'en repent, à te parler sans fard,
L'espoir de se voir veuve est un triste hasard.
Cette faveur du ciel est toujours trop tardive;
Nos beaux jours sont passés, quand ce grand jour arrive;
Et le plus souvent même, abusant nos souhaits,
Il nous rit, il nous flatte, et n'arrive jamais.

LA JEUNE VEUVE.

La perte d'un époux ne va point sans soupirs ;
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole ;
Le temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande ; on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne ;
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits :

Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne;
C'est toujours même note et pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable :
On le dit; mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui criait : Attends-moi, je te suis; et mon âme,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.
Le mari fait seul le voyage.
La belle avait un père, homme prudent et sage :
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler :
— « Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ce transport.
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux, beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. » — Ah ! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut. »
Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
Un mois de la sorte se passe;
L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure;
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier; les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin :
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri;
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :
« Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? dit-elle. » LA FONTAINE.

— Les veuves les plus affligées ne prétendent point verser des larmes inutiles. Si elles font éclater si fort leur désespoir, c'est afin de prouver qu'elles sont dignes d'être consolées, et de

tenter quelqu'un de remplacer le mari qu'elles pleurent.
ALGAROTTI.

— En pleurant l'époux qu'elle perd,
Lise vous fait pitié ; quelle erreur est la vôtre?
C'est comme un bâton de bois vert,
Qui brûle par un bout quand il pleure par l'autre.

— Les veuves les plus inconsolables trouvent toujours, quand elles sont jeunes et belles, quelqu'un qui les console.
ADOLPHE RICARD.

— Les chroniques les plus amples
Des veuves des premiers temps,
Nous fournissent peu d'exemples
D'Artémises de vingt ans.
Plus la douleur est illustre,
Et plus elle sert de lustre
A leur amoureux essor :
Andromaque, en moins d'un lustre,
Remplaça deux fois Hector.

— J'ai entendu une femme dire : « Ça n'est pas commode d'être veuve ; il faut reprendre toute la modestie de la jeune fille, sans pouvoir même feindre son ignorance. »
Mme DE GIRARDIN.

— Claire, à la fleur de son âge,
Veuve de saint Cyprien,
Au bout d'un an de veuvage,
Pour mari, prit saint Julien.
Il mourut, et la commère,
Voulait épouser saint Prix.
« Ventrebleu! dit le notaire,
Cette femme veut donc faire
C... tout le paradis?

— Un paysan picard venait d'arriver à Paris. Son hôte voulant le distraire, lui demanda s'il voulait voir *la Veuve du Malabar* (tragédie de Lemierre qu'on jouait à cette époque au Théâtre-Français). — La veuve du Malabar! Oh! nenni-da, m'sieur, répondit le paysan, j' suis pas un coureux de filles, moi, j' m'en tiens à not' femme. A. R.

— Il en est de la plupart des veuves comme de ces appartements à louer auxquels, par mégarde, on a laissé l'écriteau : lorsqu'on se présente pour les retenir, on est tout surpris d'apprendre que quelqu'un les occupe déjà. ADOLPHE RICARD.

VICE.

— Le grand jeûne, c'est l'abstinence du vice.

SAINT AUGUSTIN.

— Que j'admire les femmes vertueuses, si elles sont aussi fermes dans la vertu, que les femmes vicieuses me paraissent intrépides dans le vice! DESMAHIS.

— Les vices nous éloignent, mais ne nous détachent pas toujours. Mme DE RIEUX.

— Le vice a beau se cacher dans l'obscurité, son empreinte est sur les fronts coupables. L'audace d'une femme est le signe assuré de sa honte; c'est pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit pas; et si quelquefois la pudeur survit chez elle à la chasteté, que doit-on penser de la chasteté, quand la pudeur même est éteinte? J.-J. ROUSSEAU.

— Le vice est autant pour la duchesse que pour la femme du peuple. Le seul avantage du rang, c'est d'exposer les désordres au grand jour et de dispenser d'en rougir.

Mme DE RIEUX.

— Le penchant pour un seul est ce qu'on peut nommer amour; s'il s'étend au delà, c'est le vice. BOUSSANELLE.

— Le premier pas vers le vice est de mettre du mystère aux actions innocentes, et quiconque aime à se cacher, a tôt ou tard raison de se cacher. J.-J. ROUSSEAU.

— Il est plus facile aux hommes de prendre les goûts et les faibles des femmes que de les en guérir. RAYNAL.

— Le vice altère le visage des hommes et détruit plus vite la beauté des femmes : la coquetterie pourrait donc leur donner des leçons de vertu. BEAUCHÊNE.

— Quelquefois ce n'est pas la vertu courageuse, mais le vice timide qui sauve la femme. Son cœur est souvent semblable à un poltron qui n'ose pas se rendre. BEAUMANOIR.

LA CHENILLE ET LA ROSE.

— « De la rose présage heureux,
Bouton que les pleurs de l'Aurore
Demain vont embellir encore,
Bouton charmant, tu viens d'éclore
Et déjà tu séduis nos yeux!
Que j'aime ta fraîcheur, tes contours gracieux,
Bientôt tu régneras dans l'empire de Flore... »
Ainsi d'un ton caressant et flatteur,
Parlait chenille venimeuse

Au pied d'une tige épineuse
Qui de Vénus portait la fleur.
Le lendemain, plus doux langage,
Le lendemain, devenu plus pressant,
L'insecte approche davantage,
Et vers son but, à travers le feuillage
Rampe et se traîne lentement.
— « Que d'attraits, dit-il, je découvre !
Déjà, sous les yeux du soleil,
Ta robe humide qui s'entr'ouvre
Présente à l'œil charmé ton calice vermeil :
Déjà la feuille parfumée
Exhalant les trésors d'une séve embaumée,
De la nature embellit le réveil ;
A nos bosquets tu vas montrer la reine
Que promettait ta naissante beauté.
Le respect retenait un tribut mérité ;
Mais un charme inconnu m'entraîne :
Permets que respirant de près ta douce haleine
Je puisse en t'admirant goûter la volupté. »
A cet air d'intérêt, qui pourrait méconnaître
Un lâche et cruel imposteur ?
De la rose bientôt le traître
Par son affreux contact va flétrir la fraîcheur.
Zéphyr accourt sur son aile légère,
Zéphyr d'un souffle vengeur,
Jette l'insecte sur la terre,
Mais sans détruire, hélas ! les traces du trompeur !
— « Je peux, dit-il à son amie,
Lorsque ta fleur épanouie
Succède au plus joli bouton,
Permettre que le papillon
Sur ta feuille pourprée un moment se repose,
Qu'en voltigeant il y dépose
Quelques baisers chaque matin...
Sur ta corolle demi-close
Voit-on les traces du larcin ?
Mais puis-je souffrir sur ton sein
La chenille hideuse, impure ?
Je te défendrai, je le jure,
Des outrages de son venin. »

Du vice rampant et flatteur,
Crains, fuis le souffle corrupteur,

Jeune beauté dont le cœur est sensible :
Garde-toi bien de le trop écouter,
Et pour apprendre à l'éviter,
Que l'amitié soit ton guide paisible,
Si la vertu n'est qu'une fleur
Qu'un rien ternit ou décompose,
Jeune beauté, pour ton bonheur,
Retiens l'histoire de la rose.

— La femme qui aime ne peut qu'aimer. L'amour, en effet, prend si profondément racine dans l'âme des femmes qu'il la remplit tout entière et même la régénère. Qu'une femme coquette aime, plus de coquetterie; qu'une femme légère aime, plus de légèreté! On a vu des femmes, flétries par mille désordres, retrouver tout à coup, dans une passion profonde, jusqu'à la pudeur, jusqu'aux délicatesses de l'affection. Mais si un homme corrompu s'éprend de passion pour une jeune fille pure, que fait-il? Au lieu de se purifier comme elle, il la corrompt comme lui. Les femmes trouvent toutes les vertus dans leur amour; nous introduisons trop souvent nos vices dans le nôtre.

ERNEST LEGOUVÉ.

VICTIME.

— Il n'y a que les victimes de l'amour qui sachent en adoucir les peines. Mme DE GRAFFIGNY.

— En amour, c'est toujours la victime qui s'accuse et s'humilie. JULES SANDEAU.

— L'amour ferait beaucoup moins de victimes, si les femmes pouvaient ne pas oublier que la plupart des hommes n'ont de respect pour elles que quand ils ne peuvent plus leur en manquer. ADOLPHE RICARD.

VICTOIRE.

— L'amour est un combat inégal où l'on impose au plus timide, au plus faible, la nécessité de remporter toujours la victoire. Mme RICCOBONI.

— Les hommes ont mis leur gloire à conquérir les femmes, et les femmes ont mis la leur à se bien défendre : celui qui se fait aimer chante victoire ; celle qui aime se confesse vaincue.

DUFRESNY.

— La seule victoire possible contre l'amour, c'est la fuite :

Qui craint d'aimer a tort, selon mon sens,
S'il ne fuit pas dès qu'il voit une belle.

Je vous connais, objets doux et puissants ;
Plus ne m'irai brûler à la chandelle.
Une vertu sort de vous, ne sait quelle,
Qui dans le cœur s'introduit par les yeux :
Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire ;
On meurt d'amour, on languit, on soupire :
Pas ne tiendrait aux gens qu'on ne fît mieux.
A tels périls ne faut qu'on s'abandonne.

LA FONTAINE.

— En amour, notre vanité dédaigne une victoire trop facile; et, dans tous les genres, l'homme n'est pas sujet à s'exagérer le prix de ce qu'on lui offre. STENDHAL.

VIE.

— La vie des femmes est une longue maladie. HIPPOCRATE.

— Le plus long chapitre de la vie des femmes est celui de leurs inconséquences. MARIVAUX.

CE QU'IL FAUT POUR ÊTRE HEUREUX :

Il faut penser; sans quoi l'homme devient
Malgré son âme, un vrai cheval de somme.
Il faut aimer ; c'est ce qui nous soutient :
Sans rien aimer il est triste d'être homme.

Il faut avoir douce société,
De gens savants, instruits sans suffisance,
Et de plaisirs grande variété ;
Sans quoi les jours sont plus longs qu'on ne pense.

Il faut avoir un ami qu'en tout temps,
Pour son bonheur on écoute, on consulte,
Qui puisse rendre à notre âme en tumulte,
Les maux moins vifs et les plaisirs plus grands.

Il faut le soir un souper délectable,
Où l'on soit libre, où l'on goûte à propos,
Les mets exquis, les bons vins, les bons mots ;
Et sans être ivre il faut sortir de table.

Il faut la nuit, tenir entre deux draps,
Le tendre objet que notre cœur adore,
Le caresser, s'endormir dans ses bras,
Et le matin recommencer encore. VOLTAIRE.

— Dans la jeunesse nous vivons pour aimer; dans un âge plus avancé nous aimons pour vivre. SAINT-EVREMONT.

— La vie, dit-on, est un fil que Dieu tient par les deux bouts; dans le mariage c'en est un quelquefois que le diable nous donne à retordre. DANCOURT.

— La vie ne semble souvent qu'un long naufrage, dont les débris sont l'amitié, la gloire et l'amour. Les rives du temps qui s'est écoulé pendant que nous avons vécu en sont couvertes. Mme DE STAEL.

— Si l'homme savait bien ce que c'est que la vie, il ne la donnerait pas si légèrement. Mme ROLAND.

— On peut diviser la vie des femmes en trois époques : dans la première elles rêvent l'amour, dans la seconde elles le font, dans la troisième elles le regrettent. SAINT-PROSPER.

— La vie des femmes se divise ainsi :

L'âge où l'on danse, mais où l'on n'ose pas valser, c'est le printemps.

L'âge où l'on danse, où l'on valse, — c'est l'été.

L'âge où l'on danse encore, mais où l'on préfère valser, — c'est l'automne.

Enfin l'âge où l'on ne danse plus, — c'est l'hiver... l'hiver toujours rigoureux de la vie. Mme DE GIRARDIN.

— Un amant ne donne pas seulement la vie à tout, il fait aussi oublier la vie : le mari ne donne la vie à rien. BALZAC.

— Un des directeurs de l'Odéon, s'adressant un jour à une célèbre tragédienne dont la nouvelle grossesse compromettait beaucoup les intérêts de son théâtre, lui disait avec emportement : — Oui, madame, vous mettre dans un pareil état, lorsque la fortune de tant de pauvres gens dépend de vous seule, je dis que c'est un crime, un véritable crime. — Mais non, mon cher directeur, reprit l'illustre tragédienne :

Un crime, par exemple, est de donner la mort;
Mais ce n'en est pas un que de donner la vie. A. R.

— Dans l'ordre élevé, la vie de l'homme est la gloire, la vie de la femme est l'amour. BALZAC.

— La moitié et la plus belle moitié de la vie est cachée à l'homme qui n'a pas aimé avec passion. STENDHAL.

— L'amour est toujours dans la vie une page écrite en hébreu. ARSÈNE HOUSSAYE.

— La vie est un ouvrage à faire où il faut, le moins qu'on peut, raturer les affections tendres. J. JOUBERT.

— Plus inconstant que l'onde et le nuage,
Le temps s'enfuit pourquoi le regretter?
Malgré la pente volage

Qui le force à nous quitter,
En faire usage
C'est l'arrêter.
Goûtons mille douceurs;
Et si la vie est un passage,
Sur ce passage, au moins, semons des fleurs.

— La vie est complète quand on a aimé une fois.
CH. NODIER.

— La vie est une fleur, l'amour en est le miel.
VICTOR HUGO.

— Quand on est près d'aimer, l'amour est une partie essentielle de la vie : quand on est aimé, c'est la vie elle-même.
Mme DE STAEL.

— Hélas! dans une longue vie
Que reste-t-il après l'amour?
Dans notre paupière éblouie
Ce qu'il reste après un beau jour!
Ce qu'il reste à la voile vide
Quand le dernier vent qui la ride
S'abat sur le flot assoupi!
Ce qu'il reste au chaume sauvage
Lorsque les ailes de l'orage
Sur la terre ont couché l'épi! LAMARTINE.

— La femme, dans la vie, doit attendre qu'on l'invite à l'amour, comme dans le salon elle attend qu'on l'invite à la danse.
ALPHONSE KARR.

— La vie ne devrait avoir d'autre limite que l'amour : tout ce qui peut encore aimer devrait vivre. ADOLPHE D'HOUDETOT.

— La vie est un gigot dont bien des gens, hélas! n'ont à grignoter que le manche. CLAUDE GENOUX.

VIEILLARD.

— En amour, les vieux fous sont plus fous que les jeunes.
LA ROCHEFOUCAULD.

— L'amour, comme la petite vérole, est d'autant plus dangereux qu'il vient plus tard. *Venit amor gravius, quo serius.*
BUSSY-RABUTIN.

— C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux. LA BRUYÈRE

— Faire l'amour quand on est jeune et beau, ce n'est qu'un péché véniel; c'est un péché mortel quand on est vieux et laid. BERNIS.

— Ce qu'il y a de plus ridicule dans l'amour chez les vieillards, c'est leur désir de l'inspirer. Mlle DE L'ESPINASSE.

— C'est souvent faire sa fortune aux dépens de son repos et de sa santé que d'épouser un homme vieux parce qu'il est riche. Imaginez-vous un vieillard qui tousse, qui crache, qui prise et qui se permet d'être jaloux, sans être propre à autre chose; le beau ragoût pour une jeune femme! Mais il faut tout dire, il y a des hommes de trente ans qui sont tout aussi vieux et souvent plus incommodes: avec eux il y a encore moins de ressources pour les femmes qui les épousent, car elles ne peuvent espérer de devenir sitôt veuves. Mme DE RIEUX.

— Un vieillard qui entretient des maîtresses, se montre aussi fou, pour le moins, qu'un aveugle qui porterait des lunettes. OXENSTIERN.

— Il faut de toute nécessité qu'un homme déjà vieux qui ose épouser une jeune femme, se réfugie dans la cécité et dans la surdité, sinon dans la philosophie. Mlle DE SOMMERY.

— On parlait devant un vaudevilliste, du mariage du vieux marquis de Saint-B*** avec une charmante veuve de vingt-deux ans. — Messieurs, dit-il, en riant beaucoup de l'aventure :

Si de l'âge d'un cerf on juge par son bois,
Un vieillard épouseur renverse cet usage,
Et fait que de son bois on juge par son âge. A. R.

— A soixante ans, l'amour est si bien un désordre de la raison, qu'il faut toujours se méfier de la tête d'un vieillard amoureux. J.-J. ROUSSEAU.

— Un de nos poëtes ayant appris qu'une belle jeune fille de vingt ans allait se marier avec un vieux grippe-sou chargé de soixante hivers, lui adressa les vers suivants :

Peux-tu recevoir dans tes bras,
Toi, Rosire, toi fraîche et belle,
Ce décrépit, ce lourd Midas
Que tu trouvas toujours rebelle
A l'aiguillon de tes appas!
Qui pour t'outrager se tourmente,
Ose unir l'hiver au printemps,
Et sur ta bouche de vingt ans
Imprime un baiser de soixante?
Je crois voir ce cyclope affreux,
Ce forgeron atrabilaire,
Qui, de ces antres ténébreux,
Tout en boitant vient à Cythère

Attrister les ris et les jeux,
De Vénus salir la ceinture,
Effaroucher la volupté,
Et souiller le lit de verdure
Qui sert de trône à la beauté. A. R.

— S'amouracher d'une jeune fille quand on approche de la cinquantaine, c'est vouloir soutenir une lutte impossible contre deux terribles adversaires, la jeunesse et la coquetterie.

JULES LECOMTE.

— Un vieillard est pour les femmes ce qu'un violon sans cordes est pour les musiciens : un instrument inutile. Une jeune veuve qui l'avait appris à ses dépens, disait un jour à un adorateur en cheveux blancs qui l'importunait de ses agaceries. — Finissez donc, Monsieur... Si vous ne finissez pas, je vais me rendre. ROCHEBRUNE.

— Les vieillards sont toujours jaloux ; ils ressemblent à ces enfants gourmands qui veulent à toute force garder pour eux seuls jusqu'aux gâteaux qu'ils ne peuvent plus manger.

ADOLPHE RICARD.

— Les vieillards aiment à donner de bons préceptes pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples.

ADRIEN DUPUY.

— On blâme la frisure quand on n'a plus de cheveux, et on médit des pommes quand on n'a plus de dents. ALPHONSE KARR.

— Quand on ne peut plus faire oublier la sagesse aux jeunes filles, on se fait un mérite de les en faire souvenir.

J. PETIT-SENN.

— La nature laisse aux vieillards un amour bien facile à satisfaire... celui du repos. ***

— Le vieillard jaloux de sa réputation, doit montrer dans ses dernières galanteries la même réserve que la jeune fille dans ses premières amours : l'un par l'appréhension du ridicule, l'autre par la crainte du qu'en dira-t-on. BLONDEL.

— L'amour, pour les vieillards, est le soleil sur la neige ; il les éblouit plus qu'il ne les réchauffe. J. PETIT-SENN.

— Il n'y a rien de plus insupportable qu'un Caton de dix-huit ans, si ce n'est un étourdi sexagénaire. ***

— Les vieillards sont plus envieux des vices de la jeunesse que de ses vertus. ACHILLE POINCELOT.

— Un ami d'enfance d'un de nos plus aimables compositeurs le voyant, à cinquante-trois ans, courir encore la pretantaine, lui disait un jour : — Mais s'il m'en souvient, mon cher Adolphe, à l'âge où nous volions ensemble des pommes vertes dans le

jardin de ton père, ce fut une femme de quarante ans qui devint l'objet de ton premier amour. — Ta mémoire ne te trompe pas, mon ami, lui répondit en riant le célèbre maëstro, mais ce que tu dis là ne prouve qu'une chose : c'est qu'en sortant du collége j'aimais les pommes vertes et les femmes mûres, tandis que maintenant, mon vieux camarade, j'aime les femmes vertes et les pommes cuites. A. R.

— Les jeunes gens, auprès des femmes, sont des riches honteux, et les vieillards, des pauvres effrontés. RIVAROL.

— Les vieillards libertins regardent les jeunes filles, comme les gamins de nos rues les petits gâteaux des pâtissiers : ils ouvrent de grands yeux, se taisent et s'en tiennent là, car ce qu'ils peuvent est toujours au-dessous de ce qu'ils désirent.

ADOLPHE RICARD.

VIEILLE.

— l est plus dangereux d'irriter une vieille qu'un chien.

STOBÉE.

— Il y a des femmes déjà flétries qui, par leur complexion ou par leur mauvais caractère, sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sais qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge qui a besoin d'un cavalier, ou d'un cavalier qui a besoin d'une vieille.

LA BRUYÈRE.

— Ce n'est pas une honte ni une faute à un jeune homme que d'épouser une femme avancée en âge; c'est quelquefois prudence, c'est précaution. LE MÊME.

— Une jeune fille que l'amour avait rendue folle, et qui dans sa folie se croyait vieille à seize ans, nous a laissé ces jolis vers :

Hier, Myrtil, qui me poursuit sans cesse,
M'offrit un cœur tout prêt à s'enflammer;
— Allez, lui dis-je, allez à la jeunesse;
Moi, j'ai seize ans, on ne doit plus m'aimer.
Mais non, cruel! reviens à ta Glycère;
Reviens, pardonne à mes seize printemps :
S'il faut quinze ans, perfide, pour te plaire,
Viens, dans tes bras j'aurai toujours quinze ans. A. R.

— Rien de si inexorable qu'une vieille femme sur l'amour des jeunes. Non, dit le grand poëte :

Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne saurait souffrir qu'un autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.

— Une femme de ce caractère tourmentait une jeune fille dont la conduite était irréprochable. Celle-ci lui dit un jour :

Votre morale trop sévère,
Ne fait pas bien penser de vous ;
Et vos discours seraient plus doux,
S'ils étaient les effets d'une vertu sincère.
Vous condamnez jusques au moindre jeu ;
Au moindre badinage on vous voit prendre feu.
Je sais ce qui vous porte à tenir ce langage :
Vous craignez de me voir trop sage
Dans l'âge où vous l'étiez si peu. A. R.

— Une femme doit apprendre de bonne heure à être vieille, et ce n'est pas un médiocre talent. Mme DE SÉVIGNÉ.

— Les grands plaisirs nuisent à notre repos. Quand on a goûté de ceux-là, on dédaigne les autres. Cependant qui peut se promettre d'en éprouver de semblables toute sa vie ? Le goût des plaisirs est insatiable : plus il a, et plus il souhaite d'avoir. Les penchants ne diminuent point ; ils augmentent dans la force de l'âge, et souvent ils nous tourmentent encore dans un âge avancé. Que les femmes vieilles, qui ont été belles, doivent avoir de fâcheux moments à passer ! Il ne faut pas s'étonner de leur mauvaise humeur. Hélas ! tout est fini pour elles ! Plus d'hommages si flatteurs pour l'amour-propre, plus d'attentions délicates et marquées. Elles n'entendent plus autour d'elles que des soupirs d'ennui, et elles ne rencontrent que des regards distraits partout. Leurs mains ne sont plus baisées, ni serrées tendrement ; comme elles n'inspirent plus rien, on les néglige. Les grâces si touchantes s'éloignent avec la jeunesse : l'enjouement, la santé, la fraîcheur, enfants de l'amour, disparaissent avec elle ; il ne nous reste plus qu'un visage flétri par le temps et par le dépit ; et c'est alors qu'on fait des toilettes secrètes qui ne réparent plus rien... Ah Dieu ! quel triste état ! et quelle provision de philosophie ne faut-il point avoir pour se consoler d'aussi grandes pertes ?... Hélas ! aucune de nous ne les supporte avec résignation ; et les femmes d'esprit, malgré tout ce qui leur reste pour se consoler, n'entendent pas plus que les autres raison là-dessus : l'expérience nous apprend que les hommes ne sacrifient qu'à la jeunesse et à la beauté, et nous voulons toutes des sacrifices. Mais c'est en vain que nous en demandons encore, l'Amour se rit de nos vœux. Ce dieu charmant dédaigne les vieux chênes, il ne s'y arrête point, et, comme l'a dit un de nos poëtes, il n'aime que la belle jeunesse :

Amour, du printemps compagnon,
Est un enfant vif et mignon
Qui se plaît au frais des herbages :
Parmi les fleurs il tend ses rets,
Et fuyant les vieilles forêts,
Fait son nid aux jeunes bocages. Mme DE RIEUX.

— Les vieilles femmes devraient toujours respecter assez leur mort prochaine pour ne point se harnacher de plumes, de guirlandes de fleurs, de rubans de couleur tendre et de mille affiquets qui ne vont qu'à l'extrême jeunesse. Elles ont beau faire des avances à la vie, la vie n'en veut plus.

THÉOPHILE GAUTIER.

— Une vieille plaideuse, fort mécontente d'une consultation que M. du Harlay, premier président au Parlement de Paris, venait de lui donner, s'oublia, en sortant de son cabinet, jusqu'à le traiter de vieux singe. A quelque temps de là, ce magistrat lui donnait gain de cause, et cette fois, notre plaideuse mieux avisée, s'empressait de l'en remercier en fort bons termes : — Madame, lui répondit M. du Harlay, qui n'avait point oublié son impolitesse, il était inutile de venir me remercier, ce que j'ai fait pour vous est bien naturel, les vieux singes aiment toujours à faire plaisir aux vieilles guenons. A. R.

— Un de nos poëtes adressa cette mordante épigramme à une vieille coquette qui s'avisait, à soixante ans, de vouloir faire encore la jeune :

Orphise, depuis plus d'un jour
Coquette, décrépite, et partant recrépie,
Sur ses ans toujours assoupie,
Veut qu'on la croye encor la mère de l'Amour.
Orphise, j'y consens ; oui, vous êtes la mère
De tous les jolis petits dieux
Que l'on voit régner à Cythère ;
Mais votre fils aîné doit être déjà vieux. A. R.

— Jeunes ou vieilles, les femmes font bien de se cacher ; mais vieilles, elles le doivent indispensablement.

Mme NECKER.

— Si l'on pouvait prendre les hommes par des chatteries, toutes les vieilles femmes auraient des amants.

PAULIN LYMAIRAC.

— Une vieille femme, toute parée de fleurs et de rubans, qui cherche encore à s'attirer les regards des hommes, me semble leur dire à brûle pourpoint :

Ah ! combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite
Et le temps perdu. ADOLPHE RICARD.

VIEILLESSE.

— Peu de gens savent être vieux. LA ROCHEFOUCAULD.

— Une vieillesse avouée est moins vieille. M[me] DE LAMBERT.

— L'enfer, pour les femmes qui ne sont que belles, c'est la vieillesse. SAINT-ÉVREMONT.

— Dans la vieillesse de l'amour, comme dans celle de l'âge, on vit encore pour les maux, mais on ne vit plus pour les plaisirs. LA ROCHEFOUCAULD.

— Oui, je sais qu'il est doux de voir dans ses jardins
Ces beaux fruits incarnats et de Perse et d'Epire,
De savourer en paix la sève de ses vins,
Et de manger ce qu'on admire.
J'aime fort un faisan qu'à propos on rôtit;
De ces perdreaux maillés le fumet seul m'attire :
Mais je voudrais encore avoir de l'appétit.

Sur le penchant fleuri de ces fraîches cascades,
Sur ces prés émaillés, dans ces sombres forêts,
Je voudrais bien danser avec quelques dryades,
Mais il faut avoir des jarrets.

J'aime leurs yeux, leur taille, et leurs couleurs vermeilles,
Leurs chants harmonieux, leur sourire enchanteur;
Mais il faudrait avoir des yeux et des oreilles :
On doit s'aller cacher quand on n'a que son cœur.

Vous serez comme moi quand vous aurez mon âge,
Archevêques, abbés, empourprés cardinaux,
Princes, rois, fermiers généraux :
Chacun avec le temps devient tristement sage. VOLTAIRE.

— La vieillesse est un tyran qui défend, sous peine de la vie, les plaisirs de la jeunesse. LA ROCHEFOUCAULD.

— On dit que la vieillesse, changeant nos organes, nous empêche d'aimer; pour moi, je n'en sais rien. Votre maîtresse, devenue votre amie intime, vous donne d'autres plaisirs : les plaisirs de la vieillesse. C'est une fleur qui, après avoir été rose le matin, dans la saison des fleurs, se change en un fruit délicieux le soir, quand les roses ne sont plus de saison.

STENDHAL.

— Un signe de vieillesse dans une femme, c'est quand son cœur devient capable d'un peu d'amitié pour une autre femme.

***.

— Le plus doux charme des amours de la jeunesse est de rappeler ceux du jeune âge. ACH. POINCELOT.

— L'immortel écrivain qui nous a laissé les *Pensées d'un emballeur*, disait naguère à une dame qui lui reprochait son âge :

Croit-elle donc Ninon qui me querelle,
Quand je vieillis qu'elle ne vieillit pas?
Que, dans sa course et du bout de son aile,
Le temps n'a point effleuré ses appas?
Ninette, hélas! tout, sur notre planète,
Même l'amour, subit la loi du temps;
Dans ton miroir regarde-toi, Ninette...
Tous deux, hélas! nous n'avons plus vingt ans.

COMMERSON.

— Le bonheur ou le malheur de la vieillesse n'est souvent que l'extrait de notre vie passée. Mme NECKER.

— Que gagne-t-on à ne pas prendre résolûment son parti de vieillir? On ne trompe personne, et on échange un droit au respect contre un ridicule. LATÉNA.

— On ne s'aperçoit qu'on a vieilli qu'en remarquant les traces de la vieillesse sur le visage des autres.

ADOLPHE D'HOUDETOT.

— De toutes les ruines du monde, la ruine de l'homme est assurément la plus triste à contempler. THÉOPHILE GAUTIER.

— Voilà que va bientôt sur sa tête vieillie
Descendre la sagesse, austère et recueillie;
Voilà que ses beaux ans s'envolent tour à tour
Emportant l'un sa joie et l'autre son amour,
Ses songes de grandeur et de gloire ingénue
Et que pour travailler son âme reste nue,
Laissant là l'espérance et les rêves dorés,
Ainsi que la glaneuse, alors que dans les prés
Elle marche, d'épis emplissant sa corbeille,
Quitte son vêtement de fête de la veille!
Mais, le soir, la glaneuse aux branches d'un buisson
Reprendra ses atours, et chantant sa chanson
S'en reviendra parée, et belle et consolée,
Tandis que cette vie, âpre et morne vallée,
N'a point de buisson vert où l'on retrouve un jour
L'espoir, l'illusion, l'innocence et l'amour! VICTOR HUGO.

VIN.

— Un de nos poëtes composa le distique suivant en l'honneur d'une jeune femme auprès de laquelle il se trouvait à table :

Quand Églé prend plaisir à boire,
Bacchus croit que c'est pour sa gloire,
Mais l'Amour en a tout l'honneur ;
Car, en buvant, le vin la rend si belle,
Que le plus altéré buveur
S'enivre moins de sa liqueur,
Que de l'amour qu'il prend pour elle. A. R.

— Les femmes doivent se défier de Bacchus tout autant que de l'Amour, car souvent l'un commence ce que l'autre achève :

Bacchus endormant la raison
Par sa liqueur traîtresse,
A bien souvent sur le gazon
Renversé la sagesse. A. R.

— Un poëte que l'âge avait rendu sage, adressa les vers suivants à ses amis pour leur annoncer sa conversion :

J'ai désarmé l'Amour, et de tout son bagage
J'ai pris ce qui pouvait servir à mon ménage;
En guise de foret
Pour percer mon tonneau
Je me sers de ses traits;
De son bandeau
Je fais une serviette ;
J'ai fondu son carquois pour en faire une assiette ;
Et, lorsque pour goûter du vin, vieux ou nouveau,
Je descends à la cave,
Ce superbe vainqueur, maintenant mon esclave,
Devant moi porte son flambeau. A. R.

— Nous avons trouvé ce quatrain au bas d'une jolie gravure d'Eisen, qui représente une jeune femme versant à boire à son amant :

A l'envi de tes yeux, vois comme ce vin brille ;
Verse-m'en, ma Philis, viens noyer de ta main,
Dans sa mousse qui petille,
Les soucis du lendemain ! A. R.

— Le poëte Chapelle aimait le bon vin. Un jour qu'il en avait bu comme de coutume, c'est-à-dire beaucoup, il se pré-

senta chez Ninon qui, le voyant trébucher sur ses jambes, le fit mettre à la porte de son hôtel. Outré de colère, le poëte rentre chez lui, et pour se venger de l'affront qu'il vient de recevoir, il décoche contre mademoiselle de Lenclos cette sanglante épigramme :

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si toujours elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu ;
Car, à bien compter son âge,
Avec ce grand personnage,
Elle doit avoir... vécu. A. R.

— Un vaudevilliste qui caressait un peu trop la dive bouteille, eut un soir le cerveau tellement troublé par les fumées du vin, qu'en rentrant au logis, sa moitié lui parut double. — Grands dieux ! » s'écria-t-il en levant les mains au ciel :

Je n'avais qu'une femme, et j'étais malheureux !
Par quel forfait épouvantable
Ai-je donc mérité que vous m'en donniez deux ? A. R.

— Un hobereau de campagne me racontait hier l'anecdote que voici :

Avec étonnement je m'étais aperçu
Que mon vin ne durait plus guère :
Pourtant je n'en avais pas bu
Un broc de plus qu'à l'ordinaire.
Mais j'ai découvert ce matin
Le point cruel de cette histoire :
C'est que Grégoire aime le vin,
Et que ma fille aime Grégoire. A. R.

VIOLENCE.

— Nul ne se fait aimer par force ou par violence. *Amor extorqueri non potest.* SÉNÈQUE.

— Les violences qu'on se fait pour s'empêcher d'aimer, sont souvent plus cruelles que les rigueurs de ce qu'on aime.
LA ROCHEFOUCAULD.

— Violenter une femme, c'est demander à la force ce que l'amour seul devrait donner : un crime ne saurait jamais être un plaisir. CALDÉRON.

— La marquise de *** ayant été arrêtée dans un bois par des voleurs, ne fut que violée, si l'on peut dire violée en parlant d'elle. Comme on lui demandait ce qu'elle pouvait dire à

ces gens-là dans le moment de leurs caresses, elle répondit qu'elle leur disait mon cher voleur. DUCLOS.

— La violence qu'on se fait à soi-même pour demeurer fidèle à ce qu'on aime, ne vaut guère mieux qu'une infidélité. LA ROCHEFOUCAULD.

— En amour, la violence est une excuse qui fait brûler la vanité par les deux bouts : elle prouve qu'on résiste et qu'on vaut la peine d'être attaquée. VILLEMESSANT.

VIRGINITÉ.

— Je ne sais si les exploits de César et d'Alexandre surpassent en rudesse la résolution d'une belle jeune femme, nourrie à notre façon, à la lumière et commerce du monde, battue de tant d'exemples contraires, se maintenant entière au milieu de mille continuelles et fortes poursuites. Il n'y a point de faire plus épineux qu'est ce non-faire, ni plus actif. Je trouve plus aisé de porter une cuirasse toute sa vie qu'un pucelage. Et est le vœu de la virginité le plus noble de tous les vœux, comme étant le plus âpre. *Diaboli virtus in lumbis est*, dit saint Jérôme. MONTAIGNE.

— A Paris, des femmes adroites font de la virginité une fleur qui périt et renaît tous les jours, et se cueille plus douloureusement la centième fois que la première. MONTESQUIEU.

— « Garde bien ta virginité,
Disait à chaque instant une mère à sa fille ;
C'est un trésor qui dans notre famille
Par les femmes, en dot, fut toujours apporté :
Et tu ne voudrais pas, à l'usage contraire... »
— « Je suivrai, si je peux, vos bons conseils, ma mère,
Mais je vous dois ici dire la vérité :
Sur mon trésor je ne suis pas tranquille,
Et franchement je crains qu'il ne me soit volé :
Un trésor à garder n'est pas chose facile,
Quand tant de gens en ont la clé ! »

— Il est bon de garder sa fleur, dit La Fontaine, mais pour l'avoir perdue, il ne faut pas se pendre. Et de fait :

Si ce malheur au cercueil
Conduisait les pauvres filles,
Combien d'honnêtes familles
Parmi nous seraient en deuil ! A. R.

— Heureuses les femmes qui peuvent maîtriser assez leurs sens pour soutenir la vie de vestales! Mais plus heureuse est sur la terre la rose cueillie que celle qui, se flétrissant sur son épine vierge, vit et meurt isolée dans un triste et froid cercueil. SHAKSPEARE.

— Rabelais, curé de Meudon,
Mariant à Lucas Jacqueline Bridon,
Il la prit à l'écart, et lui dit : — Jacqueline,
Ce n'est pas avec moi qu'il faut faire la fine;
As-tu ton pucelage, ou bien ne l'as-tu pas? »
— Oui, monsieur, je l'avons, Dieu marci, lui dit-elle : »
— Tant mieux, reprit-il, si tu l'as.
Quand on marie une pucelle
C'est aux vierges, avec raison,
Qu'on doit adresser l'oraison.
Que si tu ne l'as pas, il faut changer de style;
C'est à la Madeleine à qui l'on a recours;
Autrement tu mourrais au plus tard dans trois jours. »
— Votre sarmon est inutile,
Je n'avons rien du tout à craindre sur ce point..... »
Pendant qu'on allumait les cierges,
Pour ne rien donner au hasard
Dans une rencontre pareille,
Jacqueline, à son tour, le tirant à l'écart,
Et lui chuchotant à l'oreille :
— Quoique j'ayons toujours consarvé notre honneur,
Et que j'en soyons bien certaine,
N'importe, marmottez, lui dit-elle, Monsieur,
Un tantet de la Madeleine. » BOURSAULT.

— La virginité dans les femmes, c'est le parfum dans la fleur. Pour respirer une fleur vous ne lui enlevez pas son arome. Une autre abeille, un autre papillon pourra puiser encore dans son calice odorant le miel et la vie. L'amour de la femme pourra également être respiré, sans que pour cela sa virginité soit plus en péril que le parfum de la fleur. Toutes les fois que l'aspiration des cœurs, la parité des âmes sanctionnent une mystérieuse intimité, la virginité se conserve et demeure, car elle est le parfum de l'amour vrai. De même qu'il ne saurait y avoir de fleur sans parfum, il ne saurait y avoir de femme sans amour, ni d'amour sans virginité. ÉDOUARD DE POMPERY.

— La virginité est une poésie; elle n'existe pas pour les sots. PAULIN LIMAYRAC.

LA ROSE.

CHANSONNETTE DE MON VILLAGE.

L'aut' jour Lucas, dans la prairie,
Rencontrit la fille à Thomas ;
Une rose à peine fleurie
Rehaussait encor ses appas.
— De cette fleur, dit-il, la belle,
Daignez fair' présent à Lucas.
— Monsieur Lucas, répondit-elle,
Ça n' se peut pas, ça n' se peut pas.

« Tous les jours, ma mèr' me r'commande
De consarver ma ros' comm' tout,
Tous les jours un chacun m' la d'mande,
Et d' l'avoir aucun n' viant à bout.
On a biau tourmenter Cécile,
Toujours en chantant je m'en vas :
Vot' poursuite est inutile,
Ça n' se peut pas, ça n' se peut pas. »

Mais Lucas qu'est la finess' même,
Afin d'en v'nir à son projet,
S'avisit d'un bon startagème,
C'était l'Amour qui l'inspirait.
— En don je n' vous d'mande pas vot' rose,
Prétais-là seul'ment à Lucas.
— M' la rendrais vous ? Sans cette clause,
Ça n' se peut pas, ça n' se peut pas.

Quand on a bian envie d' queuqu' chose
On promet plus qu'on n' saurait t'nir ;
Lucas donc promet d' rend' la rose
Et s' met en d'voir de l'obtenir.
Il eut d'abord un peu de peine,
Et Cécile criait : Lucas...
Lucas... vot entreprise est vaine,
Ça n' se peut pas, ça n' se peut pas.

Dans le corset de la bergère
C'te chienn' de rose tenait trop bian,
Lucas pourtant s' tirait d'affaire,
Et l'Amour lian fournit l' moyan.
Cécil' de loin voit r'venir sa mère.
— Rendais-moi vit' ma ros', Lucas.

— Je l' voudrais en vain, ma chère,
Ça n' se peut pas, ca n' se peut pas.

Si vous avez encor vos roses,
Fillettes, consarvez-les bian.
De ces fleurs, dès qu'all' sont écloses,
L'amour est friand comme un chian.
Ce p'tit fripon d' dieu, pour les prende,
Tant que l' jour dure est sur vos pas,
Et pis quand ce vient pour les rende,
Ça n' se peut pas, ça n' se peut pas.

— Le cœur d'une pudique vierge contient le germe de l'amour, comme le bouton de la rose en recèle le parfum.

J. PETIT-SENN.

VISAGE.

— Un beau visage est un traître qui se fait craindre et qu'on regarde avec plaisir. PLUTARQUE.

— Le visage est le miroir de l'âme, les yeux en découvrent le secret. SAINT JÉRÔME.

— Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles, et l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle que l'on aime. LA BRUYÈRE.

— Les femmes se cachent dans le sein de Dieu, lorsqu'elles ont honte de montrer un vieux visage auquel les jeunes gens ne rient plus. ROCHEBRUNE.

A MADAME D'HERVILLY

DONT LA ROBE S'ÉTAIT RELEVÉE PAR ACCIDENT.

Philis, je suis dessous vos lois,
Et sans remède, à cette fois,
Mon âme est votre prisonnière ;
Mais sans justice et sans raison,
Vous m'avez pris par le derrière,
N'est-ce pas une trahison?

Je m'étais gardé de vos yeux,
Et ce visage gracieux,
Qui peut faire pâlir le nôtre,
Contre moi n'ayant point d'appas,
Vous m'en avez fait voir un autre,
De quoi je ne me gardais pas.

D'abord il se fit mon vainqueur;
Ses traits percèrent mon cœur;
Ma liberté se vit ravie,
Et le méchant, en cet état,
S'était caché toute sa vie,
Pour faire cet assassinat.

Il est vrai que je fus surpris:
Le feu passa dans mes esprits;
Et mon cœur autrefois superbe,
Humble se rendit à l'amour,
Quand il vit votre ... sur l'herbe
Faire honte aux rayons du jour.

Le soleil confus dans les cieux,
En le voyant si radieux,
Pensa retourner en arrière,
Son feu ne servant plus de rien;
Mais ayant vu votre derrière,
Il n'osa plus montrer le sien.

La rose, la reine des fleurs,
Perdit ses plus vives couleurs;
De crainte l'œillet devint blême;
Et Narcisse alors convaincu
Oublia l'amour de soi-même,
Pour se mirer en votre ...

Aussi rien n'est si précieux,
Et la clarté de vos beaux yeux,
Votre teint qui jamais ne change,
Et le reste de vos appas,
Ne méritent point de louange
Qu'alors qu'il ne se montre pas.

On m'a dit qu'il a des défauts
Qui me causeront mille maux;
Car il est farouche à merveilles;
Il est dur comme un diamant,
Il est sans yeux et sans oreilles,
Et ne parle que rarement.

Mais je l'aime, et veux que mes vers,
Par tous les coins de l'univers,
En fassent vivre la mémoire;
Et ne veux penser désormais
Qu'à chanter dignement la gloire
Du plus beau ... qui fut jamais.

VOITURE.

— On peut dire des femmes ce que Quintilien dit des dieux eux-mêmes : que la beauté de leurs visages ajoute au culte qu'on leur porte. ALPH. ESQUIROS.

VOIX.

— On dit que l'esprit fait oublier la laideur ; je crois aussi qu'une voix agréable fait oublier que celui qui la possède dit des choses ordinaires. Une personne qui dirait je vous aime, d'un ton maussade, ne persuaderait guère ; mais l'homme qui le dit avec tendresse, se fait entendre, s'il ne fait mieux.
Mme DE RIEUX.

— La femme la plus modeste ne trouve pas de voix plus mélodieuse que celle qui chante ses louanges. ADRIEN DUPUY.

— Il y a des femmes qui sont puissantes par le seul son de la voix. Elles touchent, elles remuent le cœur ; et on les aime avant d'avoir même songé à les regarder. SAINT PROSPER.

— Il se peut qu'on oublie un rendez-vous donné,
Une chance, un remords, et l'heure où l'on est né,
Et l'argent qu'on emprunte. — Il se peut qu'on oublie
Sa femme, ses amis, son chien, et sa patrie.
Il se peut qu'un vieillard perde jusqu'à son nom.
Mais jamais l'insensé, jamais le moribond,
Celui qui perd l'esprit, ni celui qui rend l'âme,
N'ont oublié la voix de la première femme
Qui leur a dit tout bas ces quatre mots si doux
Et si mystérieux : — « My dear child, y love you. »
ALFRED DE MUSSET.

— Une voix rauque sortant d'une jolie bouche permet de penser que l'âme ne répond pas à la figure. TH. THORÉ.

VOL.

— Il en est des vols, en fait d'amour, comme de ceux de Lacédémone : il n'y a que les maladroits de punis. ***

— Toute femme se croit volée de l'amour qu'on a pour une autre. ***

— Un amant a cela de bon, qu'en nous volant notre femme, souvent il nous en délivre : *Sæpè creat molles aspera spina rosas.* ADOLPHE RICARD.

VOLONTÉ.

— Ce que femme veut, Dieu le veut. PROVERBE.

— Dans le mariage, il n'est pas de vertus à douzaines ; c'est

un marché si plein d'épineuses circonstances qu'il est malaisé que l'honnête volonté d'une femme s'y maintienne entière longtemps. MONTAIGNE.

— Les belles du sérail ont un amant qui n'a qu'à dire je le veux, et aussitôt elles lui obéissent; mais elles ne goûtent point le plaisir de la résistance, et elles ne lui fournissent jamais le plaisir de la victoire. C'est-à-dire que tous les agréments de l'amour, que mon jardinier goûte avec sa maîtresse, sont perdus pour le Grand Seigneur et ses sultanes.

FONTENELLE.

— Si vous voulez du mal à une femme, laissez-la faire ses volontés. YOUNG.

— Dans le mariage, il faut, pour bien vivre ensemble, que la volonté d'un mari s'accorde avec celle de sa femme. Mais cela est difficile, car de ces deux volontés, il y en a toujours une qui va de travers, et c'est assez la manière d'aller des volontés d'une femme. MARIVAUX.

— L'amour est comme la fièvre, il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part. STENDHAL.

— Ce que veut une femme est écrit dans le ciel.

LA CHAUSSÉE.

— Les femmes sont bien les plus heureux êtres de la nature : elles sont adorées, elles gouvernent; tout s'empresse à les servir, tout cède à leurs volontés. — Elles ne paient jamais qu'avec quelques plaisirs, dont elles retiennent encore plus de la moitié pour elles. PH. DE VARENNE.

VOLUPTÉ.

— On ne quitte guère les voluptés que par lassitude.

SAINT-ÉVREMONT.

— La volupté est une libertine qui se déplaît dans le mariage parce qu'il y a des liens trop serrés qui l'y attachent.

LE P. DU BOSC.

— Il n'y a pas de voluptés qui ne perdent ce nom, quand l'abondance et la facilité les accompagnent. Mme DE GRIGNAN.

— Si tu épuises la volupté jusqu'à la lie, tu rencontreras la peine au fond du verre. YOUNG.

— Quand la demoiselle dorée
S'envole au départ des hivers,
Souvent sa robe diaprée,
Souvent son aile est déchirée
Aux mille dards des buissons verts.
Ainsi, jeunesse vive et frêle,

Qui, t'égarant de tous côtés,
Voles où ton instinct t'appelle,
Souvent tu déchires ton aile
Aux épines des voluptés. LAMARTINE.

— Les voluptés les plus délicieuses sont celles qui se partagent volontairement. RICHARDSON.

— L'amour rend chastes les plus voluptueuses jouissances. VIREY.

— L'amour, s'il n'est pas extrême, est honteux et coupable. L'honneur proscrit tout plaisir qui n'est point appelé la passion, comme une honteuse lubricité; mais jamais le sentiment n'est lascif, et la femme la plus chaste peut être très voluptueuse si elle aime. Je l'ai dit mille fois : jouir n'est pas corrompre. Les libertins seuls confondent l'acception de ces deux mots; aussi la vraie volupté leur est-elle interdite à jamais. Mais je voudrais qu'on eût dit nettement si la pudeur consiste à tout refuser à son amant (à peu près sans doute comme la sobriété à se laisser mourir de faim), et dans cette supposition, je voudrais qu'on me déterminât quel est le moment où il est permis d'écouter ses sens, puisque ce n'est pas celui où l'amour les embrase. Eh quoi! ne verra-t-on jamais qu'elle ne peut être une vertu, cette exigence monacale dont la perfection et la pratique, si elle pouvait être universelle, entraînerait la destruction de l'espèce humaine? Quel est donc ce devoir dont l'exact accomplissement serait la dissolution de tous les autres? O ma charmante amie! la vertu ressemble aussi peu à ce que l'on nomme ordinairement ainsi, qu'au vice même. La véritable vertu ne dépend point du caprice des mortels, des illusions des fanatiques, des diverses spéculations des moralistes, des dogmes, des rites, des temps, des lieux, des sexes; elle consiste dans un cœur droit, sensible, sincère, et dans l'exercice de toutes ses facultés. L'honneur prescrit à une femme de n'avoir qu'un amant, de se respecter en lui, d'être fidèle à ses serments, incapable de légèreté, et même, en un sens, d'inconstance. L'honneur proscrit tout plaisir auquel l'amour ne préside pas; mais lorsque la sensibilité aiguise les sens, pourquoi réprouverions-nous les mouvements impérieux de la nature? Les sensations sont-elles moins son ouvrage que les sentiments? Et ne serait-ce que pour nous livrer de pénibles combats qu'elle aurait si inséparablement uni ces deux ressorts de l'humanité? Quand une femme honnête s'est livrée tout entière à son amant, sans doute elle a bien connu celui que l'amour lui offrait. Le don de son estime et de sa confiance a précédé celui de son

cœur. Eh bien! le jour où il en est possesseur, aussi bien que de tout ce qu'il prodigue, tout intérêt doit céder devant lui ou plutôt se confondre avec lui pour deux amants; tout sacrifice est une puissance, tout sentiment un devoir..... Sophie, tu as bien raison de leur laisser leurs préjugés absurdes et tout à la fois pusillanimes et cruels! Crois que le cœur n'égare point; que l'imagination seule pervertit, et que l'on ne se méprend point de bonne foi à leurs diverses émotions.

Le mot amour a été appliqué à l'action universelle de la génération qui reproduit les êtres, parce que, par une fausse et ridicule délicatesse, les expressions propres à désigner cette opération de la nature sont devenues trop libres pour des femmes qui n'ont de chaste que les oreilles. Cette explication détournée a avili ce mot touchant dont on s'est empressé de voiler les prostitutions les plus méprisables; mais les vrais amants, seuls connaisseurs en volupté et plus avides des délices des sens que les autres hommes, savent que c'est de la vivacité, de la tendresse qu'elles reçoivent leur plus précieuse faveur, et que cette réunion seule mérite le nom d'amour. Le cœur n'induit donc point en erreur; ce sont ses inspirations au contraire qui préservent les femmes d'une avilissante galanterie, en donnant pour pâture à leur imagination un seul objet de désir. Quand on aime, les sens sont très inflammables; mais ce n'est qu'au feu de la passion qu'ils peuvent s'allumer

MIRABEAU.

DÉLIRE.

Il est passé ce moment des plaisirs
Dont la vitesse a trompé mes désirs,
Il est passé; ma jeune et tendre amie,
Ta jouissance a doublé mon bonheur.
Ouvre tes yeux noyés dans la langueur,
Et qu'un baiser te rappelle à la vie.

Celui-là seul connaît la volupté,
Celui-là seul sentira son ivresse,
Qui peut enfin avec sécurité
Sur le duvet posséder sa maîtresse.
Le souvenir des obstacles passés
Donne au présent une douceur nouvelle.
A ses regards son amante est plus belle;
Tous les attraits sont vus et caressés.
Avec lenteur sa main voluptueuse
D'un sein de neige entr'ouvre la prison,

Et de la rose il baise le bouton
Qui se durcit sous sa bouche amoureuse.
Lorsque ses doigts égarés sur les lis
Viennent enfin au temple de Cypris,
De la pudeur prévenant la défense,
Par un baiser il la force au silence.
Il donne un frein aux aveugles désirs;
La jouissance est longtemps différée;
Il la prolonge et son âme enivrée
Boit lentement la coupe des plaisirs.

Éléonore, amante fortunée,
Reste à jamais dans mes bras enchaînée.
Trouble charmant! le bonheur qui n'est plus
D'un nouveau rouge a coloré ta joue;
De tes cheveux le ruban se dénoue,
Et du corset les liens sont rompus.
Ah ! garde-toi de ressaisir encore
Ce vêtement qu'ont dérangé nos jeux;
Ne m'ôte point ces charmes que j'adore,
Et qu'à la fois tous mes sens soient heureux!
Nous sommes seuls, je désire, et tu m'aimes;
Reste sans voile, ô fille des amours!
Ne rougis point, les grâces elles-mêmes
De ce beau corps ont formé les contours.
Partout mes yeux reconnaissent l'albâtre,
Partout mes doigts effleurent le satin.
Faible pudeur, tu résistes en vain,
Des voluptés je baise le théâtre.
Pardonne tout et ne refuse rien,
Éléonore; Amour est mon complice.
Mon corps frissonne en s'approchant du tien.
Plus près encore, je sens avec délice
Ton sein brûlant palpiter sous le mien.
Ah ! laisse-moi, dans mes transports avides,
Boire l'amour sur tes lèvres humides.
Oui, ton haleine a coulé dans mon cœur;
Des voluptés elle y porte la flamme;
Objet charmant de ma tendre fureur,
Dans ce baiser reçois toute mon âme.

A ces transports succède la douceur
D'un long repos. Délicieux silence,
Calme des sens, nouvelle jouissance,
Vous donnez seuls le suprême bonheur !

Puissent ainsi s'écouler nos journées
Aux voluptés en secret destinées !
Qu'un long amour m'assure tes attraits;
Qu'un long baiser nous unisse à jamais.
Laisse gronder la sagesse ennemie ;
Le plaisir seul donne un prix à la vie.
Plaisirs, transports, doux présents de Vénus,
Il faut mourir quand on vous a perdus! PARNY.

VOYAGE.

— Pour savoir au juste ce qu'ils craignent d'être, et ce qu'ils sont, hélas! presque toujours, les maris jaloux prétextent un voyage qui ne dure jamais bien longtemps : ils partent le matin et reviennent le soir. — Aussi vieille que le cheval de Troie, cette ruse, connue de tout le monde, n'en est pas moins infaillible. C'est que les amants, comme les moineaux et les poissons, se laissent toujours prendre dans les mêmes filets.

ADOLPHE RICARD.

VUE.

— Pour garder longtemps sa maîtresse, il ne faut pas la voir tous les jours, parce que plus on se voit, plus on se connaît ; et plus on se connaît, souvent moins on s'aime.

ADRIEN DUPUY.

LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU.

Un villageois ayant perdu son veau
L'alla chercher dans la forêt prochaine.
Il se plaça sur l'arbre le plus beau,
Pour mieux entendre et pour voir dans la plaine.
Vient une dame avec un jouvenceau.
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche ;
Et le galant, qui sur l'herbe la couche,
Crie, en voyant je ne sais quels appas :
— « O dieux! que vois-je! et que ne vois-je pas! »
Sans dire quoi ; car c'était lettres closes.
Lors le manant les arrêtant tout coi :
— « Homme de bien, qui voyez tant de choses,
Voyez-vous point mon veau ? dites-le moi. »

LA FONTAINE.

— En songeant à une jeune femme dont les rigueurs le faisaient souffrir, un poëte amoureux se disait à lui-même :

Allons, allons revoir l'objet de mon tourment.
Ses yeux, d'un seul regard, peuvent, en ce moment,
Soulager l'ardeur qui me tue.....
Mais je me flatte en vain d'un si charmant espoir :
Pour guérir je cherche à la voir :
Et tout mon mal ne vient que de l'avoir trop vue!

— Les femmes ne font tant de cas de l'amour que parce qu'elles savent que celui qui les aime ne les voit pas telles qu'elles sont. CHARLES LEMESLE.

— Il est si vrai qu'une vue continuelle ennuie et importune que, dans le mariage, bien des gens trouvent le moyen de s'aimer en ne se voyant presque jamais. ALPHONSE KARR.

YEUX.

— Dans le commerce des femmes, il ne suffit pas à un homme sage de contenir ses mains, il faut encore qu'il contienne ses yeux. ISOCRATE.

— Se crever les yeux, c'est fermer deux portes à l'amour et en ouvrir mille à la sagesse. SALOMON.

— S'il est difficile de regarder une belle femme sans convoitise, il ne l'est guère moins d'en être regardé sans émotion. Son regard, comme celui du basilic, tue. *Carpit enim vires paulatim, uritque videndo fœmina.* LE P. DU BOSC.

— Ce sont les yeux qui corrompent le cœur : l'un serait innocent si les autres n'étaient pas coupables. Les yeux sont les fenêtres de l'âme, et c'est là le chemin que le vice prend pour y entrer. *Vitiis nostris in animos per oculos via est.*
CH. DE LA FERRIÈRE.

— Des yeux pleins de passion nous remuent malgré nous, s'ils nous regardent avec complaisance. Il n'y a qu'un cœur indifférent qui soit à l'abri de cette émotion... On rencontre quelquefois de si beaux yeux, qu'il est bien difficile de baisser les siens. L'œil attire l'amour, et l'amour y court : *Si nescis oculi sunt in amore duces*, a dit Properce. Mme DE RIEUX.

— Dans le délire d'un amour méconnu, une jeune femme disait à son amant :

Ne les détournez pas ces yeux qui me déchirent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils m'inspirent.
Hélas ! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux !
Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,

Vous dis-je plus que je ne dois?
Moi, de qui la pudeur devrait du moins attendre
Que l'amour m'expliquât le trouble où je vous vois!
Vous soupirez, Phylos, ainsi que je soupire;
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'est moi qui vous le dis!!!

— Une femme qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui les en détourne toujours, fait penser d'elle la même chose. LA BRUYÈRE.

— L'amour n'a pas besoin de nos paroles pour se faire voir; il a un langage muet plus éloquent que l'éloquence, et les yeux se font beaucoup mieux entendre que la bouche.
Mme DE SARTORY.

— En amour, on ne persuade pas facilement aux hommes de mettre leur raison à la place de leurs yeux. FONTENELLE.

— La langue du cœur n'a pas besoin de mots pour être comprise; c'est dans les yeux qu'elle est écrite. Mme COTTIN.

— Les yeux sont des instruments d'optique dont l'amour se sert pour grossir les vertus et rapetisser les vices. ***

—Il est de la prudence des femmes de voiler leurs yeux aussi bien que de taire leur bouche : on leur demande rarement ce que leur regard n'a pas fait espérer. LATÉNA.

— L'amour est comme la fortune, il n'aime pas que l'on courre après lui. Il visite de préférence ceux qui dorment au bord des puits, et souvent les baisers des reines et des dieux descendent sur des yeux fermés. THÉOPHILE GAUTIER.

— Une lorette qui avait de fort mauvais yeux, était enceinte. Un jour, quelqu'un s'avisa de lui demander qui était le père de son enfant. — Ma foi, mon cher, je n'en sais rien, répondit-elle, j'ai la vue si basse! A. R.



ÉPILOGUE.

— En amour, tout est vrai, tout est faux, et c'est la seule chose sur laquelle on ne puisse pas dire une absurdité.

CHAMPFORT.

— En fait d'amour et de cœur, le contraire de ce qu'on affirme est possible toujours. Mme DE STAAL DE LAUNAY.

— L'amour se compose d'un si grand nombre de sensations, qu'il laissera toujours de nouvelles choses à dire. En général, on ne le connaît qu'à proportion de ce qu'il coûte au cœur.

SAINT-PROSPER.

— Il faut être bien jeune pour parler de l'amour ; et je crois pourtant, qu'eût-on l'âge du monde, on aurait encore quelque chose à en dire et tout au moins à en penser. STAHL.

—C'est une chose étrange qu'on ne puisse parler des femmes avec une juste modération ; on en dit toujours trop ou trop peu; on ne parle pas assez des femmes vertueuses, et l'on parle trop de celles qui ne le sont pas. DUFRESNY.

— Rarement on a jugé des femmes par elles-mêmes. De tous ceux qui en sont bien reçus, une partie en dit du mal et l'autre en pense. L'amour-propre de ceux qu'elles ont rebutés ne leur permet pas d'en dire du bien ; de sorte que par malignité ou par ingratitude presque tout le monde en parle mal.

ROCHEBRUNE.

— Il y aura toujours à dire quelque chose de nouveau sur les femmes, tant qu'il en restera une sur la terre.

BOUFFLERS.

— Ceux qui disent du bien des femmes ne les connaissent pas assez ; ceux qui en disent toujours du mal ne les connaissent pas du tout. PIGAULT-LEBRUN.

— Il en sera des femmes comme des passions ; on ne cessera de s'en plaindre, et l'on y reviendra toujours. E. JOUY.

— Après avoir bien dit, lu, écrit et entendu sur les femmes, quel est le résultat de bien et de mal sur leur compte, sans vouloir être piquant ou galant ? Le voici, de bien bonne foi : elles sont plus aimables que nous, plus jolies, plus sensibles,

plus essentielles, et valent mieux que nous. Toutes les imperfections que nous leur reprochons, ne font pas autant de mal qu'un seul de nos défauts; et encore nous en sommes la cause par notre despotisme, notre injustice et notre amour-propre.

LE PRINCE DE LIGNE.

— Ne nous préférons point aux belles;
Bien loin de l'emporter sur elles,
De tous côtés nous leur cédons;
Et si nous avons en partage
Quelqu'agrément, quelqu'avantage,
C'est d'elles que nous les tenons.

Nous leur devons la politesse,
Le bon goût, la délicatesse,
Les façons et les sentiments;
De leurs beaux yeux le doux langage
En un jour instruit davantage
Que tous les livres en dix ans.

Tous les efforts de notre adresse
Ne sont rien contre leur finesse,
Jamais on ne les prend sans verd;
Et la femme la moins habile
Se tire d'un pas difficile
Mieux que l'homme le plus expert.

Les soins déconcertent nos âmes,
Nous nous rebutons; mais les femmes
Suivent jusqu'au bout leur dessein;
Nul obstacle ne les arrête:
Et ce qu'elles ont dans la tête
Devient un arrêt du destin.

Une longue et pénible étude
Ne peut nous donner l'habitude
De leur agréable jargon:
Ce sexe en esprit nous surpasse,
Et l'on compte, sur le Parnasse,
Neuf Muses contre un Apollon.

Par des paroles indiscrètes,
Sur le fait de leurs amourettes,
On ne les voit point éclater;
Celle dont la raison s'oublie
N'ajoute point à sa folie
Le sot plaisir de s'en vanter.

Dans les grands sujets de tristesse,
Quoi qu'on dise sur leur faiblesse,
Elles sont plus fortes que nous ;
Et tandis qu'un rien nous désole,
Souvent un moineau les console
De la perte de leur époux.

— Nous avons beau dire, les femmes pourraient en quelque sorte se passer de nous, mais nous ne pouvons jamais nous passer d'elles. Là où elles ne sont pas, il n'y a plus de plaisir. *Sine Venere vita non est nec jucunditas.* Et ceux-là mêmes qui sont assez impertinents pour blâmer leurs défauts en public, sont très souvent assez faibles pour adorer leurs charmes en particulier. De sorte que si la femme est un mal, comme quelques-uns ne craignent pas de le dire, c'est du moins, il faut bien le reconnaître, c'est du moins un mal dont on ne peut pas se passer. *Mulieres sunt malum, sed tamen o cives! non licet habitare hoc sine malo.* CH. DE LA FERRIÈRE.

— Bien que tout le mal que l'on dit des femmes soit toujours fondé par quelque point, il est néanmoins difficile aux hommes de garder le sang-froid nécessaire pour les bien railler, et il y a souvent bien de l'amour dans leurs invectives. J'ai remarqué que ce sont les plus tendres et ceux qui avaient le plus le sentiment de la femme, qui les traitaient plus mal que tous les autres, et qui revenaient à ce sujet avec un acharnement tout particulier, comme s'ils leur eussent gardé une mortelle rancune de n'être point telles qu'ils les souhaitaient, en faisant mentir la bonne opinion qu'ils en avaient conçue d'abord.

THÉOPHILE GAUTIER.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MOTS INSÉRÉS DANS CE VOLUME.

un marché si plein d'épineuses circonstances qu'il est malaisé que l'honnête volonté d'une femme s'y maintienne entière longtemps. MONTAIGNE.

— Les belles du sérail ont un amant qui n'a qu'à dire je le veux, et aussitôt elles lui obéissent; mais elles ne goûtent point le plaisir de la résistance, et elles ne lui fournissent jamais le plaisir de la victoire. C'est-à-dire que tous les agréments de l'amour, que mon jardinier goûte avec sa maîtresse, sont perdus pour le Grand Seigneur et ses sultanes.

FONTENELLE.

— Si vous voulez du mal à une femme, laissez-la faire ses volontés. YOUNG.

— Dans le mariage, il faut, pour bien vivre ensemble, que la volonté d'un mari s'accorde avec celle de sa femme. Mais cela est difficile, car de ces deux volontés, il y en a toujours une qui va de travers, et c'est assez la manière d'aller des volontés d'une femme. MARIVAUX.

— L'amour est comme la fièvre, il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part. STENDHAL.

— Ce que veut une femme est écrit dans le ciel.

LA CHAUSSÉE.

— Les femmes sont bien les plus heureux êtres de la nature: elles sont adorées, elles gouvernent; tout s'empresse à les servir, tout cède à leurs volontés. — Elles ne paient jamais qu'avec quelques plaisirs, dont elles retiennent encore plus de la moitié pour elles. PH. DE VARENNE.

VOLUPTÉ.

— On ne quitte guère les voluptés que par lassitude.

SAINT-ÉVREMONT.

— La volupté est une libertine qui se déplaît dans le mariage parce qu'il y a des liens trop serrés qui l'y attachent.

LE P. DU BOSC.

— Il n'y a pas de voluptés qui ne perdent ce nom, quand l'abondance et la facilité les accompagnent. Mme DE GRIGNAN.

— Si tu épuises la volupté jusqu'à la lie, tu rencontreras la peine au fond du verre. YOUNG.

— Quand la demoiselle dorée
S'envole au départ des hivers,
Souvent sa robe diaprée,
Souvent son aile est déchirée
Aux mille dards des buissons verts.
Ainsi, jeunesse vive et frêle,

Qui, t'égarant de tous côtés,
Voles où ton instinct t'appelle,
Souvent tu déchires ton aile
Aux épines des voluptés. LAMARTINE.

— Les voluptés les plus délicieuses sont celles qui se partagent volontairement. RICHARDSON.

— L'amour rend chastes les plus voluptueuses jouissances. VIREY.

— L'amour, s'il n'est pas extrême, est honteux et coupable. L'honneur proscrit tout plaisir qui n'est point appelé la passion, comme une honteuse lubricité; mais jamais le sentiment n'est lascif, et la femme la plus chaste peut être très voluptueuse si elle aime. Je l'ai dit mille fois : jouir n'est pas corrompre. Les libertins seuls confondent l'acception de ces deux mots; aussi la vraie volupté leur est-elle interdite à jamais. Mais je voudrais qu'on eût dit nettement si la pudeur consiste à tout refuser à son amant (à peu près sans doute comme la sobriété à se laisser mourir de faim), et dans cette supposition, je voudrais qu'on me déterminât quel est le moment où il est permis d'écouter ses sens, puisque ce n'est pas celui où l'amour les embrase. Eh quoi! ne verra-t-on jamais qu'elle ne peut être une vertu, cette exigence monacale dont la perfection et la pratique, si elle pouvait être universelle, entraînerait la destruction de l'espèce humaine? Quel est donc ce devoir dont l'exact accomplissement serait la dissolution de tous les autres? O ma charmante amie! la vertu ressemble aussi peu à ce que l'on nomme ordinairement ainsi, qu'au vice même. La véritable vertu ne dépend point du caprice des mortels, des illusions des fanatiques, des diverses spéculations des moralistes, des dogmes, des rites, des temps, des lieux, des sexes; elle consiste dans un cœur droit, sensible, sincère, et dans l'exercice de toutes ses facultés. L'honneur prescrit à une femme de n'avoir qu'un amant, de se respecter en lui, d'être fidèle à ses serments, incapable de légèreté, et même, en un sens, d'inconstance. L'honneur proscrit tout plaisir auquel l'amour ne préside pas; mais lorsque la sensibilité aiguise les sens, pourquoi réprouverions-nous les mouvements impérieux de la nature? Les sensations sont-elles moins son ouvrage que les sentiments? Et ne serait-ce que pour nous livrer de pénibles combats qu'elle aurait si inséparablement uni ces deux ressorts de l'humanité? Quand une femme honnête s'est livrée tout entière à son amant, sans doute elle a bien connu celui que l'amour lui offrait. Le don de son estime et de sa confiance a précédé celui de son

cœur. Eh bien! le jour où il en est possesseur, aussi bien que de tout ce qu'il prodigue, tout intérêt doit céder devant lui ou plutôt se confondre avec lui pour deux amants; tout sacrifice est une puissance, tout sentiment un devoir..... Sophie, tu as bien raison de leur laisser leurs préjugés absurdes et tout à la fois pusillanimes et cruels! Crois que le cœur n'égare point; que l'imagination seule pervertit, et que l'on ne se méprend point de bonne foi à leurs diverses émotions.

Le mot amour a été appliqué à l'action universelle de la génération qui reproduit les êtres, parce que, par une fausse et ridicule délicatesse, les expressions propres à désigner cette opération de la nature sont devenues trop libres pour des femmes qui n'ont de chaste que les oreilles. Cette explication détournée a avili ce mot touchant dont on s'est empressé de voiler les prostitutions les plus méprisables; mais les vrais amants, seuls connaisseurs en volupté et plus avides des délices des sens que les autres hommes, savent que c'est de la vivacité, de la tendresse qu'elles reçoivent leur plus précieuse faveur, et que cette réunion seule mérite le nom d'amour. Le cœur n'induit donc point en erreur; ce sont ses inspirations au contraire qui préservent les femmes d'une avilissante galanterie, en donnant pour pâture à leur imagination un seul objet de désir. Quand on aime, les sens sont très inflammables; mais ce n'est qu'au feu de la passion qu'ils peuvent s'allumer

MIRABEAU.

DÉLIRE.

Il est passé ce moment des plaisirs
Dont la vitesse a trompé mes désirs,
Il est passé; ma jeune et tendre amie,
Ta jouissance a doublé mon bonheur.
Ouvre tes yeux noyés dans la langueur,
Et qu'un baiser te rappelle à la vie.

Celui-là seul connaît la volupté,
Celui-là seul sentira son ivresse,
Qui peut enfin avec sécurité
Sur le duvet posséder sa maîtresse.
Le souvenir des obstacles passés
Donne au présent une douceur nouvelle.
A ses regards son amante est plus belle;
Tous les attraits sont vus et caressés.
Avec lenteur sa main voluptueuse
D'un sein de neige entr'ouvre la prison,

Et de la rose il baise le bouton
Qui se durcit sous sa bouche amoureuse.
Lorsque ses doigts égarés sur les lis
Viennent enfin au temple de Cypris,
De la pudeur prévenant la défense,
Par un baiser il la force au silence.
Il donne un frein aux aveugles désirs;
La jouissance est longtemps différée ;
Il la prolonge et son âme enivrée
Boit lentement la coupe des plaisirs.

Éléonore, amante fortunée,
Reste à jamais dans mes bras enchaînée.
Trouble charmant! le bonheur qui n'est plus
D'un nouveau rouge a coloré ta joue;
De tes cheveux le ruban se dénoue,
Et du corset les liens sont rompus.
Ah ! garde-toi de ressaisir encore
Ce vêtement qu'ont dérangé nos jeux;
Ne m'ôte point ces charmes que j'adore,
Et qu'à la fois tous mes sens soient heureux!
Nous sommes seuls, je désire, et tu m'aimes;
Reste sans voile, ô fille des amours!
Ne rougit point, les grâces elles-mêmes
De ce beau corps ont formé les contours.
Partout mes yeux reconnaissent l'albâtre,
Partout mes doigts effleurent le satin.
Faible pudeur, tu résistes en vain,
Des voluptés je baise le théâtre.
Pardonne tout et ne refuse rien,
Éléonore; Amour est mon complice.
Mon corps frissonne en s'approchant du tien.
Plus près encore, je sens avec délice
Ton sein brûlant palpiter sous le mien.
Ah ! laisse-moi, dans mes transports avides,
Boire l'amour sur tes lèvres humides.
Oui, ton haleine a coulé dans mon cœur;
Des voluptés elle y porte la flamme;
Objet charmant de ma tendre fureur,
Dans ce baiser reçois toute mon âme.

A ces transports succède la douceur
D'un long repos. Délicieux silence,
Calme des sens, nouvelle jouissance,
Vous donnez seuls le suprême bonheur !

Puissent ainsi s'écouler nos journées
Aux voluptés en secret destinées !
Qu'un long amour m'assure tes attraits ;
Qu'un long baiser nous unisse à jamais.
Laisse gronder la sagesse ennemie ;
Le plaisir seul donne un prix à la vie.
Plaisirs, transports, doux présents de Vénus,
Il faut mourir quand on vous a perdus ! PARNY.

VOYAGE.

— Pour savoir au juste ce qu'ils craignent d'être, et ce qu'ils sont, hélas ! presque toujours, les maris jaloux prétextent un voyage qui ne dure jamais bien longtemps : ils partent le matin et reviennent le soir. — Aussi vieille que le cheval de Troie, cette ruse, connue de tout le monde, n'en est pas moins infaillible. C'est que les amants, comme les moineaux et les poissons, se laissent toujours prendre dans les mêmes filets.

ADOLPHE RICARD.

VUE.

— Pour garder longtemps sa maîtresse, il ne faut pas la voir tous les jours, parce que plus on se voit, plus on se connaît ; et plus on se connaît, souvent moins on s'aime.

ADRIEN DUPUY.

LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU.

Un villageois ayant perdu son veau
L'alla chercher dans la forêt prochaine.
Il se plaça sur l'arbre le plus beau,
Pour mieux entendre et pour voir dans la plaine.
Vient une dame avec un jouvenceau.
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche ;
Et le galant, qui sur l'herbe la couche,
Crie, en voyant je ne sais quels appas :
— « O dieux ! que vois-je ! et que ne vois-je pas ! »
Sans dire quoi ; car c'était lettres closes.
Lors le manant les arrêtant tout coi :
— « Homme de bien, qui voyez tant de choses,
Voyez-vous point mon veau ? dites-le moi. »

LA FONTAINE.

— En songeant à une jeune femme dont les rigueurs le faisaient souffrir, un poëte amoureux se disait à lui-même :

Allons, allons revoir l'objet de mon tourment.
Ses yeux, d'un seul regard, peuvent, en ce moment,
    Soulager l'ardeur qui me tue.....
Mais je me flatte en vain d'un si charmant espoir :
    Pour guérir je cherche à la voir :
Et tout mon mal ne vient que de l'avoir trop vue!

— Les femmes ne font tant de cas de l'amour que parce qu'elles savent que celui qui les aime ne les voit pas telles qu'elles sont. CHARLES LEMESLE.

— Il est si vrai qu'une vue continuelle ennuie et importune que, dans le mariage, bien des gens trouvent le moyen de s'aimer en ne se voyant presque jamais. ALPHONSE KARR.

YEUX.

— Dans le commerce des femmes, il ne suffit pas à un homme sage de contenir ses mains, il faut encore qu'il contienne ses yeux. ISOCRATE.

— Se crever les yeux, c'est fermer deux portes à l'amour et en ouvrir mille à la sagesse. SALOMON.

— S'il est difficile de regarder une belle femme sans convoitise, il ne l'est guère moins d'en être regardé sans émotion. Son regard, comme celui du basilic, tue. *Carpit enim vires paulatim, uritque videndo fœmina.* LE P. DU BOSC.

— Ce sont les yeux qui corrompent le cœur : l'un serait innocent si les autres n'étaient pas coupables. Les yeux sont les fenêtres de l'âme, et c'est là le chemin que le vice prend pour y entrer. *Vitiis nostris in animos per oculos via est.*

CH. DE LA FERRIÈRE.

— Des yeux pleins de passion nous remuent malgré nous, s'ils nous regardent avec complaisance. Il n'y a qu'un cœur indifférent qui soit à l'abri de cette émotion... On rencontre quelquefois de si beaux yeux, qu'il est bien difficile de baisser les siens. L'œil attire l'amour, et l'amour y court : *Si nescis oculi sunt in amore duces*, a dit Properce. Mme DE RIEUX.

— Dans le délire d'un amour méconnu, une jeune femme disait à son amant :

Ne les détournez pas ces yeux qui me déchirent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils m'inspirent.
    Hélas ! plus ils sont dangereux,
    Plus je me plais à m'attacher sur eux !
Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,

Vous dis-je plus que je ne dois?
Moi, de qui la pudeur devrait du moins attendre
Que l'amour m'expliquât le trouble où je vous vois!
Vous soupirez, Phylos, ainsi que je soupire;
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'est moi qui vous le dis!!!

— Une femme qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui les en détourne toujours, fait penser d'elle la même chose. LA BRUYÈRE.

— L'amour n'a pas besoin de nos paroles pour se faire voir; il a un langage muet plus éloquent que l'éloquence, et les yeux se font beaucoup mieux entendre que la bouche.
Mme DE SARTORY.

— En amour, on ne persuade pas facilement aux hommes de mettre leur raison à la place de leurs yeux. FONTENELLE.

— La langue du cœur n'a pas besoin de mots pour être comprise; c'est dans les yeux qu'elle est écrite. Mme COTTIN.

— Les yeux sont des instruments d'optique dont l'amour se sert pour grossir les vertus et rapetisser les vices. ***

—Il est de la prudence des femmes de voiler leurs yeux aussi bien que de taire leur bouche : on leur demande rarement ce que leur regard n'a pas fait espérer. LATÉNA.

— L'amour est comme la fortune, il n'aime pas que l'on courre après lui. Il visite de préférence ceux qui dorment au bord des puits, et souvent les baisers des reines et des dieux descendent sur des yeux fermés. THÉOPHILE GAUTIER.

— Une lorette qui avait de fort mauvais yeux, était enceinte. Un jour, quelqu'un s'avisa de lui demander qui était le père de son enfant. — Ma foi, mon cher, je n'en sais rien, répondit-elle, j'ai la vue si basse! A. R.



ÉPILOGUE.

— En amour, tout est vrai, tout est faux, et c'est la seule chose sur laquelle on ne puisse pas dire une absurdité.

CHAMPFORT.

— En fait d'amour et de cœur, le contraire de ce qu'on affirme est possible toujours. Mme DE STAAL DE LAUNAY.

— L'amour se compose d'un si grand nombre de sensations, qu'il laissera toujours de nouvelles choses à dire. En général, on ne le connaît qu'à proportion de ce qu'il coûte au cœur.

SAINT-PROSPER.

— Il faut être bien jeune pour parler de l'amour ; et je crois pourtant, qu'eût-on l'âge du monde, on aurait encore quelque chose à en dire et tout au moins à en penser. STAHL.

—C'est une chose étrange qu'on ne puisse parler des femmes avec une juste modération ; on en dit toujours trop ou trop peu; on ne parle pas assez des femmes vertueuses, et l'on parle trop de celles qui ne le sont pas. DUFRESNY.

— Rarement on a jugé des femmes par elles-mêmes. De tous ceux qui en sont bien reçus, une partie en dit du mal et l'autre en pense. L'amour-propre de ceux qu'elles ont rebutés ne leur permet pas d'en dire du bien ; de sorte que par malignité ou par ingratitude presque tout le monde en parle mal.

ROCHEBRUNE.

— Il y aura toujours à dire quelque chose de nouveau sur les femmes, tant qu'il en restera une sur la terre.

BOUFFLERS.

— Ceux qui disent du bien des femmes ne les connaissent pas assez ; ceux qui en disent toujours du mal ne les connaissent pas du tout. PIGAULT-LEBRUN.

— Il en sera des femmes comme des passions ; on ne cessera de s'en plaindre, et l'on y reviendra toujours. E. JOUY.

— Après avoir bien dit, lu, écrit et entendu sur les femmes, quel est le résultat de bien et de mal sur leur compte, sans vouloir être piquant ou galant ? Le voici, de bien bonne foi : elles sont plus aimables que nous, plus jolies, plus sensibles,

